

L'eau du Léthé

Le Peuple Invisible - 1

NESTI
VEQEN
Editions

Peinture : Daniel Balage

ANAI'S
CROS

L'eau du Léthé

Le Peuple Invisible – I

roman

Anaïs Cros

Du même auteur :

- *Les Lunes de Sang*, Nestiveqnen Éditions, 2006 (épuisé)
- *Les Lunes de Sang*, volume 1, Armada, 2015
- *Les Lunes de Sang*, volume 2, Armada, 2016
- *Les Lunes de Sang*, volume 3, Armada, 2016

Pour Alex, avec tout mon amour.

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : octobre 2017

ISBN : 978-2-915653-82-3

Prologue

*Alsace Centrale, région du Grand Ried,
jeudi 21 août 2014*

Franck Steiner chassa les moucheronns autour de lui d'un geste agacé, puis allongea sa foulée dans une vaine tentative de semer la nuée. Il faisait très lourd en cette soirée d'août, l'orage menaçait déjà, tapi tout au fond de l'atmosphère. Depuis que Franck avait franchi la rivière l'Ill et quitté la pollution de la petite ville de Benfeld, un nuage d'insectes le poursuivait, mis en appétit par la sueur qui dégoulinait de son grand corps.

Après avoir longé une gravière où toute une population humaine s'offrait à la morsure du soleil, Franck bifurqua vers un petit hameau. Sur le terrain de sport d'une institution des gamins jouaient au basket et ils poussèrent des cris enthousiastes lorsque l'un d'eux mit un panier spectaculaire. Plus loin, les champs de maïs et les prés vibraient dans la chaleur, formant un paysage que Franck aurait pu traverser les yeux fermés, ses jambes connaissant le chemin par cœur pour le parcourir deux ou trois fois par semaine depuis pratiquement quatre ans. Bientôt il pénétra dans le village de Matzenheim, gagna les quartiers en retrait le long de l'Ill et poussa le portail de la maison qu'il partageait avec son épouse, Stéphanie.

Le son de la radio s'échappait par les fenêtres de la cuisine, Stéphanie devait être en train de préparer son dîner. Franck se demanda si elle mangerait avec lui cette fois, écarta cette pensée. Sans annoncer sa présence, il gagna la salle de bains. Puis ce fut avec un véritable plaisir qu'il posa ses pieds brûlants sur le carrelage et ferma les yeux sous le jet rafraîchissant de la douche.

Franck resta sous l'eau un long moment, réfugié dans ce cocon humide, puis il s'obligea à revenir sur terre. Il se cogna en sortant de l'étroite cabine de douche, comme pratiquement chaque jour, puis il se sécha vigoureusement avant de s'immobiliser, observant son reflet.

Stéphanie l'avait obligé à installer un immense miroir au-dessus des deux vasques de la salle de bains et il s'y reflétait jusqu'à mi-cuisse. Il détestait ce morceau de verre glacé, autant que les deux lavabos ultra design, mais il n'avait jamais su dire non à sa femme.

Franck fit saillir ses pectoraux, contracta ses abdominaux ombrés d'un fin duvet blond et s'accorda un sourire satisfait. Un mètre quatre-vingt-dix, un peu plus de cent kilos et pas une once de graisse. À trente-quatre ans, il était en meilleure forme qu'il ne l'avait jamais été. Il travaillait dur pour ça, faisait du jogging deux ou trois fois par semaine en toute saison et passait au moins une demi-heure par jour à faire de la musculation, parfois plus.

Le résultat était là, il avait un physique très impressionnant et ses collègues l'avaient même surnommé « La Montagne », en référence au personnage de la série du moment, *Game of Thrones*. Franck croisa son regard dans le miroir et sa satisfaction se teinta d'amertume. Ce n'était pas suffisant, il le savait. Ce ne serait jamais suffisant.

Il se remit en mouvement avec un soupir, s'aspergea de déodorant et passa du gel dans ses cheveux clairs très courts. Il quitta la salle de bains, oubliant ses vêtements et ses runnings sur le sol. La porte de la chambre était ouverte et il s'arrêta sur le seuil, silencieux. Stéphanie était en train de changer les draps, tournant autour du lit avec énergie. Elle sursauta en découvrant sa présence, puis constata qu'il était entièrement nu et leva les yeux au ciel avec exaspération.

— Merde, Francky, t'es obligé de te promener à poil ? Tout le monde n'a pas envie de voir ton matos !

Des répliques se bousculèrent sur les lèvres de Franck, mais celles-ci étaient trop bien scellées. Sans rien dire, il marcha jusqu'à une commode, sortit un boxer et l'enfila en quelques gestes. Tout en revêtant un bermuda et un t-shirt étroit qui soulignait sa musculature, il observa Stéphanie du coin de l'œil.

Sa femme était aussi sexy qu'au premier jour. Des jambes interminables, un petit cul rebondi juste ce qu'il fallait, des hanches qui se calaient à la perfection dans ses grandes mains, un ventre plat au goût de miel et une poitrine menue mais effrontée. Stéphanie préservait la transparence de son teint de blonde à grand renfort de crèmes qui faisaient toujours flotter autour d'elle un délicieux parfum. Si elle n'était pas une grande amatrice de sport, elle prenait soin d'elle pratiquement autant que son mari et s'astreignait à deux heures de yoga par semaine, souple et ferme. Mais ce que Franck préférait, c'était sans conteste ses cheveux.

Stéphanie dirigeait un salon de coiffure dans la ville voisine de Benfeld et elle était une vitrine ambulante pour son commerce. Ses cheveux semblaient avoir leur vie propre, toujours longs, soyeux, impeccables, évoluant au gré de l'humeur du jour, tantôt lisses comme les cheveux d'une Japonaise, tantôt frisés comme ceux d'une Africaine. Leur couleur blonde se déclinait en milliers de nuances chaudes ou glaciales et sublimait n'importe quelle coiffure.

Ce jour-là, ils étaient rassemblés en une queue-de-cheval, simple en apparence mais savamment ornée d'une barrette parfaitement assortie à sa robe courte. Ils laissaient dans leur sillage un irrésistible parfum d'amande. Franck avait envie d'y plonger le visage et de respirer à pleins poumons.

Abandonnant ses chaussettes, Franck se rapprocha de Stéphanie qui retapait les oreillers. Il voulut l'enlacer, embrasser sa nuque, mais il l'avait à peine effleurée qu'elle le repoussa avec impatience, sans même le regarder.

— Pas maintenant. Ton dîner va refroidir et tu vas être en retard.

Franck se détourna, toujours silencieux. Il ramassa ses chaussettes, se prépara à sortir.

— Et je parie que tu as encore laissé traîner tes affaires dans la salle de bains, lança-t-elle. Je ne suis pas ta bonniche !

Franck se retourna. Stéphanie lissait le dessus-de-lit d'une manière maniaque.

— Tu n'as pas déjà changé les draps ce week-end ? dit-il doucement.

Elle haussa les épaules, secoua le couvre-lit pour le défroisser.

— Avec cette chaleur, ça ne peut pas faire de mal.

Franck ne renchérit pas. Il marcha jusqu'à la salle de bains en se demandant à quel point elle le prenait pour un con, ramassa ses vêtements imbibés de sueur et retourna dans la chambre pour les jeter dans le panier à linge. Stéphanie avait disposé des coussins d'agrément sur le lit, elle était en train de retirer ses boucles d'oreilles.

— Tu dînes avec moi ? demanda Franck.

— Je n'ai pas faim, répondit-elle, je vais prendre un bain.

Elle passa à côté de lui, s'arrêta le temps de l'embrasser et de lancer son parfum à l'assaut de ses narines, puis elle poursuivit son chemin vers la salle de bains.

— À demain ! fit-elle par-dessus son épaule.

Elle n'attendait pas de réponse et Franck resta muet. Son regard glissa sur le lit, il pinça les lèvres et quitta la chambre à son tour.

Dans la cuisine, Top Music, l'incontournable radio locale, beuglait la dernière chanson à la mode : *Under the moon*. L'interprète, Matthieu Wolf, était un enfant du pays et les médias locaux se faisaient un plaisir de le rappeler à chaque fois qu'ils évoquaient sa carrière internationale. Franck éteignit le poste et examina la casserole posée sur la gazinière. Des pâtes avec une sauce tomate toute prête où se débattaient quelques boulettes de viande ; cuisiner n'était pas l'activité favorite de Stéphanie.

Franck versa la moitié de la casserole dans une assiette creuse, saupoudra copieusement le tout de fromage râpé et se coupa les deux tiers d'une baguette. Il mourait toujours de faim après ses séances de jogging et il ne tarda pas à faire un sort à son dîner. Il entendait dans les canalisations le bruit que faisait la baignoire en se remplissant. Les aiguilles en forme d'haltères de l'horloge au-dessus du frigo indiquaient vingt heures quinze. Il fallait qu'il se bouge. Il avala encore une mousse au chocolat, un grand verre d'eau, puis se prépara à partir.

Ses baskets aux pieds, il s'arrêta un instant dans l'entrée, levant les yeux vers l'escalier. Il n'y avait plus un bruit à l'étage. Cela faisait huit ans que Stéphanie et lui étaient ensemble, cinq ans qu'ils étaient mariés, quatre qu'ils avaient construit la maison. Tout le temps qu'ils avaient passé ensemble pouvait être réduit à quelques chiffres, toutes les fois où il l'avait touchée

en frémissant de désir, toutes les fois où elle l'avait repoussé, toutes les disputes où elle finissait toujours par l'emporter, beaucoup plus hargneuse que lui, toutes les réconciliations, tous les éclats de rire. Est-ce que leur relation se résumait à cela ? Quelques chiffres vides de sens ?

Franck secoua la tête pour lui-même. Il devait arrêter de cogiter, la réflexion n'était pas son fort, sa mère le disait assez souvent : *il est gentil, mon Francky, mais c'est pas un intellectuel*. Et elle enchaînait en racontant qu'elle avait dû l'emmener en cours de rattrapage tous les mercredis après-midi pendant un an, simplement pour qu'il arrive à apprendre à lire. *Alors que sa sœur Caroline, elle...* Franck attrapa ses clés et sortit.

À l'extérieur, l'atmosphère s'était encore alourdie. Le ciel était d'encre de l'autre côté du Rhin, le tonnerre grondait, menaçant, quelques bourrasques irrégulières apportaient un air frais et humide. Franck referma le portail avec soin et rejoignit la 206 garée non loin. Comme il démarrait, il aperçut une voisine qui l'observait derrière les rideaux de sa cuisine. Il poussa un profond soupir et accéléra.

Tout le quartier savait qu'il était cocu depuis des mois, sans doute même tout le village. Ce n'était pas la première fois que Stéphanie prenait un amant, mais jamais encore elle n'avait vécu sa relation extraconjugale aussi ouvertement. Si Franck avait toujours su reconnaître les signes, il n'avait jamais rien dit. Il ne savait pas ce qu'il devait faire, ni comment aborder la question, alors il prétendait être aveugle et ne pas comprendre quand elle changeait les draps tous les deux jours et se faisait belle alors qu'il partait travailler. Sa femme en profitait allègrement, prenant de plus en plus de libertés. Désormais, à chaque fois que Franck était de nuit, elle invitait son amant chez eux, dans leur cuisine, sur leur canapé, dans leur lit.

Ce manège durait depuis le mois de février et les voisins n'avaient pas tardé à comprendre. Franck avait senti leur gêne, mais personne n'avait eu le courage de lui dire quoi que ce soit. Par bonheur la rumeur n'était pas encore arrivée jusqu'aux oreilles de ses parents. Il n'osait même pas imaginer la réaction de sa mère si elle apprenait qu'il tolérait une chose pareille.

Plongé dans ses pensées, Franck remarqua à peine que le ciel s'était assombri et que le vent s'était levé. Quelques gouttes

s'écrasèrent sur son pare-brise, renforçant l'humidité poisseuse qui imprégnait l'atmosphère, témoignant que l'orage se rapprochait. Enfin il franchit l'entrée de l'hôpital psychiatrique d'Erstein, vaste complexe entouré de verdure.

Franck se gara sur le parking réservé au personnel, récupéra sa carte de pointage dans la boîte à gant et se dirigea vers l'entrée discrète située derrière le Bureau d'Accueil Infirmier du nouvel hôpital. Il jeta un œil à sa montre. Vingt heures quarante. Il était largement dans les temps.

Il passa sa carte magnétique dans la badgeuse qui enregistra sa présence d'un sobre bip, puis il grimpa quatre à quatre les marches qui menaient aux vestiaires. Il entendit des voix dans celui des femmes, mais celui des hommes était vide, ce qui n'avait rien de surprenant. Le milieu était plutôt féminin et il serait probablement un des seuls hommes à travailler pendant la nuit, avec les agents de sécurité. Cela ne le dérangeait pas, il savait que sa présence imposante rassurait bon nombre de ses collègues et il aimait se sentir utile.

Après avoir passé son uniforme, Franck glissa dans sa poche le badge qui lui permettait d'ouvrir toutes les portes, puis il verrouilla son casier et quitta le vestiaire. Au même moment deux femmes sortirent de leur propre vestiaire, formant un contraste frappant.

Colette, soixante ans depuis quelques semaines, affichait des rondeurs bonhommes, un visage lunaire et une gouaille piquante. Franck aimait beaucoup travailler avec elle, tant pour sa façon de s'occuper des patients que pour sa gentillesse envers lui et tout ce qu'elle lui apprenait. Infirmière en psychiatrie depuis près de quarante ans, elle était une véritable mine d'anecdotes qu'elle se faisait un plaisir de partager, en même temps qu'un gâteau fait maison.

Sandra était tout le contraire de Colette. Diplômée depuis quelques mois à peine, elle s'était orientée vers la psychiatrie par défaut. Les errances mentales des patients l'agaçaient et elle n'hésitait pas à se moquer d'eux, parfois ouvertement, toujours avec méchanceté. Elle était mignonne et elle le savait, n'hésitant pas à user de ses charmes, en particulier avec les médecins. La journée, lorsque le cadre infirmier était susceptible de débarquer n'importe quand, elle travaillait à peu près

correctement, mais la nuit, elle avait une tendance marquée à jouer les tire-au-flanc.

Franck salua les deux femmes. Colette lui répondit aimablement, Sandra marmonna quelques mots renfrognés, visiblement mécontente d'être là. Après être passés non loin du poste de sécurité où deux agents se tournaient les pouces, ils gagnèrent finalement le pavillon Olympe de Gouges, le leur.

Construit de manière circulaire comme tous ceux du nouvel hôpital, le pavillon Olympe de Gouges se différenciait par son sol de couleur bleu. Il abritait une unité psychiatrique de vingt lits, une unité d'addictologie de douze places et trois chambres d'isolement. N'était le fait de rencontrer des portes verrouillées tous les trois pas, l'endroit ressemblait à n'importe quel hôpital avec ses murs blancs, son lino et ses odeurs de produits de nettoyage. À presque vingt-et-une heures tout était déjà calme, c'était à peine si on entendait le son lointain d'une télévision.

Franck, Colette et Sandra rejoignirent l'équipe de l'après-midi dans le bureau infirmier. Véritable aquarium avec sa vaste baie vitrée qui ouvrait sur l'entrée du service, la petite pièce parut soudain surpeuplée. Franck s'assit sur le coin d'une longue table où reposaient pas moins de quatre ordinateurs. L'un d'eux permettait de gérer les caméras de surveillance parsemées dans les couloirs, un autre servait à régler les badges dont tous étaient munis, personnel et patients, les deux derniers donnaient accès à l'intranet, notamment aux dossiers des patients.

En dépit de la chaleur, la journée avait été très calme, il n'y avait pas eu de nouvelle arrivée et les transmissions furent vite expédiées. Chacun d'eux récupéra un poste de travailleur isolé, téléphone particulier comprenant un bouton d'alarme, et Franck hérita comme à chaque fois du PTI d'urgence, celui avec lequel les équipes des autres pavillons pouvaient lui demander son aide en cas de situation nécessitant une intervention musclée.

Leurs collègues de l'après-midi venaient à peine de partir qu'un patient se présentait au bureau infirmier pour se plaindre de maux de tête. Colette se chargea de lui et entreprit de vérifier dans son dossier les prescriptions faites par le médecin. Un

autre ne tarda pas à venir râler parce que la télévision ne fonctionnait plus. Il semblait nerveux, tiraillant et grattant sans arrêt la peau de son coude. Franck se dévoua et l'accompagna jusqu'à la salle de détente, s'efforçant de lui parler d'une manière apaisante. La nuit commençait.

* * *

Franck et Colette firent ensemble la ronde de vingt-trois heures trente, s'assurant que tout le monde avait bien regagné son lit et qu'on avait bien fermé toutes les portes qui devaient l'être. Ils passèrent un moment auprès d'un patient grec arrivé depuis moins de deux semaines et qui parlait à peine le français. Celui-ci semblait terrifié par l'orage qui se déchaînait à l'extérieur.

Âgé d'une cinquantaine d'années, possédant des cheveux d'un roux terne et des yeux d'un gris tout aussi éteint, l'homme était plongé dans un délire si profond que ni la police, ni les psychiatres n'avaient réussi à lui faire dire son nom. Un petit malin l'avait surnommé Nikos, comme le présentateur d'origine grec, et la désignation était restée, du moins pour le personnel.

Les pompiers de Strasbourg avaient récupéré l'homme alors qu'il venait de se jeter dans le Rhin et ils avaient eu beaucoup de mal à le maîtriser tandis qu'il hurlait hystériquement dans sa langue natale. L'hôpital avait fait venir un interprète, mais celui-ci n'avait pas réussi à soutirer son identité à l'inconnu. Il avait toutefois paru troublé en expliquant que l'homme pensait être un *vrykolakas* et qu'il les suppliait de le tuer avant qu'il ne blesse quelqu'un. Dans le folklore grec un *vrykolakas* était une créature qui évoquait les vampires et les zombies, une sorte de non-mort. Le traitement qu'on lui avait prescrit aurait assommé un cheval.

Assis dans son lit, les draps remontés jusqu'au menton, l'homme tremblait de tout son corps à chaque coup de tonnerre. Franck resta avec lui tandis que Colette allait chercher un somnifère. Malgré les anxiolytiques et la peur, le Grec avait le teint rose et ses yeux roulaient dans leurs orbites avec vivacité. Franck s'assit au bord du lit, essaya de lui parler, de lui dire que l'orage passerait bientôt, qu'il était à l'abri et qu'il

n'avait rien à craindre. L'homme l'interrompit en saisissant brusquement sa main, serrant avec une force désespérée.

— Je... mourir cette nuit pour... pour vrai, haleta-t-il d'une voix exaltée.

Franck recouvrit les doigts moites des siens, apaisant.

— Mais non, voyons. Vous allez dormir, demain matin l'orage sera fini et ça ira mieux, vous verrez.

Le Grec secoua la tête et un rictus terrifié tordit sa bouche charnue.

— Je mourir cette nuit ! Je mourir ! Pas tuer je !

Il poursuivit dans sa langue maternelle et Franck ne put réprimer un regard vers la porte, espérant que Colette ne tarderait plus trop. Il tenta encore d'apaiser l'homme, mais celui-ci ne l'écoutait plus, plongé dans un monologue en grec, balançant la tête d'une manière inquiétante. Et soudain il se figea. Le regard fixé sur le vide, il se mit à pleurer silencieusement, ne respirant plus qu'à peine, la morve coulant le long de ses lèvres entrouvertes. Avec toute la douceur dont il était capable, Franck fit s'allonger l'homme, puis il essuya son visage. Ses soins délicats firent fermer les yeux au Grec. Lorsque Colette revint, l'homme dormait.

Dans le couloir, Franck se tourna vers sa collègue avec préoccupation.

— Tu crois qu'il faudrait le mettre en iso ?

Colette secoua la tête.

— Pas pour le moment. Mais on va garder un œil sur lui. Viens. Sandra a pris un appel du BAI, la police de Strasbourg nous amène un nouveau patient et il est bien agité apparemment. On aura sûrement besoin de ton aide, surtout que c'est Schneider le médecin de garde.

Franck acquiesça. Lorsqu'il travaillait la nuit, Julien Schneider, jeune médecin peu expérimenté, exigeait toujours la présence d'un homme, agent de sécurité ou personnel médical, en plus de l'infirmière qui assistait systématiquement aux entretiens d'admission. Personne n'appréciait ce type arrogant, hautain et plutôt incompetent. Plus d'une fois, Franck avait eu la nette sensation que les patients le dégoûtaient, voire l'effrayaient. Comment pouvait-on travailler en psychiatrie quand on avait peur des gens ?

Curieux de découvrir le nouveau patient, Franck profita du calme qui régnait dans le pavillon pour rejoindre le BAI en avance. Liliane, l'infirmière en charge cette nuit-là, était une femme joviale d'une quarantaine d'années, toujours prête à délaissier la paperasse pour partager un café et une discussion, surtout si celle-ci portait sur sa grande passion : le cinéma. Franck la lança sur les dernières sorties en salle et le temps fila rapidement tandis que la tempête se déchaînait à l'extérieur.

Peu à peu le dur crépitement de la pluie se transforma en murmure et les coups de grosse caisse du tonnerre s'éloignèrent. Finalement les phares du fourgon de la police n'eurent aucun mal à transpercer les ténèbres. Le véhicule se gara à l'entrée du BAI, sous l'auvent destiné aux ambulances. Deux policiers en uniforme ne tardèrent pas à en descendre, encadrant un prisonnier qui renâclait, les mains menottées dans le dos.

Un bref instant, Franck crut qu'il s'agissait d'un adolescent, mais la lumière du BAI révéla que la frêle silhouette qu'il avait aperçue devant le fourgon était bien celle d'un homme d'une trentaine d'années. Celui-ci ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-cinq et il devait peser une cinquantaine de kilos à tout casser, très mince. Il portait de vieilles Converse usées jusqu'à la trame, un jean déchiré et un t-shirt qui avait connu des jours meilleurs. Le fumet peu agréable qui émanait de lui trahissait une hygiène pour le moins négligée. Ses cheveux très noirs, gras et bouclés, encadraient son visage pâle ombré d'une courte barbe désordonnée. Ses yeux bleus étaient comme deux billes, durs, brillants, impénétrables. Un sourire moqueur soulevait les coins de sa bouche fine.

Les policiers avaient passé une couverture autour de ses épaules. En entrant dans le BAI, il se secoua pour la faire tomber et releva la tête, se tenant avec la même arrogance qu'un prince. Tandis qu'un troisième flic présentait les papiers nécessaires à l'hospitalisation d'office, Franck s'approcha des deux agents qui encadraient toujours le nouveau venu.

— C'était vraiment obligé les menottes ? fit-il.

Un des hommes haussa les épaules.

— Allez demander ça au collègue qu'il a griffé jusqu'au sang.

Le sourire de leur prisonnier s'accrut, mais il ne fit pas de commentaire. Sur la requête de Liliane, les flics détachèrent

l'homme. Franck et un agent de sécurité appelé en renfort l'entourèrent aussitôt, prêts à tout. L'homme ne bougea pas, se contentant de les dévisager ouvertement, l'un après l'autre, puis il se mit à se frotter les mains en regardant Liliane, encore et encore, d'une manière qui mit Franck mal à l'aise. Soudain il rompit le silence dans lequel il s'était tenu jusque-là.

— Est-ce que vous aimez les huîtres, chère madame ?

Il avait une voix basse et caressante, marquée d'un accent étranger clairement décelable, britannique peut-être. Liliane n'avait pas fait attention à sa remarque, discutant avec les policiers. Le nouveau venu ne parut pas apprécier sa distraction. Il fronça les sourcils, ses mains se crispèrent.

— Je vous demande si vous aimez les huîtres !

Son ton était devenu agressif, saccadé. Il fit un pas en avant et Franck posa aussitôt la main sur son épaule dans un geste d'avertissement. L'homme tourna vers lui un regard hargneux, ne semblant guère impressionné par leur différence de taille. Cependant Liliane s'était retournée. Habitée aux sautes d'humeur des patients, elle ne montra aucune émotion.

— Non, je ne peux pas dire que j'aime ça.

Le visage pâle de l'homme se teinta de fatigue et de nervosité.

— C'est ennuyeux, marmonna-t-il, très ennuyeux. Il y en a tellement à manger, je n'y arriverai jamais tout seul. J'ai besoin qu'on m'aide, vous comprenez ?

Si le français n'était de toute évidence pas sa langue maternelle, il le parlait avec une remarquable fluidité et avait sans doute un bon niveau d'éducation. Il regardait Liliane avec anxiété, semblant réellement lui demander son aide.

Cependant les policiers détournèrent l'attention de l'infirmière, lorsqu'ils prirent congé. Liliane remplit les papiers nécessaires avec le nouvel arrivant, puis elle confia celui-ci à Franck et à l'agent de sécurité. L'homme ne fit pas d'histoires et tous deux l'escortèrent jusqu'au pavillon Olympe de Gouges et le bureau du médecin. Prévenus, Colette et Schneider les y attendaient pour l'entretien d'admission.

Étant donné le gabarit de l'homme, Franck était certain de pouvoir le maîtriser seul et l'agent de sécurité retourna au poste de garde. Le patient jeta un coup d'œil à Colette et Franck, puis se focalisa sur le médecin en face de lui. Ses épaules s'étaient

voûtées et il avait perdu la superbe qu'il affichait à son arrivée. Une de ses jambes tressautait à toute vitesse, il avait croisé les bras dans une posture clairement défensive.

Schneider examina un instant les papiers devant lui, laissant s'installer un lourd silence, puis il récupéra un formulaire d'admission vierge et entreprit de le remplir.

— Vous avez dit à la police que vous avez perdu vos papiers, mais que vous vous appelez John Clay et que vous êtes citoyen britannique. C'est bien ça ?

Il parlait d'une voix mécanique, sans même regarder le patient, et cette attitude exaspéra Franck. Clay acquiesça avec un frisson, paraissant de plus en plus nerveux.

— C'est ça, souffla-t-il.

— Votre date de naissance ?

— 1^{er} avril 1412.

Schneider se décida enfin à relever les yeux, dissimulant mal son impatience.

— 1^{er} avril 1412, vraiment ?

Clay haussa les épaules.

— Je connais ma propre date de naissance quand même, non ?

S'il n'était pas sérieux, il imitait la sincérité à la perfection. Schneider parut décider de passer outre et rabaissa le nez sur sa feuille.

— Lieu de naissance ?

— Plockton, c'est... c'est dans les Highlands, en Écosse...
Sa voix se fêla brièvement, mais il se maîtrisa aussitôt.

— Plockton, répéta Schneider d'un ton morne. Comment écrivez-vous ça ?

Clay lui épela le nom de la localité sans la moindre hésitation.

— Et où logez-vous en ce moment ?

— Je n'ai pas de logement, je... me débrouille.

Schneider ne l'interrogea pas davantage et parut décider de passer à l'examen physique tant que le patient était calme. Dans un premier temps, Clay refusa de se déshabiller. Il bondit même dans un coin de la pièce lorsque Colette voulut le toucher et s'y tapit, les observant avec la peur d'un animal acculé. Ce fut finalement Franck qui parvint à le convaincre, après lui avoir expliqué une demi-douzaine de fois qu'ils voulaient juste s'assurer qu'il allait bien.

Clay était sale sous ses hardes. Pourtant, malgré son aspect misérable, il était en parfaite santé. Son rythme cardiaque et sa tension étaient un peu élevés, mais cela n'avait rien d'étonnant considérant sa nervosité. Le reste de l'examen ne dévoila aucun problème. Le rapport des policiers mentionnait une arrestation brutale, mais il ne portait pas la moindre marque de coup.

Clay tremblait de plus en plus et Franck l'aïda à remettre son t-shirt. L'homme tourna vers lui un regard brillant et inquiétant, habité par une énergie explosive. Il remercia Franck du bout des lèvres, puis se laissa retomber sur sa chaise, croisant à nouveau les bras, attendant que Schneider reprenne ses questions. Franck n'aimait pas ce qu'il avait vu dans les yeux de l'homme et il se campa à deux pas de lui, prêt à intervenir au moindre signe de violence.

Schneider interrogea Clay sur ses antécédents médicaux, inexistant semblait-il, puis il lui demanda s'il avait déjà pris de la drogue. Cette question fit rire l'homme, un rire trop appuyé, à la limite de l'hystérie.

— Je crois qu'on peut dire que je les ai toutes essayées ! Ma préférée, c'est l'opium. Mmh, chasser le dragon avec une pipe d'opium. Vous savez avec qui j'ai fait ça ? Baudelaire lui-même. C'est plutôt unique, non ?

Le ton de l'homme était indéfinissable et Franck ne parvint pas à déterminer s'il était sérieux ou s'il se moquait d'eux. Encore une fois Schneider décida de passer outre, sans doute pressé d'en finir.

— Avez-vous pris de la drogue aujourd'hui ?

Clay fit mine de réfléchir.

— Ça dépend. Est-ce que vous considérez que la télévision peut être une drogue ?

Cette fois il se fichait clairement d'eux. Du coin de l'œil, Franck vit Colette réprimer un sourire, sans doute pas mécontente que leur nouveau patient se moque du docteur Schneider. Celui-ci retira ses lunettes et se frotta les paupières avec lassitude.

— Et sinon, que faites-vous dans la vie, monsieur Clay ? Vous travaillez ?

— Bien sûr. Mon vieux père disait qu'une journée sans travail est une journée perdue. C'était un commerçant hors

pair. C'est faux ce qu'on dit, vous savez, que les Écossais sont avares. Mon père n'hésitait jamais à délier les cordons de sa bourse, surtout pour les beaux yeux de ma mère. Elle était irlandaise, alors elle avait un sacré caractère. Un Écossais et une Irlandaise, vous imaginez le mélange ? Et le résultat, c'est moi. Au fait, vous aimez les huîtres ?

Il fallut quelques secondes à Franck pour réaliser que cette dernière question s'adressait à lui. Clay le regardait de ses yeux dont le bleu lui faisait penser à du gaz, froid en apparence, brûlant en réalité. Avant qu'il ne puisse répondre, Schneider intervint sèchement.

— C'est par ici que ça se passe. Est-ce que vous voyez encore vos parents, monsieur Clay ?

— Oh non ! Ils sont morts depuis le temps, vous pensez bien ! 1412, ça fait un bail quand même.

— Vous n'avez pas d'autre famille ? Une compagne ? Des enfants ?

— Non... Non, pas de famille, je suis tout seul.

— Et votre profession ?

— Aventurier, alchimiste, détective, musicien, médecin légiste, bourreau, moine, saltimbanque, usurier, assassin, jockey, cuisinier, soldat... J'ai exercé beaucoup de métiers en six cents ans.

Schneider prit une profonde inspiration.

— Et que faites-vous en ce moment ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Je me laisse un peu vivre. Et vous, docteur, est-ce que vous aimez les huîtres ?

— Pourquoi ? C'est important ?

— Important ? Il demande si c'est important ?

Clay prit Franck et Colette à témoin de l'absurdité de la question de Schneider, puis il se leva brusquement et pointa un doigt accusateur sur le médecin, furieux.

— Vous me demandez si c'est important, espèce d'abruti ? Alors que l'humanité est en train de subir une invasion qui va l'exterminer ? Est-ce que vous réalisez la gravité de la situation ? Nous allons tous mourir et vous me demandez si c'est important ? *What a fucking moron !*

Franck nota que Clay parlait anglais avec un fort accent, sans doute écossais, roulant ses « r » et avalant certaines syllabes.

Puis il s'avança et posa à nouveau une main lourde sur l'épaule de l'homme qui haletait encore de son éclat de colère.

— Monsieur Clay, asseyez-vous, s'il vous plaît. John ? S'il vous plaît...

La voix de Franck était douce, Clay obéit sans discuter. Schneider avait légèrement rougi sous les insultes, mais il garda son sang-froid.

— À quelle invasion faites-vous allusion ? demanda-t-il.

Clay poussa un profond soupir.

— Celle des huîtres, quoi d'autre ? Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, mais nous sommes en train de détruire tous les prédateurs naturels des huîtres. À partir de maintenant, ces bestioles vont pouvoir se multiplier. Elles vont le faire de manière exponentielle, il y en aura de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles recouvrent le fond des océans ! Et alors que se passera-t-il à votre avis, hein ? Elles vont muter ! Ces... ces choses vont muter, elles vont venir sur terre et elles nous tueront tous ! Elles nous tueront tous, *for God's sake* ! Elles sont trop nombreuses ! Personne n'arrivera à toutes les manger, *no one* ! Comment on va faire ? *How can we resist* ?

Plus Clay s'énervait et moins son discours était cohérent, s'émaillant de plus en plus de mots anglais. Schneider le regardait s'agiter avec indifférence et ce fut Colette qui finit par intervenir, invitant l'homme à se calmer, lui promettant qu'en Alsace, ils étaient loin de l'océan et donc à l'abri, en tout cas provisoirement. Cette pensée parut rasséréner Clay et il se détendit un peu. Schneider reprit ses questions comme si rien ne s'était passé.

— Savez-vous pourquoi on vous a amené ici, monsieur Clay ?

L'homme se frotta la bouche dans un mouvement nerveux, secoua la tête.

— Je... Je ne crois pas, murmura-t-il d'une voix voilée.

— Vous ne vous souvenez pas d'être allé vous promener du côté du stade de la Meinau, à Strasbourg ?

— Le stade ? Si... Si, je me souviens. Il faisait tellement chaud.

— Et vous vous rappelez avoir abordé un couple de jeunes gens ?

— Oui. Je leur ai demandé s'ils aimaient les huîtres. Je voulais qu'ils m'aident.

— Comment ont-ils réagi ?

— Le garçon s'est fichu de moi. Il n'a rien compris, il s'est fichu de moi. La fille avait l'air gentille.

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Je ne sais plus...

— Mais si, je suis sûr que vous vous souvenez. Vous avez sorti un couteau, monsieur Clay, voilà ce que vous avez fait. Vous avez blessé ce jeune homme au bras et vous avez menacé sa compagne. Vous avez même gardé cette jeune fille en otage jusqu'à ce que la police vienne vous arrêter. Ne me dites pas que vous ne vous souvenez pas de ça.

Franck serra les dents. Il n'avait pas besoin de regarder Colette pour deviner sa colère. L'attitude agressive du médecin était tout à fait inadaptée face à un patient aussi nerveux. De fait les conséquences ne se firent pas attendre. Clay bondit de sa chaise.

— C'est faux ! hurla-t-il. C'est faux, vous n'êtes qu'un menteur ! *Liar* ! C'est eux qui m'ont agressé ! Ils ont dit que j'étais fou, mais je ne suis pas fou ! Je suis le seul à voir la vérité ! Nous sommes à la merci des huîtres ! Pourquoi personne ne veut rien entendre ? Bientôt elles seront partout ! Elles se multiplient sans arrêt ! Elles se multiplient encore et encore et vous... Vous êtes l'une d'entre elles, j'en suis sûr ! *Fucking freak* !

Clay faillit se jeter par-dessus le bureau, mais Franck le ceintura aussitôt et le tira en arrière. L'homme se débattit furieusement, continuant à s'égosiller, répétant encore et encore les mêmes paroles. Il s'agitait tellement que Franck dut le plaquer sur le sol, l'écrasant de tout son poids pour l'empêcher de se relever. Malgré sa minceur, Clay faisait preuve d'une vigueur étonnante et il était souple comme une anguille. Il se tortillait tellement que Franck finit par avoir du mal à le contenir sans le brutaliser.

Heureusement Colette avait déjà prévenu la sécurité. Bientôt les deux agents saisirent Clay chacun par une jambe tandis que Franck le tenait à la poitrine. L'homme continuait à se démener, ruant, cognant, cherchant à mordre, déversant sur eux des chapelets d'insultes. Schneider ouvrait les portes

devant eux et, sur l'ordre du médecin, Colette s'était précipitée vers la pharmacie pour préparer une injection.

Le bref trajet jusqu'aux chambres d'isolement fut épuisant, mais ils purent enfin le sangler sur un lit. Clay continua à s'agiter, vociférant en anglais, ne paraissant jamais devoir se fatiguer. Il avait de véritables convulsions nerveuses et Franck dut pratiquement s'asseoir sur lui pour que Colette puisse lui injecter une ampoule de Loxapac, le neuroleptique utilisé dans ce genre de situation. En règle générale, une seule dose calmait le patient en moins d'une demi-heure. Il leur fallut trois ampoules et bien plus d'une heure pour que Clay cesse enfin de se débattre contre ses liens. Comme vidé de ses forces, il plongea dans la somnolence et le calme revint enfin dans le pavillon.

* * *

Colette faisait les cent pas dans le bureau infirmier, ruminant sa colère. Franck feuilletait le dossier de Clay, lequel contenait pour le moment les papiers rédigés par Schneider, le procès-verbal dressé par les policiers au moment de son arrestation, la lettre de l'expert psychiatrique qui l'avait examiné et l'arrêté préfectoral ordonnant son hospitalisation d'office. Il avait raconté la même histoire à tous ses interlocuteurs, il avait été très cohérent dans son délire, presque trop cohérent.

— Quel con, ce Schneider ! s'exclama soudain Colette.

Le médecin avait filé dès qu'il en avait eu la possibilité, ne les saluant que de loin. Depuis Colette ne cessait de ressasser son incompétence. Franck releva les yeux vers elle.

— Tu crois qu'il pourrait simuler ?

— Qui ça, Schneider ? On ne peut pas simuler un tel niveau de connerie, crois-moi.

Franck sourit.

— Clay. Je sais pas, c'est son histoire d'huîtres, j'ai l'impression de l'avoir déjà entendue quelque part.

— Ah oui ? Je n'ai jamais entendu un truc pareil et pourtant j'en ai vu défiler des types délirants. Et puis la crise qu'il nous a faite, ce n'est pas quelque chose qu'on peut simuler.

Franck acquiesça. Colette marquait un point. Il fallait être vraiment enragé pour se démener à ce point et plus encore

pour résister à trois ampoules de Loxapac. Franck referma le dossier et le glissa dans le bloc trieur. Il jeta un œil à sa montre, s'étira.

— Ça fait une heure, on devrait voir ce qu'il fait.

— Il t'intrigue, on dirait.

— Ouais. Il a un truc spécial.

— Mmh, un joli cul et des yeux à tomber par terre.

— Colette, il est trop jeune pour toi.

— D'après sa date de naissance, il a plus de six cents ans, alors je dirais que c'est moi qui suis trop jeune pour lui !

Franck rit, lança un regard affectueux à sa collègue et s'arracha à son fauteuil. Colette récupéra la feuille de prescription dans le trieur destiné aux chambres de soins intensifs et la parcourut rapidement.

— Schneider n'a prescrit aucun contrôle particulier, commenta-t-elle avec un soupir. Pas très malin avec la dose de Loxapac qu'on lui a donnée, mais bon. Allons-y.

Ils quittèrent l'aquarium du bureau infirmier. Utilisant son badge, Franck déverrouilla les portes devant eux et ils rejoignirent le couloir où s'alignaient les trois chambres de soins intensifs. Une seule était occupée pour le moment, celle de Clay.

Franck ouvrit le panneau de bois qui dissimulait le hublot de la porte et Colette se rapprocha de lui pour regarder. La lumière du couloir tombait sur la silhouette de Clay à l'intérieur de la chambre d'isolement. L'homme s'était recroquevillé sur le flanc, leur tournant le dos. Sa couverture de force, indéchirable et ignifugée, avait glissé, dévoilant ses jambes minces et blanches.

Franck referma le hublot. Il hésita à allumer la lumière, mais Colette jugea que ce n'était pas nécessaire et tira la porte. Ils laissèrent ouvert derrière eux pour profiter de la luminosité du couloir, puis s'approchèrent silencieusement de Clay. L'homme dormait profondément, sans doute aussi épuisé par la violence de sa crise que par le Loxapac. Ils lui avaient ôté les sangles lorsqu'il s'était apaisé et lui avaient retiré ses chaussures et son pantalon, ne lui laissant que son caleçon et son t-shirt. Il aurait fallu le doucher également, mais pour cela, ils allaient devoir attendre qu'il soit un peu plus coopératif.

Franck se pencha sur Clay et attrapa doucement son poignet, cherchant son pouls. Le rythme de l'homme était très lent, paisible. Sa respiration était profonde et régulière, sans interruption, il paraissait aller très bien, trop bien même. Il était recroquevillé en position fœtale comme un enfant, comparaison d'autant plus prégnante que la pénombre gommait ses traits et le faisait paraître beaucoup plus jeune qu'il n'était. Colette releva la couverture pour qu'il soit tout à fait protégé, puis se prépara à sortir. Franck resta un moment en arrière. Il y avait quelque chose chez cet homme, quelque chose d'incompréhensible... Franck secoua la tête et s'obligea à se détourner.

Tandis qu'il refermait derrière lui, Colette s'étira avec un profond soupir, puis se frotta les yeux.

— Tu devrais retourner au bureau, dit Franck. Je vais me dégourdir un peu les pattes. J'en profiterai pour voir comment va Nikos.

— OK. Vérifie aussi que Sandra ne s'est pas endormie, elle est dans la salle de repos. Et apporte-moi un café tant que tu y es, je suis claquée.

— Bien, chef !

Revenant sur leurs pas, ils se séparèrent sur le seuil du bureau infirmier. Franck fit un bref détour par l'étroite salle de repos du personnel. Assise à la table, les pieds sur une chaise, Sandra lui tournait le dos et regardait un film sur son ordinateur portable. Elle avait un casque sur les oreilles et le son était si fort que Franck comprenait les répliques débitées avec classe et nonchalance par Bruce Willis. John McClane s'apprêtait à sauver le monde pour la cinquième fois et Sandra semblait fascinée. Elle n'avait même pas remarqué la présence de Franck. Elle n'aurait pas remarqué un tremblement de terre.

Dans les couloirs, c'était le silence qui régnait, le silence profond et écrasant de la nuit. Au-delà des vitres, il n'y avait que l'obscurité immense et la lumière artificielle donnait l'impression que le temps s'était suspendu, que ce n'était ni tout à fait le jour, ni tout à fait la nuit, mais un monde étrange entre les deux, où tout pouvait arriver. Franck sourit pour lui-même. Il regardait trop de films d'horreur.

Poursuivant sa ronde, il gagna la chambre du Grec sans nom. L'homme s'agitait dans son sommeil, en proie à quelque cauchemar, marmonnant dans sa langue maternelle. Couché sur le ventre, il s'agrippait aux bords de son matelas comme si sa vie en dépendait. Franck hésita à le réveiller, mais l'homme finit par se calmer de lui-même, replongeant peu à peu dans un sommeil tranquille.

Le temps de constater que le reste du pavillon était parfaitement calme et Franck put déposer un mug de café fumant devant Colette. La femme le remercia avec bonne humeur, puis fit apparaître un paquet de Pepito. Ils se le partagèrent, gardant un œil sur les écrans de surveillance et leurs postes de travailleur isolé à portée de main. Dans la salle de pause, Sandra continuait à s'assourdir des exploits de John McClane, ne se sentant apparemment pas concernée par le travail pour lequel on la payait.

Franck et Colette bavardèrent un moment, évoquant la retraite future de la femme et les activités auxquelles elle se consacrerait, jusqu'à ce qu'une patiente vienne frapper timidement à la porte. En larmes, elle leur annonça qu'elle avait souillé son lit et qu'elle avait besoin d'aide. Franck voulut s'en occuper, mais la femme semblait paniquée à l'idée qu'il intervienne, lui, un homme, et ce fut Colette qui s'en chargea, raccompagnant la patiente à sa chambre pour la doucher et changer sa literie. Franck se retrouva seul devant les écrans de surveillance.

Oisif, il songea à Stéphanie. Il était près de deux heures du matin. Dormait-elle, blottie dans les bras de son amour ? À une époque, c'était dans ses bras à lui qu'elle aimait se réfugier. Que ferait-il si elle finissait par le quitter pour de bon ? Et pourquoi cette idée était-elle troublante et non terrifiante comme elle aurait dû l'être ? Franck se passa les mains dans les cheveux avec un soupir. Puis il se redressa brusquement.

Les huîtres... Il se souvenait où il avait entendu, ou plutôt lu, un délire semblable : c'était dans une histoire de Sherlock Holmes. Son père, lecteur infatigable de polars, l'avait obligé à lire plusieurs aventures du détective et l'une d'elles avait marqué Franck, celle où Sherlock Holmes se faisait passer pour mourant afin de démasquer un assassin. Le Maître

feignait même de délirer et discourait sur la manière dont les huîtres risquaient d'envahir le fond des océans. Et ce nom, John Clay...

Franck fit rouler son fauteuil jusqu'à l'ordinateur voisin et ouvrit Firefox. Sur toute une page Google ne lui parlait que d'un joueur de football américain, mais Franck persévéra et au bas de la seconde page de résultats, il trouva ce qu'il cherchait : un lien vers le site de la Société Sherlock Holmes de France. John Clay était un personnage de Conan Doyle lui aussi, un voleur qui se faisait arrêter par le maître des détectives. Le délire de leur patient était-il basé sur l'œuvre de l'écrivain britannique ou l'homme se fichait-il d'eux ? Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Pour se faire interner ? Ça n'avait aucun sens !

D'une impulsion Franck roula à nouveau jusqu'aux écrans de surveillance. Ce qu'il découvrit lui causa un choc. Clay se tenait dans le couloir, devant la porte de la chambre d'isolement. Alors qu'il aurait dû être enfermé, assommé par les anxiolytiques, il se dressait là, parfaitement alerte. Il avait même déniché Dieu savait où un pantalon et des chaussures. L'homme adressa un petit signe à la caméra, fit une courbette ironique, puis se dirigea vers la porte à double battant qui fermait le couloir et l'ouvrit d'un brutal coup de pied. Franck ne vit pas ce dernier geste ; il s'était déjà rué hors du bureau infirmier, pressant le bouton d'urgence de son PTI dans le même mouvement.

Franck avait à peine franchi la première porte sécurisée qu'il se retrouvait quasiment nez à nez avec Clay. Celui-ci recula aussitôt, se mettant prudemment hors de portée. Franck le dévisagea avec incompréhension. L'attitude de l'homme s'était complètement transformée. Finie la nervosité, le regard fou qui n'arrivait pas à se fixer, les gestes saccadés. Clay était parfaitement maître de lui et ses yeux reflétaient une détermination sereine. Il sourit à Franck, le sourire assuré de quelqu'un qui dominait la situation.

— Mon cher... Franck, vous tombez bien. J'ai justement besoin de votre badge.

Clay tendit la main dans la direction de Franck. Dans un geste instinctif, celui-ci porta les doigts à sa poche, mais il ne

rencontra que du vide. Le badge se trouvait déjà dans la main de Clay. Abasourdi, Franck se mit à balbutier.

— Quoi ? Mais... Comment vous avez fait ça ?

Clay ne cacha pas son amusement. Il s'inclina, cabotin.

— Disons que je suis un peu magicien.

— Vous êtes qui, putain ?

— Quelqu'un qui a un travail à finir. Si vous voulez bien me laisser passer...

L'homme fit un pas en avant, mais Franck lui barra le chemin.

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour sortir de la chambre d'isolement, mais je peux vous garantir que vous allez y retourner vite fait.

Clay ne parut pas impressionné le moins du monde.

— Franck, mon ami, s'il vous plaît, je n'ai pas envie de devoir vous blesser.

Avant que l'aide-soignant ne puisse répondre, la porte s'ouvrit dans son dos et Colette les rejoignit, inquiète.

— Franck, qu'est-ce qui se passe ?

Pour toute réponse, il lui désigna Clay et Colette ouvrit des yeux ronds.

— Comment est-ce qu'il...

Elle n'alla pas au bout de sa phrase. Avec un geste de prestidigitateur, Clay venait de faire apparaître une cannette ressemblant à une bombe lacrymogène. L'objet avait surgi du néant en un battement de cils, comme s'il avait toujours été dans la main de l'homme.

— Je suis désolé, dit-il, mais je n'ai pas le temps de tergiverser. Ma petite diversion ne tiendra pas longtemps vos agents de sécurité éloignés.

Sans un mot de plus, il bondit en avant. Vif comme un serpent, il échappa à Franck qui se prit une brume humide en plein visage. Celui-ci ne put s'empêcher de respirer le contenu de la bombe et aussitôt un vertige fondit sur lui. Il tituba, se retint au mur. Le monde tourbillonnait autour de lui, la nausée lui retournait les entrailles. Entre ses larmes, il vit Clay neutraliser Colette. La femme s'effondra avec une plainte. Ce son galvanisa Franck et l'adrénaline envahit son cerveau, contrecarrant les effets de la bombe. Alors que Clay déverrouillait la porte du couloir, Franck lui sauta dessus et agrippa ses vêtements.

L'homme se débattit aussitôt, mais Franck avait réussi à le ceinturer et il le retenait de toutes ses forces. Clay se tortillait si frénétiquement qu'il réussit à se dégager avant de se retourner avec un juron en anglais et d'abattre le coin de la bombe sur le crâne de son adversaire. Un flash aveugla Franck. Puis son visage heurta le sol et il revint à lui dans un gémissement de douleur. Il se redressa péniblement, étourdi, du sang lui coulant dans le cou. La porte s'était déjà refermée derrière Clay.

Haletant, la vision floue, Franck se traîna jusqu'à Colette inconsciente et récupéra son badge. Il lui fallut toute sa volonté pour se relever et il faillit trébucher vingt fois avant d'arriver jusqu'à la porte. Il réussit enfin à l'ouvrir, se redressa pour libérer sa respiration et retrouver un peu d'énergie. Clay n'était plus en vue.

Franck chancela le long du couloir principal et, en passant, cogna au mur de la salle de repos. Sandra ne parut pas l'entendre. Sans perdre de temps à essayer de la prévenir, Franck se hâta jusqu'au bureau infirmier, examina fébrilement les écrans de surveillance. Il eut tout juste le temps de voir une porte claqueter : c'était celle de la chambre du Grec.

Dans une bordée de jurons, Franck fonça à travers le pavillon. Il ne comprenait pas pourquoi les agents de sécurité n'étaient pas encore intervenus. Ils auraient dû être là en quelques secondes. Clay avait parlé d'une diversion. Qu'avait-il bien pu manigancer ? Qui était-il ? Que voulait-il ? Toutes ces questions s'évanouirent lorsque Franck entra dans la chambre enténébrée du Grec et découvrit un spectacle qui le cloua sur place.

Accroupi dans un coin, prêt à bondir, Clay tenait une épée dont le tranchant scintillait sous l'effet de la lumière du couloir. Son visage pâle barré d'une estafilade ensanglantée arborait une expression effrayante. Quant au Grec, il était debout sur son lit, entièrement nu, dressé dans une position de défi. Ce n'était plus l'homme terrifié que Franck consolait quelques heures plus tôt ; désormais ses ongles s'étiraient comme d'interminables griffes, sa bouche débordait de crocs acérés, sa chair avait pris la teinte verdâtre de celle d'un cadavre et ses yeux reflétaient une folie qui n'avait rien d'humain. Les cheveux courts sur la nuque de Franck se hérissèrent sous l'effet de la puanteur que ce monstre dégageait.

— Attention !

Abasourdi, Franck ne réagit pas à la voix de Clay. Le Grec avait sauté du lit dans sa direction. La mince silhouette de Clay s'interposa, son épée fendit l'air et le Grec recula avec un sifflement de rage. La peau de sa poitrine se déchira et un sang noir et épais s'en échappa. Clay se porta en avant, prêt à transpercer le Grec, mais celui-ci échappa à la lame, saisit le bras de l'homme et l'écrasa sur son genou, l'obligeant à lâcher son épée. Franck entendit nettement le craquement des os, mais Clay n'émit pas un son, même si, durant un instant, la douleur lui fit perdre ses moyens. Le Grec le renversa sur le sol, lui écrasa son poing sur le visage, puis referma ses deux mains sur sa gorge et se mit à lui broyer le cou avec un cri haineux. Laisant échapper un râle de souffrance, Clay se débattit vainement. Franck se réveilla enfin.

Attrapant le Grec par les épaules, Franck essaya de le tirer en arrière, mais celui-ci ne lâchait pas Clay dont le visage virait déjà au mauve. Sans hésiter davantage, Franck frappa le Grec à la tête. L'impact transperça de douleur les jointures de sa main, mais la créature parut à peine le sentir. Franck cogna encore, envahi par la panique. La tempe du Grec s'était ouverte et du sang inondait son visage lorsqu'il réagit enfin et se retourna avec un grondement exaspéré, relâchant sa pression sur Clay. Franck en profita pour lui faire une clé de bras et le tirer en arrière. Parvenant à l'écarter de sa victime, une part lointaine de son esprit nota avec effroi que la peau nue du monstre était aussi froide que celle d'un cadavre.

Mais le Grec n'avait pas dit son dernier mot. Il se débattit, réussit à se détacher suffisamment de Franck pour balancer son coude vers l'arrière avec une violence surhumaine. Malgré la protection de sa musculature, le choc au niveau de son estomac fut tel que Franck en eut le souffle coupé. Ses forces le quittèrent brièvement et le Grec se dégagea aussitôt. Franck n'eut que le temps de lever le bras pour parer un coup en pleine tête, mais il ne put éviter que le poing de son adversaire s'enfonce dans son ventre. Ses jambes se dérochèrent sous lui et il se plia en deux, étouffant de douleur.

Luttant contre un pénible vertige, Franck se redressa. Ce fut pour voir Clay et le Grec se faire face à nouveau, figés à

deux pas l'un de l'autre. Le bras droit de Clay pendait le long de son corps, inerte, il avait ramassé son épée de sa main gauche. Si sa gorge portait encore les marques des doigts du Grec, il respirait calmement et ne montrait aucune peur. Au contraire, il semblait prendre beaucoup de plaisir à la situation. *Il est vraiment fou*, songea Franck avec une pointe d'admiration.

Après quelques secondes de silence tendu, Clay adressa un sourire ensanglanté au Grec.

— Tu vas mourir, *vrykolakas*, dit-il. Tu vas retrouver la paix.

Il prononça ensuite quelques mots en grec et son adversaire secoua la tête dans un mouvement de refus, ses épaules se dressant de fureur. Le ton de Clay se fit provocant et le Grec se jeta sur lui. L'homme s'écarta vivement pour mieux faire trébucher la créature. Celle-ci n'avait pas encore touché terre que l'épée s'abattait sur sa nuque et détachait sa tête de son corps.

Choqué, Franck resta figé. Puis Clay saisit la tête par les cheveux et Franck détourna les yeux dans un spasme. Il tenta désespérément de se contenir, mais son corps refusait d'obéir. Il se cassa en deux et se mit à vomir. Lorsqu'il parvint à se maîtriser, haletant, Clay était en train de traîner le corps du Grec dans un coin de la chambre. Il utilisait à nouveau son bras droit, comme si celui-ci n'avait jamais été blessé. Son cou ne portait plus la moindre marque, l'estafilade sur son visage avait disparu.

S'appuyant à la table de chevet près de lui, Franck parvint à se remettre debout. Il avait les jambes tremblantes, du vomi sur son uniforme et l'impression qu'il était en train de devenir cinglé. Clay lui jeta un coup d'œil, mais ne se préoccupa pas davantage de lui. Il abandonna son épée sur le lit défoncé et se planta à deux pas du cadavre. Un instant, il se dressait simplement là et l'instant suivant, sans qu'il ait bougé d'un millimètre, il portait sur lui tout un attirail sanglé autour de son corps : réservoir fixé sur son dos grâce à des bretelles et relié par un tuyau à la lance qu'il tenait désormais à la main. Estomaqué, Franck ne comprenait pas. Comment avait-il pu enfiler tout ça le temps d'un simple battement de cils ? Et d'où sortait-il tout ce matériel ?

— Qu'est-ce que vous faites ? balbutia-t-il.

Clay l'arrêta d'un regard, puis lui désigna le cadavre. Franck entendait des voix, loin, très loin dans le couloir. Les patients des chambres voisines avaient dû être alertés par le vacarme de la bagarre, mais pour le moment aucun d'eux n'avait osé s'approcher. Cependant cette pensée s'envola lorsque Franck constata que la tête coupée du Grec avait ouvert les yeux et regardait autour d'elle. Sa bouche se tordit bientôt en un rictus haineux et elle se mit à lancer des imprécations dans sa langue.

— Si on ne brûle pas son cadavre, expliqua calmement Clay, le *vrykolakas* ne peut pas mourir. Il est condamné à souffrir éternellement. Ce n'est pas ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

Franck ne trouva rien à répondre à cela. Clay afficha un sourire en coin, puis de quelques gestes adroits, il mit en marche l'appareil qu'il portait sur lui. Franck découvrit avec horreur qu'il s'agissait d'un lance-flammes. Avant qu'il n'ait pu intervenir, Clay lançait une colonne de feu sur le cadavre vivant du Grec.

L'alarme incendie se déclencha aussitôt et le dispositif de secours se mit en marche, les inondant d'une eau glacée. Mais la pluie provenant du plafond ne pouvait pas rivaliser avec la puissance du lance-flammes. Clay continua à arroser de feu le corps du Grec, répandant une vague de chaleur insoutenable dans la chambre. L'odeur d'essence était écœurante, autant que celle de la chair qui brûlait. Un sifflement strident s'élevait du cadavre carbonisé, si déchirant qu'il fit grimacer Franck.

Clay semblait exulter. Les flammes se reflétaient sur son visage pâle, étiraient ses traits et lui donnaient une allure démoniaque. Avec sa petite taille, ses cheveux luisant d'eau et son effroyable sourire, il ressemblait à quelque lutin maléfique échappé d'un conte. L'incendie embrasait ses yeux clairs et ils paraissaient profonds à s'y noyer. En cet instant, il avait réellement six cents ans, il était vraiment fou et terriblement dangereux.

Il ne fallut que quelques secondes à Clay pour réduire le corps du Grec à un tas de cendres qui se transformait déjà en boue sous les cascades d'eau. Malgré tout, le feu s'était propagé au mur. Clay se débarrassa du lance-flammes en quelques mouvements, fit apparaître un extincteur et étouffa le début d'incendie avec une efficacité impressionnante. Ceci

fait, il poussa un profond soupir de satisfaction et retrouva une expression plus humaine.

Prêt à sortir, Clay s'arrêta à côté de Franck qui n'avait pas bougé, pétrifié, anesthésié. L'eau continuait à se déverser sur eux. L'homme sourit amicalement.

— Merci de votre aide. Il était plus coriace que je ne l'avais prévu. Vous aussi d'ailleurs. Et désolé pour tout ce bazar. Je ferai un don à l'hôpital pour financer les réparations. Au revoir, mon cher.

Franck ouvrit la bouche, mais il ne réussit pas à émettre un son. Après avoir tapoté son bras dans un geste compréhensif, Clay poursuivit son chemin. Franck pivota lentement sur lui-même, le suivant des yeux. Il parvint à faire quelques pas jusqu'au couloir. Ses chaussures clapotaient, il était trempé jusqu'aux os, il avait froid et le cerveau engourdi. Les patients étaient tous sortis de leurs chambres, paniqués, ne sachant que faire. Entre leurs silhouettes qui s'agitaient, Franck vit Clay sortir dans le patio. Deux secondes plus tard, l'homme avait disparu dans la nuit.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
12 juillet 1586*

Katell Feuerbach essuya la sueur à son front, rajusta la courroie du lourd ballot de cuirs sur son épaule et poussa un infime soupir. Il n'était même pas dix heures du matin, mais la chaleur était déjà assommante. La grande foire de la Saint-Jean s'était terminée quatre jours plus tôt au son de la *Silberglocke*, la grosse cloche. Durant deux semaines Strasbourg avait été envahie de marchands en provenance de tout le Saint Empire, mais aussi de France ou d'Italie. Argent et produits de toutes sortes avaient changé de main sous l'œil des autorités compétentes, attentives à récupérer leurs droits de douane. Pendant tout ce temps la cité avait bourdonné d'activité et de vie, places et auberges ne désemplissant pas, et elle semblait désormais un peu fatiguée, en proie à une aimable gueule de bois.

Katell revenait du quartier des tanneurs, où elle avait acheté quelques peaux pour son maître, l'imprimeur Hanns Engelmann. La chaleur accentuait l'odeur infecte qui flottait habituellement dans ce quartier et Katell n'avait pas été mécontente de pouvoir s'en éloigner. Elle avait grandi à la campagne, non loin de la cité humaniste de Sélestat, et elle avait encore du mal à tolérer certains fumets trop prononcés qui régnaient en ville.

Inspirant profondément pour chasser les effluves écœurants qu'elle traînait dans son sillage, Katell s'engagea entre les hautes maisons à colombages et encorbellements de la place

des Cordeliers¹ et prit la direction de la *Pfennigturm* aussi appelée la tour des Deniers, le Trésor de la ville. Même si la place était infiniment plus calme que quelques jours plus tôt, du monde s'y pressait malgré tout, à l'ombre de la *Pfennigturm* et de l'Académie.

Le bâtiment sévère du Gymnase protestant accueillait la Haute École de Strasbourg dont la réputation d'excellence n'était plus à faire. Des étudiants entraient et sortaient de l'Académie d'un air affairé, vêtus de leur uniforme noir, leurs livres sous le bras, engagés dans des discussions passionnées à propos des maîtres antiques ou de quelque point de théologie. Même si son célèbre fondateur, l'humaniste Jean Sturm, en avait été évincé depuis quelques années pour certaines querelles d'idées, l'Académie continuait à attirer les jeunes gens désireux d'étudier le grec et le latin, la dialectique, la rhétorique ou encore l'éloquence et ce, jusqu'à la maîtrise.

Sur la place, des servantes se pressaient autour des deux puits avec leurs baquets et faisaient de l'œil aux jeunes étudiants. D'autres trottaient dans les pas de leurs maîtresses, portant les lourds paniers remplis aux marchés voisins ou chez les boutiquiers. Des valets traversaient le vaste espace d'un pas hâtif pour porter quelque message de la part de leurs maîtres, tandis que des marchands richement vêtus déambulaient en discutant gravement de leurs derniers investissements. Un cocher obligeait les passants à s'écarter, menant un attelage sur lequel s'entassaient les sacs de grains, se dirigeant sans doute vers la place du Marché-aux-Chevaux² et le grenier d'abondance qui abritait les réserves de la ville. Un colporteur tirait par la bride un âne réticent dont les sacoches débordaient de colifichets en tous genres, un oiseleur portait sur ses épaules un bâton auquel étaient suspendues deux cages remplies de pinsons, un porcher passait en guidant ses bêtes au parfum musqué.

Plus loin, des gamins en guenilles couraient après une balle de tissu, crasseux et mal nourris mais pleins de bonne humeur. Du coin de l'œil, Katell vit l'un d'eux bousculer un gros marchand dégoulinant de sueur. L'homme se mit à invectiver le

1. Futures place Kléber et place du Temple-Neuf.

2. Future place Broglie.

gamin, furieux. Celui-ci s'inclina plusieurs fois, se répandant en excuses tout en échappant agilement aux coups, puis il s'enfuit avec sa petite bande, la bourse du bourgeois serrée dans son poing sale.

Un sourire aux lèvres, Katell s'arrêta à hauteur du petit attroupement qui s'était formé autour d'un crieur. Debout sur une caisse de bois, l'homme parlait d'une voix grave et forte qui couvrait aisément le brouhaha ambiant. Il semblait qu'une bourgeoise, récemment veuve, vendait une partie de son mobilier pour partir s'installer à la campagne. Le crieur décrivit rapidement les meubles dont elle souhaitait se débarrasser. Il annonça ensuite qu'un étudiant avait trouvé une belle dague ouvragée non loin de *L'Auberge du Cerf*, à côté de l'Œuvre Notre-Dame, et ne demandait qu'à pouvoir la restituer à son propriétaire légitime. Enfin, il expliqua qu'une dame avait perdu un mouchoir en dentelle brodé aux initiales AC sur cette même place et était prête à payer une récompense à quiconque le lui rapporterait.

Ses annonces terminées, le crieur redescendit de sa caisse. Tandis que les personnes intéressées s'approchaient de lui, Katell reprit son chemin. La courroie du ballot de cuir commençait à lui scier l'épaule et la soif se faisait sentir. Elle avait hâte de retrouver la fraîcheur relative de l'atelier, les odeurs de l'encre, du papier, du bois et du métal. Elle se sentait à l'abri dans la maison d'Hanns Engelmann ; à l'extérieur, elle redoutait toujours que quelqu'un ne surprenne son secret. Elle se dépêcha de rejoindre la tour des Deniers.

Bâtie au XIV^e siècle, se dressant au nord de la place des Cordeliers, la *Pfennigturm* dominait tout le quartier, imposante tour carrée de quatre étages aux allures de forteresse. Une voûte en ogive permettait de passer en dessous tandis que son sommet formait une plateforme crénelée. La tour des Deniers était le coffre-fort de la riche Strasbourg et il se murmurait à l'étranger qu'elle abritait plus d'un million de florins. Katell ignorait si c'était vrai, mais la construction n'en était pas moins impressionnante.

Hanns lui avait expliqué qu'elle contenait également les documents les plus importants de la cité : chartes, lettres et franchises octroyées par les empereurs, mais aussi les poids et

mesures, notamment ceux du vin auxquels toute l'Alsace se référerait en cas de litige. Les épais murs protégeaient en outre la grande bannière de la ville, la *Blut-Fahne*, bannière du sang. C'était l'étendard le plus célèbre de tout l'Empire avec sa Vierge à l'enfant brodée de fils d'or et rehaussée de pierres précieuses et de pourpre. Il pesait si lourd qu'on ne pouvait le déplacer que fixé sur un char !

Enfin, et ce n'était pas le moindre de ses trésors, la *Pfennigturm* recelait en son sein une véritable corne de licorne. À peine quelques semaines plus tôt, le 24 juin, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, la corne avait été promenée en grande pompe dans la ville. Katell faisait partie de la foule qui s'était pressée pour admirer la relique de près de trois mètres de long et elle se souvenait très bien de l'impression irréaliste que lui avait laissée l'objet magique. Quelle créature extraordinaire devait être celle qui portait une corne pareille ! Rien d'étonnant à ce que la relique ait eu la réputation de protéger la cité contre la peste, le poison et les sortilèges.

À cette pensée, Katell porta instinctivement la main au crucifix d'argent en pendentif sous ses vêtements. C'était son talisman à elle, l'objet le plus précieux qu'elle possédait. Son père le tenait de son propre père et il l'avait conservé malgré son adhésion à la Réforme. Il l'avait donné à Katell sur son lit de mort, juste avant d'arriver au bout de son interminable agonie. Des larmes envahirent les yeux de Katell au souvenir de ces terribles moments. Elle serra les dents, s'obligea à se redresser et se remit en marche.

Des soldats aux couleurs de Strasbourg montaient la garde devant la *Pfennigturm*. Katell expliqua la raison de sa présence et on la conduisit jusqu'à un greffier. La jeune fille remit à ce dernier le pli scellé que lui avait confié Hanns Engelmann. La missive était destinée à un des Trois, ainsi que l'on surnommait les administrateurs du Trésor. Hanns appartenait à la corporation de l'Échasse, il en avait été récemment élu *Zunftmeister* et il lui revenait désormais de représenter ses pairs auprès des instances de la ville. C'était cette nouvelle responsabilité qui avait valu à Katell de jouer les coursiers pour l'imprimeur. Le greffier assura à la jeune fille que le message serait bien remis à son destinataire et elle prit congé.

En ressortant, elle eut l'impression qu'un des gardes l'observait d'une manière soupçonneuse, le regard de l'homme s'attardant au niveau de sa poitrine, et elle se hâta de s'éloigner de la *Pfennigturm*, descendant la place des Cordeliers en direction du marché aux Grains³. Mal à l'aise, elle longea d'un pas pressé les maisons à arcades sous lesquelles se trouvaient d'innombrables boutiques.

À seize ans, Katell avait de plus en plus de mal à dissimuler ses formes féminines. Grande et élancée, elle cultivait autant que possible l'androgynie de sa silhouette et ne portait que des vêtements amples pour cacher ses hanches naissantes. Elle bandait même sa poitrine, serrant aussi fort que possible les longues pièces de tissu, écrasant ses seins bourgeonnant jusqu'à la douleur et se maudissant de ne pas être plate comme Otilie, la servante de la maison Engelman. Elle portait ses cheveux courts pour éviter toute confusion, prétendait être vexée lorsque les autres la raillaient parce qu'elle n'avait pas encore de poil au menton, parlait peu et bas, dans le registre le plus grave que lui permettait sa voix de femme. Elle n'avait pas le choix : les femmes ne pouvaient pas accéder au métier pour lequel elle se sentait destinée dans chaque fibre de son être. Dissimuler sa véritable nature était le prix à payer pour accomplir son apprentissage, puis son compagnonnage et devenir à son tour un maître imprimeur.

Perdue dans ses pensées, Katell passa à côté de la Monnaie, grand bâtiment où la cité de Strasbourg, par privilège spécial de l'empereur, frappait sa propre monnaie. Elle franchit le croisement entre la rue des Juifs et la Grand-rue, longea le flanc de la *Pfalz* et arriva sur la place Saint-Martin⁴, cœur de la cité. Une foule compacte s'y pressait. Tous étaient silencieux et se tordaient le cou pour voir ce qui se passait devant le siège du Magistrat.

Abritant le gouvernement de Strasbourg, la *Pfalz* se devait de refléter un certain pouvoir et Katell jugeait que l'effet était plutôt réussi. Le bâtiment impressionnait avec ses cinq étages, ses tourelles, son vitrail, ses pignons à volutes et ses fresques. Le rez-de-chaussée s'ouvrait en arcades où s'alignaient des

3. Future rue des Grandes Arcades.

4. Future place Gutenberg.

échoppes de boulangers, de bouchers, de sculpteurs sur bois ou d'enlumineurs.

Pour le moment, les étalages des marchands disparaissaient derrière les silhouettes des curieux, tout comme les abords du bâtiment flambant neuf qui bordait la place vers le sud et dont la construction venait tout juste de s'achever. Le *Nene Bau*⁵ accueillait également des boutiques au rez-de-chaussée et des services administratifs dans ses étages. Même les plus réticents au projet reconnaissaient la beauté de ses imposantes proportions, l'élégance de son style italien et de ses fresques peintes. Le bâtiment achevait de donner à la place Saint-Martin toute la majesté qui seyait au forum d'une riche ville d'empire.

Aux fenêtres du *Nene Bau*, comme à tous les bâtiments de la place, des têtes se penchaient en direction de la *Pfalz*. Katell profita de sa minceur pour se faufiler à travers la foule et voir ce qui attirait ainsi l'attention de tous. Enfin, elle réussit à se glisser derrière un boucher dont les vêtements étaient encore poisseux de sang et découvrit la raison de cet attroupement.

Assise sur le *Sebandbänklein*, le banc de l'ignominie, une vieille femme à l'air revêche écoutait le *Stettmeister*, un des dirigeants de la ville, lire son acte de jugement devant tous les membres du Conseil réunis. Katell n'entendait pas tout, mais elle comprit que la femme était accusée d'avoir assassiné son petit-fils par sorcellerie. La sentence était la mort par noyade.

La foule frémit à ces mots. Le *Stettmeister* demanda à la condamnée si elle confirmait ses aveux. Pour toute réponse, la vieille sorcière dévoila des chicots noirâtres et cracha dans sa direction avec haine. Un mouvement de colère parcourut les spectateurs, puis une clameur s'éleva comme le *Stettmeister* faisait signe de se mettre en route pour le pont aux Supplices⁶.

Tandis que les autorités empruntaient un autre chemin, le bourreau et son assistant traînèrent la vieille femme derrière eux en direction du marché aux Poissons et la foule les accompagna. Katell hésita à suivre le mouvement. Elle savait que maître Engelmann n'aurait pas approuvé. Il détestait ce genre de manifestations cruelles et les comparait aux barbares jeux du cirque romains. D'après lui, de telles mises à mort n'auraient

5. Future Chambre du commerce et de l'industrie.

6. Futur pont du Corbeau.

plus dû se produire au XVI^e siècle, dans une cité civilisée et intellectuelle comme Strasbourg, encore moins sous l'œil avide du public. Hanns ne le disait jamais ouvertement, mais Katell le soupçonnait d'être purement et simplement opposé à la peine capitale, même pour les crimes les plus graves. C'était une position peu commune et qu'elle avait du mal à comprendre.

Soudain un bras maigre se referma autour des épaules de la jeune fille et quelqu'un l'entraîna en avant.

— Viens, Jacob, il faut qu'on voie ça !

Katell dissimula son soulagement en reconnaissant Wilhelm Mülenheim. Grand échalas aux gestes maladroits, le jeune homme était à peine plus âgé qu'elle et portait l'uniforme noir des étudiants en théologie. Il servait souvent de liaison entre l'Académie et l'imprimerie de maître Engelmänn. Katell avait fini par sympathiser avec lui, même si son secret l'obligeait à conserver une certaine réserve.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'assister à un tel spectacle, protesta-t-elle faiblement.

Mais Wilhelm ne l'écouta pas, la tenant solidement, et elle le suivit à contrecœur. Ils avaient pris un peu de retard sur la procession judiciaire. De l'autre côté du pont aux Supplices, le bourreau et sa prisonnière faisaient une station devant le grand crucifix coincé entre des boutiques en bois accrochées aux rives de la Bruche⁷. La foule était si dense que Katell et Wilhelm se retrouvèrent bloqués entre le chantier de la Grande Boucherie et la Douane sans pouvoir s'approcher davantage.

Devant eux, le pont aux Supplices était noir de monde, à tel point que Katell se demanda si tout Strasbourg avait décidé d'assister à l'exécution de la vieille sorcière. Des ouvriers se penchaient sur les échafaudages de la Grande Boucherie. Commencés tout récemment, les travaux étaient destinés à faire naître du sol instable un bâtiment en forme de U au bord de la Bruche. De la partie encore en activité des boucheries montaient les mugissements angoissés des bêtes qui sentaient leur fin proche. Il s'en dégageait la puanteur du sang, de la mort et des entrailles. L'eau se teintait de rouge et de noir en passant devant les lieux, charriant tous les déchets rejetés par les bouchers.

7. Bras de l'Ill.

Sur la même rive, de l'autre côté de la rue, se profilait le long bâtiment de la Douane, avec tout au bout les hautes grues qui permettaient de décharger les bateaux. Aucun marchand ne pouvait faire affaire à Strasbourg sans être d'abord passé par la Douane et s'être acquitté des nombreuses taxes en vigueur. Le transit du vin y était particulièrement surveillé et c'était toute une population de contrôleurs variés qui officiait là.

Cependant le *Stettmeister* et l'*Ammeister* – ce dernier représentant les artisans et étant le personnage le plus puissant de la cité – avaient rejoint le lieu de l'exécution avec leur suite. Le bourreau entraîna la condamnée sur le pont aux Supplices et des serviteurs durent écarter la foule qui se pressait autour d'eux. Wilhelm poussa un grognement à côté de Katell.

— On va tout rater ! Viens !

Il prit sa main, comme il l'aurait fait avec un camarade, et Katell ravala le trouble que lui inspirait ce contact. L'étudiant l'entraîna en direction de la Douane. Il négocia rapidement avec un homme qui se tenait devant une porte, lui glissa quelques florins et tira Katell à l'intérieur. Même si elle savait que la famille de Wilhelm était riche, Katell n'en était pas moins mal à l'aise devant une telle façon de procéder. Elle ne dit rien.

Wilhelm semblait avoir déjà visité l'intérieur de la Douane et il marcha d'un pas assuré à travers le bâtiment. La plupart des personnes travaillant sur place étaient agglutinées aux fenêtres et nul ne fit attention à leur présence. Ils trouvèrent une ouverture libre et s'y perchèrent à leur tour. De là, ils avaient une vue dégagée sur le pont en contrebas, où l'exécuteur des hautes œuvres avait pris place, et ils distinguaient nettement tous les détails de la scène. Un sourire rayonnant éclaira le visage trop maigre de Wilhelm.

— D'ici, c'est parfait !

Katell ne fit pas de commentaire, observant le bourreau avec un mélange d'admiration et de crainte. De l'avis de tous, Johann Meyer de Matzenheim était un bourreau de tout premier ordre. De taille moyenne, très trapu, il avait des bras comme des cuisses qui lui permettaient de mater les condamnés les plus récalcitrants. Il ne marquait jamais d'hésitation, accomplissait le moindre de ses gestes avec une assurance

tranquille et se montrait toujours d'une redoutable efficacité. Trancher des têtes, noyer, flageller ou passer à la question, dans chacun de ces domaines il maîtrisait son sujet à la perfection.

Le regard de Katell s'attacha au visage dur de l'homme, buriné par les ans, souligné d'une barbe fournie, encadré de longs cheveux gris. Johann Meyer ne montrait aucune émotion, ses yeux clairs tournés vers les représentants du Magistrat, attendant calmement qu'ils lui ordonnent de procéder. Sa lourde patte était posée sur l'épaule de la vieille qui paraissait d'autant plus frêle à côté de l'homme épais. Elle non plus ne trahissait aucun sentiment, mais il y avait un éclat diabolique dans son regard. À travers son pourpoint, les doigts de Katell pressèrent le métal froid du crucifix contre sa peau nimbée de sueur. Près d'elle, Wilhelm semblait fasciné. Il avait joint les mains comme pour une prière.

Enfin, sur un signe de l'*Ammeister*, Johann Meyer de Matzenheim se saisit de la vieille femme et entreprit de lui lier les mains dans le dos. Alors qu'elle s'était tenue tranquille jusque-là, la sorcière se mit soudain à se débattre avec furie, crachant, griffant, mordant, tout son corps décharné se tordant dans des convulsions de rage. Un murmure d'effroi parcourut la foule et nombreux furent ceux qui reculèrent et esquissèrent des signes de croix. Wilhelm s'était instinctivement rapproché de Katell, nerveux, et la jeune fille lutta pour rester immobile malgré son désir de s'en aller.

Cependant il en fallait plus que cela pour perturber l'exécuteur des hautes œuvres. D'un coup de poing sur la tempe, il assomma à moitié la vieille femme, puis il lui lia les mains dans le dos et la jeta dans un sac de toile dont il eut tôt fait de couvrir l'ouverture. Au moment où il réalisait le dernier point, Katell fronça les sourcils. Avait-elle rêvé ou avait-il discrètement glissé quelque chose dans le sac avant de le fermer complètement ? Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Ses yeux avaient dû lui jouer un tour.

Le bourreau s'était redressé. Le temps qu'il prononce les paroles rituelles, la condamnée était revenue à elle et des soubresauts agitaient le sac où elle était enfermée. Johann Meyer la traîna jusqu'au parapet et la foule retint son souffle. À cet endroit l'eau de la Bruche était d'une saleté répugnante, charriant toute

la crasse des boucheries et de l'*Ulmergraben*, le fossé du vieil hôpital⁸. Des déchets innommables flottaient à sa surface boueuse : boyaux, excréments, rats crevés. Katell avait la nausée à la simple idée d'y plonger les doigts. Y périr noyé était un terrible châtement.

Johann Meyer se pencha une dernière fois sur le sac, comme pour vérifier qu'il était solidement cousu. Katell tressaillit. Cette fois elle était certaine de l'avoir vu verser le contenu d'une fiole sur la toile. Il l'avait fait avec une telle discrétion qu'il fallait se trouver exactement dans l'angle où Wilhelm et elle se tenaient pour le remarquer. Qu'est-ce que cela signifiait ? Avant qu'elle ne puisse réfléchir plus avant, le bourreau enroula autour de son poignet la corde reliée au sac, puis, d'un geste assuré, il fit basculer la condamnée dans la Bruche.

Une clameur sauvage monta de la foule, si haineuse et vindicative que Katell en frissonna. La vieille femme enfermée dans le sac avait heurté la surface avec un grand plouf et avait coulé presque aussitôt. Le courant, paresseux à cet endroit-là, l'entraîna légèrement et la corde se tendit au bout du bras du bourreau. Le public riait et criait, se répandait en malédiction sur le monstre infanticide. Ils étaient si bruyants, si enragés que Katell finit par ne plus le supporter.

— Je dois y aller, dit-elle à Wilhelm. Mon maître m'attend.

L'étudiant hochait distraitement la tête. Bouche bée, il fixait la corde que tenait le bourreau comme si elle avait retenu le Diable lui-même. Pressée par une angoisse indicible, Katell se hâta hors de la Douane.

À l'extérieur le vacarme était encore pire et le pont en bois tremblait sous les trépignements vengeurs des spectateurs de l'exécution. Katell dut jouer des coudes pour traverser, étouffant, jusqu'à finir par bousculer les passants et parvenir enfin à s'arracher à la masse sanguinaire. Ignorant les récriminations de ceux qu'elle avait heurtés, elle s'éloigna à grands pas, trempée de sueur, les doigts crispés sur la courroie du ballot de cuirs. Son cœur battait trop fort et elle avait envie de vomir. Pendant une fraction de seconde, elle s'était imaginée à l'intérieur de ce sac, punie par la cité pour tous ses mensonges.

8. N'existe plus de nos jours.

Tandis qu'elle descendait le quai des Bateliers en direction du quartier de la Krutenau, Katell laissa l'agitation derrière elle et parvint peu à peu à se maîtriser. Elle passa bientôt devant le poêle de la corporation de l'Ancre⁹ où se réunissaient les bateliers et les constructeurs de bateaux. L'Ancre était sans doute la plus puissante corporation de Strasbourg et une de celles qui participaient le plus à la richesse de la ville. Les habiles bateliers strasbourgeois possédaient en effet le monopole de la navigation sur le Rhin, de Strasbourg jusqu'à Mayence.

Quelques maisons plus loin se trouvait le poêle de la corporation des pêcheurs, plus modeste. Chaque année, les deux poêles organisaient des jeux nautiques entre leurs membres. La compétition avait lieu sur la Bruche, juste devant l'église Saint-Guillaume. Pêcheurs et bateliers y rivalisaient d'adresse et Katell appréciait le ballet qu'ils offraient sur le bras d'eau.

En face, sur l'autre rive de la Bruche, se trouvait le poêle de la corporation de la Fleur, celle des bouchers, autre profession riche et respectée de la cité. Katell y jeta un regard distrait, mais son attention fut détournée par deux nonnes qui marchaient dans sa direction, des paniers sous le bras. Le couvent des Repentantes n'était pas loin et les sœurs l'avaient sans doute quitté pour faire quelque course. Katell s'écarta pour les laisser passer et les salua respectueusement. La plus âgée ne lui accorda même pas un regard, mais l'autre lui adressa un doux sourire.

Arrivée au bout du quai des Bateliers, Katell passa dans l'ombre inquiétante de la *Guldenturm*. La tour faisait partie des remparts et avait sinistre réputation. On racontait que ses murs noircis abritaient une Vierge de Nuremberg. Ce terrible instrument de torture avait la forme d'un sarcophage dans lequel on enfermait le condamné. Un visage de femme était peint à hauteur de la tête. Lorsque le bourreau actionnait le mécanisme, des pics surgissaient du bois et lacéraient le malheureux prisonnier à l'intérieur. Certains voisins de la *Guldenturm* prétendaient entendre des cris s'en échapper à chaque pleine lune. Katell secoua la tête pour elle-même. Tout cela n'était que des racontars, elle ne devait pas y prêter attention.

9. Le poêle a été reconstruit au XVIII^e siècle au même emplacement. La façade du XVIII^e est toujours visible.

Malgré sa volonté de rejeter les superstitions et de conserver toujours une attitude raisonnable, calquée sur celle de son maître, Katell ne put s'empêcher de faire un signe de croix au moment de s'engager sur la *Katzenteg*. Située juste à côté de la *Guldenturm*, la passerelle aux chats constituait le seul moyen de franchir le Rheingiessen ¹⁰ et de rejoindre le quai des Pêcheurs. Toujours d'après la rumeur populaire, la passerelle était le point de rendez-vous des chats noirs et des sorcières. À moins de n'avoir pas d'autre choix, la plupart des gens évitaient de la traverser la nuit.

Le Rheingiessen avait connu son heure de gloire une dizaine d'années plus tôt, lorsque quelques navigateurs zurichois y avaient accosté après avoir descendu le Rhin de Zürich jusqu'à Strasbourg en moins d'une journée, renouvelant ainsi l'exploit effectué par leurs ancêtres au siècle précédent. Ils transportaient avec eux un chaudron d'une bouillie de millet bouillante à leur départ et encore chaude à leur arrivée. Les autorités de Zürich avaient ainsi prouvé à leurs alliés strasbourgeois qu'elles pouvaient leur apporter leur aide si rapidement qu'un chaudron de bouillie n'avait même pas le temps de refroidir. Katell n'avait pas assisté à l'évènement, vivant encore avec son père à cette époque-là, mais Hanns Engelmann le lui avait narré avec beaucoup d'enthousiasme, visiblement très amusé par le défi que s'étaient lancé les Zurichois et admiratif de leur habileté à naviguer sur un Rhin qui pouvait être très capricieux.

Katell se sentit plus tranquille une fois de l'autre côté de la passerelle aux chats et loin de la *Guldenturm*. Elle longea le quai des Pêcheurs, puis, juste après l'église Saint-Guillaume, bifurqua vers le cœur du quartier de la Krutenau. Quelques pas plus loin, elle arriva devant le grand porche par lequel on accédait à l'imprimerie d'Hanns Engelmann. Elle franchit la porte, referma derrière elle et poussa un soupir de soulagement.

La maison de deux étages formait un grand U fermé par un haut mur couvert de lierre. Au centre de la cour intérieure trônait le puits avec sa poulie et sa margelle de pierre. Des poules picoraient çà et là le sol de terre battue sous le soleil

10. Petit bras du Rhin désormais asséché et qui correspondait à peu près à l'actuelle rue de Zurich.

brûlant. Une charrette à bras était abandonnée dans un coin, vide de tout chargement. Du linge séchait sur une corde tendue entre deux piquets solidement enfoncés dans le sol. Des voix et des bruits d'outil s'échappaient des fenêtres ouvertes de l'atelier tandis qu'une chanson populaire provenait de celles de la cuisine, en même temps qu'une alléchante odeur de viande rôtie. L'atmosphère était délicieusement paisible.

La vaste maison était divisée en trois sections indépendantes. Face à Katell se trouvait l'imprimerie proprement dite, avec l'atelier, les réserves, la librairie et le bureau où Hanns tenait sa comptabilité. La partie du bâtiment à droite de la jeune fille constituait la demeure du maître des lieux et de son épouse, Lidy, ainsi que celle de Max Pohl, le compagnon que formait actuellement Hanns, et de Katell elle-même.

Compagnon et apprentie logeaient tous deux sous les combles, dans de vastes chambres mansardées dont beaucoup leur enviaient les proportions royales et le confort. Hanns avait même fait installer un poêle miniature à cheval entre les deux pièces qui n'étaient séparées que par une cloison de bois. Avec sa générosité coutumière, il ne lésinait pas sur le bois de chauffage lorsque l'hiver était rude. Katell adorait son appartement et ne l'aurait échangé pour rien au monde.

Quant à l'aile gauche du bâtiment, Hanns la louait à quelques familles d'ouvriers qui y trouvaient un abri et un propriétaire peu regardant sur le paiement du loyer. Ces locataires avaient leur propre entrée vers l'extérieur, du côté de la rue, et ne venaient dans la cour que pour puiser l'eau du puits ou échanger quelques mots avec Lidy Engelmann qui n'aimait rien tant que partager les derniers ragots du quartier.

La première fois qu'elle avait franchi le porche, Katell avait été impressionnée par les colombages sombres sculptés en motifs végétaux, ainsi que par les balcons couverts qui couvraient le long du premier et du deuxième étage et les vitraux colorés installés à l'entrée de l'atelier. Ces derniers représentaient la déesse Athéna, divinité de la sagesse, des artisans, des artistes et de la guerre. Hanns Engelmann avait un goût prononcé pour tout ce qui touchait à l'Antiquité. Athéna figurait d'ailleurs également sur son blason, la marque typographique imprimée dans les ouvrages issus de ses presses.

Devant une telle demeure, Katell se souvenait avoir naïvement songé que le métier d'imprimeur était bien plus rentable que ce à quoi elle s'attendait. Ce n'était que plus tard qu'elle avait appris qu'Hanns était le seul héritier d'une très riche famille de viticulteurs. Il possédait encore de nombreuses terres dans les environs d'Andlau et le vin qu'on y produisait lui assurait un revenu annuel plus que confortable. Cela lui permettait de travailler à sa guise et de n'imprimer que les ouvrages qui lui plaisaient.

Souriant à cette pensée, Katell entreprit de traverser la cour en direction de l'atelier. En ce jour de chaleur la porte de l'imprimerie était grande ouverte, de même que les fenêtres, et Katell n'eut qu'à franchir le seuil pour se retrouver dans l'atelier. Une dizaine de personnes travaillaient là dans une ambiance studieuse, au milieu des odeurs de papier, de métal, d'encre et de colle. Hanns avait réuni en un même lieu toutes les compétences nécessaires à la production d'un livre : typographe, correcteur, enlumineur, relieur ou encore graveur. Il sélectionnait soigneusement ceux avec qui il travaillait, il les payait rubis sur l'ongle et chacun de ses employés faisait tout son possible pour être à la hauteur du maître. Grâce à cela, la réputation d'excellence de l'imprimerie Engelmann trouvait écho bien au-delà des remparts de Strasbourg.

Un des ouvriers s'apprêtait à mettre un texte sous presse, préparant sa feuille de papier, et il grogna comme l'entrée de Katell générât un infime courant d'air. La plupart des autres n'accordèrent pas d'intérêt à la jeune fille. Seul Max Pohl, le compagnon, abandonna un instant son ouvrage pour l'accueillir.

— Tu en as mis du temps, fit-il de sa voix grave à l'accent étranger marqué.

Même si le ton du jeune homme était neutre, Katell éprouva de la colère devant cette remontrance. C'était plus fort qu'elle, elle n'appréciait pas le compagnon et évitait autant que possible de lui adresser la parole. Elle n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui clochait, mais il y avait quelque chose de faux chez lui. Et puis il avait un peu trop tendance à se considérer comme supérieur à elle.

— Il y avait une exécution ce matin, répliqua-t-elle froidement. Le pont aux Supplices était bloqué par la foule.

Max se contenta de hocher la tête et Katell fut incapable de déchiffrer la pensée dissimulée derrière ses yeux sombres. D'un mouvement du menton, le jeune homme désigna le ballot de cuirs sous le poids duquel elle commençait à ployer.

— Tu veux que je t'aide ?

Katell se redressa aussitôt.

— Non, merci. Le maître est dans son bureau ?

— Oui, mais il a un visiteur, il ne faut pas le déranger.

Katell haussa les épaules et se dirigea vers la réserve. Elle eut la nette sensation que Max la suivait des yeux, mais lorsqu'elle se retourna discrètement, il était à nouveau penché sur la plaque de métal qu'il préparait pour la gravure. Elle se pinça les lèvres, puis passa devant la porte fermée du bureau d'Hanns d'un pas léger et s'engagea dans d'étroites marches de bois pour rejoindre l'étage.

Dans une grande salle aux volets clos, s'entassait tout le matériel dont avait besoin l'imprimerie. Rouleaux de papier, bonbonnes d'encre, caractères en plomb, creusets et moules pour les fabriquer, outils de gravure, pièces de rechange pour les presses, mais aussi chaises et tables de travail en surplus, c'était un véritable capharnaüm. Hanns y enfermait régulièrement un chat du voisinage afin qu'il débarrasse les lieux de tous les rongeurs qui auraient pu avoir l'idée de s'y installer, alléchés par le papier. Katell aimait se promener dans la pénombre de la réserve, d'autant plus en été où la fraîcheur y était très agréable. Elle gagna le fond de la vaste pièce et entreprit de suspendre les cuirs à des pièces de bois destinées précisément à cet usage.

Tout en travaillant rapidement, Katell ne put s'empêcher de ruminer la remarque de Max. De quel droit se mêlait-il du temps qu'il lui fallait pour accomplir ses courses ? Et cette façon hautaine qu'il avait de la regarder... Si elle avait réellement été un homme, elle lui aurait collé son poing sur la figure. Mais elle redoutait trop d'être démasquée pour se lancer dans une bagarre, surtout avec quelqu'un comme Max, nettement plus costaud qu'elle.

Âgé d'une vingtaine d'années, Max Pohl était né à Cracovie, capitale du royaume de Pologne. Il avait le type slave avec son visage large, ses pommettes hautes et sa mâchoire marquée.

Arrivé à Strasbourg alors qu'il accompagnait des marchands de bétail, il avait décidé de s'y installer. Il travaillait chez Hanns depuis deux ans, soit un an de plus que Katell. La jeune fille trouvait étrange qu'un marchand de bétail ait pu apprendre le grec et le latin comme l'exigeait la profession d'imprimeur, mais elle n'avait jamais réussi à en savoir plus. Max était taciturne, il parlait de lui le moins possible et ne se laissait jamais aller aux transports de la boisson, ni à la moindre confiance.

Katell voulait bien reconnaître que le Polonais était intelligent et travailleur, elle était même prête à admettre que ses incursions dans le domaine de la gravure étaient remarquables et témoignaient d'un réel talent, mais elle ne comprenait pas pourquoi Hanns s'était entiché du jeune homme, au point de payer le droit de bourgeoisie qui lui permettrait d'exercer sa profession dans les murs de Strasbourg. Renfermé, froid et fier, Max Pohl était tout sauf sympathique.

Katell secoua la tête pour elle-même. Peu lui importait après tout. Tôt ou tard, le Polonais terminerait son compagnonnage, il quitterait la maison d'Hanns Engelmann et elle serait débarrassée de lui.

Sa tâche achevée, Katell s'attarda dans la réserve, profitant du calme des lieux. Elle s'approcha d'une fenêtre et glissa son regard entre les interstices des volets. Les vitres de l'aile d'en face miroitaient sous le soleil. L'une d'elles était ouverte et Katell voyait une femme occupée à frotter un enfant installé dans un baquet d'eau. Le gamin riait et babillait, et sa mère avait le sourire aux lèvres. Une vague de mélancolie envahit Katell.

Sa propre mère était morte en lui donnant naissance. Son père, Jacob Feuerbach, était un dessinateur habile et il lui en avait fait un portrait qui paraissait ressemblant, mais bien sûr, ni cela, ni la présence constante et les innombrables attentions de son seul parent n'avaient été suffisant pour combler le vide qui l'habitait. Pourtant, malgré cette souffrance sourde, Katell avait toujours été choyée, son enfance avait été heureuse et elle en éprouvait une reconnaissance éperdue pour son père.

Médecin pourtant doué, Jacob éprouvait plus d'intérêt pour l'étude que pour le fait de se constituer une clientèle et ils n'avaient jamais eu beaucoup d'argent. Plus d'une fois

Katell avait été obligée de négocier avec le boulanger pour qu'il aménage leur dette et accepte de leur donner du pain. À l'époque, il lui semblait que cela n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait était son père, savant, ouvert aux idées humanistes et partisan de la Réforme.

Jacob l'avait toujours traitée comme une égale et lui avait donné le goût des lettres. Véritable érudit, il lui avait appris à lire et à écrire, lui avait également enseigné le latin et le grec. Quand la plupart des hommes pensaient que les femmes n'avaient rien à faire avec de telles choses, son père s'était toujours efforcé de lui transmettre son savoir dans tous les domaines. Parfois, il disait en riant qu'elle serait la première femme à imprimer des livres. Malheureusement il était mort bien avant de voir ce rêve devenir réalité.

Deux ans plus tôt, Jacob avait contracté une terrible infection des poumons. Lentement, tout au long d'un interminable hiver, il s'était étouffé. De déchirante, sa toux s'était faite si faible au fil des semaines qu'il n'arrivait plus à expulser ses humeurs et il avait fini par s'y noyer. Katell avait remué ciel et terre pour essayer de le soigner, elle avait même vendu une partie de leurs livres pour faire venir chez eux le médecin le plus réputé de Sélestat, mais l'homme n'avait pu que constater son impuissance. Aucun remède n'avait fonctionné et Jacob était mort quelques jours avant le printemps.

Katell prit une profonde inspiration et lutta pour ravalier ses larmes. Durant toute sa courte vie, son père avait été tout son univers, à la fois professeur, confident, ami et protecteur. Le perdre avait été un déchirement atroce. Et sa souffrance avait été exacerbée par les circonstances entourant le décès. Au moment d'organiser l'enterrement, Katell avait pris conscience que leurs dettes s'étendaient bien au-delà de ce qu'elle croyait. Tout avait été saisi : la maison, le matériel médical et même leurs précieux livres. Elle s'était retrouvée sans rien d'autre que les vêtements qu'elle portait et le crucifix d'argent qu'elle avait caché pour le soustraire aux usuriers.

Jacob Feuerbach avait trois sœurs dont deux étaient les marainnes de Katell. Toutes trois étaient mariées, elles n'avaient jamais été très proches de leur frère et elles ne s'étaient pas disputé l'honneur de devenir la tutrice de la jeune fille de quatorze

ans. Finalement Katell avait emménagé chez la plus âgée de ses tantes. Comme elle s'y attendait, les choses s'étaient très mal passées.

Katell ne s'entendait pas du tout avec ses deux cousins, des lourdauds dont les insinuations grivoises la révoltaient, et encore moins avec sa tante. Celle-ci estimait que l'unique rôle d'une femme était de tenir son ménage. Elle critiquait sans cesse Jacob qui lui avait mis d'absurdes idées dans la tête en lui apprenant à lire. À chaque fois que la femme prononçait le nom de son père, Katell avait envie de lui arracher les yeux. Consciente de sa situation précaire, elle avait malgré tout essayé de s'adapter et de s'intégrer dans cette nouvelle famille, mais elle y était si malheureuse qu'elle avait fini par ne plus tenir. Au bout d'un an, elle s'était enfuie.

La confrontation avec ses parents avait fait réaliser à Katell l'entrave que son sexe constituait pour ses ambitions. Lorsqu'elle avait fugué, elle l'avait fait en volant les vêtements d'un de ses cousins et depuis elle n'avait plus jamais enfilé une robe. Elle avait appris à réprimer tous les élans de sa sensibilité féminine et à adopter des manières masculines. Certains jours, le travestissement était facile. D'autres fois, la frustration la rendait folle.

Katell poussa un profond soupir. Dans l'appartement de l'autre côté de la cour, la femme séchait énergiquement son enfant qui s'agrippait à elle pour maintenir son équilibre. Lorsqu'elle voulut s'écarter de lui, il jeta spontanément ses bras autour de son cou et lui offrit une accolade enthousiaste. La femme le caressa avec tendresse, puis elle le souleva dans ses bras et s'écarta de la fenêtre. La gorge de Katell était si serrée qu'elle en avait mal. Elle s'obligea à se ressaisir, à chasser ces émotions inutiles. Elle n'avait pas à s'apitoyer sur son sort, après tout elle était exactement là où elle voulait être.

Craignant que ses tantes ne la retrouvent, Katell avait préféré ne pas traîner dans les environs de Sélestat et avait profité d'un convoi de marchands de vin pour voyager en bonne compagnie et rejoindre Strasbourg. La découverte de la ville libre avait été un choc et elle s'y était d'abord sentie complètement perdue. Tant de gens, tant de bruit, tant d'agitation ! Le tourbillon l'avait étourdie, la laissant désespérée.

Ne connaissant personne, elle avait passé ses premières nuits sous les immenses voûtes de la cathédrale Notre-Dame avec d'autres miséreux, le ventre vide, et elle avait échappé de peu à plusieurs agressions, ses vêtements trop propres attirant la convoitise de ses frères d'infortune. Elle avait failli sombrer dans l'abattement, mais sa nature combative avait rapidement repris le dessus. Elle s'était renseignée, avait déniché l'adresse du poêle de la corporation de l'Échasse et, après avoir rassemblé tout son courage, elle en avait poussé la porte.

Son père lui avait expliqué le fonctionnement des corporations strasbourgeoises. Elle savait que celle de l'Échasse rassemblait diverses professions : les imprimeurs, bien sûr, mais aussi les enlumineurs, les graveurs, les peintres, les verriers ou encore les orfèvres. Le poêle, sorte d'auberge réservée, constituait leur lieu de réunion, celui où se tenaient les assemblées et les cérémonies officielles de la corporation, où chacun pouvait rencontrer ses pairs, où compagnons et apprentis pouvaient trouver un maître.

Le poêle de l'Échasse se trouvait tout près de la *Pfennigturm* et Katell y était entrée à l'heure du déjeuner. Ainsi qu'elle l'espérait, les lieux fourmillaient de monde et elle était restée un long moment intimidée par ces nombreux hommes qui bavardaient bruyamment, échangeant les dernières nouvelles tout en engloutissant chopes de vin et plats divers et variés. Un vieillard qui faisait le service avait fini par lui demander ce qu'elle voulait. Elle avait bafouillé quelques mots maladroits, mais il avait compris et avait annoncé à la cantonade que le damoiseau recherchait un maître imprimeur pour un apprentissage. Katell avait été soulagée de s'entendre désigner ainsi, puis enchantée lorsqu'un homme maigre aux allures de rat lui avait fait signe d'approcher. Sa joie avait été de courte durée.

Katell n'avait qu'une vague idée de la manière dont fonctionnait l'apprentissage et elle avait découvert avec consternation que celui-ci était régi par des règles bien précises. Ainsi, il fallait signer un contrat d'apprentissage et dans son cas, où son apparence montrait clairement qu'elle était mineure, ce contrat aurait dû passer entre les mains de son tuteur. En outre la formation était payante. Si le maître se devait de loger l'apprenti, de le nourrir, de l'éduquer et de lui apprendre son

métier, il le faisait en échange d'une compensation financière versée par la famille de l'adolescent.

Katell avait essayé de négocier, de biaiser, mais l'homme avait rapidement compris que sa situation n'était pas régulière et il s'était mis en colère. Il lui avait sèchement conseillé de ficher le camp avant qu'il ne décide de la dénoncer aux autorités concernées. Katell s'était aussitôt précipitée hors du poêle, terrifiée à l'idée d'être arrêtée. Elle avait d'ailleurs bien cru que c'en était fini d'elle lorsque quelqu'un l'avait rattrapée à l'extérieur et l'avait saisie par le bras pour la retenir. Elle s'était retournée dans un sursaut angoissé et avait pour la première fois posé les yeux sur Hanns Engelmann.

Hanns avait une quarantaine d'années et c'était un homme imposant. Il n'était pas très grand, mais sa silhouette enrobée lui donnait de l'importance, tout en trahissant son amour de la bonne chère. Vêtu avec simplicité mais dignité, il inspirait immédiatement le respect grâce à un visage glabre et ferme, aux traits bien dessinés et au regard vif. Il était toujours méticuleusement rasé et ses cheveux sombres impeccablement coupés et peignés. Apprenant à le connaître, Katell avait été amusée de constater que cet homme à l'intelligence si profonde n'était pas dénué d'une certaine coquetterie. Ce jour-là, elle avait surtout compris en le voyant qu'elle avait affaire à quelqu'un d'un excellent niveau social.

Si Hanns impressionnait beaucoup de prime abord, sa personnalité vive et généreuse ne tardait pas à se dévoiler lorsqu'il prenait la parole. Outre une véritable érudition et une attention constante envers ceux qui l'entouraient, il possédait une énergie et une détermination qui lui conféraient un charme irrésistible. Ce n'était pas pour rien que ses pairs l'avaient poussé, en partie contre son gré, à prendre la tête de la corporation. Certains l'imaginaient déjà *Ammeister*, malgré tous les jeux d'influence que cela supposait. Rien ne semblait impossible pour Hanns Engelmann. Pour Katell, tout était devenu possible grâce à lui.

Debout dans l'ombre de la *Pfennigturm*, Hanns lui avait avoué avoir surpris sa conversation avec le maître imprimeur et lui avait proposé d'en discuter plus avant. Avant que Katell n'ait compris ce qui lui arrivait, Hanns l'avait menée dans une

auberge et lui avait offert un déjeuner somptueux. Après de longs jours de disette, la jeune fille s'était régalée et, mise en confiance, elle avait expliqué sa situation à l'homme, n'omettant que sa véritable nature.

Hanns l'avait écoutée attentivement, posant des questions pleines de délicatesse, puis il était resté silencieux un long moment, le temps de vider leur cruchon de vin. Un peu abruti par la digestion, fatiguée aussi par trop d'émotions brutales, Katell avait attendu sans rien dire, détachée. Elle était revenue à la réalité quand Hanns lui avait proposé de la prendre en apprentissage, n'en croyant pas ses oreilles. L'homme lui avait affirmé qu'il s'arrangerait pour le contrat et que les travaux qu'elle réaliserait pour lui compenseraient l'absence de paiement. Il avait ponctué cette déclaration d'un large sourire à l'éclat juvénile. Katell avait failli se jeter à genoux pour baiser ses mains de reconnaissance, mais il l'avait coupée dans son élan en l'entraînant hors de l'auberge.

Une fois loin d'éventuelles oreilles indiscrètes, Hanns lui avait expliqué qu'elle devait faire plus attention à son apparence et Katell avait éprouvé un second choc en comprenant qu'il avait percé à jour son déguisement. Avec un naturel confondant, il lui avait décrit comment modifier sa démarche, sa façon de se tenir et de parler pour avoir l'air aussi masculin que possible. Katell l'avait écouté avec une lancinante impression d'irréalité tandis qu'il la guidait jusque chez lui. Depuis près d'un an, le rêve continuait.

Katell sourit pour elle-même. Dieu devait veiller sur elle pour lui avoir fait rencontrer quelqu'un d'aussi extraordinaire qu'Hanns Engelmann. Chaque soir, elle L'en remerciait dans ses prières et Le suppliait de protéger l'imprimeur et de lui accorder une vie longue et heureuse. Katell tira le crucifix de sous ses vêtements, l'embrassa et se détourna enfin de la fenêtre. Il était temps qu'elle reprenne le travail ou Max allait encore lui faire une réflexion.

Cependant ses yeux, éblouis par la luminosité de l'extérieur, ne s'accommodèrent pas tout de suite à la pénombre de la réserve. Katell n'avait pas fait deux pas qu'elle heurtait un meuble. Une boîte en équilibre précaire bascula aussitôt. La jeune fille parvint à la rattraper dans un réflexe, mais une partie de

son contenu se renversa. Des caractères de plomb roulèrent sur le sol dans des tintements métalliques. Katell étouffa un juron et entreprit aussitôt de les ramasser.

La jeune fille s'était à peine agenouillée sur le sol que la porte de la réserve s'ouvrait. La voix d'Hanns s'éleva avant qu'elle ne puisse signaler sa présence.

— C'est par ici, venez.

Katell se redressa légèrement et vit Hanns se diriger vers le coin opposé de la pièce, la respiration alourdie par la montée de l'escalier. Une silhouette mince et de petite taille le suivait, vêtue d'une longue robe évoquant celle des moines. L'inconnu portait la capuche rabattue sur son visage, même à l'intérieur, et il ne faisait pas un bruit en se déplaçant. Cette étrangeté, ainsi qu'une impression indéfinissable et dérangeante poussèrent Katell à rester silencieuse et dissimulée.

Non sans peine, Hanns se glissa entre les meubles entreposés jusqu'au mur du fond couvert de lambris, puis il s'agenouilla lourdement. Malgré son malaise, Katell se tordit le cou pour observer ce qu'il faisait. Elle devina plus qu'elle ne vit la manière dont il pressait un lambris bien précis. Celui-ci se déchaussa aussitôt avec un déclic. Hanns plongea la main dans la cachette secrète et en retira un long coffret ouvragé. Katell n'en distingua pas davantage, mais le tintement familier de la monnaie lui apprit bientôt qu'Hanns puisait des pièces dans le coffre et les jetait dans une bourse. Il tendit enfin celle-ci à son mystérieux compagnon.

— Voici cinquante florins. Est-ce que cela suffira ?

— C'est plus que suffisant, maître Engelmann, merci de votre générosité.

L'inconnu avait une voix basse et sifflante qui fit courir un frisson de répulsion le long du dos de Katell. Il fit disparaître la bourse dans les replis de son vêtement et Hanns entreprit de ranger le coffre.

— L'exécution doit avoir eu lieu maintenant, reprit la silhouette encapuchonnée. Croyez-vous réellement qu'elle puisse y survivre ?

— Bien sûr. J'ai toute confiance en Johann.

— Marie n'aurait jamais fait de mal à son petit-fils. Elle ne pratique que la magie blanche, elle voulait simplement le

soigner. Si sa belle-fille n'était pas intervenue, le petit serait encore en vie. Marie n'est pas...

— Je sais, interrompit doucement Hanns en se relevant. Je sais tout cela. Et si j'avais eu le moindre doute, je n'aurais pas accepté de l'aider.

— Votre sagesse vous honore. Vous êtes certain que le bourreau est fiable ?

— Johann Meyer est un excellent homme et il a le plus grand respect pour votre peuple. Je vous promets que vous pouvez compter sur lui. Marie vous attendra chez lui ce soir et il ne vous restera plus qu'à lui faire quitter la ville. Avec cet argent, elle pourra s'établir ailleurs. Aussi simple que d'aller à confesse. Un mot et tous les péchés s'envolent !

Katell fronça les sourcils, gênée, guère habituée à entendre Hanns évoquer les choses religieuses avec une telle légèreté. L'inconnu s'inclina profondément.

— Sachez que nous vous sommes extrêmement reconnaissants.

Hanns haussa ses épaules massives.

— Je crains que les choses ne soient pas aussi faciles pour notre autre affaire. Quand l'objet doit-il arriver en ville ?

— Nous ne savons pas exactement, cela dépendra des mouvements de nos ennemis. En théorie, nous devrions pouvoir vous le remettre d'ici un mois.

— Cela me laisse peu de temps pour concevoir une cachette adéquate.

— Nous en sommes conscients. Mais la position centrale de Strasbourg en fait le lieu idéal pour enfouir ce terrible trésor et vous êtes ici le seul susceptible de nous aider. Nous sommes vraiment navrés de vous faire courir un tel danger.

— Bah, jusqu'à présent les choses se sont toujours bien terminées.

— Vous devez comprendre que cette fois la situation est bien plus grave. Nombre de personnages dangereux veulent mettre la main sur l'objet. La Horde est sur nos talons et la rumeur prétend que l'Immortel lui-même est intéressé. Si une créature comme lui s'attaquait à vous, vous n'auriez aucune chance. Non seulement sa magie est puissante, mais il est en outre très intelligent et parfaitement dénué de pitié.

— Vous n'êtes pas très encourageant, mon cher Tobias.

— Je suis désolé. J'aimerais simplement que vous considériez les choses avec tout le sérieux nécessaire.

— Je le ferai, comme à chaque fois.

— C'est bien. Quant à nous, nous ne vous abandonnerons pas seul face au danger. Dès demain, je choisirai certains des nôtres afin qu'ils se relayent pour veiller sur vous et votre maison.

— Ce n'est pas nécessaire, voyons, je...

— C'est indispensable et non négociable. Vous nous êtes trop précieux, Hanns Engelmann, nous devons vous protéger comme vous nous protégez. C'est le moins que nous puissions faire. Et maintenant, comment comptez-vous procéder lorsque l'objet arrivera à Strasbourg ?

— J'ai déjà mon idée sur la question. Mais retournons dans mon bureau, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Les deux hommes quittèrent la réserve, refermant la porte derrière eux, et Katell se retrouva seule. Elle s'assit lentement par terre, incrédule, consternée. Cette Marie à laquelle ils avaient fait allusion pouvait-elle être la vieille femme que Katell venait de voir se faire exécuter ? Cela aurait expliqué les gestes étranges que le bourreau avait effectués avant de la jeter à l'eau. Mais pourquoi Hanns aurait-il voulu sauver une sorcière qui avait tué un enfant ? Et qui était cet inconnu à la voix si étrange ? Que signifiaient ces histoires de magie, de trésor à cacher, de terribles risques ? Katell se signa nerveusement, envahie par l'angoisse. Dans quelle dangereuse entreprise son maître s'était-il engagé ?

Strasbourg, lundi 8 septembre 2014

Franck ramassa sa monnaie, saisit le sac en papier devant lui et quitta la boulangerie, remontant la file de personnes qui attendaient leur tour. Deux secondes plus tard, il clignait des paupières, ébloui par la lumière qui inondait la place Kléber. Il rabattit les lunettes de soleil remontées sur son front, marcha jusqu'à un banc et s'y affala lourdement. Les étudiantes installées sur le banc voisin lui jetèrent un regard, échangèrent un murmure et pouffèrent stupidement. Franck s'efforça de les ignorer, laissant son regard se perdre dans le vide.

Le temps était splendide et la chaleur très agréable. En ces jours de rentrée, la place Kléber, entièrement piétonne, fourmillait encore de touristes et surtout de lycéens et d'étudiants qui déjeunaient à l'extérieur dans un effort pour prolonger les vacances. Des bandes de pigeons se promenaient entre les passants, prêts à faire un festin de tout ce qui tomberait à terre. Certains s'étaient perchés sur la statue du général Kléber, enfant de Strasbourg qui s'était illustré pendant la Révolution Française, et observaient les jeunes installés sur le socle de la sculpture.

Face à Franck, derrière deux bassins aux fontaines modestes, se dressait le long bâtiment de l'Aubette, ancienne caserne construite au XVIII^e siècle dans un style classique. Désormais il abritait un espace commercial, des cafés et un centre culturel conçu par l'avant-gardiste Jean Arp dans les années 20. Les rails du tram passaient à gauche de l'Aubette, rejoignant la

place de l'Homme de Fer, longeant la Maison Rouge à l'architecture post-moderne controversée. Le reste de la place était entouré de hautes maisons aux façades étroites et aux toitures pentues, toutes collées les unes contre les autres. Du côté sud-est, on apercevait derrière les toits le clocher de l'église du Temple-Neuf et la flèche de la cathédrale toute proche.

Franck tira du sac en papier le sandwich qu'il venait d'acheter et il en arracha une bouchée avec précaution. Il n'avait pas vraiment faim, mais il savait qu'il ne tiendrait pas jusqu'au soir sans rien avaler. Deux heures plus tôt, il avait déposé sa mère au Nouvel Hôpital Civil où elle devait passer des examens à cause d'un cœur capricieux. Il était prêt à rester avec elle tout au long de ses rendez-vous, mais elle avait décrété qu'il n'y avait aucune raison qu'il perde sa journée à cause d'elle. Franck était certain que si sa sœur avait pris sa place, sa mère n'aurait pas hésité à la garder auprès d'elle et aurait signalé avec délectation à tout le personnel de l'hôpital que sa fille était médecin. Mais Caroline était enceinte, elle devait se reposer et c'était Franck qui avait joué les chauffeurs. Bien sûr, aide-soignant, c'était loin d'être aussi remarquable que médecin. Franck mordit dans son sandwich avec une certaine hargne.

Le village de Rossfeld, où vivaient ses parents, n'était qu'à une trentaine de minutes de Strasbourg, Matzenheim était encore plus proche et il aurait aisément pu faire l'aller-retour. Il l'avait envisagé au départ, d'autant plus que le lundi était le jour de congé de Stéphanie, mais son épouse lui avait fait comprendre qu'elle avait besoin d'air. Cela ne faisait qu'un peu plus de deux semaines qu'il avait cessé de travailler, mais déjà elle ne tolérait plus qu'avec peine sa présence constante. Franck avait donc décidé de passer la journée en ville, espérant que ce changement de décor lui ferait du bien à lui aussi. Il n'était pas très en forme depuis *l'incident*.

Il abandonna son sandwich avec un soupir. Son regard s'attacha à la silhouette de Kléber, dressé sur son socle avec toute la majesté d'un grand général de la Révolution. Quelque chose dans la fierté du personnage rappelait à Franck l'assurance tranquille de Clay. Il se crispa à cette pensée.

Plus le temps passait, moins Franck avait l'impression que les événements de cette terrible nuit avaient été réels. Pourtant

le Grec était bien mort carbonisé, lui-même avait été blessé et Colette avait subi un sacré choc. Les enregistrements des caméras de surveillance prouvaient suffisamment que Clay n'était pas un fantôme, de même que tous les objets qu'il avait semés derrière lui après les avoir fait surgir du néant. Tout cela avait bien eu lieu, quand bien même c'était impossible.

Ses mains tremblant légèrement, Franck posa son sandwich à côté de lui et récupéra une bouteille au fond de son sac en papier. Il but un long trait et l'eau glacée l'apaisa un peu. Les gendarmes s'étaient arraché les cheveux quand ils étaient arrivés à l'hôpital. Peu à peu, ils avaient reconstitué ce qui s'était passé, mais rien de tout cela ne tenait debout. En tout cas il semblait que Clay avait soigneusement préparé son expédition.

D'après les caméras de surveillance, il s'était introduit quelques jours plus tôt dans l'hôpital en se faisant passer pour un livreur auprès de la pharmacie et il avait réussi à se faufiler près des nouveaux pavillons. Là, il avait dissimulé ce qui ressemblait à une petite bombe, la plaçant aux environs de plusieurs conduites d'eau. L'appareil n'était pas assez puissant pour déclencher une véritable explosion, mais restait suffisant pour provoquer une grosse fuite et un début d'inondation. Une petite pièce de métal bloquait le mécanisme et il suffisait de la retirer pour déclencher la bombe. Les gendarmes avaient retrouvé cet objet dans la chambre d'isolement où Clay était enfermé et où sa présence n'avait pourtant aucun sens. Franck avait son idée sur la question, mais il l'avait gardée pour lui. De toute façon, qui l'aurait cru s'il avait dit que Clay était capable de faire venir des objets à lui par le simple pouvoir de la pensée ?

En mettant en marche son engin de sabotage, Clay avait réussi à distraire les agents de sécurité et l'homme avait eu le champ libre dans le pavillon Olympe de Gougues. Il avait forcé la porte de la chambre d'isolement avec un pied-de-biche caché. Dieu savait où et il s'était mis en marche.

Malgré les analyses menées sur Colette et Franck, les experts de la police n'avaient pas réussi à déterminer le contenu du spray que Clay avait utilisé sur eux. Par bonheur, les effets de celui-ci s'étaient rapidement dissipés et ils n'en avaient gardé aucune séquelle. Colette allait bien et si Franck avait régulièrement des

maux de tête, c'était sans doute dû au coup qu'il avait pris sur le crâne et au manque de sommeil. Il dormait extrêmement mal depuis cette nuit-là.

Franck s'obligea à reprendre son repas, mâchant son sandwich sans appétit. Il se souvenait avec netteté de tout ce qui s'était passé avec Clay, mais la fin de la nuit et la journée qui avait suivi étaient beaucoup plus floues. Les gendarmes l'avaient interrogé en même temps qu'un médecin l'examinait. C'était la panique dans le service, des gens couraient dans tous les sens. Il fallait prendre en charge les patients, les reloger, gérer l'atmosphère hystérique qui régnait. Franck aurait voulu aider, mais il n'avait plus la moindre énergie, incapable de réagir. Finalement le médecin, inquiet, l'avait envoyé aux urgences pour passer un scanner.

Les examens complémentaires n'avaient rien dévoilé. On avait recousu la plaie que le coin de la bombe avait ouverte dans son crâne, on l'avait gardé quelques heures en observation et puis on l'avait laissé rentrer chez lui avec une ordonnance pour cinq jours d'ITT. Franck y avait ajouté trois semaines des innombrables congés qu'il avait en attente, indifférent au mécontentement de ses chefs et de ses collègues. Il se sentait incapable de remettre les pieds dans le service pour le moment.

Les gendarmes n'avaient pas tardé à lui rendre visite, de même que les responsables de son service et même le directeur de l'hôpital. Tous voulaient savoir ce qui s'était passé. Franck avait prétendu ne se souvenir de rien après son coup sur la tête. À son propre étonnement, ce mensonge était passé comme une lettre à la poste, chacun mettant son trouble sur le compte des circonstances dramatiques.

Une fois bien rodée sa version des faits, Franck n'en avait plus dévié, même lorsque le ton de ses interlocuteurs avait changé. Comment Clay avait-il pu faire entrer une telle quantité de matériel dans l'hôpital ? Comment avait-il su que le Grec s'y trouvait ? Quel était le lien entre les deux hommes ? S'agissait-il d'un règlement de comptes ? Les gendarmes avaient fini par partir du principe que Clay avait un complice et comme Franck s'était retrouvé seul avec l'homme lorsqu'il avait tué le Grec, les soupçons s'étaient portés sur lui, malgré ses blessures.

Heureusement l'enquête, de même que les témoignages de ses collègues et son passé immaculé avaient fini par l'innocenter. Mais Franck gardait un goût amer de ces heures d'interrogatoire, d'autant plus que sa hiérarchie, à l'exception du cadre infirmier, l'avait totalement lâché. Il était si écœuré qu'il se demandait s'il retournerait travailler lorsque ses congés prendraient fin.

L'appétit coupé, Franck jeta le reste de son sandwich dans le sac en papier et entreprit de vider sa bouteille d'eau par petites gorgées. Les gendarmes avaient cessé de lui tourner autour, il n'était plus convoqué à l'hôpital pour des réunions tous les deux jours, mais rien ne lui semblait réglé pour autant. Parce que ce qu'il avait vu relevait du délire pur et simple.

L'angoisse serra la gorge de Franck. Il n'avait travaillé en psychiatrie que quelques années, mais cela lui avait suffi à comprendre une vérité moins évidente qu'il n'y paraissait : les fous ne savaient pas qu'ils étaient fous. Leur délire était pour eux aussi réel que n'importe quoi d'autre. Depuis cette nuit du 21 août, la même question revenait sans cesse le hanter : est-ce qu'il était devenu fou ?

Il ne faisait aucun doute que Clay existait bel et bien, qu'il les avait réellement attaqués, Colette et lui, qu'il avait tué le Grec avant de brûler son cadavre. Mais le reste ? Sa façon de faire apparaître des objets, la manière dont ses blessures guérissaient à peine infligées, et la transformation du Grec, son agressivité, le fait qu'il était encore vivant après qu'on lui ait coupé la tête ? Franck prit une profonde inspiration. Tout ça ne pouvait pas être vrai, il l'avait forcément imaginé ; il était en train de devenir cinglé.

Il se leva si brusquement qu'il fit sursauter une vieille femme qui s'approchait pour s'asseoir près de lui, tirant son chien en laisse. Il marmonna une excuse, balança son sac en papier dans une poubelle et s'éloigna à grands pas. Il avait besoin de bouger, de relâcher la pression qui menaçait de le faire exploser. Il ne savait plus quoi faire pour que cette angoisse se calme. Il n'arrivait plus à dormir, ni à manger correctement, il était constamment sur les nerfs. Son esprit se heurtait sans cesse aux mêmes limites, comme un oiseau prisonnier d'une cage de verre. Et le pire était qu'il ne pouvait en parler à personne.

Ses chefs l'avaient envoyé voir une psy, mais il avait été incapable de s'ouvrir devant cette femme de son âge à l'air si raisonnable. Il s'en était tenu à son histoire d'amnésie, avait prétendu qu'il gérât très bien le choc et avait refusé de retourner chez elle. Stéphanie l'avait soutenu au début, inquiète pour lui, excitée aussi par un évènement aussi extraordinaire, mais quand elle avait compris qu'il allait bien physiquement, elle avait vite repris ses distances. Et puis il était certain qu'elle se serait moquée de lui s'il lui avait dit la vérité. Du moins la vérité inventée par son cerveau malade.

Solitaire et réservé, Franck n'avait pas d'ami proche et il répugnait par ailleurs à se tourner vers sa famille. Sa mère avait frôlé l'apoplexie en apprenant ce qui s'était passé, elle avait fait un malaise et sa sœur Caroline avait pratiquement reproché à Franck de ne pas avoir gardé ses problèmes pour lui. Il avait hésité à en discuter avec son père, mais il avait fini par renoncer également. François lui aurait sans doute prêté une oreille attentive, mais sous ses airs paisibles, c'était un angoissé lui aussi et Franck ne voulait pas l'inquiéter. Il était seul, tout à fait seul face à des questionnements sans réponse.

Franck s'était machinalement dirigé vers la cathédrale, remontant la rue des Grandes Arcades et ses boutiques en direction de la place Gutenberg, autre rendez-vous incontournable des touristes. Toute cette zone de la ville était piétonne et la promenade très agréable sous le soleil.

Sur un kiosque à journaux s'étalait une affiche représentant le chanteur Matthieu Wolf. Le beau visage du jeune homme d'une vingtaine d'années se découpait en blanc sur un ciel nocturne. La pleine lune flottait dans le fond du décor et les yeux de la rockstar avaient été retouchés pour ressembler à ceux d'un loup. Un bandeau annonçait que son concert de la fin du mois au Zénith de Strasbourg était déjà complet. Quelque chose dans l'expression animale du chanteur mit Franck mal à l'aise, mais il secoua la tête pour lui-même et se détourna.

Au milieu de la place Gutenberg un carrousel était installé à côté de la statue du célèbre inventeur de l'imprimerie, mais il était à l'arrêt en ce jour de retour à l'école. Un groupe de promeneurs asiatiques prenait en photo la Chambre de Commerce et d'Industrie, remarquable bâtiment construit à la

Renaissance sous le nom de *Neue Bau*, tandis que d'autres admiraient la rue Mercière dont les vieilles maisons à colombages encadraient la voie royale jusqu'à la place de la cathédrale. Franck se planta près d'eux. Notre-Dame se dressait face à lui entre deux rangées de maisons, d'une immensité vertigineuse, splendide avec son grès rose orné de tous les raffinements du style gothique.

Franck admira un moment la cathédrale, son regard irrésistiblement attiré vers le ciel. Il était impossible de passer près de l'édifice sacré sans lever les yeux. Sans doute ceux qui l'avaient bâtie avaient-ils recherché cet effet en faisant de sa flèche une des plus hautes d'Europe. Plus de cent quarante mètres. De quoi obliger n'importe qui à tourner son regard vers Dieu.

Franck jeta un coup d'œil à sa montre. Treize heures vingt. Il avait le temps de rejoindre l'horloge astronomique située dans la cathédrale avant qu'elle ne sonne la demie et ne mette en marche ses automates. Stéphanie aurait sans doute trouvé un tel intérêt puéril, mais Franck était fasciné par l'idée que des générations et des générations de gens avaient regardé et écouté sonner cette horloge vieille de plusieurs siècles. Elle représentait comme une mise en abyme du temps.

Se faufilant à travers un groupe de retraités qui se réunissaient autour d'un guide brandissant un parapluie rouge, Franck s'engagea dans la rue Mercière. Glaciers, cafés et magasins de souvenirs occupaient les vieilles maisons typiques, mais il n'avait d'yeux que pour la splendide façade de la cathédrale qui se dévoilait de plus en plus devant lui, les innombrables sculptures de son portail central et la rosace qui surmontait celui-ci comme une fleur sur sa tige. Il s'arrêta au bout de la rue et prit une profonde inspiration. Il aurait été incapable de dire pourquoi, mais cette merveille architecturale l'apaisait.

La place grouillait de monde en ce jour de beau temps, des touristes pour la plupart qui mitraillaient la cathédrale de leurs appareils photo et de leurs smartphones. La terrasse de la maison Kammerzell était pleine et les clients savouraient choucroute et autres plats traditionnels au pied de cette bâtisse du XVI^e siècle célèbre pour ses sombres colombages richement sculptés. Les terrasses des autres restaurants de la place étaient

également prises d'assaut et nombre de flâneurs musardaient autour des étalages des magasins de souvenirs. Devant le bâtiment de la Poste de style allemand, des caricaturistes s'étaient installés avec leurs chevalets, invitant les passants à se faire tirer le portrait. Trois mimes aux tenues dorées et aux visages maquillés avaient pris la pose sur des caisses devant le portail central et les touristes les observaient avec amusement, attendant que l'un d'eux craque et bouge enfin. Sous le soleil estival, l'atmosphère était pleine de vie et d'énergie.

Franck était prêt à traverser le parvis pour entrer dans la cathédrale lorsqu'une silhouette attira son attention. Un homme venait de sortir d'une des maisons de la place et traversait celle-ci en direction de l'Ill. Il marchait d'un pas allègre et sautillant, balançant une canne comme quelque gentleman anglais. Du gentleman il avait également le sombre costume trois-pièces à l'élégance impeccable et les chaussures cousues main. Il ne lui manquait plus qu'un haut-de-forme pour compléter le tableau. La plupart des gens se retournaient sur son passage, amusés ou admiratifs, et il en était conscient, affichant un mince sourire.

Franck n'aurait pas accordé davantage d'intérêt à l'inconnu si son gabarit ne l'avait pas fait tiquer. L'homme était de petite taille et très mince. Lorsqu'il passa à moins de cinq mètres de lui sans le voir, Franck se pétrifia. Certes cet homme ne portait pas de haillons, il était impeccablement rasé et ses cheveux noirs étaient propres et soigneusement peignés vers l'arrière, mais il n'y avait pas à se tromper sur ce teint pâle, ces yeux bleus et cette arrogante assurance : c'était John Clay.

Abasourdi, Franck resta stupide de longues secondes, puis une décharge d'adrénaline le souleva et il bondit. Clay disparaissait déjà dans la rue du Maroquin, se glissant à travers la foule avec aisance. Franck se précipita à sa suite. Il bouscula involontairement plusieurs personnes, réalisa qu'il allait se faire remarquer et s'obligea à ralentir le rythme. Par bonheur, sa haute taille lui permettait de suivre facilement Clay, d'autant plus que les gens s'écartaient instinctivement sur le passage de celui-ci.

Le cœur battant, Franck s'obligea à réfléchir tout en longeant les terrasses des winstubs qui constituaient le gros de

l'étroite rue médiévale du Maroquin. Un bref instant, il envisagea d'appeler la police. Il avait enregistré dans son téléphone le numéro du gendarme qui l'avait interrogé et après tout Clay avait prouvé qu'il était dangereux. Mais une petite voix lui souffla que c'était une mauvaise idée. En remettant Clay aux autorités, il perdrait toute chance de lui parler, or il avait absolument besoin de comprendre ce qu'il s'était passé. Mieux valait suivre l'homme. Il verrait bien où celui-ci le mènerait.

Inconscient de la filature dont il faisait l'objet, Clay regardait autour de lui avec la nonchalance d'un oisif. Bientôt, il s'engagea sur le pont du Corbeau qui permettait de franchir la Bruche, un bras de l'Ill, et qui était flanqué d'un côté par la Grande Boucherie et de l'autre par l'Ancienne Douane. Franck avait du mal à garder suffisamment de distance et il craignait sans cesse que Clay ne se retourne et ne l'aperçoive. Malgré la foule, il n'aurait pas été difficile de le reconnaître avec son physique. Mais Clay fixait son attention devant lui, tranquille.

Derrière le pont du Corbeau, Clay prit place avec les autres personnes qui patientaient pour traverser le quai des Bateliers. Enfin le feu des piétons passa au vert et le troupeau entreprit de rejoindre la place du Corbeau, de l'autre côté de la route. Le temps que Franck atteigne le passage, les voitures étaient prêtes à redémarrer et il dut courir pour ne pas se faire klaxonner. Clay avait continué son chemin, descendant le quai des Bateliers en direction de la Krutenau. Franck le perdit de vue un instant pour contourner une camionnette de livraison à moitié garée sur le trottoir. Lorsqu'il retrouva une vision dégagée du quai, Clay avait disparu.

Franck regarda en tous sens, puis réprima un grognement de frustration. Il leva les yeux vers les maisons qui bordaient le quai. Clay était-il entré dans une de ces vieilles bâtisses à colombages ? Si oui, comment savoir laquelle ? Et si non, où était-il passé ? Que fallait-il faire ? Franck serra et desserra les poings, n'arrivant pas à prendre une décision. Puis il s'aperçut qu'à quelques pas, une sorte de tunnel passait sous une maison. Un panneau indiquait impasse Günther. Franck s'y engagea aussitôt.

Le boyau mesurait une trentaine de mètres de long et se terminait dans une minuscule cour intérieure, coincée entre

de hauts bâtiments. L'endroit était sombre et puait l'urine. Franck n'avait pas fait dix pas qu'il comprenait qu'il s'était fourvoyé. Il voyait jusqu'au fond de l'impasse et il était évident qu'il n'y avait personne. Il fit demi-tour, mal à l'aise dans l'espace étroit, avant de se figer. La silhouette de Clay se découpait sur la lumière de l'extérieur. Jouant avec sa canne, il lui barrait ostensiblement le chemin.

— Vous me suivez, Franck ?

Son ton était aimable, mais Franck ne distinguait pas bien son visage à contre-jour et cela l'angoissait. Malgré son évidente supériorité physique, Clay lui faisait peur.

— Qui êtes-vous ? souffla-t-il.

— Voilà une question à laquelle il est compliqué de répondre. Surtout dans un endroit qui sent aussi mauvais ! Croyez-vous au destin, mon cher ? Moi oui ! Que nous nous rencontrions ici, aujourd'hui, cela ne peut pas être une coïncidence, n'est-ce pas ? Et si nous allions discuter de cela autour d'un verre ? Venez, je vous invite !

La voix de l'homme était joyeuse, juvénile. Éberlué, Franck se laissa faire lorsque Clay passa son bras sous le sien et le tira hors de l'impasse Günther. Il respira plus librement une fois de retour sur le quai. Retrouvant un peu d'énergie, il se dégagea de l'étreinte de Clay et le suivit sans rien dire. L'homme était revenu vers la place du Corbeau. Il s'installa à une table de la bierstub *Au Canon*, en terrasse, et Franck prit place face à lui. À nouveau il avait l'impression de rêver, d'être déconnecté de la réalité. Son angoisse devenait insupportable.

— Écoutez, Clay...

— Non ! l'interrompit aussitôt l'homme avec une grimace théâtrale. Ne m'appellez pas ainsi, je vous en prie ! Je pense que vous avez dû comprendre que ce n'était pas mon vrai nom. En vérité, je le trouve assez laid. Mais que voulez-vous, il faut bien faire des sacrifices pour les besoins de la cause. Garçon !

Ahuri, Franck dévisagea l'homme tandis qu'il commandait une pression au serveur. Il n'y avait plus la moindre trace de folie sur ses traits fins et son attitude expansive n'avait rien de forcé. Pourtant, malgré son comportement chaleureux, il y avait quelque chose d'anormal chez lui et ça n'avait rien à voir avec son look.

— Monsieur ? Vous prendrez quelque chose ?

Le serveur commençait à s'impatisser. Franck commanda un whisky en bredouillant, ayant besoin d'un remontant. Le serveur s'éloigna d'un air pincé, mais Franck n'y fit pas attention, incapable de détacher les yeux de Clay. Dandy jusqu'au bout des ongles, celui-ci tira de sa poche intérieure un étui à cigarettes en argent, orné de trois petits rubis et gravé d'un monogramme que Franck ne réussit pas à déchiffrer. Il ouvrit la boîte et la présenta aimablement à Franck.

— Cigarette ?

Franck secoua machinalement la tête.

— Bien sûr que vous ne fumez pas, fit l'homme d'un ton amusé. Un sportif comme vous, j'aurais dû m'en douter. Je dois avouer que votre musculature est assez impressionnante. Vous vous entraînez beaucoup pour obtenir un tel résultat ? Moi, je n'ai jamais eu assez de discipline pour m'y mettre.

Il tâta son bras mince avec une moue, puis glissa une cigarette dans sa bouche. Les cylindres blancs ne ressemblaient pas à ceux du commerce, longs et fins, munis d'une bague d'un rouge brillant. Lorsque Clay en tira la première bouffée, l'odeur qui parvint aux narines de Franck lui fit froncer les sourcils. Ce n'était ni du tabac, ni du cannabis. Cela sentait étrangement bon. Franck recula sur son siège et avant qu'il ne puisse reprendre la parole, le serveur refit son apparition avec leurs boissons. Le visage du jeune homme s'illumina lorsque Clay lui tendit un billet de cinquante euros et lui dit de garder la monnaie. Franck avala la moitié de son whisky d'un trait tandis que son compagnon le dévisageait à son tour.

— Kieran Matheson, lança soudain celui-ci.

— Pardon ?

— Kieran Matheson, voilà mon vrai nom. Certains m'appellent aussi l'Immortel, mais bien que ce soit mérité, je trouve que c'est un peu trop pompeux, vous n'êtes pas d'accord ?

— L'Immortel ? souffla Franck. Parce que...

— Parce que je ne peux pas mourir. Et je sais ce que vous allez dire, mais ce n'est pas aussi amusant que ça en a l'air. L'immortalité dure une éternité, croyez-moi.

L'homme sourit. Franck retira ses lunettes de soleil, se passa les mains sur le visage et descendit le fond de son whisky,

savourant la brûlure de l'alcool dans sa gorge. Cette sensation au moins était réelle, ou en tout cas il en avait l'impression.

— Ce qui s'est passé l'autre nuit, balbutia-t-il, tout ce qui s'est passé, c'était...

Il s'interrompt. Les doigts fins de Kieran tambourinèrent joyeusement sur la table en plastique.

— Impossible ? proposa-t-il d'un ton malicieux. Incroyable ? Extraordinaire ? Ou peut-être voulez-vous dire horrible, affreux, terrible ? Je reconnais que je n'y suis pas allé de main morte. C'est un de mes défauts, j'ai un goût trop prononcé pour les grandes mises en scène. Vous n'avez pas eu d'ennuis à cause de moi au moins ? Et votre tête ? Je n'ai pas frappé trop fort, j'espère ? Vous avez offert une résistance inattendue et je crains qu'il ne m'arrive d'être assez impatient.

Franck prit une profonde inspiration. L'attitude de l'homme lui donnait le vertige, mais il y avait une chose à laquelle il pouvait se raccrocher. Il se pencha vers Kieran.

— Alors ce que j'ai vu, c'était... réel ?

Kieran sourit.

— Bien sûr que c'était réel.

Il n'ajouta rien et secoua la cendre de sa cigarette d'un geste languide. Un intense soulagement envahit Franck : il n'était pas fou. Ses épaules se relâchèrent. Peu lui importait que cette caution provienne d'un homme aussi étrange, la seule chose qui comptait était de savoir qu'il n'avait pas halluciné. Même si cela posait d'innombrables autres questions.

— Mais le Grec...

Kieran comprit aisément le sous-entendu de ces quelques mots.

— Un *vrykolakas*, un non-mort. Je suivais sa trace depuis quelques jours quand il s'est jeté dans le Rhin. Les autorités m'ont compliqué la tâche en l'enfermant, mais il en faut plus que cela pour m'arrêter. D'ailleurs je dois dire que c'était une expérience assez amusante d'être interné d'office. J'étais convaincant en fou, non ?

— Plutôt, oui.

— Pourtant vous m'aviez démasqué, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— L'histoire des huîtres. Je me suis souvenu que je l'avais lue dans une aventure de Sherlock Holmes.

— Ah ! Quelqu'un qui connaît ses classiques. Excellent ! J'ai rencontré le jeune Arthur Conan Doyle lorsqu'il a séjourné à Paris, juste avant de commencer ses études de médecine. C'était un garçon intelligent et plein d'entrain, une vraie âme d'aventurier. Et un Écossais en prime, comme moi. J'ai pris plaisir à suivre sa carrière de loin.

— Vous avez rencontré Conan Doyle ?

— Entre autres célébrités. La liste serait longue si je devais toutes vous les nommer. Quant à certaines, ma discrétion de gentleman m'empêche de les citer...

Il fit un clin d'œil espiègle, si charmant que Franck ne put réprimer un sourire. Il secoua la tête, incrédule mais commençant à se prendre au jeu.

— Donc vous êtes vraiment né en 1412 ?

— Bien sûr. Pas le 1^{er} avril en revanche. C'était une petite plaisanterie. L'expérience m'a appris qu'il ne faut jamais donner sa véritable date de naissance.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une information très utile pour lancer certains sortilèges.

— Des sortilèges, bien sûr... Et vous êtes quoi ? Je veux dire, vous êtes... humain ?

— Non. Je ne suis plus humain depuis très longtemps.

— Alors quoi ? Un fantôme ? Un vampire ? Un sorcier ?

— Rien de tout ça. En vérité, je suis tout à fait unique dans mon genre. Mais ce n'est pas important.

Kieran but une longue gorgée de sa bière, puis il tira de la poche de son gilet une superbe montre à gousset. Si le cadre était en argent, tout le reste des surfaces était en verre transparent, permettant d'observer les fins mouvements du mécanisme incrusté de minuscules diamants qui accrochaient la lumière. Quoi que Kieran fût par ailleurs, il était de toute évidence très riche.

— Presque quatorze heures, constata-t-il avec une grimace. On m'attend, je vais être en retard.

Il se leva soudain et Franck ne sut comment réagir, désespéré à l'idée que l'homme s'enfuit déjà. Mais celui-ci n'avait pas fait un pas qu'il semblait pris d'une soudaine inspiration.

— J'y pense, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? Je vous aime bien, Franck, et soyons francs, ça ne peut pas être

le hasard qui vous a mis sur ma route aujourd'hui. Voulez-vous me suivre ?

Franck n'hésita pas une seule seconde. Quelque chose d'indicible l'attirait vers Kieran et il ne pouvait pas laisser passer sa chance. Il se leva à son tour et emboîta le pas à l'homme.

* * *

À nouveau ils descendaient le quai des Bateliers, mais cette fois ils marchaient côte à côte et Franck se sentait beaucoup plus détendu. Son compagnon avait retrouvé sa démarche sautillante et à chaque enjambée de Franck, il faisait deux petits pas souples. Il évoquait à son compagnon les satyres dansant au son de leurs flûtes de Pan ; il ne lui manquait que des cornes et des sabots.

Kieran attirait l'attention des passants et cela semblait l'amuser. Lorsqu'une jeune fille le prit en photo depuis l'autre côté de la rue avec son téléphone, il lui adressa même un petit salut. Quelques pas plus loin, le smartphone apparut soudain dans la main de l'homme. Il le jeta par terre devant lui et, sans ralentir le moins du monde, le brisa en mille morceaux du bout de sa canne. Franck ne broncha pas et cela parut plaire à son compagnon.

Ils tournèrent bientôt dans la rue de Zürich et Franck finit par se décider à rompre le silence tranquille dans lequel ils baignaient.

— Où est-ce qu'on va ?

Kieran eut un rire bref, cristallin.

— Vous êtes un homme de peu de mots, Franck, j'aime cela ! Nous allons rendre visite à des amis. Ce sont des gens que vous connaissez.

— Moi ? Comment est-ce que je pourrais les connaître ?

— Parce que tout le monde les connaît. Ou en tout cas leur œuvre.

Malgré son incompréhension, Franck n'ajouta rien et Kieran rit à nouveau. Sur l'impulsion de l'homme, ils traversèrent la rue et se retrouvèrent devant le 9 bis, bâtiment qui faisait l'angle entre la rue de Zürich et la place du Pont-aux-Chats. C'était un immeuble de trois étages de style allemand, avec

une façade de briques rouges, de hautes fenêtres et des fleurs aux étroits balcons. On apercevait dans une artère voisine les lourds bâtiments de l'ancienne Manufacture de Tabac. Les immenses locaux du XIX^e siècle étaient vides depuis plusieurs années. Sur la place du Pont-aux-Chats se dressaient quelques arbres et des bancs entourant une fontaine en hommage aux navigateurs de Zürich, ville autrefois alliée de Strasbourg. En ce jour de beau temps, deux femmes portant le voile occupaient un des bancs, discutant avec animation tout en surveillant leurs poussettes.

Indifférent au spectacle de la rue, Kieran se pencha sur l'interphone et pressa le bouton d'une sonnette avec l'assurance des habitués. Quelques secondes plus tard, un grésillement se fit entendre, puis une voix de femme.

— Oui ?

— *Hallo, Tomma. Es ist Kieran.*

Franck connaissait suffisamment l'allemand pour juger que l'accent de l'homme était plus vrai que nature.

— *Hallo, Kieran !* répliqua la femme avec bonne humeur. *Sie erwarten Sie schon.*

Il y eut le bourdonnement caractéristique du déverrouillage de la porte et Kieran poussa celle-ci, entraînant Franck à sa suite. Ce dernier nota au passage que la sonnette qu'avait employée son compagnon indiquait Savigny, nom qui lui était inconnu.

L'entrée de l'immeuble était entièrement carrelée dans des teintes grises et tout à fait propre, à l'exception d'un tas de prospectus qui traînait sur les boîtes aux lettres brunes. Une porte vitrée en bois donnait accès aux appartements du rez-de-chaussée et à un escalier. Le tout dégageait une impression vieillotte mais aussi celle d'un entretien régulier et de locataires respectueux.

Kieran grimpa d'un pas léger jusqu'au premier étage, puis frappa quelques coups à une porte du pommeau argenté de sa canne. Le panneau de bois s'écarta presque aussitôt, dévoilant une femme dans la cinquantaine, vêtue d'un jean et d'une blouse colorée. Ses longs cheveux gris étaient relevés en une queue-de-cheval floue dans laquelle elle avait planté un crayon. Elle adressa un large sourire à Kieran et celui-ci le lui rendit aussitôt, charmeur.

— Ma chère Tomma, quel plaisir de vous voir !

Il s'avança pour lui faire les bises, puis il désigna Franck qui restait en arrière.

— Je suis venu avec un ami, j'espère que ce n'est pas un problème.

Tomma hésita, embarrassée, et posa en allemand une question que Franck ne comprit pas. Kieran écarta celle-ci d'un geste négligent.

— Bien sûr qu'il est initié ! Et j'ai toute confiance en lui. Venez, Franck, je vais vous présenter nos hôtes.

Kieran entra d'autorité et Tomma ne put rien faire d'autre que s'écarter. Franck lui adressa un sourire d'excuse et lui tendit la main.

— Franck Steiner. Désolé de débarquer comme ça.

Elle serra sa main avec chaleur, répondit d'une voix douce à l'accent allemand discret.

— Tomma Keller. Ne vous inquiétez pas, nous avons l'habitude. Kieran est assez... imprévisible.

Elle sourit encore et referma derrière Franck, tirant le verrou. Ils se trouvaient dans un long couloir à la tapisserie vieillotte et au lustre antique. Un interminable tapis couvrait le plancher usé et un des murs disparaissait sous des bibliothèques débordantes de livres. Dans un coin, un porte-manteau semblait prêt à s'écrouler sous les vestes de toutes sortes. Sur le sol juste en dessous s'alignaient des paires de chaussures pour toutes les saisons, masculines et féminines. Deux loulous de Poméranie étaient couchés dessus, boules de poils blanches qui ressemblaient à des peluches. L'un d'eux portait un nœud rose, l'autre un nœud bleu. Ils avaient laissé passer Kieran avec indifférence, mais ils se précipitèrent vers Franck, le reniflant d'un air curieux. Celui-ci s'accroupit machinalement pour les caresser.

— Je vous présente Hansel et Gretel, fit Tomma. Ce sont les rois de la maison.

— Ils sont adorables.

Le chien au nœud bleu, Hansel probablement, s'était couché sur le dos et il battait de la queue avec enthousiasme tandis que Franck lui gratouillait le ventre. Gretel essayait de s'intercaler, marchant sur son frère sans scrupule. Soudain un

sifflement traversa l'appartement, puis une voix masculine aux fortes intonations germaniques.

— Hansel ! Gretel !

Les deux chiens se précipitèrent aussitôt, traversant le couloir à fond de train. Franck se releva et Tomma lui sourit.

— La voix de leur maître. Venez, c'est par ici.

Franck suivit la femme vers une porte dont s'échappait le son d'une conversation. Ils entrèrent dans une vaste pièce qui tenait autant de la bibliothèque que du cabinet de travail et du salon. Tous les espaces verticaux disponibles étaient occupés par des étagères de livres. Dans la partie la plus reculée des lieux, deux somptueux bureaux en acajou se faisaient face, croulant sous les documents. Trois canapés aux tapisseries sombres formaient un U autour d'une table basse sculptée et un service à thé en porcelaine reposait sur un plateau en argent martelé. Les longs rideaux en velours, tirés sur le soleil de l'après-midi, ne laissaient passer que quelques rayons qui dansaient sur la poussière de l'air. Une odeur entêtante d'encre et de vieux papier imprégnait l'atmosphère. Quelques bustes d'hommes aux mines sévères étaient disséminés çà et là. Pas de télévision, pas d'ordinateur, pas même une radio. Franck avait l'impression d'avoir voyagé dans le temps, jusque dans l'antre de quelque intellectuel du XIX^e siècle.

Deux vieillards étaient assis côte à côte sur un des canapés, se ressemblant trop pour ne pas être des frères. L'un d'eux, d'aspect plus fragile, était enroulé dans une robe de chambre malgré l'heure et portait de fins chaussons de cuir. Des bési-cles se balançaient sur sa poitrine, retenues par une fine chaînette dorée. Il avait le teint pâle et le cheveu rare, mais son regard était encore vif, tout comme ses gestes tandis qu'il jetait des morceaux de biscuit aux deux chiens qui se pressaient contre ses jambes.

Le second des frères semblait plus robuste malgré son âge avancé. Il était vêtu à la manière des années soixante-dix, avec des mocassins, ainsi qu'un pantalon et une veste en velours côtelé sur un col roulé couleur moutarde. Ses cheveux gris formaient une masse hirsute qui lui donnait constamment l'air d'être en colère, impression démentie par la bonté de ses yeux clairs.

Un troisième homme se trouvait là, invité comme Franck et Kieran à en juger par son attitude. Son costume blanc en flanelle semblait taillé sur mesure, mais, là où Kieran transpirait l'élégance, lui dégageait plutôt de l'affectation. Un panama crème était posé sur le canapé à côté de lui, ainsi qu'une mallette en cuir dont les finitions recherchées trahissaient le coût. Ses cheveux blancs étaient coiffés avec soin, il avait le teint bronzé de quelqu'un qui passe beaucoup de temps en vacances ou en cabine UV. Malgré la chaleur, il portait un foulard turquoise autour du cou.

Derrière sa façade de tranquille assurance, Franck devinait que l'homme était mal à l'aise. Il ne cessait de jeter des coups d'œil nerveux en direction de Kieran, tripotant son foulard, et il y avait une lueur de peur au fond de son regard. Quelque chose n'était pas normal dans cette scène ; Franck se promit de rester sur ses gardes.

Kieran avait déjà salué leurs hôtes et l'inconnu et il poussa Franck en avant comme un père exhibe son enfant.

— Mes chers amis, je vous présente Franck, mon nouveau camarade de jeu. Franck, voici Eugène Metzger, l'antiquaire le plus réputé de Strasbourg pour tout ce qui concerne les... disons, les choses occultes.

L'homme aux cheveux blancs se contenta de hocher la tête en direction de Franck, les lèvres pincées, et celui-ci n'essaya pas de l'approcher. Kieran lui désigna ensuite les deux vieillards.

— Et voici Wilhelm et Jacob Grimm, les fameux frères Grimm.

Franck fronça les sourcils avec incompréhension. Il chercha quelque chose à dire, ne trouva pas et se contenta de serrer la main des deux vieillards qui l'observaient avec une pointe d'amusement. Est-ce que Kieran se moquait de lui ? Les frères Grimm ? Les auteurs de certains des contes les plus célèbres du monde : Blanche-Neige, Cendrillon, La Belle au Bois Dormant, le Petit Chaperon Rouge ou encore Hansel et Gretel ? Comment était-ce possible ?

— Je vais chercher le thé, annonça Tomma. Franck, vous préférez peut-être un café ?

— Euh... Oui, merci.

— Pourquoi n'iriez-vous pas donner un coup de main à Tomma, Franck ? suggéra négligemment Kieran. Je vous promets que nous ne commencerons pas les discussions sérieuses sans vous.

Il lui fit un clin d'œil malicieux. Embarrassé, Franck suivit Tomma jusqu'à une cuisine étonnamment moderne et parfaitement équipée. L'appartement était immense, la pièce se trouvait à l'opposé du salon, ils y étaient hors de portée de voix. Franck n'était pas mécontent d'avoir un moment avec Tomma qui lui semblait de loin la plus normale du lot. Tandis que la femme mettait en route la machine à café et la bouilloire, Franck s'adossa maladroitement à la fenêtre. Tomma lui lança un regard compréhensif.

— Kieran ne vous avait pas dit chez qui il vous emmenait ?

— Non. Je crois qu'il aime bien ménager ses effets.

— Oh c'est certain ! C'est un vrai cabotin !

Ils échangèrent un sourire.

— Ils sont vraiment les frères Grimm, reprit Tomma d'un ton léger.

— Mais est-ce qu'ils ne devraient pas être... morts ?

— Officiellement ils le sont. Depuis 1859 pour Wilhelm et 1863 pour Jacob. Mais Kieran est passé par là.

— Kieran ?

— Je ne connais pas toute l'histoire, mais d'après ce que je sais, Kieran les a rencontrés à Berlin en 1857. Il voulait améliorer son allemand et il avait décidé de s'adresser à d'éminents linguistes. Il a tellement apprécié les deux frères et leurs travaux qu'il leur a lancé un sortilège. Tant que leur œuvre demeurera connue, ils ne mourront ni de vieillesse, ni de maladie. Ils ne sont pas immortels, ni à l'abri d'un accident, mais ils sont protégés. La seule condition était qu'ils disparaissent aux yeux du monde. Jacob a eu un peu plus de mal à s'y résoudre que Wilhelm, mais il a fini par le faire lui aussi. Depuis ils continuent leurs travaux en toute tranquillité. Ils sont très appréciés parmi le Peuple Invisible et beaucoup viennent leur confier les histoires de leur race avant qu'elles ne disparaissent.

— Le Peuple Invisible ?

Tomma fronça les sourcils.

— Kieran a dit que vous étiez initié, je croyais que...

Elle s'interrompit, préoccupée. Franck décida de changer de sujet.

— Et par rapport à eux, vous êtes ?

Tomma hésita. Elle finit par répondre, mais avec moins de chaleur que précédemment.

— Wilhelm avait des enfants. Je suis une de ses arrière-petites-filles. Nous avons gardé le secret de leur immortalité dans notre famille. De temps en temps, un d'entre nous vient vivre à leurs côtés. Ils ont beaucoup à apprendre à qui veut bien les écouter. Mais venez, ils doivent nous attendre.

Elle tendit son café à Franck, versa l'eau bouillante dans la théière et quitta la cuisine. Franck lui emboîta le pas pensivement.

Dans le salon, Kieran s'était assis dans l'embrasure d'une fenêtre pour fumer une de ses étranges cigarettes. Metzger discourait sur les difficultés à se procurer des artefacts africains qui ne soient pas contrefaits. Jacob l'écoutait poliment tandis que Wilhelm caressait les loulous qui s'étaient couchés contre lui sur le canapé, chacun d'un côté.

Il y eut un instant de flottement, le temps que Tomma serve le thé et distribue à chacun de délicieux biscuits au chocolat qu'elle avait confectionnés. Tandis que Kieran se laissait tomber à côté de Franck, la femme se retira sur un fauteuil dans un coin de la pièce, aussi discrète qu'une ombre. Kieran avala une gorgée de thé, hocha la tête d'un air approbateur et se tourna vers les Grimm.

— Et maintenant, mes amis, si vous me disiez pourquoi vous m'avez demandé de me joindre à vous ? J'imagine que ce n'est pas sans rapport avec la présence de monsieur Metzger ?

Avant que l'un des frères puisse répondre, l'antiquaire intervint avec une nervosité mal contenue.

— À vrai dire, je ne comprends pas pourquoi vous êtes là, monsieur Matheson. C'est avec ces messieurs uniquement que j'avais pris rendez-vous.

— Vous n'appréciez pas ma compagnie, mon cher ?

Le ton sarcastique de Kieran amena une infime rougeur aux joues de l'antiquaire.

— Dois-je vous rappeler de quelle manière s'est terminée notre dernière transaction ? lâcha l'homme entre ses dents serrées.

Kieran haussa les épaules.

— Vous avez essayé de m'arnaquer.

— Absolument pas ! protesta l'autre avec la dernière énergie. Ce n'était tout de même pas ma faute si cette pendule était ensorcelée ! Comment aurais-je pu le savoir ?

— Parce que c'est votre travail.

— J'ai fait une erreur, cela arrive. Vous avez failli me tuer !

— Mais non, je vous ai simplement remis les idées en place. Vous dramatisez.

— Je dramatise ? Allez expliquer ça au médecin qui m'a recousu ! Il a dit qu'à un centimètre près, vous me trachiez la carotide !

Metzger abaissa son foulard dans un geste dramatique, dévoilant une cicatrice rouge sur sa gorge. Celle-ci trahissait une blessure récente mais superficielle. Kieran sourit avec insolence.

— J'ai tranché exactement là où je voulais, croyez-moi.

— Comment pouvez-vous...

— Messieurs, je vous en prie !

Jacob était intervenu d'une voix forte et Metzger se tut aussitôt. Kieran étouffa un bâillement provocant. Franck n'était pas tout à fait surpris de ce qu'il entendait. Après la façon dont il avait massacré le Grec, il était clair que Kieran était capable de violence. Franck réalisa avec malaise que ce n'était sans doute pas la dernière des raisons pour lesquelles l'homme l'intéressait.

Cependant, si Wilhelm restait apparemment indifférent, Jacob ne semblait pas avoir apprécié ce qu'il venait de découvrir. Il lança un regard de reproche à Kieran.

— Vous ne m'aviez pas parlé de cet incident.

— J'ai dû oublier, répliqua Kieran avec bonne humeur. Allons, Jacob, quelle importance ? Nous ne sommes pas là pour ressasser le passé. Si monsieur Metzger a vraiment quelque chose à nous montrer, qu'il le fasse. Je suis même prêt à le payer si c'est intéressant. Pour le reste, nous n'allons pas y passer la journée.

Jacob échangea un regard avec Wilhelm qui hocha imperceptiblement la tête, puis il se tourna vers l'antiquaire.

— Monsieur Metzger, vous êtes notre hôte et vous êtes en sécurité dans notre demeure. Si c'est ce que vous souhaitez,

nous ne vous empêcherons pas de partir, mais d'après ce que vous m'avez dit au téléphone, vous avez besoin de nos compétences. Nous sommes tout prêts à vous aider, de même que monsieur Matheson.

L'antiquaire prit une profonde inspiration. Son regard navigua entre les deux frères, évita ouvertement Kieran. Il remit nerveusement en place son foulard, puis se décida enfin. Ramassant la mallette à côté de lui, il l'ouvrit et en tira un livre à l'aspect très ancien, enveloppé dans un papier de protection.

— J'ai trouvé cet ouvrage dans un lot de meubles du XVII^e siècle que j'ai acheté récemment à Zürich dans une vente aux enchères. Le livre était caché dans un compartiment secret que mon assistante a découvert hier en restaurant un secrétaire. C'est une édition en latin des *Métamorphoses* d'Ovide illustrée de très belles gravures. D'après le blason qui figure à l'intérieur, elle a été imprimée à Strasbourg en 1586 par un certain Hanns Engelmann.

L'antiquaire marqua une pause. Il ouvrit le livre avec précaution et le tourna vers les Grimm pour leur montrer les pages.

— Comme vous pouvez le voir, les gravures sont réellement remarquables. À elles seules, elles donnent une grande valeur à ce livre. Bien sûr, s'il n'y avait que cela, je l'aurais vendu et nous ne serions pas réunis pour en discuter.

Metzger marqua une pause, paraissant apprécier lui aussi de tenir son auditoire en haleine. Du coin de l'œil, Franck vit Kieran lever les yeux au ciel avec agacement et il réprima un sourire.

— Lorsque j'ai examiné le livre de plus près, j'ai découvert quelque chose d'anormal dans la couverture. Je...

— Ce n'est pas vous qui l'avez découvert, intervint Kieran. C'est votre assistante.

Metzger tourna un regard furieux vers lui.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Parce que vous êtes incapable de voir plus loin que le bout de votre nez et que votre assistante est beaucoup plus maline que vous.

Metzger rougit. Il semblait mourir d'envie de répliquer, mais de toute évidence il craignait trop Kieran pour se laisser aller et il finit par hocher la tête de mauvaise grâce.

— Très bien. C'est mon assistante qui a examiné le livre, *avant de me le montrer*, et elle a senti une épaisseur anormale dans la couverture en cuir. Au risque d'abîmer un ouvrage très précieux, elle a pratiqué une incision dans le cuir et elle en a sorti ceci.

Prenant son temps, Metzger reposa le livre avec précaution, replongea la main dans sa sacoche et en tira une pochette en plastique transparente. À l'intérieur on voyait une feuille de papier jaunie par le temps, aux lignes de plûre encore fortement marquées. Un bref message y était écrit à la main et l'encre avait légèrement pâli. Pas d'en-tête, pas de signature, pas de sceau, juste quelques mots dans une écriture si ancienne que Franck était incapable de la déchiffrer. Kieran et les frères Grimm s'étaient penchés en avant dans un même mouvement, très intéressés. Nonchalant, Metzger fit mine d'examiner le manuscrit.

— D'après la qualité du papier et de l'encre, d'après le style d'écriture aussi, je pense que ce message est contemporain de l'impression du livre. Et la couverture ne portait pas la moindre trace d'effraction, donc je dirais qu'il a probablement été caché là par le relieur ou l'imprimeur lui-même.

— Et que contient ce message ? demanda Wilhelm.

Metzger esquissa un sourire faussement contrit.

— C'est bien le problème : je n'en sais rien. Ce message est codé. Un code qui semble se partager entre grec ancien et allemand du XVI^e siècle. J'avoue que cela dépasse mes compétences en la matière.

— Et celles de votre assistante ?

Metzger serra brièvement les dents et lança un regard noir à Kieran.

— Mon assistante est peut-être douée, mais ce n'est pas une jeune femme sérieuse. Hier soir, elle a emporté chez elle une copie du message pour l'étudier, mais ce matin elle ne s'est pas présentée au travail. C'est une fêtarde invétérée, elle doit être en train de cuver quelque part. Je ne vais pas attendre qu'elle se décide à se montrer pour découvrir le fin mot de cette histoire.

Kieran n'insista pas, se frottant pensivement le menton. Metzger tendit la pochette en plastique vers les frères Grimm.

— J'aimerais que vous trouviez la clé de ce texte, messieurs. Je suis certain que cela ne fera qu'augmenter la valeur du livre, auquel cas je suis prêt à vous reverser un pourcentage sur le prix de vente.

Kieran ricana ouvertement et Metzger parut avoir de plus en plus de mal à contenir son irritation. Pendant ce temps, les frères Grimm avaient échangé un regard et cela leur avait suffi à se mettre d'accord.

— Nous sommes prêts à vous aider, monsieur Metzger, annonça Jacob. Et nous le ferons gratuitement.

L'antiquaire se détendit.

— Parfait, merci ! Je vous confie donc le livre et le document.

Joignant le geste à la parole, il remit les objets aux frères. Tous deux se levèrent dans un même mouvement et rejoignirent un des bureaux en acajou. Wilhelm s'installa sur le fauteuil et chaussa ses bésicles tandis que Jacob se penchait sur son épaule. Le premier alluma une lampe à la lumière douce, puis ils examinèrent le texte en silence un long moment. Kieran ne les lâchait pas des yeux, aussi immobile qu'une statue. Metzger trépignait déjà sur son canapé. Quant à Franck, il observait la scène avec curiosité, ayant quasiment oublié la présence discrète de Tomma.

Après deux ou trois minutes, les frères se mirent à chuchoter entre eux en allemand, désignant l'un ou l'autre passage du texte. Jacob finit par se tourner vers eux tandis que Wilhelm cherchait une loupe dans un tiroir.

— Kieran, pourriez-vous venir un instant ?

L'homme les rejoignit aussitôt et Metzger ne put s'empêcher de se lever nerveusement.

— Qu'avez-vous trouvé ? Avez-vous déjà réussi à déchiffrer le code ?

Jacob ne répondit pas. Kieran tira la langue à l'antiquaire, véritable petit diabolin, puis il reporta son attention sur le message. Jacob lui pointa une ligne et expliqua quelque chose à voix basse. Kieran fronça les sourcils et, brusquement, il parut beaucoup plus vieux et sérieux. À son tour il examina longuement le manuscrit, impassible, puis il bondit vers Metzger.

Le mouvement de l'homme avait été si soudain que l'antiquaire recula avec un cri d'effroi, trébuchant et retombant sur le

canapé. Franck se tendit, prêt à intervenir, mais le sourire narquois de Kieran semblait indiquer qu'il n'avait nulle intention agressive. Il s'inclina vers l'antiquaire avec un respect ironique.

— Mon cher Metzger, je suis chagriné ! Oui, je suis chagriné que nous soyons restés sur la mauvaise expérience de la dernière fois. Pour l'avenir de notre relation, je pense qu'il est important que nous procédions à une nouvelle transaction, dès aujourd'hui. C'est pourquoi je vous rachète ce livre et son manuscrit. Quel est votre prix ?

Abasourdi, l'antiquaire bredouilla une réponse incompréhensible.

— Je ne vous suis pas, mon ami, répliqua joyeusement Kieran. Je connais votre générosité, mais j'insiste pour payer, vraiment !

Metzger lutta pour rassembler ses esprits et se redressa, conservant malgré tout une distance prudente avec Kieran.

— Enfin c'est absurde ! protesta-t-il. Je ne peux pas fixer de prix alors que j'ignore la véritable valeur de ce livre. Qu'avez-vous vu sur le manuscrit ? Messieurs ?

Les frères Grimm l'ignorèrent. Jacob avait tiré une chaise près de Wilhelm et tous deux prenaient des notes en parcourant le manuscrit. Kieran sourit encore à l'antiquaire.

— C'est avec moi que vous traitez, monsieur Metzger.

Son ton était subtilement menaçant et l'homme pâlit. Franck hésita encore à intervenir, mais il n'osait pas se mêler de choses qu'il ne comprenait pas. Metzger se tordit les mains, fixant Kieran avec anxiété, ne sachant que dire.

— Quel est votre prix ? répéta doucement Kieran.

Metzger prit une profonde inspiration, puis lâcha un nombre du bout des lèvres.

— Vingt mille euros.

Kieran le dévisagea un instant, puis éclata de rire. Franck n'aurait pas aimé que ce rire s'adresse à lui. Metzger tira sur le foulard qui cachait la cicatrice de sa gorge. Kieran cessa brusquement de rire et considéra l'antiquaire avec indulgence.

— Vous n'avez pas l'impression d'exagérer un peu ?

Metzger haussa bravement les épaules.

— De toute évidence vous voulez ce livre. Et je sais qu'une telle somme ne représente rien pour vous. Le prix est de vingt mille euros.

Kieran secoua la tête d'un air réprobateur.

— Metzger, Metzger... Auriez-vous oublié ce qui s'est passé la dernière fois que vous avez essayé de m'arnaquer ?

D'un geste vif, il tira un canif de sa poche et pointa la lame sur l'antiquaire. Cette fois Franck bondit. Il se plaça entre Metzger et Kieran, referma sa main sur le poignet mince de l'homme et l'obligea à abaisser le bras.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama-t-il avec consternation.

Kieran lui sourit, ne semblant nullement contrarié.

— Mon cher Franck, je commençais à croire que vous vous étiez endormi. Lâchez-moi, je vous prie.

— D'abord, il va falloir vous calmer.

— Je suis très calme. Je négocie, c'est tout. Lâchez-moi.

Franck fixa Kieran quelques secondes, puis desserra lentement son étreinte sur le poignet de l'homme. Celui-ci rengaina son couteau, puis secoua son bras d'une manière théâtrale.

— Eh bien, commenta-t-il d'un ton sarcastique, quelle poigne !

Il écarta Franck, se tourna vers Metzger qui s'était levé, prêt à fuir, livide. À quelques pas, Wilhelm continuait à étudier le manuscrit d'un air indifférent, mais Jacob suivait la conversation avec une certaine tension. Tomma semblait très mal à l'aise dans son coin. Kieran sourit tranquillement à l'antiquaire.

— Cinq mille euros.

Metzger recula de deux pas, les traits crispés.

— Vous êtes fou, Matheson.

— Sans doute, oui. C'est le risque lorsque l'on vit trop longtemps. Mais ce n'est pas une raison pour abuser de mes petits talents.

Metzger resta muet et après un instant, Kieran poussa un profond soupir.

— Oh et puis zut ! Très bien, je cède. Mais je n'ai pas vingt mille euros en liquide, alors il va falloir que vous acceptiez cette somme en or. J'ignore le cours exact de l'or ces jours-ci, mais nous dirons environ sept cents grammes. Est-ce que cela vous convient ?

Metzger acquiesça d'un air méfiant. Kieran s'affala sur le canapé et croisa les jambes d'un air ennuyé.

— Ma chère Tomma, seriez-vous assez aimable pour me chercher une balance ? Et comme je suppose que vous n'avez pas de paille, disons... un paquet de riz ? Merci beaucoup.

Tomma sortit sans rien dire, le visage fermé. Metzger regagna prudemment sa place et Franck finit par faire de même. Jacob se consacra à nouveau au manuscrit. Après un moment de silence tendu, Kieran émit un rire bref.

— Détendez-vous, messieurs. Cet éclat était simplement un petit test. Je voulais voir comment notre ami Franck réagirait.

Tous les regards se tournèrent vers Franck et celui-ci se tortilla sur son siège, embarrassé et incrédule. Cependant il n'eut pas le temps de répliquer. Metzger semblait enfin avoir retrouvé sa voix et il n'était pas du tout intéressé par Franck.

— Qu'avez-vous vu dans ce manuscrit, Matheson ? Pourquoi le voulez-vous ?

— Il vaut mieux que vous n'en sachiez rien. Pour votre propre sécurité. Et je vous conseille vivement de récupérer et détruire la copie qu'en a faite votre assistante. Pouvez-vous me rappeler son nom d'ailleurs ?

— Elodie Desmaret. Mais je ne vois pas...

— Et ce secrétaire où vous avez trouvé le livre, d'où venait-il exactement ?

— Il faisait partie d'une collection de meubles du XVII^e siècle. Le tout appartenait à un homme d'affaires zuriçois. Cette pièce en particulier provenait d'un héritage familial, je n'ai donc pas de certificat pour attester de son origine. Mais la période est authentique, certains détails ne trompent pas.

Parler de choses qu'il maîtrisait paraissait avoir apaisé l'antiquaire et il s'adossa dans son siège, ses épaules se relâchant.

— Voulez-vous acheter le meuble également ?

Kieran réfléchit un instant, puis fit un geste incertain.

— Peut-être. Je passerai le voir. J'examinerai sans doute aussi le reste des meubles. Combien en avez-vous acheté ?

— Six. Le secrétaire, trois fauteuils, un guéridon, une marquise et une table ornée de marqueterie. Croyez-vous qu'on aurait pu y cacher autre chose ?

Kieran haussa les épaules, puis poussa une exclamation de satisfaction comme Tomma revenait avec une balance de

cuisine et un paquet de riz. Kieran la remercia avec chaleur, mais elle évita son regard. Sans se laisser troubler, l'homme poussa le plateau du thé et posa la balance sur la table basse, avant d'ouvrir un coin du paquet de riz. Franck le regardait faire avec incompréhension et Metzger semblait fasciné. Kieran vérifia encore la tare de la balance, puis il forma un cylindre de sa main gauche et de la droite, il entreprit d'y verser le riz.

Franck ne s'attendait à rien de particulier, commençant à penser que l'homme se moquait d'eux. Il n'en crut pas ses yeux lorsque de petites pépites dorées se mirent à tomber dans le bol de la balance avec des bruits de métal. Kieran versait du riz dans le cercle formé par son pouce et son index et c'était de l'or qui s'écoulait sous son auriculaire. Par quelque magie invisible et silencieuse, chaque grain se transformait en pépite. Il ne fallut pas une minute pour que le compteur de la balance indique sept cents grammes.

Kieran reposa le paquet de riz aux trois-quarts vide, puis poussa le bol rempli d'or scintillant vers Metzger.

— Votre paiement, annonça-t-il comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Metzger ramassa le bol, examina l'or, puis secoua la tête avec admiration.

— Votre don est toujours aussi impressionnant, monsieur Matheson.

— Vous devriez partir maintenant, répliqua celui-ci avec une fausse douceur.

Metzger ne chercha pas à discuter. Il transvasa l'or dans sa sacoche, récupéra son panama et se leva. Kieran dédaigna son salut et Metzger lui-même ignora Franck, se contentant de serrer la main aux frères Grimm avant que Tomma ne le raccompagne jusqu'à la porte. L'homme était à peine sorti que Kieran bondissait de son siège pour rejoindre les Grimm.

— Vous êtes vraiment sûrs de vous, mes amis ?

— Oh oui, affirma Wilhelm.

— Tout à fait sûrs, confirma Jacob. Il s'agit d'un code de substitution basé sur certaines similarités phonétiques entre...

— Épargnez-moi les détails, grimaça Kieran. Vous pouvez le décrypter entièrement ?

— C'est complexe et assez astucieux...

— Mais ça ne nous prendra pas plus d'une heure ou deux, compléta Wilhelm.

— Et vous êtes certains que le texte fait référence à l'eau du Léthé ?

— Absolument.

Le ton de Jacob était catégorique. Un sourire de satisfaction fleurit sur les lèvres de Kieran. Franck intervint timidement.

— C'est quoi l'eau du Léthé ?

— Le Léthé est un des fleuves de l'Enfer, expliqua Kieran avec bonne humeur. Connaissez-vous Dante Alighieri ?

— Non...

— Non ? Oh voyons, Franck, mais qu'avez-vous appris à l'école ? Le Dante est un des plus grands auteurs italiens, c'est lui qui a posé les fondements de la langue italienne moderne. Et surtout c'est lui qui a écrit la *Divine Comédie*, long poème qui décrit le voyage qu'il a effectué aux environs de l'an 1300. Un voyage dans lequel il a traversé successivement l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis.

Kieran marqua une pause et Franck attendit la suite avec la même incompréhension que plus tôt, mâtinée de la désagréable impression d'être idiot. Comme Kieran rejoignait la fenêtre pour fumer une cigarette, prenant son temps, Franck finit par ne plus y tenir.

— Est-ce que vous voulez dire que ce Dante a vraiment vu l'Enfer et le Paradis ? Que ça existe vraiment ?

Kieran haussa les épaules, souffla sa fumée vers l'extérieur.

— Il est probable que Dante ait adapté son récit aux croyances de son temps et à ses propres buts prosélytes. Néanmoins, même si personne ne sait où il est allé, Dante a réellement fait un voyage, c'est une certitude. Et la légende veut qu'il en ait rapporté un flacon d'eau du fleuve Léthé.

— Pourquoi ce fleuve en particulier ?

— Parce que l'eau du Léthé a des propriétés uniques.

— Lesquelles ?

Kieran se contenta d'un sourire énigmatique. Franck voulut insister, mais son attention fut détournée par le retour de Tomma. La femme entreprit d'empiler les tasses vides sur le plateau avec des gestes nerveux. Elle voulut y ajouter la balance,

mais le plateau n'était pas assez grand et cela parut l'exaspérer. Franck s'empessa de se lever.

— Laissez-moi vous aider.

Elle lui adressa un regard reconnaissant et il la suivit dans la cuisine. Tandis que Tomma disposait les tasses dans un lave-vaisselle, Franck se posta à la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il faisait toujours beau et chaud, les deux femmes voilées avaient quitté leur banc, remplacées par un vieil homme et un enfant penchés sur un livre, des voitures passaient dans la rue, le monde continuait à tourner.

— J'ai l'impression de nager en plein délire, avoua soudain Franck.

Il se retourna et Tomma esquissa un sourire compréhensif sans interrompre sa tâche.

— Vous n'êtes pas réellement initié, n'est-ce pas ?

Franck fit une moue piteuse.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire par initié, mais je crois que non, je ne le suis pas.

Tomma soupira.

— Kieran adore jouer avec les gens. C'est un de ses côtés les plus détestables.

Franck ne cacha pas sa surprise.

— Je pensais que vous l'aimiez bien.

— Oh, je l'aime beaucoup. La plupart du temps, il est charmant. Mais parfois il a envie de s'amuser et c'est toujours aux dépens des autres. Ce pauvre Metzger n'est peut-être pas très malin, mais ce n'était pas une raison pour le traiter comme ça.

— Vous croyez que Kieran l'aurait vraiment agressé ?

— Je crois qu'il n'en sait rien lui-même ! Vous voyez, ce qui m'agace le plus, c'est que Wilhelm et Jacob le laissent faire, même chez eux. Personne n'ose lui tenir tête. Moi non plus, je n'ose pas, ajouta-t-elle avec une pointe d'amertume.

— Vous avez peur de lui ?

— Pas vraiment, mais... Kieran est un être de feu. Il donne de la chaleur, de la lumière, il est bénéfique et je l'aime pour ça, mais en même temps... Il peut devenir incontrôlable et destructeur. Metzger n'est pas le premier à s'y brûler et certainement pas le dernier.

Au regard appuyé qui accompagna ces mots, Franck comprit parfaitement le message. Gêné, il fit un geste qui n'engageait à rien.

— Je ne le connais pas vraiment, mais...

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone portable. Machinalement, il s'excusa et plongea la main dans sa poche pour récupérer l'appareil. Le numéro affiché lui était inconnu. Il faillit couper la communication, mais Tomma avait disparu dans le cellier avec son paquet de riz pour lui laisser un peu d'intimité et il décrocha finalement. Aussitôt la voix de sa mère hurla dans son oreille.

— Franck, mais où est-ce que tu es ? Ça fait presque trois quarts d'heure que je t'attends ! J'ai dû emprunter le téléphone de quelqu'un pour t'appeler, je suis morte d'inquiétude !

Tournant les yeux vers l'horloge murale de la cuisine, Franck s'aperçut avec consternation que l'après-midi avait filé et qu'il avait totalement zappé son rendez-vous avec sa mère. Celle-ci attendait toujours à l'hôpital qu'il vienne la récupérer. Il voulut raccrocher pour la rejoindre aussi vite que possible, mais il ne put se débarrasser d'elle avant qu'elle n'ait d'abord fait pleuvoir sur sa tête un déluge de reproches, jouant les angoissées pour le culpabiliser. Franck savait très bien qu'elle était plus en colère qu'inquiète, mais il ne pouvait pas s'empêcher de s'en vouloir. Lorsqu'il rempocha enfin son téléphone, il avait l'impression d'être le plus minable des fils. Et comment pourrait-il expliquer son retard alors qu'il lui serait impossible de mentionner la vérité ?

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il à Tomma qui venait de se servir un verre d'eau.

Revenue du cellier depuis un moment, celle-ci avait entendu une partie de la conversation, adossée à l'évier.

— Votre mère ? fit-elle malicieusement.

Franck grimaça.

— Oui.

— Venez, je vous raccompagne.

Ils regagnèrent le salon. Les frères Grimm n'avaient pas bougé, Kieran fumait une nouvelle cigarette en attendant les résultats de leurs investigations. Franck se dirigea vers lui.

— Je dois partir, dit-il.

Il avait parlé à mi-voix, pour ne pas troubler la concentration des Grimm. Ce fut à peine si Kieran tourna les yeux vers lui, plongé dans ses propres pensées.

— Eh bien au revoir, Franck, lâcha-t-il distraitement.

Franck fronça les sourcils.

— C'est tout ? Au revoir ?

Kieran se décida enfin à le regarder.

— Je vous recontacterai.

Franck avait l'impression d'être face à un DRH après un entretien d'embauche raté. Il avait déjà entendu cette phrase cent fois et personne ne l'avait jamais recontacté. Il chercha vainement quelque chose à répliquer. Kieran soutenait son regard, impénétrable. Franck finit par hocher la tête sans tout à fait cacher son dépit, puis il lâcha un au revoir et tourna les talons. Il salua les Grimm qui répondirent du bout des lèvres et suivit Tomma vers la porte d'entrée. Hansel et Gretel s'étaient recouchés sur les rangées de chaussures et le regardèrent sortir avec indifférence.

Tandis qu'il dévalait l'escalier, Franck réalisa que Kieran n'avait aucun moyen de le joindre. Il n'était même pas sûr que l'homme connaisse son nom de famille. Il faillit faire demi-tour, mais renonça presque aussitôt. Si Kieran avait réellement voulu le recontacter, il lui aurait demandé ses coordonnées. L'homme avait entrouvert une porte devant lui, par jeu, et, sans doute par jeu aussi, il venait de la lui claquer au nez.

Franck retrouva la chaleur et le bruit de l'extérieur avec l'impression d'émerger d'un rêve. Il n'était pas initié, il n'avait pas sa place dans un monde où les frères Grimm étaient encore en vie, où des messages codés étaient cachés dans des livres du XVI^e siècle et où les grains de riz se transformaient en pépites d'or d'un simple geste. Il n'était pas certain de ce que cet état de fait lui inspirait. S'obligeant à ne pas réfléchir davantage, il se mit à descendre d'un pas rapide la rue de Zürich. Il ne vit pas que Kieran le suivait des yeux depuis la fenêtre de l'appartement.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
19 août 1586*

La lumière de la Lune pénétrait dans la chambre par les lucarnes de l'ancien grenier, désormais fermées par des vitres. L'astre de la nuit était presque plein et jouait de ses contours argentés sur les carreaux du poêle, l'armoire, la chaise, la petite table, la bassine et le broc d'eau. Recroquevillée sur le flanc, les dents serrées pour contenir la douleur, Katell suivait des yeux les lignes brillantes qui se reflétaient sur le parquet. Les crampes dans son bas-ventre l'avaient réveillée et depuis elle n'arrivait plus à retrouver le sommeil.

Katell n'avait encore jamais saigné et, stupidement, elle s'était prise à espérer que cela n'arriverait pas. Mais son corps avait fini par lui rappeler qu'en dépit de tous ses efforts, elle était bien une femme. La veille, elle avait éprouvé une profonde panique en découvrant que l'humidité qu'elle sentait dans son haut-de-chausses était du sang. Même si son père lui avait expliqué ce qui l'attendait, elle n'avait pas su comment réagir sur le moment, persuadée qu'elle allait être découverte. Elle s'était retirée dans sa chambre dès qu'elle l'avait pu, avait réduit en charpie une de ses chemises de nuit et s'était efforcée de boucher la source de l'écoulement. Elle avait désormais sous son lit un petit tas de tissus ensanglantés et elle n'avait aucune idée de la manière dont elle pourrait les faire disparaître. Et pour couronner le tout, voilà que son ventre la faisait souffrir au point de lui couper le souffle.

Katell roula sur le dos, les deux mains sur son abdomen contracté, angoissée. Peut-être aurait-elle dû en parler à Hanns... Même si c'était terriblement embarrassant, elle était certaine qu'il aurait su quoi faire, comme toujours. Katell secoua la tête pour elle-même. Ce n'était pas le moment d'ennuyer Hanns avec des choses pareilles. Depuis la visite du mystérieux étranger un mois plus tôt, son maître avait changé, il était devenu distant et préoccupé.

Hanns passait beaucoup de temps dans son bureau et Katell l'avait surpris plus d'une fois assis à fixer le vide, plongé dans des réflexions si profondes qu'il remarquait à peine sa présence. Lui qui aimait tant manger chipotait dans son assiette et même son épouse avait fini par remarquer que quelque chose clochait. Hanns avait prétendu que ses nouvelles responsabilités de *Zunftmeister* lui pesaient et Lidy n'avait pas insisté, mais Katell savait bien qu'il avait menti. Hanns expédiait la plupart de ses obligations avec efficacité et il consacrait le reste de son temps à réfléchir. Katell aurait donné cher pour connaître la teneur de ses pensées.

Quelques jours plus tôt, l'anxiété de la jeune fille avait encore augmenté comme elle s'était rendu compte qu'Hanns tramait quelque chose avec Max. À plusieurs reprises, elle les avait vus discuter en aparté et chaque soir, après le départ des ouvriers, ils retournaient ensemble dans l'imprimerie et y travaillaient jusque très tard. Elle avait essayé d'en savoir plus, leur avait même proposé son aide, mais Hanns l'avait gentiment renvoyée. Katell en voulait à son maître de faire davantage confiance à Max qu'à elle, mais elle n'avait rien osé dire. Elle ne comprenait pas ce qui se passait et ça ne lui plaisait pas du tout.

Katell se redressa et s'adossa à la tête de lit, ramenant ses genoux vers elle, comprimant son bas-ventre pour contenir les crampes. De la lumière filtrait sous la simple cloison de bois qui séparait sa chambre de celle de Max, elle entendait dans le calme de la nuit les coups discrets d'un burin sur du bois ou le grattement d'un stylet. Il était au moins deux ou trois heures du matin, le compagnon aurait dû être en train de dormir depuis longtemps. Katell hésita un instant. Elle n'avait encore jamais espionné le jeune homme, elle n'aimait pas du

tout l'idée de le faire, mais en ces circonstances la curiosité était trop forte. Faisant le moins de bruit possible, elle s'arracha à son lit.

Katell connaissait sa chambre par cœur pour l'avoir arpentée de long en large des milliers de fois. Elle évita agilement les lattes qui grinçaient et se glissa jusqu'à la cloison. Deux planches étaient légèrement disjointes et laissaient passer la lumière mouvante d'une bougie. Katell voulut coller son œil à l'ouverture, mais une nouvelle crampe la saisit, si violente qu'elle faillit gémir. Elle se plia en deux, serrant les dents de toutes ses forces. Enfin la douleur reflua et elle prit une lente inspiration. Elle réussit à se maîtriser et put enfin regarder.

L'espace entre les planches était très étroit et Katell ne voyait qu'une fraction de la pièce voisine, mais c'était pile le bon angle. Le mobilier de Max était similaire au sien et le jeune homme était assis à la table. Éclairé par une bougie, il se penchait sur une pièce de bois, maniant ses outils de gravure avec assurance et précision, ne faisant presque pas de bruit. Il offrait son profil à Katell et elle voyait ses sourcils se froncer dans sa concentration. Dans la chaleur de la nuit estivale, il était torse et pieds nus, et la flamme de la bougie jetait des reflets chauds sur sa peau, soulignant d'ombre les muscles de ses épaules et de ses bras. Cette vision troubla Katell.

Absorbé dans sa tâche, Max ne semblait avoir aucune conscience du regard qui pesait sur lui. Katell sursauta d'autant plus violemment lorsqu'il jeta soudain un de ses outils à travers la chambre. Le burin heurta la cloison dans un impact mat et Katell bondit en arrière. Elle entendit la chaise racler le sol dans la pièce voisine. Paniquée, elle hésita de longues secondes, puis elle courut jusqu'à son lit et tira les draps sur elle malgré la chaleur. Son cœur battait à tout rompre et elle tenta de faire semblant de dormir, mais elle n'eut pas le temps de se maîtriser. Sa porte s'ouvrit et Max entra. Il marcha droit sur elle.

— De quel droit tu entres comme ça chez moi ? balbutia-t-elle. Tu...

— Ferme-la !

Une fureur sans nom sourdait de la voix du jeune homme. Il n'avait pas emporté sa bougie et sa silhouette se découpait

en noir sur l'obscurité de la chambre, menaçante. Katell voulut bondir du lit, s'écarter de lui, mais il l'attrapa brutalement par le col de sa chemise de nuit et la plaqua sur le matelas.

— Depuis quand est-ce que tu m'espionnes comme ça, hein ?

Katell voulut repousser ses mains, mais il avait trop de poigne.

— Je ne t'espionne pas ! s'exclama-t-elle avec un mélange de colère et de peur. Lâche-moi !

Il la secoua avec violence.

— Tu ferais bien de te mêler de tes affaires ! Maître Engelmann ne sera pas toujours là pour te protéger !

— Va au diable !

Le jeune homme poussa une exclamation en polonais, sans doute une insulte à en juger par son ton. Katell voulut se dégager, mais il l'arracha violemment au lit et la propulsa à travers la chambre. Katell roula sur le sol jusqu'à être brutalement arrêtée par l'armoire. Max s'était jeté sur elle pour la redresser. Il leva le poing et Katell ne put réprimer un cri de peur, se recroquevillant sur elle-même, mais le jeune homme n'alla pas au bout de son geste. Il haletait et Katell pouvait sentir l'effort surhumain qu'il faisait pour se maîtriser. Il la secoua à nouveau.

— Si je te reprends en train de m'espionner, je t'arrache les yeux, gronda-t-il. Tu comprends ça ?

Katell se débattit encore, mais il la tenait trop fermement.

— Tu comprends, oui ou non ? insista-t-il avec rage.

Il la terrifiait tant que Katell céda malgré elle.

— Oui, balbutia-t-elle, oui, j'ai compris. Pardon... Je suis désolée...

Max prit une profonde inspiration, puis il la lâcha soudain et se releva. Il recula de deux pas, paraissant immense dans les ténèbres, respirant lourdement. Katell referma ses bras tremblants autour de sa poitrine. Le compagnon renifla avec mépris.

— Regarde-toi, tu es pathétique. Grandis un peu et comporte-toi comme un homme. Et surtout, surtout, laisse-moi tranquille.

Sans rien ajouter, il tourna les talons et quitta la chambre, refermant la porte derrière lui. Katell l'entendit bientôt bouger

derrière la cloison. Il glissa quelque chose dans la fente entre les planches, sans doute un morceau de tissu, puis le silence retomba tout à fait. Katell se détendit enfin. Vidée de ses forces, le corps meurtri, elle resta assise à même le sol, contre son armoire.

La réaction du Polonais avait été si violente qu'elle avait l'impression qu'une tempête s'était abattue sur elle. Elle serra les dents. Pour se comporter ainsi, il avait forcément quelque chose à se reprocher, quelque chose qu'il craignait qu'elle ne découvre. Une vague de colère l'envahit, en même temps que la tentation de pousser plus loin les choses. Max faisait souvent des courses pour Hanns, elle pouvait très bien profiter d'une de ses absences pour fouiller sa chambre.

Cependant elle renonça presque aussitôt à cette idée. C'était un miracle que le compagnon n'ait pas compris sa véritable nature après cet éclat. Sans l'obscurité et la rage qui l'aveuglait, il n'aurait pas manqué de percer à jour le secret de la jeune fille en l'approchant d'aussi près. S'il décidait de lui donner une véritable correction, il comprendrait forcément. Elle ne pouvait pas courir ce risque. Et elle n'avait aucune envie de se faire battre. La violence dont il avait fait preuve à l'instant l'avait suffisamment terrifiée.

Des larmes se mirent à rouler sur les joues de Katell, incontrôlables. Tout le monde cachait quelque chose : Max, Hanns, le mystérieux étranger... Elle, elle détestait les secrets et les mensonges. Elle aurait tant voulu pouvoir se montrer sous son vrai jour, apprendre son métier sans devoir renoncer à sa nature profonde. Pourquoi devait-elle faire le sacrifice d'elle-même pour obtenir ce dont elle rêvait ? Aurait-elle dû abandonner ? Mais si elle quittait Hanns et l'imprimerie, que deviendrait-elle ?

Ses larmes grossirent et elle renifla, luttant vainement pour se contrôler. Glissant les doigts sous sa chemise de nuit, elle ramena son crucifix d'argent vers son visage et le pressa contre ses lèvres. Serrant les paupières, elle se mit à prier. Elle supplia Dieu de lui donner la force et de la guider sur Son chemin, puis elle L'implora de protéger Hanns et de chasser tous les démons qui l'entouraient, à commencer par le détestable Max Pohl.

* * *

Katell avait fini par se traîner jusqu'à son lit, mais elle n'avait plus fermé l'œil de la nuit. Les crampes dans son bas-ventre l'avaient encore tourmentée un moment avant de se calmer enfin. Au matin, elle avait découvert avec soulagement qu'elle ne saignait presque plus. Elle avait fait sa toilette dans la bassine, avec l'eau du broc qu'elle avait préparé la veille, puis elle avait passé ses vêtements et avait rassemblé tous les tissus ensanglantés, se creusant la cervelle pour trouver quoi en faire.

Plongée dans ses réflexions, Katell tressaillit en entendant du mouvement dans la pièce voisine. Elle resta immobile tandis que Max s'habillait. Elle avait quelques bleus à cause de lui, mais son orgueil était bien plus meurtri que son corps et elle détestait le Polonais plus que jamais. Il ne tarda guère à quitter sa chambre et Katell reporta son attention sur les charpies rougies. Toute la maison s'éveillait déjà, elle ne pouvait pas les emporter discrètement. Il fallait qu'elle les cache.

Son regard se posa sur le poêle. L'appareil de chauffage n'était pas très grand, principalement parce que le plancher de l'étage ne pouvait pas supporter un poids trop important, mais il était suffisant pour leur apporter sa chaleur en hiver. Hanns l'avait fait faire sur mesure et il avait coûté une fortune. Katell aimait se blottir contre ses carreaux de faïence colorés et regarder la neige tomber sur les toits. Le foyer avait deux ouvertures, une dans chaque chambre, et Max et Katell se relayaient pour entretenir le feu lorsque c'était nécessaire.

Le poêle ne serait pas allumé avant la fin du mois d'octobre, peut-être même novembre, et en attendant personne n'y toucherait. C'était la cachette idéale. Sans attendre davantage, Katell ouvrit la porte en métal du foyer, y glissa les charpies souillées et referma aussitôt, envahie par un profond soulagement. Cela faisait au moins une chose de réglée.

Le cœur plus léger, la jeune fille descendit jusqu'à la stub décorée de belles boiseries sombres. Hanns et Max y étaient déjà attablés tandis que Lidy houspillait la pauvre Otilie, mal réveillée comme tous les matins. Katell salua à la cantonade.

Hanns lui répondit du bout des lèvres, ailleurs, et Max se contenta de lui lancer un regard sombre. Heureusement Lidy se précipitait déjà vers elle et la faisait asseoir avec une sollicitude toute maternelle, lui servant un bol de bouillie d'orge, une tranche de pain et deux œufs durs.

Mariés depuis une quinzaine d'années, Hanns et Lidy n'avaient pas réussi à avoir d'enfant. Les cinq grossesses de la femme s'étaient soldées par des fausses couches et la dernière avait failli lui coûter la vie. Lidy avait expliqué à Katell qu'après ça, Hanns avait refusé de la mettre encore en danger et qu'ils avaient renoncé à avoir une descendance.

Lidy disait souvent en riant que Dieu lui avait déjà donné un enfant en la personne de son époux et qu'elle n'aurait pas eu l'énergie de s'occuper d'autres petits. Elle plaisantait, toujours pleine de bonne humeur, mais Katell savait que cette stérilité était une déchirure pour elle et que seuls l'immense amour qu'elle éprouvait pour Hanns et la tendresse de celui-ci l'empêchaient de s'effondrer. Pour pallier ce manque, elle se montrait chaleureuse et maternelle avec tous ceux qui l'approchaient et son inaltérable gentillesse contrebalançait les faiblesses de son intelligence et son caractère parfois frivole. Les employés d'Hanns l'adoraient, ainsi que tous les gens du quartier et Katell elle-même l'aimait beaucoup.

Tandis que la jeune fille s'attaquait à son repas, affamée après cette nuit éprouvante, Lidy cessa un instant de s'agiter dans la cuisine et s'arrêta à côté d'Hanns qui fixait son bol comme s'il attendait que sa bouillie lui révèle quelque mystère.

— Tu ne manges rien ! s'exclama son épouse d'un ton réprobateur. Si tu continues comme ça, tu n'auras plus que la peau sur les os !

L'affirmation était clairement exagérée considérant la masse imposante d'Hanns, mais cela ne parut pas troubler Lidy. Hanns sourit à son épouse avec malice.

— Ne me trouverais-tu pas plus séduisant si j'étais aussi bien tourné que notre jeune Max ?

Le compagnon ne cacha pas son embarras tandis que Lidy levait les yeux au ciel sans parvenir tout à fait à réprimer son sourire.

— Notre Max est très beau garçon, c'est vrai, mais ce n'est pas lui que j'ai épousé. Peut-être aurais-je dû, parce que lui au moins, il mange tout ce que je lui sers sans rechigner !

— Que veux-tu, il est poli.

— Oh ! Insinuerais-tu que ma cuisine est mauvaise ? Tu n'es qu'un ingrat, Hanns Engelmann !

Lidy tourna les talons, affichant un air faussement vexé. Hanns la suivit aussitôt et la rattrapa hors de la cuisine. Un instant plus tard, le rire de Lidy leur parvenait, puis des chuchotements et de nouveaux rires. Katell mordit dans son pain en souriant. Elle appréciait la complicité qui unissait Hanns et Lidy, leur façon de se taquiner, la tendresse dont ils faisaient preuve l'un envers l'autre. Parfois elle rêvait que ses parents avaient connu une relation aussi épanouie avant que sa mère ne disparaisse.

Max ne tarda pas à s'éclipser et Katell termina son petit-déjeuner toute seule, avant de rejoindre à son tour l'imprimerie. Certains employés étaient déjà arrivés et Hanns discutait avec le relieur. Katell se rembrunit légèrement. Son maître s'en était sorti par une pirouette, mais il n'avait pratiquement rien avalé. Il fallait qu'il soit vraiment très préoccupé pour renoncer ainsi à une de ses activités favorites. Qu'est-ce qui pouvait bien lui trotter dans la tête ? Cherchait-il réellement une cachette pour le mystérieux objet dont avait parlé l'inquiet étranger ? De quoi pouvait-il bien s'agir ? À quel point Hanns était-il en danger ?

La matinée s'étira au fil de ces questions. Katell était distraite, ressassant sans cesse les mêmes interrogations, et elle commit plusieurs maladroites qui lui valurent des remarques cassantes de Max et d'un des typographes. Mécontente, elle s'obligea à se concentrer, mais cela ne suffit pas à chasser l'angoisse sourde qui l'habitait. Et puis des visiteurs se présentèrent.

Hanns, Max et le graveur étaient en train d'examiner la première impression d'un dessin réalisé par ce dernier lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement, sans même qu'on ait pris la peine de frapper. Un homme et une femme firent leur entrée, escortés par deux miliciens lourdement armés. Du coin de l'œil, Katell vit Hanns se crispier un instant, puis afficher une expression calme et fermée. Tous les ouvriers avaient suspendu leurs activités et observaient les nouveaux venus.

Katell connaissait l'homme de vue pour l'avoir déjà croisé au poêle de la corporation de l'Échasse. Gaspar Hammerer faisait partie des échevins de Strasbourg et il avait une grande influence au sein du Magistrat. Hanns et lui ne s'appréciaient guère et Katell partageait l'aversion de son maître pour cet homme maigre au cheveu rare et au regard torve, toujours vêtu de noir et affichant une sévérité toute protestante. Sa compagne formait avec lui un contraste frappant.

Grande, élancée, la femme attirait l'attention d'une manière que Katell jugea indécente. La taille fine de l'inconnue était prise dans un bustier étroit aux riches broderies dorées, ouvrant sur un décolleté audacieux qui ne cachait pas grand-chose de la peau laiteuse de sa gorge. Son ample collerette formait comme un écrin à son visage marmoréen encadré de cheveux d'un roux flamboyant. Sa coiffure très travaillée était piquée de quelques émeraudes qui rappelaient le vert limpide de ses yeux. Sa robe rouge aux tissus moirés faisait ressortir la blancheur de ses mains et de ses traits, attirant le regard vers sa bouche au carmin provocant. Ses vêtements tapageurs pouvaient la faire passer pour une femme de peu de moralité, mais cette impression s'envolait à la seconde où elle se mettait en mouvement. Elle avait la grâce dominatrice de quelque princesse de sang et l'assurance de ceux qui ont l'habitude d'être respectés et obéis. Lorsque son regard perçant passa sur Katell, la jeune fille eut envie de disparaître.

Cependant Hanns s'avavançait à la rencontre de leurs visiteurs tandis que les miliciens prenaient place en travers de la porte, jetant autour d'eux des coups d'œil peu engageants. L'imprimeur s'inclina en direction de l'échevin.

— Maître Hammerer, que me vaut le plaisir de votre visite ?

Son ton était aimable mais non dénué d'une touche de froideur. Hammerer lui adressa un sourire hypocrite.

— Mon cher maître Engelmann, c'est toujours un plaisir de vous voir dans votre élément naturel. Permettez-moi de vous présenter madame Bérénice du Cléré. Elle nous arrive de France, en même temps que d'autres réformés.

Hanns salua la femme avec une distance polie et elle lui répondit d'une voix douce, marquée d'un accent français au charme vénéneux.

— Maître Engelmann, votre réputation vous précède.

Ils échangèrent un regard lourd de sous-entendus et Katell comprit que la femme faisait allusion à bien autre chose qu'une simple réputation d'imprimeur. Par ailleurs, la jeune fille avait du mal à croire que cette femme si voyante puisse réellement être protestante, encore moins croyante au point d'avoir dû fuir la France catholique pour Strasbourg la réformée. Hanns fit un geste vers le fond de l'atelier.

— Si vous voulez bien me suivre, nous serons plus à l'aise dans mon bureau pour discuter.

Il les précédait déjà, mais Hammerer l'arrêta d'un geste.

— Ce ne sera pas nécessaire, nous n'en avons pas pour longtemps.

— Nous sommes simplement venus vous mettre en garde, ajouta Bérénice du Cléré.

Il y eut un silence, pesant. Hanns fit un pas en avant, impassible.

— Je crains de ne pas vous suivre, madame.

La femme sourit, un sourire glacé, reptilien. Instinctivement Katell tâtonna sous ses vêtements pour trouver son crucifix.

— Je pense au contraire que vous m'avez parfaitement comprise, maître Engelmann, répliqua-t-elle. Vous êtes un homme respectable et votre maison est florissante. Il serait vraiment dommage que tout cela soit ruiné parce que vous n'avez pas su rester à votre place.

Katell fut choquée par cette menace explicite et son cœur se mit à battre plus vite. Tous les ouvriers s'étaient tendus et certains s'étaient même rapprochés, prêts à faire bloc autour de leur employeur. Le poing de Max était si serré sur un de ses burins que ses jointures blanchissaient. Hammerer affichait un petit air satisfait, détestable, et les miliciens semblaient guetter la moindre provocation. Mais Hanns ne montrait aucune émotion et ce fut avec un grand calme qu'il rendit son sourire à la Française.

— Madame du Cléré, je pense que vous vous trompez de personne. Je ne suis qu'un modeste imprimeur et jamais il ne me viendrait à l'esprit de m'opposer à une personne de qualité comme vous.

Le beau visage de la femme se crispa de colère, trahissant un tempérament de feu.

— Je ne crois pas que vous réalisiez ce que je suis réellement, fit-elle.

— Bien au contraire, rétorqua Hanns, j'en ai une idée très précise. Et cela ne change rien à ma réponse.

— La fidélité à ses amis est une belle qualité, mais vous devez comprendre que cette fois les enjeux vous dépassent.

— Je suis navré, mais je ne sais pas du tout à quoi vous faites allusion.

Le ton de l'homme était ferme et Bérénice du Cléré parut admettre qu'il n'y avait rien à tirer de lui. Elle se détendit et retrouva tout son charme.

— Puisque c'est ainsi que vous prenez les choses...

— Je ne vois pas comment je pourrais les prendre autrement.

— À votre guise. Vous êtes donc un fou, ou un imbécile.

— Ni l'un, ni l'autre, madame. Simplement quelqu'un qui fait ce qu'il a à faire.

— Nous verrons cela. Adieu, maître. Prenez garde à vous.

À nouveau ces quelques mots contenaient une menace glaçante et Katell en frémit. Hanns se contenta de s'incliner avec indifférence. Bérénice du Cléré promena un dernier regard sur l'atelier, puis elle tourna les talons et sortit d'une démarche impériale, Hammerer trottant derrière elle comme un chien. Les miliciens quittèrent l'imprimerie en dernier et la tension ne se relâcha qu'une fois qu'ils eurent fermé la porte. Tous les regards se braquèrent sur Hanns, en attente d'une explication. L'imprimeur sourit à la ronde.

— Ce n'était rien, une erreur sans aucun doute. Reprenez votre travail, je vous en prie.

Nul ne pouvait être dupe d'une telle excuse, mais personne n'avait l'habitude de remettre en cause l'autorité d'Hanns. Peu à peu, chacun s'absorba à nouveau dans ses activités. Hanns régla avec Max et le graveur la question qu'ils étaient en train d'étudier avant d'être interrompus, puis Hanns entraîna le compagnon un peu à l'écart. Katell se débrouilla pour se rapprocher discrètement et elle parvint à capter quelques mots.

— Va voir mon ami Dentner à la *Pfalz*. Il travaille au service qui délivre les attestations de résidence, il pourra te renseigner sur cette Bérénice du Cléré. Va voir aussi Beaujeu, il sait tout

sur les *Welches*¹¹ qui vivent à Strasbourg. À cette heure-ci, il doit être à *L'Auberge du Cercle d'Or*, sur la place du Marché-aux-Chevaux.

— Tout de suite, maître.

Max reposa ses outils et s'éclipsa sans rien dire à personne. Hanns se retira dans son bureau, le visage plus fermé que jamais, et Katell s'obligea à se remettre à l'ouvrage malgré l'angoisse qui lui grignotait les entrailles comme un rat affamé.

* * *

Deux jours plus tard, à force de fureter, Katell avait fini par découvrir qu'Hanns et Max travaillaient à une édition des *Métamorphoses* d'Ovide, illustrées de gravures réalisées par le jeune homme. Ils en avaient imprimé deux exemplaires et ils s'apprêtaient à les relier. Ce que la jeune fille ne comprenait pas, c'était pourquoi ils avaient entouré cette réalisation d'un tel secret. Hanns avait prétendu auprès de Lidy qu'il aidait Max à préparer son chef-d'œuvre, l'ouvrage qu'il devrait présenter pour passer du statut de compagnon à celui de maître, mais Katell était persuadée qu'il avait menti. Il y avait bien autre chose derrière ces livres en apparence anodins, quelque chose qui avait un rapport avec Bérénice du Cléré et le mystérieux inconnu.

Après la visite de la femme, Max s'était absenté tout l'après-midi et à son retour, Hanns et lui s'étaient enfermés plus d'une heure dans le bureau. Katell n'avait pas trouvé d'excuse plausible pour se rapprocher d'eux et elle n'avait pas la moindre idée du contenu de leur discussion. Sa frustration nourrissait son anxiété et ses saignements épisodiques ne faisaient qu'ajouter à son malaise. Elle avait le pressentiment d'un malheur et même ses prières les plus ferventes n'arrivaient plus à lui apporter la paix. La femme en rouge avait marqué la maison Engelmann d'un sceau diabolique.

Ce soir-là, pour la centième fois depuis deux jours, Katell se repassait les événements en essayant désespérément d'en

11. C'est ainsi qu'on appelait les réfugiés protestants de langue romane ou française.

extirper un sens. Elle se trouvait dans la stub éclairée par de nombreuses bougies. Assise dans un coin, elle avait abandonné sur ses genoux le livre emprunté dans la bibliothèque fournie d'Hanns. Elle était si préoccupée que même Homère et son *Odyssée* n'arrivaient pas à capter son attention.

À quelques pas, Lidy brodait paisiblement tandis qu'Hanns et Max jouaient aux échecs en buvant du vin. Tous deux prenaient le temps de méditer leurs coups et l'ambiance était paisible et studieuse. Katell ne comprenait pas comment les deux hommes pouvaient se comporter normalement alors qu'ils cachaient de tels secrets. Et elle plaignait Lidy qui ignorait tout de ce qui se jouait sous son propre toit et des dangers que courait son époux.

Le crépuscule noircissait peu à peu les ombres lorsque le lourd heurtoir de la porte d'entrée résonna à travers la maison. Hanns et Max échangèrent un bref regard, puis l'imprimeur posa son verre et se leva pesamment tandis que Lidy abandonnait son ouvrage, curieuse.

Hanns disparut dans l'entrée et ils l'entendirent parler sans comprendre ce qu'il disait. Puis la porte se referma et il y eut un long silence. Max faisait mine d'étudier l'échiquier, mais Katell devinait qu'il était aussi attentif qu'elle. Quant à Lidy, elle commençait à s'impatienter lorsque Hanns revint enfin. Il tenait un message à la main et ses sourcils étaient froncés. Aussitôt Lidy quitta son siège pour le rejoindre.

— Quelque chose ne va pas ?

Hanns fit disparaître la lettre dans sa poche et prit la main de sa femme pour y déposer un baiser.

— Rien d'important. Un simple mot concernant la réunion de la corporation demain. Ça m'a rappelé que j'ai oublié de donner certaines instructions au *Stubenwirt*¹². Max, tu m'accompagnes boire un verre au poêle ?

Le jeune homme se leva aussitôt, mais Lidy protestait.

— À cette heure-ci ? Enfin, Hanns, la nuit est tombée ! Est-ce que ça ne peut pas attendre demain ?

— J'ai bien peur que non. Nous ne rentrerons pas tard, c'est promis.

Il embrassa encore sa main et tourna les talons sans lui laisser l'occasion de le retenir. Max se hâta de le suivre. Voyant

12. Gérant du poêle.

cela, Katell prit sa décision en une fraction de seconde. Elle referma son livre et sauta sur ses pieds.

— Je vais me coucher, annonça-t-elle. Bonne nuit, madame Engelmann.

— Déjà ! fit la femme d'une voix plaintive. Mais tout le monde m'abandonne ce soir !

Katell lui adressa un sourire d'excuse et s'échappa précipitamment. Elle grimpa rapidement jusqu'au premier étage, passa sur le balcon qui longeait les chambres et enjamba celui-ci. Elle avait toujours été agile et elle n'eut qu'à se suspendre à la rambarde avant de se laisser souplement tomber dans la cour. Pliée en deux, elle passa sous les fenêtres ouvertes de la stub où Lidy avait repris sa broderie en maugréant, puis elle entrebâilla la porte principale et se glissa dans la rue. Quelques dizaines de mètres plus loin, Hanns et Max tournaient à l'angle d'une bâtisse. Katell courut silencieusement à leur suite.

La jeune fille avait du mal à croire à sa propre audace, mais elle ne pouvait pas agir autrement. Hanns était comme un second père pour elle, il lui était impossible de faire comme si de rien n'était alors que l'homme se trouvait clairement dans une situation dangereuse. Puisqu'il refusait de lui parler, elle découvrirait par elle-même ce qui se tramait et elle l'aiderait qu'il le veuille ou non. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, elle lui devait au moins ça, d'autant qu'elle n'avait pas du tout confiance en Max pour le protéger.

Le cœur battant, Katell s'arrêta à l'angle de la rue et jeta un coup d'œil prudent un peu plus loin. Hanns et Max se dirigeaient vers l'église Saint-Guillaume et le quai des Bateliers. Pouvaient-ils réellement se rendre au poêle comme Hanns l'avait affirmé ? Katell avait du mal à le croire. De toute façon elle en aurait le cœur net. Elle leur laissa prendre suffisamment d'avance, puis s'élança sur leurs traces.

Comme l'avait souligné Lidy, la nuit était tombée et il n'y avait pratiquement plus personne dans les rues. On devinait encore quelque animation dans les maisons, mais la plupart avaient les volets clos, isolées du reste du monde. Quelques lanternes étaient suspendues devant les portes de proche en proche, mais leurs lumières isolées ne suffisaient guère à faire

reculer les ténèbres. La lune presque pleine offrait un maigre éclairage, du moins quand elle n'était pas cachée par les nuages noirs qui défilaient dans le ciel. La chaleur accentuait la lourdeur du silence, uniquement troublé par le vent qui sifflait et murmurait à travers les ouvertures des greniers et les ruelles.

Dans un premier temps, Katell ne fut guère affectée par l'ambiance sombre, trop accaparée par sa tâche, mais une fois qu'elle eut pris le rythme de la poursuite, l'atmosphère nocturne s'insinua peu à peu dans ses perceptions, angoissante. Elle se tendit en réalisant qu'Hanns et Max s'apprêtaient à rejoindre la passerelle aux chats et la *Guldenturm*. Malgré la température, un long frisson la parcourut. Si les sorcières se réunissaient vraiment dans ce quartier, elles le faisaient forcément par des nuits pareilles.

Hanns et Max franchirent le Rheingiessen sans hésiter, mais Katell traîna davantage les pieds. Le poing serré sur son crucifix, elle regardait autour d'elle avec nervosité, cherchant dans les ombres nocturnes le reflet de ses propres peurs. Elle s'avança à contrecœur sur la passerelle aux chats, guettant le moindre mouvement dans les ténèbres, puis elle hâta le pas pour rejoindre l'autre côté. Pour le moment, il n'y avait personne en vue.

La *Guldenturm* se dressait non loin, noire et menaçante. Aucune lumière ne brillait à ses fenêtres, gueules obscures ouvertes sur le néant. Alors qu'elle n'était plus qu'à quelques mètres, Katell entendit un grattement en hauteur, non loin du sommet de la tour. Aussitôt toutes les légendes entourant le sinistre bâtiment lui revinrent en mémoire. Sa gorge se serra, son dos se couvrit d'une sueur glacée. Elle s'imaginait déjà enfermée dans la Vierge de Nuremberg, condamnée à être transpercée par des dizaines de pointes en métal, suppliciée par le surnois Hammerer et la terrible Bérénice du Cléré.

Sa vision était si vive qu'elle fit un véritable bond lorsqu'une silhouette se détacha soudain de la noirceur de la tour. Un oiseau prit son envol dans un froissement d'ailes et s'éloigna au-dessus des toits de la ville. Katell se moqua d'elle-même et s'obligea à lâcher son crucifix. Ce n'était que quelque rapace nocturne à la recherche de sa pitance. Ou l'âme d'un condamné à mort qui hantait les lieux de son exécution ?

Katell serra les dents. Il fallait absolument qu'elle apprenne à brider son imagination.

Cependant l'angoisse avait ralenti ses pas et Hanns et Max n'étaient plus que deux ombres lointaines. Katell s'obligea à se ressaisir et à marcher plus vite. Ses peurs étaient celles d'une enfant. Elle était à Strasbourg, pas en pleine campagne, et c'était elle la chasseuse, pas la proie. Elle n'avait rien à craindre.

Hanns et Max avaient atteint le pont aux Supplices et ils s'étaient arrêtés pour discuter avec deux membres du guet qui portaient des lanternes. Katell se blottit dans l'embrasement d'une porte et les observa de loin. Un des gardes lui semblait familier, d'une carrure peu commune, et elle finit par reconnaître le boucher chez qui Lidy aimait à se fournir. Comme tous les membres des corporations, il était astreint à participer au guet lorsque son tour venait et Katell savait qu'il n'hésitait pas à envoyer ses propres amis en prison s'ils troublaient l'ordre public. Néanmoins, même cet intransigent gardien de la paix strasbourgeoise ne semblait pas résister au charme d'Hanns et il ne tarda guère à laisser passer celui-ci. Tandis qu'Hanns et Max se dirigeaient vers le cœur de la cité, les deux gardes se mirent à remonter le quai des Bateliers, en direction de Katell.

La jeune fille éprouva un bref instant de panique, puis elle se précipita dans une venelle et s'accroupit derrière un tonneau d'eau croupie, s'efforçant de maîtriser sa respiration. La tâche était d'autant plus difficile que la ruelle puait l'urine et les excréments, servant sans doute de déversoir pour les pots de chambre des maisons voisines. Par chance cette torture ne s'éternisa pas. Une minute plus tard, les deux hommes passaient à quelques pas d'elle avec leurs lanternes.

— C'est un bon gars, cet Engelmann, disait le gros boucher, mais son Polonais ne me revient pas. Il a le regard fuyant. On pourra me dire ce qu'on voudra, ces gens-là ne sont pas comme nous.

Il continua sur le même mode tandis qu'ils s'éloignaient et Katell l'approuva en son for intérieur. Dès qu'elle fut sûre de ne plus pouvoir être repérée, elle se glissa prudemment hors de sa cachette et courut jusqu'au pont aux Supplices, se faufilant entre les boutiques en bois branlantes qui s'accrochaient

à la berge de la Bruche. Elle traversa le pont en se courbant pour que sa silhouette se fonde dans celle de la rambarde. Elle avait presque atteint l'autre côté lorsque le vent chassa un nuage et libéra la lumière de la Lune. Par quelque hasard divin, ce fut exactement le moment qu'elle choisit pour lever les yeux vers les toits des maisons devant elle. Il aurait fallu être aveugle pour manquer la silhouette humaine qui s'y dressait.

Malgré l'obscurité et la distance, Katell eut aussitôt la certitude que l'inconnu si haut perché suivait des yeux les silhouettes d'Hanns et Max qui continuaient à marcher en contrebas. À nouveau son cœur bondit dans sa poitrine et elle agit sans plus réfléchir, tous les sens en alerte. S'engagea alors une étrange poursuite dans les rues silencieuses et désertes.

Suivre Hanns et Max n'était pas trop difficile, même s'ils avaient bifurqué vers l'ouest plutôt que de continuer vers la place des Cordeliers et le poêle de l'Échasse comme Katell s'y attendait. Mais la jeune fille commençait à bien connaître Strasbourg et elle n'avait guère de mal à rester sur les traces des deux hommes malgré leur avance. L'inconnu était plus difficile à suivre, mais depuis qu'elle l'avait repéré, Katell arrivait de mieux en mieux à deviner ses mouvements. Évoluant tantôt sur les toits tantôt sur le sol, il faisait preuve d'une agilité inhumaine et lui non plus ne lâchait pas Hanns et Max d'une semelle. Un nouveau rayon de Lune avait permis à Katell de deviner des vêtements masculins, mais c'était tout ce qu'elle avait pu distinguer de celui qui poursuivait ainsi son maître.

Alors que leur groupe éclaté venait de passer non loin du *Zornmühle*, le grand moulin de la famille Zorn¹³, Katell réalisa qu'Hanns se dirigeait vers le très peu recommandable quartier de la Petite France. Surnommée ainsi parce qu'elle accueillait ceux qui souffraient du mal français¹⁴, la Petite France évoquait à Katell les égouts de la ville. Équarrisseurs, soudards, croque-morts, voleurs et autres ribaudes y avaient trouvé refuge et les bordels y côtoyaient les pires coupe-gorge, le tout enveloppé par la pestilence des tombereaux d'ordures des vidangeurs. Aucun bourgeois sensé ne s'y serait aventuré de

13. Ce moulin se trouvait à l'emplacement de l'actuel *Hôtel Régent Petite France*.

14. La syphilis.

nuît. Qu'est-ce qu'Hanns, si respectable, pouvait bien avoir à y faire ?

Katell repoussa cette question. Le plus important désormais était de prévenir son maître de la poursuite dont il faisait l'objet. Le quartier de la Petite France était suffisamment dangereux en lui-même sans y ajouter encore ce mystérieux et insaisissable inconnu. Katell fouilla une dernière fois la nuit des yeux, cherchant à repérer exactement où se tenait l'homme. Elle s'aperçut avec nervosité qu'elle ne le retrouvait pas.

Devant elle, Hanns et Max longeaient l'église Saint-Thomas où le fameux réformateur Martin Bucer officiait encore quelques années plus tôt. La massive silhouette de l'église-halle projetait son ombre imposante sur la rue, plongeant celle-ci dans des ténèbres presque totales. Katell ne distinguait plus qu'à peine les deux hommes. Elle hésita, ne sachant que faire. L'inconnu était peut-être à deux pas de son maître, prêt à l'égorger. Elle ne pouvait pas tergiverser davantage. Elle s'élança.

Katell n'avait pas fait dix mètres qu'une main puissante se refermait sur son bras, interrompant violemment sa course. Quelqu'un la tira brutalement dans une ruelle et la plaqua contre un mur. Son cri de terreur s'étrangla comme des doigts impitoyables broyaient sa gorge. Elle sentit un souffle lourd sur son visage, la chaleur d'un corps contre le sien, une odeur musquée et entêtante d'animal sauvage. Elle se débattit malgré sa terreur, en vain.

— Qui es-tu ? gronda une voix masculine écrasante.

Katell balbutia quelques mots, incompréhensibles même à ses propres oreilles. Son agresseur la secoua avec impatience.

— Qui es-tu ? insista-t-il d'un ton féroce. Une servante du feu ? C'est elle qui t'envoie, n'est-ce pas ?

— Non, je... Personne ne m'envoie, je...

— Voilà ce qui va se passer, vermine. Je vais t'arracher un œil et te couper une main. Ensuite tu iras expliquer à ta maîtresse que la prochaine fois qu'elle enverra quelqu'un tuer notre protecteur, je ne serai pas aussi indulgent !

— Non ! supplia Katell. Je vous en prie, non ! Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Pitié !

Des larmes d'horreur avaient envahi ses yeux, elle tenta encore de se débattre, donna des coups de pied, mais l'autre

ne paraissait rien sentir. Il leva le bras et Katell devina de terribles griffes au bout de ses doigts. Elle serra les paupières de toutes ses forces.

— Janek, non !

En reconnaissant la voix d'Hanns, Katell rouvrit aussitôt les yeux et découvrit son maître à quelques pas. Il avait allumé une bougie et Max se tenait juste derrière lui. Tous deux avaient les sourcils froncés. Katell faillit fondre en larmes et se contint de justesse. À la lueur vacillante de la bougie, elle constata que son assaillant était un homme dans la force de l'âge, au physique puissant, aux cheveux longs et à la barbe fournie, aux yeux sombres luisants. Il dégageait quelque chose de sauvage et d'effrayant.

— Cette créature t'a suivie ! lança-t-il à Hanns. Ses intentions ne peuvent pas être honorables !

— Ce n'est pas une créature, répondit l'imprimeur d'un ton apaisant, c'est mon apprenti et je t'assure qu'il n'a aucune mauvaise intention. Laisse-le, s'il te plaît.

Le dénommé Janek considéra Hanns un instant, puis il lâcha enfin Katell, visiblement à contrecœur.

— Tu en parles comme d'un homme, grommela-t-il, mais ce n'est pas...

— Je sais très bien ce qu'il est, interrompit Hanns. Tu devrais regagner ton poste, nous aurons peut-être encore besoin de ton aide. As-tu remarqué que quelqu'un d'autre nous suivait ?

— Pas pour le moment. Mais elle a sûrement déployé des chasseurs dans la cité et ils finiront par nous trouver.

— Si ce moment doit arriver, je suis sûr que nous pourrions compter sur toi. En attendant, laisse-moi régler ça, s'il te plaît.

L'homme poussa un profond soupir, puis secoua la tête.

— Tu es trop confiant, protecteur. Ceux qui mentent un jour mentent toujours. Ton entourage ne me plaît pas.

Malgré son trouble et ses difficultés à retrouver son souffle, Katell nota que le regard de Janek englobait Max autant qu'elle. Hanns sourit tranquillement.

— Permets-moi de juger moi-même mon entourage. Et maintenant va.

Janek s'inclina et s'apprêta à sortir de la ruelle. Lorsqu'il passa à côté de Max, celui-ci lui glissa quelques mots en polonais.

Janek le dévisagea un instant d'un air sombre, répondit sèchement dans la même langue, puis s'engloutit dans la nuit.

Toujours appuyée contre le mur, les jambes tremblantes, une main sur sa gorge douloureuse, Katell releva prudemment les yeux vers Hanns. Celui-ci la dévisageait d'un air grave et déçu qui donna envie de disparaître à la jeune fille. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, elle ne put s'empêcher de le devancer, désespérée de se justifier.

— Je suis désolée, lança-t-elle, je sais que je n'aurais pas dû, mais je m'inquiète pour vous, maître, et je...

— Je ne veux pas entendre tes excuses, coupa Hanns. En agissant aussi légèrement, tu nous as tous mis en danger.

Il avait parlé avec douceur, mais ces simples reproches blessèrent davantage Katell que la plus méprisante des réprimandes. Elle baissa les yeux.

— Pardon, souffla-t-elle.

Hanns soupira.

— Nous discuterons de cela plus tard. Pour le moment, tu vas nous accompagner.

— Maître, protesta aussitôt Max, vous le récompensez alors que...

— Je doute que nous accompagner dans cette expédition puisse être considéré comme une récompense. Mais je ne veux pas qu'il rentre seul, c'est trop dangereux.

— Ce n'est plus un enfant, insista le compagnon, il...

— La discussion est terminée, interrompit encore Hanns avec une pointe d'impatience. Nous avons déjà assez perdu de temps. Venez tous les deux.

Il souffla la bougie et tourna les talons, reprenant son chemin sans les attendre. Katell s'empressa aussitôt de le suivre, mais Max l'arrêta et lui chuchota quelques mots mécontents.

— Tu es vraiment un sale petit espion, hein ?

Katell ne répondit pas, se contentant de se dégager et de rejoindre Hanns. Max ne tarda pas à se porter à leur hauteur et ils continuèrent à cheminer en silence.

Ils avaient traversé la Petite France sans encombre, évitant les rues les plus animées et les maisons closes qui portaient mal leur nom en ces jours de chaleur, laissant échapper des odeurs de stupre, des rires et des cris inarticulés par leurs fenêtres grandes ouvertes. Ils avaient rejoint ensuite les Ponts Couverts, leur promenade ne semblant jamais devoir se terminer. Katell ne savait toujours pas où ils se rendaient, mais elle éprouvait une secrète satisfaction à pouvoir marcher aux côtés de son maître sans plus avoir à se cacher.

L'Ill pénétrait dans Strasbourg par ce quartier et se divisait en plusieurs bras dont les îles avaient façonné l'organisation de la cité. Les Ponts Couverts enjambaient ces bras, flanqués de tours défensives. Ces dernières, carrées et surmontées de toits en pente, n'avaient pour toute ouverture que quelques meurtrières. En ces temps de paix, elles servaient d'entrepôts et de prison. À cette heure tardive, une seule d'entre elles était encore habitée de quelques lueurs, abritant probablement des soldats.

Il n'y avait personne sur le long pont de bois qui reliait les tours et les pas des trois compagnons résonnaient entre le plancher de l'édifice et la voûte triangulaire de son toit. À leur droite, la cité plongeait de plus en plus profondément dans le sommeil, tandis qu'à leur gauche, derrière d'épaisses planches percées d'archères, s'ouvrait la vaste perspective de la campagne alsacienne plongée dans la noirceur de la nuit.

L'eau était omniprésente dans les environs et la température avait baissé de quelques degrés. Les reflets argentés de la Lune créaient d'étranges mouvements à la surface changeante de la rivière et Katell avait l'impression dérangeante que, contrairement aux apparences, ils n'étaient pas tout à fait seuls. Elle se rapprocha insensiblement d'Hanns. Le bruit mat de leurs pas sur le bois ressemblait au galop d'un cheval dans le silence nocturne. Si des ennemis étaient vraiment à leur poursuite, ils n'auraient aucune peine à les trouver. Katell repoussa la peur qui menaçait de l'envahir. Elle avait fait son choix, elle irait jusqu'au bout.

Enfin, ils retrouvèrent la terre ferme et Hanns se dirigea vers une autre tour toute proche dont les étroites fenêtres étaient encore illuminées. Il désigna le bâtiment à ses compagnons.

— La tour du bourreau, expliqua-t-il.

Avant que Max ou Katell n'aient pu répondre, Hanns s'avança jusqu'à une porte et frappa quelques coups à l'aide du heurtoir. Un instant plus tard, Johann Meyer de Matzenheim faisait son apparition dans un rai de lumière.

Le bourreau de Strasbourg était torse nu et son poitrail velu grisonnait comme ses longs cheveux et sa barbe. Ses muscles épais luisaient de sueur, son haut-de-chausse et ses bottes sombres étaient souillés de matières indéfinissables et il avait encore un couteau à la main. Son apparence était effrayante, tout comme son visage de granit qui resta parfaitement impavide en découvrant ses visiteurs. Hanns s'inclina vers lui.

— Johann. Pardonne-moi de te déranger aussi tard, mais je dois te parler.

Le bourreau tourna un regard explicite vers Max et Katell.

— Si tu le permets, j'aimerais qu'ils attendent à l'intérieur, ajouta Hanns.

Toujours muet, Johann ne montra rien, mais il s'écarta, ouvrant plus largement la porte. Hanns entra et Max et Katell s'empressèrent de le suivre.

Il régnait une chaleur suffocante à l'intérieur de la tour, ainsi qu'une odeur âcre et grasse qui les prit à la gorge. Le cadavre d'un animal, sans doute un chien, était étalé sur une table de bois, à moitié écorché. Un racloir était posé non loin, ainsi qu'un pot qui contenait déjà une graisse rougeâtre. Dressé sur trois pieds, un brasero était responsable de la température de la pièce et plusieurs casseroles y chauffaient, contenant une bouillie épaisse et jaunâtre qui dégageait un parfum rance.

Ce spectacle donna la nausée à Katell et elle s'efforça de se concentrer sur le reste de la pièce, l'armoire très sobre constituée de quelques planches, les chaises aux dossiers sculptés à la manière alsacienne, les nombreux pots et fioles qui s'étaient par terre sur une couverture.

Sans rien dire, Johann se dirigea vers la solide échelle qui permettait de grimper au niveau supérieur de la tour. Il jeta son couteau sur la table en passant, puis s'engagea agilement sur les barreaux. Hanns le suivit plus lentement, lourd et maladroit. Bientôt ils disparurent tous deux au premier étage et le

murmure incompréhensible d'une lointaine conversation troubla le silence.

Tandis que Katell s'avavançait, Max resta près de la porte, s'adossant au chambranle et croisant les bras, le visage fermé. La jeune fille jeta un regard écœuré au contenu des casseroles. Il s'agissait de toute évidence de graisse animale à laquelle on avait ajouté des ingrédients indéfinis. Katell savait que le bourreau avait une réputation de rebouteux et que certains n'hésitaient pas à venir de loin pour lui acheter un de ses remèdes. Son père, qui défendait une médecine rationnelle, aurait été exaspéré par de telles pratiques.

Katell sentait que Max la suivait des yeux, les lèvres pincées, et elle s'efforçait de l'ignorer, n'ayant aucune envie de lui adresser la parole. Cependant le jeune homme finit par ne plus tenir.

— Tu ne pouvais pas te contenter de te mêler de tes affaires, pas vrai ?

Katell se raidit sous son ton agressif, puis elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas à me justifier devant toi, rétorqua-t-elle froidement.

— Tu n'as aucune idée de ce qui se passe ici.

— Toi non plus.

Katell avait lancé cette réplique un peu au hasard, mais elle eut la satisfaction de voir Max rougir légèrement. Ainsi elle avait frappé juste. Hanns n'avait que partiellement mis le compagnon dans sa confiance et il se servait de lui sans tout lui expliquer. Cette pensée n'était pas aussi plaisante qu'elle aurait dû l'être. Le ton de la jeune fille se radoucit malgré elle.

— Ce Janek, tu le connais ? C'est un Polonais lui aussi ?

Max resta silencieux de longues secondes et Katell eut le sentiment qu'il mourait d'envie de l'envoyer promener. À la place, il finit par répondre du bout des lèvres.

— Je ne sais pas. Je lui ai demandé d'où il venait. « D'Enfer », voilà ce qu'il m'a dit. Son accent était bizarre, tchèque sûrement... Mais le plus bizarre dans tout ça, c'était sa façon de bouger, on aurait vraiment dit...

— ... un animal, compléta Katell avec un frisson.

Max hocha la tête. Instinctivement il leva les yeux vers le plafond de bois au-dessus d'eux qui grinçait sous le poids d'Hanns et Johann. Il soupira.

— Notre maître est entouré de sombres influences, Jacob. Tu devrais te tenir éloigné de tout ça.

— Tu ne l'as pas fait, toi, rétorqua la jeune fille.

Max fronça les sourcils avec agacement.

— Pourquoi réagis-tu toujours comme un enfant ?

Katell afficha une moue vexée, mais ne trouva rien à répondre. Elle tira une chaise et s'y laissa tomber. Il commençait à être tard et, malgré l'excitation liée à la situation, la fatigue pesait lourdement sur son corps, d'autant plus après la commotion que lui avait causée sa confrontation avec l'étrange Janek. Cependant elle était trop près de comprendre enfin ce qui se passait pour regretter les risques qu'elle avait courus.

Max et elle restèrent silencieux jusqu'à ce qu'Hanns et Johann mettent un terme à leur conversation et quittent leur perchoir. L'imprimeur salua chaleureusement le bourreau, mais celui-ci se contenta de hocher la tête. Lorsqu'ils sortirent, Katell réalisa avec malaise que durant toute cette brève visite, pas une fois elle n'avait entendu la voix de Johann Meyer de Matzenheim.

— Il est temps de rentrer, annonça Hanns tandis que la porte de la tour se refermait derrière eux. Lidy va s'inquiéter.

Sur son impulsion, ils se remirent en marche, s'enfonçant dans la nuit qui paraissait bien plus fraîche et respirable après l'atmosphère puante de la tour du bourreau. Ils s'engagèrent sur les Ponts Couverts, cheminant en silence. Toutes les tours des fortifications étaient désormais noires et endormies, ils avaient le sentiment d'être seuls au monde. Katell songea à Janek. Cet homme inquiétant rôdait sans doute tout près. Veillait-il sur eux ou les surveillait-il ?

— Il vous a appelé protecteur, maître. Pourquoi ?

Suivant le fil de ses pensées, Katell avait brisé leur mutisme sans même s'en rendre compte. Elle n'eut pas besoin de préciser à quoi elle faisait allusion. Hanns soupira.

— Protecteur est un terme abusif. Je ne fais que leur rendre quelques petits services.

— À qui ?

Max s'était rapproché à son tour et Katell devinait qu'il brûlait de curiosité autant qu'elle. Le regard d'Hanns navigua entre eux, puis il fixa un point devant lui. Après un temps interminable, il lâcha enfin une réponse.

— Ils se nomment eux-mêmes le Peuple Invisible.

Il fit une nouvelle pause, lissa son gros ventre.

— De tout temps ils ont vécu parmi les humains. Certains sont bons, d'autres sont mauvais, comme nous. Mais les humains n'aiment pas ce qui est gris, n'est-ce pas ? Uniquement le noir et le blanc. Alors ils ont créé l'Inquisition pour les exterminer tout en renforçant leur pouvoir sur leurs propres frères.

— Vous voulez dire...

Katell ne réussit pas à terminer sa phrase, choquée, horrifiée. Hanns pouvait-il réellement prendre la défense de créatures du Diable comme les sorcières, les magiciens et les démons de toutes sortes ? Et ce Janek à l'apparence si proche de celle d'un animal, qu'était-il réellement ?

— Rares sont les humains initiés, poursuivit gravement Hanns. Mais je crois que vous êtes tous les deux assez intelligents pour comprendre que la vie est bien plus complexe que les dogmes de nos religions, quelles qu'elles soient. Dieu est bien plus vaste que ce que nos esprits mortels peuvent en concevoir et il en va de même de ce monde qu'Il a créé. Nous ne sommes pas...

Hanns s'interrompit brusquement. Ils venaient de reprendre pied sur la rive sud de l'Il et une rue assez large s'ouvrait devant eux. Depuis un moment, plus aucun nuage ne venait contrarier la clarté lunaire et ils baignaient dans une sombre atmosphère argentée où les contours du moindre objet se dessinaient nettement. Cela leur permettait de distinguer parfaitement la massive silhouette qui se dressait sur leur chemin.

La créature mesurait plus de deux mètres de haut et ressemblait à une ébauche d'être humain. Sa tête était énorme et dépourvue de chevelure, ses bras épais et terminés par des poings comme des rochers aux doigts grossiers, tandis que chacune de ses jambes ressemblait à un tronc dont les racines noueuses figuraient les pieds. La chose n'avait qu'une esquisse de visage, aucun vêtement, et dégageait une entêtante odeur

de terre humide. C'était un être de cauchemar. Et ce cauchemar se précipita soudain vers eux.

— Fuyez !

Tout en criant, Hanns repoussa Katell et Max loin de lui. Lui-même n'eut pas le temps de faire un geste de plus. Le monstre se déplaçait vite malgré sa masse. Il attrapa Hanns et en dépit de son poids, l'envoya valser comme une poupée de chiffon. L'imprimeur roula sur le sol avec une plainte, manquant de tomber à l'eau, à moitié assommé. Déjà la créature fonçait à nouveau sur lui.

Paralysée par un mélange de terreur et d'incrédulité, Katell vit Max tirer une dague de sa botte et courir pour aider leur maître. Sans hésiter, le Polonais planta son arme dans le dos de la créature. Celle-ci se retourna aussitôt et un de ses poings énormes percuta le jeune homme en pleine poitrine, le projetant en arrière. Puis elle marcha à nouveau sur Hanns, indifférente à la lame pourtant enfoncée dans sa chair jusqu'à la garde.

L'imprimeur luttait pour se relever, encore sonné, glissant dans la terre boueuse de la rive. Le monstre était prêt à se saisir de lui lorsque Janek surgit soudain de l'ombre et se jeta sur leur ennemi avec un grondement de bête féroce. Tous deux roulèrent sur le sol meuble, s'empoignant avec une rage terrible. Cependant ce combat était presque silencieux. La créature n'émettait pas un son et seuls les halètements et les grognements de Janek s'élevaient dans la nuit.

Se ressaisissant enfin, Katell voulut rejoindre Hanns, mais les deux adversaires lui barraient le passage et leurs mouvements imprévisibles l'empêchaient de les contourner. Elle se rabattit sur Max qui cherchait douloureusement sa respiration. Elle parvint à le remettre debout et il s'appuya lourdement sur elle, une main sur sa poitrine, gémissant.

— C'est un golem, balbutia-t-il avec effroi. Ô Dieu, c'est un golem...

Il bredouilla autre chose que Katell ne comprit pas, sans doute en polonais. Une part d'elle se demanda comment il pouvait connaître le nom de cette chose, mais elle n'avait pas le temps de s'attarder à ce genre de détails. Elle le secoua pour l'obliger à se maîtriser.

— Comment est-ce qu'on le tue ?

— On ne peut pas le tuer ! gémit Max. Il est constitué d'argile, rien ne peut le blesser !

À quelques pas, le golem avait pris le dessus sur Janek. L'écrasant sur le sol, il lui assénait des coups de poing qui auraient fendu un mur. Janek se débattait de plus en plus faiblement. Hanns voulut intervenir, mais à nouveau le golem le repoussa violemment, le rejetant dans la boue.

— Il doit bien y avoir un moyen ! insista Katell avec panique. Max !

Le compagnon lutta pour réfléchir, puis soudain son visage s'illumina.

— Le mot !

— Quel mot ?

— Il y a un mot gravé sur le front du golem, le mot qui lui a donné vie. Si on efface ce mot, le golem disparaît aussitôt !

Tous deux levèrent les yeux vers le golem dans un même mouvement. Il avait abandonné Janek inerte et marchait à nouveau sur Hanns qui tentait désespérément de fuir. La tête du monstre se balançait à plus de deux mètres du sol.

Soudain le golem parvint à rattraper Hanns. Il referma ses deux mains sur le cou de celui-ci et le souleva littéralement de terre, le tenant à bout de bras. Hanns se débattit vainement, suffoquant déjà, ses pieds battant le vide.

Sans réfléchir une seconde de plus, Katell s'élança. Elle sauta par-dessus le corps de Janek, glissa dans la boue, se redressa aussitôt et reprit sa course folle. *Mon Dieu, donnez-moi la force. Mon Dieu, protégez-moi. Mon Dieu, donnez-moi la force. Mon Dieu...* Avec cette lucidité propre aux moments les plus intenses, elle avisa de grosses pierres au bord de l'eau. Elle en ramassa une sans même ralentir, puis elle cessa de penser. D'un bond elle sauta sur le dos du golem, l'enlaçant de ses jambes et de son bras libre. Elle parvint à s'agripper à son cou épais, se hissa dans un effort irrépessible et abattit la pierre sur la tête du monstre.

Le golem lâcha aussitôt Hanns qui s'écroula avec un râle. Katell s'acharnait, s'efforçant de viser le front de la créature. Les mouvements de celle-ci étaient de plus en plus désordonnés. Elle titubait, cherchait vainement à se saisir de cet être

minuscule juché sur son dos comme une sangsue. Elle tournait en tous sens, comme folle, d'une folie silencieuse et terrifiante. Un vertige saisit Katell et soudain le monde bascula.

Le golem heurta la surface de l'Il dans un grand bruit et Katell s'engloutit en même temps que lui. Paniquée, elle voulut prendre appui sur la créature pour remonter vers la surface, mais déjà celle-ci n'avait plus la moindre consistance, se dissolvant comme la boue dans l'eau. Plongée dans des ténèbres glacées, aveuglée et les oreilles emplies d'un bourdonnement confus, Katell fut submergée par la terreur. Elle ne savait pas nager, elle allait se noyer !

Se débattant comme une forcenée, Katell parvint brièvement à revenir à la surface. Elle aspira une goulée d'air, mais aussitôt de l'eau s'engouffra dans sa gorge et elle s'étrangla, toussant, râlant. Ses forces s'épuisaient très vite malgré toute sa volonté. Elle coula à nouveau, battit vainement des jambes. Un étai enserrait sa poitrine, elle perdait le contrôle de son corps, elle n'arrivait plus à penser.

Soudain quelque chose saisit son bras, chercha à l'entraîner. Elle épuisa ce qui lui restait d'énergie à essayer de repousser son assaillant. Mais celui-ci ne lâchait pas prise, l'entraînant vers les profondeurs. Elle était prête à abandonner la lutte lorsqu'elle sentit soudain de l'air sur son visage. Elle rouvrit aussitôt les yeux et s'aperçut que ce n'était pas un monstre qui la tenait mais Max. Le jeune homme passa un bras autour d'elle et la tira vers la rive, nageant agilement. Enfin ils prirent pied sur la berge.

Katell s'écroula dans la boue, toussant, épuisée. Elle tâtonna sur sa poitrine pour trouver son crucifix, pressa ses doigts dessus et ne bougea plus. Au-dessus d'elle le ciel s'était tout à fait dégagé et il y avait un tapis scintillant d'étoiles autour du croissant argenté de la Lune. Elle était encore en vie. Aucun doute, Dieu veillait sur elle.

— Jacob ? Est-ce que ça va ?

La voix d'Hanns était rauque mais pleine de sollicitude. Il s'agenouilla à côté de Katell et l'examina avec inquiétude. La jeune fille lui sourit.

— Vous êtes en vie...

Hanns caressa sa joue avec émotion.

— Grâce à toi. Et grâce à vous, ajouta-t-il à l'intention de Max et Janek. Merci. Merci beaucoup.

— Il ne faut pas rester là, répliqua Janek d'un ton bourru. La salamandre pourrait nous envoyer d'autres créatures comme celle-ci.

Hanns acquiesça et passa un bras autour des épaules de Katell, la redressant. La jeune fille se laissa faire et découvrit avec une pointe d'étonnement qu'elle était même capable de tenir debout. Elle fit un geste vers Max, pour le remercier de l'avoir sortie de l'eau, mais celui-ci s'écarta brusquement et prit la tête de leur groupe, se massant la poitrine, là où le golem l'avait frappé. Janek, quant à lui, semblait incroyablement alerte après la correction qu'il avait subie, mais il resta à leurs côtés cette fois, ne semblant plus avoir l'énergie d'aller batifoler sur les toits.

Le retour jusqu'à la demeure Engelmann parut étonnamment court à Katell. Ses vêtements trempés lui collaient à la peau, elle avait encore le goût boueux de l'Ill dans la bouche, mais elle était fière d'avoir sauvé la vie de son maître et cela lui donnait des forces. Hanns restait près d'elle, tantôt pour la soutenir, tantôt pour s'appuyer sur elle. Il semblait secoué par ce qui s'était passé et il portait régulièrement la main à sa gorge dans un mouvement machinal, toussotant douloureusement. Il était couvert de boue de la tête aux pieds.

Katell avait pu constater que Janek avait le visage en sang et l'homme traînait la patte, mais il ne se plaignait pas le moins du monde. Attentif, il s'arrêtait régulièrement pour humer l'atmosphère ou écouter la nuit et il leur permit d'éviter deux patrouilles du guet et toutes les embarrassantes questions qu'on aurait pu leur poser. Max avançait en leur tournant le dos, semblant plongé dans ses pensées.

Enfin, ils virent se dessiner devant eux le grand portail de leur maison. Hanns invita Janek à entrer avec eux, mais celui-ci refusa.

— Je dois prévenir les nôtres de ce qui s'est passé. Nous devons renforcer la protection autour de toi sans tarder.

— Merci, Janek.

L'homme haussa les épaules.

— Remercie plutôt tes apprentis. Ils ont du cran, tous les deux.

Hanns s'inclina et Janek tourna les talons, se fondant rapidement dans l'ombre. Hanns poussa la porte cochère et grimaça en constatant que la lumière était encore allumée dans la stub. De toute évidence, Lidy les attendait.

— Surtout ne dites rien, fit l'imprimeur. Laissez-moi parler.

Cette recommandation s'avéra inutile. En découvrant leur état, Lidy se transforma en une véritable tornade qui fit presque regretter le golem à Katell. Elle se mit à les saouler de questions, enchaînant celles-ci sans leur laisser le temps de répondre. Elle réveilla Otilie, l'envoya tirer de l'eau au puits pour les faire se laver, leur chercha des vêtements propres, s'inquiéta de leurs blessures, se lamenta sur leur inconscience, sur l'insécurité de Strasbourg, sur les nuits de chaleur qui rendaient les gens fous. Inquiète de les voir pâles et épuisés, elle les obligea à manger et à boire chacun une pinte de vin et finalement, une heure plus tard, elle s'écroula avant eux, terrassée par l'émotion. Hanns la raccompagna jusqu'à leur chambre, puis il retrouva dans la stub ses deux apprentis qui évitaient de se regarder.

Max grattait pensivement le bois du banc sur lequel il était affalé, sombre, le visage fermé. Katell savourait le reste de son vin que Lidy avait chauffé et agrémenté d'épices fortifiantes, persuadée que son fragile Jacob allait tomber malade après son plongeon nocturne. La jeune fille était trop fatiguée pour réfléchir et elle se laissait flotter dans la douce sécurité du foyer Engelman. Hanns récupéra son propre verre sur la table, puis se laissa lourdement tomber dans son fauteuil.

— Je vous suis très reconnaissant, dit-il, à tous les deux. Et je suis très fier de vous.

Max ne montra rien, mais Katell ne put réprimer un sourire. Celui-ci s'effaça à l'instant où Hanns tourna vers elle un regard sévère.

— Cela n'empêche pas que tu n'avais pas à nous suivre ainsi, Jacob. Pourquoi diable as-tu fait une chose pareille ?

Katell hésita, gênée par la présence de Max, mais elle en avait assez des mensonges. Elle se redressa sur sa chaise, baissa les yeux et entreprit de tout expliquer à Hanns, à commencer par la conversation qu'elle avait surprise quelques semaines plus tôt. Elle s'excusa plusieurs fois de son indiscretion, la

justifia par son inquiétude, puis attendit humblement le jugement de son maître.

— Tu es trop curieux pour ton propre bien, mon enfant, soupira Hanns. Même si la curiosité est une marque d'intelligence...

Soulagée qu'il réagisse ainsi, Katell se redressa légèrement. Hanns lui sourit d'un air préoccupé.

— Je suppose que maintenant il est trop tard pour revenir en arrière. Vous êtes impliqués tous les deux, que je le veuille ou non. Si vous avez des questions, posez-les. Je suis prêt à y répondre.

Il y eut un bref silence, teinté d'incrédulité, puis Max et Katell parlèrent en même temps.

— Est-ce que Janek est un lycanthrope ?

— Quel est cet objet qu'ils veulent tous ?

Hanns sourit avec amusement, puis choisit de se tourner en premier vers Katell.

— Janek est un lycanthrope, en effet. Un des plus braves et dévoués que j'aie jamais rencontrés. Nous pouvons nous réjouir qu'il veille sur nous.

Katell baissa la tête, partagée entre l'excitation et l'effroi. Toutes ces histoires que son père lui avait présentées comme des légendes et des superstitions, toutes ces histoires étaient vraies. Elle avait rencontré un homme-loup et affronté un monstre de glaise. Soudain le monde paraissait beaucoup plus vaste et beaucoup plus inquiétant. Instinctivement les doigts de Katell cherchèrent son crucifix. Cependant Hanns avait reporté son attention sur Max.

— Ce que nos ennemis veulent et que nous devons dissimuler est un flacon d'eau du Léthé.

Katell oublia aussitôt son malaise et releva les yeux. Max avait froncé les sourcils.

— Le Léthé ? Le fleuve des Enfers ?

Hanns acquiesça.

— Oui. Le poète Dante Alighieri aurait recueilli cette eau lors de son voyage. Elle est extrêmement dangereuse et ne doit pas tomber entre de mauvaises mains.

— Si elle est aussi dangereuse, pourquoi ne pas la détruire plutôt que de la cacher ?

Hanns sourit à Max avec affection.

— Parce que cette eau posséderait également de grandes vertus. Certains pensent qu'elle pourrait aider à guérir la peste et bien d'autres maladies. Il ne nous appartient pas de détruire de tels bienfaits, même potentiels. Nous devons protéger ce flacon.

— Comment ?

— Cela, c'est ma responsabilité et je ne peux pas la partager avec vous.

Max pinça les lèvres, mais il ne renchérit pas. Katell profita aussitôt de son silence.

— Et la Française, qui est-ce vraiment ?

Hanns grimaça.

— Je pense que madame du Cléré est une salamandre, un être de feu. Je crains que ses intentions soient tout sauf honorables. Et si j'en juge par l'attaque que nous avons subie ce soir, sa magie, ou celle de ses alliés, est très puissante. Il nous faudra être très prudents dans les jours qui viennent.

— L'eau est déjà à Strasbourg ? demanda encore Max.

— Non. Mais elle arrivera très bientôt, c'est la raison pour laquelle je devais parler à Johann Meyer. Il est au courant de mes plans, il m'aidera. Si quelque chose devait arriver... C'est vers lui qu'il faudrait vous tourner.

Ces quelques mots lourds furent suivis d'un nouveau silence. Max semblait réfléchir, mais Katell ne pouvait pas se contenter de penser dans une telle situation. Elle se pencha vers Hanns avec résolution.

— Que pouvons-nous faire pour vous aider ?

Hanns sourit à nouveau, d'une manière paternelle qui enchantait et blessa Katell tout à la fois.

— Max a déjà fait sa part. Et toi aussi en me sauvant la vie ce soir. Tout ce que je vous demande maintenant, c'est de garder vos distances et de me laisser agir tranquillement sans vous mettre en danger.

Katell ne cacha pas son dépit, mais Max hocha la tête sans chercher à discuter. Hanns s'arracha lourdement à son fauteuil et fit un geste vague.

— Je vais me coucher, je suis rompu. Vous devriez en faire autant.

Il leur adressa un dernier sourire, puis quitta la pièce d'un pas pesant, les épaules voûtées. Katell fixait le fond de son

verre avec mécontentement. Les choses n'avaient pas tourné exactement comme elle l'espérait. Certes elle avait enfin découvert ce qui se passait, mais elle avait également découvert qu'elle ne pouvait rien y faire et elle avait horreur de l'inaction. Peut-être que si elle parlait à Hanns... Pour le moment, il était fatigué, encore sous le coup des dangers qu'ils avaient traversés, mais peut-être serait-il plus conciliant à la lumière du jour.

— Est-ce qu'il connaît la vérité sur toi ?

Katell releva la tête. Elle ne put s'empêcher de rougir sous le regard perçant de Max. Comme elle restait silencieuse, le jeune homme insista.

— Est-ce qu'il sait que tu es une femme, *Jacob* ?

Katell serra les dents. Il avait finalement compris. Le contraire aurait été surprenant alors qu'il l'avait serrée contre lui pour la sortir de l'Ill. Elle soutint son regard avec défi.

— Il sait depuis le premier jour, répliqua-t-elle.

Max ne parut pas surpris.

— Je vois, dit-il simplement.

Il se leva, s'apprêta à sortir. Katell le retint malgré elle.

— Le mot sur le front du golem, qu'est-ce que c'était ?

Max se retourna, sombre, impassible.

— Le seul golem dont j'avais entendu parler avant aujourd'hui a été façonné par un rabbin, pour défendre les Juifs de Prague. Sur son front était gravé le mot hébreu *emet*, la vérité. Pour le détruire, il suffisait d'effacer une lettre et de transformer *emet* en *met*, la mort.

Il soupira.

— Bonne nuit, Jacob. Ou quel que soit ton nom.

Il partit et Katell resta seule, soudain abattue et angoissée.

Matzenheim, mercredi 10 septembre 2014

A ssis sur le bord du lit, Franck regardait Stéphanie explorer le contenu de leur armoire, simplement vêtue d'un string en coton. Ses seins bougeaient librement à chacun de ses gestes et ses tétons pointaient insolemment dans la fraîcheur de la pièce. Franck lui-même ne portait qu'un caleçon, les cheveux encore humides de la douche qu'ils venaient de prendre ensemble.

Pour la première fois depuis très longtemps, ils s'étaient offert une sieste crapuleuse et Franck avait encore le goût de sa compagne dans la bouche. Il aurait voulu rester allongé avec elle, lové contre la chaleur de son corps tendre, mais Stéphanie n'avait pas tardé à le repousser. Elle n'avait pas le temps de traîner, elle avait rendez-vous avec ses copines pour un dîner entre filles. Franck avait suivi le mouvement à contrecœur.

Stéphanie finit par arracher une robe à un cintre. Elle l'enfila de quelques gestes adroits, sans soutien-gorge, puis elle se tourna vers Franck.

— Tu peux m'aider ?

Il la rejoignit sans rien dire, ferma la tirette dans le dos de la robe. Il voulut l'enlacer, mais elle se dégagea avec un sourire et fouilla dans un tiroir pour trouver des bas. La manière sensuelle dont elle les enfila fit souffrir Franck d'une manière qu'il ne comprit pas lui-même. Elle était prête à sortir, mais il la retint.

— Est-ce que tu vas me quitter ?

Elle s'arrêta à la porte, puis se retourna lentement, les sourcils froncés. Elle avait compris que ce n'était pas une simple question lancée en l'air, mais elle répondit malgré tout d'un ton léger.

— C'est juste un dîner entre filles.

Franck se laissa tomber au bord du lit.

— Je ne parle pas de ça.

Il voulut soutenir son regard, mais il ne réussit pas et baissa la tête. Stéphanie revint sur ses pas. Elle s'assit à côté de lui, prit sa main entre les siennes, une expression pensive sur son joli visage.

— Je t'ai épousé, Franck. Je t'aime et je veux vieillir avec toi. Je ne vais nulle part.

— Et les autres ?

Stéphanie lâcha brusquement sa main. Elle se releva, s'écarta de plusieurs pas et croisa les bras dans un mouvement de colère.

— Tu vas vraiment me faire une scène maintenant ?

Franck serra les dents. Elle n'essayait même pas de nier et dans un sens, c'était pire. Si elle avait menti, il aurait au moins pu imaginer que c'était pour l'épargner. Mais elle ne mentait pas, elle ne se cachait pas. Comment devait-il réagir ?

— Sérieusement ? insista-t-elle d'un ton vindicatif. Pas un mot depuis des mois et tu commences maintenant, alors qu'on vient de passer un super moment ? Qu'est-ce que je dois en penser à ton avis ?

Interloqué, Franck la dévisagea avec incompréhension. Qu'attendait-elle de lui ? Qu'il pique une crise ou qu'il ravale sa fierté et ne mentionne plus jamais le sujet ? Son attitude n'avait aucun sens. Comme il restait muet, incapable de trouver quoi dire, Stéphanie renifla avec mépris.

— Regarde-toi. Tu es une montagne de muscles, mais tu n'as pas de couilles. Même si un type te crachait au visage, tu ne réagiras pas. Alors tes réflexions, tu peux te les garder. Ce soir, je sors avec mes copines et je ne te laisserai pas gâcher ma soirée.

Sans attendre davantage, elle tourna les talons et Franck entendit bientôt claquer la porte de la salle de bains. Un long moment, il resta figé sur le lit, essayant vainement de démêler ses propres sentiments. Qu'aurait-elle voulu ? Qu'il lui hurle

dessus, qu'il démolisse son amant, qu'il casse tout dans la maison ? Le pire était qu'il n'en avait même pas envie. En revanche, il n'en pouvait plus de ce genre de scènes. Pourquoi continuait-elle à le provoquer ainsi alors qu'elle savait qu'il ne répondrait pas ?

Franck se leva machinalement. Il enfila un jean et un pull, puis quitta la chambre. Lorsqu'il passa à côté de la salle de bains, il entendit des sanglots étouffés, mais ne s'arrêta pas. Il ne pouvait pas la voir pour le moment. Il ne pouvait pas la consoler et faire comme si de rien n'était.

Il était presque dix-huit heures et leurs ébats lui avaient donné faim. Il fit un détour par la cuisine, se prépara un sandwich au jambon, puis s'affala devant la télé avec son assiette et une bière. Il zappa jusqu'à tomber sur une interview de Matthieu Wolf.

Le chanteur alsacien portait un pantalon de cuir, une chemise noire ouverte sur sa poitrine à la pilosité virile, des bottes de motard et de nombreux anneaux dorés aux doigts. Ses cheveux sombres étaient savamment décoiffés et ses yeux affichaient un vert surréaliste probablement dû à des lentilles. Il dégageait un charme intense et magnétique auquel la présentatrice avait de toute évidence succombé. Entre deux extraits de son dernier clip, elle lui posait des questions banales d'un air enamouré. Wolf y répondait d'une voix basse, avec une nonchalance étudiée, semblant se complaire à jouer les artistes mystérieux.

— Je pense que la musique est une des plus belles choses qui me soient jamais arrivées. Mon passé... a été compliqué, mais la musique m'a permis de surmonter tout ça. Vous savez, c'est ce que la psychanalyse appelle la sublimation : transformer ses énergies noires en œuvre artistique.

Il continua ainsi sur le même mode, laissant entendre qu'il avait beaucoup souffert avant de connaître le succès. Franck avala une gorgée de bière en songeant avec ironie que ce type avait probablement grandi à la Robertsau au milieu d'une famille friquée. Mais il fallait lui reconnaître qu'il avait très bien compris le genre de discours qui faisait fantasmer les minettes. Le bel artiste tourmenté. Un grand classique qui ne vieillissait pas.

— Beaucoup de jeunes vous considèrent comme un modèle, poursuivit la présentatrice avec un sourire complice. Quel est votre message pour eux ?

Wolf se tourna vers la caméra et Franck eut l'impression que ses yeux bizarres le transperçaient. Ces lentilles étaient pour le moins perturbantes. S'il en portait vraiment.

— La liberté, susurra le chanteur, voilà la chose la plus importante du monde, la seule qui mérite qu'on se batte pour elle. Battez-vous pour être libre d'être et d'aimer qui vous voulez. Battez-vous pour que vos amis soient libres d'être et d'aimer qui ils veulent. Si un jour, vous vous retournez et que vous pouvez dire « j'ai été libre », alors vous pourrez rajouter « j'ai vraiment vécu ». Vivre libre est la seule façon de vivre. Voilà mon message. *Freedom, always and forever.*

Franck se retint de lever les yeux au ciel. Pourtant les paroles du chanteur l'avaient atteint et il ne se sentait pas tout à fait à l'aise. La présentatrice remercia Matthieu Wolf pour ces paroles de sagesse comme elle aurait remercié le Dalai-Lama, puis elle lança la pub avec des larmes d'émotion aux yeux.

Franck zappa à nouveau, slalomant entre les réclames, puis il s'arrêta sur une énième série policière américaine et abandonna la télécommande sur l'accoudoir à côté de lui. Il laissa sa tête rouler en arrière et fixa un angle du plafond. La nuit commençait à tomber, les ombres envahissaient la pièce, il aurait fallu allumer la lumière. Franck ne bougea pas. Comme à chaque fois qu'il était oisif, il songea à Kieran.

Ce qu'il avait entraperçu de l'univers de l'homme, lors de leur dernière rencontre, deux jours plus tôt, le hantait. Ce monde étrange, si différent de celui dans lequel il vivait au quotidien. À peine rentré, il avait fait des recherches sur Internet, il s'était renseigné sur les frères Grimm et les portraits qu'il avait dénichés l'avaient convaincu qu'il avait bel et bien rencontré les deux hommes en chair et en os. Quant à l'eau du Léthé, il n'avait rien appris de plus que ce que Kieran lui avait dit, hormis le fait que, chez Dante, ce fleuve était celui que les âmes traversaient en sortant du Purgatoire pour se purifier de leurs péchés et accéder enfin au Paradis. Le Léthé apportait l'oubli du passé, un oubli absolu.

Franck soupira. Il avait envisagé de retourner chez les Grimm, il était certain que Tomma lui aurait donné un moyen de contacter Kieran s'il avait insisté, mais il ne se sentait pas le droit d'agir ainsi. Il n'était pas initié, il n'était qu'un intrus avec lequel Kieran s'était amusé le temps d'un après-midi, il devait l'accepter. Il n'avait pas sa place dans ce monde-là. Il devait se contenter de son propre monde.

Franck but un long trait de bière et reporta son attention sur la télévision. Une inspectrice du FBI sortie tout droit d'une école de mannequinat remontait les bretelles à son excentrique partenaire masculin. Celui-ci avait pris trop de libertés avec la loi, semblait-il. La jolie fille aimait qu'on respecte les règles ; sans doute était-ce un moyen de la rendre encore plus sexy.

Son sandwich terminé, Franck abandonna son assiette sur la table basse et garda sa bière à la main. Il entendit de loin Stéphanie descendre l'escalier, puis se préparer à sortir. Bientôt ses talons claquèrent à l'entrée du salon. Elle pressa l'interrupteur et la lumière inonda la pièce, brutale. Franck se retourna.

Stéphanie se tenait à quelques pas, les doigts crispés sur son sac à main. Ses talons hauts mettaient en valeur le galbe de ses jambes, elle portait une veste courte et un foulard délicieusement féminins, sa magnifique chevelure était prise dans un chignon lâche. Elle s'était maquillée d'une main experte, effaçant toute trace de pleurs. Franck devait admettre que son désir pour elle ne faiblissait jamais et peu importait à quel point elle le tourmentait. Elle esquissa un sourire froid dans sa direction.

— J'y vais, dit-elle. Il y a encore du baeckeofe de ta mère dans le frigo et un bout de gâteau sur le buffet. Je rentrerai sûrement tard, ne m'attends pas.

Franck hocha la tête. Elle fit demi-tour, mais au bout de deux pas, elle s'arrêta et se retourna. Elle hésita un instant, puis s'approcha à nouveau, sombre, tendue.

— Tu te demandes si je vais te quitter, lâcha-t-elle soudain, mais tu sais ce que moi je me demande presque tous les jours ? Je me demande si tu m'aimes vraiment ou si tu m'as épousée juste parce que c'était ce que tout le monde attendait de toi.

Franck se redressa lentement et posa sa bière sur la table avant de la regarder à nouveau.

— Je t'ai épousée parce que je tiens à toi, répondit-il enfin.

Le sourire crispé de Stéphanie se teinta d'amertume.

— Tu as une drôle de façon de le montrer.

Franck ne put réprimer un soupir.

— Qu'est-ce que je devrais faire ? Tabasser ce mec ? Je ne suis pas comme ça, Steph, tu le sais. Ça ne veut pas dire que...

— Laisse tomber. Tu ne comprends rien.

— Alors c'est de ma faute, c'est ça ? C'est moi qui suis cocu, mais c'est de ma faute ? Je veux être avec toi, c'est toi qui me fuis sans arrêt ! C'est toi qui ne veux même pas qu'on ait un enfant ensemble !

Franck avait haussé le ton, commençant à perdre son calme. Stéphanie secoua la tête, les lèvres pincées. Elle parut sur le point de laisser tomber, mais ne put s'empêcher de répliquer encore.

— Tu veux savoir pourquoi je ne veux pas d'enfant avec toi ? Parce que tu n'es pas là ! Tu dis que c'est moi qui te fuis ? Mais la moitié du temps tu es déconnecté ! Tu es comme ton père : complètement à l'ouest. J'ai l'impression de vivre avec un fantôme ! Comment tu peux...

Stéphanie fut interrompue par la sonnette de la porte d'entrée. Franck et elle se figèrent, les yeux dans les yeux et pourtant séparés par un gouffre. Franck ébaucha le geste de se lever, mais son épouse le devança. Elle gagna l'entrée à grands pas, ses talons claquant sur le carrelage. Franck devina le murmure lointain d'une conversation, puis Stéphanie l'interpella d'un ton agressif.

— Franck, c'est pour toi !

Surpris, il rejoignit le vestibule, puis se figea en découvrant la silhouette qui s'encadrait dans la porte. Stéphanie ramassa ses clés.

— Il faut que j'y aille, je vais être en retard. Monsieur.

Kieran lui adressa son sourire le plus charmant et un certain trouble se peignit sur le visage de Stéphanie, mais elle était encore trop en colère pour s'y attarder. Elle quitta la maison et Franck s'en rendit à peine compte. Il n'arrivait pas à croire que Kieran se trouvait vraiment sur le seuil de sa demeure.

L'homme portait le même genre de costume trois-pièces que la dernière fois qu'il l'avait vu, à la différence que celui-ci était gris pâle et le gilet bleu roi, s'accordant à ses yeux. Il hocha la tête en direction de Franck.

— Bonsoir, mon cher. Comment allez-vous ? J'ai interrompu une petite dispute, semble-t-il.

Il fit une grimace complice et Franck s'obligea à se secouer de sa léthargie.

— Comment vous... Qu'est-ce que vous faites là ?

— Eh bien eh bien, quel accueil ! Je pensais que ça vous ferait plaisir de me voir. Même si je reconnais que j'ai un service à vous demander.

— Un service ?

— J'ai besoin d'un chauffeur. Je ne conduis pas moi-même, j'ai horreur des automobiles.

— Mais... Comment est-ce que vous êtes venu jusqu'ici ?

— En taxi, bien sûr.

Franck dévisagea l'homme avec incompréhension. Il pouvait prendre un taxi jusqu'au fin fond de la campagne, mais avait besoin d'un chauffeur ? Kieran fit un geste joyeux.

— Allons, Franck, un peu d'énergie ! Il se fait tard et on nous attend !

Franck ouvrit la bouche pour protester, puis la referma sans rien dire. Laissant la porte ouverte, il retourna au salon et éteignit la télévision, puis les lumières. Il enfila ses chaussures, récupéra son portefeuille, ses clés, puis rejoignit Kieran. L'homme se tenait toujours sur le seuil de la maison et fumait une de ses cigarettes en l'attendant.

— À la bonne heure ! s'exclama-t-il en voyant que Franck était prêt.

Franck verrouilla la maison derrière lui, puis guida Kieran jusqu'à sa voiture. L'homme afficha un air désappointé en découvrant la vieille 206 et fit des manières avant de prendre place sur le siège.

— Comment pouvez-vous vous déplacer dans une antiquité pareille ? maugréa-t-il en refermant la portière du bout des doigts.

Franck haussa les épaules.

— Tout le monde ne peut pas fabriquer de l'or.

— Non, c'est vrai. Heureusement d'ailleurs, sinon l'or ne vaudrait plus rien et ce don deviendrait tout à fait inutile.

Franck s'attacha, puis se tourna à nouveau vers son compagnon. Celui-ci avait ouvert la fenêtre, tenant sa cigarette à l'extérieur.

— Votre ceinture, fit Franck.

Kieran lui sourit, le regard malicieux.

— Je ne peux pas mourir au cas où vous l'auriez oublié.

— Peut-être, mais ça n'empêchera pas les flics de nous coller une amende.

Kieran éclata de rire, un rire si joyeux et communicatif que Franck ne put réprimer un sourire. L'homme ferma sa ceinture de quelques gestes adroits, puis s'inclina théâtralement.

— Et voilà ! Satisfait ?

— Où est-ce qu'on va ? répliqua Franck.

— Strasbourg.

— Ce n'est pas de là que vous venez ?

— Si, mais j'avais besoin d'un chauffeur. Est-ce que vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis ?

Franck le dévisagea un instant, puis il secoua la tête avec résignation et démarra doucement. Ils restèrent silencieux jusqu'à monter sur la deux voies qui passait à côté de Matzenheim pour rejoindre Strasbourg. Kieran tira d'une de ses poches une sorte de poudrier qui s'avéra être un cendrier portatif. Il y écrasa son mégot, puis referma la fenêtre et croisa les bras, laissant son regard errer sur la campagne. Un quart d'heure plus tôt, Franck aurait pu lister les innombrables questions qui le tourmentaient, mais soudain elles lui paraissaient toutes futiles, comme si la simple présence de Kieran suffisait à apaiser son trouble.

Ils venaient de dépasser la zone industrielle de Fegersheim et approchaient de la banlieue de Strasbourg lorsque Kieran reporta son attention sur Franck, un sourire discret soulevant les coins de sa bouche mince. Franck ne tourna pas la tête, obligé de faire attention comme la circulation était de plus en plus dense en cette heure de sortie des bureaux.

— Vous savez, Franck, je ne connais pas beaucoup de gens qui suivraient un inconnu comme vous le faites, sans poser la moindre question.

Franck prit la bretelle d'accès à l'autoroute, longeant le lac Achard en contrebas, puis il dut ralentir jusqu'à se mettre au pas. Comme pratiquement chaque soir de la semaine, les routes aux environs immédiats de Strasbourg n'étaient qu'un vaste embouteillage. Franck régla son rythme sur celui du camion devant lui, puis il se décida enfin à ouvrir la bouche.

— Est-ce qu'il ne faut pas être initié pour avoir le droit de poser des questions ?

Kieran sourit plus franchement.

— Le droit ? Il me semble que poser des questions est le droit le plus élémentaire qui soit, non ? Et puis vous êtes pratiquement initié. Vous savez que les êtres comme moi existent, vous avez vu ma magie en action et notre ami *vrykolakas* sous son véritable jour. Que vous ne connaissiez pas les détails ne changent rien au fait que, contrairement à l'immense majorité de vos congénères, vous avez ouvert les yeux sur la complexité du monde. Et je dois avouer que cette révélation semble vous laisser étonnamment indifférent.

— Indifférent ? Ça fait trois semaines que je ne dors plus à cause de vous !

— Et pourtant, pour la deuxième fois déjà, vous m'avez accompagné sans réfléchir.

Franck se tortilla sur son siège, ne sachant que dire. Kieran sourit encore.

— Vous me plaisez, mon cher. Vous me plaisez beaucoup.

Quelque chose dans la voix douce de l'homme gêna Franck. Y avait-il réellement perçu de l'ambiguïté ou son imagination lui jouait-elle des tours ? Kieran se laissa à nouveau aller au fond de son siège, reportant son attention à l'extérieur. Franck lui jeta un bref regard, puis s'obligea à rompre un silence qui lui pesait.

— Est-ce que vous avez trouvé l'eau du Léthé ?

Kieran parut amusé.

— Ah tout de même ! Une question ! Malheureusement la réponse est non. Jacob et Wilhelm ont déchiffré le mystérieux message, à l'exception d'une petite phrase qui leur résiste encore, mais le texte ne fait que pointer vers une nouvelle énigme. Apparemment, l'eau est cachée quelque part dans Strasbourg. L'emplacement exact est indiqué dans le livre. Je l'ai déjà lu cinq fois, mais je n'ai encore rien décelé.

Franck réfléchit un instant, puis il fit un geste prudent.

— Le livre date du XVI^e siècle, non ? Alors l'eau doit être cachée dans un endroit qui existait déjà à cette époque-là. Il ne doit pas rester tellement de bâtiments à Strasbourg qui étaient déjà debout au XVI^e...

Kieran se mit soudain à applaudir.

— Excellent ! fit l'homme d'un ton joyeux. Mais c'est qu'il est malin en plus d'être costaud !

Franck rougit, se sentant stupide. Il serra les dents et ne répliqua pas. Kieran rouvrit la fenêtre et alluma une nouvelle cigarette.

— Franck, je suis sérieux, reprit-il après avoir soufflé un nuage de fumée à l'extérieur. C'est un raisonnement très pertinent. La preuve : j'ai eu le même. Néanmoins, d'après ce que j'en sais, le flacon qui contient l'eau n'est pas plus grand qu'une cannette. Je vous laisse imaginer le temps que ça prendrait de retourner tous les bâtiments historiques de Strasbourg à la recherche d'un objet aussi petit.

— La magie ? suggéra Franck du bout des lèvres.

— J'ai déjà essayé, mais le flacon est certainement protégé contre toutes les formes de magie. Et puis il nous faut tenir compte de quelque chose : Strasbourg a beaucoup changé depuis le XVI^e siècle. Elle a connu de nombreuses guerres et de grandes modifications dans son organisation. Il est fort possible que la cachette de l'eau ait tout simplement été détruite et le flacon perdu.

Kieran marqua une pause, tira pensivement sur sa cigarette.

— J'ai examiné les autres meubles achetés par Metzger, mais ils n'avaient rien de particulier. Le vendeur est un dénommé Bürkli, propriétaire d'une chaîne d'hôtels de luxe suisse, et grand collectionneur. D'après lui, ce mobilier était dans sa famille depuis de nombreuses générations. Il se pique également de généalogie et il pense que le secrétaire au moins a appartenu à une de ses lointaines aïeules, une certaine Katell Bürkli née Feuerbach qui était originaire de Sélestat. Il m'a fourni quelques informations concernant cette femme, mais rien de substantiel. Pour le moment, le livre est la seule piste.

Franck tambourina sur le volant, réfléchissant.

— Si je comprends bien, l'endroit où on va n'a rien à voir avec l'eau du Léthé ?

— Non, il s'agit d'autre chose. En tout cas... en théorie.

Sur les indications de Kieran, Franck prit la sortie Centre-ville et échappa enfin aux bouchons. Ils passèrent plusieurs feux, remontèrent une rue bordée d'immeubles, puis arrivèrent à hauteur d'un grand bâtiment dont l'architecture évoquait les années soixante-dix, entre vitres et grands panneaux turquoise salis par le temps. Certaines fenêtres étaient encore illuminées, mais il était presque dix-neuf heures et la plupart de ceux qui travaillaient dans cet endroit devaient être rentrés chez eux.

Franck ne connaissait pas très bien le coin et savait seulement que le barrage Vauban, le Conseil Général et le Musée d'Art Contemporain n'étaient pas loin. Le quartier touristique de la Petite France se trouvait également à deux pas. Par chance, alors que Kieran venait de lui indiquer qu'il devait se garer, une grosse berline quitta son stationnement le long du trottoir et Franck n'eut aucun mal à glisser la 206 à sa place. Le temps qu'il descende de voiture, Kieran avait déjà traversé la route et Franck dut courir pour le rattraper. L'homme se dirigeait vers le bâtiment aux panneaux turquoise.

Franck allait lui demander où ils étaient lorsqu'il aperçut un écriteau indiquant Institut médico-légal. Il fronça les sourcils, craignant de comprendre. Kieran écrasa soigneusement son mégot, le jeta dans une poubelle, puis évita l'entrée principale et avança vers le côté de l'immeuble. Tout en marchant, il tira un smartphone de sa veste et tapa un bref message à toute vitesse. Le temps qu'ils atteignent ce qui devait être une porte de service, celle-ci s'ouvrit comme par magie.

Une femme d'une trentaine d'années les attendait sur le seuil, vêtue d'un tailleur sombre et d'une blouse blanche, son portable encore à la main. Petite et potelée, elle était très brune, le teint mat, avec de longs cheveux attachés en chignon et des yeux en amande aussi noirs que la nuit. Un gros grain de beauté planté sur sa joue perturbait l'équilibre de son visage rond, mais son large sourire était très chaleureux, comme celui de Tomma lorsqu'elle avait découvert Kieran devant la porte des Grimm.

— *Caro mio* ! s'exclama-t-elle d'un air malicieux. Il t'en a fallu du temps ! Je commence à mourir de faim, moi, je devrais être rentrée depuis au moins une demi-heure !

— *Mia cara*, répondit Kieran sur le même ton, je suis désolé d'être responsable des affres que subit ton estomac. J'ai fait aussi vite que j'ai pu, mais je devais d'abord aller chercher Franck.

Ils se firent la bise, s'étreignirent un instant, puis Kieran tira Franck en avant, comme il l'avait fait chez les Grimm.

— Franck, je vous présente le docteur Bahar Coskun, sans doute le meilleur médecin légiste de France.

La femme roula des yeux avec un sourire.

— Il faut toujours qu'il exagère. Bonsoir, Franck, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

— Docteur.

— Je vous en prie, appelez-moi Bahar ! Venez, c'est par ici. J'espère que vous avez l'estomac bien accroché, parce que ce n'est pas beau à voir.

— Franck travaille dans la médecine lui aussi, glissa Kieran tandis qu'ils s'engageaient dans un sombre couloir.

— Je suis seulement aide-soignant, protesta Franck avec embarras.

— Et je suis seulement médecin, rétorqua Bahar en souriant. Nous sommes tous indispensables.

Franck lui rendit son sourire, sous le charme de ce petit bout de femme à l'énergie débordante. Ils passèrent devant une salle à la porte vitrée et d'où s'échappait un ronronnement de machine.

— Les frigos, expliqua Bahar. C'est là qu'on les garde au frais. Et la salle d'autopsie est juste là.

Elle poussa une porte à double battant et ils entrèrent dans une pièce qui donna à Franck l'impression qu'il venait de plonger dans une série télé. Des lavabos en inox, des outils alignés sur un mur et une table, une armoire fermée, un bureau, quelques livres et des dossiers, un ordinateur, des lampes orientables et surtout, une table munie de rigoles sur laquelle reposait un corps recouvert d'un drap blanc. Kieran était prêt à soulever celui-ci, mais Bahar l'arrêta.

— Une minute ! Nous sommes bien d'accord sur le prix, n'est-ce pas ?

Kieran s'écarta de la table, mit une main sur le cœur et s'inclina d'un air cérémonieux.

— Je m'engage solennellement à t'inviter à dîner avant la fin du mois. Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en Enfer.

Les yeux de Bahar se mirent à pétiller encore davantage et elle se tourna vers Franck en souriant.

— Mes parents sont originaires d'Istanbul et Kieran a vécu là-bas à plusieurs époques. Quand il me raconte ce temps-là, j'ai l'impression d'être dans *Les mille et une nuits*. Il connaît au moins autant d'histoires que Shéhérazade !

Kieran porta la main à son cou en grimaçant.

— J'espère que tu ne me réserves pas le même sort que celui que le sultan avait à l'esprit pour Shéhérazade !

Bahar éclata de rire.

— Qui sait ? Je suis sûre que je trouverais des choses passionnantes dans ton cerveau !

— Je savais bien que tu t'intéressais à moi pour ma beauté intérieure.

Tout en parlant, Kieran s'était à nouveau approché de la table. Il tira la langue à Bahar, espiègle, puis il arracha le drap blanc dans un geste théâtral. Le sourire qui flottait sur les lèvres de Franck se figea aussitôt, puis s'effaça.

Le corps d'une femme était allongé sur la table d'autopsie. Il avait subi de telles mutilations que seules les parties génitales permettaient de déterminer son sexe avec certitude. Le visage n'était plus qu'une bouillie sanglante où dépassaient quelques dents, les globes oculaires avaient disparu et seules quelques touffes de cheveux blonds étaient encore accrochées au scalp. De grands morceaux de chair avaient été arrachés sur la poitrine, le ventre, les cuisses, laissant les os, les nerfs et les entrailles à vif. Plusieurs doigts formaient des angles anormaux, brisés, de même qu'une des chevilles. De profondes griffures labouraient les avant-bras et ce qui restait de la gorge. Jamais encore Franck n'avait vu un corps humain dans un tel état, réduit à une masse de viande sanguinolente. L'horreur le pétrifiait et la nausée lui bloquait la gorge.

Kieran fit plusieurs photos du cadavre avec son portable et Bahar le rejoignit, désormais grave et concentrée. Tout en parlant, elle désigna l'une ou l'autre partie du corps à l'homme qui l'écoutait attentivement, sombre.

— Un jeune qui faisait du jogging avec son chien l'a trouvée ce matin dans la forêt du Neuhof. D'après son état, elle avait été abandonnée là depuis quelques heures à peine. Le pauvre gosse n'est pas prêt de s'en remettre, même certains flics se sont sentis mal.

Elle soupira.

— On n'a pas encore réussi à l'identifier. En tout cas ses empreintes ne figurent pas dans les fichiers. Et vu l'état de sa mâchoire, l'identification dentaire risque d'être compliquée.

— De quoi est-elle morte ? demanda Kieran d'un ton neutre.

— Difficile à dire. Elle présente de nombreux traumatismes, je pense qu'elle a été sévèrement battue et sur une durée assez longue. Elle a aussi été violée, sans doute à plusieurs reprises. Par contre, le... massacre a eu lieu après la mort. Elle n'était plus en vie quand ils l'ont mise dans cet état. Dieu merci.

Kieran se pencha sur le corps, examina certaines blessures avec froideur.

— Je n'ai jamais vu un corps mutilé avec une telle sauvagerie, reprit Bahar. Vraiment. Est-ce que... Est-ce que ça pourrait être un des vôtres ?

Kieran se redressa, puis hocha la tête sans rien montrer.

— J'en ai bien peur. Tu penses que la mort remonte à quand ?

— Cette nuit, je dirais entre minuit et quatre heures. Elle a pris un dernier coup qui l'a achevée, ensuite ils l'ont dépecée et puis ils l'ont balancée dans la forêt. J'ai appelé mon collègue de la police scientifique, ils n'ont pas trouvé le moindre indice sur place et je n'ai rien repéré sur elle non plus.

— Elle n'a aucun signe distinctif ? Un tatouage dans le bas du dos par exemple ?

Bahar dévisagea Kieran quelques secondes, puis elle acquiesça.

— Si, elle a un tatouage.

Elle enfila adroitement des gants, puis fit rouler le cadavre sur le flanc. Le dos de la femme présentait de nombreux hématomes et des griffures, mais pas de morsure. Le tatouage dans ses reins était encore parfaitement visible, il s'agissait d'une petite fée portant un chapeau pointu. Kieran soupira.

— Ne cherche plus son identité, je sais de qui il s'agit.

Il recula de deux pas tandis que Bahar reposait délicatement le corps. Kieran se tourna vers Franck qui n'avait pas bougé.

— Franck, voici feu Élodie Desmaret, l'assistante de notre ami Eugène Metzger.

Stupéfait, Franck ne sut que répondre. Bahar fronça les sourcils.

— Metzger l'antiquaire ?

— Oui. Il y a deux jours, j'ai conclu une petite transaction avec monsieur Metzger et il m'a signalé au passage que son assistante avait disparu depuis la veille au soir. Elle venait de mettre la main sur un secret pour lequel beaucoup des nôtres seraient prêts à tuer.

Kieran se mit à faire les cent pas, les mains dans le dos, réfléchissant à voix haute.

— Comment ont-ils pu savoir aussi vite ? Est-ce qu'elle a pu en parler à quelqu'un ? Cette petite était loin d'être idiote et elle l'a payé très cher. Ils lui ont arraché sa copie du manuscrit, ils l'ont sans doute torturée pour qu'elle les aide à le déchiffrer et ils se sont débarrassés d'elle. Aucune hésitation, aucun état d'âme.

— Tu sais qui a fait ça ? demanda Bahar avec anxiété.

— Pas encore. Mais quand je le saurai, ils le regretteront.

Kieran cessa ses va-et-vient devant le corps. Ses yeux lui saient d'un éclat féroce et son sourire était infiniment triste. Il effleura la tête mutilée, comme s'il caressait un visage qui n'était plus là.

— Je l'aimais bien cette fille, elle avait un bel avenir devant elle.

Il soupira encore, puis ramassa le drap et le remit en place dans un mouvement respectueux. Il sourit à Bahar.

— Merci de m'avoir prévenu. Comme d'habitude, tu as été très perspicace.

Bahar haussa les épaules.

— Tout ce qui m'importe, c'est que tu retrouves les barbares qui ont fait ça.

— Oh, je les trouverai, tu peux en être sûre. Pour le moment, nous devons y aller, je crains que notre soirée ne fasse que commencer.

— Est-ce que tu veux que j'attende pour donner son identité à la police ?

— Accorde-moi jusqu'à demain matin, s'il te plaît. Et si tu découvres quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. De mon côté, je trouverai un moment pour notre dîner.

Bahar retrouva son sourire et entreprit de les raccompagner. Au moment de quitter la salle d'autopsie, Franck jeta un dernier regard vers la forme sous le drap blanc. Quelle sorte de monstres était capable de massacrer ainsi une jeune fille ?

Les adieux à Bahar furent brefs et la femme ne tarda pas à retourner à l'intérieur, sans doute pressée de rentrer chez elle. Kieran alluma une cigarette, puis se dirigea vers la voiture tout en enchaînant les coups de fil. Il commença par appeler les Grimm, leur expliqua très rapidement ce qui s'était passé et les incita à ne pas quitter leur demeure tant qu'il n'aurait pas retrouvé les coupables. Il téléphona ensuite à quelqu'un que Franck ne connaissait pas et parla en allemand, avec son accent parfait. Franck comprit non sans mal qu'il demandait à son interlocuteur de surveiller l'immeuble des Grimm et de lui signaler la moindre activité suspecte. Enfin il tenta d'appeler Metzger, mais l'antiquaire ne décrocha pas.

Assis derrière le volant de la 206, Franck attendait que Kieran lui donne leur prochaine destination. Lorsqu'il constata que Metzger ne répondait pas, l'homme fronça les sourcils.

— Voilà qui n'est pas bon signe, soupira-t-il en rempochant son smartphone.

— Vous croyez qu'il est en danger ?

— C'est certain. Si Élodie a vraiment déchiffré le manuscrit, ceux qui l'ont tuée savent que la clé pour trouver l'eau du Léthé se trouve dans le livre. Ils vont aller chez Metzger pour le récupérer. Et comme il ne l'a plus, ils risquent de ne pas être très tendres avec lui, même s'il leur donnera certainement mon nom à la première menace. Il ne nous reste plus qu'à espérer que nous arriverons à les devancer.

Cependant ils ne tardèrent pas à découvrir qu'il était trop tard. Arrivés sur la place d'Austerlitz, ils durent s'arrêter à un croisement pour laisser passer plusieurs voitures de police. Deux autres voitures et une fourgonnette étaient garées devant un immeuble, gyrophares allumés, entourant une ambulance. Les policiers avaient formé un cordon pour empêcher les badauds de s'approcher, barrant l'accès à un

magasin sans enseigne dont la vitrine était plongée dans les ténèbres.

— C'est la boutique de Metzger, murmura Kieran.

Certains conducteurs commençaient à s'impatienter derrière Franck, klaxonnant, mais il ne bougea pas. Les brancardiers venaient de sortir du magasin, poussant une civière roulante. Une perfusion était suspendue à un court mat, Franck devinait la forme d'une minerve et d'un masque à oxygène. Le corps allongé sur ce brancard était encore en vie. Franck passa la première et se mit à rouler très lentement. Kieran s'était déjà détourné du spectacle, préparant un nouveau texto.

— J'envoie quelqu'un à l'hôpital pour en savoir plus et le protéger si nécessaire. Décidément, cette histoire prend un tour fort déplaisant.

Contraint de suivre la circulation, Franck roula deux ou trois minutes jusqu'à trouver une place de livraison et s'y arrêter au moins un instant. Tendus, il se tourna vers Kieran qui pianotait toujours sur son téléphone.

— Vous êtes le prochain sur leur liste.

Kieran sourit sans lever les yeux.

— En effet. Mais je suis plus coriace qu'un humain et ils le savent certainement.

— Et le livre ? Est-ce qu'il ne faudrait pas le mettre à l'abri ?

— Le livre est parfaitement en sécurité chez moi, je vous le promets. Pour le moment, nous allons rendre visite à Julie, la colocataire d'Élodie Desmaret, rue Murner, tout près du Palais Universitaire.

Kieran tendit vers Franck l'écran de son téléphone qui affichait le joli minois d'une brune d'environ vingt-cinq ans.

— Comment est-ce que vous...

Franck s'interrompt, incrédule. Kieran rempocha l'appareil avec un petit sourire satisfait.

— C'est fou toutes les informations que l'on peut trouver sur Facebook.

Comme Franck ne bougeait toujours pas, stupéfait, Kieran haussa les épaules.

— Quoi ? Vous pensiez que parce que je suis âgé de six cents ans et un peu magicien, je ne maîtrise pas l'informatique ? Il faut vivre avec son temps, c'est ma devise depuis plusieurs siècles. Il

n'y a guère que les automobiles auxquelles je n'ai jamais réussi à me faire. L'avion non plus. Je n'aime pas beaucoup l'avion. Le bateau en revanche, voilà un moyen de transport agréable ! Avez-vous déjà fait une croisière ? Croyez-moi, il n'y a rien de plus délicieux qu'une croisière en catamaran le long des côtes grecques : le bleu intense de la mer, la chaleur du soleil, le calme et la cuisine... Mon Dieu, la cuisine ! Vraiment, c'est...

Abasourdi, Franck se détourna et démarra enfin tandis que Kieran continuait à discourir sur le magnifique relief et l'appétissante gastronomie des îles grecques.

* * *

Lorsqu'ils rejoignirent le quartier universitaire, la nuit était complètement tombée et il s'était mis à pleuvoir. Cela n'empêchait pas de nombreux étudiants de se presser aux environs de l'arrêt de tram le plus proche ou dans les rues qui menaient au centre-ville. Strasbourg, cité étudiante, regorgeait d'une population jeune qui ne demandait qu'à aller boire un verre en ce vendredi soir, que celui-ci soit pluvieux ou non.

La rue Murner, qui reliait la rue Goethe et l'Avenue de la Forêt Noire, était beaucoup plus calme. Elle ne comptait que quelques bâtiments et Franck n'eut aucun mal à se garer juste devant l'immeuble en briques rouges où avait habité Élodie Desmaret. Presque toutes les fenêtres de la bâtisse étaient illuminées. Sans attendre, Kieran courut jusqu'aux sonnettes. Le temps que Franck le rattrape, il avait déjà les cheveux trempés et son compagnon parlait dans l'interphone.

— Bonsoir Julie ! Je suis détective et j'ai été engagé par monsieur Metzger, le patron d'Élodie, pour enquêter sur sa disparition. Est-ce que je pourrais vous parler, s'il vous plaît ?

Au grand étonnement de Franck, il n'en fallut pas davantage pour que la porte s'ouvre. Suivant les indications de leur hôtesse, ils gagnèrent le premier étage. Une des deux portes du palier était déjà ouverte et Franck reconnut la jeune femme dont Kieran lui avait montré la photo, brune, très mignonne. Mais contrairement à son portrait, elle ne souriait pas, les yeux cernés, l'air angoissé. Elle les considéra en fronçant les sourcils, restant en travers de la porte.

— Metzger a engagé un détective ? J'ai du mal à croire que ce sale con se soit donné cette peine.

— Et pourtant, répliqua Kieran avec son plus beau sourire.

Il tendit une carte à la jeune femme qui l'examina d'un air méfiant. Elle hésita de longues secondes, puis elle soupira et ouvrit tout à fait la porte.

— Et puis merde, je ne sais plus quoi faire de toute façon.

Elle recula, s'effaça pour les laisser passer.

— J'ai voulu prévenir les flics, mais ils m'ont dit qu'il fallait attendre au moins quarante-huit heures avant de pouvoir signaler une disparition. Je leur ai répété quinze fois que ce n'était pas le genre d'Élodie de disparaître comme ça, mais ils n'ont rien voulu entendre. J'y retourne demain et je vais leur faire un foin, je peux vous le dire.

Elle soupira et referma derrière eux, avant de les guider jusqu'à un salon au décor élégant. Tout l'appartement semblait être dans le même style post-industriel, entre récup et design, bois et métal, grandes surfaces crème et touches de couleur. Un gros chat persan entièrement blanc était couché sur un coussin, en équilibre sur le rebord d'une fenêtre. Il tourna paresseusement la tête à leur entrée, puis replongea le regard dans la rue et resta aussi immobile qu'une statue. De beaux livres s'alignaient dans une bibliothèque originale à la forme de triangle. La plupart semblaient traiter d'architecture, de design et d'histoire de l'art.

Par contraste avec le décor très bobo, des magazines people étaient abandonnés en vrac sur la table basse en verre. La moitié affichait Matthieu Wolf en couverture. Près du grand écran plat s'empilaient des DVD de comédies romantiques. Un large plaid et un singe en peluche traînaient sur le canapé en cuir crème aux montants métalliques et une tasse de tisane fumante était encore posée sur un sous-verre pop à l'effigie de Wonder Woman. L'ambiance avait quelque chose d'à la fois snob et touchant. Sur un des murs, encadrée au format poster, une photo montrait Julie et Élodie en train de siroter des cocktails au bord d'une plage, complices et souriantes.

Surprenant le regard de Franck sur la photo, Julie sourit tout en ramassant sa tisane, refermant sur la tasse ses mains qui tremblaient légèrement.

— On s'est offert un séjour à La Réunion l'année dernière. Ça a été les meilleures vacances de ma vie. Et de me dire que...

La voix de la jeune femme se brisa et elle lutta pour ravalier ses sanglots. Franck se précipita. Il la débarrassa de la tasse et la fit asseoir sur le canapé tandis que Kieran continuait à faire le tour de la pièce avec indifférence. Franck caressa le dos de Julie dans un mouvement réconfortant.

— Ça va aller.

Elle lui sourit avec reconnaissance, puis se tourna vers Kieran. L'homme s'était arrêté à côté du chat et flattait pensivement celui-ci.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? lança-t-elle.

Kieran ne tourna pas les yeux, semblant plus intéressé par le chat que par son enquête. Il finit néanmoins par reprendre la parole, d'une voix basse et distraite.

— Commençons par le commencement. Quand avez-vous vu Élodie pour la dernière fois ?

— Mardi soir. Elle est rentrée du boulot un peu plus tard que d'habitude, elle était plutôt excitée. Elle m'a expliqué qu'elle avait trouvé un manuscrit secret dans un livre, elle était super contente. Vous savez, c'est la fille la plus intelligente que j'ai jamais rencontrée. Elle parle anglais, allemand, russe et aussi latin et grec, elle a une connaissance encyclopédique de l'Histoire et elle... Elle aurait pu faire n'importe quoi, ce qu'elle voulait, mais elle adore ces espèces de messages du passé et c'est pour ça qu'elle a choisi les antiquités. Elle est tellement douée, je suis sûre qu'un jour elle sera célèbre. Et je... Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais elle est trop futée, elle va forcément s'en sortir. N'est-ce pas ?

Mal à l'aise, Franck chercha le regard de Kieran, mais celui-ci ne semblait pas décidé à avouer à Julie que l'intelligence de son amie n'avait pas suffi à la sauver. La jeune femme poursuivit avec une fébrilité grandissante.

— Elle m'a montré une copie du papier et elle m'a expliqué comment elle pensait casser le code, mais c'était du charabia pour moi et puis on avait prévu de sortir, alors on a dîné vite fait, on s'est préparées et on est parties.

— Pour aller où ?

Julie s'agita sur le canapé, nerveuse.

— On n'avait pas envie d'aller très loin, on a simplement marché jusqu'au *Rafiot*, la péniche-bar du Quai des Pêcheurs. C'est à deux pas d'ici. Le serveur est un copain, il nous a trouvé une table et on a bu un verre tranquillement. Élodie était complètement obsédée par son manuscrit, elle avait même emporté sa copie et elle n'arrêtait pas de la sortir pour la regarder. J'ai cru qu'elle ne la lâcherait jamais ! Finalement j'ai réussi à la convaincre d'aller danser et des mecs n'ont pas tardé à se joindre à nous. Ils étaient plutôt mignons et dans ce genre de cas on a l'habitude de... Enfin, on ne reste pas l'une sur l'autre, quoi. Quand elle a vu que ça passait bien entre un de ces mecs et moi, Élodie est retournée à notre table. Je ne voulais pas la laisser seule, mais au bout d'un moment j'ai vu de loin qu'elle discutait avec un type et je n'ai plus fait attention. Quand j'ai récupéré mes affaires, elle était déjà partie, mais ça ne m'a pas inquiétée sur le coup. Ça lui arrive souvent de partir comme ça avec un mec rencontré sur place. C'est la dernière fois que je l'ai vue. Ce type ! Il est forcément pour quelque chose dans sa disparition, non ?

— Est-ce que vous avez vu à quoi il ressemblait ?

Cette simple question posée d'une voix douce la fit éclater en sanglots.

— Non ! balbutia-t-elle. J'étais à moitié bourrée, il y avait d'autres gens autour, je n'ai pas fait gaffe ! Je ne peux même pas vous dire s'il était blond ou brun ! Quelle conne ! Si ça se trouve, il... Il a tué ma meilleure amie et moi je... Je ne l'ai même pas regardé !

Elle cacha son visage dans ses mains, anéantie, secouée par les pleurs. Touché, Franck la prit dans ses bras avec hésitation. Elle s'agrippa à lui dans un mouvement désespéré, répandant ses larmes sur sa poitrine. Franck caressa gentiment ses cheveux.

— Chut... Calmez-vous. Ça va aller...

C'était un mensonge et Franck en avait horriblement conscience. À nouveau il chercha le regard de Kieran, mais l'homme était toujours aussi indifférent. Il avait abandonné le chat et examinait les livres dans la bibliothèque. Franck avait envie de le secouer, mais à la place il étreignit gentiment Julie jusqu'à ce qu'elle se calme enfin. Elle se redressa, le visage rougi et froissé, frotta d'un air gêné le pull trempé de Franck.

— Pardon... Je n'ai pas dormi depuis deux jours, je craque...

— Il n'y a pas de problème.

— Vous allez la retrouver, hein ?

L'espoir dans ses yeux était terrible.

— Vers quelle heure Élodie est-elle partie avec cet homme ?

Julie reporta son attention sur Kieran, au grand soulagement de Franck. Elle réfléchit, se concentrant.

— Je dirais entre onze heures et onze heures et demie... Je ne peux pas être plus précise, désolée, je ne faisais pas attention...

Elle faillit fondre en larmes à nouveau, se contint bravement. Kieran revint vers elle, les mains dans le dos.

— A-t-elle contacté quelqu'un avant que vous ne sortiez ?

— Non. Son portable était dans le salon, elle n'a pas touché à l'ordinateur et c'est moi qui avais la tablette.

— Vous a-t-elle dit qu'elle avait contacté quelqu'un pour lui parler du manuscrit ? Peut-être avant qu'elle ne rentre du travail ?

— Non et je ne pense pas qu'elle l'aurait fait. Elle espérait se faire un nom avec cette histoire, jamais elle n'en aurait discuté avec quelqu'un d'autre. Vous croyez que sa disparition a un rapport avec le manuscrit ?

— Sans doute que non. Pouvez-vous me donner son numéro de portable, s'il vous plaît ?

Julie récita quelques chiffres sans la moindre hésitation et Kieran les enregistra dans son smartphone, après quoi il s'inclina.

— Merci, mademoiselle. Et maintenant je crois que nous allons vous laisser.

Franck se leva et Julie les considéra avec incompréhension.

— Quoi, c'est tout ? Vous n'allez même pas fouiller ses affaires ou me poser d'autres questions ? Vous êtes quoi comme détectives ?

Kieran sourit. Il se détourna pour ramasser la tasse de tisane sur la table. Ses gestes étaient ceux d'un prestidigitateur, mais Franck l'observait de trop près pour ne pas remarquer qu'il versait une pincée de poudre dans la boisson avant de tendre celle-ci à Julie.

— Vous devriez boire un peu.

— Je n'ai pas soif et je...

— Julie, buvez.

Franck se crispa. Le ton doucereux de l'homme et son regard... Un vrai psychopathe. Julie lança un regard de détresse à Franck, comprit qu'il n'y avait rien à attendre de lui et prit la tisane à contrecœur. Elle avait à peine bu une gorgée qu'elle s'effondrait. Kieran rattrapa la tasse avec adresse et dans un réflexe, Franck se chargea de la jeune femme. Il l'allongea sur le canapé, le cœur battant, et l'examina fébrilement. Son pouls était lent et régulier, sa respiration normale. Elle paraissait avoir plongé dans le sommeil.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'exclama-t-il avec angoisse.

Pour toute réponse, Kieran l'écarta. Il veilla à ce que Julie soit bien installée, puis se pencha à son oreille et se mit à chuchoter.

— Vous allez dormir jusqu'à demain matin, tranquillement. Quand vous vous réveillerez, vous irez voir la police et vous ferez un scandale pour qu'ils entendent votre plainte. Vous leur parlerez d'Élodie. Vous leur raconterez tout, sauf notre venue ici. Nous ne sommes personne, notre souvenir est si lointain et ténu qu'il n'a aucune importance. D'ailleurs vous ne le mentionnerez jamais à qui que ce soit. Même vous, vous n'y penserez plus. Comme si nous n'étions jamais venus. Dormez bien, Julie. Dormez tant que vous le pouvez.

Il se redressa avec un soupir, glissa les doigts dans la poche de la jeune femme pour récupérer la carte qu'il lui avait donnée, puis étendit le plaid sur elle. Sans un regard pour son compagnon, il se dirigea vers la porte et Franck finit par le suivre à contrecœur, refermant derrière eux.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait prendre ? demanda-t-il tandis qu'ils dévalaient les escaliers.

— Un petit mélange d'herbes de ma composition. Idéal pour faciliter le sommeil et ouvrir à la suggestion. Ne vous en faites pas, demain matin elle se réveillera fraîche comme une rose. Et je ferai en sorte que des amis à moi surveillent son domicile pour assurer sa sécurité, au cas où les assassins d'Élodie auraient l'idée de lui rendre visite.

— On aurait dû lui dire que sa copine est morte.

— Vous croyez ?

— C'est injuste de la laisser avec de faux espoirs !

— Peut-être. Mais dans ce cas, pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Interloqué, Franck ne sut que répondre à cela. Une main sur la poignée de la porte extérieure, Kieran lui adressa un sourire indulgent.

— N'en avez-vous pas assez d'être dépendant des décisions des autres ? Je vous aurais pourtant cru capable de penser par vous-même.

Mortifié, Franck resta silencieux. Ils coururent jusqu'à la voiture sous la pluie battante. Une fois à l'abri, Kieran s'absorba dans son smartphone, tapant un interminable message. Franck patienta un moment, mais il finit par ne plus tenir.

— Et maintenant ?

Kieran termina son message, puis boucla sa ceinture.

— J'ai demandé à un de mes associés de voir si *Le Rafiot* possède des caméras de sécurité et de vérifier également celles dans les rues environnantes. Peut-être pourra-t-il se procurer une image de l'homme avec qui Élodie est partie. Il ira également enquêter dans le bar pour voir si quelqu'un se souvient d'eux. Quant à nous, nous ne pouvons rien faire de plus avant minuit. Je vous propose donc de venir dîner chez moi. Nous pourrons nous y restaurer et attendre confortablement que la personne que je souhaite voir soit disponible. Si vous le voulez bien, ce sera direction le Wacken.

Franck hésita de longues secondes, troublé, mais il finit par démarrer sans discuter. Kieran se mit à siffloter à côté de lui.

* * *

La circulation était si dense en ce vendredi soir qu'il leur fallut près d'une demi-heure pour rejoindre le Wacken. Situé au nord de Strasbourg, le quartier était voisin du Parlement européen et abritait le Palais de la Musique et des Congrès où se produisait l'orchestre philharmonique de la ville, le parc des expositions avec la salle multisports du Rhénus et le théâtre du Maillon, les hôtels Hilton et Mercure, ainsi que quelques grands bâtiments de bureaux de différentes entreprises. Franck n'avait plus mis les pieds dans le coin depuis que Stéphanie l'avait traîné au PMC pour un concert d'Alain Souchon, des années auparavant. Lorsqu'il s'engagea sur la place de Bordeaux avec son étrange sculpture en forme de spirale

incertaine et le siège de France 3 Alsace, Kieran entreprit de le guider, précis et concis.

À leur gauche, les rails du tram luisaient de pluie et de lumière, bordés de lampadaires et d'arbres tandis qu'à leur droite, le square Tivoli avait été déserté par les promeneurs. Ils passèrent plusieurs feux, puis Kieran fit bifurquer Franck vers la droite. Celui-ci eut tout juste le temps d'apercevoir un panneau indiquant la rue Jean-Jacques Rousseau.

Franck ne s'était jamais aventuré dans ce quartier et il haussa les sourcils en découvrant les superbes villas qui bordaient l'étroite rue à sens unique. Toutes vastes et entourées d'un jardin, elles affichaient un style début de siècle qui ne manquait pas d'allure. L'immobilier était cher à Strasbourg, particulièrement dans les zones les plus proches du Parlement européen, et Franck estima que les habitants des environs étaient très loin d'être des smicards.

Ils roulèrent jusqu'au bout du chemin, puis tournèrent dans la rue Gustave Brion. Quelques mètres plus loin, Kieran fit arrêter Franck devant une grande maison à colombages qui paraissait somptueuse même au milieu des autres. Le bâtiment était deux ou trois fois plus vaste que la demeure de Franck et cerné de haies qui en cachaient une partie. Avec son toit pentu, ses décrochements, ses poutres noires sur un crépi blanc et les deux *bow-windows* du rez-de-chaussée, la maison semblait hésiter entre styles alsacien et britannique et cela lui donnait un charme indéfinissable.

Kieran désigna à Franck un portail en fer forgé dont les entrelacs dessinaient les lettres K et M et sur lequel figurait un panneau d'interdiction de stationner.

— Vous pouvez vous garer là. Je vous promets de ne pas prévenir la police.

Franck obtempéra et ils sortirent bientôt de la voiture. Si la plupart des maisons aux alentours semblaient pleines d'animation, ce n'était pas le cas de celle de Kieran et aucune lumière n'y brillait. Kieran poussa le portail qui n'était pas verrouillé et Franck le suivit sur une allée gravillonnée au tracé impeccable, enserrée entre deux parterres d'un gazon digne d'un golf. Au milieu de l'un de ces parterres s'épanouissait un pommier, croulant sous les fruits, tandis que l'autre accueillait

un unique rosier dont les fleurs s'étaient déjà fermées pour la nuit. L'allée se divisait en deux devant le perron et contournait la maison. Le jardin se prolongeait probablement à l'arrière.

Les réverbères les avaient faiblement éclairés jusque-là, mais lorsque Kieran posa le pied sur la première marche du perron, une lampe s'alluma sous l'auvent, illuminant la porte blanche munie d'un heurtoir qui évoquait une tête de gargouille. À nouveau Kieran tourna la poignée sans déverrouiller et Franck ne put s'empêcher de faire une remarque.

— Vous ne fermez pas à clé ?

Kieran lui adressa un sourire malicieux.

— Pourquoi diable ferais-je une chose pareille ?

— Parce que vous avez un livre pour lequel des gens sont prêts à tuer ?

Kieran rit et entra dans la maison. Franck lui emboîta le pas avec incompréhension, puis s'immobilisa comme son compagnon pressait un interrupteur, inondant de lumière le vaste hall dans lequel ils se trouvaient.

Les murs étaient blancs et les carreaux du sol formaient un damier noir et blanc. Sur le flanc gauche de la pièce, la rampe de l'escalier – qui n'aurait pas déparé dans un château – était en fer forgé noir. Une console en ébène, aux formes biscornues et troublantes, supportait un vieux téléphone crème à cadran. C'était le seul meuble du lieu. De nombreuses portes s'ouvraient sur le hall, au rez-de-chaussée et sur le vaste palier de l'étage, et, bien entendu, elles étaient noires sur le blanc des murs. Franck avait l'impression d'avoir plongé dans un décor d'Alice au Pays des Merveilles. Et ce sentiment était renforcé par la présence de l'arbre.

Sur une colonne de marbre blanc d'un mètre de haut, au beau milieu du hall, se dressait un bonsaï dont les feuilles flamboyantes évoquaient un érable du Japon. Son tronc noueux se divisait en plusieurs branches aux élégantes circonvolutions et son feuillage formait des touffes denses et colorées. Franck n'avait jamais rien vu de pareil, mais le plus étrange était cette sensation très dérangeante que l'arbre le regardait.

Kieran se dirigea vers le bonsaï et effleura ses feuilles rouges dans un geste tendre et délicat, avant de faire signe à Franck d'approcher.

— Venez, il faut que je vous présente celui grâce à qui je n'ai pas besoin de fermer à clé.

Franck s'avança, non sans réticence. Quelque chose dans cet arbre nain le perturbait.

— Franck, voici Yggi. C'est le diminutif d'Yggdrasil. Yggi, voici Franck.

Comme Franck ne bougeait pas, troublé, Kieran saisit sa main d'autorité et la tendit vers le bonsaï. Aussitôt une des branches frémit, puis elle se mit à grandir en direction des doigts de Franck. Celui-ci voulut reculer, mais Kieran l'en empêcha avec une force étonnante. Bientôt les feuilles au bout de la branche frôlèrent la peau de Franck en une sensation humide et froide qui le fit frissonner, puis le bois se rétracta, retrouva sa forme initiale et son immobilité. Kieran lâcha Franck en souriant.

— Voilà qui devrait vous éviter certains désagréments si vous devez un jour venir ici sans moi.

Franck ouvrit la bouche pour l'interroger sur la nature véritable du bonsaï, mais déjà Kieran se détournait. Il leva les yeux vers l'étage et se mit à appeler à tue-tête.

— Piotr ! Arrête de jouer les timides et viens ici !

Cette interpellation fut suivie d'un bref silence, puis Franck vit la silhouette d'un chat apparaître au sommet de l'escalier, bientôt suivie par une créature qui lui causa un véritable choc. Ce drôle de personnage n'avait pourtant rien d'effrayant, mais c'était le premier membre du Peuple Invisible que Franck rencontrait et qui ne pouvait plus lui laisser le moindre doute sur ce qu'il était en train de vivre.

Piotr n'était pas plus grand qu'un enfant de cinq ou six ans. Sa tête était très grosse, disproportionnée, ses bras et ses jambes nus étaient trapus, avec des mains et des pieds épais et musculeux. Ses cheveux hirsutes et sa barbe broussailleuse étaient si longs qu'ils lui faisaient un vêtement qui tombait jusqu'à ses genoux et qui était maintenu par une ceinture en cuir usé, à laquelle pendait un jeu de clés. Ces dernières tintaient à chacun de ses mouvements. Son gros nez et sa bouche épaisse lui donnaient un air bourru, renforcé par ses larges sourcils. Ses yeux étaient aussi rouges que les feuilles du bonsaï.

La créature sautilla de marche en marche jusqu'au bas de l'escalier, précédée par le chat tigré roux qui, après avoir reniflé les chaussures de Franck, se frottait contre les jambes de Kieran en ronronnant. Celui-ci prit le félin dans ses bras et se mit à le caresser ; les ronronnements redoublèrent d'intensité. Kieran désigna le petit être qui s'était arrêté au bas de l'escalier, le regard baissé, jouant nerveusement avec ses clés.

— Franck, je vous présente les deux derniers membres de notre maisonnée. Piotr, mon domovoï, et son chat, Napi. Allons, Piotr, dis bonjour à Franck.

Le nain se dandina sur ses jambes comme un enfant intimidé, puis s'inclina maladroitement.

— Bonsoir, monseigneur.

Sa voix était grave et rauque, paraissant sortir du poitrail d'un homme adulte plutôt que de la gorge de ce curieux lutin.

— Franck va dîner ici, poursuivit Kieran, je veux que tu mettes les petits plats dans les grands. Et sers-nous un apéritif dans le salon, nous avons besoin d'un verre.

— Oui, maître.

La créature s'inclina encore, puis détala en direction d'une porte au fond du hall. Aussitôt le chat sauta des bras de Kieran et s'élança à sa suite. La porte s'ouvrit devant Piotr sans qu'il ait eu besoin d'y toucher et il ne tarda pas à y disparaître avec son compagnon à quatre pattes. Abasourdi, Franck n'avait toujours pas réagi. Kieran lui sourit.

— Ne vous en faites pas, Piotr est un peu sauvage, il a toujours du mal à se faire aux nouvelles têtes. Mais une fois qu'il vous aura adopté, vous verrez qu'il n'y a pas plus gentil et serviable que lui. Venez.

Kieran tournait déjà les talons, mais Franck le retint dans un geste à la brusquerie incontrôlable.

— Je ne comprends pas, c'est... C'est quoi ? Je veux dire...

— Piotr ? Je vous l'ai dit, c'est un domovoï.

— Un quoi ?

— Oh, c'est vrai, j'oublie que vous ne connaissez pas bien les nôtres. Comment vous expliquer cela ? Les domovoïs sont des sortes de... lutins de la maison. À une époque, ils étaient très répandus en Russie et dans l'est de l'Europe, mais ils tendent à disparaître, comme la plupart des nôtres. Ils s'occupent

du foyer, protègent les membres de la famille, avertissent des dangers, ce genre de choses.

Kieran glissa son bras sous celui de Franck et l'entraîna à sa suite.

— Normalement ce ne sont pas des domestiques, chuchota-t-il dans un aparté théâtral, mais Piotr est plein de bonne volonté et moi, je suis très paresseux, alors j'avoue que j'en profite un peu...

Il s'écarta de Franck avec un sourire d'enfant malicieux, puis s'arrêta, la main sur la poignée d'une porte, affichant une mine pensive.

— Et puis Piotr me doit la vie et c'est une dette qu'il prend très au sérieux.

— Il vous doit la vie ?

— Oui. Je l'ai rencontré à l'automne 1944, dans les décombres de Varsovie. Sa maison était détruite, toute sa famille décimée, il était mourant. Vous comprenez, une fois lié à un foyer, un domovoï ne peut pas en partir de sa propre volonté. Ils sont des centaines à avoir péri durant la dernière guerre, particulièrement en Pologne et en Ukraine. J'ai trouvé Piotr dans les ruines et j'ai brisé le sort qui le retenait. J'étais prêt à lui rendre sa liberté, mais les domovoïs ne supportent pas d'être seuls et il a choisi de se lier à moi. Avoir assisté impuissant au massacre des siens l'a profondément traumatisé et l'a rendu un peu bourru, mais c'est quelqu'un d'adorable et qui gagne à être connu. Il a même appris l'anglais et le français pour me faire plaisir.

Kieran ouvrit la porte. Il franchit le seuil et pressa un interrupteur dans le même mouvement. Franck découvrit avec émerveillement une pièce magnifique, qui devait occuper la moitié du rez-de-chaussée.

Le salon avait au moins trois mètres de hauteur sous plafond et ce dernier, d'une blancheur qui faisait écho à celle du parquet teint, était orné de moulures en stuc aux élégants motifs végétaux. Il fallait pas moins de trois lustres pour éclairer toute la surface et leurs verreries formaient des nuées de lueurs fascinantes. Tout le mur principal était occupé par des bibliothèques remplies de livres du sol au plafond, ainsi que par une impressionnante collection de vinyles et de CD et des

appareils nécessaires pour les lire. Une échelle en bois sculpté permettait d'accéder aux rayonnages les plus hauts, des haut-parleurs étaient disséminés discrètement un peu partout.

Installés au fond de la pièce sur un énorme tapis persan, deux fauteuils club en cuir et un canapé assorti étaient tournés vers une grande cheminée dans laquelle flambait un bon feu. La chaleur se répandait dans toute la pièce, délicieusement confortable. Une table basse de style oriental enfonçait également ses pieds sculptés dans le tapis. Un ordinateur portable y traînait négligemment, de même que l'exemplaire des *Métamorphoses* d'Ovide qui avait coûté la vie à Élodie Desmaret. Juste derrière, une baie vitrée ouvrait sur une terrasse dallée et plus loin sur les ténèbres du jardin.

De l'autre côté de la pièce, c'était un piano à queue noir qui occupait l'espace, son couvercle à demi ouvert. Son vernis noir et ses touches en ivoire immaculées ne présentaient pas le moindre grain de poussière et son tabouret en cuir rembourré possédait la patine inimitable d'un siège beaucoup utilisé. Un bouquet de lys blancs était posé aux pieds de l'instrument, dans un magnifique vase en émail. En pleine journée, le piano devait être éclairé par la lumière en provenance du *bow-window*.

Une large banquette garnie de coussins épousait la forme polygonale des fenêtres, invitant à s'installer avec un bon livre. Un violoncelle était calé contre le mur et un violon reposait à côté avec son archet. Un curieux appareil leur tenait compagnie, dressé sur trois pieds, sorte de boîte de bois munie d'une antenne et d'une grande poignée en métal, ainsi que de plusieurs boutons de réglage.

Un tableau, dont le style évoquait le XIX^e siècle romantique, représentait une femme nue et alanguie au bord d'un bassin aux colonnes antiques. Brune, très belle, elle toisait le monde d'un air dédaigneux, un poignard dégoulinant de sang à la main. Quelques bibelots avaient été artistiquement disposés à travers le salon, évoquant pour la plupart l'Orient. Sur le manteau de la cheminée, une page de partition manuscrite sous verre côtoyait une panthère aux formes élancées et racées, sculptée à la main dans un morceau d'ébène brut.

Kieran guida Franck jusqu'à un fauteuil et lui-même se laissa tomber sur le canapé avec un soupir, avant d'allumer

une de ses cigarettes. Assis au bord du siège, Franck regarda un moment autour de lui, impressionné par l'ambiance sereine et élégante que dégageaient les lieux, puis il s'obligea à rompre un silence qui lui pesait.

— Et alors, qu'est-ce que vous faisiez à Varsovie en 1944 ?

Le sourire en coin de Kieran se noya dans un nuage de fumée.

— Oh vous savez, comme tout le monde, la guerre.

— Vous avez participé à la guerre ?

— Il me paraissait difficile de rester neutre dans un tel conflit, d'autant que je me trouvais à Vienne au moment de l'Anschluss. La Grande Guerre avait laissé un souvenir cuisant dans les mémoires et bien des nôtres ont fui l'Europe quand ce nouveau conflit a éclaté. Ceux qui sont restés ont choisi leur camp et se sont engagés aux côtés des humains. L'intérêt des nazis pour l'occulte n'était pas un hasard.

Franck eut un infime vertige. Kieran avait vu et vécu tant de choses. Il avait six cents ans, il avait traversé des siècles d'Histoire. Comment pouvait-il dans le même temps paraître aussi normal, à plaisanter comme un gosse, à mener des enquêtes, à utiliser un smartphone et un ordinateur portable ? Ça n'avait aucun sens.

Piotr arracha Franck à sa rêverie angoissante en franchissant la seconde porte du salon, ouverture qui se trouvait à côté de la cheminée et menait probablement à la cuisine. Un plateau chargé de bouteilles, de verres, de biscuits apéritifs et d'un bol de glaçons flottait devant le domovoï, mû par magie. Sur un geste de la créature, le plateau se posa en douceur sur la table basse et Kieran se redressa avec une exclamation de satisfaction.

— Qu'est-ce que je vous sers, Franck ? Puis-je vous tenter avec un whisky ? J'ai là un *single malt* de trente ans d'âge qui est une véritable petite merveille ! Je l'achète à une minuscule distillerie écossaise dont la production est totalement artisanale.

Franck acquiesça machinalement, son esprit ayant encore du mal à s'ajuster à ce qu'il venait de voir. Piotr croisa brièvement son regard, rentra la tête dans les épaules avec un grognement, puis s'enfuit à nouveau dans la cuisine dont s'échappaient de délicieux effluves. Kieran tendit à Franck un verre

où miroitait un liquide ambré et ils trinquèrent. Mais Franck avait à peine trempé ses lèvres dans le whisky qu'il se redressait dans un sursaut. Un grondement sourd venait d'ébranler toute la maison.

— Qu'est-ce que...

Il s'interrompit dans un nouveau sursaut. Piotr avait jailli de la cuisine, une poêle dans une main et un tranchoir à viande dans l'autre. Ses yeux rouges lançaient des flammes et il semblait prêt à en découdre malgré le tremblement de terreur qui agitait le coin de sa bouche charnue.

— C'est l'alarme, maître ! s'exclama-t-il avec anxiété. Il y a un intrus !

Kieran fit un geste apaisant, parfaitement calme.

— J'ai entendu. Yggi l'a arrêté, ne t'inquiète pas. Retourne en cuisine, je vais m'en occuper. Je ne sais pas ce que tu es en train de préparer, mais ça sent merveilleusement bon.

Ces quelques mots suffirent à détendre totalement le domovoï. Il sourit à Kieran avec chaleur, jeta un coup d'œil méfiant à Franck, puis retourna sur ses pas de sa démarche sautillante. Franck chercha le regard de Kieran, tendu.

— Un intrus ?

— Il semblerait que quelqu'un ait essayé de s'introduire dans la propriété par le jardin. Yggi et moi communiquons par la pensée, ajouta-t-il devant l'air ahuri de Franck. Ce divin nectar va malheureusement devoir attendre un peu.

Il reposa son verre et s'arracha nonchalamment au canapé, avant de se diriger vers la baie vitrée. Franck sauta sur ses pieds.

— Est-ce qu'il ne nous faudrait pas des armes ou quelque chose ? Et si ce sont les types qui ont tué Élodie Desmaret ?

Kieran haussa les épaules tout en faisant coulisser une des portes-fenêtres.

— Que voulez-vous faire d'une arme alors que vous m'avez, moi ? Nous sommes sur mon territoire, Franck, vous n'avez absolument rien à craindre. Venez.

Franck lui emboîta le pas à contrecœur et ils passèrent sur une vaste terrasse aux grandes dalles blanches et à la rambarde en pierre formée de colonnes. Quelques pots de fleurs dans un coin attendaient d'être rangés pour l'hiver, la forme d'un salon

de jardin se devinait sous une bâche protectrice. Quatre ou cinq marches menaient à une grande étendue de gazon entrecoupée de quelques massifs végétaux qui se perdaient dans les ténèbres de la nuit. Kieran frappa dans ses mains et plusieurs lampadaires d'allure vintage s'allumèrent à travers le jardin, arrachant à l'ombre les silhouettes d'un cèdre du Liban et d'un magnifique saule pleureur dont les branches frôlaient la surface de l'Aar, le bras de l'Ill qui arrosait le quartier et passait juste derrière la maison. Dans un coin, s'épanouissait un potager aux rangées impeccables et parfaitement entretenues.

Cependant c'était de la haie qui entourait toute la propriété que provenait une certaine agitation. Comme les deux hommes se rapprochaient, Franck découvrit avec incrédulité un chat noir qui se débattait furieusement, feulant, crachant, se tortillant dans tous les sens. Des racines semblaient avoir surgi de la terre et elles enlaçaient étroitement l'animal, s'efforçant de le plaquer sur le sol. À chaque fois que le chat parvenait à se dégager, mordant et griffant, une autre racine vivante jaillissait et s'enroulait autour de lui, implacable. En les voyant arriver, le chat se figea soudain, haletant, résigné, et ses liens végétaux l'immobilisèrent tout à fait. Les yeux vert pâle de l'animal étaient étonnamment expressifs, reflétant un mélange de colère et d'angoisse. Kieran sourit à Franck.

— Les racines d'Yggi s'étendent sous toute la propriété et même un peu au-delà, expliqua-t-il avec satisfaction. Personne ne peut entrer ici sans qu'il ne le sache. Voyons, voyons, qu'avons-nous là ?

Kieran se pencha vers le chat d'un air moqueur et, malgré sa position de faiblesse, le félin cracha, les babines retroussées sur ses dents pointues, les oreilles plaquées en arrière.

— C'est juste un chat, murmura Franck sans y croire vraiment. Kieran émit un rire bref.

— Juste un chat ? Entendez-vous ça, ma chère ? Je crois que nous devons montrer à Franck que vous êtes bien plus qu'un simple chat. Laissez-moi réfléchir, je crois qu'il me reste un peu de révélateur...

Kieran fit apparaître dans sa main un flacon transparent dans lequel miroitait un liquide doré et scintillant. Le chat se débattit de plus belle, mais les racines d'Yggi le tenaient trop

fermement. Kieran versa négligemment quelques gouttes de sa potion sur l'animal et celui-ci poussa un miaulement furieux. Puis il fut saisi de convulsions.

Le chat glapissait, se tordant de douleur, et les contours de son corps étaient de plus en plus flous. Soudain il se mit à grandir, très vite. Ses poils se rétractèrent, toute sa silhouette changea, s'allongeant, se modifiant jusqu'à devenir celle d'un bipède, puis d'un humain. En moins d'une minute, le chat laissa la place à une jeune femme qui haletait et gémissait. Entièrement nue, elle était toujours prisonnière des racines, écrasée sur le sol, ses longs cheveux sombres étalés sur le gazon. Sa peau blanche tranchait dans les ténèbres de la nuit, un tatouage en forme de corbeau marquait sa hanche arrondie. Elle tira vainement sur ses liens, lança un regard meurtrier à Kieran.

— Espèce d'ordure ! Vous savez à quel point le révélateur fait mal !

Kieran lui sourit froidement.

— Et vous savez à quel point j'ai horreur qu'on entre ici sans y avoir été invité.

— Dites à votre chien de garde de me lâcher !

— Pas question. Vous offrez un spectacle tout à fait charmant dans cette position.

La jeune femme rougit et parut sur le point de s'étrangler de rage. Dans la fraîcheur humide de la nuit, sa peau se couvrait déjà de chair de poule et ses membres étaient agités de spasmes de froid involontaires. Les racines l'empêchaient de dissimuler sa nudité et toute son intimité était exposée d'une manière particulièrement humiliante. Franck ne put s'empêcher d'intervenir, révolté.

Il ôta son pull et s'accroupit à côté de la jeune femme pour la couvrir, avant d'adresser un regard de reproche à Kieran.

— Vous ne pouvez pas la laisser comme ça, faites quelque chose.

Kieran poussa un profond soupir.

— Si on ne peut même plus se divertir.

Il avait à peine prononcé ces mots que les racines rentraient dans la terre, libérant la jeune femme. Elle bondit aussitôt sur ses pieds, gardant le pull pour sauvegarder un minimum sa

pudeur. Franck recula prudemment de deux pas. Kieran les désigna successivement d'un air ennuyé.

— Franck, je vous présente Johanna Beaumont. C'est une sorcière, d'où la transformation en chat noir. Mademoiselle Beaumont, voici Franck Steiner, un ami de fraîche date. Il est initié depuis peu, alors il faut encore tout lui expliquer, à commencer par le fait que toutes les demoiselles ne sont pas en détresse.

Avec un bel ensemble, Franck et Johanna fusillèrent Kieran des yeux et cela parut beaucoup amuser celui-ci. Avant que l'un d'eux ne puisse reprendre la parole, la haie fut agitée d'un violent frisson, puis ses branches furent écartées de force comme les racines d'Yggi tiraient au travers un vélo et un sac à dos.

— Vos affaires, je crois, mademoiselle Beaumont ? dit Kieran d'un ton badin. Quel dommage d'abîmer une si belle bicyclette.

Il fit un geste et les racines s'enroulèrent autour du vélo jusqu'à l'écrabouiller littéralement. Lorsqu'elles le relâchèrent, il était tordu et totalement inutilisable. Johanna serra les dents.

— Vous n'êtes qu'un...

— Allons, allons, interrompt Kieran avec amabilité, ne devenons pas désagréables. Et puis vous devriez vous rhabiller. Votre apparence est certes une douceur pour l'œil, mais vous allez tomber malade.

Les racines déposèrent le sac à dos devant la jeune femme, puis disparurent à nouveau dans le sol. Johanna ramassa le sac et fit un geste embarrassé vers eux, se cachant toujours avec le pull de Franck.

— Tournez-vous.

Franck obéit aussitôt, Kieran prit davantage son temps. Il alluma une cigarette tandis que des froissements de tissu montraient derrière eux.

— Voyez-vous, Franck, les sorcières ne m'aiment pas et je dois dire que c'est une aversion réciproque. Elles ont décidé de me tenir à l'œil et mademoiselle Beaumont est la malheureuse à qui cette tâche a échoué. Ce n'est pas la première fois qu'elle s'approche un peu trop près de la maison. Je vous concède qu'elle est charmante, mais je ne suis pas persuadé qu'elle est à

la hauteur de sa mission. Après tout, dans le civil, elle est une simple bibliothécaire et puis elle est si maladroite...

— Je préfère être une bibliothécaire maladroite qu'un salopard suffisant. Sérieusement, vous ne saoulez jamais les gens à force de parler ?

Franck et Kieran se retournèrent dans un même mouvement. Johanna avait enfilé un jean, un pull, une veste et une écharpe, elle était en train de lacer ses baskets. Se redressant, elle entortilla ses cheveux en un chignon lâche et y planta deux baguettes. Elle était à nouveau présentable et Franck s'autorisa enfin à la regarder pour de bon.

Johanna était moins âgée que lui, assez grande, un peu potelée. Son teint clair contrastait avec ses cheveux auburn et ses yeux étaient d'un vert pâle identique à ceux du chat dont elle pouvait prendre l'apparence. Son menton volontaire et ses sourcils épais offraient un air décidé à sa physionomie, mais il y avait aussi de la douceur dans sa bouche et dans l'arrondi de son nez. Ses vêtements lui donnaient l'allure d'une éternelle étudiante, la faisant paraître encore plus jeune qu'elle n'était. Franck la trouva immédiatement sympathique.

Johanna lui tendit son pull avec un sourire crispé.

— Merci.

Franck sourit en retour, puis remit son vêtement qui portait d'infimes traces du parfum frais de la jeune femme. Johanna se tourna vers Kieran.

— Je peux partir maintenant ou il faut que je vous supplie ?

Elle affichait une expression de défi qui ne dissimulait pas tout à fait sa tension. Elle ne voulait pas le montrer, mais elle avait réellement peur de Kieran. Celui-ci lui adressa un sourire chaleureux.

— Partir ? Mais non, voyons, vous allez dîner avec nous ! Comme ça, vous pourrez m'expliquer ce qui me vaut cette charmante visite.

— Vous savez très bien pourquoi je suis là.

— Vraiment ? Il va falloir me rafraîchir la mémoire. Venez.

Sans attendre de réponse, il tourna les talons, retournant vers la maison. Johanna hésita, jeta un regard méfiant à Franck, puis emboîta le pas à Kieran à contrecœur. Franck examina pensivement le vélo, aussi déformé que si un camion lui était

passé dessus. Kieran n'avait effectivement pas besoin de fermer sa porte à clé...

De retour à l'intérieur, Franck ne fut pas mécontent de retrouver la chaleur de la cheminée. Kieran invita Johanna à prendre place et elle s'assit du bout des fesses, tenant son sac devant elle comme un bouclier. Elle déclina froidement lorsque l'homme lui proposa un verre de whisky et celui-ci afficha un air exagérément blessé.

— Enfin voyons, mademoiselle Beaumont, on n'empoisonne pas ses hôtes ! J'ai une certaine éducation tout de même ! Et puis si je devais vous tuer, j'utiliserais une méthode bien plus originale, croyez-moi.

Johanna pâlit légèrement, mais elle ne broncha pas. Kieran se laissa aller au fond du canapé et but une gorgée de son whisky avec délectation. Franck l'imita, pour essayer de rassurer la jeune femme, et il comprit mieux pourquoi Kieran avait parlé de nectar. C'était sans aucun doute le meilleur *single malt* qu'il avait jamais bu. Malgré tout, cela ne suffit pas à effacer certaines interrogations.

— Vos voisins doivent se poser des questions, non ? demanda-t-il.

Il lui semblait en effet impossible que les habitants des maisons proches n'aient jamais remarqué les interventions musclées d'Yggi. Kieran ne cacha pas son amusement.

— La propriété est protégée par un sortilège occultant. De l'extérieur, tout paraît toujours normal. C'est très pratique et ça permet à Piotr de sortir dans le jardin.

Il avait à peine prononcé son nom que le domovoï faisait son apparition. Il examina Johanna avec un complet dédain avant de reporter son attention sur Kieran.

— Dois-je rajouter un couvert, maître ?

— Oui. Et prévois quelques douceurs à emporter.

Piotr s'inclina, puis retourna dans la cuisine. Johanna avait pincé les lèvres et elle ne put retenir une réflexion.

— Les domovoïs ne sont pas des esclaves.

Kieran ne parut pas troublé.

— Non, c'est bien vrai.

— Il vous appelle maître !

— Pourquoi refuserais-je cette marque de respect ? Mais je vous en prie, je n'ai pas envie de polémiquer sur le statut des

domovoïs. Si vous me disiez plutôt pourquoi vous étiez encore en train de m'espionner.

Johanna soupira.

— Ne faites pas l'idiot, tout le monde est au courant.

— Au courant de quoi ?

— Que vous cherchez l'eau du Léthé.

Kieran fronça les sourcils, paraissant sincèrement surpris.

— Et comment *tout le monde* est-il au courant ?

Johanna le dévisagea un instant, puis ébaucha un sourire.

— Alors vous ne saviez vraiment pas que votre petit secret avait été éventé... J'ignore d'où vient la rumeur, mais à l'auberge, on ne parle plus que de ça depuis quelques jours.

Les doigts de Kieran tambourinèrent sur le canapé en cuir.

— Je vois, dit-il simplement.

Son regard se perdit dans les flammes de la cheminée en même temps qu'il plongeait dans ses pensées. Johanna se pencha vers lui d'un air menaçant.

— Peu importe ce que vous espérez en faire, je vous jure qu'on ne vous laissera pas l'utiliser, même si nous devons réunir toute la Sororité pour vous arrêter. Plutôt mourir que de voir un tel pouvoir entre vos mains.

Franck fut impressionné par la passion de la jeune femme, ainsi que par son hostilité envers Kieran. Celui-ci se contenta d'un mince sourire.

— Je ne sais pas ce qu' imagine la Sororité, répliqua-t-il d'une voix douce, mais je n'ai aucune mauvaise intention. Je ne cherche pas l'eau du Léthé pour le pouvoir qu'elle représente.

— Pourquoi alors ?

Kieran ne répondit pas. Il vida son verre d'un trait, prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette et se tourna enfin vers la jeune femme.

— Laissez-moi vous proposer quelque chose, mademoiselle Beaumont, afin de prouver ma bonne volonté à la Sororité. Si vous êtes prête à prendre le risque, car je vous préviens que ce n'est pas sans danger, j'accepte que vous restiez à mes côtés jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'eau.

Johanna parut stupéfaite, puis tout son visage se peignit de méfiance.

— Où est le piège ?

— Il n'y en a pas, je vous assure. Vous allez continuer à m'espionner que je le veuille ou non et je ne peux pas me permettre d'avoir quelqu'un qui rôde autour de moi en plus de tout le reste. Je vous invite donc à m'accompagner carrément, histoire de simplifier les choses.

Franck intervint.

— Vous croyez vraiment que c'est une bonne idée après ce qui est arrivé à Élodie Desmaret ?

— Franck s'inquiète pour vous, ma chère mademoiselle Beaumont ! N'est-il pas adorable ?

Le ton sarcastique de Kieran irrita Franck, mais il ne dit rien. Johanna avait froncé les sourcils.

— Élodie Desmaret ? L'assistante d'Eugène Metzger ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Avant que Kieran ne puisse répondre, la porte de la cuisine s'ouvrit à nouveau.

— Le dîner est prêt, maître, annonça Piotr.

Kieran sauta aussitôt sur ses pieds.

— Ah ! Enfin une bonne nouvelle ! Jeunes gens, si vous voulez bien me suivre, la salle à manger est par ici.

Il se dirigeait déjà vers le hall et Franck et Johanna n'eurent pas d'autre choix que de lui emboîter le pas.

* * *

La salle à manger était à l'image du salon, vaste, élégante, raffinée. Un parquet en bois clair impeccablement ciré formait un miroir pour le plafond peint d'une immense fresque représentant les agapes des dieux de l'Olympe. Au milieu d'un bois touffu, les divinités partageaient un banquet pantagruélique servi par des faunes tandis que diverses créatures batifolaient dans les buissons. L'ambiance était celle d'une véritable orgie de nourriture, une débauche gourmande poussée à son paroxysme. Avec ses couleurs vives et son style naturaliste, la fresque possédait un réalisme dérangeant.

La peinture surplombait une immense table au plateau de marbre blanc, entourée de hauts fauteuils sculptés dans un bois sombre, capable d'accueillir au moins vingt invités. Une cheminée, assez large pour y rôtir un bœuf, chauffait la pièce

et son manteau était surmonté d'un grand miroir qui reflétait tous les convives. L'éclairage tamisé provenait d'élégantes torches murales et de lourds rideaux grenat cachaient les fenêtres. Un énorme vaisselier en ébène, orné de dragons sculptés à même le bois massif, présentait dans sa vitrine de délicates porcelaines peintes.

Le couvert, dressé pour trois à une des extrémités de la table, donnait la même impression de luxe que le reste. Les couverts en argent massif brillaient comme s'ils avaient été astiqués à l'instant, les deux assiettes superposées n'avaient pas la moindre rayure sur leur porcelaine blanche soulignée d'un liseré doré et les verres en cristal assortis étaient tout aussi immaculés. Les serviettes, d'une blancheur éblouissante, étaient retenues par des ronds de serviette en or incrustés chacun d'un rubis. Le cabochon de la carafe à vin brillait autant qu'un diamant, si ça n'en était pas un. Franck avait l'impression d'avoir été invité à dîner à Versailles.

— Vous cherchez à épater quelqu'un ? lança Johanna avec ironie.

De toute évidence, elle était aussi mal à l'aise que Franck. Kieran l'ignore et il prit place au bout de la table, installant la jeune femme à sa gauche et Franck à sa droite. Piotr s'avança presque aussitôt avec le premier plat, un feuilleté au poisson accompagné de petits légumes. Il fit le service sans toucher à quoi que ce soit, tous les ustensiles voltigeant dans les airs et semblant obéir à sa pensée, puis il se retira dans la cuisine.

Tout en commençant à manger, Kieran entreprit d'expliquer à Johanna les derniers événements, la découverte du livre par Élodie Desmaret et les conséquences fatales que cela avait eues. Franck ne dit pas un mot, s'absorbant dans le repas absolument délicieux. Après un moment de tergiversations, Johanna finit par céder aux effluves appétissants qui émanaient de son assiette et sa gourmandise eut bientôt raison de sa méfiance.

Franck estimait être un gros mangeur, ce qui était plutôt logique considérant son gabarit, mais Kieran le dépassait largement. Malgré sa petite taille et sa minceur, l'homme était un véritable ogre. Il mangea pas moins de quatre feuilletés au poisson, puis se resservit trois fois de généreuses portions de

l'onglet à l'échalote qui suivit, ainsi que du gratin dauphinois qui l'accompagnait, puis du fromage. Il fit descendre le tout avec deux bouteilles de vin et l'équivalent d'une baguette de pain. Jamais Franck n'avait rencontré quelqu'un capable d'engloutir de telles quantités de nourriture ; et l'homme ne semblait pas écœuré le moins du monde, continuant à bavarder tranquillement. L'alcool ne paraissait pas non plus avoir le moindre effet sur lui.

Lorsqu'ils regagnèrent le salon, Franck se sentait lourd et avait envie de dormir. Johanna s'était elle aussi ramollie sous l'effet de la nourriture et elle s'affala dans un fauteuil avec un soupir. Piotr leur servit du café et des chocolats devant la cheminée. Franck s'obligea à l'intercepter avant qu'il ne disparaisse à nouveau.

— C'était très bon, Piotr, dit-il. Merci beaucoup.

— Il a raison, renchérit Johanna, c'était le meilleur repas que j'ai mangé depuis très longtemps. Merci.

Le domovoï se rengorgea et un sourire s'épanouit sur son visage épais. Il s'inclina vers chacun d'eux, puis retourna dans la cuisine en dansant gaiement. Johanna s'obligea à se redresser et désigna l'exemplaire des *Métamorphoses* qui traînait toujours sur la table basse.

— C'est le livre ?

Kieran se contenta de hocher la tête, distrait, semblant plus intéressé par son café et sa cigarette. Johanna ramassa l'ouvrage et l'ouvrit avec précautions. Elle le feuilleta quelques minutes.

— Et vous n'avez encore trouvé aucun indice ?

Kieran soupira et parut faire un effort pour s'arracher à sa rêverie.

— Pas pour le moment.

— Alors qu'est-ce que vous allez faire ?

— J'ai l'intention d'explorer les deux voies qui s'offrent à moi. D'une part retrouver les assassins d'Élodie Desmaret. Et d'autre part poursuivre mes investigations pour déchiffrer l'énigme. Tout cela est assez banal en somme...

— Banal ? Comment est-ce que vous pouvez dire que...

Johanna s'interrompt comme Kieran se levait brusquement et reposait sa tasse de café.

— Veuillez m'excuser un instant.

Sans leur laisser le temps de protester, il quitta la pièce. Johanna tourna un regard interloqué vers Franck et celui-ci fit un geste impuissant. La jeune femme poussa un profond soupir, puis elle se mit à dévisager Franck d'une manière qui embarrassa ce dernier.

— Je n'ai pas compris ce que vous faisiez là exactement, lâcha-t-elle avec franchise.

Franck grimaça un sourire.

— Moi non plus, je dois dire.

Sans se laisser démonter, Johanna l'interrogea et Franck se retrouva à lui raconter laborieusement sa rencontre avec Kieran à l'hôpital, sa visite aux Grimm et la manière dont l'homme était venu le chercher. Johanna semblait très intéressée et elle avait une manière attentive de l'écouter qui troublait Franck, inhabituelle dans son entourage.

— Il y a une chose que je ne pige pas, conclut Franck. C'est quoi exactement l'eau du Léthé ? Je veux dire, j'ai lu les légendes, mais pourquoi est-ce que vous pensez tous que c'est tellement dangereux ?

Johanna le considéra un instant, puis elle saisit un chocolat, faillit renverser la cafetière au passage, la rattrapa *in extremis* et lança un sourire piteux à Franck, avant d'avaler son chocolat et de retrouver un air plus solennel.

— Durant tout le Moyen-Âge, on a pensé que l'eau du Léthé, associée au bon sortilège, était capable de guérir n'importe quelle maladie, ce qui explique sûrement pourquoi personne n'a essayé de la détruire. Avec les progrès de la médecine humaine et nos propres progrès pour soigner les nôtres, cette caractéristique est devenue très secondaire.

— Alors c'est quoi le principal ? s'impatienta Franck.

Johanna ne se laissa pas perturber.

— La vertu principale de l'eau du Léthé est de donner l'oubli. Bien sûr, il existe des sortilèges et des potions d'oubli, mais avec ce genre de magie, il est toujours possible de faire ressurgir les souvenirs. Ils ne sont pas vraiment effacés, juste cachés. Mais si vous buvez une seule gorgée d'eau du Léthé, tous vos souvenirs disparaissent et rien ne peut les ramener. Votre mémoire est aussi vierge que celle d'un bébé. C'est irréversible.

— D'accord, c'est assez radical, mais...

Johanna leva le doigt pour l'arrêter, dans un geste d'autorité qui trahissait qu'elle avait l'habitude de s'occuper de groupes d'enfants.

— À partir de cette vertu, quelqu'un a développé un sortilège bien plus terrible. Ne me demandez pas qui c'était, son souvenir s'est perdu, mais le sortilège est resté, lui, et tous ceux qui s'intéressent à la magie noire le connaissent. Évidemment, pourquoi garder secret un sortilège dont l'unique ingrédient est quasiment introuvable ?

— Mais ça fait quoi, ce sortilège ?

— Ce sortilège permet d'altérer l'eau du Léthé et de transformer ses propriétés. Si quelqu'un absorbe une quantité infinitésimale de cette eau modifiée, il oublie ses valeurs, ses désirs, ses besoins et ne songe plus qu'à servir celui qui a lancé le sortilège, sans avoir aucune conscience de l'emprise à laquelle il est soumis. En fait, il suffit de quelques gouttes, par exemple dans une réserve d'eau potable, pour avoir toute une population obéissante à ses pieds.

Franck imagina une armée d'humains zombifiés et prêts à servir un sorcier tout de noir vêtu. La perspective aurait eu quelque chose de comique si Johanna n'avait pas eu l'air aussi convaincue que cela pouvait réellement se produire.

— Et on ne peut pas contrer ça ? demanda Franck.

— Si, il existe des contre-sortilèges, la Sororité a travaillé là-dessus durant des siècles.

— La Sororité ?

— C'est une sorte de... de confrérie qui rassemble toutes les sorcières. Mais le problème, vous voyez, c'est qu'on ne peut lancer un contre-sortilège que si on sait où et sur qui le sortilège a été utilisé. Quelqu'un d'intelligent, comme Matheson par exemple, n'utilisera pas l'eau sur de grandes populations au risque de se faire remarquer, en tout cas pas au début. Quelqu'un de vraiment malin commencera par influencer les gouvernements, les financiers, bref les instances dirigeantes, afin de préparer le terrain pour une prise de pouvoir plus massive contre laquelle les nôtres ne pourront rien. L'eau du Léthé est dangereuse, parce que c'est un levier qui peut soulever le monde entier sans que personne ne remarque rien.

Franck dévisagea Johanna avec incrédulité.

- Et vous croyez que c'est ce que veut Kieran ?
- Pour quoi d'autre chercherait-il l'eau ?
- Je ne sais pas, moi, peut-être qu'il veut la détruire.

Johanna ébaucha un sourire dont la compassion blessa Franck.

- Qu'est-ce que vous connaissez de lui au juste ?

Franck éprouva un infime choc. Elle avait raison, il ne savait absolument rien de Kieran. Il pouvait être si inquiétant par moments. Et si ses intentions étaient réellement mauvaises ? Voyant qu'elle avait frappé juste, Johanna s'empressa d'enchaîner.

— Laissez-moi vous expliquer deux ou trois petites choses à propos de Kieran Matheson, Franck. Il...

— Je crois que vous pouvez en rester là, mademoiselle Beaumont, je suis sûr que Franck en a assez entendu.

Franck se retourna dans un sursaut. Kieran les avait rejoints sans faire le moindre bruit, souriant. Il semblait prêt à sortir, un élégant parapluie dans une main et dans l'autre une boîte en carton comme celles des pâtisseries, entourée d'un gros nœud fuchsia. Il évoquait quelque dandy invité chez une dame pour le thé. Il s'inclina aimablement vers eux.

— Franck, il se fait tard et nous devons y aller. Mademoiselle Beaumont, si vous voulez vraiment me suivre dans mes recherches, c'est le moment de vous décider.

- Où est-ce que vous allez ?

Kieran sourit encore.

— Permettez-moi de faire la surprise à Franck. Eh bien ? Nous accompagnez-vous ou non ?

Johanna hésita, puis elle se leva brusquement, faisant tomber son sac dans le même mouvement. Elle le ramassa aussitôt et hocha la tête.

- Je viens.

Kieran tourna les yeux vers Franck. Celui-ci soutint un instant son regard, mais le visage de l'homme était indéchiffrable, et il finit par s'arracher à son fauteuil.

Utilisant la voiture de Franck, ils avaient rallié le centre de Schiltigheim, ville accolée à toute la partie nord de Strasbourg et surnommée Schilick par les habitants des environs. Riche de ses brasseries, dont certaines portaient des noms célèbres, Schiltigheim occupait une place importante dans la communauté urbaine de Strasbourg, notamment avec son centre médical spécialisé dans l'obstétrique et la chirurgie. Franck n'y avait jamais mis les pieds et il avait dû suivre les indications de Kieran tandis qu'ils remontaient de larges avenues, entre maisons alsaciennes et immeubles plus modernes. Finalement ils s'étaient garés à proximité du parc du château et s'étaient aventurés sous les grands arbres.

L'endroit aurait sûrement été charmant en pleine journée, mais par cette nuit pluvieuse, l'ambiance était plutôt sinistre. Ils n'y voyaient pas grand-chose et les allées gravillonnées étaient creusées de flaques traîtresses. Pour ne rien arranger, il s'était remis à pleuvoir. Kieran avait proposé l'abri de son parapluie à Franck, mais celui-ci avait décliné par solidarité avec Johanna qui n'avait rien pour se protéger. Franck avait invité Kieran à abriter plutôt la jeune femme ; l'homme avait fait la sourde oreille.

Ils avaient marché jusqu'à la villa Wenger-Valentin, construite en 1882 par un banquier, dans le style classique de l'époque avec sa tour en façade, son toit polygonal aux tuiles gris foncé et ses chiens-assis. La villa et le parc avaient été bâtis à l'emplacement d'un château médiéval, détruit au XVII^e siècle, et constituaient un lieu de promenade pour les Schilikois. Cependant il était pratiquement minuit et il n'y avait absolument personne dans les environs. Même les jeunes avaient été chassés par la pluie.

Johanna se glissa sous une avancée du toit de la villa pour essayer tant bien que mal de se soustraire aux gouttes et Franck la rejoignit.

— Elle ne viendra pas, lança la jeune femme à Kieran qui attendait à quelques pas, scrutant la nuit. Elle se montre de moins en moins.

— Elle viendra pour moi, rétorqua-t-il sans se retourner.

Franck ne cacha pas sa perplexité.

— De qui vous parlez ?

— D'elle.

Kieran tendait le doigt vers le parc. Franck s'avança pour mieux voir. Un long moment, il ne distingua rien dans les ténèbres pluvieuses, puis la forme d'un attelage se dessina peu à peu. Un carrosse sans conducteur approchait, tiré par quatre chevaux dont les naseaux fumaient dans la fraîcheur nocturne. Un frisson parcourut Franck, comme si un courant d'air glacé venait de chatouiller sa nuque. Les chevaux trottaient à bonne allure, paraissant en pleine santé. De leur propre initiative, ils arrêterent le carrosse juste devant Kieran.

La voiture avait une apparence à la fois luxueuse et très ancienne. Tout en elle évoquait un passé révolu, celui d'une noblesse faste et enjouée, qui avait encore la tête solidement accrochée aux épaules. Les rideaux étaient tirés aux fenêtres du véhicule, ne laissant filtrer qu'un peu de lumière. Lorsque la porte s'ouvrit toute seule, elle laissa échapper un flot de chaleur et un parfum de rose entêtant. Kieran secoua son parapluie, abaissa le marchepied d'un geste habitué et fit signe à ses compagnons.

— Venez.

Il grimpa souplement dans le carrosse et Johanna le suivit aussitôt. Franck prit davantage son temps, circonspect, mais Johanna attrapa sa main et le tira à l'intérieur. La porte claqua aussitôt, l'attelage s'ébranla à nouveau et Franck se retrouva assis sur une banquette en velours moelleuse à côté de Johanna.

Face à eux, Kieran avait pris place près d'une femme fardée, poudrée et vêtue comme pour aller assister à un bal à la cour de Louis XV. Sa robe mauve somptueuse occupait la moitié de la banquette et une double rangée de pierres précieuses coulait dans sa gorge laiteuse. Sa perruque était si haute qu'elle frôlait le toit du carrosse, piquée de plusieurs roses fraîches. Grasse et vieillissante, la femme n'était pas dénuée de vulgarité, mais dégageait malgré tout quelque chose de sympathique. D'une façon ou d'une autre, la douce lumière qui baignait l'intérieur de la voiture émanait d'elle. Elle avait tendu sa main gantée de satin à Kieran et celui-ci était en train de lui faire un baisemain avec aisance.

— Ma chère madame, vous êtes resplendissante, fit-il d'un ton mielleux. Si vous le permettez, je vous ai apporté un petit cadeau.

Il lui tendit la boîte et la femme gloussa de bonheur.

— Comme c'est gentil à vous, lord Matheson ! Vous savez à quel point je suis gourmande !

— Lord ? ironisa Johanna à mi-voix.

Kieran fit mine de ne pas avoir entendu et Franck réprima un sourire. Cependant la femme avait défait le nœud et ouvert la boîte. Elle poussa une exclamation de ravissement en découvrant les pâtisseries et s'empara aussitôt d'un chou à la crème dont elle ne fit qu'une bouchée.

— Une merveille ! s'exclama-t-elle dès qu'elle put à nouveau parler. Vous êtes un ange, lord Matheson ! Mais je vois que vous m'avez amené de la compagnie. Qui sont ces charmants jeunes gens ?

Kieran fit rapidement les présentations tandis que la femme engloutissait la moitié des éclairs, choux et autres religieuses que contenait la boîte. La comtesse, c'était ainsi que Kieran l'avait simplement désignée, n'avait pas exagéré en disant qu'elle était gourmande. Enfin repue, elle poussa un profond soupir de satisfaction, puis referma la boîte et la rangea dans un coffre à côté d'elle.

— Je dégusterai le reste plus tard. En tout cas vous pourrez féliciter votre cuisinier, il ne perd pas la main, ses pâtisseries sont toujours un pur délice.

— Je ne manquerai pas de lui transmettre vos compliments, madame.

— Et maintenant dites-moi ce que je peux faire pour vous. J'imagine que vous n'avez pas bravé cette nuit désagréable avec vos amis simplement pour m'apporter quelques douceurs.

Kieran s'inclina.

— Je confesse que cette visite a un autre but que le plaisir de votre compagnie, ma chère comtesse.

Il lui décrivit rapidement les événements, en particulier la mort d'Élodie Desmaret. La comtesse parut horrifiée par le sort qu'avait connu la jeune femme.

— Cette pauvre enfant ! Je m'étais pourtant laissé dire qu'elle était très prometteuse et même qu'elle aurait fait une bien meilleure antiquaire que monsieur Metzger.

— En effet, approuva Kieran. C'était une personne précieuse. Ses assassins ne doivent pas rester impunis.

— Certes non ! Et je suis tout à fait prête à vous aider.

— Merci, madame. Savez-vous qui a lancé la rumeur selon laquelle je cherche l'eau du Léthé ?

— Eh bien, je n'ai pas eu l'information de première main, mais il semblerait que mon interlocuteur l'ait appris d'un membre de la Sororité.

Kieran tourna un regard éloquent vers Johanna.

— Une sorcière, vraiment ?

La jeune femme rougit légèrement, mais elle ne dit rien.

— C'est ce qu'on m'a expliqué, oui, confirma la comtesse. Et cette source est plutôt sûre. Je n'ai rien entendu concernant directement le meurtre de mademoiselle Desmaret ou l'agression que monsieur Metzger a subi plus tôt dans la soirée. J'imagine que vous êtes au courant ?

Kieran acquiesça et la comtesse parut déçue que cette information ne soit pas un scoop. Elle poursuivit aussitôt.

— En revanche une rumeur prétend que plusieurs membres de la Horde sont présents à Strasbourg en ce moment.

Franck sentit très nettement Johanna se tendre à côté de lui et Kieran lui-même fronça les sourcils.

— La Horde est à Strasbourg ? Vous en êtes sûre ?

Une lueur de plaisir s'alluma dans les yeux de la comtesse en constatant que cette fois elle avait fait mouche. Elle hocha la tête avec un large sourire.

— Oui !

Comme Kieran et Johanna restaient silencieux, choqués par cette nouvelle, Franck se risqua à poser une question.

— C'est quoi la Horde ?

La comtesse tourna un regard curieux vers lui. Kieran croisa pensivement les bras.

— La Horde est constituée d'une poignée de fous dangereux qui s'imaginent que nous devrions vivre au grand jour parmi les humains, quand ils ne prétendent pas carrément que nous devrions régner sur eux. Des opinions heureusement très marginales parmi les nôtres. C'est une secte occulte qui existe depuis l'Antiquité sous différents noms. Sa présence ici n'est pas de bon augure, ses membres sont capables de tout.

— Comme de massacrer une fille innocente ? murmura sombrement Franck.

Kieran hocha la tête.

— Et si quelqu'un peut être intéressé par l'eau du Léthé, c'est bien eux, ajouta Johanna d'une voix sourde.

— En effet, admit Kieran. Chère comtesse, que savez-vous exactement de ces adeptes de la Horde ?

La grosse femme lissa avec affectation les gants de satin qui enveloppaient ses doigts boudinés.

— Peu de chose, je le crains, soupira-t-elle. On m'a dit qu'ils étaient trois ou quatre, très dangereux et très déterminés. J'ignore quand ils sont arrivés et sous quelle identité ils se cachent. Peut-être leur présence n'a-t-elle rien à voir avec ce qui vous occupe...

— Peut-être, répliqua Kieran, mais ces vermines reniflent l'odeur du sang de loin et je suis sûr que nous entendrons parler d'eux très vite.

La comtesse posa la main sur son bras dans un geste inquiet.

— Soyez prudent, mon ami, je vous en prie ! La Horde ne plaisante pas !

Kieran tapota ses doigts dans un geste rassurant.

— Ne vous en faites pas, madame. La Horde et moi sommes de vieilles connaissances. Mais après ces précieuses informations, je crois que c'est à mon tour de vous donner quelques nouvelles. Avez-vous entendu parler de la liaison entre la fille de l'imam de Strasbourg et un djinn qu'elle a rencontré lors d'une visite à sa tante au Maroc ? Son père a failli s'étrangler de colère quand il a appris ce qui s'était passé.

La comtesse battit des mains comme une gamine excitée.

— Oh dites-moi tout, vous savez que j'adore ce genre d'anecdotes !

Kieran ne se fit pas prier et la comtesse ne cessa de l'encourager de ses gloussements et de ses exclamations à chaque détail croustillant. Franck n'était pas amateur de ragots, mais il devait reconnaître que Kieran avait l'art et la manière de raconter une histoire. Il comprenait mieux pourquoi Bahar Coskun, la médecin légiste, se réjouissait tant de passer un dîner à l'écouter parler des heures glorieuses d'Istanbul. Même Johanna avait du mal à résister à ses talents de conteur capable de passer avec virtuosité du rire aux larmes.

Le temps fila. Le moment où Kieran arriva au bout de son récit fut également celui que l'attelage choisit pour s'arrêter.

La portière s'ouvrit à nouveau sur la nuit pluvieuse et la silhouette de la villa Wenger-Valentin. Franck et Johanna saluèrent rapidement la comtesse, mais celle-ci retint encore Kieran un instant. Tous deux chuchotaient et riaient sous cape et Kieran flirtait outrageusement avec la femme, minaudant comme un véritable courtisan. Enfin, il lui offrit un interminable baisemain et sauta légèrement au bas du carrosse. L'attelage repartit aussitôt, s'enfonçant dans la nuit.

— On peut dire que vous n'avez pas peur d'en mettre une couche, fit remarquer Johanna. Ça ne m'étonne pas que vous soyez dans ses petits papiers.

Kieran haussa les épaules.

— Quel mal y a-t-il à faire plaisir à une morte ?

Franck tressaillit.

— Une morte ?

— La comtesse est un fantôme, mon cher. Elle s'est tuée dans un accident de carrosse alors qu'elle se rendait à un bal. Elle aimait déjà les ragots de son vivant, mais depuis qu'elle est morte, c'est devenu quasi pathologique. Cela fait d'elle une mine de renseignements inépuisable.

— Et une incorrigible pipelette, ajouta Johanna.

Franck sourit, mais pour cette fois, Kieran ne parut pas amusé. Il déploya son parapluie, alluma une cigarette et tourna vers Johanna un regard glacial.

— Puis-je savoir pourquoi la Sororité a jugé bon de prévenir tout le monde que je cherche l'eau du Léthé ? Et comment vos sœurs ont-elles été mises au courant ?

Johanna fit un geste embarrassé.

— Ça doit venir de plus haut, je ne savais rien. Juré.

Kieran soupira.

— Peu importe. Avec la Horde dans les environs, j'ai des problèmes plus sérieux à régler. Franck, est-ce que vous voulez bien ramener Johanna ? Elle habite à l'Esplanade et je crains que son moyen de transport ne soit fichu. Quant à moi, je vais rentrer à pied. Bonne nuit.

Il s'éloigna sans attendre de réponse, mais Franck le rattrapa aussitôt.

— Attendez, vous n'allez pas me laisser comme ça !

Kieran ne ralentit pas, froid et distant.

— Je vous tiendrai au courant pour la suite. Pour le moment, je dois réfléchir. Merci de votre aide, Franck. À plus tard.

Franck s'immobilisa, abasourdi. L'attitude de l'homme lui semblait incompréhensible. Pourquoi avait-il pris la peine de venir le chercher chez lui si c'était pour le congédier ensuite aussi abruptement ? Déjà Kieran disparaissait au détour d'une allée. Johanna rejoignit Franck.

— Et nous voilà virés comme deux domestiques, c'est génial !

Malgré le ton humoristique de la jeune femme, Franck ne sourit pas. Encore une fois il avait l'impression d'avoir échoué à une épreuve dont il n'avait pas eu conscience et il détestait cette sensation.

* * *

Franck avait conduit jusqu'à l'Esplanade sans dire un mot et Johanna avait fini par allumer la radio pour meubler le silence de l'habitable. *Nostalgie* proposait une rétrospective autour des Beatles et cela avait semblé convenir à la jeune femme qui s'était mise à battre la mesure sur sa cuisse ronde.

Johanna vivait dans une des tours du quartier étudiant de Strasbourg, non loin de la ligne de tram, et Franck se gara bientôt au bas de son immeuble. Il s'attendait à ce qu'elle file sans rien ajouter, comme Kieran en avait pris la détestable habitude, mais à la place, elle resta assise dans la voiture à le regarder. Franck finit par se tourner vers elle avec impatience.

— Quoi ?

Elle hésita, jouant avec les clés qu'elle avait tirées de la poche de son sac. Elle finit par faire tomber celles-ci entre les sièges, lutta un moment pour les ramasser, puis se redressa avec le rouge aux joues. Mais en dépit de son attitude maladroite et presque enfantine, son regard avait désormais le sérieux de celui d'une adulte.

— Je ne sais pas vraiment qui vous êtes, Franck, mais je vous ai observé ce soir et je crois que vous êtes quelqu'un de bien. Vous devriez vous tenir éloigné de Matheson.

— Pourquoi ?

— Parce que lui, ce n'est pas quelqu'un de bien.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Personne ne connaît Kieran Matheson aussi bien que la Sororité. Il est notre ennemi depuis des siècles. Vous devez me croire quand je vous dis qu'il est très dangereux.

Franck la dévisagea avec gravité.

— Expliquez-moi en quoi.

Johanna soupira et se laissa à nouveau aller au fond de son siège.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit sur lui ?

Franck fut agacé qu'elle lui réponde par une question, mais il fit un effort pour entrer dans son jeu.

— Qu'il est né en 1412, en Écosse.

— Ça fait au moins une chose de vraie. Quoi d'autre ?

Franck réfléchit.

— Qu'il est immortel.

— Vrai aussi. Il ne vieillit pas, ne tombe jamais malade et il est absolument impossible de le tuer. Je peux vous le dire, nous avons tout essayé.

Franck lui jeta un bref regard, décida de ne pas relever.

— Il m'a aussi dit qu'il avait sauvé la vie de Piotr.

— C'est probablement vrai. Même si on peut questionner ses motivations puisqu'il en a profité pour s'offrir un esclave.

— Il s'est battu pendant la dernière guerre.

— Exact. Est-ce qu'il vous a dit dans quel camp ?

Franck la considéra avec incompréhension.

— Comment ça ?

Johanna sourit tristement.

— Il s'est engagé dans la SS, Franck. Je ne saurais plus vous dire quel grade il avait, mais il n'était pas un soldat de base. Il a activement aidé les nazis. Nous avons des témoignages qui le placent à Treblinka et à Auschwitz.

— Non, je ne vous crois pas.

— Je vous jure que c'est la vérité. Ouvrez les yeux, je vous en prie. C'est un monstre. Est-ce qu'il vous a expliqué qu'il a tué son propre fils pour obtenir ses pouvoirs magiques ? Est-ce qu'il vous a raconté qu'il a encouragé et participé à la chasse aux sorcières qui a sévi au Moyen-Âge à travers toute l'Europe ? Il a tué et fait tuer des centaines des nôtres, sans compter d'innombrables innocentes ! Et s'il connaît aussi bien la Horde, c'est parce qu'il en a fait partie.

Sous le choc, Franck ne réussit qu'à balbutier quelques mots.

— Mais il est si... Il paraît tellement...

— Je sais, soupira Johanna. Il est sympathique et drôle. Il sait s'entourer de gens bien, comme vous, comme les Grimm, mais ce n'est qu'une façade. C'est un manipulateur de tout premier ordre, son charme est celui du Diable. Tôt ou tard, il finira par révéler sa véritable nature et vous en subirez les conséquences.

Elle serra le bras de Franck avec intensité.

— Croyez-moi, s'il vous plaît. Protégez-vous et restez loin de lui.

Franck se dégagea doucement. Il avait du mal à encaisser, mais il ne voulait pas le montrer. Il désigna son immeuble à la jeune femme.

— Je crois que vous devriez partir maintenant.

Johanna afficha une moue de compassion.

— Je suis désolée d'avoir cassé votre...

— Au revoir, Johanna.

Le ton de Franck était sec. La jeune femme s'inclina, le salua aimablement, puis sortit enfin de la voiture. Franck démarra aussitôt, soudain pressé de rentrer chez lui.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
29 août 1586*

Katell chuchota quelques mots à l'oreille d'Otilie et observa avec un plaisir malicieux le sourire de satisfaction qui s'invitait sur les lèvres de la servante des Engelmann. Suivant les encouragements de Katell, la jeune femme marcha d'un pas résolu vers Max qui discutait dans un coin avec certains des ouvriers de l'imprimerie. Katell se laissa tomber sur un banc et but une gorgée de vin tout en observant la scène, se retenant de pouffer de rire.

Même si elle n'était pas très belle, Otilie n'était pas farouche et elle savait y faire avec les hommes. Ignorant les protestations embarrassées de Max, elle l'entraîna de force et ils se joignirent aux autres danseurs. Lorsque le compagnon jeta un regard noir dans sa direction, empourpré et maladroit, Katell craqua et éclata de rire pour de bon.

Dans la cour de la maison Engelmann, la fête battait son plein. Des musiciens avaient monté une estrade devant les fenêtres de l'atelier et ils s'y étaient installés, jouant des airs entraînants et des danses populaires, maniant avec adresse et élégance leurs luths, cornet à bouquin, chalémie, cornemuse et autre tambourin. Parfois un des deux joueurs de luth abandonnait son instrument pour chanter d'une belle voix grave. Les six musiciens étaient italiens et Lidy avait fait des pieds et des mains pour les dénicher, sachant qu'aux yeux de son époux, l'Italie était la seule vraie patrie de la musique. Katell

devait reconnaître qu'elle avait rarement entendu des instrumentistes d'un tel talent, ni des mélodies aussi prenantes.

Une longue table avait été dressée le long de la partie d'habitation des Engelmans, entourée de bancs, et les reliefs du repas pantagruélique servi plus tôt y traînaient encore. Trois cochons de lait gisaient sur leurs plateaux, à demi dévorés, entourés notamment de pièces de volaille, de pâtés, de fruits, de coupes de vin... Lidy avait vu les choses en grand et Katell avait tellement mangé qu'elle avait l'impression qu'elle allait exploser.

La veille, Otilie avait suspendu tout autour de la cour de longues guirlandes qui mêlaient fleurs et tissus colorés, formant un décor enchanteur. Max avait grimpé sur l'échelle pour mettre en place la vingtaine de belles lanternes qui les éclairaient maintenant que la nuit était tombée, accentuant l'ambiance magique, hors du temps et de la réalité. Dans cette lumière douce et mystérieuse, enveloppés par la musique qui résonnait dans la cour fermée, ils étaient tous à l'abri du monde et de ses duretés.

Une quinzaine de danseurs infatigables tourbillonnaient à travers la cour, évitant agilement le puits qui se dressait au milieu. Il s'agissait essentiellement de jeunes gens et leurs aînés se répartissaient entre la table et la stub dont les fenêtres étaient grandes ouvertes. En tout, il y avait une quarantaine d'invités, les employés de l'imprimerie, leurs familles, mais aussi des voisins et quelques couples qu'Hanns et Lidy considéraient comme des amis proches, notamment Hans Thoman Uhlberger, le maître d'œuvre de la cathédrale. Officiellement, il s'agissait de fêter la mise sous presse du dernier ouvrage en date de l'imprimerie, un traité d'astrologie. Officieusement, Lidy fêtait chaque année ce jour-là l'anniversaire de la naissance d'Hanns, se débrouillant toujours pour obtenir une dérogation malgré les nombreuses ordonnances qui régulaient la vie quotidienne des Strasbourgeois.

Fêter son anniversaire de naissance n'était pas chose courante, malgré la façon dont la philosophie humaniste mettait l'individu au centre du monde. Même fêter le jour du saint dont on portait le nom était considéré comme de l'idolâtrie par certains gardiens de la foi. Cette pensée faisait sourire Katell. Ce que Lidy éprouvait pour son époux n'était sans

doute pas loin de l'idolâtrie. Mais Katell ne pouvait pas en blâmer la femme alors qu'elle-même considérait Hanns comme quelqu'un d'exceptionnel.

Katell vida son gobelet de vin et chercha son maître du regard. Hanns discutait gaiement avec Uhlberger et son épouse, Lidy suspendu à son bras. Il avait le visage rougi par l'excès de bonne chère et ses yeux brillaient d'un éclat où se mêlaient bonne humeur et légère ivresse. Pour la première fois depuis des semaines, toute trace de préoccupation avait disparu de ses traits pleins et il paraissait sincèrement s'amuser, riant, souriant tendrement à Lidy, tapant machinalement du pied sur le sol au rythme de la musique des Italiens. Katell était heureuse de le voir ainsi.

Après leur affrontement avec le golem, Hanns avait tenté d'agir comme si rien ne s'était passé, mais cette façade s'était écroulée lorsque d'autres incidents avaient eu lieu. Un après-midi, alors qu'Hanns et Max sortaient du poêle pour rendre visite à un des professeurs du Gymnase, ils étaient passés juste à côté d'une maison en chantier. Au moment où ils marchaient le long des échafaudages, une corde avait cédé et une énorme poutre avait chuté d'une hauteur de plusieurs mètres. Sans la vivacité de Max, Hanns aurait été écrasé sous la monstrueuse pièce de bois. Il s'en était sorti sans une égratignure, mais d'autres passants n'avaient pas eu cette chance : un homme avait été tué sur le coup et une femme avait eu la jambe brisée.

Hanns avait raconté l'incident à Lidy avec désinvolture, prétendant qu'il s'agissait réellement d'un accident. Mais après qu'une charrette, dont le cheval s'était emballé, ait manqué de le renverser au beau milieu de la place des Cordeliers, il était devenu clair qu'il n'y avait là nulle coïncidence. Deux femmes avaient été blessées par l'animal fou et Hanns lui-même n'avait dû la vie sauve qu'à l'intervention rapide et discrète de Janek. Depuis, l'imprimeur ne quittait plus la maison.

Katell en avait discuté avec Max. Hanns avait avoué au compagnon qu'il craignait pour sa propre vie, mais plus encore pour celles des gens qui pourraient se trouver près de lui si ses ennemis tentaient à nouveau de le tuer. Tant qu'il restait dans sa demeure, il était plus facile au mystérieux Peuple Invisible de le protéger.

Katell se détourna d'Hanns avec un soupir. Depuis ces attaques, elle faisait presque chaque nuit des cauchemars où Bérénice du Cléré et l'échevin Hammerer tourmentaient Hanns, quand ils ne l'assassinaient pas pour de bon. Même sa soif d'aventures ne pouvait pas contrebalancer son désir de voir son maître à nouveau en sécurité. Elle aurait donné cher pour que la maison Engelmann retrouve sa douce routine et oublie toutes ces histoires dangereuses.

— Jacob, nous allons être à court de vin ! Est-ce que tu peux chercher un autre tonnelet, s'il te plaît ?

Katell releva les yeux vers Lidy en souriant et s'empressa d'obéir. Abandonnant la cour bruyante, elle retrouva avec un certain plaisir la fraîcheur et le calme de la maison. Elle rejoignit la cuisine, récupéra une bougie et dévala les marches qui menaient à la cave. Comme pour le repas, Lidy avait prévu du vin pour deux fois plus de personnes que nécessaire et deux ou trois tonnelets s'empilaient encore dans un coin. Katell en fit rouler un jusqu'à l'escalier, puis les choses se compliquèrent.

Un des grands inconvénients de se faire passer pour un homme tenait au fait que, malgré tous ses efforts, sa force musculaire restait nettement inférieure à celle de ses collègues. Elle trouvait généralement des stratagèmes, mais plus d'une fois elle avait craint de se voir démasquée à cause de sa faiblesse physique. Ramener le vin jusqu'à l'extérieur s'avéra être une de ces douloureuses expériences.

Grâce à une planche, Katell parvint à faire rouler le tonneau jusqu'en haut de l'escalier, au prix d'une suée qui la laissa haletante et trempée. Elle eut ensuite toutes les peines du monde à faire franchir au maudit fût les pas des portes, tous surélevés. Le pire de tous était le seuil de l'entrée et elle se retrouva coincée à quelques pas des gens qui festoyaient, priant le ciel que personne ne remarque ses efforts pathétiques. Au fond de la cour, on discutait avec animation des dangereux incendies qui éclataient un peu partout dans Strasbourg depuis une semaine, sans doute à cause de la chaleur infernale, mais tôt ou tard quelqu'un tournerait la tête vers Katell. Elle commençait à désespérer lorsqu'une silhouette se dressa soudain devant elle.

— Laisse-moi faire.

Sans attendre sa réponse, Max souleva le tonneau, le porta jusqu'à la table et le mit à la place du fût vide. Katell le regarda faire avec un mélange d'admiration et d'irritation. Le compagnon ne tarda pas à revenir vers elle, lui tendant une coupe du vin fraîchement tiré, dardant sur elle son regard sévère.

— Est-ce que demander de l'aide est tellement difficile pour toi ?

Katell haussa les épaules et but un long trait de vin, assoiffée.

— Je ne veux pas passer pour un paresseux, répondit-elle enfin.

— Il vaut mieux que tu passes pour un paresseux que pour ce que tu es vraiment, rétorqua le compagnon.

— Ah oui ? Et je suis quoi ?

Max leva les yeux au ciel. Il faillit tourner les talons, revint en arrière et pointa un doigt impérieux sur la jeune fille.

— Et arrête d'essayer de m'embarrasser. Je n'ai vraiment pas besoin de ça.

— Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire, fit Katell d'un ton mielleux.

Max serra les dents et s'éloigna pour de bon cette fois. Récupérant une pomme au passage, il se laissa tomber dans un coin et se mit à manger le fruit d'un air renfrogné. Son regard se fixa sur les musiciens et peu à peu son expression fermée s'adoucit, comme si la musique apaisait son âme ombrageuse. La lumière d'une lanterne se reflétait sur ses traits fermes, dessinant des ombres mystérieuses dans son regard, sur ses cheveux sombres. Otilie n'était pas la seule à le trouver séduisant, Katell savait que de nombreuses jeunes femmes du voisinage tournaient autour du compagnon. Elle n'était pas certaine de ce que cela lui inspirait.

Depuis la nuit du golem, ainsi que Katell l'avait intérieurement baptisée, ses relations avec Max avaient subtilement évolué. Il y avait toujours une certaine tension entre eux et ils se prenaient le bec à longueur de journée, mais ils étaient en même temps liés d'une manière nouvelle par ce qu'ils partageaient : le secret des activités d'Hanns ainsi que le secret de la véritable nature de Katell.

Quelques semaines plus tôt, Katell aurait parié les yeux fermés que Max la dénoncerait à la moindre occasion, mais depuis

que le compagnon était dans sa confiance, elle avait au contraire le sentiment qu'il s'efforçait de la protéger. Malgré son attitude sévère, autoritaire et exaspérante, il ne la mettait jamais en difficulté devant les autres et il lui était même arrivé une ou deux fois de la sortir de l'embarras, comme il venait de le faire avec le tonneau. Katell n'arrivait pas à déterminer ce que le compagnon pensait réellement d'elle, mais elle commençait à réaliser qu'elle s'était trompée et qu'il n'était pas son ennemi.

Katell fut arrachée à ses réflexions comme Otilie venait la solliciter pour une danse, après avoir essuyé un refus cinglant de la part de Max. Katell se prêta volontiers au jeu, même si elle avait conscience de tout ce qu'il y avait d'ambigu dans l'attitude d'Otilie envers elle. Elle aimait trop danser pour se refuser ce plaisir et elle n'avait aucune peine à déjouer les stratégies d'approche transparentes de la servante. Dépîtée, celle-ci finit par jeter son dévolu sur un des ouvriers typographes et Katell se retrouva sans cavalière. Au même moment, elle vit Hanns entraîner Uhlberger dans l'atelier. L'expression de l'imprimeur n'était plus tout à fait aussi enjouée et le maître d'œuvre de la cathédrale semblait grave. Sans réfléchir, Katell se faufila à travers la cour pour les suivre.

Avec l'estrade des musiciens qui cachait une partie de l'entrée de l'atelier, Katell n'eut aucune peine à s'y glisser discrètement. Elle vit de loin Hanns et Uhlberger disparaître dans le bureau de l'imprimeur. Par chance, le maître d'œuvre de la cathédrale n'avait pas l'habitude de la porte capricieuse du bureau et celle-ci resta entrouverte derrière lui. Katell se glissa tout contre sans faire le moindre bruit. Lorsqu'elle prit conscience avec honte qu'une fois de plus elle espionnait Hanns, il était déjà trop tard.

— Nous allons manquer de temps, Hans, disait l'imprimeur à son homonyme. L'objet va arriver très bientôt, il faut terminer les travaux.

— J'en suis conscient, répondit le maître d'œuvre de la cathédrale d'une voix douce, mais tu dois comprendre que ce genre de choses prend du temps. Surtout que je ne peux travailler qu'avec deux ouvriers de confiance et que nous ne pouvons pas utiliser la magie. Nous nous hâtons, mais nous avons encore besoin de quelques jours supplémentaires.

— Et ensuite ce sera indétectable ?

— Je te le promets. Fais-moi confiance.

Hanns soupira.

— Pardonne-moi, mon ami. J'ai toute confiance en toi. Mais tu ne peux imaginer à quelle sorte de gens nous avons affaire, ils sont très dangereux.

— Si seulement tu acceptais de m'en dire plus, je pourrais...

— Non. Je t'ai suffisamment mis en danger comme ça, je ne veux pas t'impliquer davantage. Même si...

Hanns s'interrompit, hésitant. Katell s'était accroupie devant le trou de la serrure, incapable de résister à la curiosité. Elle vit la haute silhouette d'Uhlberger se pencher vers celle nettement plus ronde d'Hanns.

— Dis-moi, insista l'architecte, je ne demande qu'à t'aider.

Hanns prit une profonde inspiration, puis il tira de sous ses vêtements une clé accrochée à une chaînette et l'utilisa pour ouvrir un des tiroirs de son bureau. Il en sortit un des deux livres qu'il avait imprimés avec Max et le tendit à Uhlberger. Celui-ci l'examina avec circonspection.

— *Les Métamorphoses* d'Ovide ?

— Le contenu n'est pas le plus important, expliqua Hanns, c'est le livre en lui-même qu'il faut protéger. J'aimerais que tu le conserves quoi qu'il advienne.

— Tu peux compter sur moi. Cet ouvrage t'attendra dans ma bibliothèque et tu pourras le récupérer à ta convenance.

Même depuis sa position dissimulée, Katell perçut le soulagement d'Hanns.

— Merci. Merci beaucoup. Et maintenant nous devrions retourner à la fête ou nos épouses vont nous chercher.

Ils se levèrent dans un même mouvement et Katell éprouva une brève panique. Elle bondit silencieusement jusqu'à un établi et s'agenouilla dans son ombre, le cœur battant. Les deux hommes s'arrêtèrent un instant dans la pénombre de l'atelier, baignée de quelques flaques de couleurs comme la lumière des lanternes traversait les vitraux des fenêtres. Uhlberger promena un regard pensif sur les lieux.

— J'avoue que parfois je ne te comprends pas, Hanns, dit-il. Tu aimes ton métier, tu es respecté par tes pairs, assez riche pour considérer sereinement l'avenir et ton épouse est en adoration

devant toi. Que recherches-tu en te mêlant d'affaires aussi dangereuses ? Pourquoi prendre le risque de tout perdre ?

Hanns sourit tristement dans l'obscurité.

— C'est justement parce que Dieu m'a beaucoup donné que je me sens obligé d'aider ceux qui sont moins fortunés que moi. Il me semble que ce n'est que justice.

— Mais le Peuple Invisible n'a pas besoin de nous, qu'ils règlent eux-mêmes leurs histoires !

— Est-ce ainsi que tu veux considérer ceux qui ont bâti pour moitié ta chère cathédrale et qui l'ont protégée autant qu'ils ont pu ? Ne t'aident-ils pas chaque jour à la conserver belle et forte ?

— Bien sûr, mais...

— Mais quoi, mon ami ? Le Peuple Invisible n'est invisible que pour une raison : c'est aussi notre peuple. Ils ne vivent pas seulement parmi nous, ils vivent avec nous. Notre destin est lié au leur. Ils sont nos frères et jamais je ne leur tournerai le dos.

Le ton d'Hanns était ferme et résolu. Uhlberger resta silencieux un instant, puis il poussa un profond soupir.

— Sans doute as-tu raison. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que quelqu'un comme toi devrait se protéger davantage.

— Ma vie n'est pas plus importante qu'une autre. Et je préfère la mettre en danger qu'abandonner le monde aux médiocres comme Hammerer.

— J'admets que la perspective d'un monde dirigé par Hammerer est effrayante ! rit Uhlberger.

— Dieu nous en préserve ! renchérit Hanns en riant à son tour.

Avant qu'ils ne puissent poursuivre, la voix de Lidy traversa l'atelier depuis la porte d'entrée.

— Ah vous voilà, tous les deux ! Quelle idée de délaisser vos épouses pour venir chuchoter dans le noir comme deux étudiants qui préparent une mauvaise farce ! Venez vite !

Les deux hommes obéirent et suivirent Lidy qui continuait à les sermonner en plaisantant. Bientôt Katell se retrouva seule et le silence retomba dans l'atelier, contrastant avec l'ambiance joyeuse de l'extérieur. La jeune fille resta immobile dans le noir, pensive, méditant les paroles troublantes d'Hanns.

* * *

La fête dura la moitié de la nuit. Katell dansa jusqu'à sentir ses jambes trembler, puis elle s'écroula dans un coin et elle resta à contempler les étoiles entre les lueurs des lanternes. Bientôt un des musiciens joua une douce complainte sur son luth pendant que ses camarades démontraient leur estrade. Les gens s'en allèrent petit à petit, l'ambiance devint délicieusement paisible, comme le calme après la tempête. Katell entendit encore Hanns bavarder avec les artistes et les remercier chaleureusement, elle remarqua vaguement que Lidy étendait une couverture sur elle, puis elle perdit le fil de la réalité et elle s'endormit.

Katell rêva de scènes angoissantes où se mêlaient des rivières de vin sur lesquelles flottaient de gigantesques tonneaux, des mains d'Otilie qui s'égarèrent sur ses bras et ses hanches, sensuelles, provocantes, d'un loup qui la poursuivait à travers les rues désertes de Strasbourg et qui avait les mêmes yeux que Max, de Janus barbus qui dansaient sous les voûtes de la cathédrale, se démultipliant à l'infini tandis que les vitraux dégoulaient de sang, des coups de marteau du bourreau qui forgeait lui-même son épée pour trancher la tête d'Hanns...

Ces coups puissants, répétés, lancinants prirent de plus en plus de relief jusqu'à ce que Katell se réveille en sursaut. Hébétée, nauséuse, la jeune fille réalisa que les sons étaient bien réels. Elle se redressa avec inquiétude, regarda autour d'elle avec incompréhension. Elle se trouvait toujours dans la cour où la lumière pâle de l'aube s'était répandue comme un brouillard. Les reliefs de la fête traînaient encore sur la table, de même que quelques invités trop saouls pour rentrer chez eux et encore profondément endormis. Quelqu'un cognait sur la porte cochère comme si sa vie en dépendait.

Avant que Katell ne trouve la force de réagir, Max surgit soudain de la maison, échevelé, encore en train de s'habiller. Il courut jusqu'à la porte et se hâta de la déverrouiller. Katell vit la silhouette de Janek s'encadrer dans l'ouverture et les derniers vestiges du sommeil s'évaporèrent. Tout en même temps, elle prit conscience qu'elle était gelée, qu'un des ivrognes

emplissait la cour de ses ronflements, qu'elle avait soif et que Janek semblait très nerveux.

Max échangea quelques mots à voix basse avec le lycanthrope, puis il jeta un regard autour d'eux. Ses yeux rencontrèrent brièvement ceux de Katell, mais dès qu'il constata que personne d'autre n'était réveillé, il s'effaça pour laisser entrer Janek et le conduire à l'intérieur de la maison.

Katell lutta contre la couverture dans laquelle elle était empêtrée, puis elle tituba vers l'entrée, traînant le morceau de tissu derrière elle. Elle se cogna dans plusieurs meubles, ne marchant pas très droit dans l'obscurité qui régnait encore à l'intérieur, puis elle rejoignit enfin Max et Janek dans la cuisine. Le compagnon avait allumé une bougie, fait asseoir le lycanthrope à la table et il lui servait du vin, mais cette attention semblait impatienter leur hôte plus qu'autre chose.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec des bagatelles, grognait-il. Je dois absolument voir le protecteur ! Va le chercher !

Max hésita, puis il s'inclina et sortit sans un mot. Katell prit place sur une chaise avec circonspection et s'enroula à nouveau dans la couverture. Janek s'était finalement laissé tenter par le vin, il l'avait vidé d'un trait et il s'agitait maintenant sur son siège, ses doigts griffus tambourinant nerveusement sur la table.

C'était la première fois que Katell avait la possibilité de l'observer à loisir et elle ne s'en priva pas. Le lycanthrope avait toutes les apparences d'un homme au physique puissant, à l'exception de quelques détails que la jeune fille remarquait peu à peu à la lueur mouvante de la bougie. Ses oreilles, tout d'abord, à moitié cachées par ses cheveux, mais curieusement allongées et poilues. Ses ongles, trop longs, trop acérés, jaunes comme des griffes d'animal. La façon dont ses narines se dilataient pour capter les senteurs dans l'atmosphère. Ses mouvements souples, vifs, dangereux comme ceux d'un chat. Et surtout, surtout, la lueur de sauvagerie inhumaine au fond de ses yeux sombres.

Katell frissonna et reprima la tentation de toucher son crucifix. Hanns avait dit que les membres du Peuple Invisible étaient leurs frères. Une affirmation aussi généreuse s'appliquait-elle réellement à cette créature au regard démoniaque,

moitié humaine moitié animale ? Le lycanthrope n'était-il pas une bête du Diable dont la place aurait été sur un bûcher ?

— Qu'est-ce que tu regardes ? gronda soudain Janek.

Katell rougit et réprima un mouvement de recul. Janek renifla avec amertume.

— Le monstre te dégoûte, c'est ça ?

Stupéfaite, Katell ne sut comment réagir. Janek grogna encore, puis se redressa brusquement pour se servir un autre verre de vin, ne cessant de regarder vers la porte, guettant le retour de Max. Katell tergiversa de longues secondes, puis elle s'obligea à ouvrir la bouche.

— Est-ce que vous pouvez vraiment vous transformer en loup ?

Janek fixa un instant le fond de sa timbale, sombre, puis il hocha lentement la tête. Un infime frémissement parcourut Katell, d'excitation autant que d'effroi.

— Et ça... ça fait quel effet ?

Le lycanthrope haussa les épaules.

— Au début ça fait mal et ensuite c'est comme... entrer dans un autre monde. Tout est différent vu par les yeux du loup. Tu ne peux pas imaginer, personne ne le peut.

— Mais comment est-ce qu'on devient comme vous ?

La curiosité spontanée de Katell parut amuser et détendre un peu Janek. Il lui adressa un sourire bourru.

— On ne devient pas comme moi, on l'est à la naissance ou on ne l'est pas. C'est la volonté de Dieu, il faut La respecter.

— Vous respectez Dieu ?

— Tu imagines quoi ? Que parce que je suis différent de toi, je vénère le Diable ?

Les sourcils froncés de Janek donnaient un aspect terrible à sa physionomie, mais Katell commençait à percevoir que cette attitude tenait davantage de la défense que de l'attaque. Avant qu'elle ne puisse répondre, Max revint d'un pas pressé.

— Maître Engelmann arrive, annonça-t-il.

Il tira une miche de pain d'un placard, en coupa des morceaux et les saupoudra de sel et de cumin avant de pousser l'assiette vers Janek, comme on le faisait traditionnellement pour les invités. Le lycanthrope ignore la nourriture, paraissant de moins en moins tenir en place. Il sauta littéralement sur ses pieds lorsque Hanns fit enfin son apparition.

L'imprimeur s'était habillé à la hâte, décoiffé, pas rasé. C'était sans doute la première fois que Katell le voyait aussi négligé. Janek et lui se saluèrent nerveusement, puis ils reprirent place autour de la table. Katell s'était faite toute petite sur son siège et à son grand soulagement, Hanns ne la chassa pas, pas plus que Max. Il se concentra simplement sur Janek.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— L'objet est à Strasbourg, murmura le lycanthrope comme s'il craignait qu'on ne l'entende. Il est arrivé dans la nuit. La salamandre est déjà sur ses traces, il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais la cachette n'est pas encore prête, protesta Hanns. Il nous faut quelques jours de plus.

— Impossible ! La salamandre a identifié la plupart des nôtres qui vivent à Strasbourg, elle nous pourchasse comme du gibier !

— Les incendies de ces derniers jours sont son œuvre, n'est-ce pas ?

Janek approuva gravement tandis que Katell ne cachait pas son incrédulité. Pas un instant elle n'avait soupçonné que les nombreux feux signalés dans la ville aient pu avoir une origine criminelle, encore moins magique. Janek se pencha vers Hanns, pressant.

— Il faut que tu t'en occupes, protecteur, nous avons besoin de toi.

Hanns prit une profonde inspiration, puis il acquiesça avec un soupir.

— Très bien. Je vais venir avec toi, je vais m'occuper de l'objet jusqu'à ce que tout soit prêt. Je sais où me cacher, elle ne me trouvera pas.

— Mais maître...

Hanns interrompit Katell d'un geste.

— Tu veilleras sur Lidy, Jacob. Je lui dirai que j'ai dû partir pour notre domaine d'Andlau. Quant à toi, Max, je te confie l'imprimerie. Je peux compter sur vous deux, n'est-ce pas ?

Max acquiesça aussitôt, Katell tenta encore de protester.

— Maître, c'est trop dangereux, vous ne pouvez pas partir ainsi !

— Il le faut, répliqua calmement Hanns. Et dans quelques jours tout sera terminé.

Malgré son insistance, Katell ne parvint pas à le faire revenir sur sa décision. Hanns écrivit un mot pour Lidy qui dormait encore, il fourra quelques affaires dans une besace et il se prépara à suivre Janek. Max et Katell les accompagnèrent jusque dans la cour.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'arrivée du lycanthrope, les fêtards dormaient encore, le quartier était toujours calme et silencieux. Janek avait déjà rejoint la rue alors qu'Hanns s'attardait en arrière. Il serra Katell dans ses bras avec une tendresse de père, fit de même avec Max, puis il leur sourit.

— Quoiqu'il arrive, je veux que vous sachiez que je suis fier de vous, de chacun de vous. Soyez prudents et ayez confiance. Tout ira bien.

Max ne dit rien, sombre, tendu, tandis que les larmes envahissaient les yeux de Katell. Elle avait l'impression insupportable qu'Hanns leur disait adieu. Lorsqu'il tourna les talons, elle esquissa le geste de le retenir, mais il avait déjà quitté la sécurité de la maison, disparaissant dans les méandres de Strasbourg.

Katell n'arrivait pas à bouger, paralysée par l'angoisse. Max finit par presser doucement son épaule.

— Va te débarbouiller. Nous avons du travail.

Katell hochait bravement la tête et s'obligea à se détourner enfin de la porte cochère qui avait englouti Hanns.

* * *

La journée qui suivit la fête et le départ précipité d'Hanns parut interminable à Katell. Elle était fatiguée, elle avait mal à la tête et l'inquiétude grattait constamment au fond de son ventre comme un rat dans un seau. Elle aurait voulu se réfugier dans son lit, sous les couvertures, et dormir pour oublier toutes ces choses qu'elle aurait dû ignorer, mais à la place il fallait débarrasser, ranger, nettoyer, supporter la brusquerie de Max et la mauvaise humeur de Lidy.

Avec son caractère égal et enjoué, Lidy était très rarement de mauvaise humeur, mais ce jour-là, soit que le vin ne lui avait pas réussi, soit qu'elle devinait que quelque chose clochait, rien

ne lui convenait. La pauvre Ottilie passa la journée à se faire houspiller et ni Max, ni Katell ne furent épargnés, en dépit de l'immunité dont ils jouissaient habituellement. De temps en temps, Lidy laissait échapper une remarque acerbe sur le départ d'Hanns, sur son incompréhensible hâte, sur le fait qu'il n'avait même pas pris le temps de la réveiller pour lui dire au revoir. Elle était en colère contre son mari malgré le mot qu'il lui avait écrit, mais plus encore elle était inquiète et Katell avait de la peine de la voir ainsi.

La soirée fut morne et Katell éprouva un véritable soulagement à pouvoir enfin aller se coucher. Hanns avait donné congé aux ouvriers pour leur permettre de cuver le vin de la fête, mais le lendemain devait être une journée de travail normale et Katell se réjouissait à la pensée de retrouver cette rassurante routine. Malheureusement, à peine la tête sur l'oreiller, elle comprit qu'elle ne dormirait guère.

À chaque fois que Katell fermait les yeux, elle imaginait Hanns errant à travers les rues de Strasbourg, avec dans son sac un flacon de cette mystérieuse eau du Léthé. L'imprimeur était seul, à la merci de ses ennemis, sans personne pour le protéger. Katell avait beau se répéter que Janek était sûrement avec lui, que le lycanthrope était fort et courageux, qu'Hanns lui-même était trop intelligent pour se faire piéger, elle n'arrivait pas à chasser l'angoisse. Et à chaque fois qu'elle finissait par succomber au sommeil, de terribles cauchemars l'assaillaient où Hanns était poursuivi par des hordes de golems, quand il n'était pas condamné à brûler vif sur un bûcher.

Au matin, Katell était épuisée et sa migraine encore plus pénible que la veille. Elle s'obligea néanmoins à se lever en entendant Max bouger dans la pièce voisine. Lidy les attendait déjà à la cuisine, dans de bien meilleures dispositions que le jour précédent, et un solide petit-déjeuner permit à Katell de reprendre quelques forces. Ses craintes lui paraissaient disproportionnées à la lumière rassurante du jour et elle voulait croire qu'Hanns s'en sortirait. Elle voulait avoir confiance en lui. Ce fut le cœur un peu plus léger qu'elle rejoignit l'atelier et se mit au travail.

Hanns quittait rarement Strasbourg, surtout aussi brusquement, mais il lui arrivait de passer quelques jours dans son

domaine d'Andlau afin de contrôler la gestion de l'intendant. Dans ces cas-là, il déléguait toujours les décisions à Max et personne ne remit donc en question l'autorité du compagnon. La journée commença le plus normalement du monde et Katell parvint peu à peu à s'absorber tout à fait dans sa tâche.

Si une partie de l'atelier se consacrait aux finitions de l'ouvrage d'astrologie qui avait été prétexte à la fête, Max, Katell et un des typographes préparaient, quant à eux, la mise sous presse d'une Zeitung. Hanns faisait régulièrement paraître une de ces feuilles rapportant les dernières nouvelles, les catastrophes naturelles, les procès et les crimes, les famines, les naissances monstrueuses, les prévisions des astrologues et toute autre information digne d'intérêt. La Zeitung de l'imprimerie Engelmann s'intitulait *das Hermes Blatt*¹⁵ et le haut de la page était orné d'une élégante gravure représentant le messager des dieux aux pieds ailés. Katell considérait cette œuvre raffinée comme une des plus belles réussites de Max.

En dehors de quelques nouvelles sur la guerre de religions en France et diverses disputes politiques dans le Saint Empire, la nouvelle Zeitung faisait surtout la part belle à un long texte du prédicateur Geiler de Kaysersberg. Hanns adorait cet intellectuel du siècle précédent qui n'hésitait pas à dénoncer les travers du peuple comme les abus des puissants, y compris l'Église. L'imprimeur, qui finançait *das Hermes Blatt* de ses deniers personnels et le distribuait gratuitement, estimait que c'était là un excellent moyen d'éduquer le peuple, les rares qui savaient lire communiquant le message aux autres.

Katell aidait le typographe à finaliser la composition lorsque la porte de l'atelier fut écartée d'un violent coup de pied. Cinq soldats entrèrent aussitôt, suivis de l'échevin Hammerer et de trois autres mercenaires. Lidy venait juste derrière eux, furieuse, scandalisée.

— Mais puisque je vous dis qu'il n'est pas là ! cria-t-elle. L'intendant de notre domaine d'Andlau l'a appelé pour affaires urgentes, il est parti hier matin !

Max et Katell échangèrent un regard nerveux, puis le compagnon s'avança au-devant d'Hammerer tandis que Katell rejoignait Lidy qui fulminait.

15. La feuille d'Hermès.

— Il y a un problème, messire ? demanda Max d'une voix maîtrisée.

L'échevin le toisa d'un air méprisant.

— En effet, il y a un problème. On a rapporté au Magistrat que l'imprimerie Engelmann émettait des pamphlets clandestins, une plainte a été déposée et j'ai été chargé de l'enquête.

— Ce sont des accusations mensongères, répliqua le compagnon aussi calmement que possible. Maître Engelmann soumet tous ses ouvrages à la censure, nous n'avons jamais...

— Nous verrons bientôt qui ment. Fouillez l'imprimerie. Et la maison.

L'ordre s'adressait aux mercenaires. Trois d'entre eux filèrent aussitôt vers l'habitation tandis que trois autres se déployaient à travers l'atelier, retournant chaque tiroir, brutaux et destructeurs, indifférents aux protestations des ouvriers. Deux gardes restèrent près d'Hammerer, défiant quiconque d'approcher. L'échevin observait la scène sans dissimuler son mince sourire de satisfaction. Le visage de Max était fermé, indéchiffrable, mais ses poings se serraient convulsivement. Katell bouillonnait de rage et Lidy plus encore, à tel point qu'elle finit par ne plus arriver à se contenir.

— Vous ne pouvez pas agir ainsi ! s'exclama-t-elle. C'est indigne, nous ne sommes pas de vulgaires criminels ! Nous porterons cette affaire devant la justice !

Hammerer tourna brusquement vers elle son regard d'oiseau de proie et Katell esquissa un mouvement de protection instinctif. L'ignorant, l'échevin s'adressa à Lidy avec dédain.

— Pour déposer plainte, encore faudrait-il que votre époux soit là, madame Engelmann.

— Attendez un peu qu'il revienne, espèce de...

— Modérez votre langage, madame, vous pourriez regretter votre impulsivité.

Lidy serra les dents. Katell passa un bras apaisant autour d'elle et la força à reculer. La femme tremblait de tout son corps, nullement prête à abandonner. Au même instant les soldats atteignirent la porte du bureau d'Hanns et ce fut Max qui céda à la colère.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer là ! s'écria-t-il.

Il tira un des mercenaires en arrière. Aussitôt un autre saisit son épée et il s'en fallut de peu que le jeune homme ne soit embroché. Lidy poussa un cri d'effroi, puis elle échappa à Katell et se précipita, s'interposant entre Max et les soldats prêts à le tailler en pièces.

— Vous pouvez y aller, misérables ! cracha-t-elle. Nous n'avons rien à cacher !

Les soldats tournèrent les yeux vers Hammerer et celui-ci leur fit signe de procéder, non sans agacement. Max se tendit à nouveau comme ils poussaient la porte du bureau, mais Lidy le retint.

— Laisse-les, chuchota-t-elle. Ils ne trouveront rien et nous obtiendrons justice plus tard. Hanns leur fera passer un mauvais quart d'heure, tu peux me croire.

Katell prit une infime inspiration. Elle espérait de tout son cœur que Lidy avait raison, que les mercenaires ne trouveraient rien et qu'Hanns serait bientôt de retour pour écraser Hammerer. Elle l'espérait, mais il lui semblait que cet espoir était de plus en plus inconsistent.

Cependant les mercenaires eurent beau dévaster littéralement l'imprimerie, ils ne découvrirent rien qui aurait permis d'imputer à Hanns la moindre activité criminelle. Tout était en ordre, de la comptabilité jusqu'aux certificats de la censure. Katell voyait la frustration d'Hammerer grandir peu à peu et elle en éprouvait un plaisir malsain et revanchard.

Ce plaisir s'évanouit lorsqu'un des gardes s'approcha d'Hammerer avec un sourire de triomphe. Il s'agissait d'un des mercenaires qui étaient partis fouiller la maison. Il tenait quelque chose au creux de sa main droite, des chiffons dans sa main gauche et il entraîna Hammerer à l'écart pour les lui montrer. Katell s'aperçut que Max avait pâli, mais elle n'eut pas le temps de se demander pourquoi. Hammerer revenait vers eux, une lueur mauvaise au fond des yeux.

— Lequel du compagnon ou de l'apprenti occupe la chambre de gauche dans le grenier ? demanda-t-il d'un ton mielleux.

Katell baissa les yeux et ne dit pas un mot. Max s'avança d'un pas.

— La chambre de gauche est la mienne, admit-il sans hésitation.

Hammerer leva le poing, puis il laissa filer entre ses doigts une chaînette. Au bout de cette chaînette se balançait une étoile de David en argent. L'échevin adressa un sourire glacial à Max.

— Alors c'est toi, le Juif.

Une même stupeur frappa toutes les personnes présentes dans l'atelier. Katell releva les yeux vers Max, incrédule. Le compagnon avait pâli, mais il soutenait le regard d'Hammerer sans faiblir.

— Je ne suis pas juif, dit-il.

— Tu nies que ce collier t'appartient ?

— C'est juste un souvenir.

— Un souvenir que tu caches dans ton oreiller ?

— Je ne suis pas juif, répéta Max avec obstination.

— Et ces tissus souillés de sang, ils ne t'appartiennent pas non plus ? Tu ne les as pas utilisés pour quelque cérémonie barbare de ton peuple dégénéré ?

Un instant, Max parut décontenancé. Il tourna les yeux vers Katell, si brièvement qu'Hammerer ne le remarqua même pas. La jeune fille n'osait plus respirer, l'estomac dans la gorge. Ces tissus, c'était à elle qu'ils appartenaient, à elle qui mentait sur sa véritable nature, et Max l'avait compris. Mais au lieu de la dénoncer, le compagnon se contenta de secouer la tête.

— Ce n'est pas à moi. Je ne suis pas juif.

— Il y a une façon très simple de le vérifier, n'est-ce pas ? Si tu n'es pas juif, alors tu es encore entier. Tu n'as pas été coupé comme le sont ces vermines.

Hammerer fit signe aux soldats. Ricanant, deux gardes empoignèrent Max chacun par un bras, l'immobilisant. Le compagnon rougit de fureur et se débattit.

— Lâchez-moi ! Vous n'avez pas le droit ! Lâchez-moi !

Impitoyables, les soldats le frappèrent à l'estomac, à la tête, puis ils profitèrent de son étourdissement pour le déshabiller à moitié. Hébétée, Katell ne réussit pas à réagir, encore moins à détourner les yeux et elle vit. Elle vit que Max était coupé, qu'il était réellement juif, lui qui les avait accompagnés à l'église chaque dimanche, qui avait même pris la communion pendant les fêtes. Il avait prétendu être des leurs, mais il les avait trompés.

Leur preuve apportée, les soldats jetèrent Max à terre, le raillant. Le visage livide, la nuque rouge d'humiliation, le jeune

homme se rhabilla en tremblant, puis se releva, respirant lourdement dans le silence pesant qui était retombé sur l'atelier. Il fit un geste vers Lidy, mais la femme recula brusquement, pâle, choquée, au bord des larmes. Max se tourna vers Katell, mais elle évita son regard, incapable de poser encore les yeux sur lui. Les épaules du jeune homme s'affaissèrent et toute combativité s'effaça de ses traits. Il ne réagit pas lorsque les soldats se saisirent à nouveau de lui. Hammerer s'approcha de Lidy.

— Vous direz à votre époux qu'il aura à répondre de cela, madame. Ce Juif n'aurait jamais dû avoir le droit de travailler ici, c'est contraire à la loi, comme vous le savez très bien. Par Dieu, il n'est même pas autorisé à loger dans l'enceinte de la cité ! Et votre époux lui a offert le droit de bourgeoisie, il a voulu en faire un citoyen à part entière de Strasbourg, c'est une trahison !

Lidy se fit toute petite sous le ton vengeur de l'échevin.

— Il ne savait pas, balbutia-t-elle, Hanns ne savait pas, ce garçon nous a menti, c'est...

— Ce sera à l'enquête de vérifier cela. En attendant je vais envoyer des hommes à Andlau pour ramener votre mari à Strasbourg. Et si vous le voyez avant moi, faites-lui clairement comprendre qu'il a tout intérêt à se présenter au Magistrat dès que possible.

Hammerer tourna les talons et les soldats suivirent, entraînant Max qui ne se débattait plus, abattu. Ils allaient franchir la porte lorsque Lidy les retint d'une voix faible.

— Qu'allez-vous faire de lui ?

Hammerer afficha une moue cruelle.

— Nous allons faire comprendre à ce Juif qu'il a eu tort de vouloir se jouer des braves habitants de notre ville. Adieu, madame.

Il sortit ainsi avec sa suite et tout resta figé dans l'atelier, comme s'ils avaient tous été transformés en statues de sel.

Rossfeld, dimanche 14 septembre 2014

Franck récupéra le cognac et quatre verres derrière le bar qui se dressait dans un angle du salon de ses parents. Sa mère ne tarda pas à le rejoindre pour chercher une bouteille de sa fameuse liqueur de framboises.

— Ne prends pas ces verres, lança-t-elle avec impatience. Les autres sont mieux.

Franck obtempéra sans commentaire et retourna jusqu'à la véranda où toute la famille venait de terminer le déjeuner dominical. L'arrivée des digestifs fut accueillie par des exclamations de contentement et Franck entreprit de servir les hommes en cognac tandis que sa mère régalaît les femmes de sa liqueur maison.

La véranda était vaste, suffisamment pour qu'on ait installé une chaise longue afin que Caroline puisse surélever ses jambes gonflées par la rétention d'eau. Jeanne, la grand-mère de Franck et Caroline, était assise à côté d'elle et la couvait littéralement des yeux tandis que Stéphanie lui conseillait une de ses amies esthéticiennes afin qu'elle puisse arriver impeccable à la maternité. Caroline faisait mine d'être intéressée, alors que Franck savait très bien qu'elle méprisait ce genre de futilités. Habituee à jongler avec les humeurs de ses clientes, Stéphanie comprit très vite qu'elle s'était fourvoyée et réorienta la conversation sur la décoration de la chambre du bébé. La discussion reprit de plus belle et chacune put y mettre son grain de sel.

De l'autre côté de la table, François, le père de Franck, Joseph, son grand-père, et Marc, son beau-frère, médecin lui aussi, débattaient de la création d'un nouveau lotissement dans ce petit village du Ried dont la population ne cessait de croître. Le sujet était loin de passionner Franck et il s'absorba dans son cognac et dans la contemplation du jardin qui s'étendait en contrebas de la véranda.

Son grand-père, qui habitait la maison voisine, était un passionné de jardinage et c'était lui qui avait effectué la plupart des aménagements. Le père de Franck préférait la compagnie des livres à toute autre et il avait abandonné cette partie de la propriété à son beau-père sans sourciller. Quant à la mère de Franck, elle était ravie de pouvoir inviter ses amies dans un jardin qui, l'été venu, était un des plus beaux du village. Cet arrangement avait toujours paru un peu étrange à Franck, mais il semblait convenir à tout le monde et il n'y avait donc pas lieu d'en discuter.

Franck observa discrètement Stéphanie. Ils ne s'étaient pas reparlé pour autre chose que des banalités depuis leur dispute. Elle ne lui avait même pas demandé qui était Kieran, ni où il avait passé la soirée alors qu'il était rentré bien plus tard qu'elle, après avoir roulé des heures pour essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées. Une part de lui aurait voulu l'interroger, essayer de comprendre ce qu'elle attendait, mais une autre part, lasse de faire des efforts, avait juste envie de jeter l'éponge. Sans compter la question qu'elle lui avait balancée au visage et qui continuait à résonner sourdement en lui. L'aimait-il vraiment ou l'avait-il épousée parce que c'était ce qu'il fallait faire ?

Franck se crispa en sentant son téléphone vibrer dans sa poche. Il jeta un regard nerveux à l'écran, raccrocha aussitôt. Depuis quatre jours, c'était au moins la vingtième fois que Kieran essayait de l'appeler. Son numéro était masqué, il ne laissait pas de message, n'envoyait pas de texto, mais Franck savait que c'était lui. Parfois il était tenté de répondre, de sommer l'homme de s'expliquer, mais il craignait que celui-ci ne lui dise exactement ce qu'il avait envie d'entendre ; il ne se faisait pas assez confiance pour résister au charme du Diable.

Franck ravala un soupir, tenta de se concentrer sur son cognac. Les révélations de Johanna sur la véritable nature de

Kieran l'avaient blessé et il n'était même pas sûr de savoir pourquoi. Il méprisait sa propre naïveté, mais le pire était sans doute d'avoir effleuré ce monde extraordinaire pour le voir finalement filer hors de sa portée. Il n'avait pas envie de revenir à sa vie banale et routinière, pas après avoir vécu la soirée la plus troublante et excitante de sa vie. Et puis une question le hantait : pourquoi Kieran était-il venu le chercher ?

— *So mannele, vos esch ?*¹⁶

Franck sourit et releva les yeux vers son grand-père.

— *Mehr wasser aus fesch,*¹⁷ répondit-il.

Joseph approuva d'un sourire. Cet échange, absurde et intraduisible, était un de leur petit rituel depuis que Franck avait cinq ou six ans. Comme beaucoup de gens de sa génération, Franck comprenait l'alsacien bien mieux qu'il ne le parlait et il aurait été incapable de soutenir une conversation en dialecte. En revanche, ce genre d'expressions amusantes était pour lui une délicieuse madeleine de Proust qui le renvoyait instantanément aux mercredis après-midi de son enfance et aux goûters pris dans la cuisine de ses grands-parents, avec Caroline qui faisait ses devoirs à la table et Jeanne et Joseph qui bavardaient en alsacien.

— À quoi tu penses ? insista Joseph. Tu es complètement dans la lune aujourd'hui. C'est ta jolie femme qui te fait des misères ?

Stéphanie tourna brièvement les yeux vers eux et Franck fit un douloureux effort pour ne rien trahir.

— Je suis fatigué, c'est tout. J'ai encore du mal à dormir.

— Tu veux que je te prescrive des somnifères ? intervint Marc. Il n'y a pas de honte à en prendre après ce qui t'est arrivé.

Franck s'imposa un sourire.

— Merci, c'est pas la peine. Je ne suis pas très fan des médicaments.

— Franck imagine qu'il peut se soigner tout seul, soupira Caroline depuis l'autre bout de la table. Comment tu vas faire pour reprendre le boulot si tu ne dors pas ?

— Je me débrouillerai.

16. Alors, bonhomme, qu'est-ce qu'il y a ?

17. Plus d'eau que de poissons.

— Tu devrais être plus raisonnable ! s'écria sa mère avec angoisse. Pourquoi est-ce que tu ne vas pas voir quelqu'un si ça ne va pas ?

— Je vais bien.

— Super bien, oui.

Franck lança un regard noir à Caroline.

— Au fait, reprit Marc, tu sais si les flics ont avancé dans leur enquête à l'hôpital ? Le type qui a tué ce patient est un grand malade, tout le monde sera plus rassuré quand il sera en taule.

Tous les regards convergèrent vers Franck. L'espace d'une fraction de seconde, il fut tenté de leur hurler à tous d'aller se faire foutre. Il fut sauvé par la sonnette de la porte d'entrée. Son père grogna contre les gens qui dérangeaient les autres le dimanche et sa mère bondit de sa chaise.

— C'est sûrement la voisine, elle doit passer me rendre ma bassine à confitures.

Elle se précipita dans la maison. Franck marmonna une réponse à Marc, puis s'interrompit comme des voix se rapprochaient.

— Vraiment, je suis confus de vous déranger en plein repas de famille.

— Mais non, je vous en prie, on a fini de toute façon. C'est par ici.

Sa mère avait cette voix aiguë et affectée qu'elle employait toujours avec les gens qui l'impressionnaient. Franck sentit son cognac lui remonter dans la gorge. Il ne bougea pas lorsque Kieran apparut sur le seuil de la véranda, juste derrière sa mère. Celle-ci désigna le nouvel arrivant avec une certaine perplexité.

— Franck, ce monsieur veut te parler.

Vêtu d'un de ses costumes trois-pièces noir, vrai gentleman avec sa canne au pommeau sculpté et ses boucles sombres artistiquement décoiffées, Kieran souriait à la ronde, très à l'aise.

— Je suis désolé de vous interrompre, mais ça ne pouvait pas attendre. J'ai bien essayé d'appeler, mais je crois que votre téléphone doit être cassé, Franck. Auriez-vous un moment à m'accorder ?

Franck dévisagea l'homme avec incrédulité, puis une flambee de colère le saisit, incontrôlable. Il se leva brusquement, attrapa Kieran par le bras et le tira à sa suite.

— On revient, jeta-t-il par-dessus son épaule.

Sans le moindre ménagement, il entraîna Kieran jusqu'à la cuisine à l'autre bout de la maison, claquant la porte derrière eux. Lorsqu'il le lâcha enfin, Kieran massa son bras avec une grimace.

— Eh bien, eh bien, il ne faut pas vous énerver comme ça, voyons.

— Que je ne m'énerve pas ? Non mais pour qui vous vous prenez à débarquer comme ça ? Chez mes parents en plus ? Vous n'avez rien à faire ici, je veux que vous foutiez le camp !

— Puis-je savoir ce qui me vaut une telle hostilité ?

— Arrêtez de la jouer innocent, je sais ce que vous valez vraiment ! Je vais vous dire une chose : toute la famille de mon grand-père a été fusillée par les nazis, alors il est hors de question qu'un enfoiré de SS comme vous respire le même air que lui, c'est clair ? Et maintenant barrez-vous !

Kieran ne parut pas troublé.

— Je vois que la sorcière vous a parlé.

— Évidemment qu'elle m'a parlé ! Vous nous avez laissés seuls tous les deux, vous imaginiez quoi, putain ?

Soudain épuisé, Franck se laissa tomber sur une chaise, la respiration lourde, le cœur battant. Il était extrêmement rare qu'il cède ainsi à la colère. Sans doute parce qu'il était tout aussi rare qu'il se sente trahi à ce point. Kieran fit lentement le tour de la cuisine propre, son regard passa sur les placards en chêne, la mosaïque des carreaux du plan de travail, les restes de la choucroute que la famille avait mangée à midi, les casseroles encore posées sur la cuisinière, la vaisselle dans l'évier, les tableaux en marqueterie, la copie de la dernière échographie de Caroline accrochée au frigo... Il finit par ouvrir la fenêtre et allumer une cigarette. Franck faillit lui ordonner de l'éteindre, mais il n'en avait plus l'énergie. Kieran souffla sa fumée à l'extérieur, puis se décida enfin à le regarder.

— Est-ce que vous voulez bien me laisser une chance de me défendre ?

Sa voix était douce, paisible. Franck haussa les épaules.

— Défendre quoi ? Comment vous voulez défendre ce que vous avez fait ? Elle m'a tout dit : les nazis, toutes les sorcières que vous avez tuées, la Horde, votre propre fils...

Franck grimaça, toujours aussi choqué par cette pensée. Kieran resta impavide.

— Je reconnais que j'ai commis bien des actes indéfendables, mais j'ose croire que vous m'accorderez des circonstances atténuantes. Et considérez ceci : les sorcières me haïssent. Je ne dis pas qu'elles n'ont pas de bonnes raisons de le faire, mais cette haine a tendance à obscurcir leur jugement dès lors que je suis concerné.

Franck releva les yeux.

— Alors elle a menti ?

— Oh la sorcière était sans doute sincère, mais ce n'est qu'une enfant et elle est loin de tout savoir. Le monde se peint en nuances de gris, Franck, pas en noir et blanc.

Franck prit une profonde inspiration.

— Ça me semble simple pourtant : est-ce que vous avez été SS, oui ou non ?

— Oui et non. J'ai porté leur uniforme et j'ai fait ce qu'il fallait pour me faire respecter d'eux, mais je n'ai jamais adhéré à leurs idées. Je les ai infiltrés.

— Quoi ?

— Je vous ai dit que l'intérêt des nazis pour l'occulte n'était pas tombé du ciel. Certains d'entre nous les ont rejoints, pour de bon, à commencer par la plupart des membres de la Horde. Vous imaginez bien, une théorie qui défendait l'idée d'une race supérieure, cela leur convenait à merveille. Évidemment c'était eux-mêmes qu'ils voyaient comme une race supérieure et certainement pas les humains, même aryens.

Kieran tira sur sa cigarette avec élégance et Franck s'obligea à se ressaisir, se rendant compte qu'il était déjà suspendu à ses lèvres.

— J'ai fait partie de la Horde au XVIII^e siècle. Une errance dont je suis définitivement revenu après la boucherie de la Terreur. Néanmoins j'avais réussi à quitter ces fous sans animosité et ils m'ont accueilli à bras ouverts quand j'ai prétendu vouloir les rejoindre dans la SS. Il leur a fallu quatre ans pour comprendre que je donnais des renseignements aux Alliés et que c'était moi qui les décimais un par un. En vérité, si le dernier d'entre eux ne m'avait pas échappé, ils n'auraient jamais su que je les avais trahis. J'ai sapé les forces magiques de la SS

de l'intérieur et j'aime à croire que cela a contribué à la défaite des nazis, même si je reconnais que j'ai dû me salir les mains pour en arriver là.

Il soupira.

— Les dirigeantes de la Sororité connaissent le véritable rôle que j'ai joué, mais je crois qu'elles se complaisent à cacher cette vérité dérangeante à leurs sœurs plus jeunes. J'imagine qu'une telle révélation les empêcherait de justifier le fait qu'elles violent constamment le traité qui nous lie.

— Un traité ?

— Oui. Signé à Paris en 1804, l'année où Napoléon s'est couronné empereur. Un traité de paix dans lequel nous nous sommes promis mutuellement de nous laisser tranquilles. Depuis plus de deux cents ans, j'ai respecté ma part du marché. On ne peut pas en dire autant d'elles, comme vous avez pu le constater. Elles m'espionnent, elles me mettent des bâtons dans les roues... Et mademoiselle Beaumont est loin d'être la pire.

— Mais pourquoi est-ce qu'elles vous haïssent autant ?

Kieran sortit son cendrier de poche et y écrasa sa cigarette, avant de regarder Franck droit dans les yeux.

— Parce que j'ai tué des dizaines et des dizaines de leurs sœurs.

Franck recula légèrement, puis baissa la tête, nauséux. Kieran referma la fenêtre et s'installa sur une chaise près de Franck.

— J'ai été un monstre, je ne le nie pas. Mais j'ai aussi vécu des siècles et j'ai changé. Elles me voient toujours comme cet enragé qui les massacrait par plaisir, mais elles ont tort. Franck, s'il vous plaît, regardez-moi.

Franck fit un douloureux effort pour relever les yeux. Kieran lui sourit.

— Vous savez qu'elles ont tort. Vous le savez, sinon vous ne m'auriez pas suivi comme vous l'avez fait.

Franck détourna le regard.

— Vous aussi, vous les détestez, murmura-t-il. Pourquoi ?

Kieran s'adossa à sa chaise avec un soupir.

— Je les ai haïes très longtemps, en effet. Parce qu'elles m'ont privé de la chose qui était la plus importante pour moi, parce qu'elles m'ont fait beaucoup de mal.

— De quoi vous ont-elles privé ?

— De mes racines.

Franck haussa les sourcils. Kieran croisa les bras.

— Lorsque j'étais encore humain, il n'y avait rien que j'aimais plus que moi-même, à l'exception d'une chose : ma terre. J'avais, littéralement, mon pays dans le sang et je l'ai encore aujourd'hui. Quand j'ai obtenu la magie, j'ai tout fait pour que cette terre devienne mienne. J'ai étudié les sciences occultes avec frénésie pour acquérir toujours davantage de pouvoir. J'étais prêt à tout, y compris tuer. Les sorcières se sont liguées pour m'arrêter. J'avais accumulé tant de puissance et j'étais si redouté que personne n'a voulu les aider. Elles ont dû faire venir leurs sœurs d'Europe pour me combattre. Notre affrontement a été terrible et s'est soldé par une catastrophe, du moins de leur point de vue. Elles voulaient me tuer, mais la combinaison de leur magie et de la mienne s'est retournée contre elles et a fait de moi un immortel. Quand elles ont compris qu'elles ne pouvaient plus m'abattre, elles ont commencé par frapper là où elles seraient sûres de m'atteindre : elles m'ont exilé.

Kieran sourit tristement.

— Depuis cinq cents ans, il m'est impossible de mettre un pied sur les îles britanniques et encore moins en Écosse. À cause de la malédiction qu'elles m'ont lancée, je ne peux plus rentrer chez moi.

Pour la première fois, Franck perçut une émotion sincère dans la voix de Kieran, une fêlure douloureuse. Mais déjà l'homme retrouvait son ton léger.

— Oh je peux vous dire que ça ne m'a pas plu, pas plu du tout. Je suis devenu fou furieux, je voulais toutes les tuer. Et je m'y suis employé pendant un bon moment. Au prix d'immenses sacrifices, elles ont fini par me capturer et m'enfermer. Je suis resté leur prisonnier près de soixante ans. Soixante ans sans voir la lumière du jour, à crever continuellement de faim. Elles avaient agi de telle sorte que j'ignorais où je me trouvais et je ne pouvais donc pas utiliser le don qui me permet de faire venir à moi n'importe quel objet. Ce don ne fonctionne que si je sais où est l'objet et où je suis moi-même. Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'étais, pas la moindre. Et elles ne me nourrissaient

pas, afin que ma faiblesse empêche toute tentative d'évasion. Elles en ont profité pour tester sur moi toutes les méthodes de mise à mort qui leur traversaient l'esprit. Je ne peux pas mourir, mais je ressens la douleur. Elles m'ont torturé sans remords. Je crois que la seule chose qui m'a empêché de devenir fou c'est la haine que j'éprouvais envers elles. Ce sentiment m'a tenu lieu de nourriture et de lumière pendant toutes ces années. Jusqu'à ce qu'une jeune sorcière, bien trop bonne, ne prenne pitié de moi et ne relâche sa surveillance. J'ai découvert que je me trouvais dans les souterrains d'un couvent que je connaissais bien. Cette jeune fille a été la seule que j'ai épargnée.

Kieran fit un geste las.

— Après ça, la guerre a repris. Elles ont fini par me capturer à nouveau et c'est en retombant entre leurs mains que j'ai compris à quel point j'en avais assez. Je me suis échappé encore, mais cette fois je n'ai plus cherché à les affronter. J'ai fui l'Europe, j'ai voyagé à travers le monde, j'ai cherché un moyen de briser la malédiction qui m'empêche de rentrer en Écosse, en vain. Quand je suis revenu avec la Horde, les sorcières me cherchaient toujours. Nous avons joué à cache-cache un moment et puis j'ai réussi à convaincre une des supérieures de la Sororité que nous ne pouvions pas continuer comme ça. Après tout je suis immortel et elles ne pouvaient pas espérer me contenir pour toute l'éternité. Cette femme a accepté de signer le traité et j'ai pu arrêter de vivre dans l'ombre. Je n'ai plus de haine pour les sorcières depuis longtemps, je suis passé à autre chose, mais elles ne m'ont pas pardonné. Les femmes sont plus rancunières que nous, n'est-ce pas ?

Il sourit à Franck.

— Je ne souhaite rien vous cacher, mon cher. Je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous voudrez me poser, mais pas maintenant. Cela prendrait bien trop longtemps et je crois que nous devrions rendre leur cuisine à vos parents. En outre nous avons à faire.

Kieran se levait déjà, mais Franck l'arrêta d'un geste.

— Vous êtes sérieux ? Vous croyez que je vais vous suivre comme ça après avoir entendu tout ça ?

— Bien sûr. Vous en mourez d'envie et vous allez le faire.

— Vous êtes gonflé...

— C'est bien possible. Privilège de l'âge. Et puis je commence à vous connaître.

Franck tiqua. Dans un effort, il chercha à nouveau le regard de l'homme.

— Pourquoi moi ? C'est la deuxième fois que vous venez me chercher, moi. Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de vous.

— Mais pour faire quoi ?

— Pour me rappeler que tout ceci est réel, pour être ma conscience.

Kieran se rassit avec un soupir devant l'incompréhension de son compagnon.

— J'ai six cents ans. Parfois je ne sais plus laquelle de mes mille vies je suis en train de vivre, si je suis éveillé ou en train de rêver... Plus les années passent et plus le temps lui-même m'échappe. La consistance des choses. Leur importance réelle. Ce qui est moral ou non. J'ai peur de finir par perdre totalement mes repères. C'est pour ça que j'ai besoin d'avoir à mes côtés quelqu'un de mortel, quelqu'un de concret, de réel, d'humain, quelqu'un qui m'empêchera de m'égarer. Vous serez parfait, je l'ai su à la minute où vous m'avez pris en chasse devant la cathédrale.

— Moi ?

— Bien sûr. Vous êtes exceptionnel.

— OK, là vous vous foutez de moi.

— Certainement pas. À votre avis, comment réagissent la plupart des initiés au début ? Ils deviennent à moitié fous. Il leur faut beaucoup de temps pour s'ajuster, pour accepter que la réalité n'est pas telle qu'ils se l'imaginaient. Vous ? Ça vous a pris à peu près dix secondes et ensuite vous vous êtes battu à mains nues avec un *vrykolakas*. Je ne connais pas beaucoup de monde qui aurait eu ce cran. Et ça continue, je vous fais rencontrer les frères Grimm, je fabrique de l'or devant vous, je vous parle de légendes comme si elles étaient vraies et quelle est votre réaction ? À peine un froncement de sourcils. Même topo quand je vous emmène examiner un cadavre, quand vous découvrez Yggi et Piotr, quand vous voyez un chat noir se transformer en jeune femme, quand vous voyagez en carrosse avec un fantôme !

Kieran frappa dans ses mains avec enthousiasme.

— Regardez-vous ! Vous étiez furieux contre moi, parce que, avouez-le, vous m'aimez bien et que vous m'en vouliez de ne pas être un héros immaculé, mais à aucun moment vous n'avez mis en doute le fait que j'ai effectivement participé à la dernière guerre, à l'Inquisition et à tant d'autres joyeusetés disparues depuis des siècles. Le problème, ce n'était pas ça pour vous. Vous n'êtes pas blasé pour autant, vous écarquillez les yeux, vous vous posez des questions, vous vous révoltez, mais vous ne refusez pas la magie. Pourquoi ? Parce que vous avez la foi, Franck ! Vous acceptez que des choses vous dépassent, vous faites avec et c'est là toute votre force. Votre foi, votre humanité et votre courage, ce sont exactement les choses dont j'ai besoin. *Vous* êtes exactement ce dont j'ai besoin.

Kieran attrapa la main de Franck et se pencha à nouveau vers lui, les yeux brillants.

— Et maintenant dites-moi : viendrez-vous avec moi, oui ou non ?

Franck se sentait hypnotisé par le regard intense de l'homme. Il hésita de longues secondes, l'esprit vide, puis il sursauta. La porte venait de s'ouvrir, livrant passage à Stéphanie. Franck recula aussitôt et Kieran lâcha sa main, mais elle avait surpris leur étreinte. Elle fronça les sourcils.

— Franck, on peut savoir ce qui se passe ? Ça fait plus d'un quart d'heure que vous êtes enfermés là-dedans.

Le regard de Franck navigua de son épouse à Kieran. Celui-ci souriait, tranquille, sûr de lui. Franck ne chercha pas à lutter davantage. Il se leva lourdement.

— Je dois y aller, annonça-t-il à Stéphanie. Est-ce que tu pourras demander à Caro et Marc de te ramener ?

— Quoi ? Mais tu vas où ?

— Je dois... donner un coup de main à Kieran.

Celui-ci sauta sur ses pieds et s'inclina.

— Une armoire à déménager, fit-il d'un ton comique, quelque chose de vraiment énorme ! Je n'y arriverai jamais tout seul !

Il fit mine de soulever un meuble gigantesque et de se casser la figure sous son poids. Stéphanie ne parut pas apprécier ses pitreries.

— Putain, mais vous êtes qui, vous ?

— C'est un ami, intervint Franck.

— Alors pourquoi je n'ai jamais entendu parler de lui ? D'où il sort ?

Franck prit une profonde inspiration.

— Laisse tomber, d'accord ? On y va, c'est tout. On verra plus tard pour les explications.

— J'espère que tu plaisantes. Tu crois que tu vas pouvoir...

Sans l'écouter, Franck passa à côté d'elle et quitta la cuisine, Kieran sur les talons. Franck récupéra sa veste et ses clés dans l'entrée, demanda à son compagnon de l'attendre et revint sur ses pas. Stéphanie tenta encore de l'intercepter, mais il l'ignora et se dégagea avec brusquerie lorsqu'elle essaya de le retenir par le bras. Dans la véranda, tout le monde était silencieux et les regards se braquèrent sur lui lorsqu'il entra. Il sourit avec embarras.

— Désolé de partir comme ça, mais j'ai une urgence. À plus tard !

Les questions fusèrent instantanément et Franck fit la sourde oreille avec un certain plaisir. Enfin il rejoignit Kieran.

* * *

Franck avait instinctivement pris la direction de Strasbourg et ils avaient roulé un moment en silence sur la voie rapide. Kieran regardait par la fenêtre, un mince sourire aux lèvres, jouant du bout des doigts avec le pommeau de sa canne. Franck appréciait la présence muette de l'homme d'une manière qu'il n'aurait pas su expliquer, mais il finit par reprendre la parole comme ils approchaient de la ville.

— Où est-ce qu'on va ?

— Nouvel Hôpital Civil. Metzger est sorti du coma ce matin, nous devons lui parler.

— Comment il va ?

— Ils l'ont battu, méchamment. Ils l'ont laissé pour mort, mais il tient à la vie, notre cher antiquaire. Malheureusement ils ont fait beaucoup de dégâts. Colonne vertébrale brisée, innombrables fractures, sévère traumatisme crânien qui risque d'avoir des conséquences... Tout ça n'est pas très encourageant.

— Vous ne pouvez rien faire pour lui ?

— Personnellement non. Mais dès que l'attention ne sera plus braquée sur lui, nous l'emmènerons chez un guérisseur. Je doute qu'il se remette entièrement, ni qu'il puisse reprendre son métier, mais il s'en sortira. Et je ferai en sorte qu'il ne manque jamais de rien.

— C'est généreux de votre part.

— Oui, je trouve aussi. Accepterez-vous d'être mon témoin de la défense au prochain procès que les sorcières m'intenteront ?

Franck secoua la tête avec indulgence.

— S'il est en réanimation, ça m'étonnerait qu'on nous laisse le voir.

— Alors nous nous passerons d'autorisation, rétorqua Kieran en souriant. Je sais dans quelle chambre il se trouve.

Franck engagea la voiture vers la sortie Centre-ville. Ils ne tardèrent pas à être arrêtés par un feu et Franck en profita pour se tourner vers son compagnon.

— À part ça, vous avez avancé ces derniers jours ?

— J'ai repéré l'une ou l'autre piste, oui. Mais nous en discuterons plus tard.

Franck n'insista pas et redémarra comme le feu passait au vert. Il remonta le quai Louis Pasteur vers l'est. Le trottoir le long de l'Ill était très large et nombre d'automobilistes se garaient là pour ne pas avoir à payer le parking de l'hôpital. Franck avisa une place, y glissa la 206 et ils continuèrent à pied, ne tardant pas à franchir le portail derrière lequel se dressait le vaste complexe du NHC.

L'hôpital civil était mentionné dans les archives de Strasbourg depuis le XII^e siècle et il formait un véritable village dans la ville, avec ses rues, ses bâtiments de diverses époques, ses recoins et ses passages secrets. Franck s'y était égaré lorsqu'il avait dû y faire un stage pour ses études et une seconde fois lorsqu'il avait visité avec Stéphanie la fameuse cave à vin de l'hospice civile, vieille de plus de sept cents ans. On pouvait facilement perdre ses repères dans ce dédale de bâtiments qui abritaient toutes sortes de services médicaux.

Situé sur le même site, le NHC était une adjonction du XXI^e siècle, à l'architecture de verre beaucoup plus contemporaine. Les hôpitaux universitaires de Strasbourg faisaient partie des meilleurs de France avec plusieurs pôles de recherche

réputés et la ville faisait ce qu'il fallait pour maintenir ce niveau d'excellence, notamment avec ce bâtiment flambant neuf, censé regrouper en un seul lieu moderne les unités de soins réparties sur plusieurs hectares de terrain.

Franck avait déjà accompagné plusieurs fois sa mère au NHC et il découvrit le spectacle habituel à l'entrée du bâtiment : patients qui fumaient en bavardant, accrochés à leur perfusion, familles qui échangeaient encore quelques mots avant de rentrer chez elles, malades solitaires qui observaient les passants, personnels soignants qui profitaient de leur pause pour en griller une. L'après-midi de septembre était plutôt douce, ensoleillée, et il y avait d'autant plus de monde sur le parvis de l'hôpital.

Avec une assurance étonnante, Kieran guida Franck à travers les couloirs labyrinthiques du NHC jusqu'au service de réanimation. Celui-ci était très calme et il y avait très peu de mouvement aux environs des chambres pour la plupart closes. En quelques pas, Kieran rejoignit une pièce bien précise et y entra avant que quiconque n'ait remarqué leur présence. Franck se hâta de refermer derrière eux.

L'endroit n'était pas très grand et ressemblait à n'importe quelle chambre d'hôpital. Franck y fit à peine attention, aussitôt happé par la forme abandonnée sur le lit. Metzger avait le bras droit et tout le torse pris dans du plâtre. Une minerve immobilisait son cou et des bandages entouraient sa tête. Le peu de son visage qui était visible était déformé par les coups, gonflé et violacé, il était méconnaissable. L'antiquaire était branché à toute une machinerie, notamment un appareil pour relever les constantes et une pompe à morphine dont il serrait la commande dans sa main gauche. Son œil droit était fermé par les hématomes, mais le gauche regardait autour de lui. Son rythme cardiaque s'accéléra lorsque Kieran entra dans son champ de vision. Il poussa un gémissement incompréhensible.

Apparemment indifférent au spectacle pitoyable qu'offrait l'homme, Kieran tapota son bras valide en souriant.

— Mon cher Metzger, quel plaisir de vous voir ! Je ne vous ferai pas l'affront de vous demander comme vous allez, je crois que la réponse est assez évidente. Vous vous souvenez de Franck ? Il a accepté de me prêter assistance pour retrouver les

charmants personnages qui vous ont mis dans cet état. À ce propos, j'aimerais savoir si vous pourriez m'aider...

Tout en parlant, Kieran avait fait apparaître une petite boîte. L'œil de Metzger roulait dans son orbite, sa paupière clignait rapidement et il gémissait, mais il ne semblait pas arriver à parler. Il paraissait de plus en plus fébrile. Franck s'approcha encore, inquiet. Kieran ouvrit sa boîte et en sortit une seringue emplie d'un liquide rouge sang. Il voulut l'injecter dans la perfusion de Metzger, mais Franck l'arrêta aussitôt.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Kieran se dégagea doucement et lui adressa un regard indulgent.

— Vous devriez apprendre à me faire confiance, cela nous faciliterait la vie à tous les deux.

— Il est sous traitement, y compris de la morphine, vous ne pouvez pas lui donner n'importe quoi, vous risquez de le tuer.

— J'ai l'intention de faire tout le contraire, rétorqua Kieran. Il leva la seringue.

— Ceci est une préparation dont je tairais la composition, mais qui va fortifier son cœur et prévenir toute défaillance de sa part. Ce sera aussi beaucoup plus efficace que la morphine pour atténuer la douleur. Et ça devrait lui donner un coup de boost suffisant pour que nous puissions dialoguer quelques minutes avec lui. À condition, bien sûr, que vous vouliez bien me laisser le lui administrer avant que quelqu'un n'arrive.

Franck hésita de longues secondes, mais il avait décidé de suivre Kieran et cela impliquait de lui faire un minimum confiance. Il recula et leva les mains en signe de reddition. Kieran lui fit une révérence ironique, puis injecta son remède dans la perfusion sans la moindre hésitation. Le liquide transparent de la poche se teinta de rouge, avant de retrouver sa pureté en quelques secondes.

Metzger parut avoir un pic de stress, puis son cœur ralentit soudain, adoptant un mouvement lent et ample. Tout son corps se détendit et sa paupière valide retomba à moitié sur son œil dans le vague. On aurait même dit qu'un sourire de bien-être soulevait les coins de sa bouche blessée.

Kieran s'assit au bord du lit, puis il prit la main de Metzger entre les siennes, la caressant dans un mouvement apaisant.

— Tout va bien, mon cher. Je sais que nous avons eu nos différends mais aujourd'hui je suis de votre côté. Aidez-moi à vous aider. Dites-moi : avez-vous vu vos agresseurs ?

— Un... peu...

C'était à peine un soupir qui s'était échappé des lèvres entrouvertes de Metzger, mais les mots se distinguaient nettement. Franck s'avança à nouveau, tendant l'oreille.

— Combien étaient-ils ? poursuivit Kieran de la même voix douce.

— Deux... hommes...

— Deux hommes, très bien. Des membres du Peuple Invisible ?

— Oui... Un l... l...

— Un loup-garou ?

— Oui...

— Et l'autre ?

— Sais... pas...

— Quel genre de questions vous ont-ils posé ?

— Pas de... questions...

Kieran fronça les sourcils.

— Pas de questions ? Ils ne vous ont rien demandé ?

— Non... Rien dit que... K... Kieran... Matheson...

— Rien d'autre ? Ils vous ont simplement dit mon nom ?

— Oui...

Kieran réfléchit un instant, paraissant préoccupé. Finalement il pressa délicatement la main de Metzger dont la paupière était retombée et qui semblait glisser dans le sommeil.

— Une dernière question avant que je ne vous laisse tranquille, mon cher. Le deuxième homme, avait-il les cheveux blancs ?

Un tremblement parcourut le bras libre de Metzger, il y eut un raté dans son rythme cardiaque.

— Oui...

Il se détendit à nouveau, comme s'il avait décidé de se retirer après cet éprouvant dialogue. Son visage se relâcha tout à fait. Kieran reposa délicatement sa main, puis se leva et empocha la seringue et sa boîte.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchota Franck. Vous connaissez ces types ?

Kieran secoua la tête. Avant qu'il ne puisse répondre, la porte de la chambre s'ouvrit, livrant passage à une infirmière. Kieran marcha aussitôt vers elle avec tout le naturel du monde.

— Ah, madame, vous tombez bien ! Nous cherchons la chambre de monsieur Schmidt et de toute évidence, ce n'est pas ici !

La femme fronça les sourcils.

— Nous n'avons personne de ce nom dans le service.

— Vraiment ? Comme c'est contrariant ! Nous avons dû nous tromper d'étage. Notre oncle a dû se faire opérer d'une hanche, voyez-vous, et nous...

Tout en parlant, Kieran poussa l'infirmière hors de la chambre et Franck suivit le mouvement. Son compagnon avait un tel débit de paroles, son discours était empli de tant de ramifications absurdes et dans le même temps il déployait un tel charme qu'il parvint à embrouiller tout à fait l'infirmière. Elle les raccompagna jusqu'à l'ascenseur, bredouilla quelques paroles confuses et ils quittèrent les lieux sans qu'elle ait eu l'opportunité de leur poser la moindre question.

* * *

Sur les indications de Kieran, Franck avait repris sa voiture pour faire quelques centaines de mètres et se garer au parking souterrain Gutenberg, sous la place du même nom. Lorsqu'ils avaient émergé près du carrousel par la sortie réservée aux piétons, le soir tombait doucement, la température avait considérablement chuté, mais cela n'empêchait pas qu'il y avait encore du monde dans la rue, surtout des familles qui se promenaient un moment avant de rentrer dîner.

Kieran guida Franck dans la rue Mercière, en direction de la cathédrale. Franck leva machinalement les yeux, incapable d'être blasé devant une telle magnificence. Les pas de Kieran le portèrent vers un des bâtiments de la place de la cathédrale, jusqu'à une porte coincée entre un glacier-salon de thé et une brasserie. Vieille et sombre, l'entrée n'avait rien de spécial. Elle s'ouvrit d'une simple pression, sans clé. Kieran referma soigneusement derrière eux.

Ils avaient pénétré dans un couloir étroit et obscur où flot-tait une odeur de poussière humide. Un escalier en bois ver-moulu permettait de gagner les étages supérieurs où se trou-vaient sans doute des appartements. Quelques boîtes aux lettres occupaient un mur. Ignorant tout cela, Kieran marcha jusqu'au fond du couloir et une nouvelle porte qui dévoila quelques marches enténébrées. En bas, ils se retrouvèrent devant un troisième panneau de bois muni d'un gros judas. Kieran toqua avec assurance, se plaçant dans l'angle de vision. Franck aperçut un éclair de lumière dans le judas, puis la porte s'ouvrit aussitôt. Kieran entra et Franck le suivit. Il n'avait pas fait deux pas qu'une main énorme se posait sur son épaule en même temps que le verrou de la porte cliquetait.

— C'est qui, lui ?

La voix était grave et fruste, peu engageante. Franck cher-cha instinctivement à se dégager, se retournant dans le même mouvement. Sa mâchoire faillit se décrocher en découvrant un véritable colosse qui ne possédait qu'un œil. Ce cyclope était encore plus grand et large que lui et, malgré un ventre bedonnant, il dégagait une effrayante puissance physique. Son visage grossier, livide, et son crâne chauve mettaient d'autant plus en valeur l'unique œil qu'il avait dans le front, d'un noir intense. Cet œil fixait Franck comme s'il avait cher-ché à le disséquer vivant. Les bottes usées et le pantalon en velours râpeux du géant étaient constellés de taches indéfinis-sables tandis que son tricot sombre et déchiré par endroits dégagait un parfum rance. Une de ses mains, large comme un battoir, tenait une matraque qui aurait fracassé le crâne d'un ours, l'autre s'enfonçait toujours dans l'épaule de Franck.

Cependant Kieran revenait sur ses pas, nullement impres-sionné par ce monstrueux gardien. Il lui sourit amicalement.

— Allons, Patrick, un peu d'amabilité ! Franck est mon invité.

Le cyclope grogna.

— Vous savez que la patronne aime pas que des humains viennent ici, maugréa-t-il. Je devrais pas le laisser entrer.

— Je te répète qu'il est mon invité. Et si ta patronne a un problème avec ça, il faudra qu'elle vienne me le dire elle-même.

Le ton de Kieran était devenu subtilement menaçant. Le cyclope rentra la tête dans les épaules avec nervosité et lâcha enfin Franck. Si ce dernier avait été plus rassuré, il aurait pu sourire devant le spectacle de ce géant qui se faisait tout petit face à Kieran dont le physique était tout sauf impressionnant. Celui-ci donna une tape amicale au gardien qui tressaillit.

— Ne fais pas ta mauvaise tête ! le taquina-t-il. Tiens !

Il lança une pièce d'or que le cyclope attrapa adroitement.

— Tu iras boire un verre à ma santé tout à l'heure.

Le colosse secoua la tête.

— Ce serait bien du gâchis que je boive à votre santé, m'sieur Matheson, je boirai plutôt à votre bonne fortune.

Kieran éclata de rire.

— Voilà qui est bien dit !

Le cyclope esquissa un sourire maladroit, comme si l'expression ne lui était pas familière, puis il désigna encore Franck.

— Vous répondez vraiment de lui ?

— Sur ma vie !

Kieran rit encore et le cyclope soupira avec résignation. Il leur fit signe de le suivre et les mena jusqu'au fond de la grande pièce. Celle-ci n'avait pas de fenêtre, était uniquement éclairée par des bougies disséminées çà et là. Un lit était coincé derrière un paravent aux peintures effacées par le temps, il y avait une chaise, une table sur laquelle se trouvait un gros registre, un vieux téléphone et c'était à peu près tout. L'atmosphère était sinistre, l'odeur de renfermé suffocante, il faisait froid et humide, mais cela ne semblait pas déranger le cyclope et Franck n'y prêta plus attention lorsque le gardien tira une grille, dévoilant un ascenseur qui semblait vieux d'au moins un siècle.

Kieran monta aussitôt dans la cabine. Franck eut un instant d'hésitation, mais la curiosité était trop forte et il rejoignit son compagnon. L'ascenseur gémit sous leur poids et le cyclope referma la grille.

— Au fait, demanda Kieran, mademoiselle Beaumont est déjà arrivée ?

— Oui, grogna le gardien. Ça doit faire une demi-heure qu'elle est là, la petite. Bonne soirée, messieurs.

— Merci, Patrick !

Le cyclope actionna un levier et l'ascenseur se mit aussitôt en branle dans d'inquiétants grincements, s'enfonçant sous la terre. L'unique lampe clignota un instant sur le décor rococo de la cabine, puis sa lumière se fixa à nouveau. Franck prit une infime inspiration, peu à l'aise dans les espaces clos.

— Où est-ce qu'on va ?

Sa question avait surtout pour but de détourner son attention des cliquetis et autres frottements métalliques angoissants qu'émettait le mécanisme antédiluvien de l'ascenseur. Kieran tapota le sol du bout de sa canne.

— Je suppose que comme la plupart des Alsaciens, vous connaissez cette légende qui dit qu'il y a un lac caché sous la cathédrale de Strasbourg ?

Franck acquiesça. L'ascenseur s'arrêta. Kieran tira la grille devant laquelle ils s'étaient immobilisés et adressa un large sourire à son compagnon.

— Eh bien, la légende est vraie.

Franck fit deux pas hors de l'ascenseur et s'immobilisa, émerveillé. Une caverne immense s'ouvrait devant lui, ses contours se perdant dans les ténèbres, son plafond de stalactites se devinant à peine. À leurs pieds, quelques marches de bois menaient à un ponton accroché à la rive escarpée d'un vaste lac aux limites indéfinies. Quelques barques y étaient amarrées, attendant les rameurs. Un pont de bois, dont les pilotis s'enfonçaient dans les eaux ténébreuses et immobiles, permettait de rejoindre une île minuscule située à quelques dizaines de mètres de la berge. Là se dressait une imposante maison à colombages et toit de chaume dont s'échappaient un flot de lumière, des rires, de la musique et le brouhaha de dizaines de conversations. Des milliers de bougies, réparties sur les rochers de la berge, sur les barques, sur la rambarde du pont, offraient à la grotte un éclairage chaud, mouvant et envoûtant. Le spectacle était extraordinaire.

Franck fut ramené sur terre par le claquement du briquet de Kieran. Il se tourna vers son compagnon dont la cigarette ne cachait pas le sourire satisfait.

— Comment c'est possible ? souffla-t-il.

Kieran haussa les épaules.

— Les lieux sacrés ont toujours attiré les nôtres. Cet endroit est d'autant plus intéressant que la cathédrale de Strasbourg

est protégée et que cette protection s'étend jusqu'à ses fondations invisibles. Venez.

Kieran se dirigea vers le pont.

— Protégée de quoi ? interrogea encore Franck.

— De la magie.

Kieran sourit devant la perplexité de son compagnon.

— Il y a très peu d'endroits sur Terre d'où la magie est bannie. Mais ici, et dans la cathédrale au-dessus de nous, il est impossible aux membres de mon peuple d'utiliser leurs pouvoirs. C'est un endroit neutre, un endroit de paix.

Franck désigna la maison devant eux. La porte venait de s'ouvrir et deux hommes apparemment ivres titubaient sur le seuil, se soutenant l'un l'autre en chantant à tue-tête d'incompréhensibles paroles.

— Un endroit de paix que vous avez transformé en... en quoi ? En taverne ?

— Eh bien quoi, il faut bien s'amuser ! Vous êtes trop sérieux, Franck ! Vivez, buvez, chantez, dansez, soyez fou, imprévisible et fantasque !

Joignant le geste à la parole, Kieran jeta sa cigarette et se mit à danser avec la grâce d'un lutin. De quelques bonds souples, il rejoignit les deux hommes qui l'accueillirent avec cette camaraderie propre aux ivrognes. Il entreprit de chanter avec eux, ou plutôt de brailler à l'unisson, les yeux pétillants de malice, irrésistible. Accoudé au pont, Franck l'observait sans réussir à réprimer son sourire. Les deux fêtards semblaient enchantés d'avoir trouvé un compagnon de jeu et ils soulevèrent soudain Kieran sur leurs épaules et se lancèrent dans une gigue endiablée, de plus en plus près de la rive. Kieran leur ordonna de reculer, ils ne l'entendirent pas. L'homme se démena et parvint à se mettre debout sur leurs épaules, gardant son équilibre avec une agilité extraordinaire. Subitement il s'écarta d'eux dans un superbe salto arrière. Les deux hommes plongèrent dans l'eau avec un grand cri.

Franck s'avança aussitôt, moitié hilare, moitié inquiet. Il n'en crut pas ses yeux lorsque de gigantesques tentacules gris enveloppèrent soudain les deux ivrognes qui se débattaient dans l'eau profonde. Les pattes d'une invisible créature les déposèrent délicatement sur la rive, puis se retirèrent à nouveau dans

les ténèbres liquides. Les deux hommes se dévisagèrent un instant, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et éclatèrent de rire.

Franck secoua la tête lorsque Kieran le rejoignit, époussetant ses vêtements froissés d'un air content de lui.

— Vous êtes cinglé, fit Franck avec admiration.

— Oui, j'ai toujours pensé que c'était ma plus grande qualité. Allons, tout ça m'a donné soif.

Il poussa la porte de la taverne. Au moment de le suivre, Franck leva les yeux vers l'enseigne qui se balançait au-dessus du porche. Celle-ci représentait une paysanne aux jupons retroussés et il y était inscrit *Aux dessous de Notre-Dame*. Franck sourit encore et franchit le seuil.

L'intérieur de l'auberge était exactement comme Franck l'avait imaginé. Dans une vaste salle, qui s'étendait sur quasiment tout le rez-de-chaussée, s'alignaient des tables dont la plupart étaient occupées. De la sciure recouvrait le sol et des lustres offraient un éclairage tamisé, la moitié de leurs ampoules étant cassées. Derrière un comptoir, un barman préparait cocktails et autres boissons avec une efficacité redoutable, les empilant sur des plateaux qu'emportaient aussitôt de plantureuses serveuses. Sur une estrade au fond de la pièce, un groupe déchaîné jouait des airs irlandais au rythme enivrant. Le violoniste semblait comme possédé, les yeux fermés, sautant en tous sens sans jamais perdre le fil. L'ambiance était survoltée, l'alcool coulait à flots et Franck comprenait mieux la gaieté des deux hommes qu'ils avaient croisés à l'extérieur.

De prime abord, les clients semblaient tous humains, vêtus à la mode du XXI^e siècle, mais lorsqu'on les observait de plus près, on se rendait compte que l'un avait des oreilles anormalement effilées, l'autre des griffes noires à la place des ongles, un troisième des yeux d'une couleur ambrée inhabituelle, un quatrième des dents étonnamment pointues... La clientèle était essentiellement masculine, à l'exception notable d'une rousse flamboyante qui dominait une table de jeux, distribuant les cartes avec sensualité au milieu de sa cour. Quelques jeunes femmes blondes au charme éthéré se promenaient également parmi la foule et Franck vit l'une d'elles emmener lascivement un homme vers l'étage.

— J'avais oublié que le dimanche, c'est journée irlandaise ! cria Kieran à Franck. Nous sommes quelques-uns à avoir des origines irlandaises et l'ambiance est toujours très festive ! Venez, il y a un coin plus tranquille !

Kieran entraîna Franck à travers la salle, saluant le barman au passage. Une des serveuses l'arrêta, chuchota quelques mots à son oreille, puis l'embrassa à pleine bouche et poursuivit son chemin. Kieran fit un clin d'œil à Franck et reprit sa progression, slalomant entre les tables où l'on discutait gaiement. Franck devina au moins quatre ou cinq langues différentes : du français, de l'allemand, de l'anglais, du néerlandais et peut-être aussi de l'italien. Sur l'estrade, le violoniste avait failli se casser la figure de la scène, retenu par le joueur de banjo à côté de lui. Imperturbable, il poursuivait déjà ses figures virtuoses avec la vélocité diabolique d'un Paganini.

Kieran conduisit Franck jusqu'à une porte munie d'un hublot opaque. Il poussa celle-ci, dévoilant un escalier qui s'enfonçait dans le sol. Laissant le brouhaha derrière eux, ils dévalèrent rapidement une douzaine de marches, poussèrent une porte semblable et pénétrèrent dans un univers complètement différent.

Après l'atmosphère surexcitée de l'auberge, le calme feutré du caveau était d'autant plus frappant, et appréciable. Sous des voûtes élégantes, le décor était tout de moquette moelleuse, de velours sombre et de lumière diffuse. Une jeune femme à l'allure gothique officiait derrière un bar magnifique, entièrement en métal et en verre. Sur une scène en retrait, un pianiste étirait des airs de jazz lounge tandis qu'un projecteur éclairait un micro sans chanteur. Les murs étaient cachés par d'épais rideaux moirés. Des bougies étaient disséminées sur chaque table, offrant un éclairage tout en douceur. Il y avait nettement moins de monde qu'à l'étage supérieur et les discussions étaient discrètes et paisibles.

Cependant Franck ne vit rien de tout cela dans un premier temps. La première chose qui le frappa fut le gigantesque vitrail qui occupait tout le fond de la pièce. Dressé dans son cadre de plomb à une trentaine de centimètres du mur, il était éclairé par l'arrière à l'aide de dizaines et dizaines de bougies qui faisaient flamboyer ses couleurs splendides. Franck n'avait

jamais vu des rouges aussi profonds, des bleus aussi éclatants, des jaunes aussi chaleureux, des verts aussi intenses. Le vitrail représentait la cathédrale de Strasbourg sur un fond de ciel immense, encadrée par des anges majestueux.

Surprenant son admiration, Kieran se pencha vers Franck.

— Cadeau des maîtres verriers de la cathédrale pour remercier les nôtres de leur aide lors de la construction.

Franck le considéra avec incrédulité. Indifférent, Kieran désigna une silhouette solitaire à une table isolée.

— Ah, voilà mademoiselle Beaumont !

Depuis quelques minutes, Franck avait de plus en plus l'impression de rêver, mais la présence de Johanna l'arrima à nouveau à la réalité. La jeune femme salua froidement Kieran, puis jeta un regard déçu à Franck. Kieran posa sa canne et resta debout.

— C'est ma tournée, jeunes gens ! Qu'est-ce que je peux commander pour vous ?

Johanna demanda un cocktail au doux nom de Gai Pendu et Franck choisit prudemment une bière. Kieran rejoignit le bar de sa démarche légère et la serveuse l'accueillit avec une expression guère aimable. Dix secondes plus tard, elle éclatait de rire, déjà sous le charme. Le sourire de Franck se figea sous le regard sombre de Johanna.

— Je pensais que vous aviez compris, dit-elle. J'avais l'impression d'avoir été assez claire pourtant.

— Vous l'avez été. Mais il a des arguments lui aussi et je crois que vous vous trompez sur lui.

— Ne vous faites pas avoir, Franck. Bien sûr qu'il a réponse à tout, il...

— Laissez tomber, coupa doucement celui-ci. S'il vous plaît.

Johanna abandonna avec un soupir et Kieran ne tarda pas à revenir vers eux, s'installant sur un des confortables fauteuils club. Il croisa les jambes avec élégance, alluma une nouvelle cigarette.

— Au fait, ma chère mademoiselle Beaumont, avez-vous reçu mon petit cadeau ?

Il se pencha vers Franck.

— Comme je me suis emporté l'autre jour, je lui ai fait livrer une nouvelle bicyclette. J'espère qu'elle est à votre goût, ajouta-t-il en se tournant à nouveau vers Johanna.

La jeune femme haussa les épaules.

— Un peu trop ostentatoire pour moi. Et si vous croyez que je vais vous remercier de...

— Grands dieux, les sorcières ! soupira Kieran. N'en parlons plus si c'est comme ça ! Avez-vous demandé à vos supérieures qui a lancé la rumeur concernant ma quête de l'eau du Léthé ?

Johanna parut embarrassée.

— Oui. Elles ont dit que la comtesse avait dû se tromper, qu'elles n'y étaient pour rien.

— Oh le gros mensonge que voilà ! Figurez-vous que j'ai trouvé d'où venait la fuite. Vos sœurs se sont amusées à mettre des micros chez les Grimm. J'ai eu l'impression de me retrouver au temps de la Stasi, c'était très amusant.

— Vous êtes sérieux ?

La jeune femme semblait stupéfaite, choquée même. Kieran lui sourit.

— Très sérieux, j'en ai peur. J'ai demandé à un de mes amis de nettoyer l'appartement et j'ai protégé celui-ci par la magie. Les Grimm n'étaient pas très contents, comme vous pouvez l'imaginer. Ce même ami a également retrouvé où et par qui le matériel avait été acheté. Je pense que le nom d'Annabelle Niels ne vous est pas inconnu.

— Annabelle ? Mais c'est elle qui m'a dit que...

Johanna s'interrompit, incrédule. Elle fronça les sourcils, secoua la tête.

— Vous avez inventé ça de toutes pièces, hein ?

Kieran haussa les épaules.

— Libre à vous de le croire si ça peut vous faciliter les choses. Quant à moi, je sais à quoi m'en tenir et j'aurai une conversation avec madame Niels dès que tout ça sera réglé. En attendant, elle a sa part de responsabilité dans l'agression qu'a subie Metzger.

— Comment ça ?

— Ceux qui ont agressé Metzger sont aussi ceux qui ont tué Élodie Desmaret et ils savaient que j'étais impliqué. Ils le savaient grâce à la rumeur que madame Niels s'est amusée à lancer pour me mettre des bâtons dans les roues. Elle avait juste oublié qu'il risquait d'y avoir des dommages collatéraux.

Johanna voulut protester devant cette évidente mauvaise foi, mais l'arrivée de la serveuse l'en empêcha. Celle-ci déposa leurs verres et une coupelle d'olives sans dire un mot, puis regagna la forteresse transparente de son bar. Troublée, Johanna avala un long trait de son cocktail mauve et jaune. Kieran l'imita, descendant la moitié de son whisky d'une lampée. Franck trempa simplement ses lèvres dans sa bière, ambrée, amère juste ce qu'il fallait et à une température parfaite.

— Nous avons vu Metzger tout à l'heure, reprit Kieran. Il est dans un sale état, mais il a pu nous parler un peu. Les hommes qui l'ont attaqué ne l'ont pas interrogé. Ils ne lui ont posé aucune question, ils lui ont juste dit mon nom.

Johanna fronça à nouveau les sourcils.

— Ça n'a aucun sens. Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— La réponse serait-elle plus évidente si je vous disais que l'un d'eux avait les cheveux blancs ?

Johanna le fixa quelques secondes, puis elle pâlit légèrement.

— Non... Vous croyez vraiment que... Impossible !

— Je crains que si, ce ne soit très possible.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer ? intervint Franck avec une pointe d'impatience. Je n'y comprends rien.

Kieran et Johanna se tournèrent vers lui dans un même mouvement, mais la jeune femme fut plus rapide que l'homme.

— Ce qu'il suggère, c'est que Metzger a été attaqué par un liseur.

— Ce n'est pas moi qui le suggère, s'offusqua Kieran, ce sont les faits !

— C'est quoi un liseur ?

Cette fois Johanna laissa la parole à Kieran.

— Quelqu'un qui lit dans les pensées, fit celui-ci. Cela explique pourquoi ils n'ont pas questionné Metzger, ils n'en ont pas eu besoin. Ils savaient que je m'intéressais à l'eau du Léthé, alors ils lui ont dit mon nom pour savoir si je l'avais contacté. Naturellement Metzger a repensé à notre dernière rencontre et le liseur a su tout ce qui s'était passé. Ils n'ont pas eu besoin de lui en demander davantage, ils avaient toutes les réponses à leurs questions : s'il avait décrypté le manuscrit, où était le livre, etc.

Kieran soupira.

— Cela pourrait également expliquer comment la Horde a croisé la route d'Élodie Desmaret. Son amie Julie nous l'a dit : elle ne pensait littéralement qu'au manuscrit ce soir-là. Si le liseur était dans les environs et qu'il avait l'esprit ouvert, il a pu l'entendre. Il a décidé de s'y intéresser de plus près et voilà le résultat.

— Le pire, c'est que ça se tient, soupira Johanna. Mais si la Horde a vraiment recruté un liseur, on est dans la merde et c'est rien de le dire !

— Il peut vraiment lire dans les pensées de n'importe qui ? s'inquiéta Franck.

— Pas exactement, tempéra Kieran. En ce qui me concerne, je me suis prémuni contre ce genre de personnages il y a très longtemps, comme je l'ai fait pour les hypnotiseurs et autres charmeurs de serpent. Mon esprit est verrouillé.

— Mais il pourrait lire dans mes pensées, insista Franck, et dans celles de Johanna ?

— Oui. Néanmoins il existe des astuces pour l'en empêcher. Le liseur n'a accès qu'aux pensées immédiates. Il ne peut voir que ce que vous lui montrez. Si vous arrivez à focaliser vos pensées sur quelque chose de bien précis, il ne pourra rien lire d'autre. Cela demande simplement de la concentration.

— À condition de savoir qu'il est là, rétorqua Johanna. En dehors de leurs cheveux blancs, les liseurs ont une apparence normale. Il leur suffit d'une perruque et on ne peut plus les repérer. Il pourrait être dans cette pièce qu'on ne le saurait même pas !

— Je le saurais, faites-moi confiance.

Il y avait une certaine arrogance dans l'attitude de Kieran et Franck ne se sentit pas tout à fait rassuré. L'homme écrasa sa cigarette et en alluma une autre dans la foulée. Franck promena le regard sur les gens autour d'eux. Il y avait essentiellement des couples, personne ne paraissait menaçant. Kieran pressa son bras dans un geste apaisant.

— Nous sommes à l'abri ici, détendez-vous.

Franck hocha la tête et s'obligea à rester concentré.

— Vous avez dit que vous aviez de nouvelles pistes...

— Je suppose que c'est pour ça que vous m'avez convoquée ici, ajouta Johanna.

Kieran acquiesça. Prenant son temps, il but une nouvelle gorgée de whisky, essuya une poussière invisible sur la table et laissa son regard se perdre sur le pianiste un peu plus loin. Si Johanna était exaspérée par ses manières dramatiques, Franck attendit avec patience. Enfin Kieran s'arracha au mutisme.

— Nous sommes ici pour rencontrer un de mes amis qui devrait nous apporter des informations intéressantes. Par ailleurs, vous vous souvenez sans doute qu'il restait une phrase obscure dans le manuscrit. Les Grimm ont finalement réussi à la décrypter. Elle indique qu'il existe un deuxième exemplaire du livre.

Franck et Johanna échangèrent un regard consterné.

— Est-ce que la Horde peut le savoir ? demanda Franck.

Kieran grimacha.

— C'est la question. Malheureusement je pense que c'est hautement probable. Je pense également que Metzger leur a fourni toutes les informations nécessaires pour se le procurer.

— Comment ça ?

— Le titre, le nom de l'imprimeur et Internet. C'est tout ce qu'il m'a fallu pour retrouver le livre. Il fait partie des fonds de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat où il était exposé jusqu'à il y a peu pour ses remarquables gravures.

— Il n'est plus exposé ? intervint Franck.

— Non. La Bibliothèque Humaniste est fermée depuis plusieurs mois pour des travaux. Elle n'est plus accessible au public et ses collections sont en cours de tri.

— Il faut le récupérer ! s'exclama Johanna.

— C'est bien mon intention. Dès cette nuit.

— Vous voulez cambrioler la Bibliothèque Humaniste ?

Kieran sourit à Franck, paraissant fier de lui.

— N'est-ce pas une idée délicieuse ?

— Et la seule chose à faire, approuva Johanna à contrecœur. On n'arrivera jamais à récupérer le livre par des canaux normaux. La Horde n'hésitera pas, elle.

Franck les dévisagea tour à tour avec incrédulité, puis il recula dans son siège, troublé. Il n'avait jamais commis un acte illégal de toute sa vie et il se voyait très mal en cambrioleur.

— Vous n'êtes pas obligé de venir avec nous, dit Johanna d'une voix douce. En fait, ça vaudrait sûrement mieux, ce n'est

pas à vous de prendre de tels risques. Ça pourrait être très dangereux.

— Allons donc, répliqua Kieran, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans risques. Vous vouliez que ça bouge, Franck ? Voilà ce que j'appelle de l'aventure ! Vous verrez, ce sera terriblement amusant !

À nouveau Franck les regarda l'un après l'autre. Il avait l'impression d'avoir un petit ange et un petit démon perchés sur ses épaules. Tous deux susurraient à son oreille et il ne savait plus lequel il devait écouter. Finalement il ne dit rien et reporta son attention sur sa bière, s'accordant un temps de réflexion.

Le laissant tranquille, Johanna demanda à Kieran comment il comptait procéder. L'homme répondit évasivement, paraissant avoir l'intention d'improviser. Johanna insista, lui proposant un sortilège dont Franck ne comprit pas le nom, n'écoulant que d'une oreille. Pour la première fois depuis son affrontement avec le *vrykolakas*, il se retrouvait en position de passer de simple spectateur à acteur de ce nouveau monde. L'engagement n'était pas le même et il en avait pleinement conscience. Était-il prêt à franchir le cap, avec tous les risques que cela comportait ?

Franck fut arraché à ses réflexions par l'arrivée de l'homme que Kieran attendait. De taille moyenne, trapu, un peu bedonnant, il avait une quarantaine d'années et traînait la patte, semblant souffrir d'un genou. Il avait les cheveux ras, gris, et le visage d'un boxeur avec sa bouche épaisse, son nez épaté et ses oreilles légèrement décollées. Son jean était usé, de même que son pull, ses santiags et son manteau. Il portait une boucle d'oreille en or et les pointes noires d'un tatouage tribal dépassaient de son col.

L'homme salua Franck et Kieran d'une poignée de main rude et solide, s'efforça maladroitement d'être un peu plus délicat avec Johanna. Kieran le présenta comme Lukas Hartmann, détective privé. Déjà la serveuse lui ramenait une bière blonde, trahissant qu'il était un client plus que régulier.

— Lukas a grandi à Berlin-Est, expliqua Kieran à Franck. Une enfance derrière le rideau de fer communiste en a fait un fervent partisan du capitalisme. À l'âge de douze ans, il avait

même monté un réseau de paris clandestins sur les matchs de boxe. Sa mère était française et...

— Tu vas lui raconter toute ma vie, boss ? interrompit Lukas d'une voix éraillée et dénuée d'accent. Je ne crois pas que ça l'intéresse.

Il sortit un paquet de cigarettes écrasé de sa poche, en tira une roulée et tâtonna vainement ses autres poches. Kieran lui tendit du feu et l'homme le remercia d'un grognement.

— Lukas est le meilleur détective privé que je connaisse, reprit Kieran en rempochant son briquet. Sa débrouillardise n'a pas de limites et son carnet d'adresses vaut son pesant d'or.

— Disons que j'ai quelques relations.

Lukas fit un geste du menton vers Franck.

— Tu soulèves des poids, non ?

Franck acquiesça.

— Avec ton gabarit, tu ferais mieux de te mettre à la boxe, ça peut toujours servir d'avoir une bonne droite. Surtout si tu traînes avec cet énergumène.

Kieran afficha un air exagérément innocent. Johanna intervint avec impatience.

— Est-ce que vous avez découvert quelque chose, oui ou non ?

Lukas ne se laissa pas troubler.

— Dis donc, boss, c'est la gamine qui commande ici ?

Cette fois le visage de Kieran se peignit d'une résignation comique.

— Tu me connais, les femmes m'ont toujours mené par le bout du nez. Que veux-tu, je suis un faible.

— Faible, ouais, c'est le mot que je cherchais.

Un sourire ironique souleva un coin de la bouche de Lukas. Kieran soupira théâtralement. Cependant Johanna s'agitait sur son siège, exaspérée, et Kieran finit par mettre un terme à son supplice.

— Allons, Lukas, fais plaisir à la demoiselle et dis-nous ce que tu as pu apprendre.

L'homme but une gorgée de sa bière et tira sur sa cigarette, avant de parler dans un nuage de fumée.

— Je dois dire que ça a été la galère. Pour ce qui est de la petite Desmaret, j'ai rien pu trouver. Y a pas de caméra sur *Lé*

Rafiot et personne à bord ne se souvenait de la gamine. Et sur les quelques caméras de la rue, on ne la voit que de loin. Elle est avec un type, c'est sûr, mais impossible de dire à quoi il ressemble, ni où ils vont. Pareil pour les caméras près de chez Metzger. On voit arriver une bagnole, mais on ne distingue pas les gus qui en sortent. Et la plaque d'immatriculation est cachée par du scotch. Arrivé là, j'étais pas plus avancé, mais j'ai repensé à ce que tu m'as raconté, boss, comme le père Metzger était du genre prudent en affaires. Je me suis dit que c'était pas possible que ce mec n'ait pas de système de surveillance avec tous les trésors qu'il avait dans sa boutique. Les flics avaient déjà embarqué le tout, mais je connais quelques types et j'ai pu vous avoir ça.

Lukas glissa la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une enveloppe froissée. À l'intérieur se trouvaient trois ou quatre impressions granuleuses d'images de vidéosurveillance en noir et blanc. Deux hommes entouraient Metzger à terre. Ils portaient des cagoules qui cachaient totalement leurs visages et dont ne dépassaient que leurs cheveux longs, blancs pour l'un d'entre eux. Sur deux des photos, Lukas avait entouré en rouge la main de l'homme aux cheveux blancs. On y voyait très nettement une chevalière en forme de swastika.

— Nous voilà certains qu'ils font partie de la Horde, grimaça Kieran.

Lukas approuva.

— C'est pas tout. Y a pas longtemps, j'ai vu une bague comme ça, ici, à Strasbourg. Et le type qui la portait avait aussi les cheveux blancs.

— C'était qui ? demanda Johanna d'un ton pressant.

— Un des gardes du corps de Matthieu Wolf, le chanteur à minettes.

Cette déclaration fut suivie d'un silence stupéfait. Franck fut le premier à réagir.

— Matthieu Wolf serait impliqué dans tout ça ?

Lukas haussa les épaules.

— Pas sûr, mais pas impossible non plus. Les loups-garous ont un certain goût pour la violence.

Franck éprouva un second choc.

— Matthieu Wolf est un loup-garou ?

L'information semblait évidente pour ses compagnons et aucun d'eux ne prit la peine de lui répondre. Kieran tambourina pensivement sur la table du bout des doigts.

— Tu es sûr que ce type est un des gardes du corps de Wolf ?

— Certain. Tu me connais, boss, j'aime bien savoir qui se balade dans ma ville. Le concierge du *Sofitel* roule pour moi et il sait que je m'intéresse à tout ce qui sort de l'ordinaire. Quand Wolf et son staff sont arrivés à Strasbourg il y a quelques semaines, mon gars a tout de suite remarqué la bague de ce garde du corps et il me l'a signalée, à tout hasard. Je me suis renseigné. Le garde du corps en question prétend s'appeler Lionel Chevalier et il travaille pour Wolf depuis un an environ. J'ai commencé à fouiner : Lionel Chevalier n'existait pas avant d'apparaître dans l'entourage de Wolf.

Tout en parlant, Lukas avait sorti d'autres photos de sa veste. Celles-ci paraissaient avoir été prises avec un téléobjectif et représentaient un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux entièrement blancs, au visage buriné, vêtu à la cool comme quelqu'un qui évoluait auprès d'une rockstar. Johanna ramassa une des photos en fronçant les sourcils.

— Pourquoi est-ce que la Horde s'intéresserait à un chanteur comme Wolf ?

Kieran fit doucement tourner le fond de son whisky dans son verre.

— Peut-être ont-ils l'intention d'utiliser sa notoriété. Tout le monde connaît Wolf. Comment réagiraient les humains s'ils découvraient que leur chanteur préféré est un loup-garou ?

Kieran vida son whisky d'un trait et Lukas écrasa son mégot dans le cendrier au milieu de la table.

— Je peux creuser si tu veux, boss, essayer d'en savoir plus sur Chevalier et sur Wolf.

— Oui, ce sera sûrement très utile. Wolf est toujours au *Sofitel* ?

— Autant que je sache. Je peux appeler mon pote pour m'en assurer.

— Fais-le tout de suite. Si c'est possible, je veux rendre visite à Wolf dès ce soir.

Franck et Johanna se redressèrent dans un même mouvement, prêts à protester, mais Kieran les arrêta d'un geste tranquille.

— Du calme. Je veux simplement prendre la température, évaluer à quel point il est impliqué. Nous n'allons pas nous battre au milieu d'un hôtel rempli d'humains.

— Et le liseur ?

Kieran sourit à Franck.

— S'il est sur place, j'irai seul et vous m'attendrez dehors. Sinon, vous pourrez rapporter un autographe du célèbre Matthieu Wolf à votre femme.

Kieran s'arracha à son siège.

— Lukas, tu veux bien passer ton coup de fil ? Pendant ce temps, je vais me dégourdir les doigts.

Il s'inclina vers eux et rejoignit le pianiste tandis que Lukas se dirigeait vers le bar. Sans discuter, la serveuse tendit un téléphone fixe au détective privé. De l'autre côté de la salle, Kieran échangea quelques mots avec le pianiste, avant que celui-ci ne cède respectueusement sa place. L'homme prit un moment pour régler la hauteur du tabouret, mimant une lutte absurde et comique contre le siège, puis il cessa soudain de faire l'idiot et se mit à jouer avec une exquise délicatesse, abaissant les paupières. Franck avait reconnu le standard de jazz *Summertime* et ne le lâchait pas des yeux, fasciné.

— Je suis sûre qu'il s'y prend exactement de la même façon quand il drague une femme, commenta froidement Johanna. De l'humour, du charme et une démonstration de tous ses talents. Il vous veut vraiment.

Franck lui lança un regard gêné.

— Je ne suis pas gay.

— Lui non plus. Mais il y a d'autres formes de possession que le sexe.

Franck s'assombrit un instant, puis détourna la tête. Peu lui importaient après tout les intentions de Kieran. Il adorait ce qu'il était en train de vivre et il avait l'intention d'en profiter aussi longtemps que possible, quitte à affronter un loup-garou et cambrioler la plus fameuse bibliothèque d'Alsace.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
31 août 1586*

Lidy posa devant Katell une assiette d'un ragoût confectionné avec les restes des cochons de lait de la fête, puis elle s'assit sur une chaise sans faire mine de se servir elle-même, la tête basse, le regard vague. Katell l'observa un instant avec compassion, puis elle risqua quelques mots prudents.

— Vous devriez manger quelque chose, madame Engelman. Ce n'est pas bon de rester le ventre vide, c'est vous-même qui le dites toujours.

Katell tenta un sourire, mais celui-ci ne rencontra qu'une indifférence douloureuse. Lidy prit une profonde inspiration.

— Un garçon si gentil, si travailleur, et beau comme un ange avec ça... Comment a-t-il pu... Si seulement Hanns...

Elle s'interrompit, se leva brusquement et quitta la cuisine en pleurant. L'appétit coupé, Katell repoussa son assiette avec un profond soupir.

Cela faisait à peine deux heures que les soldats avaient emmené Max, mais il lui semblait que ces événements remontaient à une autre vie. Plus rien ne serait comme avant et pas seulement parce qu'ils ne reverraient plus jamais le compagnon. Lorsque le scandale éclaterait, et Katell était certaine qu'Hammerer ferait en sorte qu'il éclate, la réputation d'Hanns et de l'imprimerie serait éclaboussée d'une telle manière qu'elle ne s'en remettrait sans doute pas. Même si Hanns avait des amis haut placés dans le Magistrat, il avait également de nombreux

ennemis qui n'attendaient qu'un faux pas de ce genre pour se débarrasser définitivement de son influence. À cause de Max, tout était en péril.

Dans un mouvement de rage impuissante, Katell donna un violent coup de poing sur la table, puis elle se prit la tête dans les mains. Après l'arrestation du compagnon, Lidy avait renvoyé les ouvriers chez eux et Katell ne doutait pas qu'ils avaient déjà commencé à bavarder. Malgré son choc et son chagrin, Lidy espérait encore qu'Hanns rentrerait très vite et qu'il réglerait toute cette histoire. Katell n'avait pas osé la détromper. Elle n'avait pas osé lui expliquer que son mari lui avait menti et que personne ne pourrait le prévenir, car personne ne savait où il était.

Katell se leva brusquement. Abandonnant son repas à peine entamé, elle grimpa d'une démarche pesante les escaliers jusqu'au grenier. Elle faillit rentrer dans sa chambre, puis revint sur ses pas. Elle hésita à pousser la porte de Max, songea avec colère qu'il ne méritait pas de telles précautions et entra d'un pas résolu. Presque aussitôt, elle se figea.

Une tornade semblait avoir traversé la pièce habituellement impeccable. Les draps avaient été arrachés du lit, le matelas et l'oreiller éventrés. Tout le contenu de l'armoire était répandu sur le sol, piétiné, la bassine et le broc d'eau avaient été renversés, formant une flaque qui s'infiltrait dans le plancher. La chaise était tombée sur le côté, la table avait été déplacée et le précieux matériel de gravure de Max, qu'il avait patiemment rassemblé en économisant son salaire, avait été dispersé à travers toute la pièce. C'était une vision terrible, une vision de désolation.

La gorge serrée, Katell entreprit machinalement de ranger. Elle ramassa le linge, le replia et le remit dans l'armoire, troublée par l'idée de toucher ainsi à l'intimité de Max. Elle se sentait tellement en colère contre le compagnon. Elle lui en voulait tellement d'avoir menti sur ce qu'il était, d'avoir trahi leur confiance et entraîné cette catastrophe. Mais qu'aurait-elle pu attendre d'autre d'un Juif ?

Bouillonnant de plus en plus, Katell s'efforça d'arranger le lit, rentrant le rembourrage qui avait débordé du matelas et de l'oreiller, recouvrant les déchirures de tissu. Elle n'avait jamais

fréquenté de Juifs. Son père les méprisait et lui avait toujours interdit de les approcher. Jacob Feuerbach ne considérait pas les Juifs comme responsables de tous les maux, contrairement à d'autres, mais il les jugeait vils, sournois et dégénérés. Katell avait adopté son point de vue sans se poser de questions et elle n'avait jamais été la dernière à vilipender cette caste qui vivait aux marges de la société, tout juste tolérée. Et voilà qu'elle apprenait qu'elle avait habité et travaillé aux côtés de l'un d'entre eux pendant des mois sans rien soupçonner. Elle avait partagé avec lui le gîte et le couvert, elle avait plaisanté avec lui, pire que tout elle avait même prié à ses côtés.

Katell remit brusquement la chaise sur ses pieds, s'accroupit pour ramasser les papiers souillés de traces de bottes. Une des feuilles attira son regard et elle se redressa lentement, le papier à la main, stupide.

Max avait fait son portrait au crayon, avec ce trait à la fois précis, souple et limpide qui faisait tout son génie. Il l'avait dessinée dans la stub, assise dans son fauteuil favori, plongée dans un gros ouvrage posé sur ses genoux. Il avait rendu avec une finesse merveilleuse non seulement l'expression concentrée de son visage, mais aussi sa posture détendue et les jeux de lumière sur son corps. Et ce portrait, qui aurait dû être celui d'un jeune homme, exhalait quelque chose d'irrépressiblement féminin qui déjouait tous les masques. Juste en dessous du crayonné figurait un grand point d'interrogation, sur lequel Max avait repassé à plusieurs reprises.

Katell se laissa lentement tomber sur la chaise. Elle n'arrivait pas à croire que le compagnon ait pu la regarder ainsi. Au-delà des apparences, pour ce qu'elle était vraiment. Elle se remémora la nuit du golem, le courage avec lequel Max avait foncé sur le monstre, la manière dont il lui avait sauvé la vie lorsqu'elle avait failli se noyer. Et son silence quand il avait compris qu'elle était une femme, sa façon de la protéger du regard des autres, l'aide qu'il lui avait apportée si souvent. Malgré son caractère ombrageux, il avait toujours été un ami pour elle. Et elle, que lui avait-elle donné en retour ?

Des larmes roulèrent doucement sur les joues de Katell, tièdes, salées. La jeune fille abaissa les paupières. Peu importait ce que Jacob Feuerbach avait pensé des Juifs, peu importaient

les lois du Magistrat. Lidy avait raison : Max était gentil et travailleur, il était aussi brave, talentueux, désintéressé et noble. Et il allait être puni malgré tout ça pour avoir commis le crime de naître juif.

Un frisson parcourut Katell à l'idée de ce que Max allait subir. Hammerer allait probablement le torturer pour déterminer ce qu'il savait des activités d'Hanns et ensuite il le ferait exiler à tout jamais de Strasbourg. Katell secoua la tête pour elle-même. Non, l'exil ne serait pas suffisant. Hammerer voudrait faire un exemple, il voudrait porter le scandale sur la place publique, il ferait exécuter Max et il se débrouillerait pour obtenir la mise à mort la plus cruelle qu'il pourrait trouver. Cette pensée était intolérable.

Katell se leva brusquement. Elle essuya ses larmes, puis elle replia le dessin de Max et l'empocha. Elle s'approcha de la fenêtre, les sourcils froncés, réfléchissant intensément. Il fallait faire quelque chose, elle ne pouvait pas simplement attendre les bras croisés qu'un innocent soit condamné à mort. Mais comment agir ?

Katell songea à Hanns. Si seulement il n'avait pas été obligé de partir ainsi, si seulement il avait été là pour empêcher ce drame... Katell serra les dents. Réfléchir à ce qui aurait pu se passer n'avait pas le moindre intérêt, elle devait se concentrer sur ce qui était réalisable. Les choses étaient simples : elle avait besoin d'Hanns. Certes elle ne savait pas où il se trouvait, mais quelqu'un d'autre devait forcément connaître ses plans. Janek ? Mais elle ne savait pas plus comment le contacter. Uhlberger ? Non, le maître d'œuvre de la cathédrale ne connaissait qu'une petite partie des intentions d'Hanns, cela était clair dans la conversation qu'elle avait surprise. Alors qui ?

Katell grimâça lorsque la réponse lui apparut : Johann Meyer de Matzenheim. Hanns lui-même avait dit qu'ils devaient s'adresser au bourreau en cas de problème. Katell prit une inspiration nerveuse. Elle ne l'aurait jamais admis devant quelqu'un d'autre, mais elle ne pouvait pas se mentir à elle-même : le bourreau la terrifiait. Son apparence effrayante, son terrible mutisme, son regard dur et coupant comme de la pierre... Et pourtant, qui mieux que lui pouvait les aider à sauver Max du sort qui l'attendait ? N'avait-il pas permis à la vieille sorcière

d'échapper à son exécution ? Johann Meyer était la solution, elle devait aller le voir.

Katell se détourna de la fenêtre avec résolution. Elle promena encore son regard sur la chambre qui n'avait que partiellement retrouvé son aspect normal. Max avait transgressé les règles pour essayer d'échapper à ce qu'il était et devenir ce qu'il voulait être. Il avait agi exactement comme Katell elle-même et il avait été tellement près de réussir que la jeune fille ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Désormais, il était trop tard pour préserver le rêve du jeune homme, mais sa vie pouvait encore être sauvée et Katell se jura qu'elle se battrait de toutes ses forces pour l'arracher à ses bourreaux. Sans plus attendre, elle tourna les talons et quitta la chambre.

* * *

Lidy avait à peine réagi quand Katell lui avait annoncé qu'elle sortait faire une course et la jeune fille n'avait pas insisté, pressée de passer à l'action. Déjà elle descendait le quai des Bateliers d'un pas rapide, faisant à peine attention à ce qui se passait autour d'elle, priant Dieu que Johann Meyer soit chez lui à cette heure du jour. Arrivée au pont aux Supplices, Katell s'arrêta un instant, pénétrée par une idée dérangeante.

C'était à cet endroit qu'elle avait aperçu Janek pour la première fois et qu'elle avait pris conscience qu'il suivait Hanns. Et si c'était à son tour d'être suivie ? Janek était probablement avec Hanns, mais qu'est-ce qui lui disait que leurs ennemis ne faisaient pas suivre les autres membres de la maisonnée dans l'espoir qu'ils les conduiraient à l'imprimeur et donc à l'eau du Léthé ? Si elle les menait jusqu'à Johann Meyer, elle ne mettrait pas seulement le bourreau en danger, mais aussi Hanns, Janek et Max.

Katell regarda nerveusement autour d'elle. Comment être sûre qu'un de ces visages inconnus n'était pas celui d'un agent de la salamandre, Bérénice du Cléré ? Elle ne pouvait pas foncer au hasard, il fallait qu'elle s'assure d'être bien seule avant cela. Elle fit mine de flâner, s'attarda près des boutiques en bois sur les berges de la Bruche, jetant des coups d'œil faussement distraits aux environs, réfléchissant. Peu à peu elle repéra

plusieurs personnes dans son sillage, y compris un homme qui faisait tout son possible pour ne pas avoir l'air de la regarder.

Le cœur battant, Katell se remit en mouvement. Elle franchit le pont, entreprit de remonter la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons en direction de la *Pfalz*. Arrivée sur la place Saint-Martin, elle s'approcha de l'étal d'un boucher situé juste devant des fenêtres particulièrement bien astiquées. La foule passante de cette chaude journée ensoleillée se reflétait clairement dans les carreaux. Katell repéra presque instantanément l'homme qu'elle avait vu un moment plus tôt. Et cette fois il n'y avait aucun doute sur le fait qu'il l'observait.

Katell lutta contre la tentation de se retourner et reprit son chemin. Son poursuivant avait une trentaine d'années, des épaules larges et une taille fine. Il était vêtu à la manière d'un ouvrier et il n'y avait rien de remarquable dans son apparence. Si elle ne l'avait pas cherché, elle ne l'aurait sans doute jamais remarqué. Il la suivait à bonne distance, l'air innocent et occupé de ses propres affaires.

Katell avait des fourmis dans les jambes et une envie douloureuse de se mettre à courir, même si elle savait que ça ne servirait à rien d'autre qu'à la faire remarquer. Elle passerait pour un voleur en fuite, quelqu'un l'arrêterait probablement et elle serait bien en peine d'expliquer son attitude. Quant à entraîner l'homme dans un coin tranquille et l'affronter directement, elle ne préférait pas y songer. Il était bien plus costaud qu'elle, elle avait vu le poignard glissé à sa ceinture et elle n'osait même pas imaginer ce qui se passerait s'il faisait partie de ce Peuple Invisible aux dons inquiétants. Non, il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de lui et c'était par la ruse.

Cependant Katell n'eut pas le temps de pousser plus loin son raisonnement. Une silhouette se porta soudain à ses côtés, la faisant tressaillir.

— Jacob ! Comment tu vas ?

Ce grand échalas de Wilhelm Mülenheim lui adressait un large sourire, portant son uniforme noir d'étudiant et une pile de livres sous le bras. En une fraction de seconde, un plan se forma dans l'esprit de Katell.

— Il paraît que Max a été arrêté, c'est vrai ? ajouta Wilhelm avec une inquiétude qui dissimulait mal sa curiosité.

Katell ne fut pas tout à fait surprise que le jeune homme soit déjà au courant, il avait des oreilles qui traînaient dans toute la cité. Elle sauta sur l'occasion.

— Oui, admit-elle, c'est une triste histoire. D'ailleurs j'aurais bien besoin d'un verre pour m'en remettre.

— Viens, je t'invite !

— Tu es sûr ? Je ne veux pas te détourner de tes devoirs...

— Ne t'inquiète pas, je n'ai plus cours cet après-midi. Notre professeur est au lit à cause d'un furoncle mal placé et le médecin lui a prescrit une série de lavements pour évacuer ses humeurs !

Wilhelm imita le piston d'un clystère d'un air comique, roulant des yeux, et Katell éclata de rire malgré sa nervosité. Elle espérait que son poursuivant les observait et qu'il ne voyait dans cette rencontre que d'innocentes retrouvailles entre deux amis. Elle glissa son bras sous celui de Wilhelm et l'entraîna à sa suite.

— On pourrait aller à *La Cave du Faucon*, proposa Wilhelm.

— Non, je préfère *La Pomme d'Or*. Viens !

Katell ne voulait pas de *L'Auberge de la Cave du Faucon*, enclavée entre deux maisons et qui ne présentait aucune issue autre que celle qui donnait sur la rue. *La Pomme d'Or* correspondait bien mieux à ses besoins du moment.

Riant et plaisantant, les deux jeunes gens eurent tôt fait de rejoindre le débit de boissons. L'heure du déjeuner était passée et il n'y avait pas beaucoup de monde en ce début d'après-midi, en dehors de quelques voyageurs à l'air un peu égaré. Wilhelm et Katell se laissèrent tomber sur des bancs, sous une énorme tête de sanglier empaillée qui faisait la fierté du propriétaire des lieux. Une fille de leur âge, épaisse et vulgaire, leur servit du vin de cerises agréablement frais, Wilhelm paya, puis ils trinquèrent avec bonne humeur. Du coin de l'œil, Katell surveillait la porte, mais l'homme qui la suivait n'avait pas pris le risque d'entrer et il attendait probablement dans la rue. Cela servait parfaitement ses plans.

Wilhelm vida son verre d'un trait, puis il claqua celui-ci sur la table avec un soupir de satisfaction. Katell avait soif elle aussi avec la chaleur confinée qui régnait dans l'auberge, mais elle craignait que l'alcool sucré, traître, ne la rende lente et

maladroite. Elle trempa à peine ses lèvres dans le vin, laissa Wilhelm commander une seconde tournée avec indifférence. Les poches de l'étudiant débordaient de florins grâce à la richesse de sa famille et elle l'enviait pour ça, autant qu'elle le plaignait d'être condamné à porter la robe ecclésiastique parce qu'il était le cadet et que c'était son frère aîné qui hériterait de toutes les terres.

Lorsqu'il eut étanché sa soif, Wilhelm se pencha vers elle, les yeux brillants de curiosité.

— Alors ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Katell tourna un dernier regard vers la porte, puis elle se pencha vers le jeune homme, les sourcils froncés.

— J'ai besoin que tu m'aides, Wilhelm.

L'étudiant parut étonné et perturbé par son brusque changement d'attitude.

— À cause de Max ? Qu'est-ce que...

— Quelqu'un me suit, coupa brusquement Katell, et je dois absolument m'en débarrasser.

Soudain dégrisé, Wilhelm la considéra avec une expression inquiète.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment, mais il faut que tu m'aides. C'est très important. Mon poursuivant m'attend dehors. Je vais sortir par derrière, mais pour qu'il croie que je suis toujours là, j'ai besoin que tu attendes un bon moment avant de partir. Tu comprends ?

— Jacob, qu'est-ce qui se passe ? rétorqua l'étudiant. D'abord Max qui se fait arrêter, maintenant toi qui es suivi... Où est maître Engelmann ? Qu'est-ce que...

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, je t'en prie ! Tout ce que je te demande, c'est de rester ici et de boire encore quelques verres avant de t'en aller. Et quand tu sortiras, si quelqu'un te pose des questions, tu diras que je suis partie sans rien te dire. Est-ce que tu peux faire ça pour moi ?

— Bien sûr, mais...

— Parfait. Merci, Wilhelm, je te revaudrai ça.

Déjà debout, Katell pressa l'épaule de l'étudiant avec reconnaissance, puis elle s'éloigna sans lui laisser le temps de la retenir. Elle se glissa entre les tables jusqu'au fond de la

salle, salua la serveuse d'un hochement de tête, puis franchit une porte donnant sur une arrière-cour encombrée de tonneaux vides, de cagettes de légumes et de déchets divers sur lesquels picoraient quelques poules. Isolée des propriétés voisines, la cour était cernée de hauts murs. Deux trous d'aisance étaient adossés à l'un d'eux, abrités sous un sommaire auvent. Des mouches grouillaient sur les sièges en bois souillés et l'odeur qui s'en dégagait était répugnante, mais Katell y fit à peine attention. Se hâtant, elle fit rouler un tonneau vide jusqu'aux latrines, grimpa sur le fût, puis se hissa souplement sur l'auvent. Deux secondes plus tard, elle se laissait tomber de l'autre côté du mur.

Katell connaissait très bien le quartier. Elle avait atterri dans une minuscule ruelle crasseuse qui servait de dépotoir aux habitants des environs. Deux enfants trop maigres y fouillaient les détritux à la recherche de quelque chose de comestible ou de monnayable et ils s'étaient figés à l'arrivée soudaine de la jeune fille. Androgynes dans leurs haillons misérables, noirs de crasse et harcelés par les mouches, ils la regardaient avec de grands yeux effrayés, le ventre gonflé par la faim. L'un d'eux avait une croûte de pus à une oreille et l'autre portait des marques de coups, semblant à moitié idiot. Ils n'osaient pas faire un mouvement, pétrifiés et tremblants comme des animaux pris au piège.

Ce n'était pas la première fois que Katell voyait des miséreux et elle faillit tourner les talons sans leur accorder d'avantage d'attention, mais ce jour-là quelque chose la retint. Ce jour-là, elle réalisa qu'elle aurait pu finir comme eux si elle n'avait pas rencontré Hanns et cette pensée la bouleversa. Malgré sa hâte et les effluves nauséabonds qui la poussaient à s'enfuir, elle prit le temps de fouiller chacune de ses poches et rassembla toute la monnaie qu'elle avait sur elle. Ce n'était pas grand-chose, mais assez pour que ces enfants puissent s'offrir plusieurs repas chauds. Katell tendit l'argent à celui dont l'oreille suintait et qui semblait le plus éveillé.

— Tiens.

L'enfant ne bougea pas, une vague méfiance dans son regard éteint. Katell hésita, mais elle n'avait pas le temps de tergiverser. Elle posa les pièces sur le sol, puis elle tourna les

talons et s'enfuit en courant, ravalant des larmes surgies de nulle part. Wilhelm dépensait sans compter l'argent de son père pour ses amis et la riche Strasbourg se vantait de veiller sur ses habitants, mais la vérité était que des enfants innocents mouraient toujours de faim quelque part. Il n'y avait pas de justice dans le monde des hommes.

De retour dans la rue, Katell s'obligea à marcher à nouveau tranquillement et peu à peu le soleil et l'énergie de la foule dissipèrent ses idées noires. Elle se retournait régulièrement, mais il n'y avait plus aucune trace de son poursuivant. Celui-ci n'avait pas surpris son stratagème, elle en était débarrassée et elle pouvait enfin aller droit au but. Sans plus faire de détour, elle prit la direction de la Petite France.

* * *

Depuis plusieurs minutes, Katell tambourinait désespérément à la porte de la tour du bourreau, en vain. Elle avait tellement repoussé la crainte que Johann Meyer soit absent qu'elle ne voulait pas renoncer malgré l'évidence. Elle refusait, parce qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait faire d'autre pour aider Max. Il fallait que le bourreau soit chez lui, il fallait qu'il lui ouvre.

— Pas la peine de t'acharner sur cette porte, mon garçon ! Il est sorti depuis un moment.

Katell se tourna à contrecœur vers la vieille femme qui se tenait sur le seuil d'une maison voisine. Une fillette de deux ou trois ans s'agrippait à ses jambes, les joues roses et rebondies, les yeux vifs, de jolies boucles blondes s'échappant de son bonnet. L'enfant formait un contraste frappant avec les deux spectres que Katell avait croisés dans la ruelle derrière *L'Auberge de la Pomme d'Or* et cela la mit mal à l'aise. Elle s'obligea à sourire à la vieille femme.

— Est-ce que vous savez quand il doit revenir ?

— Aucune idée. C'est pour quoi ?

Katell se mit à détester la lueur inquisitrice dans les yeux de la vieille. Elle dut faire un véritable effort sur elle-même pour rester aimable.

— J'ai un message à lui transmettre, c'est...

Katell s'interrompit en même temps qu'un immense soulagement l'envahissait. La silhouette trapue de Johann Meyer venait d'apparaître au détour de la rue et il marchait dans sa direction d'un pas lent et calme, un fagot de bois sur l'épaule. La vieille repoussa aussitôt la fillette à l'intérieur de la maison et claqua la porte.

— Bonjour, lança nerveusement Katell à Johann Meyer. Je suis désolée de vous déranger, mais il faut que je vous parle, c'est très important.

Le bourreau ne lui adressa pas un regard, ne dit pas un mot. Il passa devant elle comme si elle était invisible, tira une clé de sa poche pour déverrouiller la porte et entra en laissant ouvert derrière lui. Katell se tordit un instant les mains, puis décida que cette porte ouverte était une invitation et franchit à son tour le seuil, refermant derrière elle.

L'intérieur de la tour du bourreau était identique à son souvenir, si ce n'était que le brasero était éteint, l'atmosphère beaucoup plus respirable et qu'il n'y avait pas de cadavre de chien sur la table. Les fioles soigneusement alignées sur la couverture dans un coin semblaient un peu plus nombreuses, deux lourdes épées d'exécution à bout carré étaient appuyées sur un mur, paraissant avoir été astiquées et aiguisées récemment, un reste de ragoût était figé dans sa graisse sur le buffet, deux livres traînaient sur une chaise et Katell déchiffra machinalement le titre de celui qui était visible : *La Nef des Fous* de Sébastien Brant. S'il était surprenant que le bourreau sache lire, le choix de cet ouvrage satirique qui dépeignait tous les travers et les pêchés des hommes l'était un peu moins.

Cependant Johann Meyer avait jeté son fagot dans un coin. Il tira une des chaises de la table, s'y assit et remplit de vin une des timbales rangées sur un plateau de bois. Il posa le gobelet devant une autre chaise et entreprit de se servir lui-même. Malgré l'impression d'irréalité que suscitait le mutisme de l'homme, Katell comprit qu'il l'invitait à prendre place et elle s'exécuta. Ils trinquèrent silencieusement et Katell faillit recracher le vin, aussi acide que du vinaigre. Johann Meyer vida sa timbale, puis il tourna enfin ses yeux gris vers la jeune fille et lui fit signe de s'expliquer.

Troublée et impressionnée par l'attitude de l'homme, Katell s'efforça de rassembler ses pensées, puis elle lui raconta tout

ce qui s'était passé. Il ne faisait aucun commentaire, ne posait aucune question. Il se contentait de darder sur elle son regard pénétrant, muet comme une tombe, et Katell parlait deux fois plus pour compenser, s'embrouillant dans son récit, ne cessant d'ajouter des détails et des précisions inutiles. Lorsqu'elle vint enfin à bout de cette épreuve, elle avait tellement soif qu'elle but sans broncher le vin infect du bourreau.

Le regard de Johann Meyer s'était perdu dans le vide et il semblait réfléchir. Katell était suspendue à ses lèvres, attendant avec anxiété qu'il lui dise qu'il avait une solution, qu'il savait ce qu'il fallait faire pour prévenir Hanns, pour sauver Max. À la place, le bourreau se leva brusquement.

— Attends-moi ici.

Sa voix était basse et rauque, étrange. Il n'ajouta pas un mot et sortit sans que Katell puisse le retenir, verrouillant derrière lui. Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent dans un profond soupir. Cet entretien, si on pouvait l'appeler ainsi, ne s'était pas passé exactement comme elle l'avait espéré. Néanmoins le bourreau ne l'avait pas grondée pour être venue le voir, il ne l'avait pas non plus renvoyée, peut-être y avait-il encore de l'espoir. Pour le moment, il fallait patienter.

Désœuvrée, fatiguée, Katell se laissa aller au fond de sa chaise. Durant quelques minutes, elle promena son regard sur l'intérieur de Johann Meyer, mais la pièce n'avait rien de particulier, ou en tout cas rien qu'elle n'avait pas déjà remarqué lors de sa précédente visite. Ce soir-là, Max était resté près de la porte et elle s'était assise à la table, exactement sur le même siège. Elle imagina le jeune homme dans une cellule de prison glaciale et puante, les fers aux poignets. Son angoisse dessina dans les ténèbres la silhouette menaçante d'Hammerer. L'échevin brandissait une matraque en fer. Il frappait Max, encore, et encore, jusqu'à ce que le jeune homme s'écroule, jusqu'à ce que...

Katell s'obligea à se secouer, le cœur battant. Comme pour conjurer cette horrible rêverie, elle tira de sa poche le portrait que Max avait fait d'elle et l'examina à nouveau. Plus que le talent éclatant du jeune homme, il lui semblait que ce dessin laissait surtout transparaître l'intérêt troublant de Max envers elle. Et que signifiait ce point d'interrogation repassé si souvent qu'il dégagait une sorte d'angoisse étrange ? Katell avait

l'impression qu'il reflétait ses propres questionnements concernant Max, toute la perplexité que le jeune homme et son mystérieux passé suscitaient en elle depuis le premier jour. Ce dessin n'était pas seulement un portrait, c'était aussi un miroir, celui où son âme se reflétait dans celle de Max.

Katell replia délicatement le papier, le plaça dans sa poche la plus sûre, puis elle croisa les bras sur la table et y enfouit son visage, troublée et désespérée. Pourquoi avait-il fallu une telle catastrophe pour qu'elle se rende compte que sa méfiance envers Max n'était que l'écho déformé de ses propres secrets coupables ? Désormais il était trop tard, elle n'aurait sans doute plus l'occasion d'apprendre à le connaître. Elle se jura de ne plus jamais se montrer aussi aveugle.

Puis les pensées de Katell se tournèrent vers Hanns. Elle ne doutait pas un instant qu'il avait su que Max était juif comme il savait qu'elle-même était une femme. Il les avait accueillis et protégés tous les deux de la même manière. Katell lui en était toujours éperdument reconnaissante, mais elle commençait à réaliser qu'Hanns avait fait preuve d'une certaine légèreté. En mentant à Lidy, en agissant dans son dos, il avait commis envers elle une injustice irréparable. Comme il avait été injuste envers Max en prenant également Katell sous son aile et envers chacun d'eux en se lançant dans des activités aussi dangereuses que la protection de l'eau du Léthé. Cette même générosité qui les avait tous sauvés les avait également tous mis en danger.

Il suffisait qu'une carte de ce fragile château de mensonges cède pour que tout l'édifice s'écroule. Dans sa poursuite de l'eau du Léthé, Hammerer avait fait tomber Max et tout le reste menaçait désormais de suivre. Katell voulait croire que Max résisterait, mais qui savait quelles tortures Hammerer lui réserverait ? Si Max cédait, ils seraient tous impliqués : Hanns, Johann Meyer, Janek, probablement Uhlberger et Katell elle-même...

La jeune fille se redressa lentement, la gorge serrée. Si Max parlait, le Magistrat saurait qu'elle était une femme, qu'elle avait menti, qu'elle avait essayé de suivre une voie réservée aux hommes. Elle irait en prison ou même pire. Katell se leva brusquement et se mit à faire les cent pas, en colère contre elle-même. Elle n'avait pas le droit de raisonner ainsi. Pour le

moment, ce n'était pas elle qui faisait face à un sort pire que la mort. Il fallait sauver Max pour lui-même et non pour protéger ses propres intérêts. Néanmoins elle garderait cet argument dans un coin de sa tête, au cas où Johann Meyer se révélerait plus difficile à convaincre qu'elle ne l'espérait.

Katell s'obligea à se rasseoir, mais elle ne tint pas en place deux minutes, fébrile. Elle arpenta le rez-de-chaussée de la tour de long en large pendant un temps interminable, résistant à la tentation de grimper à l'échelle pour satisfaire sa curiosité à l'étage supérieur et se détourner au moins un instant de son angoisse. Sa nervosité menaçait de prendre de telles proportions qu'elle finit par se maîtriser dans un violent effort. Elle s'agenouilla dans un coin, ferma les yeux, pressa son crucifix contre ses lèvres et se mit à prier avec ferveur.

Comme toujours la prière l'apaisa. Le rythme familial de ces mots qu'elle connaissait depuis l'enfance, l'abandon auquel ils l'invitaient, la sécurité et la justice qu'ils évoquaient, mais aussi le plaisir physique de la posture humble qu'ils nécessitaient, du mouvement machinal de ses lèvres, du contact rassurant du crucifix contre sa bouche, embué par son souffle, de ses paupières si serrées que ses longs cils effleuraient ses pommettes... Elle sortait d'elle-même lorsqu'elle priait et en même temps elle n'habitait jamais autant son corps que dans ces moments-là. C'était une expérience si intime qu'elle lui permettait d'atteindre des profondeurs intérieures ignorées de tous, à commencer par elle-même.

Katell avait désespérément besoin d'apaisement et elle s'absorba complètement dans sa prière, oubliant le temps qui passait. Le retour à la réalité fut brutal. Elle sursauta violemment lorsque la porte de la tour s'ouvrit quelque part dans son dos et bondit sur ses pieds, le cœur battant à tout rompre. Un soulagement intense l'envahit lorsque Johann Meyer entra, suivi de près par Janek. À la vue du lycanthrope, un nouvel espoir se fit jour en elle et elle s'approcha des deux hommes avec enthousiasme.

— Vous avez pu prévenir maître Engelmann ?

Le bourreau resta silencieux, reprenant sa place à la table comme s'il n'en avait jamais bougé. Sur son invitation muette, Janek s'installa également et Katell les rejoignit, impatiente.

— Eh bien ?

Janek se décida enfin à la regarder et secoua la tête.

— Nous ne savons pas où est le protecteur. Personne ne le sait. Il ne nous a rien dit au cas où la salamandre arriverait jusqu'à l'un de nous. J'ai un rendez-vous avec lui demain matin, mais en attendant, je n'ai aucun moyen de le contacter.

Consternée, Katell baissa un instant les yeux, mais elle ne voulait pas abandonner aussi facilement.

— Alors il faut que vous m'aidiez, tous les deux. Il faut faire évader Max.

Janek échangea un regard avec Johann Meyer, puis s'efforça d'afficher un air patient qui semblait lui être inconfortable.

— Nous ne pouvons rien faire pour cet homme, nous sommes désolés.

— Quoi ? Mais...

— Hammerer a fait noter sur les registres que le prisonnier s'était enfui pendant son transfert à la prison, coupa Johann de sa voix éraillée.

Katell le considéra avec incompréhension, puis espoir.

— Enfui ? Mais c'est merveilleux, il...

— Tu ne comprends pas, interrompit encore Janek. L'arrestation a été publique, alors Hammerer devait justifier de son prisonnier, le faire passer entre les mains du bourreau officiel. Mais si tout le monde pense que le prisonnier s'est enfui, Hammerer n'a plus rien à justifier, il peut faire ce qu'il veut. Voilà pourquoi il a fait noter ça dans les registres.

La gorge de Katell se serra.

— Alors ça veut dire qu'il a emmené Max ailleurs qu'en prison ? Où ?

— Nous l'ignorons.

— Sans doute chez elle, grogna Johann.

— La salamandre, précisa Janek.

Un frisson d'effroi parcourut Katell, mais encore une fois elle refusa de reculer.

— Et cette salamandre, vous savez où elle vit ?

Janek considéra Katell de longues secondes, puis il fit un signe négatif.

— Non, c'est trop dangereux.

Katell le toisa avec fureur.

— Nous ne pouvons pas laisser Max entre leurs mains !

— *Nous* ne ferons rien du tout, rétorqua Janek.

Malgré sa colère, Katell s'obligea à aborder le problème calmement.

— Max est au courant que vous êtes impliqués, insista-t-elle. Vous, Janek, et vous, Johann Meyer. Il connaît une partie des plans de maître Engelmann. Si ces monstres lui font du mal, qui sait ce qu'il pourrait leur raconter ?

— S'attaquer de front à la salamandre est encore plus dangereux, nous devons prendre le risque.

— Vous êtes des lâches !

Katell frappa du poing sur la table et se leva brusquement, renversant sa chaise.

— Vous êtes des lâches, répéta-t-elle avec une douloureuse rage contenue. Et vous allez contre la volonté de maître Engelmann. S'il était là, il vous dirait qu'il faut aider Max, qu'on n'a pas le droit d'abandonner un innocent à un sort aussi cruel. Et vous prétendez être du côté des bons ? Je crois que vous ne valez pas mieux que cette salamandre, vous ne défendez que vos propres intérêts ! Vous êtes méprisables !

Katell tourna les talons, prête à s'enfuir, mais Janek la rattrapa d'un bond. Il la retint par le bras, non sans brutalité, l'air furieux.

— Qui crois-tu être pour nous juger ? gronda-t-il. Tu ne sais rien de ce que nous affrontons, tu ne sais rien de nous ! Tu mériterais que je te remette les idées en place !

Janek leva la main pour gifler Katell et la jeune fille eut un mouvement de recul effrayé.

— Janek, assez.

Malgré sa douceur, la voix si particulière de Johann Meyer avait brisé la tension comme un cri. Janek hésita, puis il rabaissa son bras et s'écarta de Katell avec un grognement de bête féroce. Il retourna jusqu'à sa chaise et s'y laissa tomber, le visage fermé. Les yeux de Katell rencontrèrent ceux de Johann Meyer, gris, durs, tranchants. Le bourreau lui désigna sa place.

— Reviens.

Incapable de désobéir à cet ordre tranquille, Katell regagna son siège, évitant de regarder Janek. Dans un silence pesant,

Johann Meyer prit tout son temps pour se servir un verre de vin et le boire, puis il reprit la parole.

— J'ai vu le regard du garçon. Très solide. Il ne dira rien.

Katell ouvrait déjà la bouche pour protester, mais Johann Meyer l'arrêta d'un geste.

— Hanns le considère comme son fils. Nous ne pouvons pas abandonner le fils d'Hanns.

Au grand étonnement de Katell, cet argument parut toucher Janek bien plus qu'aucun autre. Le lycanthrope fronça les sourcils, troublé.

— Je n'avais pas envisagé les choses de cette manière.

Johann Meyer hocha la tête. Il se servit un nouveau verre de vin, chacun de ses mouvements reflétant une totale maîtrise de soi. Janek poussa un profond soupir.

— Mais comment faire ? Presque tous les nôtres sont partis et ceux qui restent refuseront de nous aider. Nous ne pouvons pas prendre d'assaut la demeure de la salamandre à nous trois.

— Pas d'assaut, rétorqua Johann Meyer. Un enlèvement discret. De la ruse.

— Comment ?

Le bourreau tourna son regard de granit vers Katell.

— Avec l'aide d'une jolie jeune femme.

Katell ne sut comment réagir, partagée entre l'excitation et l'effroi.

* * *

Katell se tenait à l'angle d'une rue du faubourg de Saverne, observant nerveusement les environs. La nuit était très avancée et il régnait un profond calme dans le quartier endormi, ainsi qu'une obscurité pénétrante. Des nuages avaient recouvert les étoiles et la Lune, crachotant une pluie fine et froide, désagréable. Seule la lanterne suspendue devant une grande maison à colombages permettait à Katell de distinguer les contours de la rue et, heureux hasard, cette maison était précisément celle qui intéressait la jeune fille.

Adossée au fossé du Faux-Rempart, la bâtisse était vaste avec ses trois étages, ses balcons fleuris et ses sombres croisillons, témoignant de la richesse de sa locataire ou de ses

amis. Il fallait grimper quelques marches pour accéder à la lourde porte d'entrée surmontée de la lanterne dont l'huile enflammée était protégée de la pluie par un globe de verre. Le panneau de bois était massif, bardé de métal, et un judas formait dans sa partie supérieure un œil noir et inquiétant. De la lumière filtrait derrière les volets de plusieurs pièces du second étage malgré l'heure très tardive et Katell n'aimait pas ça. La maison lui évoquait une forteresse qui n'attendait que de pouvoir l'engloutir, dissimulée derrière une apparence faussement tranquille.

Katell sursauta lorsqu'une main effleura soudain la sienne. Elle se raidit de tout son corps comme Janek se glissait contre elle et lui désignait l'espace entre la demeure de la salamandre et le bâtiment voisin. On apercevait entre les deux constructions la silhouette lourde et massive du rempart dressé au beau milieu de l'Ill et qui suivait le cours de la rivière, la coupant en deux bras séparés par d'épaisses pierres. La fortification avait été construite avant que les faubourgs nord ne soient rattachés à Strasbourg par l'érection d'un nouveau mur d'enceinte. Ce « faux » rempart, qui doublait celui situé sur la rive sud de l'Ill, constituait une défense imposante avec les tours qui le flanquaient régulièrement. Il permettait en outre de contrôler aisément le trafic sur cette partie de la rivière.

Entre les deux maisons, quelques marches menaient au bord de l'Ill, jusqu'à un ponton rattaché à la demeure de la salamandre. Katell ne pouvait pas le voir de là où elle se tenait, mais elle savait que c'était là-bas qu'elle devait aller. Un moment plus tôt, alors qu'ils étaient encore bien à l'abri dans la tour du bourreau, Janek lui avait décrit les lieux avec une infinité de détails. Katell avait une idée très précise de la disposition du ponton. Cela ne changeait rien à la terreur qui la paralysait.

S'efforçant de gagner un peu de temps, Katell arrangea pour la centième fois son corsage. Elle avait oublié à quel point porter une robe était inconfortable. Tous ces tissus qui encombraient ses jambes lorsqu'elle bougeait, culottes, jupons, jupe, tablier et cette bande d'étoffe que Johann Meyer lui avait fait fixer juste au-dessus des côtes pour faire ressortir davantage sa poitrine, sans compter ce bonnet de coton qu'elle avait

dû mettre sur la tête pour dissimuler ses cheveux courts... Paradoxalement c'était maintenant qu'elle avait retrouvé tous les attributs de la féminité qu'elle avait l'impression d'être travestie. Elle détestait cette sensation, mais surtout elle était effrayée à l'idée de ne plus être capable de jouer le rôle que Dieu lui avait pourtant assigné. Elle s'était si bien fondue dans son personnage de jeune homme un peu fragile qu'elle ne savait plus être ce qu'elle était : une femme.

— Il faut y aller maintenant, nous n'avons pas toute la nuit.

Le souffle chaud de Janek au creux de son oreille fit frémir Katell, mais elle se redressa malgré tout. Elle prit une profonde inspiration. Au moment où elle se mettait enfin en branle, Janek la retint, la ramenant dans leur cachette. Elle lança au lycanthrope un regard furieux auquel il ne prit pas garde.

— Fais attention, chuchota-t-il encore. Souviens-toi de ce que je t'ai dit sur cette créature.

— J'ai compris, répliqua Katell avec impatience.

Elle se dégagea de la poigne du lycanthrope et s'avança dans la rue. Très vite, son pas conquérant se ralentit comme la peur l'envahissait à nouveau, mais elle s'interdit de faire demi-tour. Max était peut-être en train d'agoniser quelque part dans cette maison, elle n'avait plus le droit de reculer. Un bref instant, elle regretta d'avoir laissé son crucifix chez Johann Meyer par crainte de le perdre. Elle aurait eu bien besoin du contact rassurant de la petite croix d'argent. À la place, elle dut se contenter d'une brève prière qu'elle termina juste avant d'arriver à proximité de la maison de la salamandre. Là elle se mit à tituber.

Katell avait suffisamment observé la démarche des ivrognes lors de ses promenades dans Strasbourg, y compris les femmes, et elle n'eut aucun mal à contrefaire leur pas brusque et incertain. Elle tenait à la main une gourde de vin et la portait régulièrement à ses lèvres, buvant malgré le goût infect de l'alcool fourni par Johann. Très vite, elle se prit au jeu, sa véritable personnalité se retirant tandis qu'elle laissait la place à ce personnage pitoyable.

Hanns lui avait dit un jour qu'elle avait un don pour imiter les autres, notamment pour prendre tous les tics masculins de

leur entourage, et que c'était grâce à ce don que personne ne découvrirait jamais qu'elle était une femme. Katell n'avait pas su trouver les mots pour lui expliquer qu'elle n'imitait pas, mais qu'elle cessait plutôt d'être elle-même pour se transformer en miroir. Miroir des habitudes, miroir des défauts et des qualités, miroir des désirs.

Katell faillit s'écrouler dans les marches, se rattrapa *in extremis* au mur de la maison et poussa un rot sonore, avant d'éclater d'un rire aviné. À moins de deux mètres en contrebas se trouvait le ponton dont Janek lui avait parlé, écrasé par la masse puissante du Faux-Rempart dont les lignes se perdaient dans les ténèbres. Une porte donnait sur les planches de bois, abritée sous un mince auvent, et une barque était amarrée, se balançant doucement sur le courant paresseux de l'Ill.

Katell fit mine de ne pas avoir remarqué la silhouette debout dans l'encoignure de la porte et elle entreprit de descendre les marches de son pas maladroit, chantonnant une rengaine populaire qu'elle avait entendue dans la bouche d'Otilie, la servante des Engelmänn. Elle n'était pas arrivée à la moitié de l'escalier que l'ombre immobile se détachait de la maison pour lui barrer le chemin. Les pas de l'inconnu résonnaient étrangement sur le ponton, comme s'il avait eu des sabots plutôt que des bottes.

— Où est-ce que tu crois aller comme ça ? grogna-t-il d'un ton menaçant.

Son accent était clairement étranger, français sans doute. Malgré les cinq mètres qui les séparaient, Katell sentait la puanteur qu'il dégageait, aussi forte que celle d'un bouc. Elle lui adressa un large sourire.

— Oh ! Je vous avais pas vu, messire ! Je cherche juste un abri contre cette maudite pluie !

Elle désigna le ciel d'un geste grandiloquent, manqua de se casser encore une fois la figure. Elle leva sa gourde.

— C'est que je voudrais boire mon vin tranquillement !

L'inconnu s'approcha encore, sortant tout à fait de l'ombre de l'auvent. Une part lointaine de Katell hurla de terreur et se signa frénétiquement, mais le personnage qu'elle incarnait était trop ivre pour se rendre compte dans l'obscurité que la créature avait des pattes de bouc à la place des jambes, un

poitrail velu et des cornes sur la tête. Elle tenait une arbalète chargée à la main, féroce gardien de la sécurité de la salamandre. Pourtant Katell devinait une pointe d'indulgence dans son attitude et elle décida de pousser le jeu malgré l'horreur qui lui dévorait les entrailles.

— Vous voulez du vin, messire ? J'aurais rien contre un peu de compagnie par cette froide nuit de solitude !

« Les femmes et le vin, avait dit Janek, il n'y a rien que les satyres aiment davantage. » Katell descendit encore deux marches et la créature pencha la tête de côté, l'observant, son arbalète toujours pointée vers le sol.

— Tu n'as pas peur de moi ? demanda la bête avec une pointe d'étonnement.

Katell le rejoignit tout à fait et se glissa contre lui, la poitrine dressée, provocante. D'aussi près, l'odeur du satyre était à vomir, mais Katell se contint. Elle caressa son torse, glissant les doigts entre ses poils collant de sueur et de crasse.

— Pourquoi est-ce que j'aurais peur d'un vrai mâle ? chuchota-t-elle d'un ton aguicheur.

Le satyre ricana.

— Oui ? Pourquoi aurais-tu peur ?

Il écarta tout à fait son arbalète, lui arracha la gourde de vin et en but un long trait. Deux secondes après il recrachait le tout.

— Pouah ! Ce vin est répugnant !

Il jeta la gourde à l'eau avec dégoût, puis se pencha sur Katell.

— Toi, en revanche, je ne crois pas que tu me décevras...

Le satyre enveloppa Katell de son bras qui tenait son arme. Sa main libre se referma sur la poitrine de la jeune femme, énorme patte brûlante et rugueuse. Malgré sa panique galopante, Katell lui donna une bourrade en riant.

— Pas si vite, messire ! On ne va quand même pas faire ça là !

— Et pourquoi pas ? rétorqua le satyre en embrassant rudement son cou. Ce sera bien suffisant pour une catin comme toi !

Son étreinte se resserra, brutale, et Katell sentit les angles de l'arbalète s'enfoncer dans son dos. Brusquement le satyre déchira son corsage et empoigna cruellement un de ses seins.

L'outrage plus encore que la douleur souleva Katell. Elle voulut repousser le monstre, mais il était bien plus grand qu'elle, bien plus musclé aussi, et il la ramena brutalement contre lui.

— Où tu vas ? Il est trop tard pour changer d'avis ! Regarde quel effet tu me fais !

Le satyre attrapa Katell par le poignet et l'obligea violemment à toucher son entrejambe. Les doigts de la jeune fille rencontrèrent une turgescence brûlante. Elle se cambra de révolte, mais ne réussit pas à se dégager. Le satyre se remit à malaxer ses seins, lui faisant mal. Elle essaya de le frapper, mais il ne parut rien sentir, ricanant.

Terrifiée, paniquée, Katell était sur le point d'appeler à l'aide lorsqu'elle se souvint qu'elle n'était pas une ivrogne sans défense. Ployant sous les baisers voraces du satyre, elle tâtonna à sa ceinture jusqu'à trouver la petite fiole dissimulée dans une poche secrète. Johann Meyer lui avait assuré que l'effet serait immédiat. Katell espérait de toute son âme qu'il ne se trompait pas.

La jeune fille faillit lâcher la fiole dans un cri de douleur lorsque le satyre lui mordit brusquement le sein. Il se mit à lécher le sang de la blessure avec une avidité écœurante. Il avait abandonné son arbalète, luttait pour relever les jupons de Katell sans cesser de sucer sa poitrine. Un bref instant, elle vacilla, prête à céder à la terreur, et elle dut puiser dans ses plus profondes ressources pour se ressaisir. Se jetant à corps perdu dans le combat, elle fit mine de cesser de résister, de rechercher le contact du satyre. Étonnée, la bête releva la tête, lui laissant une infime marge de manœuvre. Sans hésiter, Katell lui explosa la fiole sur le nez. Le verre fragile s'écrasa comme une coquille d'œuf, enfonçant ses éclats dans les doigts de la jeune fille et le visage grossier du satyre, répandant son contenu dans les narines de la bête. Elle poussa un grognement de douleur, leva le bras pour frapper Katell, puis vacilla. Et soudain elle s'écroula sur le ponton dans un impact mat.

Haletante, tremblante, Katell resta figée, les yeux fixés sur le corps à ses pieds, les doigts dégoulinant de sang. Des larmes roulaient sur ses joues, mais elle les sentait à peine, pas

plus qu'elle ne sentait les meurtrissures dans ses bras, ses cuisses, ses fesses, ou la morsure lancinante dans sa poitrine. Le satyre l'avait pratiquement dénudée jusqu'à la taille et elle percevait la bruine qui humidifiait sa peau, glacée malgré la chaleur estivale, le frisson qui remontait entre ses omoplates. Elle aurait dû bouger, faire quelque chose, mais elle n'y arrivait pas. Elle était comme assommée.

Katell ne tressaillit même pas lorsque des bras prudents l'enlacèrent. Janek la serra contre lui avec douceur et caressa sa tête dans un geste consolateur. Elle se laissa faire, indifférente.

— Je suis désolé, murmura le lycanthrope. C'était la seule solution. Les satyres sont de redoutables combattants, je n'aurais pas pu le vaincre, en tout cas pas sans donner l'alerte.

Katell avait le sentiment que ces paroles s'adressaient davantage à la culpabilité de Janek qu'à elle. Elle finit par repousser doucement le lycanthrope, ses larmes s'asséchant toutes seules.

Janek se détourna avec un soupir, puis tira lourdement le satyre inconscient dans l'ombre de l'auvent. Katell le suivit des yeux sans bouger. Elle tressaillit en entendant le frottement d'une lame contre un fourreau, en apercevant un reflet d'acier, puis elle réalisa avec incrédulité que Janek venait d'égorger le satyre. La bête était morte.

Cette pensée libéra Katell et elle réussit enfin à se mettre en mouvement. Elle rajusta tant bien que mal ses vêtements déchirés, essuya ses doigts blessés, puis rejoignit Janek qui était penché sur la grosse serrure de la porte, indifférent au sang du satyre qui se répandait autour de ses pieds avant de goutter entre les planches du ponton. Même morte, la créature dégageait toujours une pestilence infernale.

— C'est verrouillé, souffla Janek, et il n'a pas de clés sur lui. Mais je devrais pouvoir ouvrir.

Tirant des outils de la besace à son côté, il glissa de longues tiges dans la serrure et se mit à trifouiller dans des bruits de métal. Katell jeta un regard aux environs. Sa terreur s'était apaisée, elle était calme et concentrée. Il n'y avait pas âme qui vive en vue et personne dans la maison ne semblait avoir remarqué leur manège. Jusque-là tout se passait bien. Du moins si on faisait abstraction de l'état de son corps souillé.

Katell se retourna vers Janek en entendant un déclic familier. Le lycanthrope rangea ses instruments, puis il colla son oreille contre la porte et écouta longuement. Enfin il parut satisfait et il poussa le panneau de bois, s'engouffrant aussitôt dans l'ouverture. Katell lui emboîta le pas sans hésiter, pressée de s'éloigner du cadavre puant du satyre.

Elle s'était attendu à plonger dans le noir complet, mais la pièce où ils avaient pénétré était éclairée par une lanterne posée sur une table. Le sous-sol était vaste, correspondant sans doute à toute la surface de la maison. Des caisses et des tonneaux s'empilaient dans un coin, couverts de poussière. Des étagères branlantes soutenaient des rouleaux de parchemin pourris-sants, des bocaux antiques au contenu impossible à identifier, des armes rouillées. Un escalier en bois menait à une trappe qui devait elle-même donner sur le rez-de-chaussée de la maison. Au fond de la pièce, des instruments de torture s'alignaient sur la table dans la lumière incertaine de la lanterne : pince, couteau, marteau, cordes de torsion, pique pointue, étau en bois, entonnoir. Trois doigts ensanglantés étaient soigneusement disposés sur cette même table. Ces doigts appartenaient à Max.

Faisant fi de toute prudence, Katell traversa la pièce en courant. Max était assis sur une lourde chaise de métal fixée au sol. Ses poignets et ses chevilles étaient attachés au siège par d'épaisses cordes qui s'enfonçaient dans sa chair. Sa tête pendait sur son torse nu et ses cheveux sales dissimulaient son visage. Il semblait avoir été roué de coups, couvert de sang et de poussière à tel point qu'il était difficile de déterminer l'étendue exacte de ses blessures. Ce qui était clair en revanche, c'était que l'auriculaire, l'annulaire et le majeur de sa main droite avaient été arrachés, laissant des plaies atroces et suintantes. Tout comme était parfaitement visible le pieu de métal qui transperçait son pied gauche, le clouant littéralement au sol de terre battue et probablement enfoncé à coups de marteau.

Terrifiée à l'idée qu'il soit mort, Katell prit le visage de Max entre ses mains et le redressa délicatement. Le jeune homme ne broncha pas, inconscient. Il avait le nez cassé, la lèvre inférieure fendue en deux endroits, une plaie à l'arcade

sourcilière et un œil fermé par un énorme hématome. On l'avait battu sans la moindre pitié.

Bouleversée, Katell voulut détacher le jeune homme, mais Janek se précipita soudain pour la tirer en arrière.

— Quelqu'un vient ! chuchota-t-il d'une voix tendue.

Katell n'eut pas d'autre choix que de le suivre et ils coururent se réfugier derrière les caisses et les tonneaux. Déjà on soulevait la trappe qui fermait l'escalier et la lueur d'une bougie se projetait dans les marches. Une voix masculine dit quelques mots respectueux et une voix féminine lui répondit d'un ton autoritaire. Katell sentit Janek se raidir encore davantage contre elle. La conversation en haut de l'escalier avait lieu en français et Katell n'en comprenait pas un mot, mais la réaction du lycanthrope l'angoissait.

Enfin les deux Français se turent et des bottes apparurent dans les marches. Un homme seul descendit, rabattant la trappe derrière lui. Lorsqu'il se retourna, une bougie à la main, Katell reconnut l'homme qui l'avait pistée quelques heures plus tôt.

L'agent de la salamandre se dirigea vers Max d'un pas souple et tranquille. Il souffla sa bougie, l'abandonna sur la table à côté de la lanterne. Puis il saisit Max par les cheveux, le redressa brutalement et lui asséna une paire de gifles. Le jeune homme gémit faiblement tandis que le sang de Katell se mettait à bouillonner dans ses veines. L'homme leva encore le bras pour frapper, mais il se figea brusquement. Sa main toujours cruellement refermée sur les cheveux de Max, il pivota à demi sur lui-même et renifla d'une manière animale, les sourcils froncés. Et brusquement tout se précipita.

Avant que Katell n'ait compris ce qui se passait, Janek la bousculait et jaillissait de leur cachette. D'un seul bond formidable, le lycanthrope franchit la distance qui le séparait de l'homme. Mais celui-ci n'avait pas attendu pour réagir, tirant le poignard de sa ceinture. Janek ne dut qu'à son extraordinaire agilité de ne pas s'empaler sur la lame. Il saisit son adversaire par le bras et le balança à terre. L'homme ouvrit la bouche pour pousser un cri d'alerte, mais déjà Janek se jetait sur lui, écrasant sa gorge de ses deux mains. Le hurlement de l'homme s'étrangla en même temps que son souffle. Il rua,

parvint à dégager son poignard et le planta dans l'épaule de Janek. Le lycanthrope relâcha son étreinte avec un grognement de souffrance. Ce fut là que les choses prirent un tour franchement effrayant.

L'homme écrasé sous Janek se mit soudain à se tortiller et très vite son apparence changea. Ses membres se raccourcirent, son visage se modifia, sa peau se couvrit d'écailles glissantes. En deux ou trois secondes, l'être humain fut remplacé par un gigantesque serpent aux yeux brillants et aux crocs énormes qui dégouлинаient de poison. Janek recula d'un bond, manquant de peu de se faire mordre. Le serpent se dégagea du tas de vêtements inutiles et se dressa comme une vipère furieuse. Il mesurait presque deux mètres de haut, frôlant le plafond.

Paralysée par l'horreur, Katell n'arrivait pas à croire à ce qu'elle voyait. Cette créature était un démon, un fils du Diable. Comment pouvaient-ils lutter contre l'engeance de Satan ? Ils étaient perdus, ils allaient mourir et leurs âmes seraient précipitées en Enfer. Cependant Janek ne semblait pas être de cet avis. Il se débarrassa de la lame fichée dans sa chair, tira son propre poignard, puis il se précipita vers la créature.

Malgré sa blessure, le lycanthrope était extraordinairement vif et agile. Il tournait autour du monstrueux serpent, le harcelant de coups sans que la mâchoire puissante de l'autre parvienne à l'atteindre, ses crocs claquant sur le vide. Katell observait la scène comme dans un rêve, comme si ce n'était pas réel, comme si elle n'était pas vraiment là. Soudain le serpent frappa Janek d'un puissant coup de queue. Étourdi, le lycanthrope tituba et aussitôt le corps souple du reptile s'enroula autour de lui, l'écrasant entre ses anneaux. La gueule de la créature s'ouvrit démesurément devant lui.

Dans un sursaut désespéré, Katell bondit de sa cachette, saisit un marteau sur la table et se précipita. Elle n'eut que le temps d'abattre son arme sur la tête du monstre avant qu'il n'engloutisse Janek. Le choc produisit un bruit mou écœurant et un sang sombre éclaboussa le sol. Le serpent blessé vacilla dans un sifflement, desserra son étreinte et Janek parvint à dégager son bras armé. D'un seul geste, il transperça le crâne de la créature, lui plantant sa lame entre les yeux. Aussitôt le monstre s'effondra.

Le temps que Janek se redresse, le démon avait retrouvé apparence humaine, nu sur le sol de terre battue, le couteau toujours enfoncé entre ses yeux grands ouverts. Katell le considéra avec effroi, puis faillit vomir comme Janek récupérait son arme avec indifférence, provoquant un ignoble craquement dans le crâne brisé. Déjà le lycanthrope s'attaquait aux cordes qui retenaient Max. Katell ramassa le poignard de leur ennemi et prêta main-forte à son compagnon.

En quelques minutes, Max fut libéré de ses liens. Le jeune homme luttait pour se raccrocher à la conscience, sa tête dodelinant, son œil injecté de sang cherchant à se fixer sur eux. Il poussa un cri rauque lorsque Janek arracha sans ménagement le pieu enfoncé dans son pied. Katell tenta de le redresser et il voulut la repousser, ne la reconnaissant sans doute pas, d'une faiblesse pathétique. Sans rien dire, Janek écarta la jeune fille et souleva Max dans ses bras comme un enfant. Le jeune homme laissa échapper une nouvelle plainte et perdit connaissance, sa tête pendant par-dessus le bras puissant du lycanthrope.

Katell jeta un dernier regard effrayé au cadavre de l'homme-serpent, puis elle ouvrit le chemin à Janek. Lorsqu'ils sortirent sur le ponton, passant à côté du corps puant du satyre, ils découvrirent avec soulagement que Johann les attendait comme convenu avec une barque. Ils se hâtèrent de grimper dans l'embarcation, puis l'homme les écarta adroitement du ponton et ils s'éloignèrent silencieusement dans la nuit.

* * *

Assise dans un coin de la tour du bourreau, Katell sirotait une infusion en luttant contre le sommeil, épuisée. Johann connaissait les soldats des postes de garde du Faux-Rempart et ils avaient pu naviguer jusqu'à la Petite France sans être inquiétés, ni poursuivis. Katell avait failli fondre en larmes en retrouvant enfin la sécurité de la demeure du bourreau, mais il y avait encore trop à faire pour céder à la fatigue. Johann avait soigné la morsure sur sa poitrine, il lui avait préparé une infusion, puis Janek et lui avaient disparu avec Max à l'étage. Katell avait profité de sa solitude pour se laver rapidement et repasser les vêtements masculins de Jacob.

Elle soupira et laissa son regard se perdre dans le creux chaud du brasero sur lequel chauffait de l'eau. Elle était soulagée d'avoir revêtu à nouveau cette autre identité, rempart contre tous les satyres de l'Enfer. Elle ne regrettait pas d'avoir couru de tels risques pour Max, mais elle redoutait les cauchemars qui l'assailliraient lorsqu'elle fermerait les yeux. Même en cet instant, bien à l'abri, elle pouvait encore sentir les doigts rugueux et brutaux du monstre sur elle, ses dents qui s'enfonçaient dans la chair tendre et fragile de son sein.

Katell serra les paupières et lutta pour ravalier ses larmes. Elle récupéra son crucifix sous ses vêtements et le pressa contre ses lèvres comme un talisman. Au même instant Janek s'engagea lourdement dans l'échelle qui menait à l'étage et Katell se redressa sur son siège.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle d'un ton pressant.

Janek lui sourit d'un air fatigué.

— Johann pense qu'il vivra. Il est conscient. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé, il a demandé à te voir.

Katell se leva aussitôt, mais Janek l'arrêta, affichant un air embarrassé.

— Je voulais te dire que... Tu as été très courageuse tout à l'heure. Tu peux être fière de toi.

Katell ne put réprimer un sourire.

— Merci pour votre aide, Janek !

Dans un geste spontané, elle serra le lycanthrope dans ses bras. Celui-ci tapota son dos avec embarras, puis la repoussa doucement.

— Ne t'attarde pas. Il est faible et il a besoin de repos.

Katell acquiesça avec un nouveau sourire, puis elle grimpa rapidement l'échelle, oubliant ses meurtrissures. Elle se retrouva dans la chambre de Johann Meyer.

L'endroit était d'une sobriété quasi monastique et ne contenait guère de meubles en dehors d'une lourde armoire close, d'une chaise et d'une table. Il n'y avait strictement aucune décoration et l'échelle qui permettait d'accéder à la trappe de l'étage supérieur était rangée dans un coin. Une simple paille et des couvertures servaient de lit et Max y était allongé, éclairé par une bougie. À côté de lui, Johann Meyer terminait de ranger ses instruments médicaux.

Katell s'approcha timidement, la gorge serrée. Max était à demi nu et Johann l'avait lavé, dévoilant les nombreuses marques de coups sur sa peau pâle. Le jeune homme portait d'énormes bandages à la main droite, au pied gauche et autour des côtes. Son œil gauche était toujours fermé par une blessure, son visage avait un peu enflé sous l'effet des chocs répétés, mais il était bien conscient et il la regardait de son œil valide. Sa bouche blessée esquissa même un sourire.

Johann Meyer tira une couverture sur le jeune homme sans un mot, puis il les laissa, rejoignant Janek au rez-de-chaussée. Katell s'agenouilla à côté de Max et se pencha vers lui, mourant d'envie de le toucher, osant à peine le regarder. Le jeune homme ne la lâchait pas du regard.

— Merci, souffla-t-il soudain.

Sa voix faible et rauque fit monter les larmes aux yeux de Katell, mais elle réussit à lui sourire bravement.

— Tu es à l'abri maintenant. Tu vas guérir et tu pourras quitter la ville.

Max ne répondit pas. Il leva péniblement sa main valide, caressa avec une infinie douceur le menton de Katell.

— Je ne t'ai pas reconnue tout à l'heure...

Troublée, la jeune femme rit nerveusement.

— Je ne me serais sans doute pas reconnue moi-même !

Il la caressa à nouveau et Katell faillit fermer les yeux de plaisir. Lorsqu'il abaissa son bras, épuisé, elle saisit instinctivement ses doigts glacés, les serrant entre les siens pour les réchauffer. Cette étreinte parut autant enchanter Max que le faire souffrir.

— Pourquoi ? chuchota-t-il. Pourquoi as-tu fait ça pour moi ?

Katell haussa les épaules, mal à l'aise, ignorant elle-même la réponse à cette question. Max fronça légèrement les sourcils.

— Tout à l'heure, à l'atelier...

— J'étais sous le choc, coupa Katell malgré elle. Nous l'étions tous.

— Je vous ai menti, soupira Max.

— Moi aussi je mens, rétorqua fermement la jeune fille. Dieu nous pardonnera.

Max la dévisagea un instant, puis il sourit doucement.

— Est-ce que je peux te demander quelque chose ?

— Ce que tu veux.

— Quel est ton vrai nom ?

Katell hésita. Elle n'avait plus entendu son prénom de baptême dans la bouche de quelqu'un depuis qu'elle s'était enfuie de chez ses tantes. Même Hanns ne s'adressait jamais à elle ainsi. Prononcer ce nom à haute voix, c'était admettre qu'elle n'était pas réellement Jacob Feuerbach, apprenti à l'imprimerie Engelmann, mais une travestie qui se faisait passer pour un autre. Elle éprouvait une répugnance instinctive à abandonner ce secret, cet ultime rempart qui protégeait sa fausse identité. Max perçut sa réticence et sa propre expression se ferma. Déjà il détournait la tête. Katell ne supporta pas de le sentir s'éloigner ainsi et elle se jeta à l'eau sans plus réfléchir.

— Katell, avoua-t-elle. Katell Feuerbach, voilà mon vrai nom.

Max la regarda à nouveau, de son œil enfoncé par la douleur, injecté de sang, et pourtant si pénétrant.

— C'est très joli, chuchota-t-il.

Pour la première fois depuis longtemps, Katell rougit comme la jeune fille qu'elle était. À nouveau elle rit nerveusement.

— Merci ! C'était le prénom de ma grand-mère. Elle venait du royaume de Bretagne. Je te raconterai un jour comment elle s'est retrouvée en Alsace, c'est une histoire incroyable !

Max ébaucha un sourire, mais resta silencieux. Katell serra un peu plus fort ses doigts.

— Et toi ? Comment t'appelles-tu ?

Le jeune homme hésita, comme elle-même l'avait fait, mais il se décida bien plus vite.

— À ma naissance, ma mère m'a appelé Ezra. Ça signifie « aide », « ami »...

— Ça te va plutôt bien.

Max ne renchérit pas et Katell rougit à nouveau sous son regard intense. Embarrassée, elle n'y tint plus et fit mine de se relever.

— Je vais te laisser, tu dois te reposer.

Il la retint aussitôt, avec une faiblesse désespérée qui bouleversa la jeune femme.

— Reste, souffla-t-il. S'il te plaît.

Une foule de pensées se bouscula dans l'esprit de Katell, l'ambiguïté de l'attitude du jeune homme, l'inconvenance de leur solitude, le jugement que Janek et Johann Meyer devaient porter sur eux, l'inquiétude de Lidy qui devait l'attendre à la maison, mais toutes ces oppositions se fondirent en un brouillard lointain lorsque son regard rencontra à nouveau celui de Max. Elle n'avait pas envie de se séparer de lui.

Sans rien dire, Katell s'allongea sur la pailleasse, contre le flanc de Max. Le jeune homme passa un bras timide autour d'elle et elle laissa sa tête se poser contre son épaule nue, se relâchant enfin dans un soupir de satisfaction. Il lui semblait que leurs deux corps meurtris s'épousaient à la perfection, qu'ils avaient été conçus précisément pour adopter cette délicieuse position, blottis l'un contre l'autre, partageant leur chaleur et leur abandon. Et les choses furent vraiment parfaites lorsque Max embrassa tendrement sa tête.

— Bonne nuit, Katell.

Un sourire aux lèvres, elle déposa un baiser sur l'épaule du jeune homme.

— Bonne nuit, Ezra.

Enfin, Katell ferma les yeux et se laissa plonger dans le sommeil.

* * *

Malgré sa peur des cauchemars, Katell dormit paisiblement et d'une seule traite, lovée contre le corps de Max. Lorsqu'elle émergea lentement, le jeune homme dormait encore, la respiration ample et régulière. Katell frotta doucement son visage contre la peau tiède du bras de son compagnon, puis elle se redressa péniblement, ankylosée et courbaturée. Max était très pâle à la lumière du jour qui entrait par les meurtrières de la tour, mais son expression était plutôt paisible. Sur le point de s'étirer, Katell sursauta en s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls et elle s'empourpra, affreusement gênée d'avoir été surprise dans une telle position.

Hanns avait tourné la chaise vers eux et il était assis là, les observant, muet. Il portait des vêtements miteux de colporteur, n'était pas rasé, avait les cheveux en désordre. Ses yeux

si vifs étaient enfoncés par le manque de sommeil, son teint gris et toute sa posture dégageaient un mélange de tension et de lassitude douloureux.

Hanns adressa à Katell un sourire plein de tendresse, puis il se leva lourdement et ouvrit les bras dans une invitation. Sans réfléchir, la jeune fille bondit et se jeta contre lui. Hanns l'enlaça avec force.

— Pardonne-moi, chuchota-t-il d'une voix rauque. Pardonne-moi !

Katell ne dit rien, le visage enfoui contre sa large poitrine, savourant son étreinte paternelle. Au bout d'un moment, Hanns la repoussa, les yeux humides mais se ressaisissant déjà. Sans la lâcher, il tourna un sombre regard vers Max, mutilé et endormi.

— Janek m'a tout expliqué, ajouta-t-il à mi-voix. Vous n'auriez jamais dû être mêlés à tout ça, je suis désolé.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? répliqua Katell.

— Il faut que tu rentres. Lidy doit être folle d'inquiétude, tu dois la rassurer.

— Mais vous ?

— La cachette est prête. Dans quelques heures, l'eau du Léthé sera à l'abri. Ensuite nous devons réfléchir à un moyen de nous débarrasser de la salamandre.

— Janek a tué deux de ses complices cette nuit, fit pensivement Katell. C'était... Un satyre et un homme-serpent, maître, c'était des démons.

— Je sais. Janek m'a dit que sans toi, il n'aurait pas réussi. Je me souviens, le premier jour où j'ai posé les yeux sur toi, j'ai su que tu étais hors du commun.

Katell se rengorgea, envahie par la fierté. Au même instant, Max s'agita légèrement et Hanns se détacha aussitôt d'elle pour aller s'agenouiller près du jeune homme. Hanns caressa son front avec douceur et Max sourit en le reconnaissant.

— Maître...

— Mon garçon, soupira Hanns. Je suis tellement désolé...

— Je ne leur ai rien dit. Ni pour les gravures, ni pour le reste...

— J'en suis certain. Et je te promets que je trouverai un moyen de te faire quitter Strasbourg. Je te donnerai de l'argent, tu pourras recommencer une autre vie. Je ne t'abandonnerai pas.

— Je sais, maître, je sais...

Les paupières de Max papillonnèrent et il lutta vainement pour s'arrimer à la conscience, aspiré dans les limbes. Hanns resta un long moment figé, les yeux braqués sur le visage blessé du jeune homme, puis il s'obligea à réagir. Il accompagna Katell au rez-de-chaussée et ils y retrouvèrent Janek, Johann Meyer s'étant absenté. Le lycanthrope accueillit Katell avec une chaleur bourrue et lui servit un gruaud presque aussi infâme que le vin du bourreau. Néanmoins Katell mourait de faim et elle avala la nourriture sans rechigner. Hanns lui farcit la tête de conseils et d'instructions, puis il fallut se séparer à nouveau.

Katell aurait voulu voir Max encore une fois, mais Hanns avait rejoint le jeune homme pour renouveler ses soins et elle n'osa pas exprimer son désir. Pas plus qu'elle ne trouva le courage d'expliquer à Janek qu'elle était terrifiée à l'idée de traverser seule la ville où leur ennemie se promenait en toute liberté. À la place, elle sourit au lycanthrope, vérifia machinalement sa tenue et quitta la tour du bourreau.

La matinée était déjà avancée et il faisait un soleil splendide en ce 1^{er} septembre 1586. L'atmosphère était chargée de lumière, de chaleur et d'odeurs infiniment variées : la boue vaseuse de l'Ill se mêlait à l'âcre fumet des tanneries et aux reflux grasseyés et alcoolisés des auberges et des cuisines ; le crottin de cheval semé sur le chemin des charrettes chauffait au soleil, lequel soulignait également l'âpreté des pierres et l'acidité des boiseries ; les effluves irrésistibles du fournil d'un boulanger contrastaient avec la sueur rance et les parfums capiteux des passants, le musc des chevaux et des cochons, tandis que la résine et le torchis d'une maison en chantier venaient chatouiller les nez déjà pleins du métal surchauffé par la meule d'un rémouleur installé au coin d'une rue ou de la fumée piquante d'un foyer allumé dans quelque arrière-cour...

Katell respirait à pleins poumons l'air de Strasbourg, avec l'impression qu'elle découvrait la ville pour la première fois. Les sons, les couleurs, l'architecture, tout cela lui paraissait familier, mais les odeurs avaient quelque chose de nouveau, peut-être par contraste avec la puanteur ignoble du satyre

dont le simple souvenir la faisait frissonner de dégoût. Même si son honneur n'était plus tout à fait intact, elle avait conscience qu'elle avait échappé au pire durant la nuit. C'était comme si, par la gaieté sensuelle de ce jour d'été, Strasbourg avait décidé de célébrer ce miracle avec elle.

Oubliant ses craintes et ses blessures, le corps de Katell s'assouplit pour mieux prendre le rythme nonchalant de cette belle journée. La démarche légère, un infime sourire aux lèvres, elle remonta les rues en direction de la Krutenau sans penser à rien, abandonnée à ses sensations physiques, simplement bien, jusqu'à ce qu'elle aperçoive au loin l'épaisse fumée noire d'un incendie.

Le cœur de Katell manqua un battement. Avant d'avoir seulement commencé à réfléchir, elle courait déjà, éperdue. Il lui fallut jouer des coudes pour traverser la foule curieuse qui s'agglutinait à distance prudente du sinistre. Une chaîne s'était formée depuis la Bruche et des seaux de toutes les formes passaient de main en main sous l'autorité de la garde. Les maisons les plus proches de l'incendie avaient été évacuées et des soldats empêchaient quiconque de s'avancer. Katell se retrouva bientôt bloquée devant un homme énorme qui lui barrait le chemin de sa lance, se tordant le cou pour essayer de voir ce qui se passait plus loin. Elle avait encore un espoir, un minuscule espoir, mais celui-ci fut anéanti lorsque Wilhelm Mühlenheim bouscula plusieurs personnes pour la rejoindre.

— Jacob ! Dieu merci, tu n'étais pas à l'atelier !

Un instant Katell fut incapable de parler, la gorge si serrée qu'elle avait l'impression d'étouffer.

— Apparemment le feu a pris dans la maison, poursuivit l'étudiant avec une exaltation angoissée. Il s'est très vite propagé à l'imprimerie et...

Wilhelm s'interrompt comme Katell le saisissait par le col.

— Lidy Engelmann ? demanda-t-elle d'une voix étranglée. Wilhelm grimaça.

— Je ne sais pas, je crois... D'après ce qu'on m'a dit, elle était à l'intérieur quand... Jacob ! Jacob, c'est trop dangereux !

Sans l'écouter, Katell s'était glissée sous le bras du garde et courait vers l'incendie de toutes ses forces. Vive et agile, elle évita sans peine ceux qui essayaient de l'arrêter, se précipitant

jusqu'à être stoppée par un mur de flammes. Une horreur sans nom l'envahit.

Cette maison qui l'avait accueillie alors qu'elle n'avait plus nulle part où aller, où elle avait trouvé le plus merveilleux des abris, qu'elle avait aimée de toute son âme, qui était comme une extension d'Hanns, cette maison n'était plus qu'un immense brasier. Un feu infernal dévorait la bâtisse, un incendie d'une telle violence qu'il ne pouvait pas être naturel. La porte pendait sur ses gonds éclatés par la chaleur, noircissant peu à peu, et à travers le porche, Katell voyait courir dans la cour des flammes impossibles qui n'avaient pas besoin de combustible, qui voltigeaient jusqu'à pouvoir dévorer avec voracité une autre parcelle de cette demeure qui agonisait dans des plaintes déchirantes, d'interminables craquements de bois, des explosions de verre, des gémissements de sa structure qui s'écroulait.

Des mains se saisirent soudain de Katell et la jeune fille se débattit comme une furie. Elle enfonça son talon dans la botte du garde derrière elle, se dégagea et reprit sa course folle, franchissant le porche enflammé.

Katell eut l'impression de s'être jetée en Enfer. La chaleur était si écrasante qu'elle lui asséchait les yeux et emplissait ses poumons comme une eau épaisse, sur le point de la noyer. Déjà ses cheveux roussissaient et sa peau la tirait douloureusement.

— Madame Engelmann ! Lidy !

Katell avait hurlé, mais le son de sa voix se perdit dans les sifflements furieux de l'incendie. Réalisant enfin que son acte relevait de la folie, Katell voulut faire demi-tour et s'enfuir, mais une vague de feu lui coupa soudain toute retraite. Frappée par un souffle brûlant, la jeune fille cligna désespérément des paupières, puis se figea en s'apercevant qu'il y avait une silhouette humaine au milieu des flammes, la silhouette d'une femme nue. Elle chercha désespérément une issue du regard, mais elle était cernée par le feu. Elle comprit avec terreur qu'elle allait mourir. Accablée, elle tomba à genoux, ferma les yeux et se mit à prier.

Strasbourg, dimanche 14 septembre 2014

Kieran avait prétexté vouloir se dégourdir les jambes et ils avaient entrepris de rejoindre à pied le *Sofitel*, situé sur la Grande Île, non loin de l'église Saint-Pierre-le-Jeune et du siège des Dernières Nouvelles d'Alsace. La Grande Île, zone enserrée entre deux bras de l'Ill, abritait le centre historique de Strasbourg. Depuis la place de la cathédrale, il ne leur fallut que quelques minutes de marche à travers la vieille ville pour rejoindre l'hôtel de luxe.

Franck profita du trajet pour jeter un œil à son portable et constata qu'il avait une demi-douzaine d'appels manqués et plusieurs messages. Stéphanie, Caroline et sa mère avaient toutes les trois essayé de le joindre. Il hésita un moment, puis finit par leur envoyer un texto groupé, expliquant qu'il ne rentrerait probablement pas avant le lendemain, qu'elles ne devaient pas s'inquiéter. Il avait l'impression d'être un ado fugueur. Si la perspective du retour à la maison n'avait rien de plaisant, la sensation de liberté qu'il éprouvait l'effaçait aisément, grisante ; après avoir suivi des rails toute sa vie, il découvrait avec jubilation les chemins de traverse.

Kieran allait quelques pas en avant, balançant sa canne, fendant le flot des passants avec aisance, et Johanna et Franck suivaient côte à côte. La jeune femme lui jeta un regard curieux lorsqu'il rangea son portable.

— Ça ne dérange pas votre femme que vous passiez vos soirées avec nous ?

Franck haussa les épaules.

— Et votre copain ? rétorqua-t-il.

Johanna afficha une moue blasée.

— Je suis célibataire. Je n'ai pas encore trouvé comment expliquer à un homme pourquoi il se couche avec une femme et se réveille avec un chat.

— Vous vous transformez pendant votre sommeil ?

— Parfois, quand je fais des cauchemars. Ma mère dit que ça passera avec l'âge. C'est une sorcière elle aussi. En attendant, ça n'encourage pas vraiment la vie de couple.

— Il n'y a personne de sympa parmi les initiés ?

— Malheureusement tous les initiés ne sont pas aussi charmants que vous, rétorqua-t-elle avec un sourire en coin.

Franck sourit à son tour, flatté. Devant eux, Kieran se retourna brièvement, les sourcils froncés, mais ils ne le remarquèrent pas. Ils discutèrent encore un moment et Franck découvrit que Johanna était bel et bien bibliothécaire. Elle travaillait à la médiathèque André Malraux de Strasbourg et s'occupait de la section jeunesse. Elle organisait notamment des animations pour les enfants et elle en parlait avec tant d'enthousiasme qu'elle faillit s'étaler après avoir trébuché sur le trottoir. Imperturbable, elle le questionna ensuite sur son propre métier, faisant preuve d'un intérêt sincère. Tout en échangeant avec elle, Franck essayait de réconcilier l'image qu'elle donnait avec celle d'une sorcière démoniaque, mais les deux visions étaient incompatibles et troublantes.

Dans la nuit tombante, ils dépassèrent bientôt le siège des DNA, puis atteignirent la place Saint-Pierre-le-Jeune, dominée par l'église protestante du même nom. Devant le temple s'étendaient un parking bordé d'arbres et un peu plus loin la terrasse du *Sofitel*. Malgré la fraîcheur du soir, un couple y buvait un verre en roucoulant tandis que deux hommes en costume fumaient des cigarettes et discutaient avec animation. Coupant la terrasse en deux, une large allée permettait d'accéder à l'entrée de l'hôtel cinq étoiles, au préau surmonté du logo de la chaîne représentant deux losanges entrecroisés.

Avec son assurance habituelle, Kieran se dirigea vers les portes vitrées automatiques, mais Franck le retint.

— Vous êtes sûr que le liseur n'est pas là ?

— Bon sang, Franck, ne soyez pas aussi timoré ! s'exclama l'homme avec impatience. Le contact de Lukas lui a affirmé qu'il ne l'a pas vu depuis plusieurs jours. Pourquoi aurait-il menti ?

— Il a pu le rater. Il ne surveille pas les allées et venues de tout le monde, si ?

— Si, justement. Et même si le liseur est là, nous nous en accommoderons. Nous n'allons pas y passer la nuit, nous avons mieux à faire. Venez !

Sans attendre davantage, Kieran poursuivit son chemin, visant la réception. Franck et Johanna échangèrent un regard résigné, puis suivirent le mouvement en examinant les lieux avec curiosité.

Bois et métal étaient à l'honneur dans le hall d'accueil et ces teintes naturelles, soulignées par des spots encastrés, donnaient une certaine élégance au lieu, renforcée par des tableaux soigneusement choisis. De larges colonnes soutenaient le haut plafond et quelques fauteuils et tables étaient prévus pour les voyageurs en quête d'un havre de paix. Tout au fond du vaste espace, un escalier à la courbe raffinée permettait de gagner une galerie qui surplombait le hall. Toutes les lignes étaient douces et rondes, l'ambiance se partageait entre luxe discret et calme feutré.

La réception se trouvait juste à côté de l'escalier et un homme d'une trentaine d'années en uniforme accueillit Kieran d'un sourire professionnel, après avoir jeté un coup d'œil rapide à Franck et Johanna qui restaient en arrière. Le comptoir était si haut qu'il faisait paraître Kieran encore plus petit qu'il n'était, mais ce fut avec tout l'aplomb du monde que l'homme rendit son sourire au réceptionniste.

— Bonsoir. Pouvez-vous avertir Matthieu Wolf que Kieran Matheson souhaite s'entretenir avec lui ?

L'homme ouvrit la bouche pour protester, puis la referma comme Kieran faisait glisser un billet de deux cents euros sur la surface impeccable du comptoir.

— Dites-lui que c'est urgent et que je l'attends au bar. Merci.

Le réceptionniste s'inclina et Kieran tourna les talons, connaissant visiblement les lieux. Il guida Franck et Johanna jusqu'à un bar étroit et tout en longueur dont les stores dissimulaient les vastes baies vitrées. Les couleurs fuchsia et caramel

s'y mêlaient, donnant à l'endroit une atmosphère moderne et pop. Une demi-douzaine de personnes y prenaient l'apéritif, mais pas une ne tourna la tête à leur entrée. Kieran salua la barmaid d'un signe du menton, puis longea le bar et ses hauts fauteuils roses jusqu'au fond de la pièce. Là il prit place sur une banquette fuchsia qui occupait tout un angle, agrémentée de coussins brun clair. Franck et Johanna s'installèrent sur des tabourets tendus de tissu du même rose, de l'autre côté de la table ronde. La barmaid ne tarda pas à les rejoindre et Kieran commanda une bouteille de champagne avec quatre verres. Deux minutes plus tard, ils étaient servis.

Franck n'avait jamais beaucoup aimé le champagne et il trempa à peine les lèvres dans sa coupe, nerveux. Il se sentait mal à l'aise dans cet univers luxueux et raffiné. Il n'avait même pas osé regarder combien Kieran avait payé la bouteille de champagne, mais il soupçonnait que cela devait correspondre à une bonne partie de son salaire mensuel. Certes ce n'était rien pour quelqu'un qui pouvait fabriquer de l'or à volonté, mais cette débauche d'argent lui paraissait soudain intimidante. Avait-il réellement sa place dans un monde comme celui où évoluait Kieran, lui dont les seules possessions avaient été achetées à crédit ?

Franck reposa maladroitement son verre, se redressa et croisa les bras. Ce faisant, son regard rencontra celui de Kieran, pénétrant. L'homme lui sourit amicalement.

— Mon cher Franck, ne me dites pas que vous êtes impressionné par un peu d'esbroufe ?

Franck n'eut pas le temps de répondre : Johanna posa soudain la main sur sa cuisse et désigna l'entrée du bar.

— Le voilà !

Les doigts de la jeune femme s'attardèrent et Franck perçut avec acuité leur chaleur à travers son jean. Mais déjà son attention et celle de Johanna étaient détournées par la présence animale de Matthieu Wolf.

Le chanteur était plus grand que ce que Franck aurait cru, avoisinant le mètre quatre-vingt-dix. Mince et souple, il s'avancait d'une démarche féline, la tête haute, et le niveau des conversations baissait sensiblement sur son passage. Il portait des bottes de cuir noir, un jean déchiré et une chemise sombre

largement ouverte sur son torse. Ses manches relevées dévoilaient la tête de loup tatouée au creux de son bras gauche et les bracelets de force à ses poignets. La barbe naissante qui ombrail son visage fin faisait ressortir ses yeux dont le vert intense était encore plus troublant en vrai qu'à la télévision.

Wolf les rejoignit sans l'ombre d'une hésitation. Lorsqu'il se pencha pour serrer la main de Kieran, une bouffée de son parfum envahit les narines de Franck, musqué, entêtant. Détournant la tête, Franck s'aperçut que le chanteur n'était pas venu seul, suivi de près par un gros bras qui devait être un garde du corps. L'homme s'installa à quelques pas sur un des fauteuils du bar, les observant ouvertement.

— L'Immortel en personne qui demande à me voir, fit Wolf de sa belle voix grave, quel honneur !

Son ton n'était pas dénué d'ironie, mais Kieran ne releva pas et serra aimablement la main du chanteur. Wolf se laissa tomber sur la banquette à côté de lui. Il salua Franck d'un hochement de tête, adressa machinalement un sourire charmeur à Johanna. Franck nota que les canines de l'homme étaient très pointues. Kieran tendit une coupe de champagne à Wolf, puis tous deux trinquèrent, se mesurant du regard.

Kieran ne manquait pas de charisme, mais Wolf le dépassait largement. Sa simple présence semblait remplir la pièce et il attirait les regards comme un aimant, moins pour sa beauté que pour l'intensité de son magnétisme. À le voir en chair et en os, Franck comprenait mieux comment le chanteur avait bâti sa carrière fulgurante. Non seulement il était talentueux, mais il avait également un charme irrésistible.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi vous vouliez me rencontrer ? reprit Wolf comme Kieran restait silencieux.

L'homme croisa les jambes avec nonchalance.

— Je voulais simplement vous demander si vous étiez conscient qu'un de vos gardes du corps appartient à la Horde.

Wolf fronça les sourcils. Une de ses mains, large et musclée, se crispa sur sa cuisse nerveuse. Il esquissa le geste de se tourner vers l'homme qui l'avait accompagné, se retint.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, rétorqua-t-il sèchement.

Kieran sourit, tranquille, et but une gorgée de champagne.

— Vous êtes un piètre menteur, monsieur Wolf. Fréquenter la Horde n'est pas un choix très intelligent, surtout pour une personnalité publique comme vous. Je vais mettre cette erreur sur le compte de votre jeunesse, mais croyez-moi, vous feriez bien de vous éloigner d'eux, pour votre propre sécurité.

Wolf se redressa. Ses sourcils s'étaient rejoints en une ligne noire, ses yeux étincelaient, il semblait bouillonner.

— Est-ce que vous me menacez ?

Il avait parlé d'une voix basse, dangereuse. Dans un réflexe, Franck se tendit, prêt à bondir. Kieran fit un geste apaisant, nullement impressionné.

— Loin de moi cette idée. Je cherche simplement à vous mettre en garde.

Wolf le fixa de longues secondes, puis il se détendit soudain, se laissant à nouveau aller au fond de la banquette.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, Matheson. Et je n'ai pas peur de vous.

— Alors vous êtes encore plus idiot que ce que je pensais.

Kieran sourit encore aimablement. Wolf se crispa, trahissant un tempérament explosif, mais il parvint à se maîtriser encore une fois et même à rendre son sourire à Kieran.

— Je sais que vous avez eu vos différends avec la Horde, répliqua-t-il, mais vous vous trompez sur nos intentions.

— Vos intentions ? Vous en faites donc partie vous-même ?

Wolf haussa les épaules.

— Tout ce que nous voulons, c'est être libres de vivre au grand jour. Nous en avons assez de devoir sans cesse nous cacher et mentir sur notre vraie nature. Je suis sûr que nous pourrions vivre en bonne intelligence avec les humains. Ils sont prêts, il faut simplement les obliger à regarder la vérité en face.

— En les manipulant ?

— Si c'est le seul moyen, oui. Nous avons fait suffisamment de sacrifices depuis des siècles, c'est à leur tour.

Wolf se tourna vers Franck.

— Vous n'êtes pas un des nôtres, je le sens. Et pourtant vous êtes là. Est-ce que ça vous dérangerait vraiment que notre peuple arrête de se cacher ?

Franck ne sut que répondre, gêné. Sans attendre, Wolf reporta son attention sur Johanna.

— Et toi, sorcière ? Ne voudrais-tu pas pouvoir montrer ce que tu es vraiment à tes proches ? Leur parler de ta magie et leur expliquer ce que c'est de vivre dans la peau de quelqu'un comme toi ?

— Je voudrais pouvoir le faire, oui, répliqua la jeune femme, mais je sais que ce serait trop dangereux.

— En quoi est-ce que ce serait dangereux ?

— Vous connaissez les humains, non ? Certains acceptent peut-être notre existence, mais les autres auront peur de nous. Et ils feront ce qu'ils font toujours quand ils ont peur de quelque chose : ils essayeront de nous détruire.

— Pas si nous les contenons.

— Vous oubliez qu'ils sont infiniment plus nombreux que nous. Vous oubliez aussi que tous les nôtres n'ont pas envie d'être exposés à la curiosité des humains et que certains sont très satisfaits de vivre dans l'ombre. De quel droit leur imposez-vous de devoir révéler leur existence ? Et puis si les choses tournaient mal, nous ne serions pas de taille, même en nous aidant de la magie. Tout ça finirait forcément en carnage.

— Il y a des moyens d'empêcher ça.

— L'eau du Léthé par exemple ?

Wolf pinça les lèvres et baissa les yeux sur sa coupe de champagne. Johanna s'était légèrement penchée vers lui, une infime rougeur aux joues, l'air plus décidé que jamais, et Franck la trouvait belle ainsi, autant qu'il admirait la sagesse de ses arguments.

— Vous êtes un idéaliste, monsieur Wolf, intervint Kieran, et c'est une chose que je respecte. Mais vous devez comprendre que la Horde est loin de partager vos nobles ambitions. Quoiqu'ils vous aient raconté, ils vous ont menti. Ils ne servent que leurs propres intérêts, pas ceux de notre peuple, et leur seul désir est d'acquiescer toujours davantage de pouvoir.

Wolf lui adressa un regard froid.

— C'est drôle, c'est exactement ce qu'on m'a dit de vous. Kieran parut amusé.

— Peut-être est-ce vrai, mais ce n'est pas important. L'important est de savoir jusqu'où vous êtes prêt à aller pour

défendre votre idéal, mon jeune ami. Parce que la Horde, elle, ne reculera devant rien pour atteindre ses objectifs.

Encore une fois Wolf haussa les épaules.

— Je ferai ce qu'il faudra.

— Vraiment ? insista Kieran en tirant son téléphone de sa poche. Vous iriez jusqu'à torturer et assassiner une innocente jeune femme ?

Lorsque Kieran tendit l'écran du smartphone vers Wolf, Franck devina une des photos du cadavre d'Élodie Desmaret que l'homme avait prises à la morgue. Wolf parut sincèrement choqué par la vue du corps mutilé de la jeune femme.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il en grimaçant de dégoût.

Kieran continua à lui présenter l'écran.

— Ceci, mon cher, est tout ce qu'il reste de la première victime qu'ont faite vos amis dans leur nouvelle quête. Elle s'appelait Élodie Desmaret, elle avait vingt-cinq ans et elle a été traitée d'une manière si bestiale que la mort a dû être une délivrance pour elle. Si vous voulez, je peux également vous présenter Eugène Metzger qui est actuellement sur un lit d'hôpital dont il ne se relèvera peut-être jamais. Voilà les gens à qui vous faites confiance, Wolf, voilà ce qu'est la Horde. Est-ce que vous êtes vraiment sûr que vous êtes en accord avec eux ?

Le chanteur semblait réellement troublé et malgré ses efforts, ses yeux ne cessaient de revenir vers la photo du cadavre, habité par une lueur horrifiée. Il finit par écarter le smartphone d'un revers de main nerveux, puis il se servit un verre de champagne qu'il avala d'un trait. Kieran rempocha son téléphone et reprit la parole d'une voix douce.

— Vous savez qu'en fréquentant la Horde, vous jouez avec le feu. Il n'est pas trop tard pour faire machine arrière. Je peux vous aider.

Wolf reposa brusquement sa coupe dans un claquement et se leva.

— Cette conversation est terminée, lâcha-t-il d'une voix tranchante.

Il était prêt à s'éloigner, mais Kieran le retint.

— La décision vous appartient, Wolf, mais j'aimerais que les choses soient claires : l'eau du Léthé est pour moi. Et si

vous marchez aux côtés de la Horde, alors vous êtes mon ennemi. Soyez conscient que je n'aurai aucun scrupule à faire subir à un ennemi la même chose que ce qu'a subi Élodie Desmaret.

Wolf se retourna d'un bloc, la mâchoire crispée, les poings serrés. À quelques pas, son garde du corps s'était arraché à son fauteuil, prêt à tout. Kieran leva son verre vers le chanteur d'une manière provocante, un mince sourire aux lèvres. Wolf finit par secouer la tête.

— Allez vous faire foutre, grogna-t-il entre ses dents serrées.

Et il tourna les talons, s'éloignant d'un pas furieux. Son garde du corps jeta un long regard dans leur direction, s'attardant sur Franck et Johanna, puis il quitta le bar à son tour. Kieran remplit à nouveau sa coupe.

— Eh bien, eh bien, voilà qui aura été instructif, commenta-t-il d'un ton joyeux.

— Au moins maintenant nous savons à quoi nous en tenir concernant Wolf, soupira Johanna. Dommage, je le trouvais plutôt sympathique.

— Wolf n'est qu'un pion, rétorqua Kieran. Il n'était pas au courant pour Élodie Desmaret, ni pour Metzger, ce n'est pas lui qui prend les décisions importantes. La Horde veut sans doute l'utiliser comme vitrine le moment venu, mais ce n'est pas lui le chef.

— Qui alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! répliqua Kieran avec bonne humeur. Mais je suis sûr que nous le saurons bientôt. Pour le moment, je meurs de faim. Venez, Piotr nous attend pour dîner !

Il bondit de son siège avec énergie. Johanna voulut faire de même, mais elle donna involontairement un coup dans la table et deux verres se renversèrent. Confuse, la jeune femme chercha aussitôt des mouchoirs dans son sac à main et Franck l'aïda à éponger. Déjà la barmaid quittait son comptoir pour constater les dégâts. Elle prit les choses en main et Franck et Johanna rejoignirent Kieran à la porte, non sans que la jeune femme se soit excusée un bon millier de fois.

— Mon Dieu, ma chère, vous êtes vraiment pathétique, n'est-ce pas ? lança Kieran d'un ton compatissant.

Johanna rougit de colère et Franck intervint.

— Vous êtes obligé d'être désagréable ?

Johanna lui adressa un regard reconnaissant, Kieran haussa les sourcils.

— Oh oh, si votre chevalier servant s'en mêle, je n'insiste pas. Je tiens à mes vieux os !

Il tourna les talons en éclatant d'un rire moqueur et Franck serra les dents, furieux. Johanna pressa son bras dans un geste encourageant et ils lui emboîtèrent le pas.

* * *

— Vous préférez le côté gauche ou droit du lit ?

Le ton de Johanna était celui de la plaisanterie, mais Franck ne réussit pas tout à fait à cacher son embarras. Il fit un geste vague, marmonna une réponse neutre. Johanna retira ses chaussures, défit sa coiffure, puis se laissa tomber sur la moitié gauche du lit, croisant les mains sous la nuque. Malgré son malaise, Franck finit par la rejoindre, découvrant que le matelas futon était merveilleusement confortable. Les doigts joints sur son ventre, il essaya vainement de se détendre.

Piotr leur avait préparé des pizzas qui auraient fait se pâmer n'importe quel gourmet tant pour leurs ingrédients raffinés que pour leur superbe présentation. Kieran en avait avalé quatre ou cinq, les avait fait descendre avec trois bols d'une délicieuse salade de fruits, puis avait décrété qu'ils devaient essayer de dormir quelques heures avant de se mettre en route pour la Bibliothèque Humaniste. Il avait conduit Franck et Johanna jusqu'à une chambre d'amis et leur avait expliqué que les autres chambres étaient en travaux et qu'ils allaient devoir partager le lit. Après quoi il avait disparu dans un rire.

Franck se crispa encore davantage comme Johanna éteignait la lampe de chevet qui se trouvait de son côté. Étouffant un bâillement, elle roula sur le flanc. La situation ne semblait pas perturber la jeune femme, mais Franck ne pouvait pas en dire autant. Johanna l'attirait et être allongé seul avec elle dans le noir faisait naître en lui des pensées de plus en plus troublantes.

— Je vous avais dit qu'il aime s'amuser avec les gens, fit soudain Johanna d'une voix ensommeillée. Je veux bien être

transformée en cafard s'il y a les moindres travaux dans cette maison. Il se fout de nous, c'est tout.

— Je sais, murmura Franck.

— Tant mieux. N'empêche, je crois que je vais vraiment dormir, je suis crevée. Vous me réveillerez ?

— Bien sûr. Dormez bien.

— Merci, Franck. Au fait, on pourrait se tutoyer maintenant qu'on dort ensemble, non ?

— Si tu veux.

— Génial, parce que je t'aime bien, tu sais...

La jeune femme avait à peine terminé sa phrase qu'elle glissait dans le sommeil. Franck patienta quelques minutes, puis il se releva avec maintes précautions et tâtonna jusqu'à un fauteuil, s'y installant sans bruit. Il respira un peu mieux une fois délivré de la proximité du corps chaud et abandonné de Johanna.

La chambre d'amis était à l'image du reste de la maison, spacieuse et luxueuse. Elle était décorée à la manière asiatique et donnait sur la rue. La vague lueur d'un lampadaire traversait les volets entrebâillés et Franck devinait les contours nets du lit futon, la silhouette d'un grand paravent peint, celle plus ronde d'un bouddha en méditation, l'armoire au bois laqué et peint, la bibliothèque dont la forme évoquait une pagode, le fauteuil en bois sculpté qui faisait face au sien et la table basse devant lui. Un grand miroir en pied, dont le contour figurait le corps ondulant d'un dragon, reflétait Johanna endormie, son visage caché par une mèche de ses cheveux auburn.

Franck se frotta les yeux, réprimant un soupir. Il se souvenait de son propre étonnement lorsque Stéphanie avait accepté de sortir avec lui pour la première fois. Il avait été fier comme un paon en l'emmenant au restaurant, jamais encore il n'avait eu de relation avec une fille aussi belle. Des années plus tard, il lui arrivait encore de se demander par quel miracle un tel canon s'était retrouvé dans son lit. Il la désirait toujours, c'était certain, mais l'aimait-il ? Il n'en avait aucune idée. Néanmoins, plus il y réfléchissait, plus il se rendait compte que les infidélités de son épouse blessaient davantage son orgueil que ses sentiments. Quant à Stéphanie, de toute évidence elle attendait de lui quelque chose qu'il n'était pas capable de lui donner. Cela justifiait-il le fait qu'il la trompe à son tour ?

Franck secoua la tête pour lui-même. Il créait des problèmes là où il n'y en avait pas. Johanna s'était montrée amicale avec lui, rien de plus. Elle n'était probablement pas intéressée et il était donc tout à fait inutile qu'il se creuse les méninges à son propos. Il pourrait toujours aviser si la situation évoluait. Pour le moment il y avait plus préoccupant, comme la Horde, les assassins d'Élodie Desmaret, le liseur et l'eau du Léthé aux propriétés effrayantes.

Franck aurait eu l'impression d'avoir basculé dans un film s'il n'y avait pas eu la visite à la morgue et le corps martyrisé de Metzger à l'hôpital. L'antiquaire et son assistante avaient payé au prix fort leur rencontre avec la Horde et, peu à peu, Franck réalisait qu'il risquait plus que de mécontenter Stéphanie en suivant Kieran et Johanna. Pourtant, curieusement, il n'avait pas peur. Au contraire, il éprouvait un certain plaisir à l'idée de participer à des événements d'une telle envergure. Il avait été si ordinaire toute son existence, se frotter à l'extraordinaire lui donnait la merveilleuse impression d'être enfin vivant.

Plongé dans ses pensées, Franck resta enfoncé dans le fauteuil plus d'une heure, mais il finit par ne plus tenir en place. Il replia prudemment le couvre-lit sur Johanna pour la protéger, puis il ramassa ses chaussures et quitta la chambre sur la pointe des pieds. Peut-être pourrait-il profiter de ce temps d'attente pour examiner l'exemplaire des *Métamorphoses* d'Ovide qui était à l'origine de tout.

Arrivé devant la porte du salon, Franck s'arrêta un instant. De la musique lui parvenait de l'intérieur. Il hésita à frapper, puis poussa la porte sans bruit. Le son limpide d'un cd emplissait l'atmosphère, un chœur de femmes accompagné d'un piano dans une mélodie lente et infiniment triste. Toutes les lumières étaient éteintes, seul le feu dans la cheminée éclairait la pièce. Kieran était allongé sur le canapé en cuir, son gilet ouvert, les manches de sa chemise retroussées. Une pipe encore fumante pendait au bout de son bras abandonné. Napi, le chat de Piotr, était couché sur son ventre et ronronnait sous ses caresses distraites. L'homme avait les paupières closes, mais il sourit.

— Venez, Franck, ne soyez pas timide...

Sa voix était pâteuse, lointaine ; il avait l'air stone. Franck s'installa sur un des fauteuils, prêta un instant l'oreille au chant funèbre qui s'échappait des haut-parleurs. Il écoutait très peu de musique, mais ce morceau dégageait une émotion qui lui serrait la gorge.

— C'est beau, souffla-t-il.

Kieran sourit encore et ouvrit ses yeux aux pupilles dilatées.

— *Coronach* de Schubert, chuchota-t-il. Mon hommage personnel à Élodie Desmaret.

Franck s'imprégna encore un instant de la musique, mais le morceau se terminait déjà et le silence retomba dans le salon, uniquement troublé par les crépitements du feu. Kieran tira sur sa pipe, puis exhala lentement un nuage de fumée mauve, fermant les yeux de plaisir.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? demanda Franck.

— Un mélange à base d'opium... Vous voulez essayer ?

— Non, merci. Vous croyez vraiment que c'est le moment de prendre de la drogue ?

Kieran soupira.

— Toujours si sérieux... J'aurais cru qu'un moment d'intimité avec mademoiselle Beaumont vous détendrait.

Franck lui lança un regard noir.

— Ah ah, très drôle. Merci d'éviter ce genre d'allusions, c'est carrément lourd.

— Bah, elle vous plaît, vous lui plaisez, pourquoi vous compliquer la vie ?

— Je suis marié, je vous rappelle.

— Je ne vois pas le rapport.

Kieran se redressa malgré le miaulement de protestation de Napi. Vexé, le chat sauta sur la table basse, s'assit sur l'ordinateur portable et entreprit de faire sa toilette. Kieran aspira encore une bouffée de sa pipe, puis il se laissa couler dans le canapé et étendit ses jambes pour mieux les appuyer sur le rebord de la table. Franck s'obligea à détourner les yeux de lui et les plongea dans le feu. Le silence se prolongea un moment, paisible.

— Est-ce que vous avez déjà été amoureux ?

Franck avait pensé à voix haute et il regretta d'avoir ouvert la bouche avant même d'avoir terminé sa phrase. Il s'attendait

à ce que Kieran se fiche de lui, mais l'homme se contenta de sourire distraitemment, ailleurs.

— Bien sûr que j'ai déjà été amoureux, fit-il d'un ton languide. Quelle vie misérable aurais-je vécue si ça n'avait pas été le cas ? Il y a eu une femme en particulier, une femme comme on en rencontre peu, la seule qui m'ait fait regretter d'être immortel et de ne pas pouvoir disparaître en même temps qu'elle...

Il soupira avec une douleur qui ne semblait pas feinte. Franck l'observa avec curiosité, mais Kieran haussa les épaules, chassant déjà l'émotion.

— Elle est enterrée depuis longtemps. Et toutes les souffrances qu'elle a causées sont enterrées avec elle, ajouta-t-il à mi-voix.

Il teta à nouveau sa pipe et Franck détourna le regard. Kieran tapota l'embout de la pipe contre ses dents dans un geste machinal.

— Pourquoi cette question ? reprit-il. Vous n'êtes tout de même pas déjà amoureux de la petite Beaumont ? Je veux bien admettre qu'elle est mignonne, mais...

— Je crois que je n'ai jamais été amoureux, coupa Franck avec agacement. Ni de Johanna, ni de personne.

— Même pas de votre femme ?

Franck grimaça.

— Je n'en suis pas sûr.

— Pas sûr ? Comment pouvez-vous ne pas être sûr ? La tiédeur n'existe pas dans ce domaine, Franck, l'amour est une flamme qui brûle ou ne brûle pas. Avez-vous déjà vu une flamme qui brûle à moitié ? Ça n'aurait aucun sens. Certes on peut être un peu confus dans les premiers temps, ne plus savoir si ce que l'on ressent est de l'amour ou du désir, mais au bout d'un moment on sait. Au bout d'un moment on ne confond plus la tendresse, l'affection et l'amour véritable. Vous êtes marié depuis des années, n'est-ce pas ?

— Cinq ans.

— Alors ne me dites pas que vous ne savez pas. Êtes-vous amoureux de votre femme, oui ou non ?

Franck prit une inspiration, hésita de longues secondes, puis secoua lentement la tête.

— Non.

Un sentiment de libération diffus l'envahit, étrange et pénétrant. Kieran lui adressa un sourire taquin.

— Et voilà ! On se sent mieux, n'est-ce pas ? Rien de tel qu'une confession pour se libérer l'esprit ! Dommage que les traditions catholiques se perdent, elles avaient du bon. Et comme il m'est arrivé d'être prêtre, je peux même vous donner l'absolution. Allez en paix, mon fils, Dieu vous pardonne et moi aussi !

Franck sourit, amusé par le ton irrévérencieux de son compagnon, puis il s'assombrit.

— Pas sûr que Stéphanie me pardonne, elle...

— Eh bien tant pis ! Elle ne vous pardonnera peut-être pas, mais elle s'en remettra. Il n'y a que les enfants et les imbéciles qui meurent d'un chagrin d'amour. Et si elle vous met dehors, vous êtes le bienvenu ici.

Kieran grimâça d'un air embarrassé et comique.

— Si vous me permettez une confession à mon tour, j'ai menti, il n'y a pas de travaux et j'ai des tas de chambres d'amis... Vous pouvez venir quand vous voulez.

Franck le considéra avec incrédulité.

— Vous êtes sérieux ?

— Jamais ! Mon Dieu, quelle idée affreuse ! Mais je pense toujours ce que je dis à défaut de dire ce que je pense.

Franck se laissa aller au fond de son siège, ne sachant que répondre. Kieran se redressa brusquement. Toute trace de langueur avait disparu de son attitude et il semblait à nouveau plein d'énergie. Après avoir déposé sa pipe sur la table, il se mit à appeler Piotr à tue-tête. Le domovoï apparut en quelques secondes, tenant encore à la main un chiffon et un spray pour les vitres.

— J'ai faim ! lança Kieran avec décision. Que diriez-vous d'un petit encas pour nous préparer à notre expédition, Franck ? Quelques sandwiches, du thé bien fort et du schnaps, voilà ce qu'il nous faut. Piotr ?

— Je m'en occupe tout de suite, maître.

Le domovoï se précipita vers la cuisine et Kieran se leva en sifflotant. Après avoir allumé la lumière, il secoua les cendres de sa pipe dans le foyer, puis la posa sur le manteau de

la cheminée. Franck en profita pour ramasser l'exemplaire des *Métamorphoses* qui traînait toujours sur la table. Il l'ouvrit à une page au hasard et découvrit une gravure représentant un jeune homme admirant son reflet dans l'eau. Un squelette grimaçant était penché sur son épaule, brandissant une gigantesque faux.

— Narcisse amoureux de sa propre image, expliqua Kieran. Un avertissement contre les dangers de la vanité.

— Vous croyez que c'est un indice ?

— Peut-être, peut-être pas. Mais je finirai par résoudre l'énigme.

— Et alors vous saurez où est cachée l'eau du Léthé.

— Oh que oui !

— Et qu'est-ce que vous en ferez ?

Franck releva les yeux vers Kieran. Cette fois l'homme ne souriait pas et son regard était sombre.

— Ce que j'en ferai ne regarde que moi, rétorqua-t-il. Vous pourrez le répéter à la sorcière.

Franck n'eut pas le temps de répondre comme Piotr revenait avec un plateau surchargé. Kieran retrouva instantanément sa bonne humeur. Tout en dévorant une assiette de mini sandwiches au concombre, il se mit à discourir sur la tradition britannique du *tea time*, ses origines et ses répercussions sociales, puis il bifurqua vers le commerce du thé au XIX^e siècle, alignant des anecdotes invraisemblables. Franck n'insista pas, même si la réaction de l'homme lui avait déplu. Malgré ses doutes, il espérait de tout son cœur que Johanna se trompait réellement sur les raisons qui poussaient Kieran à rechercher l'eau du Léthé.

* * *

Kieran voulait laisser Johanna dormir et partir sans elle, mais Franck refusa tout net et il remonta jusqu'à la chambre pour la réveiller lui-même. Il trouva à la place de la jeune femme un chat noir endormi dans ses vêtements. Ne sachant que faire, Franck caressa maladroitement la tête du félin, murmurant son prénom. Le chat se réveilla en sursaut et Franck en fut quitte pour quatre profondes griffures sur le dos de la main.

Après avoir retrouvé forme humaine et s'être rhabillée, Johanna s'excusa avec contrition pour sa réaction brutale, mais Franck put lui affirmer sincèrement qu'il ne lui en voulait pas. Considérant ce que la jeune femme pensait de Kieran, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle ne soit pas tranquille dans sa demeure. Et puis, tout au fond de lui, Franck trouvait bizarrement sexy cette part d'animalité.

Ils se mirent en route dans la voiture de Franck, Johanna à l'avant et Kieran étalé sur le siège arrière. La jeune femme insista pour qu'ils passent chez elle, souhaitant récupérer du matériel, et Franck obtempéra sans discuter malgré les récriminations de Kieran. Johanna ne les fit pas patienter plus de dix minutes au pied de son immeuble et elle revint bientôt avec un sac à dos. Franck prit la direction du sud. Il était deux heures du matin, il n'y avait pratiquement personne dehors.

L'autoroute longeait le piémont des Vosges et ils voyaient sur les premiers coteaux les lumières des villages dans la nuit. Dans les hauteurs, le mont Sainte-Odile se détachait en lueur suspendue, étrange vaisseau qui flottait dans les nuages. Dans la plaine endormie, les agglomérations apparaissaient et disparaissaient au fil des kilomètres. Ils ne parlaient pas. Kieran s'était penché entre les sièges pour régler la radio et il avait choisi une station qui diffusait de l'opéra. Affalé à l'arrière, il battait la mesure sur sa cuisse et chantonait parfois en chœur. Johanna regardait dehors, son sac à dos serré contre elle, plongée dans ses pensées. Franck roulait vite, calme, concentré, étrangement bien.

Située en plein cœur de l'Alsace, à la limite entre Bas-Rhin et Haut-Rhin, la ville de Sélestat avait connu un fort développement durant la Renaissance et avait été le berceau de l'humanisme alsacien. Elle possédait un important patrimoine historique, notamment la fameuse Bibliothèque Humaniste où ils se rendaient.

Pour Franck, Sélestat était la ville où il avait passé ses années de lycée et il connaissait bien mieux son cinéma et ses bars que ses monuments. *Le Tigre*, *La Cervoise*, *La Schless*... C'était d'ailleurs dans ce dernier qu'il avait rencontré Stéphanie, lors d'une soirée avec des amis communs. C'était à Sélestat également qu'il lui avait demandé sa main, pendant le

corso fleuri du mois d'août, seul avec elle sur les berges de l'Ill tandis que les chars de dahlias défilaient en fanfare dans les rues voisines.

Une quarantaine de kilomètres séparaient Strasbourg et Sélestat et il leur fallut un peu plus d'une demi-heure pour rejoindre la ville. Franck se dirigea vers le centre dont les rues étroites et les maisons à colombages rappelaient ce qu'avait été la cité au Moyen-Âge. Il y avait un parking juste devant l'ancienne halle aux blés qui abritait la Bibliothèque Humaniste, mais Franck jugea préférable de se garer un peu plus loin. Il n'avait pas encore coupé le moteur que Kieran sortait déjà de la voiture. Franck et Johanna se hâtèrent de le rattraper.

En cette nuit de dimanche à lundi, Sélestat était profondément endormie et il n'y avait pas un chat dans les rues. Kieran marchait en sifflotant, fumant une cigarette, regardant autour de lui comme un touriste. Néanmoins il devait connaître les lieux, car ce fut sans la moindre hésitation qu'il les guida.

L'ancienne halle aux blés du XIX^e siècle se trouvait sur une petite place et le clocher gothique de l'église Saint-Georges se dressait juste derrière elle. Sa façade au toit triangulaire était imposante avec son porche surmonté de trois rangées de vitraux, sa mosaïque représentant le blason de la ville et l'aigle impérial allemand et ses encadrements en grès rose des Vosges. Les nombreuses ouvertures en arceaux dans le flanc du bâtiment rappelaient son ancienne fonction de marché aux grains.

L'entrée à destination du public se trouvait à l'arrière de l'ancienne halle, dans une ruelle. Comme Kieran prenait cette direction, Johanna le retint.

— On ne devrait pas plutôt prendre l'entrée du personnel ? Vous ne pensez pas que le livre a déjà rejoint les réserves avec les travaux ?

— Non.

L'homme n'ajouta rien, poursuivit son chemin et Johanna ne cacha pas son irritation, trottant derrière lui.

— Comment ça, non ?

Kieran lui adressa un sourire moqueur.

— Croyez-vous que je me lance dans ce genre d'entreprise sans la moindre préparation, mademoiselle Beaumont ? La

semaine prochaine ont lieu les Journées du Patrimoine. Exceptionnellement la bibliothèque sera ouverte au public malgré les travaux. Les pièces maîtresses de la collection seront exposées dans leurs vitrines, y compris nos *Métamorphoses*. Nous sommes donc devant la bonne entrée. En revanche, si mes informations sont bonnes, la bibliothèque est protégée par un système d'alarme avec vidéosurveillance. Donc si vous voulez vous rendre utile, c'est le moment ou jamais.

Johanna réprima un soupir agacé, mais elle ne protesta pas. Elle s'accroupit devant la porte et se mit à fouiller dans son sac à dos. Au bout de quelques secondes, elle tendit une lampe de poche à Franck.

— Est-ce que tu peux m'éclairer ?

Celui-ci obtempéra et Johanna entreprit de tracer un cercle à la craie sur le perron de la bibliothèque.

— Vous devriez éteindre votre téléphone, Franck, lança Kieran en coupant le sien.

Franck obéit machinalement. Johanna avait allumé une bougie au centre de son cercle et elle traçait d'étranges figures autour. Les sourcils froncés, ramassée sur elle-même, elle était parfaitement concentrée et ses gestes avaient pris une assurance dont Franck ne l'avait encore jamais vue faire preuve.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? murmura-t-il avec fascination.

Kieran souffla sa fumée en souriant.

— Elle va créer une sorte d'onde magnétique qui va brouiller l'alarme et l'empêcher de fonctionner, au moins pour quelques minutes.

Incrédule, Franck baissa à nouveau les yeux vers Johanna. À la lueur de la lampe de poche, la jeune femme avait formé trois petits tas d'une poudre bleutée au milieu de ses dessins cabalistiques. Plongeant son doigt dans la poudre, elle étira celle-ci en traînées jusqu'à former un nouveau cercle. Se penchant vers elle, Franck s'aperçut qu'elle psalmodiait à voix basse, chuchotant dans une langue qu'il ne comprenait pas. De la sueur perlait à son front, elle semblait de plus en plus tendue, absorbée tout entière dans sa tâche. Soudain elle posa ses mains au bord du cercle extérieur, ferma les yeux et souffla un unique mot. Franck vit très nettement une flamme parcourir les dessins de craie et de poudre dans un crépitement,

il eut brièvement l'impression qu'une vague invisible et puissante le traversait, puis ce fut terminé.

Le souffle lourd, Johanna écarta une mèche de ses cheveux et releva les yeux vers Kieran.

— C'est fait. Mais je ne sais pas combien de temps ça tiendra.

— Alors il faut nous dépêcher, rétorqua l'homme.

Il écrasa sa cigarette d'un coup sec du talon, puis tendit la main devant lui et y fit apparaître une boîte noire d'une vingtaine de centimètres, puis des gants en tissu fin. Il enfila ces derniers et bascula le couvercle de sa boîte qui contenait une clé grossière et rouillée. Johanna s'écarta et Kieran se pencha sur la serrure de la lourde porte. Sa clé n'avait absolument pas la bonne forme et pourtant elle s'enfonça dans la serrure sans difficulté. On entendit un déclic caractéristique et la porte s'ouvrit. Kieran fit un clin d'œil à Franck.

— Ces clés magiques sont tellement pratiques, chuchotait-il malicieusement.

Tandis que Johanna rangeait ses affaires dans son sac, Franck regarda autour d'eux avec nervosité. Il n'y avait personne en vue, aucune lumière allumée aux fenêtres des maisons alentour, pourtant il avait l'impression dérangeante qu'on les surveillait. Il se tança. Ce n'était pas le moment de virer parano. Et de toute façon, s'il y avait eu quelque chose d'anormal, ses compagnons l'auraient remarqué bien avant lui.

Kieran les attendait déjà à l'intérieur. Franck et Johanna entrèrent à sa suite et la jeune femme referma soigneusement derrière eux, utilisant la manche de son pull pour ne pas toucher la poignée.

Franck avait toujours la lampe de poche de la jeune femme et il éclaira un hall étroit en grès des Vosges orné de bas-reliefs. À leur gauche, une porte entrebâillée donnait sur ce qui ressemblait à une salle de réunion, avec des tables et des chaises. Des panneaux explicatifs attendaient d'y être suspendus, sans doute en vue des Journées du Patrimoine. Face à eux, une autre porte était close et à leur droite, un vieil escalier en pierre permettait de gagner l'étage. Kieran en grimpait déjà les marches usées, semblant parfaitement à l'aise dans l'obscurité.

Sur le palier, ils se retrouvèrent devant une nouvelle porte, mais elle ne résista pas plus que celle de l'entrée à la clé de

Kieran. Ils pénétrèrent dans une première salle quasiment vide, là où se trouvaient la caisse et une petite boutique avant que les travaux ne viennent bouleverser la vie de la bibliothèque. Il restait encore quelques vitrines contenant des poteries, ainsi que des statues de moines ou de saints disséminées çà et là. De longues tables étaient empilées au fond de la pièce et des cartons de livres traînaient un peu partout. Le parquet de bois grinçait sous leurs pas et une grille en fer forgée aux entrelacs raffinés se dressait encore sur leur chemin. Kieran la déverrouilla et ils purent enfin pénétrer dans le cœur des lieux.

La Bibliothèque Humaniste rassemblait deux fonds distincts : les livres ayant appartenu à l'École latine de Sélestat, au faîte de sa gloire durant le XV^e siècle, et ceux légués par l'humaniste alsacien Beatus Rhenanus, ami d'Erasmus de Rotterdam. Elle comprenait au total plus de quatre cents manuscrits, plus de cinq cents incunables, ces livres imprimés avant 1501, et près de deux mille ouvrages imprimés durant le XVI^e siècle. C'était un véritable trésor historique dont la valeur intellectuelle était inestimable.

La salle de la bibliothèque était profonde, très haute de plafond et flanquée de chaque côté de niches voûtées. Dans ces renforcements s'alignaient des livres aux tranches patinées par le temps sur lesquels veillaient des sculptures de la même époque. Les plus précieux étaient protégés par des grilles en fer forgé et au fond de chaque niche, des vitraux colorés filtraient la lumière de l'extérieur.

Quatre tables d'exposition occupaient l'espace central, leurs vitrines recouvertes de tissu rouge, et derrière elles se trouvaient une grande maquette de la ville de Sélestat. Le mur du fond était percé d'un vitrail représentant le couronnement de la Vierge et juste en dessous figurait un retable évoquant Sainte-Anne. D'autres peintures et de nombreuses sculptures étaient présentées dans la bibliothèque en temps normal, mais les travaux avaient perturbé l'organisation des lieux.

Des cordons en velours empêchaient d'accéder à l'extrémité de la salle et nombre de figures de pierre avaient quitté leur socle et attendaient sans doute d'être emballées pour la restauration, rassemblées dans des coins quand elles n'étaient pas couchées par terre ou démontées. Une partie des livres

avait déjà été retirée, mais cela n'enlevait rien à la magie de l'endroit. Dans le profond silence nocturne, à la faible lumière de la lampe de poche, Franck avait l'impression d'avoir pénétré dans quelque temple mystérieux.

Sans doute à cause de la passion que son père éprouvait pour eux, les livres avaient toujours inspiré un grand respect à Franck. Il avait conscience que la conservation d'une telle collection à travers les siècles relevait du miracle, surtout dans une région qui avait été si souvent en proie à la guerre. Il avait la sensation d'être face à quelque chose de sacré et ces témoignages de la pensée d'hommes d'un autre siècle lui paraissaient aussi magiques que ce que Johanna ou Kieran étaient capables d'accomplir.

Cependant le temps leur était compté et ses compagnons n'avaient pas attendu pour se mettre à chercher, se dirigeant chacun vers une table d'exposition. Tandis que Johanna repliait avec précaution un tissu de protection, Kieran arracha celui qui se trouvait devant lui sans la moindre considération et se pencha sur la vitrine. L'homme ne semblait pas avoir besoin de lumière et Franck rejoignit Johanna avec la lampe de poche. Côte à côte, ils se mirent à examiner les précieux livres présentés là.

Un cahier d'écolier de Beatus Rhenanus où il avait dessiné dans la marge, comme un élève de n'importe quelle époque, un livre de géographie à la cartographie plus qu'approximative, des psaumes aux magnifiques enluminures, un herbier aux gravures étonnantes de précision... Chaque livre était comme un écho du passé et portait en lui un peu de chacune des personnes qui l'avaient tenu entre leurs mains. Recueillis dans la pénombre, muets, Franck et Johanna les admiraient avec la même fascination teintée d'étonnement.

— Je l'ai trouvé.

La voix de Kieran avait brisé le silence et avec lui la magie de l'instant. Franck et Johanna se hâtèrent de le rejoindre. Kieran désigna un ouvrage exactement similaire à celui en sa possession. Le livre était ouvert sur la gravure qui représentait Narcisse contemplant son reflet dans l'onde.

La vitrine était verrouillée, mais la clé magique régla la question en deux secondes. Tandis que Kieran soulevait le

panneau de verre, Franck jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de la salle, les sourcils froncés, croyant avoir entendu un bruit. Mais il ne semblait y avoir aucun mouvement de l'autre côté de la grille et son attention était déjà détournée par Kieran.

— Viens par ici, mon mignon, chuchotait-il avec satisfaction.

Il récupéra le livre, le referma avec délicatesse, puis se détourna.

— Jeunes gens, il est temps de rentrer.

Il se dirigeait déjà vers la sortie, lorsqu'il y eut un bref sifflement, comme un bruit d'air comprimé. Kieran tituba, s'immobilisa, puis il bascula brusquement à la renverse, laissant échapper le livre. Dans un réflexe, Franck rattrapa l'homme, s'agenouilla et braqua aussitôt la lampe de poche sur le visage de son compagnon. L'horreur le paralysa. Kieran avait les yeux grands ouverts et un trou ensanglanté au milieu du front. Ses traits étaient figés, il ne respirait plus.

— Franck, attention !

Johanna avait hurlé. Hébété, Franck ne se redressa que pour voir une silhouette noire lui foncer dessus. Instinctivement il voulut protéger Kieran, mais son assaillant lui balança un coup de pied en pleine épaule, l'obligeant à lâcher son compagnon et la lampe de poche. La rage déferla en Franck et il se releva d'un bond, se jetant sur l'autre de tout son poids. Son adversaire percuta une table d'exposition avec un grognement et ce son très humain galvanisa Franck. Il attrapa le type par le bras, le ramena vers lui et lui asséna son poing dans l'estomac de toutes ses forces. L'homme poussa une plainte étouffée, plié en deux. D'un coup en pleine tête, Franck le jeta à terre.

— Lâche-moi, espèce de connard ! cria Johanna.

La lampe de poche fonctionnait encore, sa lumière rasant le sol, et cela suffisait à Franck pour distinguer la jeune femme aux prises avec un second homme. Elle se démenait comme une furie tandis que son agresseur essayait d'appliquer un chiffon sur son visage. Franck s'élança. S'approchant, il réalisa avec effroi que l'homme avait les cheveux blancs.

Le lecteur se détourna de Johanna une fraction de seconde avant que Franck n'essaye de le saisir par le col. Le coude de

l'homme partit vers l'arrière et percuta Franck en plein plexus. Le souffle coupé, celui-ci tituba et trébucha sur le corps abandonné de Kieran. Il s'étala de tout son long, sonné. Lorsqu'il voulut se relever, son premier adversaire revint soudain à l'assaut. Quelque chose de très dur heurta sa nuque et il retomba.

La douleur dans son crâne était affreuse, tout comme le vertige qui l'aspirait, mais Franck tenta encore de se redresser, poussant sur ses avant-bras. À travers son regard flou, il vit le liseur saisir Johanna par les cheveux et l'obliger à respirer son tissu. Aussitôt la jeune femme s'effondra, inconsciente.

Furieux, Franck avait presque réussi à se mettre à genoux lorsqu'un nouveau coup sur la tête sapa toutes ses forces. Il s'écroula, le visage à même le sol, respirant la poussière. Quelque chose de chaud coulait dans sa nuque, une volée de cloches résonnait sous son crâne, la nausée lui tordait l'estomac. Dans le tumulte la lampe de poche avait roulé à quelques pas, éclairant en plein le visage livide de Kieran. Une silhouette inconnue s'approcha de ce dernier, pointa sur lui un pistolet muni d'un silencieux et lui tira une seconde balle dans la tête. L'horreur acheva de précipiter Franck dans l'inconscience.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
1^{er} septembre 1586*

Katell se redressa dans un sursaut, puis se raidit de tout son corps en sentant des entraves à ses poignets et ses chevilles.

— Ah, le voilà de retour parmi nous !

Katell reconnut la voix aristocratique et l'accent français de Bérénice du Cléré. S'obligeant à rester calme, la jeune fille regarda lentement autour d'elle. Elle était attachée sur un fauteuil, comme Max quelques heures plus tôt, mais elle ne se trouvait pas dans le sous-sol de la maison du faubourg de Saverne. Si l'endroit était sans doute souterrain, il ressemblait à la réserve d'un marchand de vin avec ses voûtes et ses tonneaux qui s'empilaient dans les moindres recoins. Une odeur d'alcool, de bois et de terre humide flottait dans l'air et la seule lumière provenait d'une lanterne posée sur le sol.

La salamandre se tenait à demi dans l'ombre, aussi droite qu'une reine, portant une de ses robes provocantes. Katell ne se rappelait pas comment elle était arrivée là. Elle se revoyait, priant à genoux au milieu de l'incendie, et ensuite c'était le trou noir. Cette créature du Diable en avait profité pour s'emparer d'elle. Hammerer était présent et un homme inconnu et armé jusqu'aux dents se tenait juste derrière lui. Enfin, il y avait une autre personne, bâillonnée et attachée sur une chaise comme Katell. Lidy Engelmann tremblait de terreur, livide, les yeux rougis à force de pleurer, mais elle était en vie. Katell en remercia Dieu.

Bérénice du Cléré émergeait peu à peu de l'ombre, s'approchant de Katell. Ses cheveux roux tombaient librement sur ses épaules en flammes fascinantes, surlignant la blancheur de sa gorge à la pureté indécente. Lorsqu'elle se pencha gracieusement vers Katell, un parfum de soufre agressa les narines de la jeune fille. La salamandre sourit de son air glacial de reptile.

— Le jeune apprenti. Si discret. Si contrariant.

Avec une vivacité de serpent, la femme gifla Katell, projetant sa tête de côté. Étourdie, la joue brûlante, Katell eut du mal à se redresser et Bérénice du Cléré la saisit par les cheveux, tirant brutalement pour relever sa tête.

— Je n'ai pas beaucoup apprécié que vous disposiez de mes camarades avec une telle désinvolture.

Elle frappa à nouveau et Katell laissa échapper une faible plainte. Son œil palpitait sous le choc, sa joue la lançait et elle sentait du sang au coin de ses lèvres. Lidy protesta avec effroi sous son bâillon, mais Bérénice du Cléré ne lui prêta aucune attention. Elle gifla encore Katell, toujours du même côté.

— J'aurais dû brûler la maison Engelmann et tous ses habitants dès le premier jour. J'ai voulu privilégier la discrétion. Mais maintenant c'est terminé.

Elle avait ponctué chacune de ses phrases d'un nouveau coup et Katell avait du mal à reprendre pied, le goût du sang dans la bouche, la joue enflammée, la mâchoire douloureuse, les yeux larmoyants. Malgré tout, elle lança un regard haineux à la salamandre.

— C'est trop tard, fit-elle d'une voix aussi assurée que possible. L'eau du Léthé est à l'abri maintenant.

Bérénice du Cléré lui sourit, puis elle lui enfonça son poing dans l'estomac avec une telle violence que Katell crut s'évanouir. Étouffant de douleur, tout l'abdomen contracté, la jeune fille lutta pour retrouver sa respiration, pliée en deux sur son siège. Elle faillit vomir, se contint féroce, s'obligea à ne pas céder aux sanglots qui se bouscuaient dans sa gorge nouée. Dans un effort surhumain, elle se redressa.

— Je pourrais te torturer pour que tu me dises où est l'eau, susurra la salamandre, comme je l'ai fait avec ton ami juif. Je pourrais commencer par te couper les doigts de la main gauche pour changer. Qu'est-ce que tu en penses ?

Bérénice du Cléré recula légèrement, la considérant avec une cruauté froide. Malgré son effroi, Katell soutint son regard de serpent.

— Je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas. Seul maître Engelmann connaît la cachette.

Cette réponse ne troubla pas la salamandre.

— Et maître Engelmann lui-même est bien caché, n'est-ce pas ? Mais je crois que nous avons trouvé un moyen de le faire venir à nous.

D'une démarche souple, Bérénice du Cléré alla se placer derrière Lidy et posa les mains sur les épaules frémissantes de la femme. Celle-ci jeta un regard éperdu de terreur à Katell et la jeune fille se raidit.

— Si vous lui faites du mal...

La salamandre éclata d'un rire sarcastique.

— Et que feras-tu donc si je lui fais du mal ? Tu n'es rien, rien qu'un pion dans une guerre qui te dépasse. Je te conseille de rester à ta place et d'obéir à ceux qui savent.

Elle glissa la main dans son corsage et en tira un fin rouleau de parchemin.

— J'ai un message pour ton maître. Tu vas le lui apporter et lui faire bien comprendre quel sort attend son épouse bien-aimée s'il ne se range pas à mes termes.

— Et si je refuse ?

— Si tu refuses ?

Bérénice du Cléré rit encore, puis elle tendit la main devant elle et y fit apparaître une flamme. Le feu dansait au-dessus de sa paume, obéissant à sa volonté, et elle le rapprocha dangereusement de Lidy qui s'agita et gémit sur son siège. La salamandre plongea un regard froid comme la mort dans celui de Katell.

— Si tu refuses, si ton maître refuse, je brûlerai vive cette vermine. Après quoi je réduirai toute cette cité en cendres. Est-ce que c'est assez clair ?

Terrifiée, Katell hochait vivement la tête. À son grand soulagement, la salamandre cessa de menacer Lidy et fit disparaître la flamme. Se détachant de son otage, elle s'approcha à nouveau de Katell de sa démarche impériale. Du bout de ses doigts brûlants, elle caressa la joue blessée de la jeune fille et celle-ci se força à l'impassibilité malgré sa répulsion.

— Je vais te donner quelque chose, chuchota-t-elle, pour être bien sûre que tu sauras convaincre ton maître.

Elle saisit soudain Katell par les cheveux, immobilisant sa tête, puis elle posa sa main sur sa joue en souriant avec délectation. Horrifiée, Katell sentit la chaleur grandir peu à peu contre sa peau. Elle voulut se dégager, rua, laissa une touffe de cheveux dans le poing de Bérénice du Cléré. Avec un ricanement, la femme la frappa encore une fois au creux de l'estomac, l'immobilisa d'un bras et appliqua à nouveau sa main sur le visage de Katell. La morsure du feu fit hurler la jeune fille.

* * *

Debout dans les ténèbres silencieuses, Katell n'osait pas bouger. Ses jambes tremblaient, la nausée lui retournait les entrailles, sa joue la lançait affreusement, mais elle restait immobile. L'homme d'Hammerer lui avait mis un bandeau sur les yeux et il lui avait dit que si elle l'enlevait, il lui couperait une main. Il l'avait traînée à travers des rues inconnues et même si elle n'était plus attachée, même si elle trébuchait tous les deux mètres dans son aveuglement, Katell n'avait pas trouvé le courage de désobéir. Elle serrait dans son sein le message de Bérénice du Cléré.

Après une marche interminable, l'homme l'avait fait s'arrêter et lui avait ordonné d'attendre avant de retirer le bandeau. Depuis, Katell patientait sans avoir la moindre idée du temps qui s'était écoulé, ni de l'endroit où elle se trouvait, les sens anesthésiés par ce simple morceau de tissu, brisée par une peur abjecte.

Une faiblesse traversa soudain les jambes de Katell et elle tomba lourdement à genoux. Le choc réveilla la douleur dans son visage brûlé et elle gémit. Bérénice du Cléré l'avait défigurée. Katell n'avait pas eu l'occasion d'évaluer les dégâts, mais elle sentait la plaie qui tirillait toute sa joue, de son oreille jusqu'au coin de sa bouche, la douleur irradiant jusque dans ses dents. Elle devait être horrible à regarder. Plus aucun homme ne voudrait poser les yeux sur elle ; plus personne ne voudrait poser les yeux sur elle.

Katell faillit fondre en larmes et elle se contint dans un sursaut de fureur. Elle se vengerait, elle en faisait le serment. Dieu lui était témoin, elle tuerait la salamandre de ses propres mains. Peu importaient les dangers ou les conséquences, peu importait qu'elle perde la vie en accomplissant son but, elle détruirait ce démon à l'apparence humaine. Elle arracha brusquement le bandeau de ses yeux.

Un instant Katell ne comprit pas où on l'avait emmenée, puis elle reconnut peu à peu les formes tordues et calcinées, éclairées par la lumière blafarde de la Lune. Elle était agenouillée au beau milieu de la cour de la maison Engelmann ou plutôt ce qu'il en restait. La partie d'habitation s'était totalement effondrée, ne formant plus qu'un amas de gravats d'où émergeaient quelques poutres noircies. L'atelier avait été davantage épargné, du moins si l'on considérait ainsi le fait que seuls les deux étages s'étaient écroulés et que le rez-de-chaussée semblait tenir bon, la porte formant une gueule béante de ténèbres, les vitraux ayant éclaté et fondu sous l'effet de la chaleur infernale du brasier. Quant à la partie qu'Hanns avait pris l'habitude de louer pour un montant symbolique, elle constituait désormais une ruine d'où s'échappaient encore quelques filets de fumée.

Dans la nuit tiède et silencieuse, l'odeur de brûlé était intense, âcre et épaisse, et assaillait les narines de Katell maintenant qu'elle n'était plus centrée sur elle-même. L'incendie avait été si violent, si vorace, qu'il avait anéanti la demeure en un rien de temps, ne laissant derrière lui que des cendres et des débris carbonisés déjà froids. Le silence était si pesant que Katell avait l'impression de se tenir dans un tombeau.

La jeune fille se releva péniblement. Elle hésita à partir sans attendre et à courir jusque chez Johann Meyer, mais quelque chose d'indicible la retint. Elle réfléchit quelques secondes, puis elle se dirigea vers l'atelier. Elle savait qu'Hanns gardait une importante quantité d'argent dans un coffret rangé dans son bureau. Étant donné leur situation, cela pouvait s'avérer nécessaire, voire vital.

D'un pas prudent, elle franchit le seuil et plongea dans une obscurité presque complète, uniquement traversée de quelques rayons lunaires. Quelque part au-dessus de sa tête, un inquiétant grincement l'avertit qu'elle ne devait pas s'attarder.

Le sol était encombré de gravats et Katell faillit trébucher plusieurs fois. Lorsque son pied buta dans une masse lourde, elle reconnut la caisse de bois dans laquelle Max avait l'habitude de ranger ses planches de gravure une fois qu'elles avaient été utilisées. Katell s'accroupit, saisit en tâtonnant une des pièces de bois et promena son doigt sur les rainures du dessin. La gorge serrée par l'émotion, elle laissa un long moment la pulpe de son index explorer ces monts et ces vallées invisibles qui donnaient vie à des paysages raffinés, témoins d'un monde qui n'existait plus.

Katell lâcha brusquement la planche qui retomba avec un bruit mat et se détourna avant de se mettre à pleurer. Poursuivant son avancée prudente, elle s'efforça de rejoindre le bureau d'Hanns.

Par chance, la pièce avait été relativement épargnée par le feu, même si l'odeur de charbon et de cendre y était aussi prégnante que dans le reste de la maison. La fenêtre était ouverte, laissant entrer la lumière lunaire et Katell devina très vite que quelqu'un l'avait précédée. Tous les tiroirs avaient été retournés, y compris ceux qui avaient à moitié brûlé. Quant au coffret qu'elle avait espéré trouver, on avait fait sauter sa serrure à coups de pierre et il gisait sur le sol, vide. Les voleurs, sans doute des miséreux qui avaient profité de la confusion de l'incendie, n'avaient laissé derrière eux que les livres, plus compliqués à vendre que les autres objets qu'ils avaient emportés.

Katell ramassa un des ouvrages et le referma avec précaution. Elle fronça les sourcils en voyant le titre. *Les Métamorphoses* d'Ovide. Le livre qu'Hanns et Max avaient imprimé en secret, celui dont maître Engelmann avait confié un exemplaire à Hans Thoman Uhlberger avec pour consigne de le mettre à l'abri. En dehors de quelques traces de poussière l'ouvrage était quasiment intact. Katell le serra contre elle et tourna les talons.

* * *

Malgré sa hâte et sa fatigue, Katell avait réussi à échapper aux patrouilles du guet jusqu'à rejoindre la Petite France et la

tour du bourreau. Il n'y avait aucune lumière aux meurtrières et un instant elle éprouva une vertigineuse angoisse. Et s'ils étaient tous partis, la croyant morte avec Lidy ? Elle tambourina désespérément à la porte, au risque de réveiller les voisins, ne s'arrêtant qu'en entendant enfin le cliquetis de la serrure.

La porte s'ouvrit si brusquement que Katell eut un mouvement de recul. Johann Meyer se tenait dans l'encadrement, une bougie dans une main et une épée dans l'autre. Un infime froncement de sourcils fut sa seule réaction en découvrant Katell. Il jeta un coup d'œil derrière elle, puis s'écarta pour la laisser passer. Katell se précipita à l'intérieur, se retrouvant quasiment nez à nez avec Janek. Le lycanthrope avait son poignard à la main et il parut soulagé en la reconnaissant, avant de se tendre devant son état. Katell réprima son envie de cacher son visage mutilé et interrogea Janek avec empressement.

— Où est maître Engelmann ?

Parler lui faisait mal et elle serra les dents. Le lycanthrope désigna le plafond et au même instant la silhouette massive d'Hanns s'engagea maladroitement dans l'échelle. L'imprimeur dévala les barreaux avec empressement, puis se figea en voyant Katell. Cette fois la jeune fille ne put s'empêcher de détourner la tête, éprouvant une honte et un accablement douloureux. Sans rien dire, Hanns la rejoignit et l'étreignit avec intensité. Katell s'abandonna contre lui en fermant les yeux, épuisée.

— Tout a brûlé, maître, chuchota-t-elle avec désespoir. Il n'y a plus rien...

Hanns poussa un soupir tremblant.

— Je sais.

Il repoussa doucement Katell, chercha ses yeux. Ses lèvres se pincèrent, puis il se força à poser la question qui devait le hanter depuis des heures.

— Et Lidy ?

Katell lut dans son regard autant de peur que d'espoir. Elle se hâta de le rassurer.

— Elle est vivante ! Mais la salamandre l'a prise...

Hanns pâlit. Il vacilla et Katell et Janek le rattrapèrent dans un même mouvement. Ils l'escortèrent jusqu'à une chaise et Hanns s'y laissa choir, les épaules tombantes. Il se prit la tête

dans les mains et resta prostré un long moment. Katell le regardait et elle prenait conscience qu'il était dépassé par les événements. Cet homme qu'elle avait cru inébranlable avait perdu pied face à la férocité de leurs ennemis. Elle en éprouvait un mélange terrible de pitié et de rancune qu'elle s'efforça de ravalier au plus profond d'elle-même. Comme s'il avait senti le poids de son regard, Hanns se redressa brusquement, luttant pour se maîtriser. Il désigna un siège à Katell.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Malgré la souffrance que provoquaient dans sa mâchoire les longs discours, Katell prit place et expliqua à Hanns tout ce qu'elle savait : l'incendie, sa capture, le message de la salamandre, la façon dont elle avait été ramenée jusqu'aux ruines, aveuglée pour qu'elle ne puisse pas déterminer d'où elle venait. Elle posa sur la table le livre qu'elle avait récupéré. Hanns le contempla quelques secondes avec incrédulité, puis il l'oublia comme Katell lui tendait la lettre de leur ennemie.

Depuis un moment, Johann Meyer farfouillait dans un coin et il revint vers Katell tandis qu'Hanns examinait le message, le relisant encore et encore, les sourcils froncés. Sans rien dire, le bourreau tourna vers lui le visage de Katell. Il voulut y appliquer un onguent, mais la jeune fille ne put s'empêcher de reculer avec méfiance, craignant la douleur.

— Qu'est-ce que c'est ?

L'homme resta muet et ce fut Janek qui répondit à sa place.

— Fais-lui confiance, c'est un bon guérisseur.

Johann Meyer saisit à nouveau son menton et Katell se laissa faire à contrecœur. Elle n'eut pas à le regretter. Malgré son parfum rance, l'onguent était frais, gras, et il apaisa presque instantanément la brûlure. Johann en étala une épaisse couche sur sa joue, puis il lui donna le pot.

— Quatre fois par jour, lâcha-t-il laconiquement.

Katell le remercia, puis le retint comme il se détournait.

— Est-ce que... Est-ce que j'aurai des cicatrices ?

Johann Meyer la dévisagea deux secondes, puis il hocha froidement la tête. Katell baissa les yeux, les poings serrés sur le pot d'onguent, une rage impuissante lui nouant le ventre. Cependant Janek s'était penché vers Hanns qui parcourait le message pour la centième fois.

— Que dit-elle ?

Hanns poussa un profond soupir.

— Elle veut l'eau du Léthé. Elle menace de brûler Lidy si je ne lui remets pas le flacon. Elle me donne rendez-vous demain soir, à la mi-nuit, sur les bords du Rhin.

— Tu ne peux pas lui donner l'eau ! s'exclama Janek.

— Je sais, soupira Hanns. Le flacon est à l'abri dans sa cachette et il n'en bougera pas. Je ne veux même pas imaginer ce que pourrait en faire une telle créature.

— De toute façon, elle vous tuera, ton épouse et toi, même si tu respectes son marché, ajouta le lycanthrope.

— Je sais, répéta Hanns avec impatience. Mais il n'est pas question d'abandonner Lidy !

— Bien sûr que non, intervint Johann Meyer. Il faut piéger la salamandre.

— Il faut la tuer, renchérit féroce Katell.

Hanns lui jeta un bref regard troublé, mais il hocha la tête.

— Elle est affaiblie, lança Janek. Nous avons tué ses deux complices de la Horde.

— Mais pas celui capable de donner vie aux golems, objecta Hanns. Et nous ne savons pas si elle n'a pas d'autres serviteurs parmi le Peuple Invisible. Sans compter les hommes qu'Hammerer pourrait engager. Non, nous devons partir du principe qu'ils sont plus nombreux et plus puissants que nous.

Janek se renfrogna et Katell elle-même en voulut à Hanns d'écraser ainsi leurs espoirs. Dans le silence tendu, la voix de Johann Meyer s'éleva calmement.

— Pourquoi le Rhin ?

Hanns considéra cette question avec attention.

— Hammerer possède des terres sur les bords du Rhin. Ils doivent penser qu'ils seront plus tranquilles à l'écart de la cité pour se débarrasser de nous.

Le bourreau ébaucha un sourire qui ressemblait à une infime fissure dans un roc.

— Une erreur de leur part.

Il n'ajouta rien, mais Hanns parut comprendre où il voulait en venir, souriant à son tour.

— Oui. Nous devons y réfléchir, mais tu as raison, cela pourrait bien être leur erreur.

Katell ne comprenait rien à ces allusions voilées et elle était prête à les interroger lorsque Hanns la coupa dans son élan.

— Tu devrais aller dormir, Jacob. Tu dois être épuisé. Johann m'a installé un lit près de celui de Max, tu peux le prendre. Je te promets que nous ne ferons rien sans t'en avertir, ajouta-t-il devant le froncement de sourcils de Katell.

La jeune fille hésita, mais elle était réellement à bout de forces et de toute évidence sa présence n'était pas souhaitée pour la suite de la discussion. Une part d'elle avait également hâte de revoir Max. Elle se leva donc sans protester. Au moment de monter l'échelle, elle s'arrêta, tourna un regard pensif vers Hanns.

— Vous pouvez m'appeler Katell maintenant, maître. Le temps des mensonges est terminé.

L'homme la dévisagea avec une pointe de surprise, puis il s'inclina.

— Bonne nuit, Katell.

La jeune fille esquissa un sourire, douloureux, avant de grimper rapidement les barreaux, laissant Johann Meyer, Janek et Hanns autour de la table.

* * *

Une bougie était allumée à l'étage, dressée à côté de l'épée qu'Hanns avait sans doute abandonnée avant de descendre. Un poignard attendait également à portée de la main valide de Max. De toute évidence, ses compagnons avaient redouté quelque attaque dans la nuit. Quant à Max, il était parfaitement réveillé, assis sur sa couche, la faible lueur noyant d'ombres les reliefs de son torse nu et de son visage. Le désir de courir se jeter dans ses bras traversa Katell, mais elle le ravala et salua le jeune homme avec distance.

Max était plus alerte que la veille et ses traits avaient désenflé. Il était pâle, mais il ne semblait pas trop souffrir, sans doute grâce à une infusion anesthésiante de Johann. Il restait silencieux et la fixait d'une telle manière que Katell eut envie de lui hurler de détourner les yeux de la laideur qui était désormais la sienne. À la place, elle se laissa tomber sur la paillasse qui avait été installée à côté de celle de Max et entreprit de

retirer ses bottes. Au bout de quelques secondes, Max se rallongea en réprimant une plainte.

— C'est la démonsse qui t'a brûlée ? demanda-t-il doucement.

— Oui.

Katell lui lança un regard de défi, baissa aussitôt la tête en rencontrant ses yeux. Elle posa ses bottes dans un coin, jeta sa ceinture dessus.

— Est-ce que mes blessures te dégoûtent ? interrogea encore Max de la même voix douce.

Katell le considéra avec révolte.

— Bien sûr que non, pourquoi...

— Tes blessures ne me dégoûtent pas non plus, coupa-t-il. Viens près de moi.

La gorge serrée, Katell s'agenouilla à ses côtés, lui présentant instinctivement sa joue intacte. Max se redressa péniblement. Il caressa sa mâchoire, effleura son menton, puis la tourna tendrement vers lui.

— Le temps des mensonges est terminé, c'est ce que tu as dit, n'est-ce pas ?

Katell hocha la tête, infiniment troublée par l'attitude du jeune homme. Il se rapprocha d'elle, chuchota très doucement.

— La vérité est que tu m'attirais déjà lorsque je pensais que tu étais un garçon. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai été soulagé en apprenant que tu étais une femme. Alors crois-moi quand je te dis que je me moque des blessures et des cicatrices. Je t'aime, Katell.

Bouleversée, la jeune fille le dévisagea avec incrédulité. Il soutint son regard quelques secondes, puis baissa sombrement les yeux vers sa main mutilée.

— Je sais que tu ne peux pas me rendre mes sentiments, pas alors que je suis juif et...

Katell l'interrompt en pressant ses lèvres contre les siennes. Il l'enlaça, lui rendit son baiser avec fièvre et elle s'agrippa à ses épaules aux muscles nerveux. Leur baiser se prolongea un temps infini et Katell oublia tout ce qui n'était pas les lèvres de Max, la chaleur de sa peau, le parfum de son corps d'homme, la passion avec laquelle il l'étreignait, le désir puissant et merveilleux qui montait en elle dans une sensation inédite qui balayait tout sur son passage. Jamais elle n'avait éprouvé cette

envie de s'abandonner à une intimité totale, au-delà de toute barrière, sans mensonge, sans arrière-pensée, juste pour être pleinement avec quelqu'un, être enfin totalement elle-même et oublier toutes les souffrances. Une voix lointaine lui souffla que ce bonheur immense n'était qu'une illusion, qu'elle ne pourrait jamais épouser Max, que le monde les séparerait, mais la bouche humide du jeune homme fit taire cette harpie et Katell se livra tout à fait à ses délicieuses sensations physiques.

Lorsque Max la repoussa doucement, Katell était à bout de souffle et une des lèvres du jeune homme s'était rouverte, saignant un peu. Katell resta immobile contre lui, incapable de penser, encore moins de parler. Il effleura son visage d'une main tremblante, la regardant comme si elle ne pouvait pas être réelle, puis il se rapprocha d'elle à nouveau, pressant son front contre le sien, fermant les yeux, respirant son haleine tiède.

— Qu'allons-nous devenir, mon amour ?

Il y avait un véritable désespoir dans sa voix. Katell raffermi son étreinte sur lui, glissa une main dans ses cheveux.

— Dieu en décidera, murmura-t-elle d'un ton résigné.

Max soupira et n'ajouta rien. Katell le fit se rallonger, puis se coucha tout contre lui, tirant la couverture sur eux. Le jeune homme nicha son visage contre son cou et Katell caressa tendrement sa tête. Après un moment, elle le sentit se détendre tout à fait tandis qu'il glissait dans le sommeil. Elle-même n'arrivait pas à fermer les yeux, observant les reflets de la bougie sur le mur de pierres de la tour, pensant à Lidy, à la salamandre, à Hanns, à l'eau du Léthé, aux rives du Rhin... Un mauvais pressentiment ne la lâchait pas, lancinant. Elle serra Max un peu plus fort et se mit à prier.

* * *

Katell se débattait de toutes ses forces, son corps écrasé entre les anneaux d'un gigantesque serpent, sa nudité exposée à la lubricité d'un satyre au pénis monstrueux tandis que la salamandre dressait un mur de flammes autour d'elle, prête à la brûler vive au moindre signe de résistance. Dans les ténèbres, loin, très loin derrière l'incendie, Katell devinait la silhouette immense du Diable, entouré de toutes les légions infernales, guettant le

moment où ses serviteurs auraient ouvert les Portes de l'Enfer pour déferler sur la Terre et ravager le monde des hommes. Katell n'avait jamais éprouvé une terreur aussi totale, au point d'être tétanisée, au point de ne plus savoir qui elle était, ni si elle préférerait vivre ou mourir. Mais si elle mourait, ne serait-elle pas précipitée dans les bras de Satan pour tous ses mensonges ?

Et soudain l'ombre du Démon s'agrandit démesurément, aussi haute qu'une montagne. Elle se mit en marche vers Katell, faisant trembler le sol et l'air, balançant vers elle des vagues de relents fétides aussi écrasantes que les vagues de feu de l'Apocalypse. Tous ses amis étaient morts, tous ceux qu'elle aimait avaient été assassinés, elle était condamnée à souffrir pour toute l'éternité. Déjà elle sentait le souffle brûlant de Satan sur son visage...

— Katell... Katell, tout va bien...

La jeune fille se réveilla dans un violent sursaut et s'écarta d'un bond du corps pressé contre le sien. Trempée de sueur, la respiration haletante, l'esprit embrouillé par une peur avilissante, il lui fallut de longues secondes pour comprendre que cette vision abominable n'avait été qu'un cauchemar, que la présence près d'elle était celle de Max, solide, rassurante. Écrasée par le soulagement, Katell se prit la tête dans les mains et se mit à pleurer.

Se mouvant avec difficultés, Max se rapprocha et l'attira prudemment vers lui. Elle s'abandonna dans ses bras avec un profond soupir, les yeux fermés, laissant ses muscles martyrisés se relâcher enfin. Elle avait mal partout, encore plus que la veille, mais ces courbatures n'étaient rien en comparaison avec son angoisse. Elle avait peur pour Lidy, pour Hanns, pour Max, Janek, Johann Meyer, pour tous ceux qui seraient pris dans la folie meurtrière de la salamandre. Le poids de toutes ces inquiétudes la clouait au sol autant que le sentiment de son impuissance, frustrant et humiliant.

Max caressa tendrement sa tête et Katell se détendit tout à fait, éprouvant soudain une impression de sécurité incongrue et fugitive, mais délicieuse.

— Parfois on dirait que tu portes le monde sur tes épaules, murmura Max. Mais tu n'es pas Atlas, Katell, juste une simple mortelle. Tu ne peux pas tout résoudre.

Malgré son irritation, Katell prit conscience que la franchise brutale du compagnon était une des qualités qu'elle appréciait le plus chez lui. Il lui disait les choses sans faire de manières inutiles, avec cette rudesse bienveillante qui n'appartenait qu'à lui, ce côté raisonnable qui savait si bien canaliser sa propre fougue. Katell embrassa la gorge de Max avec une sensualité qui la surprit elle-même. Le jeune homme la repoussa légèrement pour la regarder, un mélange d'étonnement et de convoitise peint sur son visage blessé. Katell lui sourit, oubliant sa peur, oubliant son angoisse et les dangers qui les menaçaient.

— Quand tout sera terminé, je partirai avec toi.

En dépit de leur intimité nouvelle et de la proximité de leurs corps, Max parut stupéfait par cette affirmation tranquille. Il s'assombrit et recula.

— Ne sois pas cruelle, s'il te plaît. Si tu ne penses pas ce que tu dis...

— Je le pense. Je veux être avec toi.

— Tu es protestante et je suis juif, comment...

— Je m'en moque. Ce que je ressens pour toi est trop beau pour que Dieu le condamne.

— Dieu peut-être pas, mais les hommes...

— Je m'en moque, répéta Katell avec assurance. Nous trouverons un endroit où nous pourrons être ensemble, même si c'est à l'autre bout du monde.

Max la dévisagea avec une incrédulité anxieuse.

— C'est vraiment ce que tu veux ? souffla-t-il.

— Oui.

Katell sourit encore, malgré les tiraillements dans sa joue brûlée qui crispaient sa bouche. Max revint vers elle, embrassa son front.

— Je me ferai baptiser si c'est ce que tu souhaites, chuchota-t-il, nous nous marierons et...

Katell l'interrompit d'un nouveau baiser passionné, lequel se termina en éclat de rire lorsque le ventre de la jeune femme émit un gargouillis affamé. Son cauchemar oublié, Katell s'étira avec une application féline, puis se leva. Elle voulut chercher à manger pour Max, mais le jeune homme insista pour descendre avec elle. Grâce aux soins efficaces de Johann

Meyer, il avait déjà retrouvé des forces, mais il pouvait à peine prendre appui sur son pied gauche ou utiliser ce qui restait de sa main droite, il souffrait beaucoup et la descente de l'échelle ne fut pas une mince affaire. Néanmoins Max était agile, patient et dur à la douleur et il finit par arriver à se traîner jusqu'au rez-de-chaussée.

Hanns s'y trouvait seul et il s'empressa d'aider Max, le soutenant jusqu'à l'asseoir sur une chaise. Le jeune homme paraissait épuisé, en sueur, mais également soulagé de changer enfin de décor. Hanns leur servit à Katell et lui du pain et du beurre frais, des harengs, de gros cornichons, des pommes cuites et du vin aigre de Johann Meyer. Les deux jeunes gens firent un sort à ce déjeuner, mourant tous deux de faim, et Hanns les observa avec un mince sourire, pâle, nerveux, la graisse de son cou tremblotant lorsque sa mâchoire se crispait à quelque pensée angoissante. Katell ne l'avait jamais vu ainsi, aussi vulnérable, et ce fut la compassion qui finit par la pousser à rompre le silence entre deux bouchées hâtives.

— Avez-vous arrêté un plan pour abattre la salamandre ?

Hanns baissa les yeux et son ongle sale gratta négligemment une tache sur la table abîmée du bourreau.

— Ce n'est qu'une ébauche de plan pour le moment, soupira-t-il. Janek est parti pour essayer de voir s'il pourra se concrétiser. Johann, quant à lui, avait des obligations ce matin. Ensuite il devrait préparer tout ce qu'il faut pour notre fuite.

— Notre fuite ? Mais...

— Quoi qu'il advienne ce soir, nous ne pourrions pas tous rester à Strasbourg. Si la salamandre nous échappe, il faudra que je vous mette tous les trois à l'abri avant de continuer ce combat. Et si nous parvenons à détruire ce monstre, Max devra de toute façon nous quitter. Nous ne devons pas non plus oublier Hammerer, ni le fait que d'autres membres de la Horde pourraient être au courant...

Hanns soupira avec accablement.

— Tobias avait raison, je n'aurais pas dû sous-estimer la générosité de ce qu'il me demandait. J'aurais refusé si j'avais su.

— Non, vous ne l'auriez pas fait, répliqua Katell avec une pointe de dureté. Vous ne savez pas dire non lorsque l'on fait appel à votre générosité.

Hanns parut blessé par le ton de la jeune fille et Max s'empressa d'intervenir, avec davantage de douceur.

— S'appesantir sur le passé ne sert à rien, maître, il faut songer uniquement à l'avenir.

— L'avenir, murmura Hanns d'une voix amère.

Il secoua la tête pour lui-même, releva les yeux vers Katell avec nervosité.

— Lidy, elle... Elle n'était pas blessée, n'est-ce pas ?

Une nouvelle vague de compassion émut Katell.

— Non, dit-elle aussitôt. Elle avait peur, bien sûr, mais ils ne lui ont pas fait de mal.

Hanns hocha la tête avec un soulagement teinté de culpabilité.

— Elle ne me pardonnera pas tous ces mensonges...

Katell repensa au regard éperdu de terreur de Lidy, à son incompréhension, à sa solitude affreuse au milieu de leurs ennemis. Elle aussi avait menti à cette femme qui s'était occupée d'elle avec la sollicitude d'une mère, Max lui avait menti, son propre époux... Que devait-elle ressentir face à tant de trahisons, des trahisons qui l'avaient exposée à une mort atroce, elle, innocente de tout crime ? La culpabilité chatouilla également Katell, mais soudain Hanns balaya ces considérations d'un geste. Il attrapa l'exemplaire des *Métamorphoses* que Katell avait ramené.

— J'ignore ce qui se passera ce soir, mais sachez que ce livre est la clé pour retrouver l'eau du Léthé. Mon ami Uhlberger a conçu sa cachette. Hier, ses deux ouvriers et lui m'ont accompagné lorsque j'ai dissimulé l'eau et ensuite ils ont accepté de boire une potion d'oubli que m'a donnée une sorcière. Ils ne se souviennent plus de rien.

Hanns caressa la couverture du livre avec une tendresse anxieuse.

— J'emporterai ce secret avec moi dans la tombe, mais il me semble que ce n'est pas à moi de décider de faire disparaître l'eau du Léthé. Ce livre et l'énigme qu'il contient seront les instruments de Dieu s'il décide un jour de ramener l'eau à la surface.

Hanns poussa l'ouvrage vers Katell.

— Ce trésor, c'est à toi que j'aimerais le confier, Katell.

— Moi ? protesta la jeune fille, flattée et embarrassée. Je ne crois pas que...

— Ce monde est principalement peuplé d'esprits neutres et malléables, mais il contient également des forces exceptionnelles, qu'elles soient tournées vers le bien ou le mal. Tu es une de ces forces. J'ai confiance en toi, Dieu te protège.

Bouleversée, Katell ne sut que répondre. Hanns la fixait intensément, avec un amour et une admiration qui la ravissaient autant qu'ils la terrifiaient. Katell hésita de longues secondes, puis elle ramassa lentement le livre et le serra contre son sein.

— Je vous promets que j'en prendrai le plus grand soin.

Hanns hocha la tête avec approbation et se détourna enfin. Peu à peu, il s'assombrit à nouveau, abattu. Il se servit un verre de vin d'une main qui tremblait, puis il s'abîma dans la contemplation du liquide qui miroitait au fond de sa coupe, rouge et sombre comme du sang.

Quelque part en Alsace, lundi 15 septembre 2014

Franck flottait dans une obscurité déroutante. Il avait froid, il mourait de soif, il avait mal partout, la nausée et la migraine, il avait dû attraper une grippe carabinée. Impossible d'aller travailler dans un état pareil. Il ne se sentait même pas capable de se lever du lit pour appeler le médecin. Il ne lui restait plus qu'à espérer que Stéphanie ne soit pas encore partie, sans quoi il allait être coincé là jusqu'à son retour. Sauf que bien sûr, Stéphanie ne savait pas où il était. Elle ne pouvait pas le savoir puisqu'il ne lui avait pas dit qu'il accompagnait Kieran et Johanna cambrioler la Bibliothèque Humaniste. Franck ouvrit brusquement les yeux.

Un flash blanc l'aveugla et il referma aussitôt les paupières avec une plainte. Il faillit vomir, se contenant de justesse. Une douleur lancinante pulsait à l'arrière de sa tête et il dut lutter de longues secondes avant d'arriver à la maîtriser. Petit à petit, il prit conscience qu'il n'était pas dans son lit, mais sur un sol de béton glacé. Outre son crâne, il avait un autre point de douleur dans l'épaule, celle sur laquelle il était couché. Tâtonnant, il se redressa péniblement et se retrouva adossé à un mur humide, les yeux toujours fermés.

— Allez-y doucement, mon cher, c'est un vilain coup que vous avez pris. Je vous ai examiné et je pense que ça ira, mais on n'est jamais tout à fait sûr avec les blessures à la tête. Il va falloir vous ménager.

Cette voix... Franck souleva prudemment les paupières et il réussit à peu près à faire le point. Il se trouvait dans une étroite pièce bétonnée qui évoquait un entrepôt ou une usine. La lumière grise du jour traversait une lucarne dans le toit, à quatre ou cinq mètres de hauteur, hors de portée. L'endroit était totalement vide et fermé par une lourde porte de métal. Johanna était avachie tout près de Franck, toujours inconsciente. Assis en tailleur contre le mur en face de lui, Kieran le regardait en souriant, faisant sauter quelque chose dans sa main. Il avait encore des traces de sang sur le front, mais ses blessures avaient disparu. Il semblait aller parfaitement bien. Franck n'en croyait pas ses yeux.

— Vous... Vous n'êtes pas mort ?

Même parler était douloureux, sa propre voix accentuant la souffrance sous son crâne. Le rire de Kieran fit l'effet d'une pluie de grêle dans sa tête.

— Croyez-vous qu'on m'appelle l'Immortel pour plaisanter ? répliqua l'homme avec amusement.

— Vous aviez l'air mort...

— Je veux bien le croire. Voyez-vous, mon pouvoir de régénération est plus ou moins efficace selon les blessures. Une plaie quelconque sera guérie en quelques secondes, mais le cerveau est un organe complexe qui prend davantage de temps à se restaurer. Ceux qui nous ont attaqués étaient au courant de cette particularité, ils me connaissent bien. Ils m'ont tiré deux balles dans la tête pour s'assurer que je resterais inconscient jusqu'à ce qu'ils nous aient amenés ici.

Kieran tendit la main vers Franck et celui-ci découvrit que son compagnon ne jouait pas avec des cailloux, mais avec les balles de revolver écrasées par l'impact. Franck se détourna et palpa prudemment l'arrière de sa tête. Il sentait une plaie et du sang séché dans ses cheveux et sur sa nuque.

— Où est-ce qu'on est ? murmura-t-il.

— Si je le savais, nous serions déjà dehors, rétorqua Kieran.

Franck tâta ses poches.

— Ils ont tout pris, lança son compagnon, même mes cigarettes. C'est très agaçant. Sans compter que je meurs de faim. J'ai horreur d'avoir faim. Il n'y a rien de plus désagréable, vous ne trouvez pas ? C'est obsédant cette envie de manger, ça vous

reste dans la tête et dans le ventre, on n'arrive pas à penser à autre chose et...

— Est-ce que vous pouvez... arrêter de parler autant ?

Kieran se tut. Se mouvant avec précautions, Franck se pencha sur Johanna et chercha son poignet. Le pouls de la jeune femme était fort et régulier, elle respirait bien, elle paraissait simplement endormie. Leurs agresseurs avaient dû utiliser sur elle une sorte de chloroforme. Rassuré, Franck s'adossa à nouveau au mur et massa machinalement son épaule douloureuse. À choisir, il aurait préféré du chloroforme aux coups qui continuaient à résonner sous son crâne.

— C'est la Horde, c'est ça ? souffla-t-il.

— Très certainement.

— Ils vont nous tuer ?

— En ce qui me concerne, ils seraient bien les premiers à y arriver.

— Vous êtes au courant que le monde ne tourne pas autour de vous ?

Johanna avait lancé ces quelques mots d'une voix pâteuse. Elle se redressa en grimaçant, frotta ses yeux avec un profond soupir. Kieran lui adressa un sourire froid.

— S'ils avaient voulu vous tuer, ils n'auraient pas pris la peine de vous neutraliser et de vous transporter jusqu'ici. Je pense que pour le moment vous êtes saufs.

Johanna l'ignore et se tourna vers Franck avec inquiétude.

— Ça va ? Tu es blessé ?

Franck s'efforça de sourire.

— C'est pas la grande forme, mais ça ira...

Johanna ramena ses cheveux vers l'arrière et en fit une tresse sommaire. Elle secoua la tête avec mécontentement.

— On s'est fait avoir comme des idiots ! On aurait dû se douter que la Horde nous ferait suivre et... Une minute ! Vous le saviez, vous l'avez fait exprès !

Elle pointait un doigt accusateur vers Kieran. Celui-ci leva des sourcils trop innocents pour être honnêtes. Franck le considéra avec incrédulité.

— Vous saviez qu'ils nous attaqueraient ?

Kieran fit un geste vague et indifférent.

— C'était une possibilité.

Johanna bondit sur ses pieds, incapable de tenir en place.

— Vous êtes un grand malade, Matheson ! C'est pour ça que vous vouliez rencontrer Wolf, hein ? Pour provoquer la Horde et la pousser à agir ! Merde, mais est-ce que vous avez pensé une seule seconde à ce qui pourrait arriver à Franck ? Ils ont failli le tuer !

— Je voulais faire sortir le loup du bois, admit Kieran. Malheureusement je n'avais pas prévu que les choses se passeraient ainsi. Je pensais que je pourrais garder le contrôle. Mais ces types savent des choses à mon propos que peu de gens connaissent. Ils m'ont pris de court.

— Sans rire ? Est-ce que vous réalisez que *nous* ne sommes pas immortels ? Vous nous avez mis en danger tous les deux, espèce de psychopathe égoïste ! Quoi qu'il nous arrive maintenant, ce sera de votre faute !

— Vous êtes trop pessimiste, ma chère, je vais vous sortir de là, faites-moi confiance.

— Vous faire confiance ? Alors là c'est la meilleure ! Vous nous utilisez comme des pions et vous voulez que...

— Johanna, je t'en prie...

Franck avait chuchoté, sa migraine prenant des proportions de plus en plus pénibles au fur et à mesure que Johanna élevait la voix. La jeune femme s'agenouilla à côté de lui avec sollicitude.

— Pardon... Ta tête te fait mal ?

Franck acquiesça et ce simple mouvement fit naître des étoiles devant ses yeux. Kieran se leva souplement et s'approcha de lui, glissant les balles de revolver dans sa poche.

— Laissez-moi vous aider.

Il tendit la main vers Franck, mais Johanna le repoussa avec brusquerie.

— Ne le touchez pas !

Kieran fronça les sourcils.

— Je vous conseille plutôt à vous de ne pas me toucher, mademoiselle. Et écarter-vous avant que je ne me mette vraiment en colère.

Johanna était prête à répliquer vertement, mais Franck l'arrêta.

— C'est bon...

La jeune femme recula à contrecœur, mais elle ne lâcha pas Kieran des yeux tandis qu'il se penchait sur Franck. Il glissa une main douce sur la nuque de l'homme et se mit à exercer des pressions délicates sur certaines de ses vertèbres. En quelques secondes la douleur se calma et fut même remplacée par un étrange bien-être. Les paupières de Franck s'alourdirent, mais il était si épuisé qu'il ne chercha pas à lutter. Il glissa peu à peu dans un sommeil réparateur.

* * *

Le second réveil de Franck fut moins pénible que le premier. Son cerveau semblait s'être remis en place et la douleur dans son crâne avait retrouvé un niveau supportable. Quoi que Kieran lui avait fait, cela avait été efficace.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Franck réalisa qu'on l'étreignait avec douceur. Il était appuyé contre quelqu'un, dans une position relativement confortable, la nuque soutenue de sorte qu'il ne s'appuyât pas sur sa blessure. Il ouvrit prudemment les yeux et découvrit le visage de Johanna juste au-dessus du sien. La jeune femme lui souriait amicalement, il était couché en travers de ses jambes et elle caressait doucement sa poitrine. Embarrassé, Franck se redressa aussitôt. Ce fut pour voir que Kieran faisait les cent pas dans leur étroite prison, le visage fermé, le regard vide. La lumière du jour pénétrait toujours par la lucarne du toit, quelques heures seulement avaient dû s'écouler.

— Tu te sens mieux ? demanda Johanna avec sollicitude.

Franck acquiesça. Il s'étira avec précautions.

— Quelle heure il est ?

— Aucune idée, soupira la jeune femme, ils ont pris ma montre.

— Si j'en juge par les protestations de mon estomac, il est midi passé, grogna Kieran. Je ne sais pas ce qu'ils fichent, mais je ne trouve pas ça très amusant. J'ai faim, bon sang !

Johanna soupira encore.

— Il n'arrête pas de se plaindre, murmura-t-elle à Franck, je n'en peux plus. Il a six cents ans et il est pire qu'un gosse !

— Vous savez que je vous entends, mademoiselle Beaumont ?

— Tant mieux ! rétorqua Johanna. Et si vous pouviez arrêter de râler deux minutes, ce serait encore mieux !

Kieran répliqua sur le même ton et ils se mirent à échanger des amabilités. Les laissant se chamailler, Franck se leva en prenant appui sur le mur. Il constata avec soulagement que ses jambes étaient solides et que sa nausée s'était atténuée. Lui aussi avait faim, et soif encore davantage, mais pour le moment cela restait gérable. Il s'approcha de la porte et l'examina. Elle était épaisse, avec une simple poignée ronde et des gonds solides tournés de leur côté ; il aurait fallu l'arracher au mur pour l'ouvrir. Il leva les yeux vers la lucarne. Elle était réellement hors de portée. Même s'il prenait Johanna ou Kieran sur ses épaules, il manquerait encore deux bons mètres. Ils étaient coincés.

Franck se tourna vers ses compagnons qui semblaient sur le point d'en venir aux mains, frôlant les insultes.

— Et votre magie ? Vous ne pouvez rien faire ?

Kieran et Johanna se turent un instant, puis la jeune femme secoua la tête avec une pointe de confusion.

— Je suis... Je suis encore en apprentissage, j'ai besoin d'instruments. Sans livre, sans poudre ou potion, je ne peux pas faire grand-chose.

— Et vous ? lança Franck à Kieran.

L'homme haussa les épaules.

— J'ai à la maison des tas d'objets qui pourraient nous être utiles, mais comme je ne sais pas où nous sommes, je ne peux rien faire venir à moi. Pour le reste, ma magie se limite à mon immortalité et au don qui m'a rendu riche.

Franck réfléchit un instant, refusant d'attendre sans rien faire que la Horde décide de les exécuter. Il examina à nouveau la porte, colla son oreille contre la serrure. Il n'y avait pas un bruit à l'extérieur, il ne semblait pas y avoir de garde devant leur prison. Peu à peu une vague idée prit naissance en lui. Il fit un geste vers Kieran.

— Vous pouvez transformer n'importe quelle matière en or, c'est ça ?

L'homme le rejoignit avec curiosité.

— En effet, mais je ne vois pas bien à quoi ça pourrait nous servir pour le moment.

— L'or pur est très malléable, poursuivit Franck avec une excitation grandissante. Si vous changez en or la serrure de la porte, on arrivera peut-être à l'ouvrir de force !

Kieran le considéra quelques secondes, puis un large sourire se dessina peu à peu sur son visage.

— Je suis ravi de voir que les coups n'ont pas altéré vos facultés mentales ! s'exclama-t-il avec satisfaction. Allons-y !

Johanna s'approcha à son tour et échangea un sourire plein d'espoir avec Franck tandis que Kieran posait ses deux mains sur la serrure. L'homme ferma les yeux, se concentra et peu à peu l'acier se teinta de doré jusqu'à virer franchement à l'or, brillant et lumineux. Kieran fit de même sur une partie du montant de la porte, à peu près au niveau où devait se trouver le pêne. Seule la poignée resta intacte. Sa tâche effectuée, Kieran s'écarta et s'inclina vers Franck.

— À vous de jouer.

Franck referma sa main droite autour de la poignée et prit une profonde inspiration. Ça ne pouvait pas être plus difficile que de soulever de la fonte. Il banda ses muscles et se mit à tirer, projetant tout son poids vers l'arrière. La porte claqua, puis grinça. Pendant une ou deux secondes, il ne se passa rien, puis Franck sentit du jeu. Il joignit sa seconde main à la première, prit appui du pied sur le mur et accentua son effort. Son épaule et sa tête lui faisaient mal à nouveau, mais il s'en moquait, il voulait sortir de là, peu importait comment.

Peu à peu la serrure se déformait, l'or se courbant sous la pression. Et soudain le pêne se tordit et céda. Franck partit brusquement en arrière et Kieran et Johanna n'eurent que le temps de le rattraper avant qu'il ne s'étale. Franck se redressa, le cœur battant. La porte était ouverte, ils étaient libres.

Kieran donna une tape amicale sur l'épaule de Franck.

— Bravo, mon ami !

Franck sourit. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait été aussi fier de lui. Et cette sensation merveilleuse fut renforcée lorsque Johanna se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue.

— Tu es génial ! chuchota-t-elle.

Kieran se glissait déjà à l'extérieur et ils se hâtèrent de le suivre. Ils remontèrent au pas de charge un long couloir aveugle et

désert, puis débouchèrent dans un immense entrepôt. Le bâtiment avait près de dix mètres de hauteur sous plafond, éclairé par de nombreuses lucarnes, mais il n'abritait plus rien entre ses poutrelles métalliques, à l'exception de quelques caisses de bois, dont une particulièrement imposante. Le sol bétonné était nu, ne présentant que de vagues traces de peinture sans doute destinées à déterminer des emplacements. À quelques mètres une porte était entrebâillée sur un ancien bureau et le son indistinct d'une conversation s'en échappait. Ils pouvaient entendre au moins deux ou trois voix d'hommes.

Se retournant vers ses compagnons, Kieran mit un doigt sur ses lèvres pour leur faire signe de rester silencieux, puis il désigna une ouverture qui semblait donner sur l'extérieur, distante d'une vingtaine de mètres. Pour y accéder, il fallait passer devant la pièce où se trouvaient leurs ravisseurs. Kieran s'assura d'un regard que Franck et Johanna étaient prêts, puis il s'élança. Ses compagnons le suivirent aussitôt. Ils n'avaient pas fait dix mètres qu'un cri d'alarme retentissait dans le bureau.

Franck saisit la main de Johanna et accéléra, déjà distancé par Kieran qui était un redoutable sprinter. Leur compagnon était presque à la porte lorsque Johanna fut brutalement tirée en arrière, échappant à l'étreinte de Franck. Quelqu'un se jeta sur ce dernier et sous le choc il roula sur le sol.

— Si tu franchis cette porte, je les tue !

C'était une voix masculine qui avait hurlé ainsi. Écrasé sur le sol, le genou de son adversaire s'enfonçant dans son dos, Franck parvint malgré tout à relever la tête. Kieran s'était figé, la main sur la poignée de la porte. Il n'avait qu'un geste à faire pour sortir, voir peut-être où ils se trouvaient et utiliser son pouvoir. À deux pas de Franck, Johanna était à la merci du liseur, un couteau sous la gorge, les yeux écarquillés par la terreur. Franck s'immobilisa tout à fait en sentant un cercle de métal froid s'appuyer sur sa nuque. Son estomac se contracta.

— Reviens ici, Matheson.

L'ordre n'était pas dénué d'une certaine satisfaction. Kieran parut hésiter de longues secondes, puis il lâcha la poignée de la porte et se retourna lentement, un sourire aimable aux lèvres.

— Mikkel Jorgensen, dit-il. Pourquoi est-ce que je ne suis pas surpris ?

Franck sentit qu'on l'attrapait brutalement par ses vêtements et Johanna et lui se retrouvèrent bientôt à genoux l'un à côté de l'autre sur le béton humide. Franck chercha discrètement la main de Johanna et la jeune femme s'agrippa à ses doigts. Elle avait la peau moite et glacée, elle tremblait. Franck partageait son effroi, mais il ne voulait pas le montrer.

Un homme se tenait derrière eux, un revolver dans chaque main, prêt à faire feu sur eux. Le liseur était non loin et il les observait d'un air impénétrable. Il portait la même bague que lorsqu'il avait agressé Metzger, swastika en argent. Franck s'efforça de ne penser à rien, se focalisant sur les autres hommes présents. Wolf était là, ainsi que le garde du corps qu'ils avaient vu avec lui au *Sofitel*. Le chanteur était clairement mal à l'aise, même s'il tentait de le dissimuler. Enfin il y avait le cinquième homme, de toute évidence une vieille connaissance de Kieran.

Mikkel Jorgensen semblait avoir une quarantaine d'années. De taille moyenne, il était relativement corpulent, mais il se mouvait avec souplesse. Ses longs cheveux blonds et ses yeux clairs trahissaient ses origines nordiques. Ses vêtements sombres faisaient ressortir son teint particulièrement pâle, ses canines tranchaient dans son sourire hautain. Franck n'osait pas s'avouer la conclusion évidente qui découlait de l'apparence de l'homme.

— Kieran Matheson, souffla Jorgensen, enfin à ma merci... J'attends ce moment depuis si longtemps.

— Je savais bien que j'aurais dû te retrouver et t'achever, rétorqua Kieran d'un ton badin. Mais que veux-tu, j'étais fatigué de la guerre. Et puis je ne pensais pas que tu te remettrais aussi bien. Mes félicitations, quelle guérison spectaculaire !

Jorgensen sourit encore tandis qu'une flamme de haine s'allumait dans ses yeux.

— J'ai bien cru que je ne survivrais pas, admit-il avec une fausse amabilité inquiétante. Pendant des années, je ne pouvais plus sortir que la nuit. Moi qui marchais au grand jour depuis si longtemps, ça a été très pénible.

— Je suis vraiment désolé. Ou du moins je le serais si j'en avais quelque chose à faire. Oups, je me suis trahi !

Kieran porta la main à sa bouche dans une contrition moqueuse. Jorgensen parut amusé.

— Tu as toujours été un bouffon, mais crois-moi, je te ferai passer l'envie de rire. Et notre peuple comprendra à quel point tu as été surestimé pendant tous ces siècles.

Kieran haussa les épaules. Il ne semblait pas inquiet le moins du monde et Franck l'admirait pour ça, même si, bien sûr, le fait qu'il soit immortel ôtait une partie de leur poids à ces menaces.

— Notre peuple se moque bien de moi et de tes ridicules envies de vengeance, rétorqua Kieran. Il est bien plus intéressé par sa survie et sa liberté, n'est-ce pas, monsieur Wolf ?

Le chanteur ne broncha pas et Kieran esquissa quelques pas dans sa direction, si légers qu'ils ressemblaient à des entrechats.

— Mon cher et adorable Matthieu, j'ai du mal à croire que vous soyez le complice de ce sinistre personnage. Vous a-t-il expliqué à quoi nous nous occupions lors de nos dernières rencontres ? C'était...

Kieran fut interrompu par un cri de Johanna. Sur un signe de Jorgensen, le liseur l'avait saisie par les cheveux et Franck n'avait rien pu faire, immobilisé par le canon braqué sur sa tête. L'homme aux cheveux blancs pressa à nouveau sa lame sur la gorge de la jeune femme.

— Tu n'as jamais su la fermer, n'est-ce pas, Matheson ? lança Jorgensen. Mais je vais t'apprendre. À partir de maintenant tu ne parles que si je t'y autorise ou cette gamine ne vivra pas longtemps. C'est compris ?

Kieran sourit froidement, puis il s'inclina avec une soumission ironique. Wolf avait froncé les sourcils, mais il ne dit rien. Franck n'osait pas bouger malgré la boule dans sa gorge. Il ne lâchait pas du regard le visage de Johanna, crispé par la terreur, les yeux pleins de larmes. Il remarqua à peine que Jorgensen le désignait avec dédain.

— Qui est ce type ? Ton nouveau jouet humain ?

Kieran hocha la tête sans cesser de sourire.

— Je n'ai jamais compris cette manie que tu as de t'encombrer avec des humains, poursuivit Jorgensen. C'est comme ce garçon, Fritz. Tu l'as trimballé partout pendant trois ans, tout ça pour finir par lui mettre une balle dans le cœur. Avoue que c'est absurde.

Franck s'était tourné vers Kieran malgré lui, choqué par ces paroles. L'homme ne montrait aucune émotion.

— J'aime ce qui est absurde, fit-il tranquillement.

— Au point de t'allier avec une sorcière ? L'Immortel qui marche main dans la main avec une sorcière ? Mon Dieu, j'aurai vraiment tout vu dans ma vie !

Il rit tandis que Kieran affichait un air de profond ennui. Il imita même un interminable bâillement et Jorgensen cessa brusquement de rire. Il afficha à la place un sourire mielleux.

— Tu as raison, je parle trop. Une mauvaise habitude que je tiens de toi sans doute. Mais peu importe, j'ai un cadeau pour toi, en souvenir du bon vieux temps. Viens.

Jorgensen se dirigea vers les caisses de bois entreposées non loin. Le liseur accentua sa pression sur la gorge de Johanna, menaçant, et Kieran emboîta le pas au vampire sans discuter. L'homme qui pointait un revolver sur Franck l'obligea à se mettre debout et à suivre le mouvement. Wolf et son garde du corps avaient déjà rejoint Jorgensen. Faisant preuve d'une force surhumaine, ce dernier arracha les panneaux de la plus grande caisse, dévoilant la plus étrange des machineries.

Une sculpture en métal représentait un taureau de plus de deux mètres de haut, large et massif. Une trappe dans le flanc de l'animal était fermée par un verrou coulissant, laissant supposer que la statue était creuse. Sous son ventre, on avait installé une énorme bonbonne de gaz, ainsi que plusieurs brûleurs, dirigés directement vers le métal.

Incapable de figurer à quoi pouvait bien servir cette bizarre installation, Franck chercha instinctivement à calquer sa réaction sur celle de Kieran. L'homme resta figé une ou deux secondes, stupéfait, mais il se maîtrisa très vite. Affichant un air de touriste, il s'approcha de la sculpture et l'examina avec intérêt.

— Un taureau de Phalaris, commenta-t-il. Comme c'est fascinant. Et avec un moyen de combustion moderne en plus, très ingénieux. Vraiment, je suis admiratif.

Jorgensen fit une révérence modeste.

— Si tu t'en souviens, c'est toi qui m'as fait découvrir l'histoire de ce tyran antique et de son délicieux moyen de torture. Tu en avais même fait un dessin. Je l'ai gardé. Et quand j'ai

retrouvé toutes mes capacités, j'en ai fait fabriquer un. J'avais vraiment hâte de te le montrer.

— J'en suis sûr. Tu l'as déjà entendu mugir ?

— Non, mais j'espère que ce sera le cas aujourd'hui.

Kieran caressa pensivement le flanc de la statue, puis il frotta ses mains en faisant mine de réfléchir.

— Si tu me permets une suggestion, je crois que tu devrais y mettre un de tes loups-garous. Je suis sûr qu'ils hurleraient de façon délicieuse !

Il sourit comme s'il était très fier de son idée. Le garde du corps de Wolf avait froncé les sourcils, furieux, les autres n'avaient pas bougé. Jorgensen rendit doucement son sourire à Kieran.

— À vrai dire, je pensais plutôt t'inviter à l'intérieur.

— Moi ? Quelle drôle d'idée ! Je suis un peu claustrophobe, je ne te l'ai jamais dit ? Je crois que ça date du jour où j'ai été enterré vivant et...

— Mais, continua Jorgensen d'une voix imperturbable, je veux te montrer que je peux être magnanime. Aussi vais-je te laisser le choix. Quelqu'un va faire mugir le taureau aujourd'hui. Ce sera toi... ou la sorcière.

Johanna ne put réprimer un gémissement de terreur et l'effroi envahit Franck. Kieran battit des mains avec amusement.

— Comme c'est charmant ! J'ai vraiment le choix ? La sorcière ou moi ?

— La décision t'appartient.

— Ah Mikkel, mon cher, quel farceur tu fais ! La sorcière ou moi ? Le choix n'est-il pas évident ?

— Non ! gémit Johanna. Matheson, je vous en prie ! Pitié, pitié, non ! Vous ne pouvez pas faire ça, je vous en supplie, je...

— Allons, allons, interrompit Kieran avec indifférence, ne vous abaissez pas à ça, ce n'est vraiment pas la peine.

Johanna le considéra avec horreur, puis elle baissa la tête d'un air accablé. Des larmes de désespoir roulèrent lentement sur ses joues pâles.

— Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? intervint Wolf. Elle...

Jorgensen le fit taire d'un geste, focalisé sur Kieran. Celui-ci était penché sur la bonbonne, paraissant évaluer sa contenance.

— Eh bien ? lança le vampire.

Kieran se redressa en souriant.

— Eh bien ? répéta-t-il.

Franck n'y tint plus.

— Kieran, je sais que vous avez eu des problèmes avec les sorcières, mais...

— Franck, coupa l'homme avec affection, je vous décevrai sans doute un jour, mais ce ne sera pas aujourd'hui.

Il lui fit un clin d'œil, puis donna un coup résolu sur la statue, faisant résonner le métal.

— Ouvrez le ventre de la bête, je suis prêt à y entrer !

Johanna releva le menton avec stupeur et Jorgensen lui-même ne cacha pas sa surprise. Il dévisagea Kieran comme s'il le voyait pour la première fois.

— Tu vas réellement te sacrifier pour une sorcière ? Toi ?

Kieran haussa les épaules.

— Vraiment il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire ! Procédons, procédons, je n'ai pas que ça à faire, j'ai des choses sur le feu !

Il éclata de rire à sa propre plaisanterie et encore une fois Franck éprouva un élan d'admiration pour lui. Jorgensen ne semblait pas apprécier cette désinvolture, mais il se contenta. Sur son ordre, le garde du corps de Wolf ouvrit la trappe dans le flanc de la statue, dévoilant le creux noir à l'intérieur. Kieran n'était pas grand, il n'eut aucun mal à se glisser dans le ventre du taureau. Il se pencha vers l'extérieur comme un diable surgit de sa boîte, une expression joyeuse sur son visage espiègle.

— Quelle expérience ! Me voilà dans la peau d'un ennemi du tyran Phalaris, c'est un vrai voyage dans le temps ! Merci pour cette opportunité, mon bien-aimé Mikkel !

Il envoya un baiser à Jorgensen et le vampire serra un instant les dents avant de sourire à son tour.

— Nous verrons si tu auras toujours autant envie de plaisanter tout à l'heure, répliqua-t-il froidement. J'ai hâte de t'entendre hurler.

Les traits si mobiles de Kieran affichèrent une expression vénéneuse.

— N'oublie pas quelque chose, Mikkel : je suis immortel. Peu importe le temps que ça prendra, je te tuerai.

Il lui tira la langue, puis recula à l'intérieur du taureau. Aussitôt le garde du corps referma la trappe et la verrouilla, avant de s'écarter. Le liseur lâcha enfin Johanna et la jeune femme se hâta de rejoindre Franck qui la serra dans ses bras avec soulagement. Tous deux se tournèrent vers Jorgensen dans un même mouvement. Le vampire avait ouvert le robinet de la bonbonne de gaz. Il craqua une allumette, enflamma chacun des trois énormes brûleurs et les régla au maximum, leurs flammes léchant directement le métal de la statue.

Franck sentit son estomac lui remonter dans la gorge, le procédé lui apparaissant enfin dans toute son atrocité. Le gaz allait chauffer non seulement l'alliage qui formait la sculpture, mais aussi l'air à l'intérieur. Coincé dans le ventre de la bête, Kieran n'avait aucun moyen d'échapper à cette torture. Il allait littéralement cuire vivant.

Franck ne tourna même pas la tête lorsque Wolf entraîna Jorgensen à l'écart. Il ne remarqua pas que le loup-garou et le vampire avaient une discussion houleuse, laquelle se solda par la reddition de Wolf. Il était incapable de quitter des yeux le taureau de Phalaris, guettant avec effroi le moindre signe de vie à l'intérieur. La flamme bleue des brûleurs l'hypnotisait, terrible et inéluctable.

Franck sursauta violemment lorsque le métal émit soudain un « clong » sous l'effet de la chaleur ou d'un coup. Le bruit ne tarda pas à recommencer et Johanna s'agrippa aux vêtements de Franck.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-elle.

Franck ne réussit pas à répondre, paralysé par la terreur. Il y eut de nouveaux coups, puis une plainte s'échappa des naseaux du taureau. Jorgensen oublia instantanément Wolf et se rapprocha, le regard brillant d'une satisfaction sadique.

— Nous allons voir si tu es réellement immortel, chuchota-t-il avec une haine féroce.

Au même instant Kieran poussa un véritable hurlement de douleur et le taureau mugit d'une manière effrayante. Les coups se multiplièrent contre la paroi de métal, comme si quelqu'un se jetait contre elle de tout son poids. Mais la statue était chevillée au sol et elle ne bougea pas. Le taureau mugissait encore et encore, reflétant une douleur insoutenable.

Johanna enfouit la tête contre la poitrine de Franck, incapable d'en supporter davantage. Franck lui-même resta immobile, incrédule, hébété. Il n'arrivait pas à croire qu'il était en train d'assister à une chose pareille. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar, le contraire était impossible. Et pourtant il reconnaissait la voix de Kieran dans les plaintes déchirantes de la bête de métal. L'homme était en train de souffrir d'une manière abominable et il ne pouvait rien faire pour l'aider.

Franck eut l'impression que ce supplice durait une éternité. Il imaginait Kieran se débattant dans sa prison, suffoquant, se brûlant au moindre geste, la chaleur asséchant sa gorge, ses narines, attaquant ses yeux, l'enveloppant et le pénétrant jusqu'à faire bouillir son sang dans ses veines. Aucun soulagement possible, aucun moyen d'échapper à une souffrance qui devait le rendre fou, au point de ne plus pouvoir penser, au point de voir son esprit partir en fumée en même temps que son corps... C'était une vision de l'Enfer.

Les mugissements du taureau résonnaient sous le haut plafond de l'entrepôt, puis se perdaient dans le vaste espace. L'animal semblait vivant, sur le point de se débattre, de se cabrer, de secouer ses énormes cornes, monstrueux complice de la plus terrible des scènes. Une écœurante odeur de chair brûlée et de métal surchauffé s'en échappait, entretenue par les brûleurs qui n'en finissaient pas de cracher leur feu mortel. Cependant les coups contre les parois cessèrent peu à peu, les vagissements se firent plus rauques, plus faibles, jusqu'à disparaître totalement. Le silence retomba, écrasant, habité par le chuintement sinistre du gaz. Le taureau était vaincu.

Franck tressaillit lorsque Jorgensen se mit à applaudir, puis la haine l'envahit lentement, sensation inédite, glaçante et galvanisante. Le vampire hochait la tête avec contentement.

— Le spectacle était parfait, oui, vraiment parfait. Samuel ?
Le lecteur le rejoignit aussitôt, docile.

— Laisse-le mijoter encore deux petites heures, ordonna Jorgensen. Je suis sûr que ça lui fera du bien. Interroge aussi l'humain et la sorcière, et appelle-moi s'ils ont quelque chose d'intéressant à dire. Je vais raccompagner Matthieu, des journalistes l'attendent et nous devons avoir une conversation.

Personne n'ouvre le taureau avant mon retour, je veux déballer moi-même mon paquet cadeau.

Le dénommé Samuel s'inclina et Jorgensen tourna les talons. Son regard croisa celui de Franck et il sourit cruellement. Franck détourna les yeux, encore sous le choc. Comment Kieran pourrait-il survivre à une chose pareille ? Mais si l'homme était mort, alors Johanna et lui étaient perdus également.

* * *

Johanna avait résisté au pouvoir du liseur, capable de se concentrer malgré la peur, mais Franck ne pouvait pas en dire autant. Il avait été impuissant à dompter ses pensées et le liseur avait vu en lui tout ce qu'il voulait savoir. Toutes les démarches effectuées avec Kieran, la configuration de la demeure de l'homme, le fait qu'il pensait être proche de résoudre l'énigme des *Métamorphoses*... Franck n'avait rien pu cacher et il en éprouvait une profonde culpabilité ainsi qu'une rage sans nom.

Leur ancienne prison étant désormais inutilisable, Franck et Johanna s'étaient retrouvés assis à même le sol, chacun d'eux menotté à une des poutrelles de l'entrepôt, séparés par près de cinq mètres. Leur interrogatoire n'avait pas duré plus d'un quart d'heure, puis ils avaient dû rester là, à regarder le gaz qui continuait à chauffer le taureau de Phalaris. Il n'y avait plus le moindre signe de vie à l'intérieur du monstre.

Jorgensen était parti avec Wolf et son garde du corps, il ne restait plus sur place que le liseur et cet autre type aux cheveux longs, sans doute un loup-garou d'après ce que Kieran avait laissé entendre. Si Samuel était d'un calme olympien, le loup-garou ne cessait d'aller et venir, traversant l'entrepôt de long en large. De temps en temps, il s'arrêtait à côté de Franck ou Johanna et s'amusait à les menacer de ses armes. Franck était sûr qu'il ne les tuerait pas sans un ordre de Jorgensen, mais le regard du loup-garou était celui d'un psychopathe et il n'osait pas le soutenir, baissant la tête malgré sa honte.

Samuel s'était installé sur une chaise avec un livre, surveillant à la fois ses prisonniers et le taureau. Son cran d'arrêt était replié dans sa poche et il portait un revolver dans un

holster sous sa veste. Malgré sa cinquantaine d'années, ses traits étaient encore fermes et ses cheveux blancs, plutôt que de le vieillir, lui donnaient une étrangeté troublante. Son assurance tranquille était écrasante et toute son attitude signifiait « je sais à quoi tu penses ». Une affirmation malheureusement justifiée.

Johanna semblait s'être ressaisie après avoir vu passer la mort de bien trop près et de temps en temps ses yeux rencontraient ceux de Franck, encourageants. Néanmoins celui-ci ne distinguait pas le moindre espoir. Il ne voulait même pas penser à l'état dans lequel devait être Kieran, mais il était certain qu'il n'y avait rien à attendre de lui. Il avait essayé de tester discrètement la solidité de ses menottes et de la poutrelle, mais il avait seulement réussi à s'écorcher les poignets et lorsqu'il avait relevé la tête, il avait constaté que le liseur le contemplait avec un sourire sarcastique. Il ne pouvait même pas réfléchir à un moyen de s'échapper, pas alors que son geôlier lisait en lui aussi facilement que dans le livre qu'il avait à la main.

Le temps s'écoulait avec lenteur, au rythme des allées et venues du loup-garou. Franck finit par somnoler vaguement, sa tête lui faisant mal, la soif lui brûlant la gorge. Ses mains étaient menottées à moins de dix centimètres du sol, l'obligeant à rester dans une position inconfortable. Il n'avait pas peur pour lui, mais il s'inquiétait pour Johanna, pour Kieran et pour sa famille. Comment réagirait Stéphanie s'il ne revenait jamais ? Et sa mère ? Pourtant il n'avait pas de regret. Peu importait ce qui se passerait ensuite, il avait fait son choix. Même s'il devait mourir, la liberté qu'il avait ressentie en valait la peine.

Au bout du temps prescrit par Jorgensen, Samuel coupa le gaz sous le taureau de Phalaris, puis retourna s'asseoir sur sa chaise. Avec un fort accent nordique et un français très approximatif, le loup-garou suggéra qu'ils jettent un œil à l'intérieur de la statue. Le liseur se contenta de lui lancer un regard glacial et l'autre s'éloigna en maugréant dans une langue que Franck ne parvint pas à identifier. De loin, il cria qu'il sortait faire un tour. Le liseur le rappela, mais son compagnon l'ignora et disparut à l'extérieur.

Samuel referma son livre dans un claquement exaspéré, puis il reporta son attention sur Johanna et se mit à la fixer d'une manière angoissante. La jeune femme avait froncé les sourcils, tendue de tout son corps. Ses lèvres se mirent à remuer silencieusement, comme si elle se récitait quelque chose. Le liseur esquissa un sourire amusé, mais il ne la lâcha pas des yeux. Franck les observait avec nervosité. Il savait très bien ce que traversait Johanna, cette terrible tentation de penser précisément à ces choses auxquelles il ne fallait pas penser. C'était d'autant plus difficile quand le liseur se focalisait ainsi sur soi. Franck était tombé dans le piège à chaque fois.

Soudain Samuel s'arracha à sa chaise. Il marcha droit jusqu'à Johanna et la gifla de toutes ses forces. Franck se redressa instinctivement.

— Espèce d'enfoiré ! Laissez-la tranquille !

L'homme ne tourna même pas les yeux vers lui. Johanna avait péniblement relevé la tête, du sang coulant de sa lèvre inférieure. Au grand étonnement de Franck, elle sourit au liseur, une expression féroce sur son visage rougi.

— C'est trop tard, connard, elles sont déjà là.

Au même instant un souffle puissant balaya la porte de l'entrepôt. Dans un réflexe, le liseur dégaina son revolver, mais Johanna lui donna un coup de pied dans le genou, le déstabilisant. Deux femmes faisaient déjà leur entrée. L'une d'elles tenait une corde à la main et elle la lança en direction du liseur. Comme mue par sa propre volonté, la corde vultigea à toute vitesse jusqu'à l'homme et s'enroula autour de lui, le jetant à terre, l'immobilisant. La seconde femme se précipitait déjà vers Johanna.

— Ma chérie !

Elle était armée d'un simple morceau de bois, mais il suffit d'un coup de ce bâton sur les menottes pour que celles-ci disparaissent. Tout en se mettant debout, Johanna désigna Franck.

— Lui aussi, maman !

La femme s'exécuta sans discuter et Franck put enfin se relever, soulagé, un peu sous le choc. La première sorcière s'assura que le liseur ne pouvait pas se libérer, puis elle se tourna vers Johanna d'un air impérieux.

— Où est l'Immortel ?

Avant que Johanna ne puisse répondre, un cri retentit près de la porte.

— Attention !

Franck se retourna pour voir le loup-garou foncer droit vers eux, poursuivi par une jeune femme de l'âge de Johanna. Le sbire de Jorgensen n'avait plus qu'à peine apparence humaine, crocs et griffes projetés en avant, poils hérissés sur la nuque. Instinctivement Franck s'interposa entre la bête et ses compagnes. Le choc fut extrêmement violent et ils roulèrent sur le sol.

Écrasé sous son adversaire, Franck parvint tout juste à arrêter la mâchoire du loup-garou d'un coup de poing avant que des dents voraces ne déchirent sa gorge. La créature s'agrippait à lui et les griffes transperçaient ses vêtements jusqu'à s'enfoncer dans la chair. Franck rua furieusement sans parvenir à se dégager ; le loup-garou était d'une force surhumaine. À nouveau, les terribles crocs claquèrent tout près de son cou. Le sang bourdonnant à ses oreilles, il entendait confusément les cris des sorcières sans comprendre ce qu'elles disaient. Au moment où le loup-garou cherchait à nouveau à le mordre, il projeta sa tête en avant. Le nez de la bête s'écrasa sur son front et elle recula en couinant. Aussitôt elle fut arrachée au sol.

Franck releva les yeux pour voir le loup-garou projeté à travers l'entrepôt. Il percuta le béton dans un cri, fut soulevé à nouveau comme un pantin, puis balancé encore une fois par terre. Sa tête heurta violemment le sol et il perdit connaissance, restant étendu dans une flaque de sang. Franck déglutit et se tourna lentement vers les sorcières. Elles avaient toutes les quatre les mains tendues vers le loup-garou, le visage fermé, encore concentrées. Johanna et l'autre jeune femme haletaient, semblant avoir fourni un effort plus brutal que leurs aînées. Elles ressemblaient à des femmes normales ; en même temps elles étaient bien plus que ça.

Lorsqu'il parut clair que le loup-garou était hors d'état de nuire, Johanna se précipita vers Franck.

— Ça va ? Tu n'as rien ?

Franck accepta son aide pour se remettre sur ses pieds. Il avait des griffures aux épaules, des écorchures aux mains, sa

migraine était revenue, mais dans la mesure où il venait d'affronter un loup-garou, il s'en sortait plutôt bien. La mère de Johanna les rejoignit, ne cachant pas sa curiosité. Avec sa longue jupe, ses vêtements colorés et ses nombreux bracelets, elle faisait penser à une gitane. Sa fille lui ressemblait beaucoup, même cheveux auburn, même yeux verts, même air décidé. Si la plus âgée n'avait pas eu des traces de cendre dans sa chevelure et des rides au coin des yeux, on aurait pu les prendre pour des sœurs. Johanna fit rapidement les présentations et Franck tendit la main à la sorcière.

— Madame Beaumont.

La femme lui sourit.

— Mon nom est Koehler, Judith Koehler, le père de Johanna et moi n'étions pas mariés.

Franck voulut s'excuser, mais il n'en eut pas le temps. Les deux autres sorcières s'étaient éloignées pour explorer le bâtiment et la plus jeune ressortait du bureau avec le sac à dos de Johanna, leurs téléphones portables, leurs montres, leurs clés, leurs papiers...

— Ce sont vos affaires, Jo ?

Johanna acquiesça avec enthousiasme. Elle avait à peine récupéré son téléphone qu'elle le faisait tomber par terre et sa mère le ramassa avec un soupir indulgent. Franck reprit ses propres possessions. La jeune femme désigna ce qu'il restait, un téléphone, un étui à cigarettes, un briquet et une boîte contenant une clé rouillée.

— Et ça ?

— C'est à l'Immortel, expliqua Johanna.

Les sorcières s'entre-regardèrent avec malaise et Franck intervint.

— Je m'en occupe.

Sans laisser l'occasion à la jeune femme de protester, il enfouit les affaires de Kieran dans ses poches. Il voulut se tourner vers le taureau de Phalaris, mais Johanna le retint et le ramena vers la jeune sorcière. Véritable garçon manqué, très maigre, celle-ci affichait un look androgyne et gothique entre courts cheveux sombres, maquillage marqué, vêtements de cuir noir et piercings. Elle paraissait timide et réservée et son regard fuyait celui de Franck. Johanna ne sembla pas s'en apercevoir.

— Franck, il faut que je te présente Cathy Baumann, c'est avec elle que...

— Le moment n'est pas idéal pour les politesses, coupa une voix froide. Nous ne devons pas traîner ici. Où est l'Immortel ?

La dernière sorcière était différente de ses sœurs et Franck n'avait pas besoin de longs discours pour comprendre qu'elle était la plus puissante des quatre et sans doute aussi la plus haut placée dans la Sororité. Annabelle Niels, comme il l'apprit plus tard, était âgée d'une soixantaine d'années, grande, élancée, avec une évidente force de caractère qui compensait le manque d'harmonie de ses traits anguleux. Ses longs cheveux gris étaient magnifiques, cascading sur ses épaules en boucles sensuelles, ses yeux noisette brillaient d'un éclat sévère.

Malgré son angoisse, Franck s'avança vers le taureau de Phalaris. Lentement il posa la main sur le métal encore chaud.

— Il est là, murmura-t-il.

Annabelle fronça les sourcils, impatiente.

— Comment ça ?

Johanna lui décrivit à mi-voix l'intervention de Jorgensen et le supplice que le vampire avait infligé à Kieran. Franck nota distraitemment qu'elle ne parlait pas du fait que Kieran s'était sacrifié pour elle, mais son attention était accaparée par la trappe dans le flanc du taureau et il luttait pour trouver le courage de l'ouvrir.

Il finit par tendre la main vers le verrou. Il ne remarqua pas que les sorcières se déployaient derrière lui, prêtes à tout. Ses doigts tremblaient et il devait faire un effort pour respirer calmement. La trappe s'articulait vers le bas. Franck l'avait à peine entrouverte qu'elle basculait complètement sous le poids du corps qui s'appuyait contre elle. Franck rattrapa Kieran dans un réflexe. Puis il faillit le lâcher d'horreur.

L'homme était méconnaissable. Ses cheveux avaient disparu, la chair de son visage s'était rétractée sur son crâne, dévoilant ses dents brunies par la chaleur, ses yeux n'étaient plus que deux trous béants, toute sa peau ressemblait à du cuir, parcheminée et tannée, ses membres étaient contractés, même ses vêtements avaient à moitié brûlé. Franck avait l'impression de tenir dans ses bras une momie à peine extirpée de sa tombe.

Il n'y avait plus le moindre souffle de vie dans ce cadavre recroquevillé.

Paralysé, Franck ne réagit pas lorsque Johanna s'approcha à son tour. La jeune femme porta une main horrifiée à sa bouche.

— Oh putain...

Franck lutta pour arriver à former quelques mots cohérents.

— Est-ce qu'il... Est-ce qu'il est... mort ?

— Il ne peut pas mourir, rétorqua Annabelle d'une voix glacée. Mais cette fois il va lui falloir un moment pour se remettre. C'est une opportunité qui se présente à nous, mes sœurs.

— Une opportunité ? répéta faiblement Johanna.

— L'Immortel est à notre merci, nous pouvons faire de lui ce que nous voulons. Nous pouvons l'enfermer et l'empêcher à jamais de nuire.

Franck raffermir son étreinte sur Kieran et recula aussitôt de quelques pas dans un mouvement défensif. Malgré sa douleur à l'épaule, le corps desséché de l'homme ne pesait rien dans ses bras et il pourrait aisément le porter pour s'enfuir s'il le fallait. Il songea alors au loup-garou qui avait été balayé et repoussa cette pensée. Son regard se tourna vers Johanna, attendant qu'elle défende celui qui s'était sacrifié pour elle. Mais à la place, la jeune femme garda les yeux baissés et ne dit rien. La révolte s'empara de Franck, l'obligeant à se concentrer.

— Vous n'avez pas le droit de le toucher, lança-t-il avec colère.

Annabelle lui sourit avec dédain.

— Oh vraiment ? Et c'est toi qui vas nous en empêcher, humain ?

— Annabelle, intervint Johanna avec inquiétude, Franck n'est pas notre ennemi, c'est...

— C'est votre propre parole qui va vous en empêcher, rétorqua-t-il. Vous avez signé un traité de non-agression avec lui. On dirait que vous avez oublié, mais lui, il n'a pas oublié. Il a respecté le traité. À votre tour de respecter vos engagements et de le laisser tranquille !

Le visage d'Annabelle refléta une froide colère impressionnante, mais Franck ne se laissa pas démonter et soutint son regard.

— Il a raison, intervint doucement Judith. La Sororité a signé le traité, nous devrions...

— Je me fiche du traité ! s'écria Annabelle. Est-ce que vous réalisez de qui il s'agit ? Enfin, Judith, ce n'est pas le premier vampire venu ! C'est l'Immortel !

— Je sais bien, mais il s'agit de notre parole, de notre honneur.

— Non, il s'agit de la vie de nos sœurs passées et futures !

Judith et Annabelle s'affrontèrent du regard. Cathy avait reculé de deux pas, paraissant avoir envie de disparaître, jouant nerveusement avec les innombrables anneaux à ses doigts. Johanna finit par reprendre la parole avec hésitation.

— Nous n'arriverons pas à l'eau du Léthé sans lui, argua-t-elle. Jorgensen a un des livres et il a l'autre. Nous ne pourrions pas entrer chez lui pour le récupérer et je crois qu'il est proche de déchiffrer l'énigme. Laissons-le faire. Le moment venu, nous pourrions intervenir.

Elle jeta un regard furtif vers Franck, trahissant un certain malaise teinté de honte. Celui-ci détourna les yeux, déçu et en colère. Annabelle prit une profonde inspiration, réfléchit de longues secondes, puis elle fit un geste vif.

— Très bien, fichez le camp. Judith, accompagnez votre fille et ses nouveaux amis. Cathy et moi allons nous occuper du liseur et du loup-garou.

Johanna se tourna aussitôt vers Franck, mais son sourire mourut sous le regard sombre de l'homme. Ce dernier ne dit pas un mot. Sans regarder quiconque, il tourna les talons et se dirigea vers la sortie de l'entrepôt, continuant à étreindre Kieran d'une manière protectrice.

Un violent soulagement envahit Franck lorsqu'il se retrouva enfin à l'extérieur. Sous le ciel gris et plombé de l'après-midi, il regarda autour de lui avec tension. Il se trouvait sur un parking quasi désert, au beau milieu d'une zone industrielle qu'il ne connaissait pas. Les bâtiments voisins se dressaient à une centaine de mètres et certains semblaient en activité. Les Vosges étaient toutes proches et il reconnut dans les hauteurs les ruines du château de l'Ortenbourg. Ils devaient être tout près de Sélestat.

Se retournant, Franck vit un grand panneau « à vendre » sur l'entrepôt, ainsi qu'une camionnette garée dans un renfoncement. Judith et Johanna le rejoignirent.

— Ma voiture est un peu plus loin, expliqua la première.

Franck se contenta de hocher la tête et les suivit, marchant un pas en arrière. Johanna lui jeta un coup d'œil gêné, puis reporta son attention sur sa mère.

— Qu'est-ce qui vous a pris aussi longtemps ? demanda-t-elle. Ça a failli mal tourner.

Judith passa un bras affectueux autour de la taille de sa fille.

— Je suis désolée, ma chérie, nous avons fait aussi vite que nous avons pu. Quand j'ai vu que tu ne donnais pas le signal convenu cette nuit, j'ai tout de suite voulu prévenir Annabelle et Cathy. La petite est venue aussitôt, mais j'ai eu du mal à joindre Annabelle. Elle était auprès de son fils... Il ne va pas bien, tu sais.

Judith soupira avec compassion.

— Le temps que j'arrive à l'appeler et qu'elle rentre de Nancy, le jour se levait déjà. Avec Cathy, nous avons essayé de te localiser, mais le vampire a protégé cet endroit. Sans l'aide d'Annabelle, nous n'aurions jamais pu te retrouver et même elle a eu du mal. Ce Jorgensen doit être un vieux vampire, très puissant. Nous ne pouvions pas nous précipiter ici les mains vides, nous avons encore dû préparer des armes. Nous nous sommes dépêchées, mais...

Judith prit doucement Johanna par le menton et tourna son visage vers elle, effleurant du pouce sa lèvre tuméfiée. Elle fronça les sourcils avec un mélange de douleur et de colère.

— Ces misérables ne perdent rien pour attendre, murmura-t-elle d'un ton farouche.

Johanna esquissa un sourire et n'ajouta rien. Franck regardait autour d'eux avec nervosité. Ils se rapprochaient d'un entrepôt devant lequel des ouvriers chargeaient un camion et ils ne passaient pas tout à fait inaperçus. Judith le remarqua et accéléra le pas, les guidant jusqu'à un vieux Scénic. Elle tira une couverture du coffre et aida Franck à en envelopper le corps de Kieran, puis celui-ci s'installa à l'arrière avec ce qu'il restait de son compagnon. Judith s'empressa de démarrer et de mettre les voiles.

Comme ils quittaient la zone industrielle, Franck reconnut enfin l'endroit où ils se trouvaient, sur une route secondaire entre Sélestat et le village de Scherwiller. Arrêtée à un carrefour,

Judith se retourna vers Franck et la forme qu'il tenait toujours dans ses bras.

— L'Immortel dans ma voiture, fit-elle pensivement, et dans cet état... Qui aurait pu imaginer une chose pareille ?

Franck resta muet et Judith finit par se détourner. Elle échangea un bref regard avec Johanna et redémarra.

Malgré la conduite très tranquille de Judith, il ne leur fallut pas plus de quelques minutes pour rejoindre Sélestat, puis l'endroit où Franck avait garé sa voiture. Il était plus de seize heures, il y avait de la circulation en ce lundi soir et de nombreux passants. Franck se hâta de transférer Kieran dans sa voiture, mais plusieurs personnes lui jetèrent des regards soupçonneux malgré la couverture qui dissimulait son compagnon, sans doute à cause de sa propre apparence. Le sang qui souillait ses vêtements et ses cheveux blonds ne passait pas inaperçu. Johanna était prête à s'installer dans la 206, mais Franck l'arrêta.

— Je crois que tu ferais mieux de rentrer avec ta mère, dit-il sèchement.

Johanna rougit, mal à l'aise.

— Franck, je...

Sans l'écouter, il claqua sa propre portière, s'assura que Kieran était bien calé et quitta sa place de parking. D'un coup d'œil dans le rétroviseur, il constata que Johanna le suivait des yeux, immobile sur le trottoir, bientôt rejointe par sa mère dont la voiture garée en double file soulevait un concert de klaxons. Franck se concentra sur la route avec un soupir. Il avait faim et soif, il était fatigué et en colère, mais tout ça semblait sans importance en comparaison avec le cadavre étendu derrière lui. Il devait conduire Kieran chez lui. Peut-être que Piotr ou même Yggi saurait quoi faire. Il y avait forcément une solution pour ramener l'homme à la vie.

*Strasbourg, ville libre du Saint Empire romain germanique,
2 septembre 1586*

Grâce à ses connaissances dans la garde, Johann Meyer leur avait fait quitter discrètement Strasbourg en charrette dès la nuit tombée. Ils s'étaient éloignés des remparts protecteurs pour s'enfoncer dans d'inquiétantes ténèbres, au rythme sinistre du grincement des roues et des essieux de la charrette, du pas lourd du cheval de trait que le bourreau s'était procuré et dont les sabots faisaient rouler les cailloux du chemin. Janek tenait les rênes, adroit conducteur, et Hanns, Max et Katell étaient blottis à l'arrière, des armes à portée de main. Johann Meyer ne les avait pas accompagnés, ne pouvant pas prendre le risque de se compromettre, et il leur avait fait ses adieux à sa manière mutique.

La charrette était profonde et Katell n'essayait même pas d'observer le paysage nocturne, le regard levé vers le ciel constellé d'étoiles, profitant de ce moment de calme. Parfois un cahot de la route projetait son corps contre celui de Max, leurs genoux se cognaient doucement, leurs doigts s'effleuraient et elle sentait émaner de lui une infime tension identique à la sienne. Néanmoins ils évitaient de se regarder, séparés par la présence d'Hanns et de Janek comme ils avaient été rapprochés par la solitude de la tour du bourreau.

Katell ne voulait pas penser à ce qui les attendait et, après avoir prié un long moment, elle s'était abandonnée à ses sensations. L'inconfort de la charrette faisait écho à son malaise

physique, renforcé par la chaleur écrasante de cette nuit estivale. Le faux silence nocturne était habité par la respiration lourde d'Hanns, les claquements légers du fouet de cuir lorsque Janek encourageait le cheval, le vrombissement lancinant des moustiques voraces. Les arbres et les fourrés bruissaient sous l'effet d'une brise à peine perceptible qui portait jusqu'à eux l'odeur du sous-bois humide vers lequel ils se dirigeaient, sans parvenir à dissiper le parfum musqué de Janek, la sueur rance d'Hanns ou les senteurs végétales et grasses des cataplasmes qui couvraient les blessures de Max et la joue brûlée de Katell.

La jeune fille savourait ces impressions, parce qu'elles étaient simples, claires, vraies, et surtout une preuve qu'elle était encore en vie. Elle avait beau croire en la bonté de Dieu, une part d'elle doutait fortement de revoir le soleil se lever. Elle était en paix avec cette pensée, elle n'avait pas de regrets et elle estimait être exactement là où elle devait être : avec ceux qu'elle aimait et qu'elle considérait comme sa famille, plus encore maintenant que tout mensonge avait été dissipé. Même si cet amour impliquait de risquer sa vie pour eux, elle refusait de les abandonner.

Plus tôt dans la journée, Max et Katell avaient eu une conversation difficile avec Hanns. L'imprimeur insistait pour qu'ils s'enfuient de leur côté, quitte à les retrouver plus tard à un lieu fixé. Il refusait de les mettre encore en danger en les exposant à la cruauté de la salamandre. Il avait déployé des trésors de persuasion, avant d'exploser de colère devant leur obstination.

Quand il avait enfin compris que ni Max, ni Katell ne céderaient malgré leurs blessures, quand il avait réalisé qu'ils aimaient Lidy autant que lui et qu'ils voulaient participer à sa libération, l'imprimeur s'était mis à pleurer, d'épuisement, de reconnaissance, de remords. Il leur avait demandé pardon, d'une manière qui avait irrémédiablement brisé l'admiration sans bornes que Katell éprouvait encore pour lui quelques jours plus tôt. La jeune fille avait pris conscience qu'en dépit de son intelligence, de son courage et de sa générosité, Hanns n'était qu'un homme et que c'était son inconséquence qui les avait tous placés dans cette situation. Elle avait cessé de le

considérer comme un demi-dieu, elle lui avait pardonné et d'une certaine manière elle avait le sentiment de ne l'en aimer que davantage.

Katell s'arracha à la contemplation de la voie lactée et baissa les yeux vers Hanns. Son imposante masse recroquevillée au bout de la charrette, il gardait la tête baissée, défait, perdu dans son angoisse pour Lidy, son corps gras ballotté par les cahots. Son âme était emplie d'une telle bonté qu'il n'avait pas su anticiper la violence sans merci dont avaient fait preuve leurs ennemis. Pouvait-on réellement lui reprocher cela ?

Katell fut arrachée à ses pensées comme Janek tirait sur les rênes pour arrêter le cheval. La jeune fille se redressa aussitôt, sa main crispée sur l'arbalète dont le lycanthrope lui avait expliqué le fonctionnement. Ils se trouvaient à l'orée d'un bois sombre et touffu dans lequel s'engouffrait le chemin. Non loin, de l'autre côté des arbres, se trouvait le Rhin, le puissant Vater Rhein dont les colères étaient aussi redoutées que ses vastes voies navigables étaient appréciées, colonne vertébrale de toute cette partie de l'Europe.

Le printemps avait été sec, l'été également et nombre des mille bras du Vater Rhein étaient asséchés, mais ses environs restaient humides malgré tout et les moustiques y pullulaient. Les rives du fleuve étaient dangereuses, sauvages, pleines de trous d'eau, de zones boueuses où l'on s'enfonçait d'un seul coup jusqu'à la taille, avec une végétation dense et hostile.

La salamandre avait donné rendez-vous à Hanns dans un endroit dont Katell n'avait jamais entendu parler, sur une rive peu fréquentée du fleuve au cœur des terres d'Hammerer, loin du port ou de n'importe quel embarcadère. La solitude inquiétante du lieu trahissait clairement son intention de ne pas respecter les termes du marché et son désir de pouvoir se débarrasser d'eux en toute tranquillité. Ils auraient dû fuir un piège aussi évident. Mais avaient-ils le choix alors que la démonsse détenait Lidy ?

Katell se tourna vers Janek qui fouillait l'obscurité de ses yeux de loup, bien plus perçants que les siens.

— C'est ici qu'elles doivent nous rejoindre ?

Janek se contenta de hocher la tête. Au moment où Katell allait se rasseoir pour patienter, elle perçut du mouvement à la

lisière de la forêt. Aussitôt elle leva son arbalète, mais Janek l'arrêta vivement. Trois silhouettes se détachaient des ombres noires des arbres et se dirigeaient vers eux.

Le cœur battant, Katell distingua bientôt trois femmes, d'âges et de conditions sociales variés : une vieille femme qui avait toutes les apparences d'une mendiante, une jeune fille dont la robe brodée et la coiffure travaillée suggéraient au minimum une origine bourgeoise et enfin une femme d'une trentaine d'années, vêtue comme une femme de pêcheur. Toutes trois s'appuyaient sur de longs bâtons ornés de plumes de corbeau et portaient autour du cou des colliers sur lesquels se mêlaient plantes et amulettes. En dehors de ces accessoires, elles paraissaient d'une normalité déroutante. Katell était certaine que si elle les avait croisées dans la rue en pleine journée, elle n'aurait jamais soupçonné que chacun d'entre elles était une sorcière.

Partagée entre la fascination et la peur, Katell résista à l'envie de se signer. Janek avait sauté souplement de la charrette et allait au-devant de la femme d'âge moyen, l'embrassant sur les deux joues avec familiarité. Hanns s'était lui aussi levé sur la charrette et Janek tira la femme vers lui.

— Attale, voici Hanns Engelmann. Hanns, je te présente Attale, un membre très respecté de notre peuple.

Hanns s'inclina vers la sorcière avec reconnaissance.

— C'est un honneur, dame Attale. Merci infiniment de votre aide.

La femme fit une révérence et plusieurs mèches de ses longs cheveux, sombres et sauvages, retombèrent sur sa poitrine.

— C'est moi qui suis honorée, maître Engelmann. Nous n'avons pas oublié la manière dont vous avez sauvé une des nôtres. Marie est en sécurité désormais et c'est grâce à vous. C'est en son nom que nous vous aiderons, mais aussi parce que chaque coup porté à la Horde est un bienfait pour notre peuple.

Katell était impressionnée par l'aisance et l'assurance avec laquelle la sorcière s'exprimait. C'était la première fois qu'elle rencontrait une femme qui dégageait une telle autorité naturelle, une personnalité si forte qu'elle imposait le respect par ses évidentes qualités et non par la peur. Attale fit un geste vers ses deux compagnes restées en retrait.

— Permettez à mes sœurs de rester anonymes, au cas où les choses tourneraient mal. Nous avons reçu des nouvelles alarmantes de nos sœurs du sud. L'Immortel a quitté Florence et il se dirige vers Strasbourg. Il veut l'eau du Léthé et il sera ici dans très peu de temps. Croyez-moi, c'est un ennemi encore plus formidable que cette salamandre.

— L'eau du Léthé est à l'abri, assura Hanns. Personne ne la retrouvera si ce n'est par la volonté de Dieu.

— C'est bien. Il ne nous reste donc plus qu'à vous mettre à votre tour à l'abri et ensuite nous pourrions disposer de notre propre ennemi.

Hanns s'inclina profondément, une main sur le cœur. Ils évoquèrent encore rapidement les détails de leur plan, puis Janek déclara qu'il était temps qu'ils se remettent en marche. Tandis que ses deux sœurs s'enfonçaient à nouveau dans la forêt, silencieuses, Attale grimpa avec légèreté sur le siège du conducteur et s'installa près du lycanthrope. La sorcière avait adressé à Katell un sourire chaleureux que la jeune fille avait été incapable de lui rendre, se rasseyant pensivement.

Partout en Europe, on brûlait les sorcières avec la bénédiction de l'Église et cela n'avait jamais choqué Katell. Plus le temps passait, plus elle réalisait qu'elle avait vécu toute sa vie avec des œillères... Malgré la crainte qu'on ne surprenne son geste, elle serra la main de Max dans l'obscurité.

* * *

— Pourquoi es-tu déguisée en homme ? avait demandé Attale.

— Parce que c'est plus facile, avait répondu Katell sans réfléchir.

La sorcière avait paru étonnée.

— Plus facile de prétendre être ce que l'on n'est pas ? J'ai du mal à le croire.

Frappée, Katell n'avait su que répondre et l'échange en était resté là. Cette brève conversation avait eu lieu plusieurs minutes plus tôt, avant qu'ils ne se séparent. Depuis les paroles de la sorcière tournaient dans la tête de la jeune fille, obsédantes. Et si Attale avait raison ? Et si elle avait fait fausse route depuis sa fugue de chez sa tante ?

— Tu as entendu ?

Arrachée à ses pensées, Katell se crispa. Max s'était redressé près d'elle, sa main valide crispée sur son épée. La jeune fille serra plus fort son arbalète et regarda les environs avec nervosité.

La charrette était arrêtée au bout du chemin et tout autour d'eux s'étendait l'épaisse forêt fluviale. Janek avait eu toutes les peines du monde à faire faire demi-tour au véhicule, le cheval renâclant à s'aventurer dans les hautes herbes du bord du chemin, mais à force d'autorité, le lycanthrope avait réussi à faire en sorte que la charrette se trouve dans le sens du départ, leur permettant ainsi de prendre rapidement la fuite si nécessaire.

Une torche avait été plantée à l'endroit où la voie s'englou-tissait dans la végétation et on apercevait au loin une autre torche entre les arbres. Leurs ennemis avaient marqué l'itinéraire à suivre pour les rejoindre et cette étrange initiative les avait tous mis mal à l'aise. Néanmoins il était trop tard pour reculer et ils avaient suivi leur plan malgré tout.

Après quelques mots qui se voulaient encourageants mais qui trahissaient surtout la tension de chacun, Hanns, Janek et Attale avaient entrepris de rallier le lieu de rendez-vous, et Max et Katell étaient restés en arrière pour garder la charrette. Katell aurait préféré être au cœur de l'action, mais il était clair que Max n'était pas en état de se battre et elle ne voulait pas le laisser sans défense. Malgré sa frustration, elle avait donc renoncé à sa promesse de voir mourir la salamandre.

Cependant, alors qu'ils auraient dû être à l'abri loin du lieu du combat, Max avait entendu un bruit depuis l'arrière de la charrette où il était assis. Debout à la place du conducteur, Katell balayait du regard la forêt autour d'eux sans rien voir que des ombres auxquelles son imagination, enflammée par la torche crépitante, prêtait les formes les plus fantaisistes. Croassement grave et lointain d'un crapaud, vrombissement sourd des insectes, course précipitée de quelque animal dans les fourrées, craquements et bruissements des arbres... Tout se fondait en un bourdonnement confus et menaçant en même temps que la sueur dégoulinait dans son dos, sur son front, entre ses seins. Cette forêt moite et écrasante ressemblait à la gueule d'un monstre prêt à les dévorer.

Max s'était à demi soulevé en poussant sur sa jambe valide, aussi nerveux qu'elle, et il finit par se rasseoir avec un soupir épuisé.

— Pardonne-moi, j'ai dû rêver.

Katell ne répondit pas, ne se détendit pas non plus. Quelque chose affleurait aux limites de ses perceptions, une sensation qui n'était pas une production de son esprit anxieux, la certitude d'un danger imminent. Les mains tremblantes, Katell arma maladroitement la lourde arbalète, vérifia du regard que les carreaux supplémentaires étaient bien posés à ses pieds. Près d'elle, le cheval s'ébroua en soufflant fort, sa queue fouettant l'air, exaspéré par les moustiques qui le harcelaient sans relâche. Certains attaquaient également Katell, le son insupportable de leurs ailes lui donnant envie de gesticuler en tous sens pour les chasser. À la place, elle restait figée, guettant, ignorant les piqures dans sa nuque et sur ses bras.

Soudain Katell perçut un mouvement au coin de son regard. Elle pivota aussitôt sur elle-même, pointa l'arbalète vers la forêt, mais déjà elle ne distinguait plus rien.

— Il y a quelqu'un, chuchota-t-elle d'une voix étranglée. Reste à l'abri.

Ignorant sa recommandation, Max lutta à nouveau pour se redresser. Au même instant, une flèche surgit des ténèbres et se planta à quelques centimètres du jeune homme. Katell sursauta si violemment qu'elle faillit lâcher son arme. Elle se tourna vers l'origine du tir, clignant des paupières, ne voyant toujours rien dans l'obscurité. La torche non loin les éclairait et les exposait tout en laissant leurs ennemis dans l'ombre. Ils avaient été idiots, ils auraient dû l'éteindre plutôt que d'essayer de profiter de sa lumière rassurante comme des enfants apeurés. Mais il était trop tard pour les regrets.

— Simple avertissement ! cria soudain une voix masculine. Si vous êtes dociles, nous ne vous ferons pas de mal !

— Montrez-vous, espèce de lâches ! rétorqua Katell avec colère.

— Posez vos armes et descendez de la charrette !

Le cheval s'ébroua encore une fois et fit un pas nerveux en avant, donnant un à-coup dans le véhicule. Katell était si concentrée que son corps rectifia instinctivement son équilibre

et qu'elle ne bougea pas, cherchant d'où venait la voix. Raide et prête à tout, elle ruminait sa fureur contre elle-même pour être restée aussi exposée. Décidément la fatigue et la peur la rendaient lente et stupide. Pour quelle autre raison leurs ennemis avaient planté ces torches si ce n'était pour les piéger ?

Katell avait fini par repérer une silhouette qui se fondait en partie contre le tronc épais d'un arbre. Elle s'apprêtait à viser discrètement l'ombre lorsque Max l'attrapa soudain par ses vêtements et l'obligea brutalement à se pencher. Un souffle effleura le dos de Katell et elle vit nettement une flèche se perdre dans la forêt. Au même instant un projectile érafla profondément le cou de Max, faisant jaillir le sang. Katell bondit à l'arrière de la charrette et fit s'allonger Max, se couchant sur lui pour le protéger. Une troisième flèche passa au-dessus d'eux en sifflant, puis les tirs s'arrêtèrent aussitôt. Le cheval avait rué dans son harnais et il piétinait le sol avec nervosité. Une autre attaque de ce genre et l'aiguillon de la peur le ferait partir au galop sur le dangereux chemin.

Le souffle court, l'estomac noué, Katell guetta un instant les bruits de la forêt, puis elle baissa les yeux vers Max avec angoisse.

— Tu es blessé ? chuchota-t-elle.

— C'est juste une coupure, répondit-il sur le même ton, rien de grave. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Katell s'efforça de réfléchir. Il y avait une solution pour sortir de ce guêpier, c'était d'attraper les rênes, de fouetter le cheval et de fuir avant que leurs ennemis n'aient l'idée d'abattre la bête. Mais cela signifiait abandonner leurs amis et leur couper toute voie de retraite. Quant à contre-attaquer, cela semblait impossible. Leurs assaillants étaient au moins deux et ils les cernaient, bien à l'abri sous le couvert des arbres. Le simple fait de lever la tête les exposait à prendre une flèche.

Katell devinait que les pensées de Max suivaient le même cours que les siennes tandis que la main gauche du jeune homme se contractait spasmodiquement sur la poignée de son épée. Sauver leurs propres vies impliquait de mettre en danger celles de leurs compagnons et ni l'un, ni l'autre n'était prêt à faire un tel sacrifice.

La situation semblait sans issue lorsqu'un frémissement secoua soudain la forêt, suivi d'un cri étranglé. L'agitation s'accrut à quelques pas, comme si quelqu'un se débattait dans les fourrés, et bientôt un appel au secours désespéré confirma cette impression. Katell reconnut la voix de l'homme qui les avait interpellés. Craignant quelque piège, le cœur battant, elle n'osa pas se redresser pour regarder tandis que leur second assaillant appelait son compagnon avec panique.

— Thomas ! Qu'est-ce qui se passe ? Thomas !

Thomas ne répondit pas et le silence retomba peu à peu dans la forêt. Moins d'une minute plus tard, le boucan recommença, encore plus proche, et cette fois Katell n'y tint plus. Malgré le geste de Max pour la retenir, elle se redressa sur la charrette, son arbalète à la main. Sa mâchoire inférieure tomba sous le coup de la stupeur.

À deux pas du chemin, un mercenaire, comme on en voyait beaucoup en ces temps troublés, luttait avec la dernière énergie contre la végétation. Il avait lâché son arc pour tirer son sabre et il taillait et tranchait de toutes ses forces dans les branches, feuilles, racines qui cherchaient à se saisir de lui. De longues tiges s'enroulaient autour de ses jambes, le déséquilibrant, tandis que des branches fouettaient son dos et que des feuilles s'écrasaient contre son visage, obstruant son nez et sa bouche. La forêt tout entière semblait avoir décidé de détruire cet intrus et elle l'enveloppait de ses mille bras, resserrant de plus en plus son étreinte, jusqu'à ce que l'homme ne puisse plus bouger, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer, jusqu'à ce que ses os se mettent à craquer et qu'il soit véritablement broyé. Lorsque les plantes le relâchèrent, le cadavre du mercenaire s'écroula dans un impact mou, tordu et ensanglanté.

Terrifiée, Katell pointa instinctivement son arbalète sur la plus jeune des sorcières lorsque celle-ci s'avança lentement dans la lumière tremblante de la torche. Elle respirait lourdement, la main crispée sur son étrange bâton, mais elle était calme et elle ne parut pas surprise par l'hostilité effrayée de Katell. Elle lui adressa un doux sourire.

— Attale m'a demandé de vous protéger, dit-elle d'une voix aiguë, juvénile. Ils vous auraient tués, je n'avais pas le choix.

Katell se força à abaisser son arme, non sans se signer ostensiblement. La jeune sorcière recula d'un pas et détourna le regard.

— Vous êtes en sécurité maintenant. Je dois aller aider les autres.

Elle s'éloignait déjà. Katell la retint instinctivement en sautant souplement à terre.

— Attendez ! Vous êtes sûre qu'il n'y a plus de danger ici ?

La jeune sorcière hocha la tête.

— J'ai vérifié les environs. La salamandre n'avait envoyé que ces deux hommes dans cette partie de la forêt.

Katell hésita, puis se tourna vers Max. Le jeune homme s'était agenouillé dans la charrette et il la regardait, pâle et blessé. Il ébaucha un sourire.

— Vas-y. Ils auront sûrement besoin de toi.

— Tu me promets que tu ne bougeras pas d'ici ?

— Seulement si tu me promets de revenir entière.

Katell lui rendit son sourire, puis elle effleura ses doigts, promettant silencieusement. Elle glissa trois carreaux d'arbalète supplémentaires dans sa ceinture, avant de rejoindre la sorcière, sombre et résolue.

— Allons-y.

Une nuance de respect éclaira le regard de la jeune femme. Elle s'inclina et entreprit de guider Katell.

* * *

Silencieuses et tendues, les deux jeunes femmes suivaient la voie tracée par les torches de la salamandre. *Un chemin de feu pour une créature de l'Enfer*, songeait Katell. Malgré son effroi, l'attitude calme et déterminée de sa compagne l'obligeait à rester focalisée sur leur objectif et à ne pas paniquer. En dépit de son air bourgeois et de sa timidité, la jeune sorcière évoluait avec aisance dans ce monde nocturne si inquiétant, le parcourant sans doute depuis toujours. Elle n'avait guère montré d'émotion après avoir tué deux hommes. Quelle vie étrange devait donc mener cette créature au visage si lisse et si innocent...

Peu à peu, elles s'enfonçaient dans la forêt et se rapprochaient du Rhin, traversant des étendues d'herbes hautes à la

terre molle et boueuse, se frayant un difficile chemin dans d'épais buissons aux épines coupantes, entre des lianes étouffantes, sous des arbres aux racines traîtresses. Leurs compagnons les avaient précédées sur ce même parcours et leur avaient en partie ouvert le passage, facilitant leur progression, mais au bout d'un moment, la sorcière les fit s'éloigner de ce chemin trop évident, les conduisant vers des voies plus difficiles.

Durant plusieurs minutes, elles longèrent le fleuve, se faufilant à travers un épais rideau de roseaux, tâtonnant à chaque pas du bout de leurs bottes pour s'assurer de trouver de la terre ferme sous leurs pieds. L'humidité était plus forte que jamais, rendant la chaleur pénétrante et collante, les enveloppant d'une odeur putride de vase, et les moustiques formaient autour d'elles une nuée agressive qui corrodait les nerfs de Katell comme un acide.

Soudain la sorcière arrêta Katell au milieu des roseaux et lui désigna silencieusement la torche suivante, plantée au milieu d'un pré, puis deux ombres non loin, dissimulées dans les premiers roseaux. Deux autres mercenaires montaient la garde en ces lieux, prêts à se débarrasser d'éventuels intrus ou à barrer le chemin à leurs compagnons s'ils essayaient de fuir. Ils craignaient si peu de se faire surprendre qu'ils ne regardaient même pas dans leur direction. La jeune sorcière colla sa bouche contre l'oreille de Katell et chuchota quelques instructions, puis toutes deux se séparèrent.

Katell patienta deux interminables minutes, puis elle se mit lentement en mouvement, marchant aussi silencieusement que possible, se rapprochant des mercenaires. Chaque bruit de succion sous ses bottes, chaque craquement des roseaux, chacune de ses courtes respirations lui paraissaient être un cri dans la nuit et pourtant les deux hommes ne remarquaient rien. Les mains moites au point que l'arbalète lui glissait entre les doigts, elle s'arrêta un instant pour essuyer ses paumes sur son haut-de-chausse, trempé lui aussi. L'arme était lourde et commençait à lui faire mal aux bras. Indifférente, elle reprit sa progression prudente, si concentrée qu'elle en oubliait même les moustiques.

Lorsque la sorcière fondit sur les deux hommes, Katell réagit en une fraction de seconde et se mit à courir. Enivrée par l'excitation du moment, elle oublia sa peur, les dangers,

son inexpérience, l'obscurité. Soudain aiguisé comme une lame, son esprit voyait tout avec une clarté limpide. Sans ralentir, elle leva son arbalète, visa et tira. Le carreau se ficha dans la nuque d'un des hommes qui s'écroula sans un son.

Pendant ce temps la sorcière faisait face à une résistance inattendue et le second mercenaire avait brisé son bâton d'un coup d'épée. Il avait empoigné la jeune femme par la gorge, était prêt à l'empaler sur sa lame. Katell les rejoignit d'un bond et lui abattit l'arbalète sur le crâne. L'homme tituba, à moitié assommé. La sorcière en profita pour s'emparer de son poignard. Elle l'égorgea d'un seul geste net. Le mercenaire s'effondra, agité de soubresauts. Du sang débordait de ses mains pressées sur son cou et il ne tarda pas à s'immobiliser, les yeux grands ouverts, les traits figés dans une grimace hideuse. Le meurtre des deux hommes n'avait pas pris plus d'une minute et n'avait fait pratiquement aucun bruit.

Choquée, Katell se signa et pressa son crucifix contre sa peau brûlante. Impassible, la sorcière ramassa l'épée de l'homme, y glissa l'ornement de plumes arraché à son bâton brisé et tourna les talons. Katell se hâta de la suivre, s'efforçant non sans peine de recharger son arbalète malgré l'obscurité. Bientôt elles se glissèrent dans une nouvelle forêt de roseaux et cette fois elles restèrent dissimulées non loin de l'orée, ayant enfin atteint leur but.

Un pré s'ouvrait devant leur cachette, ses herbes hautes et jaunies par le soleil ondoyant jusqu'à la rive du Rhin. Une grande partie en avait été piétinée et deux groupes s'y faisaient face, encadrés par deux rangées de torches qui jetaient un éclairage chaud sur la scène tout en accentuant les ombres. D'un côté se trouvaient Hanns, Janek et Attale. De l'autre la salamandre, Hammerer, cinq soldats dont un gardait avec rudesse Lidy attachée et bâillonnée, et enfin un petit homme au physique insignifiant que deux golems entouraient comme des gardes du corps. Lidy ne semblait pas blessée, mais le nombre de leurs ennemis horrifia Katell.

— Comme vous pouvez le voir, votre épouse est en vie, maître Engelmann, disait Bérénice du Cléré avec une satisfaction répugnante. Il ne tient qu'à vous que cet état de fait se prolonge. Avez-vous apporté ce que je vous ai demandé ?

Hanns tira de sa besace un flacon, très proche du vrai avait-il affirmé, et le leva vers la salamandre.

— Voici l'eau du Léthé.

Katell nota distraitemment qu'Attale s'était placée légèrement derrière Janek. À demi dissimulée à leurs ennemis, la tête baissée, elle faisait d'étranges gestes de la main et ses lèvres murmuraient des paroles silencieuses. Katell vérifia encore que son arbalète était bien chargée, puis elle se raidit, prête à bondir. À côté d'elle, la jeune sorcière partageait la même excitation, le poing serré sur son épée.

Cependant Bérénice du Cléré s'avancait tranquillement, la main déjà tendue, et Hanns eut un mouvement de recul.

— Je ne vous donnerai ce flacon que lorsque mon épouse sera libre, lança-t-il.

Sa voix trahissait sa tension, mais il faisait face à la salamandre avec courage. Celle-ci lui adressa un sourire venimeux.

— Croyez-vous vraiment être en position de négocier, mon cher ? Je pense qu'il est temps que je vous ramène à un peu plus d'humilité.

Elle fit un geste sec. Le mercenaire qui tenait Lidy la saisit par les cheveux, lui bascula la tête en arrière et l'égorgea.

Ce fut avec un parfait sentiment d'irréalité que Katell vit le corps de Lidy tomber mollement à terre comme un paquet de chiffons et y rester immobile, inanimé au milieu d'une flaque sombre qui grandissait rapidement. La femme n'avait même pas eu le temps de pousser un cri. Sans sommation, d'un simple claquement de doigt, sa vie s'était éteinte comme on souffle une bougie. Tant de chaleur et de tendresse, tant de rires et de larmes, tant de souvenirs, de pensées, de gestes, d'habitudes, disparus comme s'ils n'avaient été qu'un mirage sans consistance. Lidy était morte.

Pétrifié, Hanns fixait le cadavre de son épouse avec des yeux exorbités. Janek voulut le rejoindre, mais Attale le retint prudemment. Avec une lenteur hébétée, anéanti par le choc, Hanns tourna son regard vers Bérénice du Cléré.

— Pourquoi ? souffla-t-il.

La salamandre ricana.

— Parce que vous et votre femme n'êtes rien d'autre que de petits humains sans importance destinés à servir les êtres

supérieurs que nous sommes. Réveillez-vous, maître Engelmann, le monde nous appartient. Il appartient à ceux qui sont prêts à tuer pour le posséder.

Elle tendit à nouveau la main.

— Donnez-moi l'eau du Léthé.

Hanns baissa les yeux vers le flacon entre ses doigts tremblants. Il le fixa d'interminables secondes, releva la tête. Puis tout s'accéléra.

Avec une vivacité extraordinaire, Hanns lança le flacon qui alla se briser sur les cailloux de la rive. Bérénice du Cléré poussa un hurlement de rage strident et s'enflamma littéralement, réduisant ses vêtements en cendres, se transformant en une véritable boule de feu. Janek bondit pour tirer Hanns en arrière. La jeune sorcière jaillit de sa cachette, fonçant vers les mercenaires. La vieille femme qui ressemblait à une mendiante prit leurs ennemis à revers, surgissant des ténèbres. Sur un ordre inaudible du petit homme, les deux golems se mirent en branle, serrant leurs poings comme des rochers. Attale courut jusqu'au Rhin et frappa l'eau de son bâton en criant un appel désespéré. Hammerer se prépara à fuir, protégé par deux mercenaires.

Katell voyait tout cela à la fois et c'est ce qui la fit réagir avec un temps de retard. Mais sa paralysie ne dura guère et elle se précipita à son tour pour se joindre au combat, soulevée de rage par la vue du cadavre de Lidy que les mercenaires piétinaient dans leur panique. Elle n'avait pas fait trois pas qu'un grondement sourd montait du fleuve. Tous les combattants se figèrent, surpris, à l'exception d'Attale et Janek.

Déjà le grondement s'éteignait et lorsque le silence revint, une jeune femme émergea peu à peu de l'eau, vêtue d'une robe blanche et fluide, ses longs cheveux blonds flottant sur ses épaules, le teint diaphane et les yeux d'une clarté liquide. Elle prit pied sur la rive avec une grâce infinie, puis son regard se posa sur Bérénice du Cléré et ses traits harmonieux se crispèrent d'une haine féroce. La salamandre tourna vers elle son corps embrasé et ses poings se serrèrent.

« Les ondines et les salamandres sont des ennemies naturelles, avait dit Janek. Normalement les ondines ne se mêlent pas des affaires de ceux qui vivent sur la terre, encore moins

de celles des humains. On peut les invoquer des heures sans qu'elles ne se montrent. Mais je crois que je connais quelqu'un qui sera capable d'en appeler une et si elle découvre la salamandre sur son territoire... » Janek ne s'était pas trompé. L'ondine avait répondu à l'appel d'Attale et la salamandre ne savait pas comment réagir à cette intrusion inattendue, trahissant enfin une faiblesse.

Sans hésiter, l'ondine sauta à nouveau dans le fleuve, parut saisir l'eau à pleines mains et la jeta sur la salamandre. Aussitôt celle-ci balança une colonne de feu et les flammes rencontrèrent l'eau dans un jaillissement de vapeur sifflante. Un arc se forma entre les deux créatures, liquide d'un côté, embrasé de l'autre, avec à leur point de jonction un brouillard qui projetait des gouttes brûlantes à plusieurs mètres à la ronde. Autour d'elles, le combat avait repris.

Janek s'efforçait de protéger Hanns des mercenaires tandis que les sorcières luttaienent contre les golems dont le maître s'était déjà évaporé dans la nuit, sentant sans doute le vent tourner. Katell courut donner un coup de main au lycanthrope et Hanns lui lança un regard d'incompréhension, avant de chuter lourdement sous l'effet d'un coup en pleine tête. Katell se dressa aussitôt à côté de lui, brandissant son arbalète. Le mercenaire essaya de détourner son arme, ils luttèrent un instant, puis le carreau partit tout seul, transperçant la gorge de l'homme.

Katell abandonna l'arbalète, aida Hanns à se lever. Janek avait brisé la nuque d'un autre mercenaire, les trois restants entouraient Hammerer qui hésitait à fuir. Un cri monta soudain du côté des sorcières et Katell tourna les yeux juste à temps pour voir un des golems laisser tomber le corps de la vieille femme qu'il venait de casser littéralement en deux.

Katell ramassa une épée. Elle voulut attraper Hanns, l'éloigner du combat, mais l'imprimeur n'était plus à ses côtés. Il avait tiré un poignard de sa ceinture et il regardait l'arche d'eau et de feu avec une fixité anormale, son visage gras dégoulinant de sueur, ravagé par un chagrin inexprimable. Et soudain il se mit à courir.

Katell bondit, mais elle ne parvint pas à l'arrêter. Hanns se jeta sur la salamandre, cherchant à la frapper à travers le feu

qui la protégeait. Il fut repoussé par une langue de flammes qui l'embrasa tout entier, le transformant en torche humaine. Poussant d'atroces hurlements, il tituba sur quelques pas, chercha la direction du fleuve, mais le feu était déjà dans sa chair et il s'écroula bientôt, achevant de se consumer en noircissant l'herbe du pré, dégageant une odeur épouvantable de viande brûlée.

Les jambes de Katell se déroberent sous elle et elle se retrouva à quatre pattes, sur le point de s'évanouir, la nausée aux lèvres. Au bord du fleuve, l'ondine cédait peu à peu face à la puissance démoniaque de la salamandre et le feu se rapprochait dangereusement d'elle. Attale et la jeune sorcière luttèrent désespérément contre les golems, stupides morceaux de glaise qui ne ressentaient ni peur, ni douleur, uniquement voués à tuer. Janek tenait bravement tête aux mercenaires, mais ils avaient réussi à le désarmer, il était blessé et Hammer encourageait ses hommes, leur promettant des montagnes d'or. Lidy et Hanns étaient morts. Ils allaient tous mourir.

Katell prit une profonde inspiration. Elle avait promis à Max qu'elle reviendrait. Elle avait promis devant Dieu qu'elle tuerait la salamandre. Que valaient de telles promesses en un moment pareil, alors qu'elle était écrasée par son impuissance ? Des larmes roulèrent le long de ses joues, elle se recroquevilla légèrement. Comme il aurait été facile de cesser de lutter et d'attendre la mort. Tellement plus facile... « Plus facile de prétendre être ce que l'on n'est pas ? J'ai du mal à le croire. » Katell serra les dents, puis elle se releva brusquement.

Essuyant ses larmes d'un revers de manche, elle récupéra son arbalète, puis elle arracha le carreau fiché dans la gorge de l'homme qu'elle avait abattu. Janek venait de tomber à terre et les mercenaires le rouaient de coups, sur le point de le tuer. Un des golems avait arraché son bâton à Attale et le lui avait brisé sur le dos avec une détermination froide. Katell ne vit rien de tout ça, s'obligeant à charger calmement son arbalète. Enfin, elle épaula l'arme, visa avec soin et lâcha son trait.

Le temps d'atteindre la salamandre à travers les flammes, le bois du carreau était déjà carbonisé et la pointe de métal proche d'entrer en fusion. Mais l'arme était puissante et l'impact fut violent. La salamandre tituba avec un cri de douleur.

Avant qu'elle ne puisse se ressaisir, l'ondine jeta ses dernières forces dans son attaque et l'eau submergea la créature, l'écrasant sur le sol, se déversant sur elle en trombes meurtrières, la noyant sous un déluge sans pitié jusqu'à éteindre à jamais son feu démoniaque.

Lorsque le bouillonnement liquide cessa abruptement, il fallut quelques secondes à Katell pour réaliser que la salamandre était bel et bien morte. Le corps nu de Bérénice du Cléré gisait au milieu d'une profonde flaque, tordu par l'agonie, ses cheveux flamboyants désormais ternes, son teint si blanc virant au jaune. Ce monstre qui avait fait tant de mal aux siens était enfin retourné dans les limbes. Elle avait tenu sa promesse.

Incrédule, Katell tourna les yeux vers l'ondine. La fille du Rhin la regardait elle aussi, pâle, épuisée, calme et lointaine. Lentement elle s'inclina vers Katell, son visage ne reflétant aucune émotion, figé comme les eaux tranquilles d'un lac. Katell lui rendit son salut avec un mélange de respect et de crainte. L'ondine ébaucha un sourire, puis, indifférente au reste des combats, elle se détourna et s'enfonça dans le Rhin jusqu'à y disparaître.

Cependant Katell n'eut pas le temps de savourer sa victoire. Janek fut soudain à côté d'elle. Il la saisit par le bras et l'entraîna dans une course folle, suivi de près par Attale que soutenait la jeune sorcière.

— Tuez-les ! hurlait Hammerer. Tuez-les tous !

Katell jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Tandis que l'échevin gesticulait furieusement, ayant perdu toute réserve et toute dignité dans sa rage haineuse, les trois mercenaires restants et les deux golems s'étaient lancés à leur poursuite. Les monstres de glaise étaient lents et ils parviendraient peut-être à les distancer, mais les soldats étaient sur leurs talons, féroces et déterminés.

Katell aurait préféré faire face et se battre, mais elle avait conscience que Janek et Attale étaient blessés, que la jeune sorcière semblait à bout de forces et qu'un tel affrontement aurait été du suicide. Même si la salamandre était morte, ils étaient trop affaiblis et leurs ennemis trop nombreux.

La marche silencieuse et furtive jusqu'au bord du Rhin avait paru interminable à Katell, leur fuite désespérée fila à la vitesse

de l'éclair. Les torches apparaissaient et disparaissaient les unes après les autres, les forêts de roseaux, les prés, les cadavres des mercenaires que les deux jeunes femmes avaient tués. Janek ne lâchait pas le bras de Katell, serrant à lui faire mal, le souffle rauque, dégageant des effluves de sang et de sueur. De temps en temps le lycanthrope se retournait, criait un encouragement aux sorcières et sa voix ressemblait à un aboiement douloureux, à peine humaine. Pratiquement collée contre lui, Katell sentait à quel point il souffrait de ses blessures et pourtant jamais il ne ralentissait, ni quand la voie à suivre se perdait dans les ténèbres, ni quand Katell ou lui trébuchaient dans quelque trou du terrain irrégulier, ni quand les flèches de leurs ennemis sifflaient autour d'eux. Son énergie animale, irrésistible, galvanisait Katell et lui faisait oublier la brûlure dans ses mollets, sa respiration heurtée, sa nausée, sa terreur.

Attale avait pris un mauvais coup dans le dos, la jeune sorcière s'épuisait d'autant plus vite à la soutenir et les mercenaires se rapprochaient de plus en plus d'elles. Katell faillit s'étaler lorsque Janek la lâcha soudain, mais son instinct de survie la maintint sur ses pieds. Le lycanthrope souleva Attale comme si elle ne pesait rien, libérant la jeune sorcière de ce fardeau et ils purent accélérer encore.

Brusquement se dessina devant eux l'orée de la forêt, la dernière torche, la charrette sur laquelle les attendait Max. Le jeune homme avait guetté leur arrivée, il avait baissé le hayon de la charrette et il se tenait agenouillé au bord. Sans poser la moindre question, il aida Katell à sauter à l'intérieur, tous deux tirèrent Attale à l'abri, puis firent grimper la jeune sorcière. Janek avait déjà bondi jusqu'au siège du conducteur et il fouetta la croupe du cheval, hurlant un ordre qui fit hennir la bête.

Le cheval s'élança aussitôt, mais ses passagers étaient nombreux et il lui fallut un long temps pour prendre de la vitesse, d'autant plus que le chemin était irrégulier. Si les golems avaient pris du retard, raides et massifs, les mercenaires les avaient rejoints, cherchant à se hisser sur la carriole. Janek se retrouva aux prises avec l'un d'eux tandis que les deux autres attaquaient par l'arrière.

Un des hommes attrapa Katell par le bras et parvint à grimper dans la charrette, avant de flanquer un coup de poing

à la jeune fille. Pliée en deux, celle-ci vacilla et un nouveau coup à la tempe la projeta sur Attale, aux prises avec leur second assaillant. Un moment de confusion s'ensuivit tandis que Katell et la sorcière luttèrent pour se libérer l'une de l'autre dans l'espace étroit. Brandissant son sabre, le premier mercenaire était prêt à embrocher Katell, mais Max s'interposa. Ayant enfin réussi à se dégager, Attale traça une figure cabalistique dans les airs tout en prononçant des mots incompréhensibles. Aussitôt le foulard que portait son adversaire s'anima d'une vie propre et se mit à l'étrangler. Profitant de sa faiblesse, la sorcière le poussa hors de la charrette. Au même instant un grognement sauvage retentit à l'avant de la charrette comme Janek arrachait d'un coup de crocs la gorge d'un autre assaillant. Ne restait plus que l'adversaire de Max.

Malgré ses blessures, le jeune homme se défendait avec rage. Les deux combattants étaient si étroitement collés l'un à l'autre que Katell crut avoir rêvé lorsqu'un éclair métallique heurta la poitrine de Max. Repoussant son ennemi avec un cri, celui-ci parvint à lever son épée malgré le manque d'espace et en transperça le mercenaire, avant de le faire basculer. L'homme chuta dans un râle effroyable, mais ils y firent à peine attention. Le cheval avait atteint un trot solide, obéissant aux encouragements de Janek. Les golems n'étaient plus en vue, trois cadavres gisaient sur le chemin... Ils étaient libres.

Un soulagement sauvage était sur le point d'envahir Katell lorsque Max s'écroula au fond de la charrette avec une plainte. Katell s'agenouilla précipitamment à côté de lui et tâtonna sa poitrine, ne distinguant même pas le visage du jeune homme dans les ténèbres. Elle sentit quelque chose de chaud et d'humide sous ses doigts, quelque chose de trop poisseux et à l'odeur trop métallique pour qu'il s'agisse de sueur. La panique l'envahit et elle serra une des mains de Max entre les siennes, levant les yeux vers le ciel avec ferveur.

— Pas lui, je Vous en supplie ! chuchota-t-elle d'une voix étranglée de désespoir. Pas lui, pas lui !

Mais aucun signe ne lui apparut. Elle pressa son visage contre la main de Max et se mit à prier de toutes ses forces.

Strasbourg, lundi 15 septembre 2014

Franck s'était retrouvé en plein dans les bouchons et il avait mis un temps interminable à rejoindre le Wacken et la rue où vivait Kieran. Le soir commençait à tomber et heureusement il n'y avait pas beaucoup de passage dans le quartier. Franck se gara devant le portail, prit Kieran dans ses bras et se hâta en direction de la maison. Il n'avait pas fait dix pas dans l'allée que des racines surgissaient du sol et se refermaient autour de ses chevilles, l'immobilisant. Il manqua tomber et lâcher Kieran, mais se redressa de justesse. Une racine plus grosse jaillit devant lui et faillit lui arracher Kieran. Franck resserra instinctivement sa prise. La racine s'enroula sur elle-même, formant une massue qui n'allait pas tarder à s'abattre sur son crâne. Franck rentra la tête dans les épaules et protesta.

— Yggi, je veux seulement l'aider !

Le végétal parut hésiter, se balançant doucement. Franck toussota pour faire descendre la boule d'angoisse dans sa gorge.

— Il faut le mettre à l'abri. Laissez-moi passer, s'il vous plaît.

Franck se sentait stupide à parler ainsi à des racines, mais il ne voyait pas quoi faire d'autre. À son grand étonnement, Yggi sembla comprendre et il relâcha soudain sa pression, rentrant dans le sol. Franck réprima un soupir de soulagement. Ses jambes tremblaient légèrement, mais elles acceptèrent de se remettre en mouvement et de le conduire jusqu'à la porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt devant lui et il se retrouva face à Piotr et Napi. Le domovoï pointait un fusil de chasse sur lui,

mais il le faisait sans la moindre assurance, les yeux écarquillés par le stress.

— Où est mon maître ? interrogea-t-il d'une voix angoissée.

Gardant un œil sur le fusil, Franck mit un genou à terre et repoussa le pan de couverture qui cachait le visage momifié de Kieran. Piotr poussa un cri d'horreur et recula d'un bond, lâchant son arme, faisant sursauter Napi. Le chat s'éloigna en miaulant. Le premier choc passé, Piotr se précipita vers Kieran, des larmes inondant sa barbe.

— Maître ! Mon pauvre maître !

Il enchaîna dans un mélange d'anglais, de français et d'une langue qui devait être du polonais, se lamentant sans fin. Franck s'efforça de le calmer, posant une main douce sur son épaule minuscule.

— Piotr, ce n'est pas le moment de craquer. S'il vous plaît. J'ai besoin que vous m'aidiez. Où est sa chambre ?

Le domovoï dévisagea Franck quelques secondes, hagard, puis il essuya ses larmes en reniflant et recula vers l'escalier.

— Par ici, monseigneur, c'est par ici...

Franck s'empessa de le suivre et il entendit la porte d'entrée claquer derrière lui. Les feuilles rouges d'Yggi frémissèrent lorsque Franck passa à côté du bonsaï, mais il n'y prit pas garde, se hâtant. Piotr se déplaçait très vite malgré sa petite taille. Sur le palier de l'étage, les deux branches d'un couloir menaient chacune à une aile de la maison. La veille, Kieran avait installé Franck et Johanna dans l'aile gauche. Piotr guida Franck vers l'autre côté. Il s'arrêta bientôt devant une porte, leva un regard hésitant et timide vers l'homme.

— Je ne sais pas si j'ai le droit de vous faire entrer... C'est le domaine du maître, il n'y emmène jamais personne. Il risque de se mettre en colère.

Malgré son évidente affection pour Kieran, le domovoï n'était pas rassuré à l'idée de le contrarier. Franck ravala ce que cela lui inspirait et sourit gentiment à la petite créature.

— Je vous promets que j'en prendrai l'entière responsabilité. Et s'il se met en colère, ce sera plutôt une bonne nouvelle, parce que ça voudra dire qu'il sera guéri, d'accord ?

Piotr réfléchit un instant, puis il acquiesça avec un sourire. D'un geste il fit s'ouvrir la porte et entra dans la chambre,

Franck sur les talons. Celui-ci avait à peine franchi le seuil qu'il s'immobilisait, stupéfait.

La chambre de Kieran était une vaste pièce pratiquement vide. En dehors d'un confortable fauteuil, d'un guéridon et d'un simple tatami avec un oreiller placés au centre de l'espace, il n'y avait aucun meuble. L'endroit n'avait pas non plus de fenêtres ou plutôt il était lui-même une fenêtre, ouverte sur un paysage immense. Tous les murs, le plafond et une portion du sol étaient recouverts d'écrans et chacun d'eux diffusait en simultané une partie d'un seul et même panorama.

Franck n'était plus à Strasbourg, il se trouvait debout sur une colline à la végétation de bruyère rase, aux rochers gris et moussus qui affleuraient. Dans le soleil couchant, il voyait se dessiner au loin des montagnes, au-delà d'une vaste étendue d'eau qui pouvait être un lac ou un bras de mer. En contrebas quelques maisons blanches avaient été construites le long de la côte et la plupart avaient des lumières allumées à leurs fenêtres. Franck apercevait un bateau qui évoluait paisiblement dans le soir, repérable à ses phares. Grâce à d'invisibles haut-parleurs, il entendait le bruit très distant d'un moteur de voiture et surtout le sifflement du vent, si présent qu'il avait l'impression de sentir le souffle de l'air froid sur son visage. Malgré la température agréable de la pièce, les images étaient d'une telle qualité qu'il n'aurait fallu qu'un infime effort d'imagination pour se croire réellement dans cet endroit splendide.

Comme Franck ne bougeait pas, scotché, Piotr se rapprocha avec un sourire de fierté.

— C'est beau, n'est-ce pas ? C'est le pays du maître.

Franck comprit mieux et son émotion gagna en intensité. L'Écosse devait manquer à Kieran d'une manière inimaginable pour qu'il ait fait construire une telle installation. Franck était certain que ce qu'il voyait était filmé en direct, sans doute par des sortes de webcams. C'était le seul moyen, très imparfait, que Kieran avait trouvé pour rentrer chez lui.

Franck serra les dents et s'obligea à réagir. Il déposa son compagnon sur le tatami, cala sa tête momifiée sur l'oreiller, écarta tout à fait la couverture et s'agenouilla à côté de l'homme, désarmé. Piotr imita sa position de l'autre côté du tapis, se tordant les mains, semblant à nouveau au bord des larmes.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Franck en désespoir de cause.

Piotr secoua la tête.

— Je ne sais pas, monseigneur...

— Il devrait déjà avoir commencé à guérir, non ? Je veux dire... Comment c'est censé marcher ?

Piotr grimaça.

— Je ne sais pas, gémit-il encore.

Machinalement, Franck entreprit d'arracher les lambeaux de vêtements encore accrochés au corps de Kieran, puis il étendit la couverture sur lui. Ceci fait, il retomba sur ses talons, impuissant. Il se passa une main dans les cheveux, grogna en touchant la plaie à l'arrière de sa tête. Il ne saignait plus, mais il avait la nuque poisseuse et il sentait la transpiration. Il avait besoin de se laver, de désinfecter sa blessure, de prendre un antalgique. Il avait aussi besoin de manger et de dormir. Il éprouvait une profonde répugnance à l'idée de quitter Kieran, mais il ne voyait vraiment pas ce qu'il pouvait faire.

Franck vida ses poches, déposant près de Kieran son étui à cigarettes, son briquet, sa clé magique et son téléphone. Il avait encore celui-ci dans la main lorsqu'une idée le traversa. Il se tourna vers Piotr.

— Est-ce qu'une femme médecin est déjà venue ici ? Bahar Coskun ?

Piotr hocha la tête.

— Bien sûr, le docteur vient souvent, mon maître lui donne des leçons de violoncelle ! Vous croyez qu'elle saura quoi faire ?

— On va bientôt le savoir.

Franck activa le téléphone de Kieran et constata avec soulagement que l'accès n'était pas protégé par un code. Il parcourut rapidement les contacts, mais la médecin légiste n'y figurait ni sous son nom, ni sous son prénom. Franck repensa à la conversation qu'ils avaient eue à la morgue et il chercha Shéhérazade. Il y avait bien une entrée qui correspondait. Franck lança l'appel. Au bout de trois sonneries, la voix pétillante de Bahar Coskun traversa l'appareil.

— *Caro mio* ! Tu t'es enfin souvenu de m'inviter à dîner ?

Franck expliqua succinctement la situation à la femme et elle retrouva aussitôt son sérieux, se contentant d'annoncer

qu'elle arrivait. Moins d'une demi-heure plus tard, elle les avait rejoints, une mallette de médecin à la main, l'air inquiet. Elle fut tout aussi surprise et fascinée que Franck en pénétrant dans la chambre, mais sa curiosité s'effaça lorsqu'elle découvrit l'état de Kieran. Elle l'examina rapidement, puis releva un regard horrifié vers Franck.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il lui décrivit le procédé employé par Jorgensen et le médecin légiste parut sincèrement choqué.

— Et moi qui pensais que les humains étaient les plus cruelles des créatures...

— Est-ce que vous pouvez le soigner ?

— Il n'y a rien à faire, il faut attendre. Son organisme est capable de se régénérer quel que soit ce qu'on lui fait subir. Mais ça prend plus ou moins de temps en fonction de la gravité des blessures.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas. C'est la première fois que je le vois dans un état pareil. Ce que je sais en revanche, c'est que vous n'êtes pas immortel et que vous avez besoin de soins. Venez. Piotr, j'ai besoin d'eau tiède, d'un gant de toilette et d'une serviette.

Le domovoï s'inclina sans discuter et se précipita hors de la pièce. Bahar semblait réellement être une familière de la maison et elle ramena Franck dans le salon. Elle l'installa sur le canapé, nettoya sa plaie, lui fit quelques points de suture et appliqua un pansement. Elle désinfecta également ses griffures et massa l'hématome sur son épaule.

Tout en s'activant, elle l'interrogea avec tact, mais Franck esquiva la plupart de ses questions. Même si elle paraissait proche de Kieran, il ne voulait pas trahir un des secrets de l'homme par inadvertance. Il en avait suffisamment révélé au lecteur. Franck se demanda un instant ce que les sorcières avaient fait de leurs prisonniers, mais ce sujet le ramenait à Johanna, à son incompréhensible attitude et il finit par l'écarter.

— Vous devriez rentrer chez vous, fit Bahar en remballant son matériel. Prendre une douche, vous reposer. Je vais rester ici cette nuit. Je vous appellerai s'il se passe quelque chose.

Franck hésita, mais il était clair qu'il n'était d'aucune utilité à Kieran et même s'il n'avait pas envie de rentrer, il avait

vraiment besoin de se laver et de changer de vêtements. Il céda donc et quitta la maison, laissant Kieran à la surveillance de Bahar.

* * *

Malgré l'heure tardive et le fait que Stéphanie ne travaillait pas le lundi, la maison était vide lorsque Franck était arrivé. Soulagé, il ne s'était pas posé de questions et il avait filé droit jusqu'à la salle de bains. Une longue douche l'avait délicieusement relaxé, tout comme le fait de pouvoir enfin passer des vêtements propres. Il venait de s'installer dans la cuisine avec un énorme plat de pâtes et trois steaks hachés lorsque la porte d'entrée claqua.

— Franck, c'est toi ?

La voix de Stéphanie était nerveuse, tendue.

— Je suis là !

Stéphanie apparut bientôt à la porte de la cuisine, en tenue décontractée, un sac de sport à la main. Franck se souvint qu'elle avait décidé récemment de se mettre à la zumba, le cours devait tomber le lundi soir. Un bref instant son épouse parut soulagée de le voir, mais cette émotion laissa très vite la place à de la colère contenue. Franck évita son regard et plongea le nez dans son assiette. Stéphanie désigna sa tête en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Franck haussa les épaules.

— Une mauvaise chute, rien de grave.

Il avala la moitié d'un steak en deux bouchées, son appétit se réveillant en même temps qu'il mangeait. Stéphanie laissa tomber son sac, tira lentement une chaise et s'assit face à lui. Elle grimaça un sourire.

— Tu as faim, on dirait...

— Je n'ai rien avalé de la journée, admit Franck.

— Pourquoi ?

— Pas pu...

— Parce que tu étais très occupé, je suppose. Tu es au courant que tu étais censé reprendre le boulot aujourd'hui ?

— Merde ! s'exclama Franck. J'ai complètement zappé !

— Ton cadre a appelé, il n'était pas très content. Je lui ai dit que tu n'étais pas bien et j'ai demandé à ta sœur de leur envoyer un arrêt pour le reste de la semaine. Ça ne lui a pas beaucoup plu, mais bon, elle non plus, elle ne tient pas à ce que tu te fasses virer pour abandon de poste.

— Merci de t'en être occupée. Merci beaucoup.

— Mais je t'en prie, je suis là pour ça.

Elle afficha une moue amère et Franck se demanda combien de temps elle tiendrait encore avant d'exploser. Après tout ce qu'il avait vécu en l'espace de quelques heures, il éprouvait envers elle un terrible détachement. Dans un effet paradoxal, les moments avec Kieran et Johanna lui paraissaient bien plus réels que ceux passés en compagnie de son épouse.

Un instant Stéphanie resta penchée vers lui, puis elle recula sur sa chaise, s'adossant. Ses ongles manucurés cliquetèrent sur la surface de la table. Elle rompit le silence comme on jette un objet à la tête de quelqu'un.

— Tu es pédé, c'est ça ?

Franck releva les yeux avec stupeur. Il s'était attendu à beaucoup de choses, mais pas à ça. Pourtant Stéphanie semblait parfaitement sérieuse. Franck afficha un sourire incertain.

— Bien sûr que non. Enfin, ça fait huit ans qu'on couche ensemble, comment tu peux croire que...

— Je ne crois rien, coupa-t-elle froidement. Je fais des suppositions puisque tu ne me parles pas. Et je trouve que ça se tient. Ça explique pourquoi tu es autant à côté de la plaque avec moi. Et ton nouveau copain, il a carrément l'air gay avec ses fringues sur mesure. C'est ton mec, c'est ça ?

— Quoi Kieran ? Mais jamais de la vie ! Arrête, c'est...

— Toi, arrête. Arrête de me prendre pour une conne. Je l'ai vu te tenir la main, merde !

Son calme commençait à se fissurer, trahissant une véritable rage. Franck la dévisagea avec incrédulité, puis il reposa sa fourchette et s'efforça de prendre un ton raisonnable.

— Écoute, Steph, je ne suis pas gay, d'accord ? Kieran est peut-être... tactile, mais ce n'est pas mon mec. C'est juste un ami. Et je sais que je n'aurais pas dû partir comme ça, je suis désolé si vous vous êtes inquiétés...

— *Si on s'est inquiétés ? Tu te fous de moi ? Tu disparais pendant plus de vingt-quatre heures avec le mec le plus louche que j'ai jamais vu, tu ne te présentes même pas à ton travail et tu te demandes si on s'est inquiétés ? Mais putain, Franck, de quelle planète tu débarques, là ? Qu'est-ce qui t'arrive en ce moment ? S'il te plaît, explique-moi, parce que...*

La voix de Stéphanie se brisa, elle était au bord des larmes. Ému, Franck voulut prendre sa main, mais elle retira brusquement ses doigts. Elle renifla, se maîtrisa.

— Caroline a appelé au moins dix fois. Et ta mère est malade d'angoisse. Tu ne peux pas te barrer comme ça, tu n'en as pas le droit.

Franck se raidit.

— Le droit ? Je fais encore ce que je veux, non ?

— Pardon ? Tu es sérieux ?

Franck serra les dents et détourna la tête sans répondre. Stéphanie défit sa queue-de-cheval et passa une main lasse dans ses longs cheveux blonds.

— Explique-moi, répéta-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Où tu étais ? C'est qui ce mec ?

Franck considéra un instant ces questions, puis il fit un signe négatif.

— Je ne peux rien te dire.

— Pourquoi ?

Franck sourit tristement.

— Parce que tu me prendrais pour un dingue.

Stéphanie le fixa de longues secondes, puis elle insista, de plus en plus furieuse. Franck ne voulait pas lui mentir et il ne pouvait pas lui dire la vérité, aussi jugea-t-il préférable de garder le silence. Stéphanie finit par comprendre qu'elle ne tirerait rien de lui et elle explosa finalement, l'insultant. Franck encaissa sans réagir et cela ne fit qu'attiser la rage de sa femme. Stéphanie finit par saisir son portable et composer fébrilement un numéro. Bientôt elle eut en ligne quelqu'un qui devait être son amant. Fixant Franck droit dans les yeux, elle annonça d'une voix suave à son interlocuteur que son mari était absent, qu'elle l'attendait chez elle, qu'elle avait acheté de la nouvelle lingerie sexy. Franck se leva et quitta la pièce.

Il monta jusqu'à leur chambre sans penser à rien, sans rien ressentir. Il récupéra un de ses sacs de sport, y jeta quelques vêtements, fit un détour par la salle de bains. Stéphanie l'attendait au bas de l'escalier, en larmes. Ils restèrent face à face une minute pleine, se regardant sans rien dire. Franck finit par tourner les talons et partir.

* * *

Assis sur le fauteuil dans la chambre de Kieran, Franck regardait la pluie tomber, rabattue sur Plockton par un vent à décorner les bœufs. Il faisait un temps exécrable en Écosse en ce 16 septembre, mais cela correspondait plutôt bien à son humeur. Kieran était toujours allongé sur le tatami, figé. Son état n'avait pas évolué d'un iota depuis la veille. Bahar avait dû partir travailler et Franck l'avait relayée auprès de l'homme, après avoir passé la nuit dans la chambre d'amis qu'il avait partagée avec Johanna.

Franck ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait été aussi déprimé. Il s'était probablement grillé dans son job qu'il adorait et tout allait de travers : sa relation avec Stéphanie, celle à peine entamée avec Johanna, leur quête de l'eau du Léthé, Kieran... Franck s'obligea à baisser les yeux sur son compagnon, même s'il supportait de moins en moins le spectacle de son cadavre desséché. Et si tout le monde se trompait ? Et s'il ne se réveillait pas ? Cette idée rendait Franck malade. Il avait à peine entrevu ce qu'était Kieran et pourtant ces quelques jours avec lui avaient déjà changé sa vie. Il ne voulait pas le perdre.

Franck était si absorbé dans ses pensées qu'il n'entendit pas Piotr entrer et sursauta lorsque le domovoï apparut soudain à côté de lui. La créature s'inclina.

— Je vous ai préparé le déjeuner, monseigneur.

Conscient qu'il montait la garde surtout pour le principe, Franck emboîta le pas à Piotr sans trop de scrupules. Le domovoï le conduisit jusqu'à la salle à manger. Il avait dressé le couvert pour une seule personne, tout au bout de la longue table au plateau de marbre. Embarrassé, Franck fit un geste prudent.

— Ce n'était pas la peine de mettre la table ici, dit-il. Je pourrais manger avec vous dans la cuisine, non ? Enfin, si... si vous mangez...

Piotr le considéra d'un air choqué.

— Mais, monseigneur, vous êtes un invité !

— Bien sûr, mais tout ça est tellement formel. On pourrait faire les choses de façon plus détendues, non ? Et pour commencer, vous pourriez arrêter de m'appeler monseigneur, parce que c'est vraiment bizarre. Franck, ça ira très bien aussi.

Piotr parut en proie à une perplexité grandissante, lissant son interminable barbe avec nervosité, ses sourcils broussailleux tendus vers le plafond.

— Mais le maître n'aime pas les familiarités, il dit que...

— Le maître n'est pas là pour le moment, coupa Franck avec malaise. Et je ne suis pas lui. S'il vous plaît, Piotr, je n'ai vraiment pas envie de rester ici sans personne à qui parler. On pourrait discuter tous les deux.

Le domovoï réfléchit un long moment, se balançant d'un pied sur l'autre. Il finit par s'incliner.

— Très bien, monseigneur, c'est vous qui décidez.

Franck tiqua, mais il n'insista pas. De toute évidence et en dépit de ses belles paroles, Kieran avait instauré avec Piotr une véritable relation de maître à esclave et il n'allait pas être facile de sortir le domovoï de ce schéma. Néanmoins, une conversation avec la créature pouvait s'avérer pour le moins instructive et Franck lui emboîta le pas.

La cuisine contrastait singulièrement avec le reste de la maison et Franck eut l'impression d'avoir fait un voyage cent ans en arrière. À l'exception d'un énorme réfrigérateur et d'un lustre électrique très sobre, il n'y avait aucun appareil moderne. Une grande cuisinière à bois permettait de faire chauffer une dizaine de casseroles en même temps et maintenait également une température agréable dans les lieux. Une cocotte en fonte y était posée et son contenu mijotait doucement, répandant des effluves appétissants. Napi était installé sur un coussin juste devant le foyer, plongé dans une sieste paisible.

Une table en bois rustique occupait l'espace central, entourée de deux bancs couverts de coussins, et des ustensiles divers étaient rassemblés à une extrémité tandis qu'un gros bouquet

de fleurs sauvages trônait au milieu. Un évier en granit était posé à même le sol de terre battue, occupé par deux bassines en métal, des brosses et des éponges. Des casseroles en cuivre étaient suspendues au mur en chaux blanche, ainsi que des têtes d'ail, des bouquets d'herbes séchées, des sacs d'oignons. Des cagettes de légumes s'entassaient dans un coin, débordant de victuailles. Un monumental vaisselier à l'aspect très ancien occupait tout un pan de mur et il semblait en cours de restauration, une partie de ses peintures florales présentant des couleurs plus vives que le reste. Des aromates en pot poussaient sur le rebord des fenêtres et celles-ci étaient ornées de rideaux en dentelle un peu passés qui cachaient la vue sur le jardin. Une porte-fenêtre permettait de gagner la terrasse, une autre porte ouvrait sur le salon et une troisième sur le hall. Des parfums de nourriture flottaient dans l'air, délicieux, régressifs, et toute l'atmosphère du lieu évoquait un cocon douillet où il faisait bon se réfugier. Franck s'y sentit instantanément chez lui, bien plus que dans le reste de la demeure.

D'un coup de torchon, Piotr nettoya une poussière imaginaire sur la table.

— Je suis désolé, monseigneur, si j'avais su, j'aurais rangé... Le maître ne vient jamais ici.

La cuisine était immaculée, parfaitement rangée à l'exception de ces quelques touches de désordre qui lui donnaient son ambiance habitée et conviviale. Franck sourit à Piotr.

— Vous pouvez être fier, c'est la plus belle cuisine que j'aie jamais vue.

Le domovoï se rengorgea, enchanté, et il parut enfin se détendre un peu. Il désigna la table.

— Asseyez-vous, monseigneur, je vous en prie.

Franck prit place sur un des bancs, les coussins bien moelleux sous ses fesses. D'un geste le domovoï fit s'ouvrir la porte du vaisselier et assiettes, verres, couverts et serviettes volèrent jusqu'à la table, se disposant tous seuls. Franck en était émerveillé, même s'il s'efforçait de le cacher pour ne pas gêner Piotr. Le domovoï déposa de la même façon du pain, du sel, de l'eau, du vin, puis la casserole qui mijotait sur la cuisinière. Il sauta sur le banc en face de Franck, s'y agenouillant, puis il lui servit ce qui se révéla être de succulents choux farcis.

— Une spécialité de mon pays, annonça-t-il avec fierté.

Franck n'eut aucune peine à faire honneur au plat, malgré la façon anxieuse dont Piotr le scrutait, semblant redouter quelque jugement négatif de sa part. Les choux farcis étaient parfaits, goûteux et fondants à souhait, et Franck se répandit en compliments, faisant rougir de plaisir le domovoï. Ce dernier vida son assiette en quelques fourchettes, mangeant vite et sans mâcher, paraissant davantage apprécier de faire déguster sa cuisine que de la déguster lui-même. Une fois son estomac calé, Franck désigna la cuisinière à bois et l'évier pour le moins rustique.

— Vous devriez réclamer du matériel plus moderne à Kieran. Ce serait plus pratique, non ?

Piotr recula sur son siège avec gêne.

— Le maître m'a déjà proposé d'acheter certaines machines des humains, mais je ne veux pas. Je ne saurais pas m'en servir et je risquerais de faire des bêtises. Et puis c'est comme ça que j'ai toujours travaillé, c'est comme ça que ça me plaît. Est-ce que vous trouvez que je ne travaille pas assez bien ?

Devant la mine angoissée du domovoï, Franck s'empessa de le rassurer.

— Non, pas du tout ! Au contraire, je trouve que Kieran a de la chance de vous avoir.

Piotr sourit, ses yeux rouges se teintant de chaleur.

— C'est moi qui ai de la chance, je serais mort sans lui !

Il s'assombrit, se mit à chuchoter avec douleur.

— Vous ne pouvez pas imaginer comment c'était... Les soldats allemands étaient devenus fous. Ils ont tué toute ma famille : Adam, le père, Klara la mère, même Lech le grand-père. Il ne pouvait même plus se lever de son fauteuil, il était complètement aveugle et ils l'ont égorgé comme un chien. Et ma petite Janka, si belle, si douce... Elle n'avait que six ans, elle était née juste avant la guerre, elle jouait déjà du piano, ses parents étaient tellement fiers d'elle... J'ai essayé de les défendre, mais il y avait un vampire avec les soldats et il était bien plus fort que moi !

Piotr s'interrompt, la tête baissée, des larmes roulant dans sa barbe, accablé.

— Je suis désolé, murmura Franck avec émotion.

Piotr haussa tristement les épaules, essuya son visage avec rudesse.

— C'est le passé. Sans le maître, je serais mort avec eux. Grâce à lui, j'ai à nouveau un foyer et je suis protégé.

— Et vous êtes heureux de le servir ?

Franck avait parlé d'une voix prudente, mais Piotr parut offensé malgré tout.

— Évidemment ! Le maître est bon pour moi, je suis heureux de pouvoir lui exprimer ma reconnaissance !

— Bien sûr, mais il doit être un peu compliqué parfois, non ? Je veux dire...

— Le maître est bon pour moi, répéta Piotr d'un ton glacial. Il aime que les choses soient faites à sa manière, mais c'est pareil pour tout le monde, n'est-ce pas ?

Sans laisser le temps à Franck de répondre, Piotr sauta du banc et entreprit de débarrasser. Les restes glissèrent dans une boîte hermétique, la casserole, les assiettes et les couverts rejoignirent l'évier où les brosses les nettoyèrent vigoureusement avant que des torchons ne les sèchent avec soin. Sur son coussin, Napi releva brièvement la tête, chercha une position plus confortable, puis se rendormit.

Franck avait l'impression de regarder *Merlin l'Enchanteur* de Disney, à la différence que Piotr avait l'air encore moins commode que Merlin. Franck regrettait de l'avoir mis en colère. Le domovoï se retourna soudain et pointa un doigt accusateur vers lui.

— C'est la sorcière qui vous a mis des idées dans la tête, c'est ça ? Elle croit que le maître est mauvais, elle ne le respecte pas, elle ne comprend rien ! Moi je l'aime et je sais qu'il vaut plus que toutes les sorcières du monde !

Piotr s'était tellement enflammé qu'une des assiettes manqua la porte du vaisselier et se brisa contre le bois. Le domovoï parut mortifié par cet accident et il se calma instantanément, avec cette brusquerie dans les changements émotionnels qui semblait le caractériser. Il se hâta de nettoyer les débris, puis il revint vers Franck d'un air timide et penaud.

— Est-ce que vous voulez de la tarte aux pommes, monseigneur ?

Franck hocha la tête et il put bientôt mordre dans une merveilleuse tarte aux pommes à l'alsacienne, saupoudrée d'une

dose parfaite de cannelle. Il laissa encore passer un instant de silence tandis que Piotr picorait dans sa propre assiette en évitant de le regarder, puis il reprit la parole d'une voix douce.

— Je suis désolé. Vous avez raison, je ne devrais pas écouter les sorcières.

Piotr sourit à Franck, non sans réserve.

— Le maître vous aime beaucoup, monseigneur. Écouter les sorcières, c'est le trahir.

Frappé par ces quelques mots, Franck acquiesça pensivement.

— Je m'en souviendrai.

Cette fois Piotr lui adressa un large sourire. Il désigna l'assiette de Franck.

— Est-ce que la tarte est bonne ?

— Aussi bonne que celle de ma grand-mère et ce n'est pas peu dire.

À nouveau Piotr parut enchanté. Malgré son physique de gnome barbu, il évoquait un enfant avec ses émotions en montagnes russes et sa sensibilité à fleur de peau. Franck le trouvait très attachant et ce fut avec plaisir qu'il bavarda encore avec lui, s'informant du fonctionnement de la maison, des habitudes de Kieran. Cependant il semblait que ce dernier s'était fait une règle de ne pas avoir d'habitudes et le défi d'organisation que cela représentait semblait beaucoup plaire à Piotr, stimulant sa créativité.

Peu à peu, Franck réalisait qu'il avait mal interprété l'attitude du domovoï, influencé par Johanna. Il était clair que Piotr était heureux et fier de tenir la maison. Quant à sa soumission à Kieran, elle trouvait sans doute son origine autant dans sa propre personnalité que dans l'attitude de l'homme. Le domovoï avait raison, Franck devait arrêter d'écouter les sorcières, surtout après la manière dont elles s'étaient comportées.

* * *

Laissant Piotr à ses occupations, Franck avait retrouvé son fauteuil dans la chambre de Kieran. Il y avait une éclaircie sur Plockton et des bouquets de rayons solaires transperçaient les épais nuages gris, nimbant de lumière les montagnes au loin, jouant de leurs reflets sur le loch Carron. Quelques recherches

sur son portable avaient confirmé à Franck qu'il s'agissait bien du village d'origine de Kieran dans les Highlands. L'endroit était vraiment grandiose dans ces contrastes de lumière, se teintant d'émeraude, d'argent et d'ocre, sauvage et préservé.

Franck avait emmené *Les Métamorphoses*, mais il renonça très vite à les déchiffrer. Outre le fait que le texte était en latin, il était également imprimé dans des caractères inhabituels et difficiles à lire. Franck dut donc se contenter d'admirer les gravures, fascinantes par la richesse de leurs détails, la finesse de leurs traits et leur beauté unique. Le nom du graveur ne figurait nulle part dans le livre, mais il avait dû s'agir d'un véritable artiste et il avait représenté avec une humanité saisissante tous les personnages du long poème : Orphée, Daphnée, Dédale, Zeus, Apollon et tant d'autres.

Franck finit par somnoler, le livre ouvert sur ses genoux sur une vue d'Icare jouant près de son père, Dédale, tandis que celui-ci fabriquait des ailes pour s'échapper du labyrinthe de Minos. Il n'y avait toujours aucune évolution du côté de Kieran et malgré l'assurance de Bahar, Franck commençait à être vraiment inquiet. Il repensa à Jorgensen, à sa jouissance sadique lorsque le taureau avait commencé à *mugir*. Le vampire haïssait Kieran. Pourquoi ?

Franck sursauta lorsqu'un grondement sourd ébranla toute la maison. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce bruit : Piotr avait dit qu'il s'agissait de l'alarme. Tendus, Franck sauta sur ses pieds et se précipita au rez-de-chaussée. Le domovoï avait accouru lui aussi, l'air apeuré. Franck se tourna vers Yggi. Les feuilles du bonsaï bruisaient et l'arbre donnait l'impression troublante d'être furieux.

Sachant de quoi il était capable, Franck se hâta en direction de la porte. Il ne fut pas tout à fait surpris en découvrant Johanna immobilisée au milieu de l'allée. Les racines l'avaient jetée à genoux et s'enroulaient déjà autour de ses bras. La jeune femme lança un regard implorant à Franck, se débattant vainement.

— Yggi, laissez-la !

Cette fois le bonsaï n'obéit pas et son étreinte se fit de plus en plus menaçante. Au bord de la panique, Franck revint sur ses pas. Il hésita brièvement, puis il plongea la main dans la

ramure de l'arbre, entrant directement en contact avec son écorce brûlante. Aussitôt une voix furieuse gronda en lui, envahissant chaque recoin de son esprit.

L'ennemie de la Source n'entrera pas ici !

Franck vacilla, écrasé par cette force formidable qui parlait directement à l'intérieur de sa tête. *Elle n'est pas son ennemie*, protesta-t-il tant bien que mal. *Il ne la considère pas comme ça, Yggi, vous devez me croire !* Ne sachant comment fonctionnait le pouvoir de l'arbre, Franck s'efforça de repenser à la scène avec Jorgensen, à la manière dont Kieran s'était sacrifié pour Johanna. Il perçut quelque chose en provenance du bonsaï, une sorte de trouble étrange.

Si elle pénètre dans cette maison, tu devras répondre d'elle.

Franck approuva vigoureusement et presque aussitôt il perdit le contact avec Yggi. Quelque chose reflua de son cerveau et il tituba en arrière. Il s'obligea à se ressaisir et retourna jusqu'à la porte. Les racines avaient disparu dans la terre, Johanna était en train de se redresser péniblement. La jeune femme épousseta ses vêtements, s'avança jusqu'au perron, mais ne monta pas les marches.

— Merci, dit-elle avec gêne.

Franck haussa les épaules, sa colère réapparaissant maintenant que la jeune femme était hors de danger. Johanna tenta un sourire.

— Je peux entrer ?

Franck la dévisagea de longues secondes. Il aurait voulu l'envoyer au diable, mais il ne s'en sentait pas le courage. Il finit par ouvrir plus largement la porte, s'écartant. Johanna le rejoignit. Piotr, qui avait suivi la scène de loin, lança un regard choqué à Franck.

— Le maître ne serait pas d'accord ! protesta-t-il faiblement.

— Je pense que si, répliqua Franck d'une voix douce.

Le domovoï tourna les talons d'un air vexé et Franck conduisit Johanna jusqu'au salon. Ils s'installèrent devant la cheminée, éclairés par la lueur du feu tandis que l'après-midi s'étirait lentement vers le crépuscule.

— Matheson n'est pas là ? demanda Johanna avec un certain embarras.

Franck la regarda sombrement.

— Il est à l'étage. Toujours dans le même état qu'hier.

— Il n'est pas encore guéri ?

— Non.

Johanna se tordit les mains, mal à l'aise.

— Et ta tête, ça va ?

Franck soupira.

— Pourquoi tu es là ? Tu voulais t'assurer que l'Immortel n'avait pas encore résolu l'énigme à votre place ?

Johanna baissa les yeux.

— Écoute, Franck, il faut que tu comprennes que...

— Que quoi ? Que tu n'as même pas défendu quelqu'un qui a accepté d'être torturé pour te sauver ? Pourquoi tu n'as rien dit ? Elles t'auraient écoutée !

— Non ! Elles ne m'auraient pas écoutée ou elles ne m'auraient pas crue ou elles auraient pensé qu'il avait agi avec une idée derrière la tête ! Tu ne comprends pas, les relations de Matheson avec les nôtres sont... Elles sont compliquées.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué là-dedans. Il t'a sauvé la vie, c'est tout.

— Mais pourquoi est-ce qu'il l'a fait ? Hein ? Pourquoi ?

Franck la dévisagea sans cacher sa déception.

— Alors pour toi, il avait forcément une arrière-pensée ? Tu n'as pas l'impression que ça en dit plus long sur toi que sur lui ?

Johanna s'adossa dans le canapé, le visage fermé.

— Franchement, insista Franck, qui s'infligerait des souffrances pareilles juste pour réaliser je ne sais quel plan ? Est-ce que la Sororité pense que Kieran est maso ? Non, parce que sinon tu admettras que ça ne tient pas debout !

— Je sais, soupira Johanna. C'est ce que je n'arrête pas de me répéter depuis hier. Mais s'il a vraiment fait ça, s'il a laissé Jorgensen le torturer juste pour me protéger, alors...

— Alors quoi ?

Johanna releva les yeux, l'air profondément désespéré.

— Alors ça veut dire qu'on se trompe sur lui.

Le désarroi de la jeune femme était sincère et Franck réalisa qu'il y avait en jeu pour elle bien plus que la simple reconnaissance due à Kieran. Ce qui s'était passé remettait en cause tout ce qu'on lui racontait depuis toujours sur le plus grand

ennemi des sorcières. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle essaye de résister à un tel bouleversement. Franck se radoucît et sa colère céda la place à de la compassion. Johanna grimaça un sourire.

— Quand je me suis portée volontaire pour le surveiller, ma mère était furieuse. Elle a réussi à le cacher l'autre jour, mais elle a vraiment peur de lui. Moi, j'ai entendu parler de lui toute ma vie, je voulais me confronter au monstre. Au départ, Annabelle n'était pas d'accord, parce que je suis trop jeune, parce que je ne maîtrise pas encore complètement la magie, mais elle n'a trouvé personne d'autre, alors elle a cédé. Avant le soir de notre rencontre, j'avais déjà parlé deux fois à Matheson. Le premier jour où je l'ai filé, il m'a immédiatement repérée. Il m'a baladée toute la journée et quand la nuit est tombée, il m'a coincée dans une ruelle. Je peux te dire que j'ai eu la trouille de ma vie. Ce salopard voulait juste se moquer de moi, il a plutôt bien réussi son coup. Après ça, j'ai hésité à continuer, mais je n'aime pas renoncer et il m'avait énervée. Je lui ai collé aux basques à chaque fois que j'étais en congés. Un soir du mois d'août, j'ai voulu m'approcher de la maison, mais son arbre m'a attrapée. Il s'est fichu de moi encore une fois et il m'a flanquée à l'eau, dans la rivière qui passe derrière la propriété. Je ne sais pas nager. Quand Matheson l'a compris, l'arbre m'a ramenée sur la rive. Sur le moment, j'étais à chaque fois tellement humiliée que j'enrageais, mais maintenant je me rends compte qu'il aurait pu me tuer à chaque fois. Qu'il m'ait épargnée quand j'étais à sa merci, je peux encore le concevoir, mais qu'il ait accepté de subir de telles souffrances pour me protéger, c'est... Ça ne correspond pas, tu comprends ? L'Immortel ne sauve pas les sorcières, il les détruit.

— Mais pas cette fois, murmura Franck.

— Non, pas cette fois, soupira Johanna. Crois-moi, c'est encore plus perturbant que d'apprendre que le père Noël n'existe pas.

Ils échangèrent un sourire pensif. Johanna finit par se redresser sur le canapé.

— Est-ce que tu crois que je pourrais le voir ?

— Tu es sûre ? Il est comme hier, ce n'est pas beau à voir.

— J'ai besoin de me rendre compte.

Franck céda et ils quittèrent le salon, s'engagèrent dans l'escalier. Franck se déplaçait avec assurance, déjà habitué à la configuration de la maison, et Johanna en fit la remarque, non sans préoccupation.

— Tu es comme chez toi à ce que je vois...

Franck ouvrit la bouche pour répondre, mais sa voix mourut dans sa gorge. Une horrible plainte venait de traverser l'étage. Franck bondit dans les dernières marches, Johanna sur les talons. Ils coururent jusqu'à la chambre de Kieran, se figèrent sur le seuil, effrayés.

Kieran se tordait de douleur sous sa couverture, son corps agité de violentes convulsions. Une partie de son visage seulement s'était reconstituée et ses orbites étaient toujours vides. Sur ses bras qui battaient spasmodiquement l'air, la chair recouvrait à vue d'œil les tendons et les muscles régénérés, mais cette renaissance semblait le faire atrocement souffrir. Il gémissait, criait, se débattait. Puis ses lèvres se reformèrent, sa langue, et il se mit à implorer dans un anglais marqué par un tel accent que Franck ne comprenait pas un mot. Néanmoins cette preuve de conscience le réveilla et il se précipita vers l'homme tandis que Johanna restait paralysée.

Agenouillé à côté de Kieran, Franck ressentit de plein fouet son impuissance. Il aurait su quoi faire s'il avait eu un humain devant lui, il aurait pu appeler les secours, pratiquer les gestes qu'il avait appris, mais là il n'avait pas la moindre idée des soins à apporter à l'homme. Les yeux de Kieran avaient réapparu, ils roulaient dans leurs orbites, incapables de se fixer, et des larmes coulaient le long de ses tempes. Une odeur de sang et de mort émanait de lui, il tremblait de tout son corps martyrisé, agité de terribles soubresauts. Instinctivement Franck fit pression sur ses épaules pour essayer de l'immobiliser. Et soudain les mains de l'homme se refermèrent sur ses poignets, serrant à lui faire mal.

— Franck, balbutia-t-il, Franck...

— C'est moi, murmura aussitôt celui-ci. Vous êtes chez vous, à l'abri, c'est presque fini, il faut tenir bon !

— Franck, ne... ne m'abandonnez pas... Je vous en prie ! Ne partez pas...

— Je ne vais nulle part, d'accord ? Pour le moment il faut vous calmer. Essayez de respirer. Respirez, Kieran.

L'homme suffoquait de douleur. Il lutta contre lui-même et peu à peu sa respiration devint plus régulière. Ses convulsions s'apaisèrent lentement jusqu'à ce que finalement il s'immobilise, les traits détendus. Sa tête roula de côté, son regard se posa sur les écrans et il esquissa un sourire épuisé.

— Plockton, souffla-t-il.

Il dit encore quelques mots incompréhensibles, puis il sombra dans l'inconscience, à bout de forces. Franck relâcha sa pression sur ses épaules et recula lentement, vidé lui aussi. Kieran semblait paisible désormais, rompu de fatigue mais lui-même à nouveau. Il était guéri. Il était réellement immortel.

Franck se releva et s'écarta de plusieurs pas, soudain envahi par l'angoisse. Jusque-là l'immortalité de Kieran était restée un concept abstrait, mais cette fois il avait vu l'homme passer sous ses yeux de l'état de cadavre à celui de vivant. C'était la chose la plus extraordinaire à laquelle il avait jamais assisté, la plus effrayante aussi.

Franck se souvint de la présence de Johanna lorsque la jeune femme fit involontairement claquer la porte en s'appuyant dessus. Il se tourna vers elle. Elle était très pâle et sans doute aussi troublée que lui. Elle toussota pour s'éclaircir la gorge.

— Je crois... Je crois que je devrais y aller. Tu me prévien-dras quand il se réveillera ?

Franck acquiesça. Il raccompagna Johanna jusqu'à la porte, annonça à Piotr que son maître était enfin guéri, puis appela Bahar Coskun. Une fois de plus, l'Immortel renaissait de ses cendres.

* * *

Le vent avait chassé les nuages et un magnifique tapis d'étoiles surplombait Plockton, le loch Carron et les montagnes environnantes. Le village était plongé dans l'obscurité et le bras d'eau évoquait des ténèbres liquides, mouvantes et d'une profondeur infinie. Quelque rapace nocturne poussait de temps en temps un cri lugubre et, dans la pénombre argentée, Franck avait vu un discret chasseur passer dans les bruyères, sans arriver à déterminer s'il s'agissait d'un chat sauvage

ou d'une martre. En dehors de ces quelques manifestations de la vie animale, le silence était profond, si profond que Franck croyait entendre au loin le murmure du ressac. Il était quatre heures du matin et c'était comme si le temps s'était suspendu.

— Quand j'étais enfant, je montais souvent sur cette colline lorsque la nuit était claire. Je trouvais qu'il n'y avait rien de plus beau au monde...

Franck se tourna vers Kieran. L'homme avait ouvert les yeux, il paraissait brisé et infiniment triste.

— Je suis sûr qu'un jour, vous pourrez y retourner, murmura Franck.

Kieran soupira.

— J'aimerais penser comme vous, mais je crains d'avoir épuisé tous les recours. Mon exil est définitif...

Il abaissa lentement les paupières, s'obligea à rouvrir les yeux.

— Je suis agréablement surpris de me trouver dans ma chambre plutôt que dans quelque geôle de la Sororité. Qu'est-ce qui m'a valu cette indulgence de leur part ?

— Johanna leur a fait comprendre qu'elles avaient besoin de vous pour retrouver l'eau du Léthé et puis je leur ai rappelé qu'elles avaient signé un traité de paix avec vous. Et d'abord comment vous savez que les sorcières sont intervenues ?

Kieran parut retrouver un peu d'énergie, amusé.

— J'aurais été très étonné que la Sororité envoie mademoiselle Beaumont à mes côtés sans surveiller ses arrières. Les sorcières ont beaucoup de défauts, mais elles n'abandonnent jamais une des leurs. J'avoue que je comptais un peu sur elles pour nous sortir de là. Et vous, vous leur avez rappelé le traité ? Voilà qui n'a pas dû leur plaire.

— Pas trop, non. Mais elles ont laissé tomber.

— Eh bien... Merci, Franck.

— Merci à vous. Ce que vous avez fait, c'était...

— Stupide et extrêmement douloureux. Mais ça aura au moins permis que nous nous en tirions tous en un seul morceau. Vous n'avez pas été blessé, n'est-ce pas ?

— Non, à part un peu mal au crâne, je n'ai rien. Et Johanna non plus.

— Bon. Je regrette de vous avoir entraîné dans une situation aussi dangereuse. Si j'avais su que Jorgensen était impliqué, je n'aurais jamais pris le risque de provoquer la Horde. Je suis désolé.

Franck haussa les épaules.

— C'est qui ce type ? Pourquoi il vous hait autant ?

Kieran se redressa péniblement et la couverture glissa, dévoilant son torse étroit, imberbe comme celui d'un adolescent, légèrement bleuté à la lumière des écrans. Il passa une main lasse dans ses cheveux en pétard.

— J'ai faim. Il faut d'abord que je mange. Ensuite je vous raconterai.

Il voulut se lever et s'effondra lourdement, en proie à un vertige. Franck se pencha aussitôt vers lui.

— Vous devriez y aller mollo.

— Sans doute, oui... Pouvez-vous m'aider ?

Franck le soutint et il parvint à le mettre sur ses pieds. La couverture retomba dans un froissement de tissu. Franck voulut la ramasser, mais Kieran l'arrêta, indifférent à sa nudité, et fit apparaître une robe de chambre, épaisse et soyeuse. Il s'y enveloppa, tous ses gestes trahissant une faiblesse diffuse. Franck l'observait avec préoccupation.

— Vous ne voulez pas rester ici ? On pourrait demander à Piotr de vous apporter quelque chose.

— Ce n'est pas nécessaire. De toute façon, j'ai envie d'une cigarette.

Pour toute réponse, Franck ramassa l'étui et le briquet qu'il avait laissés sur le guéridon. Un large sourire s'invita sur les lèvres pâles de Kieran.

— Vous les avez récupérés ? Décidément, vous êtes très précieux, mon cher Franck ! Je suis ravi, je tiens beaucoup à cet étui ! Un ami me l'a offert il y a longtemps.

Il prit la boîte de métal, la glissa dans sa poche avec le briquet, puis il s'appuya sur le bras de Franck avec affection.

— Allons au salon, nous y serons mieux qu'ici.

Franck obtempéra et il put constater à quel point Kieran était loin d'avoir récupéré ses forces. Il dut pratiquement le porter dans l'escalier et l'homme était à bout de souffle lorsqu'il se laissa finalement tomber sur le canapé. Piotr

déboula instantanément de la cuisine, très ému, ses yeux rouges brillants de larmes contenues.

— Maître ! J'ai eu tellement peur !

— Allons, le gronda gentiment Kieran, combien de fois déjà t'ai-je dit qu'il ne peut rien m'arriver ? Prépare-moi plutôt un encas, je meurs de faim.

Piotr s'inclina en souriant et disparut à nouveau dans son domaine. Avec des mouvements ralentis par la fatigue, Kieran alluma une cigarette, puis se laissa aller au fond du canapé, poussant un soupir enfumé.

— Et si vous me racontiez ce qu'il s'est passé en attendant ?

Franck s'exécuta, décrivant maladroitement le départ de Wolf et Jorgensen, l'interrogatoire du liseur, l'intervention des sorcières, puis leur retour, le fait qu'il avait contacté Bahar Coskun, l'attente.

Au milieu de son récit, Piotr revint avec un plateau surchargé de victuailles : du pain, du fromage, des fruits, le reste fumant des choux farcis, une salade de pâtes, une énorme part de tarte, ainsi que de l'eau et du vin. Kieran se lécha littéralement les babines, puis, tout en écoutant Franck, il entreprit de faire un sort à toute cette nourriture, paraissant retrouver des forces au fur et à mesure qu'il engloutissait le contenu de chaque plat. Ce fut tout juste si Franck parvint à subtiliser une pomme, Kieran nettoya le plateau avec la voracité d'un ogre. Enfin repu, l'homme s'adossa à nouveau au fond du canapé, un verre de vin dans une main, une cigarette dans l'autre.

— Nous avons perdu beaucoup de temps, soupira-t-il. Je ne crois pas que Mikkel saura déchiffrer l'énigme, mais il pourrait connaître des gens capables de le faire. Il va falloir nous pencher très sérieusement sur la question si nous ne voulons pas être pris de vitesse. Nous allons avoir besoin d'aide. Demain matin, nous convoquerons Lukas, les Grimm et mademoiselle Beaumont.

Franck approuva, soulagé de voir Kieran reprendre les choses en main.

— Et pour le liseur et le loup-garou ? demanda-t-il. À votre avis, les sorcières en ont fait quoi ?

— Aucune idée. Nous interrogerons la petite Beaumont. J'essayerai de négocier avec les sorcières pour qu'elles me les

remettent. Mikkel n'aime pas se salir les mains. S'il leur a fait confiance pour nous surveiller tous les trois, il y a de très fortes chances qu'il les ait aussi chargés de s'occuper d'Élodie Desmaret. Et nous savons grâce aux photos de Lukas que ce sont eux qui ont agressé Metzger. Je veux m'occuper d'eux personnellement.

Ces derniers mots avaient été prononcés sur un tel ton que Franck se crispa. Kieran balaya ces considérations d'un geste, retrouva une expression plus humaine.

— Et maintenant je vous écoute, dit-il aimablement. Que voulez-vous savoir sur Mikkel Jorgensen ?

Franck réfléchit et croqua pensivement dans sa pomme.

— C'est vraiment un vampire ? demanda-t-il finalement.

— En effet. D'après ce que je sais, il est né à Copenhague et il a été transformé aux environs de 1670. Son maître était puissant et très redouté parmi les nôtres. Il a transmis nombre de ses connaissances à son disciple avant de se donner la mort, comme le font beaucoup de vampires lorsqu'ils arrivent à un certain âge. Une fois libéré de sa tutelle, Mikkel a rejoint la Horde et il en a rapidement gravi les échelons. Ses capacités, sa cruauté et son goût pour la domination en faisaient une recrue idéale pour ces fous.

— C'est dans la Horde que vous l'avez rencontré ?

— Non. À l'époque, je voyageais en Asie et je l'ai rencontré à Pondichéry en 1746. La ville faisait alors partie de la Compagnie des Indes française. Mikkel avait reçu une partie de son enseignement à Paris, il parlait parfaitement le français et il faisait du commerce entre la colonie et la capitale. De mon côté, j'avais longuement habité Paris après mon exil et, en voyage à l'autre bout du monde, je prenais plaisir à fréquenter des gens qui connaissaient la ville. C'est comme ça qu'un soir nous nous sommes retrouvés à discuter dans le salon d'un notable de Pondichéry chez qui nous étions tous deux invités. Mikkel avait entendu parler de moi, naturellement, et j'avais rencontré son maître à plusieurs reprises si bien qu'une certaine familiarité s'est tout de suite instaurée entre nous. Nous nous entendions très bien, son exaltation m'amusait, il avait du charme et mes pitreries le divertissaient, nous passions beaucoup de temps ensemble. Et puis en ces

années-là, la Horde était très affaiblie et Mikkel cherchait à recruter de nouveaux membres. Je constituais pour lui une prise de choix.

— Et ça ne vous dérangeait pas de rejoindre une bande de psychopathes ?

Kieran sourit.

— Pas vraiment. Pour être honnête, j'étais un peu perdu à cette période de ma vie. Je commençais à me rendre compte que je ne pourrais jamais rentrer en Écosse et depuis que j'avais décidé de cesser de combattre les sorcières, je n'avais plus de but, plus rien pour me faire avancer. La Horde me distrayait de ma mélancolie. J'ai accepté de me joindre à eux et je suis revenu en France avec Mikkel.

Kieran écrasa sa cigarette et en alluma une autre dans la foulée.

— Nous n'avons pas fait grand-chose au cours des années suivantes. Mikkel profitait de ses voyages commerciaux pour essayer de recruter de nouveaux membres et je l'assistais parfois, mais cela m'ennuyait. Mikkel m'en voulait de ne pas m'investir davantage, mais il était trop content de pouvoir se servir de mon nom pour faire pression sur notre peuple. Je le laissais faire, je m'en fichais. Tout le temps que je ne passais pas à fuir les sorcières, je végétais. Et puis il y a eu la Révolution. Mikkel y a vu une opportunité et la Horde a joyeusement participé au massacre, en profitant pour placer ses disciples parmi les nouveaux dirigeants. J'ai enfin compris que je m'étais fourvoyé en les rejoignant et j'ai annoncé à Mikkel que je quittais le groupe. Comme vous pouvez l'imaginer, il ne l'a pas bien pris. Mais comme dans le même temps je ne lui servais finalement pas à grand-chose, il a accepté de me laisser partir sans trop de casse. Nous nous sommes séparés en assez bons termes, même si nous ne nous sommes plus revus au cours des cent cinquante ans qui ont suivi.

— Jusqu'à la guerre ?

— Oui. Après l'Anschluss, j'ai essayé de prêter main-forte à la résistance autrichienne, mais j'ai vite compris que ce genre de petites actions ne nous mènerait nulle part. Rien ne paraissait pouvoir arrêter la vague hitlérienne, c'était terrible. La Pologne est tombée, puis la France et bientôt les trois quarts

de l'Europe. Quand nous avons commencé à entendre parler des camps, nous n'y avons pas cru. Mais les déportations massives ont démarré et j'ai pris conscience de l'horreur qui était en train de se produire. Atteindre Hitler lui-même était pratiquement impossible, il était trop bien protégé, y compris par des forces magiques. C'était aussi le cas de ses proches. Alors j'ai décidé d'attaquer là où je le pouvais. Je savais que la Horde s'était ralliée à la SS, ainsi que Mikkel. J'ai retrouvé sa trace. Il m'a accueilli avec une certaine réserve, mais j'ai su gagner sa confiance.

— Comment ?

— Je crois qu'il vaut mieux que vous l'ignoriez. J'ai fait des choses dont je ne suis pas fier pendant cette guerre. La tentation de la violence... Je l'avoue, parfois je me suis pris au jeu et je suis retombé dans mes anciens travers. Mais je n'ai pas perdu de vue mon objectif pour autant. J'ai fourni autant de renseignements que j'ai pu aux Alliés et j'ai éliminé les membres de la Horde les uns après les autres. Ils possédaient tous de grands pouvoirs et il m'a fallu beaucoup de temps et de ruse pour les atteindre. Quand le tour de Mikkel est arrivé, je me suis malheureusement rendu compte que je l'avais sous-estimé. J'ai réussi à le blesser, très gravement, mais il m'a échappé. Je n'ai pas essayé de le retrouver. J'espérais qu'il mourrait de cette blessure et j'étais las de la tension dans laquelle je vivais depuis le début de la guerre. Je n'aspirais plus qu'à la paix. C'était une erreur, je m'en rends compte aujourd'hui, et Mikkel a eu tout le temps de guérir et de fomenter sa vengeance. Un taureau d'airain... Je lui avais raconté cette histoire un soir à Auschwitz, pendant qu'une trentaine de personnes se faisaient gazer à quelques pas de nous.

Kieran se tut sombrement, les yeux baissés, paraissant plongé dans ses souvenirs. Franck avait abandonné sa pomme depuis un moment, captivé. Il reposa le fruit entamé sur le plateau, l'appétit coupé. Il prit une profonde inspiration.

— Et ce Fritz dont il a parlé ? C'était qui ?

Kieran sourit tristement.

— Fritz était mon aide de camp. Il avait dix-neuf ans, il était originaire de Munich et terriblement fier de l'expansion du Reich. Dans le fond, c'était un bon garçon. Il s'était engagé

dans la SS par conviction, mais à chaque fois que nous mettions les pieds dans un camp ou que nous tuions quelqu'un, il ne dormait pas pendant plusieurs jours. La violence de la guerre le dégoûtait et le terrorisait. Son attitude était très mal vue par nos compagnons, mais elle m'aidait à garder les pieds sur terre et je l'ai protégé aussi longtemps que j'ai pu. J'avais besoin de son innocence et de son humanité.

— Et pourtant vous l'avez tué ?

Kieran soupira.

— Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'était de vivre en ce temps-là, dans ces conditions-là. Fritz n'était qu'un enfant et malgré tous mes efforts, il a fini par être contaminé par le mal ambiant. Au fil du temps il est devenu plus dur, plus insensible. Jusqu'à ce qu'un jour je le surprenne en train de violer une résistante allemande que nous avions arrêtée. Je l'ai emmené, je l'ai pris dans mes bras et je lui ai tiré une balle dans le cœur. J'ai prétexté que je m'étais réservé cette femme, que nous nous étions disputée à cause de ça. Cela a convenu à Mikkel et je n'ai pas eu d'ennuis. Mais la vérité, c'est que je n'ai pas supporté de le voir succomber au mal. Il était perdu de toute façon, j'ai simplement abrégé ses souffrances.

— Vous auriez pu essayer de l'aider !

— Après ce qu'il avait fait ? J'ai vu son visage quand il était sur cette femme, il était bien trop tard pour l'aider. Je l'aimais, je ne pouvais pas le laisser s'avilir davantage.

Franck baissa la tête avec effroi et consternation.

— Vous avez tellement de sang sur les mains...

Kieran ne répondit pas. Il se leva et marcha jusqu'à la baie vitrée, plongeant son regard dans le jardin enténébré, fumant silencieusement. Franck était sous le choc et il sentait qu'il lui faudrait un moment pour digérer tout ça. Mal à l'aise, il finit par se lever.

— Je vais me coucher, murmura-t-il.

Kieran resta muet et Franck se détourna avec un soupir. Il était presque à la porte lorsque l'homme le rappela.

— Franck, attendez.

Franck pivota sur lui-même. Kieran le regardait depuis l'autre bout de la pièce, à moitié dans l'ombre, et il semblait y avoir entre eux une distance infinie.

— Ne m'abandonnez pas, fit l'homme d'une voix douce. Il y a trop longtemps que je cherche quelqu'un comme vous. J'ai besoin de vous.

— Jusqu'à ce que je finisse comme ce Fritz ?

— Vous n'avez rien à voir avec Fritz. Et je ne suis plus celui que j'étais dans ces années-là. Je ne le serai plus jamais si vous m'aidez. S'il vous plaît. Ne partez pas. Aidez-moi.

Franck hésita, troublé. Il finit par secouer la tête.

— Bonne nuit, Kieran.

L'homme resta silencieux et Franck sortit, avec l'impression que tout le poids du monde venait de se déposer sur ses épaules.

*Quelque part dans la campagne alsacienne,
4 septembre 1586*

Le visage de Max était si froid et pâle qu'il évoquait un masque de cire. À la mortelle blancheur se mêlaient le mauve et le jaune des hématomes, le brun des plaies, le rouge du sang. La chair tuméfiée avait presque retrouvé sa forme normale et les traits du jeune homme se dessinaient nettement malgré quelques lignes brisées. Il aurait suffi d'un infime effort d'imagination à Katell pour effacer toutes les blessures et retrouver le Max qu'elle avait toujours connu. Mais une telle projection semblait impossible alors que dans ce visage éteint, seuls les yeux étaient encore en vie, sombres, rougis, mélancoliques.

Katell prit une profonde inspiration pour ravalier ses larmes et détourna le regard de la tête de Max appuyée en travers de ses cuisses. Devant elle, Janek conduisait la charrette d'une main sûre malgré la fatigue qui voûtait ses épaules et les cahots de la route qui réveillaient ses blessures. Katell éprouva une bouffée d'affection pour le lycanthrope. Il avait tant fait pour eux, il avait été si présent, si solide. La dernière chose solide dans l'existence de Katell.

La jeune fille observa distraitement le paysage autour d'eux. Malgré son origine étrangère, Janek connaissait très bien l'Alsace et ils les menaient sur des voies peu fréquentées, évitant autant que possible les terres qui appartenaient à la ville de Strasbourg. Depuis la veille, ils n'avaient pas vu trace de mercenaires, mais Hammerer était toujours en vie et il

avait certainement lancé des soldats à leur recherche, ils ne pouvaient courir aucun risque.

C'était Katell qui avait pris la décision de se réfugier à Zürich. Elle avait entendu parler si souvent de la cité alliée de Strasbourg qu'elle avait l'impression de la connaître déjà. Les Zurichois partageaient une langue similaire, la religion protestante et une certaine aisance. Et puis elle doutait qu'Hammerer les ferait poursuivre aussi loin.

Janek avait déjà voyagé jusqu'à la Confédération Suisse et il avait offert spontanément d'accompagner Max et Katell. La jeune fille lui en avait été reconnaissante à un point qu'elle n'avait pas su exprimer. Désormais ils avançaient vers le sud, longeant les prés, les champs et les vastes forêts d'Alsace centrale, évitant autant que possible les nombreux villages dont les clochers hérissaient le paysage comme des bornes marquant leur progression. À leur gauche, ils devinaient parfois la proximité du Rhin, la vague brumeuse des lointains sommets de la Forêt Noire, ils croisaient le cours de l'Ill qui descendait vers Strasbourg dont ils étaient bannis, tandis qu'à leur droite se dressaient les Vosges aux lignes arrondies, mauves dans la lumière grise d'un ciel couvert. La pluie menaçait, la température avait considérablement chuté après les orages de la veille et Katell guettait le moindre signe d'averse, anxieuse que l'humidité froide n'ajoute encore aux souffrances de Max.

Après leur fuite éperdue, ils s'étaient réfugiés chez Attale. Là, la jeune sorcière les avait aussitôt quittés, s'enfonçant dans la nuit à pied, pressée de rentrer chez elle. Elle les avait à peine salués, avait simplement échangé quelques chuchotements avec son aîné.

Attale vivait dans une maison isolée du village d'Eschau, sur une rive de l'Ill. Katell avait été stupéfaite de découvrir cet intérieur propre qui ressemblait à n'importe quel autre et plus encore de constater qu'Attale était mariée et avait trois enfants. Son époux l'attendait, homme costaud et taciturne, et à leur arrivée échevelée, il avait abandonné le panier qu'il était en train de tresser à la lumière d'une lanterne. Il les avait accueillis sans la moindre surprise, visiblement au courant des activités nocturnes de sa femme. Il avait même aidé Janek à porter Max jusqu'à une pièce à l'écart, éloignée de la chambre

des enfants endormis.

Attale avait encore de l'énergie malgré le mauvais coup qu'elle avait pris sur le dos et elle avait examiné et soigné la plaie de Max avec attention. Dans la confusion du combat, une lame s'était enfoncée dans la poitrine du jeune homme, transperçant sans doute un de ses poumons à en juger par sa respiration sifflante. Attale n'avait rien dit, mais Katell avait compris à son regard qu'il n'y avait rien à faire. La plaie était trop profonde, Max avait perdu trop de sang, il était déjà trop affaibli par ses autres blessures ; à moins d'un miracle, il ne survivrait pas.

Max était conscient, tremblant de douleur et d'épuisement, et il avait compris lui aussi. Il était resté très calme, avait suggéré qu'ils le déposent à un endroit où les mercenaires le trouveraient, où il pourrait les orienter sur une fausse piste. Katell avait refusé tout net. Max avait discuté un peu, autant que le lui permettaient ses forces qui s'étiolaient, mais il n'avait pas pu cacher tout à fait son soulagement lorsque Katell avait mis un terme catégorique à la discussion. Attale avait donné au jeune homme une infusion pour apaiser ses souffrances et depuis il oscillait entre un dangereux sommeil et une veille absente.

Katell renifla plusieurs fois, la gorge nouée, luttant contre elle-même. Son bras était passé en travers de la poitrine de Max et la main valide du jeune homme reposait sur son poignet, douce et froide. Il resserra légèrement son étreinte, consolateur, mais Katell n'eut pas la force de le regarder.

La séparation d'avec Attale avait été pénible, emplie de tristesse, et la sorcière les avait serrés longuement dans ses bras, leur murmurant quelques mots à chacun. Son époux n'avait pas dit grand-chose, se contentant de les recommander à la grâce de Dieu.

Ils avaient quitté Eschau avant l'aube et Janek les avait emmenés au fin fond d'une forêt voisine, jusqu'à une cabane construite par ses frères lycanthropes pour leurs rencontres secrètes. Là, ils avaient pu s'abriter des orages qui avaient éclaté et se reposer enfin quelques heures avant de reprendre la route, voyageant en partie de nuit pour ne pas se faire repérer. Plusieurs jours de trajet les attendaient encore avant

de rallier Zürich.

Depuis quelques heures, abandonnée à l'arrière de la charrette et se laissant porter, serrant contre elle Max agonisant, Katell avait l'impression de flotter hors du temps et de la réalité, spectatrice du monde et de sa propre existence. Plusieurs fois déjà elle avait retracé mentalement tous les événements qui l'avaient conduite où elle se trouvait, cherchant les erreurs qu'elle avait commises, les mauvaises décisions qui avaient provoqué cette catastrophe. Elle s'efforçait de voir dans ce tragique destin la volonté de Dieu, elle luttait pour accepter qu'elle ne pouvait plus rien y changer, qu'elle devait embrasser son chagrin pour mieux le surmonter, mais elle n'arrivait pas à juguler sa colère et sa révolte, la haine que lui inspirait le simple souvenir de Bérénice du Cléré, son dégoût pour l'eau du Léthé et tout le Peuple Invisible à l'exception de Janek, le sentiment d'injustice qui la tenaillait et lui donnait envie de hurler sa rancune à la face du ciel. Elle affichait une apparence calme et résignée alors que tout au fond d'elle bouillonnait un magma de rage, d'incompréhension, de douleur, d'impuissance et de désarroi.

— N'aie pas de regrets, chuchota soudain Max d'une voix faible. Je n'en ai pas, moi...

Katell esquaissa un sourire amer, gardant les yeux fixés sur le paysage. Max avait toujours su percer à jour les masques qu'elle arborait, même lorsqu'il ne comprenait pas ce qu'il voyait. Cette simple pensée lui donnait envie de pleurer.

— Regarde-moi, s'il te plaît.

Dans un violent effort sur elle-même, Katell baissa le regard vers le jeune homme. Il lui sourit tendrement et la gorge de la jeune fille se noua à nouveau.

— Tu ne devrais pas parler, rétorqua-t-elle nerveusement. Il faut économiser tes forces.

— Pour quoi faire ? Je vais mourir...

— Tu ne vas pas mourir.

Max sourit encore et Katell se sentit ridicule. Elle renifla, détourna la tête. Les doigts froids du jeune homme effleurèrent son poignet dans une caresse délicate. Il toussa faiblement et Katell se crispa, redoutant ces quintes qui le harcelaient depuis la veille, le torturant et l'épuisant. Parfois il s'étouffait,

secoué de convulsions, cherchant l'air comme un poisson hors de l'eau, et la déchirure béante dans le cœur de Katell grandissait à chaque fois qu'elle était contrainte d'assister à cet affreux spectacle sans rien pouvoir faire. Cependant Max avait réussi à se maîtriser, respirant lourdement, un léger sifflement s'échappant de ses lèvres entrouvertes, entre ses dents teintées de sang.

— Je n'ai jamais connu mon père, murmura-t-il. Ma mère n'a jamais voulu en parler, mais je crois qu'elle a été violée par un soudard. Elle détestait les soldats. Je pense que je ressemble à mon père, je l'ai deviné parfois dans ses yeux, même si elle ne m'a jamais rien reproché. C'était une femme extraordinaire, aucun homme n'osait la défier, elle t'aurait plu. J'avais douze ans quand elle est morte des fièvres et aujourd'hui encore elle me manque presque chaque jour...

Max soupira doucement et Katell se décida à le regarder prudemment. Il avait les yeux dans le vague, plongé dans ses souvenirs.

— Il y a beaucoup de Juifs à Cracovie et les lois polonaises sont bien plus souples à notre égard que dans le Saint Empire, nous étions tranquilles. Mon grand-père était boucher, il avait perdu sa femme et ses deux fils et il a recueilli ma mère malgré son déshonneur. Elle l'aidait à tenir son commerce et nous vivions avec lui, plutôt confortablement. Mon grand-père avait grandi entouré de rabbins et c'était un véritable érudit, curieux de tout. C'est lui qui m'a appris l'allemand, le grec et le latin. Je crois qu'il parlait au moins six ou sept langues. Il aurait voulu que je devienne rabbin à mon tour, ce que lui-même n'avait pas fait pour des raisons que j'ignore, mais la religion ne m'a jamais vraiment intéressé. Ma mère avait beaucoup souffert du jugement des autres, elle se moquait toujours de ceux qui pensent détenir la Vérité et je crois que j'ai hérité d'une part de son scepticisme. J'ai étudié pour faire plaisir à mon grand-père, mais ce que je voulais, c'était devenir peintre, comme ces hommes qui réalisaient de grands portraits pour la cour de Cracovie. Je n'ai jamais osé le lui dire. Il est mort deux ans après ma mère et comme je n'étais qu'un bâtard, c'est un de mes cousins beaucoup plus âgé que moi qui a hérité du commerce. Il a accepté de me

garder comme employé, il prétendait même qu'il payerait pour le reste de mes études. C'était un menteur et une brute. Sa femme et ses enfants vivaient dans la terreur de ses colères et j'étais le seul dans la maison à oser lui tenir tête. Ça m'a valu plus d'une correction.

Max sourit avec amertume et dans les yeux une lueur de haine tenace.

— Pendant plus de deux ans j'ai supporté la brutalité, le mépris et la tyrannie de cet homme. Je l'ai regardé écraser ses enfants, martyriser sa femme, s'aliéner pratiquement tous ceux qu'il rencontrait. D'un commerce florissant, il a fait une affaire qui périlclitait tant il maltraitait les clients. J'aurais pu partir, mais j'avais l'impression qu'abandonner la boutique, ça aurait été comme perdre ma mère et mon grand-père une seconde fois. Cette vermine avait déjà vendu pratiquement toutes leurs affaires pour épouger ses dettes, y compris tous les livres de mon grand-père, et il ne me restait plus d'eux que l'étoile de David que mon grand-père avait fait faire pour ma circoncision. C'était un bijou de valeur, en argent, et un jour mon cousin a voulu me le prendre également. J'ai refusé de le lui donner. Dans un premier temps, il a laissé tomber et puis il a insisté, de plus en plus lourdement. Il était aux abois, ses créanciers le pressaient, il cherchait le moindre sou. J'ai tenu bon, je n'ai pas cédé.

Max ferma un instant ses paupières bleuies par l'épuisement et Katell caressa gentiment sa tête, captivée, heureuse d'en apprendre enfin plus sur le jeune homme, désespérée que ces confidences sonnent comme un adieu.

— Parfois je me demande ce que je serais devenu si j'avais cédé, reprit le jeune homme. Mais je ne pouvais pas renoncer à ce souvenir, je n'ai jamais pu, pas même quand j'ai failli mourir de faim, pas même quand je savais que ça pouvait compromettre ma sécurité et celle de maître Engelmann. Tout ça pour que mon étoile finisse entre les mains d'un homme comme Hammerer...

Il soupira.

— Les choses ont mal tourné. Je portais le collier sur moi, mon cousin a voulu me l'arracher. Nous nous sommes battus et j'ai été submergé par toute la haine que j'éprouvais envers

lui. J'ai attrapé un des lourds tranchoirs de la boucherie et je lui ai fracassé le crâne.

Katell tressaillit et Max serra faiblement son poignet, comme pour l'empêcher de fuir.

— Pardonne-moi, chuchota-t-il. J'ai besoin que tu saches la vérité. J'ai menti si longtemps que j'ai l'impression d'avoir oublié qui je suis. Je veux me souvenir avant de mourir. Entends-moi, je t'en prie...

Bouleversée, Katell prit la main de Max et l'embrassa avec douleur.

— Je t'écoute, souffla-t-elle.

— Merci. Merci...

Des larmes roulèrent sur les tempes du jeune homme et Katell les essuya tendrement. Max renifla, puis poursuivit son récit.

— Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce que j'avais fait. La femme et les enfants de cet homme, qu'il avait tourmentés si souvent, essayaient déjà de s'emparer de moi, menaçaient de me tuer. Je me suis enfui. J'ai voulu me cacher dans Cracovie, mais on me recherchait. La rumeur disait que j'avais assassiné mon cousin pour le voler, alors qu'il s'était si bien occupé de l'orphelin bâtard que j'étais. J'ai compris que même si j'essayais de donner ma version des faits, personne ne m'écouterait. Alors j'ai quitté la ville, sans rien d'autre que les vêtements que je portais et mon étoile de David.

Max ferma à nouveau les yeux, rompu de fatigue.

— Tu devrais te reposer, fit doucement Katell.

L'ignorant, le jeune homme continua son histoire avec obstination.

— J'étais fou de colère, contre mon cousin, contre moi-même, contre notre communauté, contre Dieu même. Je ne voyais plus d'avenir pour Ezra fils de Sarah, je voulais devenir quelqu'un d'autre, mais je ne savais pas comment faire. Pendant des mois, j'ai erré dans la campagne polonaise, à traîner avec des bandits, à crever de faim la moitié du temps. Nous vivions de petites rapines, mais quand ces hommes ont voulu aller plus loin, j'ai compris que je ne pouvais pas continuer comme ça. Je me suis enfui encore une fois, jusqu'en Hongrie et j'ai réussi à trouver du travail chez un éleveur de bœufs. Cet

homme ne m'a jamais posé la moindre question, il ne m'a même pas demandé mon nom. Tout ce qui lui importait était que je travaille sans rechigner. Au bout d'une journée, il m'appelait le Polonais et ça lui a toujours suffi. C'est quand il m'a proposé d'accompagner sa famille et le reste de ses ouvriers à l'église que j'ai franchi un cap. Ça a été facile d'apprendre les mots et les gestes, de cacher et ensuite de combler mon ignorance de cette autre religion, ça a été tellement facile que je suis allé jusqu'à m'inventer un nouveau nom. Max Pohl. Si simple que personne ne s'est jamais arrêté dessus. J'avais réussi, j'étais devenu quelqu'un d'autre.

Max s'interrompt en toussant, enrôlé. Katell attrapa aussitôt la gourde posée près d'eux et l'aida à boire un peu d'eau. Le jeune homme la remercia faiblement, prit un instant pour se ressaisir et se remit à parler.

— J'aurais pu me convertir pour de bon, mais je savais que mon grand-père ne me l'aurait jamais pardonné, alors je me suis contenté de faire semblant. Pendant deux ans, j'ai observé, appris et je me suis abruti de travail. Et puis un jour cet éleveur m'a demandé de l'accompagner pour mener un troupeau jusqu'à Strasbourg. La ville avait acheté plusieurs centaines de têtes et il fallait du monde pour les livrer. J'étais content de sortir de la routine, j'ai accepté. Le voyage en lui-même a été mouvementé et inoubliable, mais l'apothéose a été l'arrivée à Strasbourg. Depuis Cracovie, c'était la première fois que je remettais les pieds dans une grande cité et j'ai aussitôt aimé cet endroit. Je n'avais pas envie de repartir, j'ai fait mes adieux aux Hongrois et j'ai cherché du travail à Strasbourg. Les imprimeries me fascinaient, les livres, le travail des graveurs. Mais même en me faisant passer pour un protestant, je ne trouvais pas d'employeur dans ce domaine, d'autant moins que je n'ai jamais réussi à corriger mon accent et qu'on me cataloguait aussitôt comme étranger. Jusqu'à ce que je rencontre maître Engelmann.

Max sourit tristement.

— Un jour, dans une auberge, le patron m'a surpris en train de graver un dessin dans sa table avec un couteau. J'avais agi ainsi par désœuvrement, peut-être aussi par provocation. Cet homme a failli me mettre dehors, et puis il s'est rendu

compte que mon dessin lui plaisait et finalement il m'a demandé de décorer une partie de son mobilier en échange de quelques repas. Bien sûr, j'ai accepté et j'ai gravé de nombreux motifs sur ses tables, le dossier de ses chaises, certaines poutres. Quand maître Engelmann a découvert mes dessins, il a demandé à me rencontrer. Il m'a dit que j'avais du talent, qu'il recherchait justement un graveur pour travailler dans son imprimerie. J'avais l'impression de rêver. C'est à peine si j'ai osé lui expliquer que j'avais appris le latin et le grec, que je m'intéressais à tout le processus de l'imprimerie. Il était enchanté et il a décidé de prendre totalement en charge mon éducation. La suite, tu la connais...

Fascinée, Katell ne put s'empêcher de soulever une question qui l'intriguait.

— Hanns n'a jamais su que tu étais juif ?

— Si, bien sûr. Madame Engelmann et lui m'ont accueilli comme un fils, ils m'ont tant donné qu'au bout de quelques mois, je ne supportais plus l'idée de leur mentir. Sans compter les risques que cela leur faisait courir. Un soir, j'ai attendu qu'elle aille se coucher et j'ai expliqué à maître Engelmann que j'étais juif, que j'avais dû fuir Cracovie et que c'était un fugitif qu'il traitait avec tant de bonté. J'étais prêt à tout lui raconter, mais il n'a rien voulu savoir de plus. Il a dit que le passé n'avait pas d'importance, que seul l'avenir comptait et que le mien était de devenir imprimeur. Il n'a pas voulu que j'en parle à madame Engelmann. Je crois... Il regrettait tant de ne pas avoir d'enfant. Dans son cœur, il m'avait adopté et je crois qu'il imaginait me laisser l'imprimerie. Je l'ai imaginé, moi aussi. Comme ce temps me paraît loin...

Max étouffa une brève toux, la respiration entravée.

— Tout paraît si loin, balbutia-t-il. Même toi... Même toi, tu ressembles déjà à un souvenir. Troublant garçon, étrange jeune fille... J'aurais tant aimé tout apprendre de toi, te voir te transformer en femme comme un papillon sort de sa... chrysalide...

Une nouvelle toux interrompit le jeune homme, longue, douloureuse. Katell le redressa pour l'aider à respirer, en larmes. Grimaçant, une main crispée sur la poitrine, Max souffla et du sang déborda de ses lèvres décolorées. Katell resserra

son étreinte sur lui, désespérée.

— Je t'en prie, chuchota-t-elle d'un ton suppliant. Max, Ezra, s'il te plaît...

Le jeune homme avala une goulée d'air, serrant les paupières. Lorsqu'il rouvrit les yeux, des larmes en débordèrent et sa main se posa sur le bras de Katell, étonnamment légère, apaisante.

— Tout ira bien, souffla-t-il. Tu verras, mon amour. Tout ira bien...

Il ébaucha un sourire ensanglanté, puis il ferma les yeux, non sans soulagement. Katell le sentit très nettement lâcher prise. Un instant plus tard il cessa de respirer et son corps meurtri se relâcha totalement.

Katell ne remarqua pas que la pluie se mettait finalement à tomber, martelant froidement son crâne, se mêlant à ses larmes. Elle n'entendit pas Janek lui parler avec compassion, ayant totalement oublié la présence du lycanthrope. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux du visage livide et relâché de Max, creusé par les souffrances, d'une fragilité qui évoquait celle d'un petit enfant. Son cœur, encore gonflé de chagrin un instant plus tôt, n'était plus qu'une pierre glaciale, aussi dénuée de vie que le corps qu'elle serrait contre elle. C'était terminé. Tout était terminé.

* * *

Assise en tailleur, les coudes sur les genoux et le menton sur les poings, Katell fixait leur feu de camp et réfléchissait aux paroles qu'Attale lui avait adressées juste avant qu'ils ne la quittent : « Ce sont nos douleurs qui nous façonnent, bien plus que nos joies. Tu survivras et tu seras plus forte qu'avant. Assez forte pour être toi-même et pour faire vivre le souvenir de ceux que tu as aimés. »

Katell saisit une brindille, la plongea dans le feu et la regarda se consumer lentement. Elle savait qu'Attale avait raison. Après la mort de son père, elle avait été anéantie, persuadée qu'elle ne se remettrait jamais d'un chagrin pareil et pourtant sa douleur avait fini par s'atténuer. Elle ne doutait pas que les choses seraient pareilles pour la souffrance atroce qu'elle ressentait en cet instant. Le temps ferait son œuvre, la

violence des émotions s'apaiserait et il ne resterait plus que de pénibles souvenirs. Malgré tout, elle ne serait plus jamais la même. Elle ne pourrait pas reconstruire tout ce que les récents évènements avaient détruit en elle. Il lui faudrait faire comme un serpent qui change de peau au moment de sa mue, devenir une autre en restant la même, ou du moins presque la même. Non pas fuir ce qu'elle était et tous les chagrins qui la tourmentaient, mais évoluer jusqu'à pouvoir les maîtriser.

Katell poussa un profond soupir, essuya machinalement des larmes qu'elle ne sentait même plus, silencieuses et fugitives.

Ils avaient enterré Max dans la forêt. Katell s'était souvenu que le tilleul était l'arbre préféré du jeune homme. Ils avaient déniché un vieux tilleul majestueux et Janek avait creusé un profond trou entre ses racines tandis que Katell gravait dans son écorce les deux patronymes de Max, désespérée de ne pas être sûre de l'orthographe d'Ezra. Après avoir refermé le trou, ils s'étaient recueillis un long moment. Katell s'en voulait de ne pas connaître les rituels juifs qui auraient pu apaiser l'âme tourmentée de Max. Elle avait dû se contenter de prier avec ferveur pour son repos, puis elle avait fixé l'arbre jusqu'à être certaine de se le rappeler en détail et ils étaient repartis à cheval, abandonnant la charrette derrière eux pour plus de discrétion.

Katell jeta un regard à Janek. Enroulé dans une couverture que leur avait donnée Attale, roulé en boule sur le flanc, le lycanthrope s'était endormi près du feu, épuisé. Ses blessures commençaient déjà à guérir, bien plus vite que chez un être humain, mais préparer la tombe de Max l'avait vidé de ses forces. Lorsqu'ils avaient dressé le camp, Katell avait décrété qu'elle monterait la garde et qu'il se reposerait. Il n'avait pas protesté, trahissant sa fatigue, et Katell en avait été satisfaite. De toute façon, elle aurait été incapable de dormir malgré la chape de plomb qui pesait sur ses épaules.

Elle songea à Johann Meyer de Matzenheim, à Wilhelm Mülenheim, aux ouvriers de l'imprimerie Engelmann, à la servante Ottilie, à l'architecte Uhlberger, à tous les gens qu'elle connaissait à Strasbourg et même à ses tantes. Elle ne reverrait aucun d'entre eux. Pas plus qu'elle ne reverrait Hanns, Lidy ou Max. La progression paisible de son existence avait

été brisée net, tout ça pour un flacon d'eau sur lequel elle n'avait jamais posé les yeux. Cette histoire ressemblait à une mauvaise farce.

Malgré la panique qui avait marqué leur fuite, ils avaient réussi à emporter l'exemplaire des *Métamorphoses* qu'Hanns avait confié à Katell. Le livre était soigneusement emballé dans du cuir et caché au fond de la besace de la jeune fille. Katell se moquait bien que l'énigme de l'eau du Léthé tombe entre les mains de quelqu'un, mais cet ouvrage représentait son dernier lien avec l'imprimerie Engelmann, avec Hanns et Max, et elle avait bien l'intention de le sauvegarder à tout prix.

La jeune fille plongeait la main dans sa poche et en tira le portrait que Max avait fait d'elle. La feuille était sale et abîmée à force de traîner dans son vêtement, ses plis fortement marqués, mais le dessin était encore parfaitement visible. Cette vision d'elle à travers le regard amoureux de Max lui serra la gorge. Elle était totalement passée à côté du jeune homme, par sa propre faute. Elle l'avait tenu éloigné par ses mensonges et, à cause de cela, elle n'avait même pas eu le temps de l'aimer réellement. Ce regret était sans doute le plus douloureux.

Katell releva soudain la tête, tendue. Janek et elle avaient monté leur campement non loin de Sélestat, au beau milieu d'une clairière perdue dans la forêt, tout près d'une rivière. Le ciel était toujours couvert, il y avait du vent et les arbres craquaient et gémissaient parfois sans qu'elle y prête garde. Mais cette fois le bruit avait été beaucoup plus proche et leur cheval attaché non loin s'ébrouait nerveusement. Katell rempocha le dessin de Max et hésita à tirer Janek du sommeil, mais elle n'eut pas le temps de se décider. Six ou sept hommes surgirent soudain des bois et se jetèrent sur eux.

Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, Katell se retrouva debout, immobilisée, un couteau sous la gorge. Janek s'était réveillé, mais déjà leurs assaillants l'immobilisaient à terre, pointant pas moins de quatre épées sur lui. Même s'ils étaient lourdement armés, ils ne ressemblaient pas à des soldats ou des mercenaires, plutôt à des bandits de grands chemins. Un instant tout se figea, puis une nouvelle silhouette se détacha des bois, approchant d'un pas sautillant.

Katell fronça les sourcils. Le nouvel arrivant portait le froc

de laine grise des moines franciscains, fermé par une ceinture en corde, et le capuchon court était rabattu sur son visage, cachant ses traits. Un crucifix en bois pendait sur sa poitrine et on devinait la forme d'une épée sous son vêtement. Il était de taille moyenne, très mince, d'apparence frêle, et pourtant il dégageait quelque chose d'anormal et d'inquiétant. Lorsqu'il s'arrêta près du feu et repoussa sa capuche, Katell se tendit et fut presque surprise de découvrir le visage d'un homme assez jeune plutôt que celui d'un démon. Le moine avait des cheveux sombres et des yeux d'un bleu profond où brillait la flamme dangereuse des fanatiques. Il se frotta les mains en souriant.

— Eh bien, eh bien, qu'avons-nous là ?

Il parlait allemand avec un accent très marqué que Katell ne parvint pas à identifier. Il sourit encore à la jeune fille, déclenchant un frisson de répulsion dans son dos.

— Une pucelle et... ?

Il se tourna vers Janek. Un des hommes qui le menaçaient donna un coup de pied au lycanthrope.

— Un animal ! cracha le bandit avec mépris.

Janek gronda sourdement, mais il ne put rien faire de plus avec les lames prêtes à le transpercer. Ses poings étaient crispés sur le sol, il était pâle et il jetait de fréquents coups d'œil à l'étrange moine, s'efforçant de cacher une peur que trahissait sa respiration trop rapide. Katell réalisa avec incrédulité que leurs agresseurs connaissaient la véritable nature de Janek, mais elle ne put s'attarder à ce détail. L'homme ricana.

— J'ai comme l'impression que notre animal m'a reconnu. Mais pas la demoiselle déguisée en jouvenceau. Quelle curieuse tenue d'ailleurs...

Katell eut un mouvement de recul lorsque le moine s'avança vers elle, mais le bandit dans son dos raffermi son étreinte sur elle et accentua la pression de la lame contre son cou. Elle se figea, effrayée et furieuse. Le moine l'examina avec intensité, effleura la brûlure sur sa joue d'une manière qui lui donna la nausée, puis il attrapa soudain sa chemise et la déchira sèchement, dévoilant sa poitrine. Les bandits poussèrent un hourrah moqueur et Katell réprima des larmes de rage, humiliée et terrifiée. Janek s'était soulevé, mais les hom-

mes l'avaient rabattu au sol, le rouant de coups. Le moine souriait toujours, haïssable.

— Quel dommage de cacher de si jolis attributs, fit-il d'un ton sarcastique.

— Est-ce qu'on peut l'avoir, maître ? lança un des hommes.

Cette demande fut reprise en chœur et les jambes de Katell se mirent à trembler. Le moine ramena le silence d'un seul geste. Il examina la morsure sur le sein de Katell, les bleus encore visibles sur ses hanches, le crucifix d'argent à son cou, puis il chercha ses yeux. Malgré sa terreur, la jeune fille soutint le regard écrasant de l'homme, refusant de se soumettre. Celui-ci paraissait intrigué.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

Katell haussa tant bien que mal les épaules.

— Est-ce que c'est important pour ce que vous voulez me faire ?

L'homme éclata de rire.

— De l'insolence ! Magnifique, cela me plaît !

— Laissez-la tranquille !

Le moine se tourna brusquement vers Janek et un bref instant, le lycanthrope parut regretter d'avoir ouvert la bouche. Ce fut avec une humilité que Katell ne lui avait jamais vue qu'il s'adressa à l'homme.

— Je vous en prie, monseigneur, pitié, ne...

— Silence, vermine ! coupa le moine avec dédain. Je n'ai que faire des suppliques d'un chien comme toi. Un animal ne devrait même pas avoir le droit de parler.

Il fit un signe et ses hommes se mirent à battre Janek, l'abreuvant de coups de pied avec un acharnement haineux. Ignorant ce spectacle, le moine reporta son attention sur Katell et la jeune fille ne put s'empêcher de l'implorer à son tour, désespérée.

— Arrêtez-les, je vous en prie ! Je ferai ce que vous voudrez !

— Tout ce que je voudrai ? rétorqua l'homme d'une voix mielleuse.

L'horreur faillit faire reculer Katell, mais elle ne supportait pas l'idée de perdre également Janek et elle était prête à tout sacrifier pour ça.

— Tout ce que vous voudrez, répéta-t-elle d'une voix

étranglée.

Le moine fit un nouveau signe et ses sbires cessèrent aussitôt de frapper Janek. Le lycanthrope était à moitié inconscient, en sang, gémissant faiblement. L'homme qui se tenait derrière Katell la lâcha soudain et la jeune fille vacilla. Le moine lui tendit lentement la main.

— Viens avec moi.

L'ordre avait été prononcé sur un ton glacial. Un frisson secoua Katell, elle jeta encore un regard à Janek, se focalisa sur l'homme.

— Vous me promettez que vous ne le tuerez pas ?

Un mince sourire étira la bouche du moine, fou et dangereux.

— Promis. À condition que tu ne me fasses pas attendre davantage.

Katell prit une profonde inspiration, rassembla tout son courage et déposa ses doigts sur ceux de l'homme. Un ricanement parcourut les bandits et Katell ferma brièvement les yeux, avant de suivre le moine qui l'entraînait à l'écart du feu, dans l'ombre dissimulatrice de la forêt. La peau de l'homme était douce et tiède, son étreinte brutale et impérieuse.

Bientôt Katell tituba à chaque pas, pratiquement aveugle dans l'obscurité, jusqu'à ce que son bourreau la jette à genoux dans l'herbe détrempée et s'accroupisse devant elle. Elle distinguait à peine la forme de sa tête, mais il devait y voir mieux qu'elle, car il l'attrapa par le menton et tourna son visage vers elle, avant de suivre les contours de sa brûlure avec précision.

— Comment as-tu fait ça ?

Sa voix avait perdu de son tranchant et Katell remarqua qu'il ne sentait pas la sueur et l'alcool comme les hommes qui l'accompagnaient. Son odeur était très masculine pourtant et elle rappelait à Katell celle de Max. Ce fut ce détail qui lui donna la force de répondre malgré son malaise et sa peur.

— Une ennemie a voulu m'effrayer.

— N'es-tu pas trop jeune pour avoir des ennemis ?

— Les préceptes de votre ordre n'interdisent-ils pas le viol ?

Katell avait répondu sans réfléchir et elle se crispa. Mais au lieu de la frapper comme elle s'y attendait, le moine rit avec amusement.

— Tu ne sais vraiment pas qui je suis, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous ?

L'homme ne répondit pas et Katell devina qu'il la dévisageait dans les ténèbres. Il effleura soudain la pointe de son sein dénudé et la jeune fille réprima un mouvement de recul instinctif.

— Où est-ce que tu vas avec cette vermine d'homme-loup ? interrogea encore le moine de la même voix douce.

Katell soupira malgré elle.

— En exil.

Le moine se figea un instant, puis il se rapprocha d'elle jusqu'à ce qu'elle sente son souffle tiède sur ses lèvres. Le cœur battant, elle guetta la moindre sensation en provenance de son corps exposé et vulnérable, mais il ne la touchait pas vraiment, se contentant de la frôler comme une ombre menaçante.

— En exil ? répéta-t-il tout bas. Tu as été chassée de chez toi ?

Katell fut tentée de l'envoyer au diable, de lui dire d'en finir enfin. À la place elle répondit aussi calmement que possible.

— Oui. Je ne pourrai plus jamais rentrer.

Le moine recula si brusquement que Katell tressaillit. Il se redressa, la laissant à genoux devant lui.

— Qu'as-tu fait pour mériter un tel châtiment ?

Katell sourit avec amertume pour elle-même, se détachant de la situation.

— J'ai été loyale envers ceux que j'aimais.

Le moine la considéra un interminable moment, immobile et silencieux dans l'obscurité. Katell ne comprenait pas à quoi il jouait, tremblante, épuisée, terrifiée. Du bout des doigts, elle saisit son crucifix et le pressa contre elle pour rechercher sa protection. Le moine ne bougeait toujours pas, légèrement penché vers elle, la respiration inaudible. Katell n'en pouvait plus de cette tension et elle allait l'interroger malgré sa crainte lorsqu'il fit encore deux pas en arrière.

— Relève-toi, dit-il soudain d'une voix calme. Je ne te ferai rien.

Stupéfaite, Katell mit un instant avant de se redresser prudemment. Déjà le moine tournait les talons.

— Viens, lança-t-il par-dessus son épaule.

Katell s'empressa de le suivre et il la ramena vers le feu de

camp. Les bandits raillaient Janek et l'un d'eux était en train de lui pisser dessus, encouragé par les autres.

— Laissez-le, ordonna sèchement le moine. Nous partons.

Les hommes parurent tout aussi surpris que Katell, mais aucun d'eux n'eut l'audace de discuter. Ils s'écartèrent de Janek, s'enfoncèrent dans la forêt. Le regard de Katell rencontra celui du moine. L'homme lui sourit froidement.

— Remercie Dieu d'avoir prononcé un des rares mots qui peut me toucher. Tu as failli mourir ce soir.

Katell ne sut que répondre et le moine fit mine de partir, s'arrêtant à côté de Janek toujours à terre, le toisant dédaigneusement.

— Prends soin d'elle, chien. Elle a du cran.

Il ponctua ses paroles d'un violent coup de pied dans l'estomac du lycanthrope, puis il disparut à son tour dans la forêt, aussi soudainement qu'il était apparu. Katell resta figée une ou deux secondes, incrédule, puis elle se précipita vers Janek. Le lycanthrope était trop faible pour se redresser, blessé et humilié, mais il était conscient. Katell l'examina avec anxiété et il lutta pour lui sourire.

— Ça ira, bredouilla-t-il. J'ai connu pire, ne t'inquiète pas.

Katell soupira nerveusement.

— Cet homme, qui était-ce ?

Janek grimaça.

— Ce n'était pas un homme. C'était l'Immortel.

Katell resta bouche bée. L'Immortel, ce terrible ennemi dont les sorcières avaient parlé, dont Attale avait expliqué qu'il était encore plus dangereux que la salamandre. Un vertige saisit la jeune fille à l'idée de ce qui se serait passé si cette créature avait soupçonné tout ce que Janek et elle savaient de l'eau du Léthé.

— Hanns avait raison, dit encore Janek. Dieu veille vraiment sur toi.

Il ferma les yeux en gémissant et Katell l'allongea avec sollicitude. Utilisant leurs gourdes, elle alla chercher de l'eau à la rivière toute proche et nettoya les plaies du lycanthrope après lui avoir retiré ses vêtements imbibés d'urine. Tandis que son compagnon se rendormait sous sa couverture, à bout de forces, elle rinça les habits, puis les suspendit devant le feu

pour les faire sécher. Enfin elle répara tant bien que mal sa chemise déchirée et se retrouva à nouveau assise près des flammes, rompue.

Katell n'était pas certaine que Dieu veillât vraiment sur elle, pas après toutes les épreuves qu'Il lui avait infligées. En revanche, elle était bien décidée à tirer les leçons de toutes ces souffrances, à commencer par le fait que les mensonges finissaient toujours par se retourner contre leur auteur. Désormais elle ne chercherait plus à travestir son identité, elle se battrait honnêtement pour obtenir ce qu'elle désirait et elle ne baisserait jamais les bras. Elle réussirait, et cette réussite serait son hommage intime à tous ceux qui l'avaient aimée et portée, à tous ceux qui avaient fait d'elle ce qu'elle était réellement.

Strasbourg, mercredi 17 septembre 2014

Il était cinq heures passé lorsque Franck était allé se coucher, encore perturbé par sa conversation avec Kieran. Malgré sa fatigue, il n'avait pas réussi à s'endormir et il était resté allongé dans la pénombre, les yeux grands ouverts sur le plafond que patinaient déjà les premiers rayons de l'aube. Kieran était un assassin. Et il n'avait pas tué une seule fois, sous le coup de circonstances particulières. Au cours de sa longue vie, il avait tué encore et encore, par haine, par folie, par calcul, par simple caprice. Franck n'arrivait pas à décider si cette idée était supportable ou non.

« Les gens ne changent pas », avait coutume de dire sa mère. « Salaud un jour, salaud toujours. » C'était aussi ce que pensait Johanna, jusqu'à ce que Kieran se sacrifie pour elle. Désormais la sorcière doutait. Le monstre dont on lui avait parlé si souvent existait-il encore ? Kieran prétendait que non, il prétendait avoir changé, mais mentir semblait lui être aussi facile que respirer, alors quelle valeur accorder à ses paroles ? Ses actes étaient le seul moyen de le jauger. Il avait sauvé Johanna. Cela suffisait-il à l'absoudre ? Et quelle position Franck devait-il adopter dans tout ça ? Que devait-il faire ?

Franck songea à une infirmière qu'il avait rencontrée lors d'un de ses premiers stages. C'était une femme proche de la retraite, un peu renfermée mais très appréciée des patients pour son efficacité et sa franchise. Franck avait beaucoup appris auprès d'elle et il se souvenait tout particulièrement

d'une chose qu'elle lui avait dite, alors qu'il était très affecté par la tentative de suicide d'un patient : « On n'est pas là pour sauver les gens, on ne fait pas de miracles. On est là pour accompagner et soutenir une volonté de guérir. S'il n'y a pas cette volonté, on ne peut rien faire, c'est comme ça. »

En lui disant qu'il avait besoin de lui, Kieran ne se contentait pas de le valoriser, il faisait également appel à son instinct de soignant et Franck était certain que l'homme agissait ainsi en pleine conscience. Néanmoins il avait suffisamment de recul sur lui-même pour ne pas céder aveuglément à ce désir de sauver l'autre, malgré la tentation. Au fil des années, il avait côtoyé assez de patients pour comprendre que l'infirmière avait raison et que ce n'était pas lui qui importait.

La question n'était donc pas de savoir s'il était capable d'aider Kieran à changer et à ne plus jamais redevenir un assassin dénué de conscience. La question était de savoir si Kieran voulait réellement être aidé, s'il se leurrerait lui-même ou s'il jouait à quelque petit jeu malsain. Mais comment déterminer ça ? Franck n'en avait pas la moindre idée.

Tendu, il finit par s'arracher au lit peu après huit heures. Une longue douche ne suffit pas à l'apaiser, les mêmes pensées tournant sans cesse dans sa tête et lui donnant la migraine. Lorsqu'il quitta sa chambre, un martèlement sourd avait envahi le côté droit de son crâne, très pénible. Tout en descendant l'escalier, il songea qu'il allait devoir trouver une pharmacie. Il ne tiendrait pas toute la journée avec une telle douleur et il doutait que Kieran ait le moindre médicament chez lui. Qu'en aurait-il fait alors qu'il était immortel ?

Prenant pied dans l'entrée, Franck constata que la porte de la salle à manger était ouverte. Il hésita un instant, ravala son malaise et prit cette direction, s'efforçant d'ignorer le frémissement qui parcourait Yggi à son passage.

Dans la salle à manger, Kieran était installé à un bout de la table, un petit-déjeuner somptueux étalé devant lui. Lavé, rasé et coiffé, il portait à nouveau un de ses élégants costumes surmesure et il lisait un journal baptisé *The Herald* tout en buvant une tasse de thé. Une pile d'autres journaux était posée à côté de lui, avec le *Times* sur le dessus. Il ne lui manquait plus qu'un parapluie et un chapeau melon pour incarner le parfait

gentleman britannique. Entendant Franck entrer, il releva la tête avec un large sourire.

— Ah Franck ! Avez-vous bien dormi ? Vous avez mauvaise mine.

— J'ai mal au crâne.

— Vraiment ? Asseyez-vous, j'ai quelque chose qui devrait vous aider.

Franck prit une chaise et Kieran lui servit une tasse de thé. Puis il fit apparaître un minuscule flacon en verre poli dont il versa quelques gouttes dans la boisson de Franck, avant de pousser celle-ci vers lui.

— Tenez, vous m'en direz des nouvelles !

— C'est quoi ?

— Secret professionnel, rétorqua Kieran avec un clin d'œil. Et servez-vous surtout, Piotr vient juste d'apporter les plats, c'est encore bien chaud.

Il n'ajouta rien, se replongeant dans son journal d'un air concentré. Franck avait trop mal à la tête pour discuter et il avala la tasse de thé d'un seul trait. Presque aussitôt, l'étau se desserra autour de son crâne. En moins de dix secondes, sa migraine se dissipa, lui laissant une agréable impression de bien-être.

— Vous devriez la vendre votre potion, vous feriez fortune.

Kieran ne répondit pas, absorbé dans sa lecture. Son appétit se réveillant, Franck prit une assiette et la remplit avec les œufs brouillés et le bacon grillé maintenus au chaud sous un couvercle brillant. Il se laissa également tenter par une gaufre et une alléchante brioche. Tout en mangeant, il observa Kieran du coin de l'œil. Celui-ci avait abandonné le *Herald* pour le *Times* qu'il parcourait avec la même attention scrupuleuse.

— Des infos intéressantes de l'autre côté de la Manche ? demanda Franck.

Kieran releva la tête, paraissant se souvenir de sa présence. Il repoussa les journaux et empila une véritable montagne de bacon sur son assiette.

— Pardonnez-moi, je ne suis pas très poli. Je suis un peu préoccupé, voyez-vous.

— Préoccupé ? À cause de Jorgensen ?

— Mais non, enfin ! Le monde entier ne tourne pas autour de Jorgensen et de l'eau du Léthé, c'est bien autre chose.

— Quoi alors ?

— Après-demain a lieu le référendum pour l'indépendance de l'Écosse !

Kieran haussa les sourcils d'une manière théâtrale et Franck ne put réprimer un sourire.

— Vous allez voter ?

— Comment le pourrais-je ? Je n'existe pas aux yeux de l'état civil britannique.

— Ne me dites pas que vous ne pourriez pas arranger ça.

Kieran sourit à son tour, malicieux.

— Je le pourrais sans doute, oui. Mais même si je le faisais, je ne saurais pas à quel parti donner mon vote.

— Vous n'êtes pas pour l'indépendance ?

— Mon cœur serait ravi de voir mon pays libre et indépendant. Mais ma raison me souffle que s'isoler est rarement une solution. *L'union fait la force* est une parole de sagesse, aussi galvaudée soit-elle.

Il haussa les épaules.

— Fort heureusement, ce n'est pas à moi de prendre cette décision. Et de toute façon, je serais mal placé pour le faire, puisque je ne vivrai plus jamais en Écosse !

Il rit, un rire amer et triste qui toucha Franck. Un instant le silence plana sur eux, puis Kieran entreprit de dévorer le contenu de son assiette, commentant avec bonne humeur les indéniables talents culinaires de Piotr. Le temps que Franck termine sa propre assiette et étale sur sa gaufre une confiture de framboises merveilleusement parfumée, Kieran engloutit trois brioches et quatre tasses de thé, avant de se laisser aller au fond de son fauteuil et d'allumer une cigarette.

À la façon dont le regard pénétrant de l'homme pesa soudain sur lui, Franck sut ce qu'il allait dire avant même qu'il n'ouvre la bouche.

— Avez-vous pris une décision concernant notre avenir commun ?

Franck mordit calmement dans sa gaufre, puis secoua la tête et soutint le regard de son compagnon.

— Pas encore.

Kieran ébaucha un sourire.

— Qu'est-ce qui pourrait vous décider ?

— Je ne sais pas.

— Mais vous irez au bout de cette aventure avec moi malgré ce que je vous ai dit de mon passé ?

— Oui.

Kieran marqua une pause, puis il sourit plus franchement.

— Très bien. Je patienterai donc.

Il se leva brusquement, ramassa ses journaux.

— J'ai prévenu nos amis et je leur ai donné rendez-vous ici à dix heures. Vous avez le temps de terminer votre petit-déjeuner tranquillement.

Il était déjà à la porte lorsque Franck finit par le retenir.

— Kieran ?

L'homme se retourna, souriant, ouvert, charmant. Franck le dévisagea avec attention.

— Est-ce que vous avez des remords ?

L'expression tranquille de l'homme ne s'altéra pas le moins du monde.

— Vous voulez savoir si je me repens des crimes que j'ai commis ? La réponse est non. L'expérience m'a appris que la culpabilité est un poison dont il est inutile de s'encombrer.

Franck fronça les sourcils avec incompréhension. Il ouvrit la bouche, mais Kieran l'arrêta d'un geste.

— Mais si je ne regrette rien, pourquoi voudrais-je changer, vous demandez-vous, poursuivit l'homme. Pour une raison extrêmement simple : la plupart des gens n'aiment pas les monstres. Tout au long de ma vie, j'ai été craint, respecté, haï, méprisé, mais j'ai rarement été aimé. J'ai longtemps cru que je pouvais m'en passer, c'était une erreur. Ces trois derniers siècles, j'ai beaucoup réfléchi et observé le monde, les humains, mes semblables. J'ai pris conscience que j'étais responsable de mon propre malheur. Et je ne supporte plus l'idée de passer le reste de l'éternité seul dans les ténèbres. Voilà pourquoi j'ai décidé de changer.

Sans se départir de son expression sereine, Kieran s'inclina.

— Et maintenant excusez-moi. J'aimerais terminer de lire ces journaux avant que nos invités n'arrivent.

Il tourna les talons et Franck resta seul, troublé une fois de plus.

* * *

Franck était retourné s'allonger un moment, fatigué, et il ne se leva que lorsque Johanna fit son arrivée. La jeune femme était un peu en avance et pour cette fois elle avait réussi à atteindre la sonnette de la porte d'entrée sans qu'Yggi n'essaye de s'en prendre à elle. Franck descendit l'escalier au moment où Kieran lui ouvrait et la jeune femme parut soulagée de ne pas être seule avec l'homme. Tous trois se retrouvèrent bientôt assis au salon, devant la cheminée éteinte.

Piotr leur avait servi du thé, du café et des croissants frais et Kieran dévorait ces derniers comme s'il n'avait pas pris un copieux petit-déjeuner moins de deux heures plus tôt. Johanna l'observait discrètement, mal à l'aise, et elle finit par se lancer avec effort.

— Je voulais vous dire que... Enfin... J'apprécie ce que vous avez fait pour moi. Merci.

Kieran haussa les épaules, avala une longue gorgée de thé.

— C'est moi qui vous remercie. Si j'ai bien compris, vous avez aidé Franck à éviter que vos sœurs ne profitent de la situation pour m'enfermer encore une fois.

Johanna fit un geste embarrassé.

— Ma mère voulait respecter le traité, mais Annabelle... Elle ne vous aime vraiment pas.

— Un sentiment réciproque, répliqua Kieran avec un mince sourire. Mais dites-moi, qu'avez-vous fait de vos prisonniers ?

Johanna entreprit de remplir une tasse de café et faillit renverser toute la cafetière, rattrapant le couvercle à la dernière seconde. Elle ajouta deux sucres, qui firent gicler quelques gouttes, puis elle se laissa aller au fond de son fauteuil, hésitant visiblement à répondre.

— Le loup-garou est mort, lâcha-t-elle finalement. Le coup qu'il avait pris à la tête était trop grave, nous n'avons rien pu faire.

— Et le liseur ?

Johanna baissa les yeux sur sa tasse, tergiversant. Kieran alluma une cigarette, puis ses longs doigts tambourinèrent sur sa cuisse fine, trahissant son impatience.

— Il est encore en vie, n'est-ce pas ? insista-t-il.

— Oui, admit Johanna.

— Où ?

— Je ne sais pas. Annabelle a dit qu'elle s'en chargeait, qu'elle voulait l'interroger, voir s'il n'était pas possible de le ramener à la raison. Elle le retient prisonnier quelque part, mais j'ignore où.

— Le ramener à la raison ? répéta Kieran avec incrédulité. Est-ce que vous plaisantez ? Il a torturé et assassiné Élodie Desmaret, il a pratiquement battu à mort Eugène Metzger !

— Je sais bien. Vous voudriez quoi ? Le découper en morceaux ?

— Est-ce qu'il ne le mériterait pas après ce qu'il a fait ?

— Et vous ? Vous ne le mériteriez pas, peut-être ?

Kieran ne broncha pas et répondit d'une voix douce.

— Je croyais que nous avions dépassé ce stade-là, mademoiselle Beaumont.

— Dépassé quoi ? Vous brûlez d'envie de vous défouler sur ce type, de lui faire subir tout ce qui vous passerait par la tête. En quoi est-ce que vous êtes différent de lui ?

— C'est une bonne question, intervint Franck.

Le regard de Kieran passa de l'un à l'autre, ne trahissant rien, puis il leva les mains en signe de paix.

— Très bien, dit-il tranquillement, je me rends à vos arguments. Mais le liseur est dangereux, mademoiselle Beaumont, et j'ose croire que madame Niels prend toutes les précautions nécessaires.

— Est-ce que vous nous prenez pour des idiots ?

L'expression de Kieran trahit de l'agacement et Johanna parut s'en vouloir de son agressivité. Elle plongeait le nez dans son café et un nouveau coup de sonnette apporta une distraction bienvenue. Deux minutes plus tard, Piotr introduisait Lukas Hartmann. Les frères Grimm ne tardèrent pas à suivre.

Une fois tous ses invités présents, Kieran les conduisit dans une autre pièce du rez-de-chaussée, attenante à la salle à manger. Il s'agissait d'un bureau spacieux, éclairé par le *bow-window* qui donnait sur la rue, équipé de toutes les technologies modernes : plusieurs ordinateurs, des télévisions, des scanners, des imprimantes, un petit serveur, un projecteur et un écran suspendu à

un mur. Kieran ou Piotr avait tourné de confortables fauteuils vers l'écran et les rideaux étaient tirés devant les fenêtres, plongeant la pièce dans une relative obscurité.

— Avant que nous ne commencions l'examen de notre seul indice, je crois que les Grimm ont deux ou trois informations à partager avec nous, annonça Kieran tandis que tout le monde s'installait.

Jacob Grimm se redressa légèrement sur son fauteuil, éclairé par le rayon blanc du rétroprojecteur. Il tendit un papier à Kieran et celui-ci s'arrêta un instant avant de le placer sur la tablette de l'appareil, les yeux rivés à la feuille, les sourcils froncés.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Jacob.

Kieran secoua la tête avec un sourire pensif.

— Une impression de déjà-vu, ce n'est rien.

Il déposa la feuille sur le projecteur et un portrait apparut à l'écran, avec une netteté quasi parfaite. Peint dans le style du XVII^e siècle, le tableau représentait une femme d'âge moyen vêtue d'une robe à la coupe sévère, les cheveux tirés en arrière, un crucifix d'argent autour du cou, posant devant une bibliothèque. Son regard était profond, son visage fin respirait l'intelligence et elle dégageait une impression d'autorité qui forçait le respect. Mais ce n'était pas son attitude assurée qui attirait l'attention en premier lieu. Ses traits avaient été mis en lumière de telle sorte que l'œil se dirigeait aussitôt vers la cicatrice sur sa joue, une profonde marque de brûlure qui, plutôt que de l'enlaidir, renforçait son expression de noblesse.

— Je vous présente Katell Bürkli née Feuerbach, fit Jacob avec emphase. C'est à elle qu'appartenait le secrétaire dans lequel monsieur Metzger a retrouvé l'exemplaire des *Métamorphoses* qui nous intéresse. Nous avons demandé à un de nos collègues de Zürich de faire quelques recherches et d'après ce qu'il a découvert, Katell Bürkli était une forte personnalité qui a marqué ses contemporains. Arrivée à Zürich sans un sou en 1586, elle a réussi à se faire épouser par le fils d'une des familles les plus puissantes de la ville. Elle a utilisé l'argent de son époux pour monter une imprimerie florissante et toute sa vie, elle a dépensé des fortunes en œuvres de charité. C'était une femme de tête, réputée très érudite, et elle a essayé autant

que possible de donner à ses contemporaines un véritable accès à l'éducation. Chacune de ses trois filles parlait couramment plusieurs langues et son fils a repris l'imprimerie avec autant de succès que sa mère. Elle a eu plusieurs fois des ennuis, à cause de son amitié avec des Juifs et de ses tentatives de faire passer certaines réformes sociales, mais l'influente famille de son mari l'a toujours protégée. C'était une femme hors du commun pour son époque et les chroniques parlent d'elle avec autant de méfiance que d'admiration. Elle est morte très âgée, à plus de quatre-vingts ans, alors qu'elle assistait à une messe de Noël avec sa famille.

— Est-ce que vous savez comment elle est entrée en possession du livre ? demanda Johanna.

— Nous en avons une petite idée bien qu'il soit impossible de déterminer les circonstances exactes. Nous savons que Katell Bürkli est née à Sélestat, de Jacob Feuerbach, médecin, et d'Odile Sonnenstern qui est d'ailleurs morte en couches. Nous avons même retrouvé son acte de baptême. Au moment où le livre a été imprimé, au moment où elle est arrivée à Zürich, elle avait à peine seize ans. Ce qui est très curieux, c'est qu'en faisant des recherches sur l'imprimerie Engelmann, nous avons découvert qu'à la même époque, Hanns Engelmann avait fait enregistrer auprès du Magistrat de la ville un apprenti du nom de Jacob Feuerbach. Le père de Katell était médecin, il ne pouvait donc pas s'agir de lui. Était-ce un frère ou un cousin ? Nous n'avons pas réussi à le déterminer. En tout cas il est très probable que ce soit cet homme qui ait remis le livre à Katell, sans doute avant qu'elle ne parte pour Zürich. Quant à l'imprimerie Engelmann, elle a brûlé cette même année.

— Je m'en souviens, intervint pensivement Kieran. J'avais fait le voyage jusqu'à Strasbourg pour retrouver l'eau du Léthé cette année-là. Quand je suis arrivé, toute la ville ne parlait que de cet incendie et de ses circonstances étranges.

— Vous étiez à Strasbourg en 1586 ? s'exclama Franck.

— Oui. J'avais entendu que l'eau du Léthé y était cachée, je voulais la récupérer. À mon arrivée, j'ai trouvé une ambiance vraiment bizarre. Presque tous les nôtres avaient déserté la cité. J'ai cru que la Horde m'avait devancé et je n'ai pas insisté.

— Vous aviez mieux à faire, lança Johanna, comme brûler des sorcières.

La jeune femme parut aussitôt regretter d'avoir ouvert la bouche, mais Kieran se contenta d'un sourire amusé.

— En effet. Je ne chômais pas en ce temps-là.

Il lui tira la langue d'un air moqueur et Johanna rougit, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil. Kieran se tourna vers Jacob.

— Autre chose ?

— Je crains que non. C'est tout ce que nous avons pu trouver en si peu de temps. Les archives les plus anciennes sont loin d'avoir toutes été numérisées, leur consultation prend des jours.

Kieran retira le portrait de Katell Bürkli de la tablette du projecteur et y plaça son exemplaire des *Métamorphoses*. La page de garde présentait le titre de l'ouvrage, dans une calligraphie compliquée, ainsi que le blason de l'imprimerie Engelmann à l'effigie de la déesse Athéna.

— Maintenant que nous avons éclairci le lien entre Zürich et notre livre, dit-il, il s'agit de résoudre son énigme. Comme vous le savez, l'imprimeur Engelmann avait dissimulé une lettre dans la couverture. Celle-ci était cryptée, mais les Grimm ont réussi à casser le code. Il s'agissait d'un simple message expliquant que l'eau du Léthé avait été cachée à Strasbourg, que la clé pour la retrouver se trouvait dans le livre et qu'il existait un second exemplaire de celui-ci. J'ai étudié le texte sous tous les angles, je n'y ai décelé aucune particularité. Je suis persuadé que la solution est à chercher dans les gravures. Je vous propose donc de les examiner tous ensemble.

Tout en parlant, Kieran avait tourné les pages jusqu'à la première gravure. La scène montrait un homme et une femme vêtus de toges dans un paysage désertique. Sous un soleil à mi-chemin de son zénith, ils jetaient par-dessus leurs épaules des pierres qui se transformaient alors en humains.

— Voici Deucalion et Pyrrha, expliqua Kieran. Ce sont les seuls survivants du déluge que Jupiter a abattu sur la terre pour punir les hommes de leurs crimes. Ils ont été épargnés pour leurs vertus et leur piété. Suivant l'oracle de la déesse Thémis, ils jettent derrière eux les ossements de leur mère la Terre, afin de la repeupler d'êtres qui leur seraient similaires.

Jacob et Wilhelm Grimm chaussèrent tous deux des lunettes, le premier des corrections carrées aux montures épaisses, le second des lunettes bien plus fines aux branches dorées. Pendant ce temps, Lukas Hartmann alluma une de ses cigarettes roulées qui empestaient.

— Qu'est-ce qu'on cherche, boss ? interrogea-t-il.

Kieran haussa les épaules, toujours debout derrière le projecteur.

— N'importe quoi qui détonne. Un chiffre, une lettre, un détail du dessin... Ces gravures sont d'une grande précision, rien n'y a été fait au hasard.

Lukas hocha la tête et fronça les sourcils, se focalisant sur l'écran. Franck essaya de se concentrer lui aussi, mais il n'arrivait pas à voir autre chose qu'un simple dessin dans la gravure et il ne tarda pas à abandonner. Un silence studieux régnait autour de lui, uniquement troublé par Lukas qui soufflait régulièrement sa fumée et les Grimm qui échangeaient parfois un murmure en allemand. Johanna s'était légèrement avancée sur son fauteuil, penchée en avant, scrutant l'image projetée avec détermination. Elle avait attaché ses cheveux en un chignon lâche et la courbe délicate de sa nuque troublait Franck. Il s'obligea à détourner les yeux.

Au bout de deux ou trois minutes, Kieran tourna les pages du livre sans rien dire et leur projeta la gravure suivante.

— Voici la nymphe Daphnée, décrivit-il. Poursuivie par les assiduités d'Apollon alors qu'elle a fait vœu de rester vierge, elle supplie son père, le fleuve Pénée, de la transformer. Il ne reste plus désormais à Apollon qu'à enlacer le laurier qui a pris la place de sa bien-aimée.

Un nouveau silence absorbé suivit cette explication, puis Kieran passa à une autre image. Phaéthon, fils du Soleil, qui a emprunté le char flamboyant de son père avant d'en perdre le contrôle, et qui affronte le Scorpion dans les cieux. Mercure qui décapite le gardien Argus aux cent yeux pour libérer Io, maîtresse de Jupiter, de la fureur de Junon. Le chasseur Actéon qui, pour avoir surpris la nudité de la déesse Diane, est transformé en cerf et dévoré par sa propre meute. Narcisse qui tombe amoureux de son reflet dans l'eau. Persée combattant un monstre marin pour libérer Andromède vouée au sacrifice.

Persée encore qui, sur le chemin pour affronter Méduse, vole l'œil magique que se partagent les Grées, deux affreuses vieilles femmes. Arachnée et Minerve s'affrontant pour déterminer laquelle manie le mieux le métier à tisser. La reine Niobé, dont l'arrogance lui vaut de voir successivement ses sept fils et ses sept filles assassinés par les dieux. Le jeune Icare, jouant près de son père Dédale tandis que celui-ci fabrique des ailes avec de la cire. Les modestes Baucis et Philémon qui, pour leur générosité, leur piété et la force de leur amour, sont transformés en arbres, éternellement enlacés devant le temple des dieux. Orphée, lynché par des bacchantes pour avoir repoussé toutes les femmes après la perte d'Eurydice. Pygmalion, sculptant l'ivoire d'où naîtra Galatée. Midas, voyant avec consternation la nourriture se transformer en or entre ses mains...

Il y avait tant d'images, tant d'histoires différentes que Franck perdit rapidement pied. Kieran prenait son temps pour les faire défiler, parfois l'un ou l'autre faisait une remarque, attirait l'attention sur un détail, mais aucun élément ne ressortait réellement. Certaines gravures présentaient des particularités intéressantes, mais rien ne permettait de les relier entre elles ou de donner du sens à leurs singularités. Ils avaient beau les repasser encore et encore, revenir en arrière, essayer de connecter différentes parties, ils tournaient en rond et midi sonna sans qu'ils n'aient avancé d'un pouce.

Piotr interrompit leur séance en annonçant à la manière pompeuse d'un maître d'hôtel que le déjeuner était servi. Kieran accueillit cette nouvelle avec la bonne humeur qu'il témoignait toujours lorsqu'il était question de nourriture. Il ne semblait pas affecté par l'impasse où ils se trouvaient, pas plus que les Grimm. En revanche, Lukas et Johanna trahissaient de l'impatience et Franck lui-même commençait à s'inquiéter. Que se passerait-il s'ils n'arrivaient pas à décrypter l'énigme ?

Piotr avait sorti la vaisselle des grands jours dans la salle à manger, ainsi que des bouteilles dont les étiquettes poussiéreuses et à demi effacées révélaient l'âge respectable. Le vin qu'elles contenaient s'avéra somptueux et contribua à détendre l'atmosphère. Tandis que Kieran dévorait à lui tout seul deux douzaines d'huîtres, les Grimm et Lukas se mirent à discuter de Berlin, ne tardant pas à passer à l'allemand. Franck

et Johanna se faisaient face et aucun d'eux n'avait réussi à se décider à avaler une huître malgré les encouragements de Kieran. Voyant cela, Piotr avait débarrassé leurs assiettes d'un air vexé et leur avait ramené d'exquis pains briochés au foie gras. Tout en savourant le repas et le vin, Franck songeait qu'il aurait pu s'habituer sans trop de mal à manger ainsi tous les jours. Il fut tiré de ses pensées comme Johanna se penchait vers lui, souriante, les joues légèrement colorées par l'alcool.

— On ne t'a pas entendu tout à l'heure, remarqua-t-elle.

Mal à l'aise, Franck haussa les épaules, puis se sentit obligé de se justifier malgré l'expression amicale de la jeune femme.

— Ce genre de choses, c'est... Ce n'est pas trop mon truc. Je n'y comprends rien. Ce n'est pas pour rien que j'ai tout misé sur mon physique.

Franck sourit, mais cette tentative d'humour laissa Johanna de marbre. Elle le regardait, de cette manière attentive et pénétrante qui lui donnait l'impression d'être nu en pleine lumière.

— Vous vous sous-estimez, mon cher Franck, lança soudain Kieran. Je suis sûr que vous avez remarqué des tas de choses intéressantes.

L'irruption de l'homme dans la conversation augmenta encore l'embarras de Franck et irrita Johanna. La jeune femme voulut boire, mais elle renversa son verre plein sur la table, soulevant un concert d'exclamations. Soulagé que l'attention soit enfin détournée de lui, Franck s'empessa d'aider Johanna à éponger tandis que Kieran roulait des yeux.

— Un vin de cette qualité, mademoiselle Beaumont ! Vous mériteriez une fessée !

La jeune femme s'empourpra et lui lança un regard noir. Déjà Piotr surgissait de la cuisine et il fit rapidement disparaître les dégâts, avant de servir un nouveau verre à Johanna. La jeune femme plongeait le nez dans son assiette et se fit toute petite sur sa chaise, visiblement désireuse de se faire oublier.

Piotr apporta le plat principal, des filets de turbot sauvage pochés au citron, accompagnés d'une sauce hollandaise positivement divine et de pommes de terre qui fondaient sur la langue comme du beurre. Dès la première bouchée, Kieran ferma les yeux de plaisir, puis il félicita chaleureusement le

domovoï, bientôt imité par les autres convives. Piotr ne cacha pas sa joie, se dandinant d'un pied sur l'autre avec ravissement. Franck devait admettre que le domovoï s'était surpassé. La cuisson du poisson était parfaite et son goût magnifiquement mis en valeur par la sauce. Pendant plusieurs minutes, le silence retomba dans la salle à manger, uniquement troublé par le tintement des couverts sur la porcelaine des assiettes. Piotr regagna la cuisine avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Lukas fut le premier à reprendre la parole, traçant des arabesques pensives dans le reste de sauce de son assiette.

— Il y a un détail qui me chiffonne, fit-il. Un des dessins. C'est peut-être juste une erreur du graveur, mais...

Il s'interrompit, hésitant.

— Mais ? l'encouragea Kieran.

— C'est le dessin sur Phaéthon, le fils du Soleil. On est bien d'accord que le Soleil a confié son char à Phaéthon pour qu'il apporte de la lumière sur la Terre à sa place ?

— Oui.

— Donc techniquement, ce char représente en fait le soleil comme nous, on le voit, quelque chose de doré et brillant qui traverse le ciel ?

— En effet.

— Alors pourquoi sur la gravure, il y a un autre soleil ? Je veux dire... Le soleil, l'astre qui donne de la lumière, c'est le char en fait. Pourtant, on voit Phaéthon sur le char qui se bat avec la constellation du Scorpion alors que derrière eux, il y a un soleil. Ça n'a pas de sens...

Kieran s'était figé, fixant Lukas sans paraître le voir, plongé dans d'intenses réflexions. Et brusquement il se leva, faisant sursauter Johanna.

— Veuillez m'excuser un instant, marmonna-t-il.

Sans rien ajouter, il quitta la pièce, emportant son assiette et ses couverts. Ses compagnons échangèrent des regards intrigués.

— On dirait que vous avez mis le doigt sur quelque chose, Hartmann, lança Wilhelm en nettoyant son assiette d'un morceau de pain.

— J'aimerais bien savoir quoi, rétorqua Lukas avec agacement.

— Il nous le dira quand il aura eu le temps de préparer une petite mise en scène.

Lukas sourit.

— J'ai toujours pensé qu'il avait raté sa vocation d'acteur.

— Il l'a été, lança Johanna. Au tout début du XX^e siècle si mes souvenirs sont bons. J'ai lu des coupures de presse de l'époque. Apparemment sa version d'Hamlet était... intense, habitée et hallucinée, ou quelque chose comme ça.

— J'oubliais que les sorcières sont bien informées de tout ce qui le concerne.

Johanna soutint le regard du détective.

— Nous faisons ce qu'il faut pour nous défendre.

— Est-ce vrai ce qu'on raconte ? fit Jacob d'un ton aimable. Que vous possédez des volumes entiers sur lui ?

— Désolée, mais les archives de la Sororité ne concernent que la Sororité.

— Vous n'avez pas un peu l'impression d'être obsessionnelles à rester fixées sur lui ? insista Lukas. Depuis combien de temps est-ce qu'il n'a pas touché à un cheveu d'une sorcière ?

Johanna fronça les sourcils.

— Occupez-vous de vos affaires, d'accord ? Je n'ai pas de leçon à recevoir d'un tempestaire.

La mâchoire épaisse de Lukas se crispa et Franck décida que le moment était opportun pour intervenir.

— Pardon, mais c'est quoi un tempestaire ?

— Un sorcier, répondit Wilhelm.

— Dont le seul pouvoir est d'influencer la météo, ajouta Johanna avec ironie. Super impressionnant.

Le visage fermé, Lukas reposa délicatement sa fourchette et se leva.

— Je vais fumer une clope, lâcha-t-il froidement.

Il quitta la pièce de sa démarche claudicante et Franck le suivit des yeux avec incompréhension. Jacob lança un regard de reproche à Johanna.

— Je sais que les sorcières ne tiennent pas les tempestaires en très haute estime, mais vous aviez vraiment besoin de vous montrer aussi méprisante ?

Johanna s'agita sur sa chaise, mal à l'aise.

— Je ne pouvais pas savoir qu'il était aussi susceptible !

— Monsieur Hartmann n'aime pas parler de sa magie, remarqua pensivement Wilhelm. J'imagine qu'il a dû vivre quelque mauvaise expérience...

— Comment est-ce que j'aurais pu le deviner ? s'exclama Johanna.

— Connaissez-vous cette parole avisée que l'on attribue au roi Salomon : « Le sage tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler » ?

Johanna fit une grimace à Jacob. Néanmoins elle devait être réellement désolée, car elle adressa quelques mots d'excuse maladroits à Lukas lorsque celui-ci revint. Le détective balaya l'incident d'un geste.

— Ne vous en faites pas, ma jolie. Tout ça, c'est du passé.

Johanna n'insista pas et Lukas détendit l'atmosphère en lui demandant si elle se souvenait d'autres jugements sur les capacités d'acteur de Kieran. La jeune femme cita de mémoire quelques adjectifs supplémentaires et Lukas en rajouta une couche, y allant de ses anecdotes, rapportant quelques-unes des pitreries de Kieran. Franck les observait avec curiosité.

Chacun d'eux connaissait très bien Kieran à sa manière, les Grimm et Lukas témoignaient même d'une véritable affection envers lui, et pourtant leur intimité avec lui sonnait faux et il y avait toujours une subtile retenue dans leurs paroles comme dans leurs attitudes. Ce n'était pas de la peur, mais quelque chose de plus insidieux qui plaçait Kieran légèrement à part, à une distance prudente, comme si, en dépit de toutes ses qualités, il était trop différent pour être vraiment intégré. Franck avait ressenti la même chose en parlant à Tomma, l'arrière-petite-fille des Grimm. Il devinait que l'explication n'était pas à chercher du côté de la personnalité de Kieran, ni même de son lourd passé, mais peut-être plutôt du côté de son immortalité. Dans tous les cas, Franck comprenait mieux pourquoi l'homme redoutait autant la solitude. De toute évidence, il y avait une invisible barrière entre son entourage et lui. Jusqu'à présent, Bahar Coskun avait été la seule à ne pas donner cette impression.

Franck fut arraché à ses réflexions par le retour soudain de Kieran. Un sourire flottait sur les lèvres de l'homme et ce fut d'une voix pleine de gaieté qu'il les invita à prendre le dessert

dans le bureau. Là Piotr leur servit du thé, du café et d'exquises mignardises. Kieran en avala une quinzaine, les laissa terminer leurs propres assiettes, puis en revint enfin à ce qui les intéressait.

Ils avaient éteint le projecteur en partant déjeuner et Kieran se planta à côté de l'appareil, avant de se mettre à discuter à la manière d'un conférencier.

— Notre ami Lukas a soulevé un point très intéressant tout à l'heure. Le char de Phaéthon représente en effet l'astre solaire, alors pourquoi placer un second soleil dans la même scène ? Une distraction de la part du graveur ? Si j'en juge par le souci du détail des autres gravures, c'est fort peu probable. Alors que signifie ce soleil ?

Kieran marqua une pause, leur laissant le loisir d'intervenir.

— Le soleil peut représenter la lumière et par là même la solution du problème, avança Jacob. Devrions-nous nous concentrer uniquement sur ce dessin ?

— Il me semble qu'il y a d'autres gravures où le soleil apparaît, objecta Lukas. Elles ne peuvent pas toutes représenter la solution.

Kieran l'arrêta d'un geste, le sourire aux lèvres.

— C'est là que tu te trompes, mon cher. Sur la trentaine de gravures que contient le livre, il n'y en a que sept sur lesquelles apparaît le soleil. Sept, un chiffre hautement symbolique dans la numérologie chrétienne.

D'un geste grandiloquent, Kieran alluma le projecteur et un regroupement de gravures numérotées de un à sept se dessina sur l'écran. Franck reconnut Baucis et Philémon changés en arbre devant le temple des dieux, puis Deucalion et Pyrrha repeuplant la terre à l'aide de pierres qui devenaient des hommes, Mercure décapitant Argus aux cent yeux, Persée volant l'œil magique des Grées, Phaéthon affrontant le Scorpion dans les cieux, Niobé transformée en statue par le chagrin devant les cadavres de ses enfants et enfin Narcisse captivé par son reflet dans l'eau, la Mort penchée sur son épaule.

— Vous remarquerez, reprit Kieran, que sur chacune de ces gravures, le soleil occupe une position différente dans le ciel et que la lumière qu'il offre est pleine de nuances. C'est ce qui m'a permis de déterminer l'ordre des dessins, de l'aube

jusqu'au crépuscule. Mes amis, voilà le rébus que nous devons décrypter.

Franck fut tenté d'applaudir, impressionné. À côté de lui, Johanna s'agitait sur son fauteuil, trahissant son excitation. Kieran pianota sur les commandes du projecteur et la première gravure apparut en gros plan. Dans la lumière du soleil levant, deux arbres aux troncs enlacés représentaient Baucis et Philémon, récompensés par les dieux d'une éternelle étreinte pour leur générosité et leur piété. On voyait en arrière-plan un grand temple antique, celui que le couple avait entretenu avec dévotion. Ses colonnes et son fronton avaient été rendus avec une finesse extrême.

— Qu'est-ce qu'on doit regarder ? fit Lukas en fronçant les sourcils. Les arbres ?

Kieran secoua la tête sans se départir de son sourire.

— Le temple, intervint Wilhelm. Je suis prêt à parier qu'il correspond à la cathédrale de Strasbourg.

Cette fois Kieran approuva vigoureusement.

— C'est également mon opinion. L'histoire de Baucis et Philémon chante les mérites de la piété et quel plus grand symbole de la foi y a-t-il à Strasbourg que la cathédrale ? Sans compter que ce monsieur Engelmann était sans doute conscient que n'importe quelle autre cachette dans la ville pouvait être abîmée par le temps, les guerres ou de simples travaux. Mais pas la cathédrale. L'ouvrage de Dieu devait sembler immortel pour un homme de cette époque. Et pour couronner le tout, la cathédrale est protégée de la magie. C'est un endroit idéal.

— La cathédrale est immense, soupira Lukas. Elle contient un nombre incalculable de cachettes et, comme tu viens de le rappeler, on ne peut pas y utiliser la magie.

— Heureusement il y a les autres gravures, rétorqua Kieran.

Il projeta le second dessin. Le soleil matinal faisait miroiter des flaque, dernières traces du déluge destructeur abattu par Jupiter sur les hommes criminels. Les survivants Deucalion et Pyrrha jetaient par-dessus leurs épaules des pierres qui se transformaient en une nouvelle race d'humains. Le dessin était très sobre, doté d'un réalisme étonnant pour l'époque. Aucun détail ne frappait l'œil et ils restèrent à l'examiner en

silence. Kieran les abandonna un long moment à leur perplexité, puis il reprit la parole sur un ton professoral.

— Pensez à ce que symbolisent Deucalion et Pyrrha. Que représentent-ils ?

— Ils font penser à Adam et Ève, lança Lukas au hasard.

— Je dirais plutôt Noé et son épouse, répliqua Jacob. Après le déluge, ce sont leurs enfants qui ont rebâti l'humanité.

— Je ne crois pas qu'il faille se rapporter à d'autres symboles, intervint Kieran. Deucalion et Pyrrha représentent quelque chose par eux-mêmes. Que sont-ils ?

— Des survivants, lança Johanna.

— Oui, approuva Kieran. Quoi d'autre ?

— Les fondateurs d'une nouvelle humanité ? proposa Lukas.

— Exactement. Des fondateurs dont le matériel est la pierre. Si l'on rapporte cette idée à la cathédrale, alors...

— La crypte, interrompit doucement Wilhelm.

Kieran sourit triomphalement.

— La crypte, oui !

— Je ne comprends pas, avoua Johanna.

— C'est simple, expliqua Kieran, dans la crypte se trouve tout ce qu'il reste de la première cathédrale qui a été détruite par un incendie au XII^e siècle. Autour d'elle s'est bâtie la nouvelle cathédrale de style gothique, celle que l'on peut admirer aujourd'hui. La crypte constitue à la fois la partie la plus ancienne de notre cathédrale, un témoignage d'une époque passée anéantie par une catastrophe, et en même temps les fondations du bâtiment actuel. Exactement comme Deucalion et Pyrrha.

— Ça se tient, admit Lukas. Et les autres gravures ?

Kieran passa les dessins suivants.

— Les autres gravures restent obscures pour l'instant, fit-il, mais je soupçonne qu'elles prendront sens une fois sur place. Je vous propose de nous attaquer au problème dès cette nuit. Le Grand Séminaire est adjacent à la cathédrale. Un de leurs prêtres me doit un service, il nous fera entrer.

— On se retrouve à quelle heure ? demanda Lukas.

Au même instant, le téléphone du détective émit un bip. Lukas s'excusa et jeta un œil à l'écran. Kieran s'était tourné vers le reste d'entre eux, mais l'homme l'interrompit d'un geste.

— Tu devrais écouter ça, boss. D'après un de mes contacts, un certain Louis Deschanel a été enlevé avant-hier à Paris. Les ravisseurs ont clairement fait comprendre à la famille que les médias devaient rester à l'écart, c'est pour ça que l'info a mis autant de temps à nous arriver. Apparemment, les flics tournent en rond pour le moment. Ce Deschanel est un universitaire considéré comme le meilleur de France dans son domaine.

Lukas releva la tête d'un air entendu.

— Son truc, c'est l'étude des symboles.

Kieran sourit froidement.

— Je vois que Mikkell a décidé de prendre le taureau par les cornes.

— Il nous a peut-être déjà devancés ! s'exclama Johanna avec inquiétude.

— On aurait déjà retrouvé le cadavre de ce Deschanel si c'était le cas, répliqua Kieran avec indifférence. Et de toute façon, il n'y a qu'un moyen de le vérifier : chercher l'eau nous-mêmes.

Kieran éteignit pensivement le projecteur, réfléchit quelques secondes, puis se redressa.

— Lukas, envoie du monde pour surveiller la cathédrale. Que tes agents restent en place tant qu'ils n'auront pas eu d'ordre contraire. Je doute que Mikkell tente quoi que ce soit en pleine journée, mais il pourrait faire du repérage. Je veux aussi que tu raccompagnes les Grimm et qu'ensuite tu essayes de retrouver la trace de ce Deschanel. Fais tout ce que tu pourras pour tirer ce pauvre homme des griffes de Mikkell. Franck, Johanna et moi irons récupérer l'eau dès que la nuit sera assez avancée.

Lukas grimaça.

— Je préférerais t'accompagner. Et si Jorgensen se retrouve là-bas en même temps que vous ? Les deux gamins sont très sympathiques, mais ils ne pourront pas te protéger contre un vampire ou des loups-garous.

Kieran adressa un regard affectueux au détective.

— J'apprécie ta sollicitude, mais je veux que tu te concentres sur Deschanel. Tu as vu ce qu'ils ont fait à la petite Desmaret. Je doute que la famille de cet homme ait envie de le récupérer dans le même état. Mikkell doit se cacher à Strasbourg même

ou à proximité. Quelqu'un a forcément vu ou entendu quelque chose et tu es le mieux placé pour remonter la piste.

Lukas hocha la tête à contrecœur. Quant aux Grimm, ils ne discutèrent pas, admettant volontiers qu'ils étaient trop âgés et loin d'être des hommes d'action. Ils seraient à l'abri dans leur appartement, protégé par la magie depuis l'intrusion des sorcières. Lukas partit avec eux et Franck et Johanna passèrent au salon. Tandis que le premier se laissait tomber sur un fauteuil, la jeune femme montra son téléphone d'un air embarrassé.

— Je dois passer un coup de fil.

Elle se dirigea vers une porte-fenêtre, souhaitant visiblement sortir sur la terrasse pour téléphoner à l'abri des oreilles indiscrètes. Elle n'avait pas fait un mètre que son smartphone disparaissait de sa main. Johanna se retourna aussitôt, furieuse, et Franck suivit son regard. Kieran était entré à leur suite sans faire un bruit. Déjà il tapait un message sur le téléphone de la jeune femme. Celle-ci fit un pas vers lui, les poings crispés.

— Rendez-le-moi immédiatement.

Kieran secoua la tête, envoya son texto et empocha l'appareil, avant de sourire aimablement à Johanna.

— Je suis navré, mais ce n'est pas possible. Je ne tiens pas du tout à voir une armée de sorcières se joindre à nous tout à l'heure. Vous venez de prévenir votre mère que les choses n'avançaient pas et que vous rentriez sans doute tard, elle ne s'inquiétera donc pas. Je vous redonnerai votre téléphone dès que nous aurons terminé ce que nous avons à faire, je vous le promets.

Johanna parut sur le point de répliquer, les dents serrées, puis elle secoua la tête avec un soupir résigné.

— Très bien, lâcha-t-elle sèchement. Est-ce que je peux au moins aller aux toilettes ?

Kieran s'écarta dans une révérence ironique.

— Mais je vous en prie.

Johanna passa à côté de lui avec raideur, manquant de heurter la porte. Kieran referma derrière elle et rejoignit tranquillement Franck.

— Elle va essayer de me doubler même sans l'appui de ses sœurs, dit-il.

Le ton sarcastique de l'homme déplut à Franck.

— Vous n'en savez rien, protesta-t-il.

— Bien sûr que si. Je connais les sorcières. Le moment venu, elle tentera de me prendre l'eau du Léthé.

— Alors pourquoi vous l'avez invitée à cette réunion ?

Kieran soupira.

— Parce que je ne la crois pas capable de me tromper. Et parce que j'aimerais qu'elle comprenne et qu'elle fasse comprendre à ses sœurs que la guerre entre nous est terminée. Je suis fatigué de leur hostilité permanente.

Il se laissa tomber sur le canapé, jeta son mégot dans la cheminée et alluma une autre cigarette dans la foulée. Sa tête roula en arrière, son regard se perdit dans un angle du plafond et il y eut un long silence.

— Est-ce que je peux compter sur vous, Franck ? demanda-t-il soudain.

Franck le considéra avec une pointe de méfiance.

— Compter sur moi pour quoi ?

Kieran grimaça un sourire.

— Pour me protéger des conséquences de la décision la plus insensée que j'aie jamais prise.

Franck fronça les sourcils, mais il n'eut pas le temps d'interroger l'homme. Johanna revenait déjà, toujours aussi nerveuse, se cognant dans les meubles. Elle prit place avec eux et Kieran retrouva aussitôt son attitude énergique et enjouée, évoquant les gravures qu'ils devaient encore décrypter.

Strasbourg, jeudi 18 septembre 2014

Il était un peu plus de minuit lorsqu'un taxi déposa Johanna, Kieran et Franck place Gutenberg. Tous trois attendirent que la voiture soit repartie, puis ils remontèrent la rue Mercière, écrasée par l'ombre imposante de la cathédrale. Il n'y avait personne dehors à cette heure tardive, très peu de lumières dans les habitations et il régnait un profond calme sur Strasbourg, à peine dérangé par des bruits lointains de voiture, le miaulement d'un chat ou le son d'une télévision qui s'échappait d'une fenêtre entrebâillée. Depuis le début de la soirée, une pluie fine tombait sur la ville, froide, désagréable, brouillant les contours des réverbères et des bâtiments, faisant luire les pavés. Un frisson parcourut Franck lorsqu'ils débouchèrent sur la place de la cathédrale, sans qu'il puisse déterminer si celui-ci était dû à la nervosité ou à la température.

Kieran était aussi détendu qu'à son habitude, fumant une cigarette, indifférent à la pluie qui dégoulinait dans ses cheveux sombres. Il marchait de son pas souple et sautillant, balançant avec nonchalance une canne au pommeau argenté. Avant leur départ, il avait proposé un revolver à Franck, mais ce dernier avait décliné. Il ne se sentait pas capable d'utiliser une arme, en vérité la simple idée de tirer sur quelqu'un le dégoûtait. Kieran n'avait pas insisté, Franck avait même eu l'impression qu'il était satisfait de cette réponse. À la place, l'homme lui avait proposé une sorte de bombe lacrymogène, similaire à celle qu'il avait employée la nuit de leur rencontre

à l'hôpital. Il en avait également confié une à Johanna, puis il leur avait donné à chacun une matraque télescopique en argent massif. Lorsque Franck s'était étonné de la valeur des armes, Johanna lui avait expliqué en souriant que la sensibilité à l'argent des loups-garous n'était pas un mythe. La jeune femme avait également emporté un sac à dos, sans leur en révéler le contenu.

Tandis qu'ils traversaient la place de la cathédrale en direction du nord, un courant d'air frais rabattit la pluie sur eux, arrachant un nouveau frisson à Franck. La légende disait que le vent tournait autour de la cathédrale en attendant le Diable coincé à l'intérieur de l'édifice. De telles histoires prenaient un tout autre relief pour Franck depuis quelque temps et il ne pouvait pas s'empêcher de se demander s'il y avait un fond de vérité dans ce conte.

Ils venaient de croiser un groupe de quatre ou cinq étudiants un peu éméchés lorsqu'une silhouette se détacha soudain de l'ombre de la cathédrale et courut vers eux. Avec son k-way et sa casquette, Franck crut d'abord qu'il s'agissait d'un enfant, puis il s'aperçut que c'était un nain au visage raviné par le temps. Cet étrange personnage tenait encore un téléphone portable à la main. À peine les avait-il rejoints qu'il s'inclinait vers Kieran avec un respect craintif.

— Bonsoir, monseigneur !

— Hector, le salua Kieran. Quelles nouvelles ?

Le ton de l'homme était froid, hautain, et le nain baissa encore davantage la tête devant lui. Franck avait l'impression de le voir trembler de peur et il détestait ce spectacle. Mais les paroles d'Hector ne tardèrent pas à détourner son attention.

— Le vampire est là, monseigneur ! Il est arrivé il y a quelques minutes à peine. J'ai essayé de prévenir monsieur Hartmann, mais il ne décroche pas. J'allais vous appeler quand vous êtes arrivé.

— Où est-il ? interrogea Kieran d'un ton pressant.

Le nain recula légèrement, puis il désigna la cathédrale derrière eux.

— Il a essayé de forcer une des portes latérales, mais il n'a pas réussi. Il est entré dans le Grand Séminaire, il croit peut-être qu'il pourra passer par là.

— Depuis combien de temps, dis-tu ?

— Il est entré dans le séminaire depuis quatre ou cinq minutes, monseigneur, pas plus !

— Qui l'accompagne ?

— Deux loups-garous et un homme qui a l'air d'être leur prisonnier.

Kieran sourit avec satisfaction.

— Excellent. Nous allons pouvoir le piéger.

Il écrasa sa cigarette sur le pavé, puis fit un geste autoritaire en direction du nain.

— Appelle Lukas Hartmann. S'il ne répond pas, laisse-lui un message. Dis-lui de nous rejoindre ici dès que possible. Ensuite tu préviendras les Nettoyeurs qu'on aura très bientôt besoin d'eux. Compris ?

Hector fit une telle révérence que son nez frôla le sol.

— Oui, monseigneur !

— Pour ta peine, fit Kieran en laissant tomber un rouleau de billets dans la main du nain.

Hector se confondit en remerciements. L'ignorant royalement, Kieran reprit son chemin et Franck et Johanna s'empressèrent de le suivre tandis que la silhouette du nain se fondait à nouveau dans les ténèbres. Franck n'avait pas besoin de regarder sa compagne pour deviner que cette scène l'avait mise aussi mal à l'aise que lui. Cependant ils avaient des questions plus urgentes à régler et Johanna accéléra le pas pour se porter aux côtés de Kieran.

— Vous avez l'intention d'attaquer Jorgensen ? fit-elle avec inquiétude.

— Le moment est idéal, il ne pourra pas utiliser ses pouvoirs dans la cathédrale.

— Nous non plus ! Laissez-moi au moins prévenir mes sœurs, nous ne sommes pas assez nombreux.

— Je m'occuperai de Mikkel, rétorqua Kieran comme s'il n'avait pas entendu. Franck et vous vous chargerez des loups-garous.

— Comment voulez-vous qu'on vienne à bout de deux loups-garous sans magie ? protesta Johanna.

Kieran cessa brusquement de marcher et adressa à Johanna un sourire mielleux.

— Il n'est pas trop tard si vous voulez faire demi-tour, mademoiselle Beaumont. Mais en ce qui me concerne, je n'ai aucune intention de laisser Mikkel mettre la main sur l'eau du Léthé. Cessez de geindre et décidez-vous.

Les poings de Johanna se crispèrent de colère.

— C'est de la folie. On va se faire tuer.

Kieran haussa les épaules.

— Ce sont des loups-garous, pas des berserkers. Je vous aiderai.

Johanna hésita de longues secondes, puis elle secoua la tête avec un soupir.

— C'est de la folie, répéta-t-elle.

Mais elle emboîta le pas à Kieran lorsqu'il se remit en marche. Franck n'avait pas dit un mot, partagé entre la peur et l'excitation. Une boule s'était formée au creux de son estomac et cette sensation était aussi délicieuse qu'angoissante. Il allait peut-être mourir dans quelques minutes et pourtant il ne s'était jamais senti aussi vivant. Tout paraissait plus savoureux soudain, jusqu'aux gouttes de pluie sur son visage. Peut-être Stéphanie avait-elle raison lorsqu'elle l'accusait d'être mariée à un fantôme. Depuis quelques jours, il semblait à Franck qu'il se réveillait enfin d'un long sommeil. Il n'aurait renoncé à cela pour rien au monde.

Johanna marchait à nouveau un pas derrière Kieran, la tête basse. Franck la rejoignit et prit doucement sa main. Les doigts de la jeune femme étaient froids, tremblants. Franck les serra dans un geste réconfortant et, sans le regarder, Johanna se rapprocha de lui. Aucun d'eux ne remarqua le coup d'œil irrité que Kieran leur lançait par-dessus son épaule.

Après avoir longé le flanc nord de la cathédrale, ils s'engagèrent dans la rue des Frères, dominée par la masse imposante du Grand Séminaire. Haut de quatre étages, bâti d'un seul bloc dans le même grès rose que la cathédrale, le séminaire n'avait guère de fenêtres au rez-de-chaussée, ce qui renforçait son aspect de forteresse massive. Toutes ses lumières semblaient éteintes.

Ils passèrent devant une première porte à double battant, abritée sous un auvent de pierre sculptée. Kieran examina rapidement la serrure, puis il se détourna en secouant la tête

et poursuivit son chemin. Il paraissait inquiet et Franck se rappela soudain qu'eux-mêmes auraient dû retrouver là le contact de Kieran. Si Jorgensen était tombé sur cet homme, Dieu savait quel sort il avait connu...

Arrivés devant une seconde porte, plus imposante que la première, Kieran s'arrêta à nouveau. L'entrée principale du Grand Séminaire semblait close, mais Kieran avait à peine touché à un des battants que celui-ci s'ouvrait avec un infime grincement. L'homme fit signe à ses compagnons de rester silencieux et se glissa dans l'ouverture. Johanna le suivit après avoir déployé sa matraque. Franck jeta un dernier regard sur la rue pour s'assurer que personne ne les avait vus, puis il pénétra à son tour sous le porche, repoussant la porte derrière lui.

Franck eut à peine le temps d'entrevoir une vaste cour plongée dans l'obscurité, avec dans un coin la silhouette d'un élégant escalier à vis en pierre, que déjà Kieran se faufilait jusqu'à une autre porte, franchement ouverte celle-ci. Franck n'y voyait pas grand-chose dans l'obscurité et il se trouva pratiquement aveugle à l'intérieur du bâtiment endormi. Il devina qu'ils traversaient un couloir, une espèce de salon, puis ils franchirent une porte-fenêtre et débouchèrent dans une seconde cour intérieure.

Celle-ci était occupée par un jardin : un grand carré d'herbe, quelques arbres, des buissons et un vieux puits en pierre. Une étroite terrasse pavée faisait tout le tour du jardin, au pied des bâtiments qui le ceignaient. La partie arrière de la cathédrale se dressait face à eux, derrière le feuillage fourni des platanes. Soudain Kieran étouffa une exclamation et s'élança sur les pavés qui longeaient le gazon. Lorsque Franck et Johanna le rejoignirent, il était agenouillé auprès d'un corps avachi.

— Pierre ! chuchota l'homme avec inquiétude. Tu m'entends ?

Johanna alluma une lampe de poche, prenant garde à maintenir le faisceau vers le sol, et elle éclaira le visage livide d'un homme d'une cinquantaine d'années. Grand et maigre, il portait un jean et un pull à moitié déchiré, tous deux détrempés par la pluie. Il avait une marque de griffure sur la joue et une plaie profonde à la tempe dont le sang collait ses cheveux gris. Il paraissait vidé de ses forces, livide, mais il était conscient. Abandonné dans les bras de Kieran, il cligna péniblement des

paupières dans la lumière, puis s'agrippa faiblement à la veste de l'homme.

— Le vampire, balbutia-t-il. Je n'ai pu l'arrêter...

Kieran caressa doucement son front.

— Ne t'inquiète pas de ça. Il faut te mettre à l'abri.

Avec une force étonnante, il souleva l'homme qui gémit faiblement. Franck voulut l'aider, mais au même instant il vit du coin de l'œil une ombre qui se précipitait vers eux.

Un loup-garou jaillit soudain des ténèbres et percuta Franck de plein fouet, l'écrasant contre le mur du séminaire. À moitié assommé, Franck tomba à genoux. Il sentit des griffes dans son cou, mais elles n'eurent pas le temps de déchirer la chair. Dans un grand cri, Johanna abattit sa matraque, forçant le loup-garou à reculer. Kieran était accaparé par Pierre qui pesait lourdement sur lui et il s'efforçait d'éloigner l'homme blessé du lieu du combat. Franck se releva péniblement pour voir Johanna utiliser sa bombe lacrymogène sur le loup-garou. La créature en parut à peine affectée et balaya la jeune femme d'un violent revers de main. Johanna s'écroula de tout son long dans l'herbe mouillée, lâchant la lampe de poche qui s'éteignit. Le loup-garou voulut se précipiter sur elle, mais Franck bondit et le ceintura. Dans un terrible effort, il parvint à tirer la bête en arrière malgré la manière démente dont elle se débattait. À quatre pattes, étourdie, Johanna n'arrivait pas à se relever.

Le loup-garou essaya de saisir Franck par le bras, de le faire basculer par-dessus son épaule, mais celui-ci résista malgré les griffes qui déchiraient ses vêtements. Brusquement Franck parvint à balayer les jambes du loup-garou et il se laissa tomber sur lui, espérant l'immobiliser sur le sol. Mais son adversaire était d'une agilité inhumaine. Il se dégagea, roula sur le côté et se releva en une fraction de seconde. Avant que Franck n'ait pu réagir, un violent coup de pied s'enfonça dans ses côtes, lui coupant le souffle. Il retomba sur le dos, abruti de douleur, cherchant sa respiration. Le loup-garou lui enfonça son genou dans l'estomac, puis ses crocs fondirent sur sa gorge. Dans un sursaut d'énergie, Franck dévia la mortelle mâchoire d'un coup de poing. À peine étourdi, le loup-garou revint aussitôt à l'assaut. Au même instant, un éclair

argenté percuta violemment sa tête et il s'écroula avec un couinement. Franck devina la silhouette de Kieran. L'homme frappa encore le loup-garou du pommeau de sa canne, droit sur le crâne, et la créature s'immobilisa tout à fait. Indifférent, Kieran se détournait déjà.

Il avait assis Pierre sur le seuil du séminaire, le soustrayant à la pluie, et l'homme semblait peu à peu retrouver ses sens. Kieran l'examina avec une sollicitude et une douceur qui contrastaient avec la violence dont il avait fait preuve à peine quelques secondes plus tôt.

— Comment te sens-tu ?

— Je crois que ça ira, soupira l'homme. Dieu soit loué...

— Dieu, n'exagérons pas tout de même, je n'ai pas cette prétention.

Cette répartie ironique fit rire Pierre, un rire rauque qui trahissait sa faiblesse. Kieran pressa son épaule avec affection, puis alluma une cigarette et la lui tendit. L'homme la prit avec reconnaissance.

— Je pense que tu n'as rien de grave, déclara Kieran, mais tu devrais tout de même aller voir un médecin demain matin.

Pierre hocha la tête et ce simple mouvement le fit grimacer. Il tâta prudemment sa plaie au crâne, puis laissa retomber sa main avec un soupir. Kieran s'écarta de lui pour se pencher sur le corps du loup-garou. Au passage, il jeta un coup d'œil à Franck et Johanna qui se soutenaient l'un l'autre.

— Et ici, pas de blessure grave ? demanda-t-il.

Tous deux secouèrent la tête et Kieran entreprit de fouiller le loup-garou.

— Est-ce que tu as parlé de nous au vampire ? lança-t-il à Pierre.

— Non, dit celui-ci depuis la porte. Je fumais une cigarette en vous attendant, il a dû croire que c'était la raison de ma présence dans la cour à une telle heure, il ne m'a posé aucune question.

— Parfait.

Pierre lutta pour se remettre debout et Franck s'empressa de l'aider. L'homme lui adressa un sourire reconnaissant.

— Un autre loup-garou l'accompagne, ajouta-t-il d'un ton soucieux. Et un homme qui avait l'air terrifié.

— Nous allons nous occuper d'eux.

— Kieran, si vous vous battez dans la cathédrale... Il y a tant de précieux trésors à l'intérieur. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux attendre qu'ils ressortent ?

— Non, c'est trop risqué. Nous ferons attention, c'est promis, et les Nettoyeurs s'occuperont du reste.

Kieran se détourna enfin du loup-garou.

— Pas de portable, pas de talkie-walkie et Mikkel ne peut pas utiliser ses pouvoirs télépathiques à l'intérieur de la cathédrale. En théorie, nous pouvons encore le surprendre. Pierre, peux-tu rester ici et t'assurer qu'aucun non-initié ne viendra nous déranger ?

— Bien sûr. Je ne bougerai pas.

— Et si c'est le vampire que tu vois ressortir à notre place, n'essaye surtout pas de l'arrêter, d'accord ?

— Je ne suis pas fou, répliqua l'homme avec un mince sourire.

Puis son visage se peignit à nouveau d'inquiétude et il désigna le loup-garou à moitié étendu dans l'herbe.

— Et lui ?

Kieran tapota le corps du bout du pied avec dédain.

— Tu n'as pas besoin de te préoccuper de lui, c'est une affaire pour les Nettoyeurs. Il est mort.

Il fit tourner sa canne avec un sourire cruel.

— Rien de tel qu'un bon coup de masse en argent sur le crâne pour se débarrasser d'un loup-garou.

Franck frissonna et son regard navigua du cadavre à Kieran sans qu'il parvienne à déterminer ce qu'il ressentait. De son côté, Pierre fronça les sourcils, puis il se signa avec compassion et une pointe de nervosité. Kieran lui recommanda encore la plus grande prudence et l'homme les conduisit jusqu'à une double porte au fond du jardin. Celle-ci était déverrouillée et ils n'eurent qu'à la pousser pour pénétrer dans la galerie du chevet de la cathédrale, située derrière le chœur. Pierre les quitta là et Kieran prit à nouveau la tête de leur trio.

L'obscurité était si profonde que Johanna ralluma sa lampe de poche. La jeune femme tremblait légèrement, du sang barbouillait son menton, ses vêtements étaient couverts de boue,

mais elle avait l'air plus déterminé que jamais. Franck, quant à lui, avait mal aux côtes et une vague nausée, mais ces sensations restaient très supportables et il n'avait aucune envie de faire demi-tour. En outre, quelque chose dans l'attitude de Kieran lui soufflait que si l'homme avait réellement besoin d'un garde-fou, c'était en cet instant.

Ils remontèrent rapidement la galerie et Franck admira au passage les fenêtres aux arcs plein cintre ornées de vitraux ainsi que les quelques bas-reliefs, les statues et les nombreux vêtements et objets liturgiques exposés dans des vitrines. Arrivés au bout de la galerie, ils bifurquèrent vers la droite et pénétrèrent dans la chapelle Saint-André. Celle-ci n'était plus utilisée pour la prière et semblait essentiellement servir à l'exposition de statues et de bannières. Face à eux, quelques marches permettaient de gagner le transept sud.

Kieran marqua un arrêt de quelques secondes et pencha la tête de côté, écoutant attentivement tandis que Franck et Johanna retenaient leur souffle. Aucun bruit n'était audible et le poids des pierres semblait encore plus écrasant dans le silence des ténèbres. Dans la journée, les nombreux visiteurs faisaient naître un constant brouhaha qui troublait la paix minérale. Au cœur de la nuit, Franck ressentait plus vivement que jamais la profonde solennité des lieux.

Après avoir franchi une étroite ouverture en arc, les trois compagnons rejoignirent le transept. Ils n'eurent plus qu'à franchir un cordon en velours pour se retrouver devant le fameux Pilier des Anges, à deux pas de la non moins célèbre Horloge Astronomique. Dans la nef, d'interminables rangées de chaises couraient entre les piliers, se perdant dans les ténèbres avant d'atteindre le portail principal surmonté de son immense rosace. À leur droite, des marches menaient au chœur et, dans cet escalier majestueux, se découpaient les deux ouvertures de la crypte. Celles-ci projetaient des carrés lumineux et laissaient échapper des voix lointaines. Johanna rangea sa lampe de poche et Franck se décida à contrecœur à saisir sa matraque d'argent.

La configuration des lieux faisait qu'il leur était impossible de descendre dans la crypte de manière à en surprendre les occupants. Franck était certain que Kieran le savait depuis le

début et que son idée d'attaque surprise n'était qu'un argument pour les persuader de le suivre dans sa confrontation avec Jorgensen. De fait, ce fut sans se cacher le moins du monde que l'homme entreprit de dévaler un des escaliers qui passaient sous le chœur. Franck et Johanna échangèrent un regard tendu, puis lui emboîtèrent le pas.

Kieran poussa la porte vitrée au bas des marches et pénétra dans la crypte d'un pas tranquille. Celle-ci s'étendait sous le chœur et sa simplicité romane contrastait avec le foisonnement gothique de la nef. Son plafond voûté s'appuyait sur plusieurs colonnes, certaines adossées à des piliers massifs. Leurs chapiteaux étaient d'une totale sobriété, dénués de sculptures à l'exception de ceux des quatre colonnes les plus proches de l'autel. Si la crypte avait servi autrefois de dernière demeure aux évêques de la cathédrale, un petit orgue et de nombreuses chaises témoignaient qu'on y célébrait désormais des offices.

Jorgensen avait réussi à allumer les lampes électriques et les lieux étaient parfaitement éclairés. Le vampire lui-même se tenait au fond de la crypte, encore penché d'une manière menaçante sur un homme bedonnant. Recroquevillé de terreur sur une chaise, celui-ci tenait le second exemplaire des *Métamorphoses* à la main. À quelques pas, Matthieu Wolf s'était écarté de la colonne contre laquelle il s'appuyait négligemment, les sourcils froncés. Pendant une ou deux secondes, Jorgensen contempla les nouveaux arrivants avec stupeur, mais il se ressaisit très vite et tourna vers Kieran un visage à l'expression de haine terrifiante.

— Toi, siffla-t-il entre ses dents.

Kieran fit une courbette moqueuse.

— Ne me dis pas que tu ne t'y attendais pas ! Enfin, Mikkel, croyais-tu vraiment que ce serait aussi facile ?

Les poings du vampire se crispèrent de rage. Wolf se ramassa légèrement sur lui-même, prêt à bondir.

— Je vais te tuer, gronda Jorgensen.

— Tu ne peux pas me tuer, imbécile, soupira Kieran.

— C'est ce que nous allons voir !

Se déplaçant à une vitesse phénoménale, Jorgensen courut se jeter sur Kieran et tous deux roulèrent sur le sol en s'empoignant.

Franck voulut intervenir, mais Johanna le tira en arrière et désigna Wolf. Tandis que les deux adversaires faisaient tomber des chaises dans un violent fracas, Johanna et Franck les contournèrent et foncèrent vers le fond de la crypte.

Louis Deschanel avait tenté de profiter de la distraction de ses kidnappeurs pour s'enfuir, mais Wolf l'avait aussitôt rattrapé et l'avait assommé d'un seul coup à la tête. Déjà le loup-garou faisait face à Franck et Johanna, les poings serrés, les crocs découverts, son beau visage tordu par la fureur tandis qu'un grondement sourd s'échappait de sa poitrine. La sauvagerie qui couvait dans ses yeux ne faisait qu'augmenter son magnétisme.

À l'autre bout de la crypte, Kieran et Jorgensen se battaient comme des enragés et, en dépit de son apparence frêle, l'homme ne le cédait en rien au vampire, rendant coup pour coup et encaissant les attaques sans faiblesse. Les ignorant, Johanna leva les mains en signe de paix vers Wolf.

— Matthieu, je vous en prie, fit-elle, je suis sûre que vous valez mieux que ça. Nous n'avons pas besoin de nous battre, il n'est pas trop tard pour changer de camp.

Wolf grimaça un sourire amer.

— Bien sûr qu'il est trop tard, rétorqua-t-il.

Et il s'élança pour attaquer la jeune femme. Franck s'interposa vivement et sa matraque s'enfonça dans le ventre de Wolf. Le loup-garou tituba en arrière avec un couinement, puis il se redressa en grondant plus fort que jamais et se jeta à nouveau sur eux. Franck voulut frapper encore, mais cette fois Wolf attrapa son poignet. D'une violente torsion, il l'obligea à lâcher son arme, puis le cueillit en pleine mâchoire et Franck chuta sous le choc. Johanna profita de l'occasion pour asperger le visage de Wolf avec la bombe de Kieran. Le loup-garou toussa, les yeux larmoyants, sa tête dodelina. Franck parvint à l'attraper et à l'écraser à terre, tirant ses bras dans son dos, cherchant du regard de quoi l'entraver. Avant qu'il n'ait trouvé, Wolf se convulsa avec une telle violence qu'il parvint à se dégager. Aussi agile que le loup-garou qui les avait attaqués dans le jardin, il renversa Franck sur le sol, s'assit sur son ventre et leva ses griffes pour les lui enfoncer en travers de la gorge.

Franck croisa le regard de Wolf. Les yeux au vert si particulier du loup-garou étaient soulignés de rouge, plus étranges et magnifiques que jamais. Ils reflétaient un violent tourment intérieur, une profonde détresse. Et Wolf n'allait pas au bout de son geste, son bras suspendu au-dessus de Franck comme une épée de Damoclès. Pas plus d'une ou deux secondes ne s'étaient écoulées et pourtant Franck avait l'impression que cet instant durait depuis une éternité. Et dans ce temps étiré à l'infini, il pouvait lire dans les yeux de Wolf que celui-ci n'allait pas le tuer, qu'il n'en était pas capable, qu'il n'était pas un assassin. Le bras du loup-garou s'affaissait lorsque Johanna se dressa soudain à côté de lui. Sa matraque siffla et percuta la tête de Wolf qui s'effondra aussitôt.

En pleine panique, Johanna voulut frapper encore, mais Franck l'en empêcha et rampa jusqu'au loup-garou. Celui-ci ne bougeait plus, avachi sur le flanc, les yeux fermés, du sang dégoulinant de sa tempe sur sa joue. Franck chercha son pouls avec inquiétude tandis que Johanna portait une main consternée à sa bouche.

— Oh mon Dieu, je l'ai tué ! balbutia-t-elle avec effroi.

— Non, répliqua aussitôt Franck. Non, il est encore vivant.

Il sentait sous ses doigts le cœur du loup-garou qui battait vigoureusement. Sans attendre, il arracha sa ceinture de cuir à Wolf et l'utilisa pour lui lier les mains dans le dos, avant de se relever péniblement. Dans un même mouvement, Johanna et lui se tournèrent vers Kieran et Jorgensen.

Les deux adversaires s'étaient séparés et ils se tournaient autour, échevelés, les vêtements déchirés. Kieran avait ramassé sa canne, perdue lorsque Jorgensen lui avait sauté dessus. Franck ne lui avait jamais vu une telle expression, pas même lorsqu'il avait tué le *vrykolakas* à l'hôpital. Sa bouche était crispée par une rage froide, une fièvre malsaine colorait ses joues et une lueur meurtrière habitait ses yeux. Il n'avait plus rien de charmant, il ressemblait à un démon sanguinaire. À le contempler ainsi, Franck comprenait mieux pourquoi les sorcières le craignaient autant.

Ni Franck, ni Johanna ne bougeaient, effrayés autant par Jorgensen que par Kieran. Le vampire semblait ivre de fureur, en proie à une haine sans limites, à tel point qu'il paraissait réellement

avoir oublié que son adversaire était immortel. Il bondit soudain sur Kieran, se déplaçant à une vitesse surhumaine. Mais l'homme était extraordinairement vif lui aussi et il le repoussa d'un violent coup de canne. Jorgensen tituba en arrière, puis se redressa, les yeux exorbités, ses canines trop longues mordant sa lèvre inférieure jusqu'au sang. Kieran lui adressa un sourire glacial.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon cœur ? Tu es déjà fatigué ? Je pourrais m'amuser comme ça toute la nuit ! Ça me rappelle une autre nuit, à Berlin, avec cette délicieuse chanteuse aux mœurs si légères. Tu t'en souviens ? C'était juste après que j'ai tué ton précieux apprenti.

— Espèce de...

Jorgensen ne trouva pas de mot assez fort. À la place, il se jeta à nouveau en avant, prenant des risques insensés. Kieran l'évita avec une grâce de danseur, le déséquilibra et le projeta violemment à terre. Le vampire s'étala de tout son long. Avant qu'il ne puisse esquisser un geste de plus, Kieran lui planta sa canne en bois dans le dos avec une telle force qu'elle le transperça. Le vampire hurla. Son cri s'interrompit lorsqu'il se désintégra littéralement, son corps implosant en une nuée sombre et glaciale qui s'évapora aussitôt. Franck cligna des paupières avec incrédulité, mais il ne restait plus de Jorgensen qu'un peu de poussière grise sur les pierres roses. Kieran cracha sur ces cendres avec mépris.

— La haine est comme l'amour, Mikkel : une très mauvaise conseillère. Je te l'ai pourtant assez répété autrefois.

Il se détourna avec dédain, puis rejoignit Franck et Johanna en balançant sa canne ensanglantée. Il leur sourit, un sourire de travers qui fit reculer la sorcière d'un pas. Kieran considéra d'un air ennuyé Wolf qui revenait à lui.

— Encore un dont il faut se débarrasser, soupira-t-il.

Il leva sa canne, prêt à abattre le pommeau d'argent sur la tête de Wolf. Le loup-garou se crispa de peur en captant la menace, trop faible pour faire plus qu'émettre un grondement. C'est alors que Franck se précipita pour tirer Kieran en arrière.

— Vous êtes dingue ou quoi ? s'exclama-t-il.

Kieran le dévisagea quelques secondes et Franck eut le soulagement de voir peu à peu s'éteindre la flamme si dangereuse dans ses yeux. L'homme finit par abaisser son arme.

— Désolé, fit-il d'un air piteux. Je me suis laissé emporter.

Il se dégagea doucement de l'étreinte de Franck, adressa à Wolf un de ses sourires espiègles.

— Navré pour cette petite frayeur, monsieur Wolf. Mais vous devez promettre de vous tenir tranquille, n'est-ce pas ?

Le loup-garou considéra Kieran avec angoisse et incompréhension, puis il acquiesça nerveusement. Franck le redressa et l'aida à s'asseoir aussi confortablement que possible malgré ses mains entravées, l'adossant à un pilier. La tête de Wolf semblait beaucoup le faire souffrir, c'était à peine s'il avait la force de la tenir droite. De toute évidence, il ne représentait plus une menace pour le moment.

Se détournant, Kieran abandonna sa canne sur le sol et s'agenouilla auprès de Louis Deschanel. L'homme commençait à se réveiller lui aussi, gémissant. Kieran pressa quelques points dans sa nuque, comme il l'avait fait avec Franck lorsqu'ils étaient prisonniers de l'entrepôt, et Deschanel plongea aussitôt dans un profond sommeil. Kieran se redressa avec satisfaction. Il s'étira, passa une main dans ses cheveux ébouriffés, arrangea autant qu'il était possible ses vêtements abîmés, puis il s'inclina vers Franck et Johanna en souriant.

— Et maintenant, nous avons un trésor à dénicher ! s'exclama-t-il.

Il tira d'une de ses poches une liasse de feuilles repliées. Il avait jugé trop dangereux d'emporter le livre et avait préparé des copies des différentes gravures. Se plaçant au milieu de la crypte, il les étala sur le sol dans l'ordre qui devait être le leur. Tandis que Wolf les observait d'un air sombre, Franck et Johanna rejoignirent Kieran.

— Bien, fit celui-ci, qu'avons-nous maintenant ? Deux gravures qui semblent devoir être lues simultanément : Argus aux cent yeux assassinés par Mercure sur ordre de Jupiter. Et Persée volant leur œil magique aux Grées.

Il engloba la crypte d'un geste large.

— Voyez-vous quelque chose ici qui vous évoque ces légendes ?

Tous trois regardèrent autour d'eux. Abandonnant les feuilles sur le sol, Kieran croisa les mains dans le dos et se mit à déambuler dans la crypte en sifflotant, ne paraissant pas pouvoir

s'empêcher de faire le pitre. Johanna en parut exaspérée, mais Franck préférerait nettement Kieran en clown qu'en assassin sans merci, même si la brusquerie avec laquelle l'homme était capable de passer d'un rôle à l'autre était terrifiante.

Tandis que Johanna se dirigeait vers l'autel et le beau vitrail qui le surplombait, Franck leva instinctivement les yeux. Les deux colonnes les plus proches du fond de la crypte, en vis-à-vis de chaque côté de l'allée principale, présentaient des chapiteaux en grès rose sculptés de motifs végétaux entrelacés et de monstres menaçants à la gueule béante.

Kieran avait repéré les chapiteaux lui aussi et, tandis qu'il examinait ceux qui se trouvaient à droite de l'autel, Franck se chargea de ceux de gauche. Comme il s'en rapprochait, son regard croisa celui de Wolf, adossé au pilier entre les deux colonnes. Les yeux du loup-garou étaient voilés par la douleur, mais Franck crut également y déceler des remords et de la peur. Il s'efforça de lui sourire.

— Ce sera bientôt fini, dit-il.

Wolf lui rendit son sourire avec amertume.

— Je me souviens du sort que m'a promis l'Immortel si je devenais son ennemi...

Il jeta un bref regard à Kieran indifférent et baissa la tête en soupirant. Il fallut un instant à Franck pour comprendre à quoi le chanteur faisait allusion, pour se rappeler leur conversation au *Sofitel* et la menace de Kieran de tuer Wolf s'il se dressait contre eux. Il cherchait quoi répondre lorsqu'un détail du chapiteau attira soudain son attention. Mais avant qu'il ne puisse parler, Kieran poussa une exclamation excitée.

— Je l'ai trouvé ! J'ai trouvé Argus !

Tandis que Franck et Johanna se précipitaient vers lui, il attrapa une chaise, sauta dessus et tendit le doigt vers un des monstres sculptés. Contrairement aux autres, tous munis de deux yeux, celui-ci en avait cinq, dont un dans le front d'une couleur légèrement plus foncée que les autres. Kieran se frotta les mains.

— Il n'a peut-être pas cent yeux, mais je suis sûr que ce gardien est notre Argus !

— Il ne manque plus que l'œil des Grées ! s'exclama Johanna.

— Je crois que je sais où il est, intervint Franck.

Ses deux compagnons le dévisagèrent avec surprise, puis Kieran bondit littéralement de sa chaise et prit le bras de Franck avec enthousiasme.

— Montrez-nous ça !

Franck les ramena vers une autre colonne, la première à gauche de l'autel, et leur désigna la face tournée vers le mur. Sur celle-ci, au lieu de la rose sculptée dans la frise du haut du chapiteau, figurait la forme nettement reconnaissable d'un œil humain. Kieran parut jubiler. Il récupéra une autre chaise et grimpa dessus pour examiner la sculpture, avant de hocher vigoureusement la tête.

— Tout ça ressemble fort à un mécanisme d'ouverture !

Il sauta à terre et courut jusqu'à l'autre colonne tandis que Johanna prenait sa place sur la chaise. Elle promena ses doigts sur l'œil, frémissant d'excitation.

— Je crois que vous avez raison, on sent un très léger jeu !

— Ici aussi ! rétorqua Kieran. Essayons d'appuyer en même temps. À trois : un, deux... trois !

Johanna enfonça son pouce dans l'œil sculpté et Kieran fit de même dans le cinquième œil du monstre. La pierre se déroba sous leurs doigts et Franck entendit très nettement un déclic, puis les grincements d'un mécanisme invisible. Soudain, une des pierres du mur à gauche du chœur, qui jusque-là paraissait parfaitement scellée, pivota sur elle-même, dévoilant une étroite cachette. À l'intérieur se devinait la forme d'un coffret aux épaisses ferronneries. Fasciné, incrédule, Franck s'avança aussitôt.

— Franck, non !

Surpris, celui-ci tourna les yeux vers Kieran tout en marchant et ne comprit pas l'expression d'effroi de l'homme avant que quelque chose ne percute soudain sa poitrine. Franck baissa les yeux avec incompréhension pour découvrir une fléchette. Elle était si pointue, elle avait été projetée avec une telle force hors de la cache secrète qu'elle avait traversé ses vêtements et s'était enfoncée dans son muscle pectoral. Franck la retira d'un coup sec, serrant les dents. Comment pouvait-on espérer tuer quelqu'un avec ça ? Puis ses jambes se dérobèrent brusquement sous lui.

Franck s'écroula dans les bras de Kieran et l'homme l'allongea aussitôt, se penchant sur lui avec angoisse.

— Le Scorpion ! chuchota-t-il. Phaéthon ! C'était un avertissement !

Franck comprit à peine ces paroles. Ses membres avaient échappé à son contrôle et étaient agités de spasmes, un étau enserrait sa poitrine et respirer devenait plus difficile à chaque seconde tandis qu'une insoutenable brûlure se répandait à travers ses veines pour mieux se concentrer dans son cerveau. Franck ne remarqua pas que Kieran arrachait la fléchette à ses doigts crispés, mais il sentit les mains de Johanna se refermer autour de la sienne et il s'y agrippa avec terreur. Le visage de la jeune femme s'encadra dans son champ de vision flou et de plus en plus étroit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'un ton paniqué.

Kieran lécha la pointe de la fléchette, puis cracha de côté avec dégoût.

— Des racines du Diable, répondit-il sombrement.

— Non ! s'écria Johanna avec révolte. Non ! Il faut faire quelque chose !

Kieran l'ignore et se pencha sur Franck, prenant son visage dans ses mains. Ces dernières parurent merveilleusement fraîches à Franck dans la fièvre qui le consumait. Son compagnon plongea un regard intense dans le sien.

— Respirez, Franck ! Vous m'entendez ? Il faut respirer ! Ce poison est très rapide, mais si vous respirez, nous aurons peut-être le temps. Clignez des yeux si vous avez compris.

Dans un effort surhumain, Franck abaissa les paupières, puis il se concentra sur son souffle. La souffrance, la terreur, les convulsions de ses muscles, son cœur qui s'emballait, tout conspirait à précipiter sa respiration, mais il lutta pour essayer de prendre des inspirations plus amples, pour souffler plus longuement.

— C'est bien ! l'encouragea Kieran. C'est très bien ! Continuez comme ça !

Franck s'efforça d'obéir, jetant toute sa volonté dans le simple fait de respirer. Il ne voulait pas mourir, pas alors qu'il ouvrait enfin les yeux sur le monde, il voulait vivre et profiter de cette nouvelle vision des choses. Il avala une goulée d'air désespérée.

Cependant Kieran s'était relevé, le dominant de toute sa taille. Il agita un doigt impérieux vers Johanna.

— Je vais chercher l'antidote. Ne le lâchez pas des yeux.

— Dépêchez-vous au lieu de discuter ! répliqua la jeune femme avec fureur.

Sans rien ajouter, Kieran tourna les talons et courut vers la sortie de la crypte, vers l'extérieur de la cathédrale où il pouvait utiliser son pouvoir et faire venir à lui tout ce qu'il désirait.

Franck eut brusquement la sensation d'être aspiré dans les ténèbres, prêt à être englouti. Tout lui échappait, son souffle, la lumière, l'étreinte de Johanna. Il se débattit, écrasé de souffrance, épuisé à force de terreur, sanglotant intérieurement, se blâmant d'avoir été aussi imprudent, d'avoir pris un risque aussi stupide alors qu'il découvrirait à peine les règles de ce nouvel univers. Il songea à ses parents, à leur chagrin, à cet enfant que portait sa sœur et qu'il ne rencontrerait jamais. Il pensa au lac et à l'auberge sous la cathédrale. À cet instant même, des membres du mystérieux Peuple Invisible s'y amusaient sans avoir aucune idée de ce qui se déroulait au-dessus de leurs têtes. Mais de toute façon quelle importance aurait pu avoir pour eux la mort d'un humain à peine initié ? Quelle importance sa mort pouvait-elle avoir pour qui que ce soit ?

Franck eut l'impression que deux mains se refermaient autour de sa gorge, l'étranglant, réduisant son souffle à un râle sifflant. Kieran avait dit qu'il fallait respirer s'il voulait vivre. Voulait-il vivre ? La réponse était évidente malgré tous ses doutes et ses angoisses : oui, mille fois oui ! Tout plutôt qu'un néant infini ! Franck ouvrit sa bouche écumante, chercha violemment de l'air, le corps arqué par l'étouffement. Il lui sembla qu'il luttait ainsi une éternité, les paupières closes, entièrement concentré sur les muscles de sa cage thoracique qui obligeaient ses poumons martyrisés à se gonfler encore et encore. Il se sentait faiblir peu à peu et il se mit à supplier intérieurement Kieran de se dépêcher. C'était de plus en plus difficile. Tellement difficile. Il n'y arriverait pas. Il ne tiendrait pas. C'était trop tard.

— Franck ! Franck, je suis là !

Galvanisé par cette voix, Franck parvint à rouvrir les yeux. Le visage flou de Kieran se dessinait au-dessus de lui. L'homme

glissa une main douce sous sa nuque pour le redresser, puis il porta à ses lèvres un de ces flacons dont il semblait posséder une infinité d'exemplaires. Franck sentit un liquide froid et poisseux couler sur sa langue. L'amertume en était affreusement prononcée, mais il but avec avidité, porté par l'espoir. Kieran lui fit avaler la totalité de la fiole, puis il le reposa délicatement et se mit à l'observer avec attention.

Franck referma les yeux, à bout de forces, et s'abandonna. Pendant une ou deux secondes, il chuta vertigineusement dans les ténèbres. Puis une vague formidable le souleva vers la lumière. Ses muscles se relâchèrent, sa respiration se libéra, sa fièvre s'envola, toute la souffrance s'évanouit, remplacée par une profonde fatigue, une faim dévorante et la sensation merveilleuse d'être plus vivant que jamais.

Franck souleva les paupières. Kieran était toujours penché sur lui et l'homme sourit avec un soulagement sincère en croisant son regard. Il passa un bras autour de ses épaules et l'aïda à se redresser. Franck eut un léger vertige, épuisé, trempé de sueur, mais il tint assis. Il n'eut même pas le temps de se frotter les yeux. Johanna écarta brusquement Kieran et manqua de renverser Franck en le prenant dans ses bras. L'homme lui rendit son étreinte avec plaisir.

— Espèce d'idiot ! chuchota-t-elle d'une voix bouleversée.

Franck ne répondit pas, mais un sourire fleurit sur ses lèvres, irrépressible. Lorsque Johanna se recula, elle avait les larmes aux yeux. Franck voulut caresser son visage, mais elle se détourna abruptement et il ne comprit pas cette réaction. Il tenta de se lever et retomba lourdement, les jambes mal assurées.

— Tut tut tut ! intervint Kieran. Vous avez encore besoin d'un peu de repos. Notre monsieur Engelmann avait choisi un poison non seulement virulent mais aussi imperméable au passage du temps, vous l'avez échappé belle.

— Grâce à vous, murmura Franck. Merci.

Kieran haussa les épaules et l'aïda à s'adosser à un pilier, à côté de Wolf qui les observait toujours, ses lèvres tressaillant comme s'il réprimait une moue sardonique. Franck nota cette expression, puis l'oublia aussitôt, trop épuisé, la pierre glacée dans son dos mouillé lui donnant froid. Kieran n'avait même

pas regardé le loup-garou. Il s'assura que Franck était bien installé, puis il se redressa en se frottant les mains.

— Bien ! Même si ce charmant interlude m'a permis de battre quelques records de course à pied, je crois qu'il est temps d'en revenir à nos affaires.

Il fit un geste vers les feuillets toujours déployés sur le sol.

— Je pense que vous vous accorderez avec moi pour dire que la gravure représentant Phaéthon et le Scorpion était un avertissement concernant ce piège. Phaéthon trop présomptueux qui voit finalement la puissance de son père le Soleil échapper à son contrôle et le Scorpion au poison fatal. À ce propos, je pense qu'il vaut mieux que vous restiez en arrière pour le moment. Je ne tiens pas à devoir retourner dehors et ma réserve d'antipoisons n'a pas été renouvelée depuis longtemps.

Franck et Johanna acquiescèrent. Kieran parut brièvement étonné de la docilité de la sorcière, puis il passa outre. Attentif, se mouvant avec prudence, il s'avança vers la cachette dévoilée dans le mur et en retira le coffret. Il examina avec curiosité la cavité et le mécanisme qui avait projeté la fléchette, puis il ramena la cassette vers ses compagnons, ramassant les deux derniers feuillets au passage.

Kieran s'accroupit devant Franck, posant sa prise entre eux et une gravure de chaque côté. Johanna s'agenouilla près d'eux tandis que Wolf continuait à les observer avec une expression étrange. Franck examina le coffret avec curiosité. Il avait à peine la taille d'une boîte à chaussures et semblait formé d'un bois très épais et très solide. Malgré les ferronneries dont il était couvert, aucune serrure n'était visible. Sur le couvercle, le métal formait deux rangées de flèches en relief. À la place de l'empennage des sept du haut figuraient des soleils et sur celles du bas des lunes. Kieran désigna les dessins qui paraissaient mobiles.

— Notre avant-dernière gravure présente le fatal destin de Niobé, expliqua-t-il. Si vous vous en souvenez, elle s'attire les foudres de la déesse Latone en se prétendant supérieure à elle. Latone n'a que deux enfants, alors que Niobé, elle, a sept garçons et sept filles ce qui, à son avis, la place bien au-dessus de la déesse. Mais on ne défie pas impunément une divinité. Apollon, fils de Latone, abat de ses flèches les sept garçons de Niobé.

Puis, Diane, sœur d'Apollon, abat à son tour les sept filles de l'arrogante reine. Le chagrin de Niobé est si terrible qu'elle se transforme en pierre. Voilà pour notre métamorphose.

Il marqua une pause et Franck effleura prudemment les figures sur le coffret.

— Il y a quatorze flèches, dit-il, pour les quatorze enfants de Niobé.

— En effet, approuva Kieran. Et il n'est pas rare dans la mythologie qu'Apollon soit associé au soleil et Diane à la lune, ce qui explique les ornements de nos flèches.

Il ramassa la feuille sur laquelle avait été copiée la gravure. Celle-ci représentait Niobé, accablée de douleur au milieu de ses enfants abattus. Kieran tapota pensivement les corps criblés de projectiles.

— Il n'y a pas quatorze cadavres sur ce dessin. Seulement quatre garçons et cinq filles.

— Vous croyez que...

Avant que Franck ne puisse terminer sa phrase, Kieran avait déjà commencé à faire pivoter les flèches de métal du coffret. Il mit à l'horizontal quatre pièces ornées d'un soleil et cinq ornées d'une lune. Presque aussitôt il y eut un déclic et le coffret s'ouvrit, dévoilant un intérieur capitonné d'un épais velours pourpre. Un flacon à l'allure antique reposait sur le lit de tissu, protégé des chocs, contenant un liquide transparent. La fiole évoquait à Franck une bouteille de parfum avec ses fioritures, à l'exception du cachet de cire qui fermait son bouchon en liège.

Kieran voulut prendre le flacon, mais Franck l'arrêta avec inquiétude, encore échaudé par son expérience récente.

— Et la dernière gravure ? demanda-t-il d'un ton nerveux.

Kieran jeta un coup d'œil à Narcisse sur l'épaule de qui se penchait un squelette au sourire sinistre.

— Je pense que c'est un avertissement, fit-il avec bonne humeur, comme Phaéthon. Un rappel que l'égoïsme et la vanité ne sont pas sans conséquences.

— Une leçon parfaite pour vous, intervint Johanna d'une voix tendue.

Kieran lui fit un clin d'œil moqueur, puis il attrapa délicatement le flacon. Rien ne se produisit et il se leva, avant de

reculer de plusieurs pas, une flamme de satisfaction dans les yeux. Tirant un canif de sa poche, il décacheta la bouteille, retira le bouchon et huma le goulot. Il fronça légèrement les sourcils, renifla encore, puis haussa les épaules. Il referma le flacon d'un geste sec, puis le glissa dans sa veste.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? lança Wolf.

Il y avait une note d'ironie dans sa voix, mais Kieran était trop content pour y prendre garde. Il tira la langue au loup-garou.

— Rien qui doive vous préoccuper ! Et maintenant il faut partir, laisser la place aux Nettoyeurs.

— Et moi ?

Kieran s'accroupit devant Wolf, jouant négligemment avec son canif. Le loup-garou se raidit, rentra légèrement la tête dans les épaules. Kieran lui sourit.

— Vous auriez pu tuer Franck et vous ne l'avez pas fait, monsieur Wolf. C'est un scrupule que j'apprécie à sa juste mesure. Et puis les hordes d'adolescentes qui vous adulent ne me le pardonneraient jamais si je leur ravissais leur idole.

Kieran obligea brusquement Wolf à se pencher en avant et sectionna la ceinture qui l'entravait avant de reculer d'un bond.

— Choisissez mieux vos fréquentations à l'avenir, mon cher ! dit-il joyeusement. Je ne vous épargnerai pas une deuxième fois.

Il fit les gros yeux au loup-garou qui avait du mal à cacher son soulagement, puis ramassa les feuillets et les glissa dans sa veste, avant de récupérer l'exemplaire des *Métamorphoses* tombé des mains de Louis Deschanel. Pendant ce temps, Johanna avait aidé Franck à se relever, gênée par son sac à dos. La jeune femme était crispée, un peu pâle, la respiration nerveuse, à tel point que Franck s'en inquiéta.

— Ça va ? chuchota-t-il.

Johanna grimaça un sourire.

— Bien sûr, c'est juste que... un tel pouvoir dans ses mains, je n'aime pas ça.

L'explication était plausible, mais Franck était certain qu'il y avait autre chose. Il n'eut pas le temps de s'interroger, comme Kieran les guidait déjà vers la sortie, suivi de Wolf. Au

moment de s'engager dans l'escalier, Franck se retourna une dernière fois. La crypte paraissait avoir été traversée par un ouragan. La moitié des chaises étaient renversées, certaines brisées, la cache secrète était toujours béante dans le mur, le coffret abandonné sur le sol, les yeux sculptés enfoncés dans les chapiteaux. Et Louis Deschanel dormait au beau milieu de ce chaos.

— On va vraiment tout laisser comme ça ? demanda Franck avec incrédulité.

L'amusement détendit un peu Johanna.

— Les Nettoyeurs vont tout faire disparaître. Ils s'occuperont aussi de ramener Deschanel chez lui et d'effacer de sa mémoire les souvenirs de tout ce qui s'est passé.

— Mais c'est qui ces Nettoyeurs ?

— Nul ne le sait vraiment ! lança Kieran depuis le haut de l'escalier. Ils constituent une caste très mystérieuse. Mais c'est à eux que nous devons d'avoir réussi à garder aussi longtemps notre existence secrète. Personne n'est aussi doué qu'eux pour faire disparaître toutes les traces d'évènements comme ceux de cette nuit. Ce sont des magiciens !

Il rit, puis fit signe à ses compagnons de le rejoindre. Johanna avait rallumé sa lampe de poche et ils traversèrent rapidement la cathédrale jusqu'à rejoindre le Grand Séminaire. L'air frais de la nuit fit du bien à Franck et lui redonna un peu d'énergie. Pierre les accueillit avec soulagement, occupé à fumer une cigarette après l'autre sur le seuil du bâtiment. Il les raccompagna jusqu'à la rue, puis Kieran l'incita à aller se coucher. Il semblait qu'il valait mieux éviter de croiser les Nettoyeurs lorsque ceux-ci se mettaient au travail.

Franck s'attendait à ce que Wolf les quitte à peine dehors, mais le loup-garou traînait en arrière dans une attitude bizarre, paraissant attendre quelque chose. À sa place, ce fut Johanna qui voulut prendre congé.

— Je vais rentrer, dit-elle. Ma mère doit s'inquiéter.

— Un instant, la retint Kieran.

Ils se tenaient sous un lampadaire, dans la rue endormie. Il avait cessé de pleuvoir, mais l'humidité froide pénétrait sous les vêtements et une brise glacée soulevait leurs cheveux. Kieran adressa un sourire intrigué à Johanna.

— Je suis très étonné que vous ne me demandiez pas dans quel but je souhaitais me procurer l'eau du Léthé, mademoiselle Beaumont.

Johanna haussa les épaules avec nervosité.

— Parce que vous me le diriez, peut-être ?

— Eh bien, en fait oui.

La jeune femme le dévisagea avec incompréhension. Kieran tira le flacon de sa poche et le leva pensivement vers la lumière.

— J'ai l'intention de m'en servir pour me libérer de la malédiction que vos sœurs m'ont lancée.

Il sourit encore à Johanna, puis reporta son attention sur Franck.

— Puis-je compter sur vous ? dit-il.

Franck ne sut que répondre. Et brusquement Kieran déboucha le flacon et en avala le contenu d'une seule traite. Horrifié, Franck esquissa un geste inutile pour l'arrêter. Déjà l'homme avait tout englouti. Paniqué, se souvenant très bien qu'une amnésie totale et irréversible frappait quiconque buvait l'eau du Léthé, Franck se tourna vers Johanna. La jeune femme contemplait Kieran, bouche bée, figée de stupeur. Wolf semblait tout aussi surpris et incrédule.

Durant quelques secondes, Kieran resta immobile, la tête encore rejetée en arrière, les yeux fermés, puis il abaissa lentement son bras, souleva les paupières. Et soudain il se mit à rire. Franck n'avait jamais entendu un rire aussi affreux, pas même chez les patients les plus psychotiques qu'il avait rencontrés. Tout se mêlait dans ce rire : hystérie, rage, désespoir, amusement malsain, mépris, joie forcenée. Kieran riait à gorge déployée, à tel point qu'il en avait les larmes aux yeux et que Wolf jeta un coup d'œil nerveux autour d'eux ; par bonheur, la rue des Frères était déserte. Kieran fit quelques pas de danse en brandissant le flacon, chantant gaiement.

— Je suis un imbécile, un triple imbécile, un damné crétin !

Il rit encore. Il semblait devenu complètement fou et Franck n'arrivait pas à réagir, bouleversé. Il se força à ouvrir la bouche, chercha quoi dire. Au même instant Kieran changea violemment d'attitude. Dans un salut brusque, il envoya le flacon exploser sur le pavé, puis il se dressa de toute sa

taille, raide comme la pierre, pâle de rage, dardant sur Johanna un regard meurtrier.

— Où est l'eau du Léthé, mademoiselle Beaumont ? articula-t-il lentement.

Johanna recula de deux pas, livide.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Kieran hocha la tête d'un air entendu, avec un calme effrayant et une amertume terrible.

— Oh oui, je suis un imbécile. Comment ai-je pu baisser ma garde devant une sorcière ? Comment ai-je pu imaginer une seule seconde que vous étiez différente des autres ? Je me disais que vous étiez jeune, que votre esprit n'était pas encore corrompu par la haine, que si je faisais un effort, vous comprendriez peut-être. Quand je pense que j'ai laissé Mikkel me torturer pour vous... Quand je pense que j'étais persuadé que vous n'abandonneriez pas Franck à l'agonie pour me doubler, que vous ne profiteriez pas de mon absence pour me voler l'eau du Léthé, alors que vous pouviez œuvrer à retenir notre ami dans ce monde... Mais vous êtes comme toutes les sorcières, il n'y a que votre haine envers moi qui compte.

Johanna baissa les yeux avec culpabilité. Cet aveu choqua Franck.

— J'ai fait ce que j'avais à faire, murmura la jeune femme sans conviction.

— Bien sûr. C'est ce que font toujours les sorcières.

Le mépris de Kieran aiguillonna Johanna. Elle releva la tête.

— Personne ne devrait avoir accès à un tel pouvoir, rétorqua-t-elle.

— Je me moque du pouvoir. Je veux l'oubli absolu, je veux une renaissance, la délivrance que j'attends depuis des siècles. Vous n'avez pas le droit de me prendre ça en plus de tout le reste.

Kieran tendit la main et le sac de Johanna s'y matérialisa aussitôt. L'homme le fouilla rapidement. Bientôt il en retira un autre flacon. Bien que différent du premier, il paraissait tout aussi ancien avec son verre opaque et coloré, ses formes complexes. Il n'avait pas de bouchon. Kieran le retourna lentement, blême, mais pas une seule goutte ne s'en échappa.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? souffla-t-il avec horreur. Johanna déglutit, tremblant de peur mais droite.

— Je vous l'ai dit : personne ne devrait avoir accès à un tel pouvoir. Ni la Horde, ni vous, ni les sorcières... Annabelle voulait que je remplace le vrai flacon par le nôtre et que je lui ramène l'eau du Léthé, c'était le plan, mais je ne pouvais pas. Cette magie était trop dangereuse. J'ai renversé l'eau dans la crypte, derrière l'autel. J'ai gardé le flacon pour montrer à Annabelle que ce n'était plus la peine de le chercher. Ce n'était pas contre vous. Comment est-ce que j'aurais pu savoir ce que vous comptiez en faire ? Matheson, je vous en prie, ce n'était pas contre vous. J'ai juste...

Johanna ne put aller au bout de sa phrase. D'un seul bond, Kieran fut sur elle, écumant de fureur. Il renversa la jeune femme sur le sol et referma ses deux mains sur sa gorge. Wolf se précipita, mais Kieran le repoussa d'un seul coup au plexus, l'envoyant valser plusieurs mètres en arrière. Il écarta Franck avec la même facilité, faisant preuve d'une force surhumaine, les yeux exorbités par une rage meurtrière. Déjà Johanna ne se débattait plus qu'à peine, poussant des râles désespérés, le visage violacé, son corps agité de convulsions, écrasé sous celui de Kieran.

Wolf était à quatre pattes sur les pavés, cherchant désespérément son souffle, abruti de douleur, encore affaibli par sa blessure à la tempe. Franck se releva péniblement, puis il se jeta à nouveau sur Kieran. Il ne parvint pas à le faire lâcher prise, pas même lorsqu'il lui balança un coup de poing en pleine tête. L'arcade sourcilière de Kieran se déchira et cicatrissa en l'espace de deux secondes, comme si la folie qui le soulevait exaltait sa magie. Il n'avait pas lâché Johanna du regard malgré l'impact, indifférent à tout ce qui n'était pas sa proie. Franck le frappa encore, en vain, puis il l'enlaça brusquement et colla sa bouche contre son oreille.

— Arrêtez ! chuchota-t-il d'un ton implorant. Kieran, je vous en prie ! Vous avez dit que vous aviez changé, prouvez-le ! Prouvez aux sorcières qu'elles se trompent sur vous ! Moi, je sais qu'elles se trompent ! Je vous en supplie, ne me décevez pas maintenant ! Ne la tuez pas ! Pitié !

Il tira encore pour écarter l'homme, désespéré, et soudain celui-ci céda enfin. Franck tomba en arrière, l'entraînant avec

lui tandis que Johanna prenait une inspiration déchirante. Kieran se dégagea aussitôt et Franck se précipita vers Johanna. La jeune femme s'agrippa à lui, en larmes, la respiration anarchique, terrorisée. Les mains de Kieran avaient laissé de profondes marques rouges dans sa gorge. Franck l'enlaça dans un geste protecteur et elle enfouit le visage contre sa poitrine, sanglotant. Il caressa son dos, consolateur.

— C'est fini, murmura-t-il, ça va aller. Calme-toi. Respire. Calme-toi...

Le cœur battant à tout rompre, épuisé, frigorifié sur le pavé mouillé, Franck ferma un instant les yeux, puis le claquement d'un briquet lui fit relever la tête. Debout à quelques pas, Kieran souffla la fumée de sa cigarette vers le ciel enténébré, puis reporta son attention sur Franck et Johanna. Il était toujours aussi pâle et la flamme de rage ne s'était pas éteinte dans son regard, simplement étouffée par une lassitude immense. Il paraissait infiniment plus vieux soudain. Un instant il contempla les deux jeunes gens enlacés, puis une moue amère tordit sa bouche. Il jeta le téléphone de Johanna devant eux avec dédain et tourna les talons. Wolf se retrouva sur sa trajectoire et il l'écarta sèchement.

— Hors de mon chemin, animal !

Le loup-garou recula avec crainte, une main pressée sur sa poitrine tuméfiée. Kieran remonta la rue d'un pas vif, sans un regard en arrière, puis il bifurqua et disparut dans la nuit. Franck laissa retomber ses paupières, à bout de forces. Il acquiesça machinalement lorsque Wolf lui proposa d'appeler un de ses amis qui pourrait les chercher en voiture. Johanna commençait à se relâcher entre ses bras, brisée elle aussi, continuant à sangloter doucement, grelottante. Franck caressa gentiment sa tête. Il avait l'impression d'avoir vécu toute une vie en l'espace de quelques heures. Il ne rêvait plus que de dormir.

*Alsace Centrale, région du Grand Ried,
samedi 4 octobre 2014*

Franck courait sur la piste cyclable de Benfeld, allongeant une telle foulée qu'il dépassait certains cyclistes. L'été indien exhalait ses derniers rayons de soleil en ce début d'octobre et il faisait agréablement chaud. Franck devait constamment slalomer pour éviter les nombreux promeneurs, les gens avec des poussettes, les enfants, les vélos, les autres joggers. Il y avait foule en ce samedi après-midi, probablement le dernier aussi doux avant l'hiver.

Franck remarquait à peine les obstacles, concentré sur ses sensations physiques. L'alternance entre contraction et détente de ses muscles, la souplesse de ses articulations, la légèreté avec laquelle ses pieds frappaient le sol avant de s'envoler à nouveau, le balancement de ses bras caressés par son t-shirt ample, la sueur qui collait le tissu à son dos et dégoulinait dans ses cheveux et son cou, l'air qui entrait par son nez, gonflait délicieusement ses poumons, puis était expulsé par sa bouche, brûlant de la chaleur de son corps en pleine action. Et le soleil qui brillait dans le ciel, blanc, immense, puissant.

Franck bifurqua vers Ehl, traversa le hameau sans regarder autour de lui, accélérant encore le rythme, poussant son endurance à son maximum. Il adorait flirter avec le moment où son corps craquerait, l'emporter dans ses derniers retranchements et danser sur ce mince fil qui dépendait presque entièrement de sa volonté, quand son souffle ne tenait plus à grand-chose et que la brûlure délicieuse dans ses muscles frôlait la douleur. Ces instants étaient un pur bonheur.

Ce fut avec un sourire aux lèvres que Franck entra dans Matzenheim, puis rejoignit sa rue. Lorsque sa maison fut en vue, il cessa de se ménager et piqua un sprint. Le temps d'atteindre la porte d'entrée, il était si essoufflé qu'il faillit s'étrangler et ses muscles si raides qu'il manqua la dernière marche du perron, se rattrapant de justesse au mur. Tremblant, il eut toutes les peines du monde à déverrouiller la porte. Il tituba à l'intérieur, se laissa tomber sur l'escalier et baissa la tête entre ses bras, fermant les yeux.

Très vite, la respiration de Franck se régula et son cœur s'apaisa, le laissant flotter dans un merveilleux bien-être. Profitant de sa solitude, il ôta son t-shirt, l'abandonna sur l'escalier et gagna la cuisine où il but la moitié d'une bouteille d'eau. Il prit son temps pour manger une banane, termina son eau, puis jeta un regard à l'horloge aux aiguilles en forme d'haltères. Il était à peine quinze heures, il avait encore au moins deux heures devant lui avant que Stéphanie ne rentre. Il descendit à la cave et s'installa sur son banc de musculation.

Tout en enchaînant les exercices, il songea à ses collègues de l'hôpital psychiatrique d'Erstein ; il s'en voulait un peu de les avoir laissés en plan. Il aurait dû reprendre le travail deux semaines plus tôt, mais il s'en était senti incapable. Il avait demandé à Marc de lui prescrire deux mois d'arrêt supplémentaires pour dépression. Son beau-frère s'était fait tirer l'oreille, mais il avait fini par céder, inquiet. Toute la famille s'inquiétait pour lui et Franck les évitait autant que possible. Il n'avait pas envie de leur expliquer qu'il n'était pas dépressif, qu'il avait simplement besoin de temps pour réfléchir. Il n'avait pas non plus mentionné qu'il avait préparé sa lettre de démission, même s'il hésitait encore à l'envoyer.

Franck travailla près d'une heure, jusqu'à être tellement épuisé qu'il réussit à peine à ranger les poids qu'il avait utilisés. Inondé d'endorphines, son cerveau s'était mis en pause et avait laissé les commandes à son corps fourbu. Franck grimpa jusqu'à la salle de bains sans y faire attention, ramassant machinalement son t-shirt trempé au passage. Il abandonna ses vêtements sales dans le panier consacré et se glissa enfin dans la douche.

Les yeux fermés sous le jet brûlant, Franck se demanda ce que Johanna faisait à cet instant précis. Elle lui manquait

depuis leur dernière rencontre, quatre jours plus tôt. La jeune femme semblait se remettre rapidement de l'agression de Kieran. Elle portait encore un foulard pour cacher les marques sur sa gorge et sa voix était rauque, mais elle lui avait assuré qu'elle n'y penserait bientôt plus.

Ils n'avaient guère eu le temps de parler après les événements à la cathédrale. L'ami de Wolf les avait conduits sans poser de questions et Johanna avait réussi à balbutier l'adresse de sa mère à Illkirch, juste à côté de Strasbourg. Arrivés là-bas, Judith leur avait arraché sa fille comme s'ils étaient responsables de son état. Elle ne leur avait même pas demandé ce qui s'était passé et les avait purement et simplement mis dehors.

Johanna avait essayé d'appeler Franck dès le lendemain, mais celui-ci n'avait pas répondu. Malgré toute son attirance pour la jeune femme, il n'avait pas oublié la façon dont elle l'avait abandonné à l'agonie pour saisir l'occasion de récupérer l'eau du Léthé. Il estimait également que son attitude envers Kieran n'avait pas été correcte, même si la réaction de l'homme avait été, quant à elle, effroyable. Johanna n'avait pas renoncé, elle l'avait rappelé, encore et encore, jusqu'à ce qu'il finisse par craquer et accepte de boire un verre avec elle.

Ils s'étaient retrouvés dans un café de Strasbourg, embarrassés comme deux étrangers. Johanna avait beaucoup parlé et Franck n'avait pratiquement pas dit un mot. La jeune femme lui avait demandé pardon, les larmes aux yeux, elle lui avait juré que si elle avait cru pouvoir l'aider d'une quelconque manière, elle serait restée auprès de lui. Impuissante à le sauver dans ce lieu sans magie, elle avait fait ce qui lui paraissait le plus raisonnable et elle s'était débarrassée du danger que représentait l'eau du Léthé.

Franck l'avait écoutée se justifier pendant plus d'une heure, se rendant compte qu'elle lui plaisait de plus en plus, qu'il n'avait aucune envie d'être en colère contre elle. Il avait fini par mettre un terme maladroit à sa supplique, lui promettant qu'il comprenait et qu'il ne lui en voulait pas. Il avait cru qu'elle allait se liquéfier de soulagement. Ils avaient bavardé encore longuement, évoquant les événements, Wolf, les Nettoyeurs. Ce n'était qu'au moment de se séparer que Johanna

avait fini par se décider à lui demander s'il avait des nouvelles de Kieran. Il avait dû avouer que non.

S'arrachant à ses pensées, Franck coupa l'eau de la douche, attrapa une serviette et se sécha vigoureusement. Puis il resta debout au milieu de la salle de bains, entièrement nu, s'observant dans le miroir. Les marques de coups s'étaient presque entièrement effacées de son visage, il avait complètement récupéré. Seule la petite cicatrice sur son pectoral gauche témoignait encore de tout ce qui lui était arrivé. Un simple bourrelet rougeâtre d'un centimètre de long qui rappelait qu'il avait failli mourir empoisonné dans la crypte de la cathédrale.

À son grand étonnement, cet événement traumatique n'avait guère laissé de traces dans son esprit. Lorsqu'il faisait des cauchemars, il entendait mugir le taureau de Phalaris, il se battait contre des hordes de loups ou il essayait vainement d'empêcher Kieran de tuer Johanna. Jamais il ne revivait la fièvre et l'étouffement atroce que lui avait infligés le poison. Ces sensations terribles avaient été totalement occultées, seuls lui restaient le soulagement d'être en vie et la volonté de profiter au maximum de cette seconde chance. Franck glissa pensivement son index sur l'accroc dans sa chair, se demandant si un tatoueur pourrait en faire quelque chose. Il ne voulait pas que ce symbole disparaisse.

S'obligeant à se réveiller, il se coiffa rapidement, puis frotta ses joues râpeuses. Il ne s'était pas rasé depuis trois jours et, malgré sa pilosité réduite, le besoin commençait à s'en faire sentir. Il renonça dans un accès de paresse ; il se raserait le lendemain soir, avant son rendez-vous avec Johanna. Tous deux avaient convenu de dîner ensemble et ils avaient fait le serment solennel de discuter de tout, sauf de ce qui s'était passé. Franck attendait ce rendez-vous avec une impatience qu'il n'avait plus ressentie depuis très longtemps.

L'homme jeta la plupart de ses affaires dans une trousse de toilettes et quitta la salle de bains pour la chambre à coucher. Il s'habilla, puis remplit un de ses sacs de sport de vêtements, y ajouta ses deux paires de chaussures préférées, ses affaires de toilettes, puis alla porter le tout dans le coffre de sa voiture. Ceci fait, il récupéra une bière dans le frigo et s'installa devant la télévision. Plus qu'une demi-heure avant le retour de Stéphanie.

Il zappa un moment, jusqu'à ce que le visage de Matthieu Wolf envahisse soudain l'écran, ses yeux verts magnétiques ressemblant à des phares. Il grattait une guitare au milieu d'un groupe et chantait de sa voix envoûtante tandis que des loups se promenaient autour de lui et des autres musiciens. L'éclairage sombre du clip était magnifique et s'harmonisait parfaitement à l'atmosphère rageuse et désespérée de la chanson. Franck n'arrivait pas à détacher le regard de Wolf, sa façon de bouger, ses yeux intenses, sa voix même, et la présence des animaux... Le loup-garou hurlait sa véritable nature à la face du monde, mais personne n'était capable d'entendre. Rien d'étonnant à ce qu'il en ait souffert au point de s'égarer avec la Horde.

Tandis que le clip se terminait, une présentatrice apparut en incrustation, vêtue d'une robe minimaliste. Franck voulut attraper la télécommande, mais n'alla pas au bout de son geste.

— Le *bad buzz* du jour concerne Matthieu Wolf, disait la jeune femme avec une mine de circonstance. Le chanteur aux trois millions de disques vendus a annoncé ce matin qu'il annulait sa tournée internationale et qu'il ne reprendrait pas le chemin des studios comme c'était prévu pour préparer son troisième album. Matthieu Wolf a déclaré vouloir se retirer de la vie publique pour une durée indéterminée et a demandé à ses fans de bien vouloir respecter sa décision.

S'ensuivaient des interviews en plusieurs langues de jeunes filles hystériques qui oscillaient entre le désespoir suicidaire et le désir haineux de brûler leur idole. Franck coupa la télévision, pensif. Il n'était pas réellement surpris : Wolf lui avait paru passablement déprimé lorsqu'ils s'étaient quittés sur le seuil de la maison de Kieran. Il n'aurait pas cru néanmoins que le chanteur laisserait tout tomber ainsi. Il fallait seulement espérer que Wolf avait appris de ses erreurs et ne préparerait pas un autre stratagème catastrophique afin de révéler au monde l'existence du Peuple Invisible.

Franck but un long trait de bière. Il avait retourné la question dans sa tête et acquis la certitude que Wolf s'était laissé entraîner dans des choses qui le dépassaient, mais qu'il avait bon fond. Il n'arrivait pas à considérer le loup-garou comme

un ennemi et il était content que Kieran ne lui ait pas infligé le même sort qu'à Jorgensen. De toute évidence, le vampire avait manipulé Wolf, c'était lui le vrai responsable.

Franck sortit son téléphone de sa poche et le fit tourner nerveusement entre ses doigts. Il finit par le poser sur sa cuisse, le considérant comme s'il pouvait lui dévoiler quelque secret. Peut-être le secret de la pensée de Kieran et de ce qu'il voulait réellement. Franck poussa un profond soupir.

Le soir de l'affrontement, ne sachant où aller, Franck avait demandé à Wolf de le déposer chez Kieran, même s'il se doutait que celui-ci ne serait pas encore rentré. Piotr l'avait accueilli avec inquiétude, ne paraissant jamais dormir. Le domovoï l'avait obligé à manger quelque chose et en avait profité pour lui tirer les vers du nez. Malgré sa propre angoisse, la petite créature avait essayé de rassurer Franck et celui-ci avait fini par aller se coucher, à bout de forces. Il avait dormi presque douze heures d'affilée. À son réveil, Kieran n'était toujours pas revenu.

Franck avait attendu deux jours de plus, tournant en rond dans la maison, mais Kieran n'était pas reparu, il n'avait pas téléphoné, il n'avait donné aucune nouvelle. Franck avait essayé de l'appeler à plusieurs reprises, en vain, et il avait fini par abandonner. Il se sentait comme un intrus dans la vaste demeure et, si Piotr insistait pour qu'il reste, il avait l'impression que la défiance d'Yggi à son égard grandissait de jour en jour. Il avait fait ses bagages et il était rentré chez lui. Finalement, ce n'était qu'une semaine plus tard qu'il avait eu des nouvelles de Kieran.

Le lendemain de sa rencontre avec Johanna, le téléphone de Franck s'était mis à sonner en numéro masqué. Il avait hésité très longtemps, certain de l'identité de son correspondant, mais il n'avait pas trouvé le courage de décrocher. À son grand étonnement, Kieran avait laissé un message sur le répondeur, ce qui ne semblait guère dans ses habitudes.

Franck saisit son téléphone, pianota sur l'écran et le porta à son oreille. Bientôt la voix enregistrée de Kieran lui parvint, aussi charmante qu'à l'ordinaire, assurée, tranquille.

— Bonjour, Franck, disait-il. Je suppose que vous n'avez pas particulièrement envie de m'entendre, mais j'espère tout

de même que vous écouterez ce message. Je suis désolé de la façon dont les choses ont tourné l'autre nuit. Je crois que j'avais placé trop d'espoirs dans l'eau du Léthé, mon mauvais caractère a pris le dessus et j'ai perdu le contrôle de moi-même. Je vous remercie de m'avoir empêché de faire quelque chose que j'aurais regretté. Monsieur Wolf et mademoiselle Beaumont vous doivent la vie, j'espère que vous en avez conscience. J'ai toujours su que vous auriez une bonne influence sur moi. Vous possédez quelque chose de rare : une réelle bonté. Si cette folie ne vous a pas trop dégoûté de moi, sachez que vous serez toujours le bienvenu dans ma demeure, aujourd'hui ou dans dix ans. Je n'ai pas l'intention de déménager, en tout cas pas au cours du prochain siècle ! Au fait, savez-vous que Louis Deschanel a été retrouvé errant sous ecstacy à Disneyland ? Les Nettoyeurs ont vraiment un sens de l'humour très...

Le message coupait là, trop long pour le répondeur. Franck ne put s'empêcher de sourire, comme à chaque fois qu'il l'écoutait. Depuis trois jours, il se le passait en boucle, à tel point qu'il le connaissait par cœur, des mots utilisés par Kieran à chacune des inflexions de sa voix, aussi souple que son visage expressif. Il avait réfléchi et réfléchi encore, mais il en revenait toujours au même point : Kieran l'attirait comme une flamme attire un papillon.

Franck n'avait jamais été capable d'expliquer pourquoi il s'était orienté vers la psychiatrie dès le début de ses études et il n'était pas davantage capable d'expliquer pourquoi il appréciait à ce point Kieran en dépit de tout ce qu'il avait appris sur lui. La folie le fascinait par tout ce qu'elle avait de, littéralement, extraordinaire ; et il n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi extraordinaire que Kieran.

Son côté raisonnable lui objectait qu'il avait failli mourir à plusieurs reprises depuis qu'il connaissait l'homme, qu'il avait dû empêcher celui-ci de tuer, qu'il l'avait vu tuer et se faire torturer, qu'il avait assisté à certaines des scènes les plus perturbantes de sa vie, mais, au lieu de le décourager, tout cela ne faisait que renforcer la tentation. Cette vie trépidante où tout pouvait basculer d'un instant à l'autre, où la liberté devenait totale, cette vie de folie avait quelque chose d'irrésistible. Le

danger ne faisait qu'ajouter du piquant à la chose, qu'il provienne de ce monde inconnu ou de Kieran lui-même.

Franck ramena sa bière vide à la cuisine. Jetant un regard par la fenêtre, il vit la voiture de Stéphanie entrer dans la cour, ses phares balayant la maison. Il se crispa, prit une profonde inspiration et ferma un instant les yeux pour rassembler ses pensées, préparer ses paroles. Il secoua la tête pour lui-même. Inutile de répéter un discours : quoi qu'il dise, elle le taillerait en pièces.

Franck n'avait pas bougé lorsqu'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Il devina que Stéphanie jetait son sac sur le meuble près de l'escalier, retirait ses chaussures. Il faillit l'interpeller, renonça en captant son pas dans l'escalier. Il se morigéna pour son indécision, s'obligea à sortir de la cuisine. L'eau coulait dans la baignoire, il reconnaissait ce son familier. Mais celui-ci s'interrompit brusquement. Stéphanie surgit de la salle de bains.

— Franck ?

Sa voix était nerveuse, anxieuse. Franck n'eut pas besoin de répondre, elle avisa sa silhouette au bas de l'escalier et dévala la moitié des marches avant de se pencher vers lui, les sourcils froncés.

— Où sont passées tes affaires ?

Franck resta silencieux, soulagé. Elle avait compris et il n'avait même pas eu besoin de prononcer un mot. Sans doute s'y attendait-elle depuis deux semaines. Lorsqu'il était rentré, après une disparition de près de cinq jours, il redoutait que Stéphanie ne s'abatte sur lui comme une furie. À la place, elle l'avait pris dans ses bras, un temps interminable, elle s'était agrippée à lui et le désespoir dans son attitude l'avait bouleversé. Il lui avait rendu son étreinte, consolateur, patient. Elle avait fini par s'écarter et à partir de là, elle avait agi exactement comme si rien ne s'était passé, comme s'il venait de rentrer du travail et que ce jour était tout à fait banal. Elle ne lui avait fait aucun reproche, ne lui avait posé aucune question. Ça avait été tellement facile que Franck était rentré dans son jeu. Il s'en voulait maintenant de lui avoir donné l'impression que tout pourrait redevenir comme avant.

— Réponds-moi ! s'exclama Stéphanie avec impatience. Où sont tes affaires ?

Franck prit une profonde inspiration.

— Je pars, Steph, murmura-t-il. Définitivement cette fois.

Elle le dévisagea quelques secondes avec incrédulité, puis elle se laissa tomber sur une marche, comme prise de vertige.

— Tu ne peux pas faire ça, balbutia-t-elle.

— Je dois le faire, soupira Franck. Je suis désolé.

Stéphanie secoua la tête dans un mouvement de refus, puis elle releva vers lui des yeux pleins de larmes.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu devrais faire ça ? Je suis ta femme ! Tu es chez toi ici !

Touché, Franck esquissa un geste vers elle, mais elle le repoussa sèchement.

— Réponds-moi, merde ! Pourquoi ?

Franck chercha ses mots.

— Ce n'est pas à cause de toi, d'accord ? C'est moi. Cette vie, cette maison, tout ça... Ce n'est pas pour moi. J'ai besoin d'autre chose.

— C'est parce que je t'ai trompé, c'est ça ? Pourquoi tu ne peux pas dire que c'est à cause de ça ? Je t'aime, Franck, je n'en ai rien à foutre des autres, si tu veux...

— Arrête, interrompit l'homme avec peine. Arrête, ça n'a rien à voir avec ça.

— Alors quoi ? C'est toi qui as quelqu'un d'autre, hein ? Tu as rencontré quelqu'un et...

— Non, coupa encore Franck. Ça n'a aucun rapport.

Mais il n'était pas tout à fait sincère et Stéphanie le perçut. Elle se redressa, les yeux étincelants de colère, pâle de jalousie.

— Si, c'est ça ! Putain, je le savais ! Qu'est-ce qui s'est passé depuis ta petite lune de miel du mois dernier ? Tu t'es rendu compte que la queue de ton amant te manquait ?

Choqué, Franck recula d'un pas. Il ne trouva rien à répondre et tourna les talons. Stéphanie le suivit jusqu'au salon, folle de rage.

— Mais dis-le ! hurla-t-elle. Dis-le que ce type est ton amant, avoue que tu es pédé !

Franck leva les mains, s'efforçant de garder son calme.

— Tu délirés, rétorqua-t-il. Si je pars, c'est parce qu'on n'est pas faits pour être ensemble. On n'arrivera pas à se rendre

heureux, ça ne sert à rien de continuer comme ça. J'ai besoin de quelque chose de différent.

— C'est sûr qu'il me manque du matos entre les jambes !

— Combien de fois est-ce que je dois te répéter que je ne suis pas gay ?

— Peut-être que si tu le répètes assez, ça deviendra vrai.

Le sourire mauvais de Stéphanie fit sortir Franck de ses gonds.

— Tu veux la vérité, hein ?

— Si ce n'est pas trop te demander.

— La vérité, c'est que j'ai failli crever pendant ces quelques jours. J'ai vu la mort en face, j'ai vu défiler tout ce qui comptait vraiment pour moi et tu n'en faisais pas partie ! C'est assez clair, ça ?

Franck regretta aussitôt sa cruauté. Stéphanie n'aurait pas eu l'air plus choqué s'il l'avait giflée. Elle s'assit lentement au bord du canapé, des larmes roulèrent silencieusement sur ses joues rougies. Une mèche de ses magnifiques cheveux s'échappa de sa coiffure et voilà son visage crispé. Se maudissant, Franck la rejoignit. Il voulut prendre sa main, mais elle retira brusquement ses doigts. Il soupira.

— Écoute, Steph, je n'ai pas envie qu'on se déchire. Essayons de régler ça comme des adultes. Ce n'est pas toi le problème, c'est toute ma vie. Je veux recommencer autrement, différemment. J'ai besoin de choses que tu ne peux pas me donner. Et je crois que toi aussi, tu attends de moi quelque chose que je suis incapable de comprendre. On ne peut pas continuer comme ça. Ne fais pas comme si tu ne le voyais pas. Si tu m'as trompé, c'est bien que...

— Je n'ai jamais songé à te quitter. Jamais. Pas une seule seconde. Je t'aime, Franck. Je veux qu'on vieillisse ensemble.

— Ça n'arrivera pas, répliqua doucement Franck. Accepte-le. Steph, tu es tellement sexy, tellement forte, je suis sûr que tu trouveras quelqu'un d'autre qui...

La gifle claqua si soudainement qu'il fallut une seconde à Franck pour réaliser que Stéphanie l'avait frappé. La femme écumait de rage.

— Fous le camp ! s'écria-t-elle.

Elle le repoussa violemment du canapé. Franck se leva aussitôt et s'écarta de plusieurs pas, bouleversé par la souffrance

qu'il avait déclenchée. Stéphanie tourna vers lui un regard aussi furieux que désespéré, empli d'amertume.

— Pourquoi est-ce que tu m'as épousée, Francky ? Tu ne m'as jamais aimée. J'ai essayé de me convaincre que tu avais trop de pudeur pour ces choses-là, mais la vérité, c'est que tu n'en as jamais rien eu à foutre de moi.

— C'est faux. Je t'ai épousée, parce que tu me plaisais, parce que...

— Parce que je te plaisais ? Non mais tu t'entends ? On n'épouse pas quelqu'un parce qu'il vous plaît, Franck ! Ce n'est pas pour ça que je t'ai épousé ! Je t'ai épousé, parce que je t'aime, putain ! Je t'aime ! Mais quelle conne !

Désespéré, Franck ne sut que répondre. Stéphanie essuya ses yeux humides d'un revers de main nerveux, renifla.

— Fous le camp, répéta-t-elle doucement. Si tu restes encore planté là, je crois que je vais te tuer.

Franck ébaucha un geste vers elle, renonça et s'éloigna. Arrivé à la porte du salon, il ne put s'empêcher de se retourner.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

Stéphanie sourit avec amertume.

— C'est ça. Garde tes mensonges pour ton mec.

Franck soupira et poursuivit son chemin. Comment avait-il pu s'imaginer que cette conversation serait comme d'arracher un pansement, rapide et brièvement douloureuse ? Comment avait-il pu croire qu'il ne serait pas dévoré par la culpabilité d'abandonner Stéphanie derrière lui ? Et pourtant, en dépit de son accablement, il ressentit un net soulagement en franchissant enfin la porte de la maison. Désormais il était libre, totalement libre d'être qui il voulait.

* * *

Le temps que Franck rejoigne Strasbourg, il était six heures passé et le soir commençait à tomber. Le portail de la maison de Kieran était ouvert, il y avait de la lumière dans le salon, mais les rideaux empêchaient de voir à l'intérieur. Une voiture rutilante était garée dans l'allée et Franck reconnut avec admiration une Aston Martin Vanquish. Longue, racée, élégante, la voiture de luxe était peinte dans un bleu cobalt qui

se teintait de superbes nuances dans le crépuscule. De toute évidence, Kieran recevait quelqu'un d'aussi riche que lui.

Intimidé, Franck hésita de longues secondes sur le seuil de la propriété. Kieran ne voudrait sans doute pas être dérangé s'il avait un visiteur important. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il repasse le lendemain... Franck était sur le point de faire demi-tour lorsqu'une des racines d'Yggi jaillit soudain de terre à ses pieds. Le végétal ondula et s'entortilla jusqu'à former ce qui ressemblait fort à un doigt pointé vers la maison. Franck réprima un sourire et s'avança enfin.

Il jeta un coup d'œil curieux à la Vanquish en passant. Immatriculée dans le département 67, la voiture était si immaculée qu'elle semblait neuve. L'intérieur était superbe, tout de bleu et de noir, avec autant de boutons que le tableau de bord d'un avion. Les sièges baquet donnaient envie de s'y caler confortablement et de faire rugir le puissant moteur. Franck secoua la tête pour lui-même et se détourna. Ce genre de choses n'était pas pour lui.

La porte s'ouvrit toute seule devant Franck et il découvrit Piotr et Napi qui l'attendaient dans le hall d'entrée. De la musique et des voix s'échappaient du salon. Le domovoï adressa un sourire chaleureux à Franck. Il portait un tablier maculé de farine et avait encore un fouet plein de pâte à la main.

— Bonsoir, monseigneur ! Comment allez-vous ?

— Bien, merci, Piotr. Et vous ?

— Très bien, monseigneur ! Le maître est dans le salon, vous pouvez y aller.

— Vous êtes sûr ? Je ne veux pas le déranger...

— Pas du tout, il sera très content de vous voir ! Allez-y ! Moi, je dois terminer de préparer mon soufflé.

Le domovoï s'inclina, puis s'éclipsa en courant, Napi sur les talons. Franck se retrouva seul dans le hall. Sur son piédestal de marbre blanc, Yggi paraissait plus vigoureux que jamais, ses feuilles rouges embrasées par la lumière électrique crue. Franck inclina respectueusement la tête vers lui, puis s'obligea à se diriger vers le salon. La musique s'était tue, remplacée par une conversation trop basse pour qu'il puisse l'entendre. Franck tergiversa de longues secondes, puis il frappa.

— Entrez, Franck !

L'homme haussa les sourcils, avant de se souvenir que Kieran et Yggi communiquaient télépathiquement. Il poussa la porte, regrettant soudain de ne pas avoir mis des vêtements plus chics, puis il se détendit en découvrant que l'invité de Kieran n'était autre que Bahar Coskun. La médecin légiste et l'homme étaient assis sur deux sièges côte à côte et chacun d'eux enlaçait un violoncelle. Une partition trônait sur un pupitre devant eux. De toute évidence, ils avaient été interrompus en pleine leçon.

Franck avait encore en tête l'image de Kieran fou de rage et il fut presque étonné de le découvrir à nouveau souriant, espiègle, irrésistible. L'homme avait troqué son costume trois-pièces pour un jean et une chemise cintrée, il était pieds nus et cette tenue décontractée renforçait son charme. Il n'y avait plus la moindre trace de folie sur son visage, il semblait tout à fait redevenu lui-même. Quant à Bahar Coskun, elle souriait à Franck avec son amabilité habituelle.

— Désolé de vous déranger, fit celui-ci avec embarras. Je peux repasser plus tard si vous voulez...

Il esquissait déjà un geste vers la porte, mais Kieran bondit aussitôt de son fauteuil.

— Vous ne nous dérangez pas du tout ! protesta-t-il. Nous avons justement besoin d'un public ! Connaissez-vous Chopin ?

— Euh... Non.

— Quel dommage ! Il faudra que je vous parle de lui un de ces jours... En attendant, il a composé cette merveilleuse sonate que nous travaillons depuis quelques semaines avec Bahar. Vous plairait-il d'entendre le premier mouvement ?

Surpris, amusé, Franck hocha la tête.

— Avec plaisir.

— Merveilleux !

— Tu es vraiment sûr, *caro mio* ? protesta Bahar en grimaçant. Je n'ai pas franchement l'impression d'être prête...

— Ces artistes, soupira Kieran en levant les yeux au ciel, il faut toujours qu'ils aient le trac ! Il faut se lancer, ma chérie, il n'y a pas à discuter.

Kieran abandonna son violoncelle par terre sans ménagement, puis il tira son fauteuil un peu plus loin, prit Franck par le bras et le fit s'asseoir, avant de rejoindre le piano. Bahar

tourna les pages de sa partition, puis adressa un sourire nerveux à Franck.

— Promettez-moi que vous ne bondirez pas à chaque fausse note.

— Je vous promets que je ne les entendrai même pas, répliqua Franck avec bonne humeur.

La femme lui adressa un clin d'œil avant d'être rappelée à l'ordre par Kieran. Il lui donna un *la* afin qu'elle puisse accorder son violoncelle, puis quelques conseils tout à fait obscurs pour Franck. Enfin, l'homme s'assura d'un regard que sa duettiste était prête et il entreprit de jouer l'introduction. Très vite, le violoncelle rejoignit le piano.

Franck ne savait pas à quoi s'attendre et il fut épaté. Bahar se débrouillait plus que bien, encouragée et soutenue par le talent de Kieran, et leur complicité se ressentait autant dans les notes que dans les regards et les sourires qu'ils échangeaient. Ils semblaient prendre un plaisir immense à jouer ensemble et Franck n'avait qu'à se laisser porter par leur énergie et par l'intensité de la musique. Il était si près des instruments qu'il en ressentait les vibrations dans sa poitrine et chaque note prenait un relief extraordinaire dans ces conditions. La pièce semblait osciller entre mélancolie et urgence, elle vivait et respirait à travers le dialogue du piano et du violoncelle, changeait d'humeur, grondait, puis s'apaisait à nouveau, captivante.

Une dizaine de minutes filèrent sans que Franck ne le remarque. Ses compagnons avaient à peine joué les dernières notes qu'il se mettait à applaudir avec enthousiasme. Kieran félicita chaudement Bahar et celle-ci peina à cacher sa fierté. Elle promit à Franck qu'ils lui feraient bientôt entendre l'intégralité des quatre mouvements de la sonate, puis elle prit congé, annonçant qu'elle était attendue pour dîner. Elle rangea son violoncelle dans un énorme étui qu'elle maniait habilement. Au moment de sortir, elle adressa un regard plein de sollicitude à Kieran.

— N'hésite pas à m'appeler si besoin, d'accord ?

L'homme la rejoignit, prit sa main et embrassa sa paume avec une véritable tendresse.

— Je ne sais pas avec qui tu as rendez-vous ce soir, mais il ne te mérite pas, répliqua-t-il.

Bahar rit.

— J'essayerai de le lui expliquer !

Elle salua encore Franck, puis les laissa. Sur l'invitation de Kieran, les deux hommes allèrent s'installer devant la cheminée. Franck prit le fauteuil dont il avait l'habitude et son compagnon s'assit en tailleur sur le canapé. Il ne tarda pas à faire apparaître ses cigarettes. Sur la table basse reposaient les exemplaires jumeaux des *Métamorphoses* d'Ovide. Franck ramassa l'un d'eux et le feuilleta machinalement. Un simple livre qui avait causé tant de bouleversements... Cependant le regard de Kieran pesait sur lui à travers sa fumée.

— Vous avez le visage de quelqu'un qui a pris une grande décision, fit l'homme malicieusement.

Franck reposa le livre et croisa les bras.

— J'ai quitté ma femme, avoua-t-il.

— Bien. Il était temps, je crois.

— Elle est persuadée que je couche avec vous.

Kieran haussa les sourcils.

— Voilà qui va porter un coup à ma réputation de Don Juan ! Ou peut-être que ça ne fera que la renforcer, qui sait...

Il adopta une pose exagérément pensive. Franck s'obligea à ravalier son sourire, à ramener la conversation à un niveau plus sérieux.

— Où est-ce que vous étiez passé ?

Kieran cessa de faire le pitre. Il avala encore de la fumée, puis haussa les épaules.

— J'avais besoin de me calmer, d'être seul. J'ai marché.

— Pendant trois jours ? Je vous ai attendu.

— Je sais. Je suis désolé.

Franck soupira.

— Vous vouliez vraiment tout oublier ?

Kieran sourit tristement.

— Pas tout, non. Mais j'étais prêt à en passer par là.

Il fit un geste tranchant.

— N'en parlons plus, s'il vous plaît. Il va me falloir encore du temps pour digérer tout ça. Dites-moi plutôt comment va mademoiselle Beaumont. Vous l'avez revue, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Franck. Elle va bien, étant donné les circonstances.

Kieran hocha la tête.

— C'est une jeune femme solide. Elle s'en remettra.

— Vous le regrettez ?

L'homme soutint le regard de Franck.

— Je regrette de m'être emporté. Je comprends pourquoi elle a agi comme elle l'a fait et je me rends compte que j'en suis en partie responsable. J'ai voulu qu'elle me fasse confiance sans lui faire confiance moi-même, c'était absurde. J'aurais dû lui dire dès le départ quelle était mon intention. Et puis je n'aurais pas dû la sous-estimer. Elle a du sang-froid et elle est très maline.

— Alors vous n'allez pas... vous venger ?

Johanna avait exprimé cette crainte lors de leur conversation et depuis, Franck n'avait pas pu se défaire d'un léger doute. Kieran ne montra rien, mais Franck eut le sentiment qu'il était blessé malgré tout.

— Je ne suis plus cet homme-là, répliqua-t-il doucement. Croyez-moi. Si je l'étais encore, rien ni personne ne m'aurait empêché de la tuer sur-le-champ. Je suis en colère d'avoir perdu une opportunité que je guettais depuis des siècles, mais je n'ai pas de haine pour elle. Elle ne risque rien.

Franck acquiesça.

— Je vous crois, dit-il avec honnêteté.

Kieran ne cacha pas son soulagement. Il considéra Franck quelques secondes, puis se pencha légèrement vers lui.

— Comprenez-vous également pourquoi j'ai besoin de l'influence de quelqu'un comme vous ? Parfois cette folie déborde ma volonté, il me faut un compagnon assez courageux pour me poser des limites.

— Je comprends, fit Franck.

— Et vous ne m'en voulez pas de m'en être pris à elle ?

Franck réfléchit un instant, puis il secoua lentement la tête.

— Je devrais sûrement, mais... Je ne pense pas que vous vouliez vraiment tuer Johanna, même si la colère vous a fait péter les plombs. Mais ça ne veut pas dire que j'ai envie de revivre ça. Certaines nuits, j'en fais des cauchemars. Si ce genre de choses devait se reproduire...

Il ne sut comment terminer sa phrase. Kieran baissa la tête avec une humilité qui ne lui allait pas tout à fait, même si elle paraissait sincère.

— Vous pouvez empêcher que ça se reproduise, murmura-t-il. Il vous suffit d'accepter de devenir ma conscience...

— Votre conscience ? Je ne suis pas...

— Vous êtes humain, coupa Kieran avec délicatesse, dans le sens le plus noble du terme. C'est tout ce dont j'ai besoin. J'ai perdu mon humanité il y a très longtemps, mais je suis persuadé que vous pourriez m'aider à la retrouver.

Franck prit une profonde inspiration.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, mais... Si vous pensez vraiment que je peux vous aider, je veux bien essayer.

Leurs regards se croisèrent et une lueur d'affection s'alluma dans les yeux bleus de Kieran. D'un geste il chassa à la fois la fumée de sa cigarette et cet échange trop sérieux.

— Je suppose que vous avez entendu parler de la décision de monsieur Wolf ?

— J'avoue que je ne m'y attendais pas.

— C'est moi qui lui ai suggéré de partir.

La stupeur de Franck amusa Kieran.

— Il aurait fini par se transformer à la télévision pour qu'on admette sa véritable nature, son instabilité nous faisait courir un risque à tous. J'ai dû prendre des mesures.

— Vous l'avez forcé à s'en aller ?

— Bien sûr que non. J'ai parlé avec lui, je l'ai convaincu qu'il fonçait droit dans le mur. Je l'ai envoyé en Inde, chez des connaissances. Je pense qu'elles peuvent l'aider à trouver un certain apaisement. Il est parti librement et il reviendra quand il le décidera. Comme vous.

Franck eut un mouvement embarrassé. Kieran poursuivit comme s'il n'avait pas remarqué.

— Il vous intéressera peut-être de savoir que Lukas a retrouvé l'endroit dont Mikkel avait fait sa base. Notre vampire avait loué une maison à Hœnheim, discrète, à l'écart. D'après ce que Lukas a découvert, nous avons éliminé tous les membres de la Horde qui l'accompagnaient. Wolf me l'a confirmé. Les Nettoyeurs se sont occupés de vider la maison.

Franck tiqua à la mention de ces mystérieux personnages.

— À propos des Nettoyeurs, je me demandais... Pourquoi ils ne sont pas intervenus à l'hôpital ?

Kieran parut amusé.

— Qu'est-ce qui vous dit qu'ils ne l'ont pas fait ? Avez-vous vu la moindre mention de l'incident dans les journaux, sur Internet ? Avez-vous eu des nouvelles de l'enquête de la police récemment ? Si c'était le cas, vous sauriez que l'affaire est sur le point d'être classée. Toutes les vidéos où je figurais ont disparu, plus personne ne se souvient vraiment de moi et en vérité, plus personne n'est capable de dire exactement ce qui s'est passé cette nuit-là. Très bientôt, ce ne sera plus qu'un lointain souvenir. Les Nettoyeurs peuvent se montrer d'une grande subtilité. Si je ne leur avais pas indiqué de vous laisser tranquille, vous seriez dans le flou comme les autres. Ils sont redoutables.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Et on ne sait vraiment rien d'eux ?

— Rien qui vous intéresse pour le moment, rétorqua Kieran avec un sourire énigmatique.

Franck n'insista pas. Il aimait découvrir les choses petit à petit, chaque nouvelle information était comme une bouchée à savourer. Pensif, il contempla un instant ses mains, puis il se força à rompre le silence.

— Ce que vous m'avez dit l'autre jour... Enfin...

Kieran lui fit un clin d'œil.

— Vous pouvez habiter ici aussi longtemps que vous le souhaitez.

— Vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas ?

— C'est tout le contraire.

— On pourrait se tutoyer, non ?

Franck avait lancé ces mots spontanément, sans réfléchir. Kieran hocha doucement la tête.

— Je commençais à désespérer que tu le proposes.

Franck lui rendit son sourire, puis détourna les yeux, gêné.

— Tu devrais aller chercher tes affaires dans la voiture avant qu'il ne fasse nuit, lança Kieran. Je vais demander à Piotr de nous préparer un apéritif. Champagne ?

— Avec plaisir !

Franck quitta le salon avec l'impression qu'on lui avait retiré un poids immense des épaules. Il sortit, récupéra son sac dans sa voiture et admira encore au passage la Vanquish qui n'avait pas bougé.

— C'est un sacré bolide qui est garé là-dehors, commenta-t-il en regagnant le salon. J'ai cru que c'était à Bahar, mais puisqu'elle est partie...

Kieran n'avait pas bougé du canapé, à la différence qu'il avait désormais un verre de champagne à la main. La remarque de Franck le fit rire.

— Comment veux-tu qu'un médecin légiste se paie une Aston Martin ?

— Alors, elle est à toi ? Je croyais que tu ne conduisais pas.

— Évidemment que je ne conduis pas, quelle idée ! Tiens.

Kieran avait fait apparaître une carte grise et la lui tendait. Franck la prit avec incompréhension. Lorsqu'il y jeta un coup d'œil, sa mâchoire faillit se décrocher. Sur la ligne du propriétaire figurait son nom : Franck Steiner. Il releva les yeux vers Kieran avec incrédulité. Celui-ci paraissait sur le point d'éclater de rire, enchanté de sa plaisanterie.

— Tu n'imaginais tout de même pas que j'allais remettre un orteil dans ton antiquité ! s'exclama Kieran. Si tu dois me servir de chauffeur, qu'au moins tu aies un carrosse digne de ce nom ! Et puis j'ai toujours eu un faible pour les Anglaises. Elle est plutôt mignonne, non ?

— Mignonne ? Mais... C'est beaucoup trop, je ne peux pas accepter...

— Ne sois pas idiot, je te dis que c'est pour mon confort, pas pour le tien.

— Mais enfin... Et d'abord comment la carte grise peut être à mon nom, c'est...

— Je connais des gens qui connaissent des gens. Ne t'inquiète pas, tout est légal, elle est vraiment à toi. Je prends juste en charge l'assurance, parce que je ne crois pas qu'elle soit dans tes moyens.

Bouche bée, Franck dévisagea Kieran de longues secondes, puis il secoua la tête.

— Tu savais que je reviendrais.

L'homme esquissa un sourire innocent.

— Je ne le savais pas, je l'espérais, c'est tout.

Il leva la paume, y fit apparaître les clés de la voiture.

— Tu veux l'essayer ?

Franck hésita de longues secondes, mais il n'avait aucune envie de lutter contre la générosité démesurée de Kieran. Il empocha la carte grise, puis attrapa les clés.

— Grave que je veux l'essayer !

— À la bonne heure ! Je t'accompagne !

Kieran sauta aussitôt sur ses pieds. Deux minutes plus tard, ils étaient tous deux assis dans la Vanquish. Franck avait dû reculer le siège au maximum, mais il était maintenant très confortablement installé. Il mit le contact avec un frémissement d'anticipation et le puissant moteur de la voiture poussa un délicieux rugissement. Kieran applaudit.

— Magnifique !

Franck approuva vigoureusement. Il sélectionna la marche avant sur la boîte automatique, puis resta immobile, les deux mains sur le volant, le pied sur le frein.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kieran avec perplexité.

Franck prit une profonde inspiration pour faire descendre la boule dans sa gorge et se tourna vers l'homme.

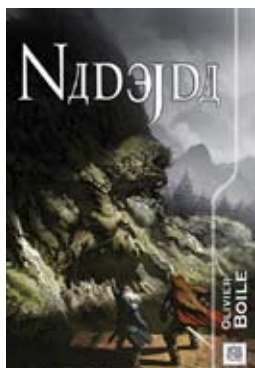
— Merci, murmura-t-il. Merci pour tout.

Kieran afficha une moue gentiment moqueuse.

— Ce serait plutôt à moi de te remercier, non ? Et maintenant trêve de discussion, montre-nous ce qu'elle a dans le ventre !

Franck ravala son émotion et acquiesça. Il enfonça l'accélérateur et s'élança dans les rues de Strasbourg.

Découvrez les derniers ouvrages de fantasy
des éditions Nestiveqnen
www.nestiveqnen.com



Nadejda
d'Olivier BOILE

Ilya de Mouron, ancien membre des Trente Preux, vient de passer trois ans dans les geôles du Grand-Prince Vladimir. À sa sortie, il n'a de cesse de retrouver son épée : Nadejda – « l'espérance », en russe.

Une grande fresque inspirée par l'histoire et les légendes de la Russie médiévale.

Sans donjon ni dragon
d'Olivier BOILE

Un recueil garanti sans donjon ni dragon, mais avec quand même des trolls, des vampires, des héros mythiques, de la magie... et la fin du monde !

20 nouvelles poignantes, intrigantes et humoristiques qui nous font voyager à travers le temps.



Les feux de l'armure
d'Olivier BOILE

C'est pour faire plaisir à sa mère que Godefroi Brouillon a passé son diplôme de chevalier. Même s'il a dû s'y reprendre plusieurs fois, le voilà enfin propriétaire de son château, de son cheval et de tous les problèmes liés à sa charge.

L'unique roman de fantasy à lire avec un plan du métro parisien !

Medieval Superheroes
d'Olivier BOILE

Nouvelle-Courbevoie, XXI^e siècle – Orlando a tout quitté : son devoir de super-héros et son XIV^e siècle natal. Il vend maintenant des pizzas en banlieue parisienne et se persuade qu'il n'aura jamais à retourner dans ce Moyen-Âge plein de maladies, de guerres et de gueuses.

Quand les super-héros médiévaux débarquent dans le Paris du XXI^e siècle...



La Geste de Jehan
de Didier QUESNE

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence.

Une ode à l'amitié !

De Chair et d'Os
de Didier QUESNE

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN.

Quand le jeu tourne mal...





La Reine de la Folie
de Sébastien THÉRÉHOUT

Premier volume de La Table des Immortels.

L'Immortel Oboss, père de la magie et du mensonge, œuvre en secret depuis des siècles afin de détruire la Table des Immortels, cette relique honnie sur laquelle est gravé le nom de chaque Immortel et qui les prive d'une partie de leurs pouvoirs et protège les humains.

Le Seigneur des Songes
de Sébastien THÉRÉHOUT

Deuxième volume de La Table des Immortels.

Sanne, la Reine de la Folie, a lancé ses cohortes d'ombres malfaisantes sur le roi des Mille Couronnes et asservi son esprit. Autrefois fier représentant du royaume, le roi Caldric n'est plus aujourd'hui qu'un vieillard dément qui s'est retranché derrière les remparts de son palais-forteresse.



Le Maître du Mensonge
de Sébastien THÉRÉHOUT

Troisième volume de La Table des Immortels.

Le sorcier Baldir a découvert au plus profond du labyrinthe une prison de chair, dernier obstacle entre lui et la Table des Immortels, la relique à laquelle sont enchaînés les noms des seigneurs inhumains.